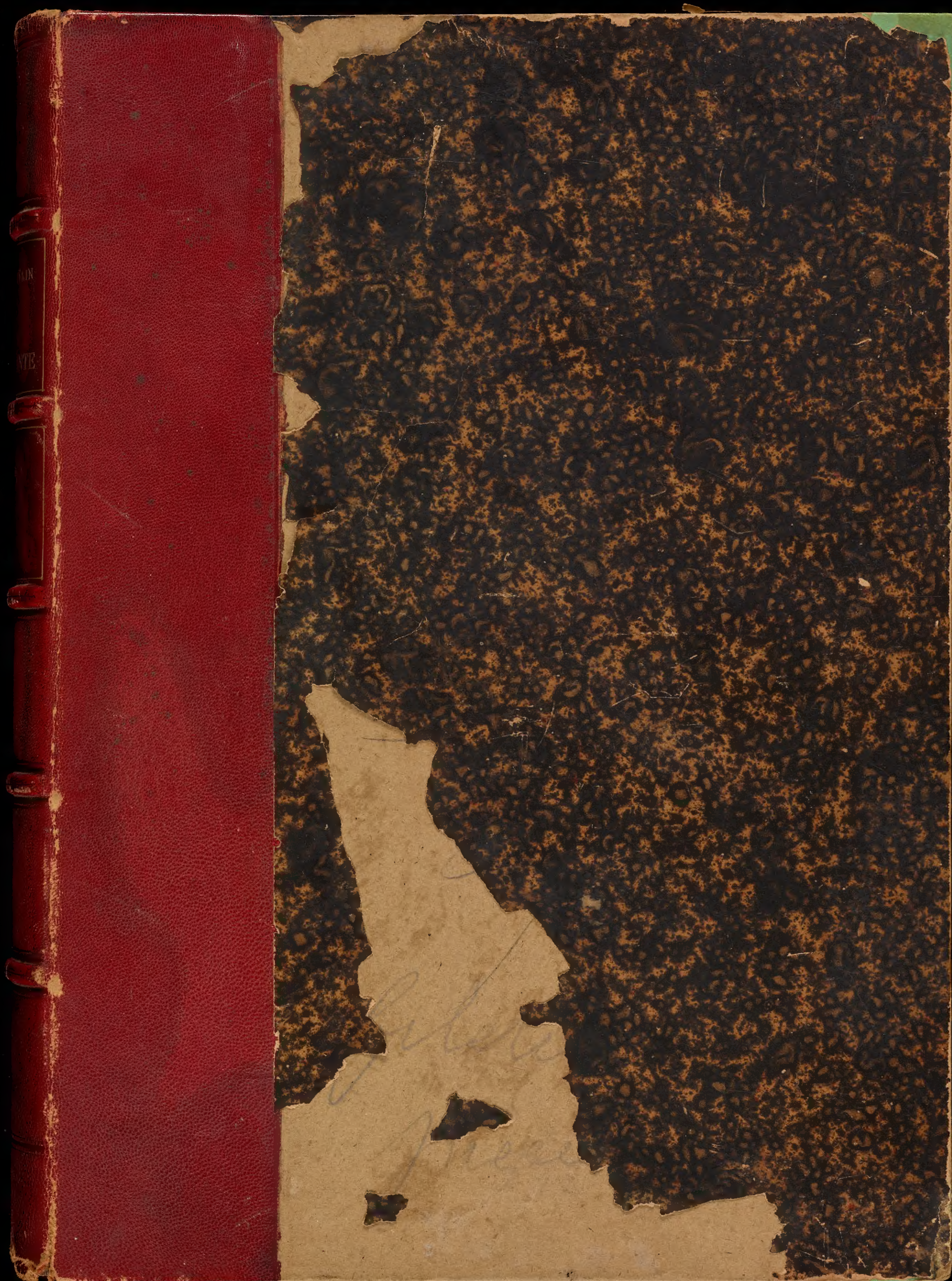
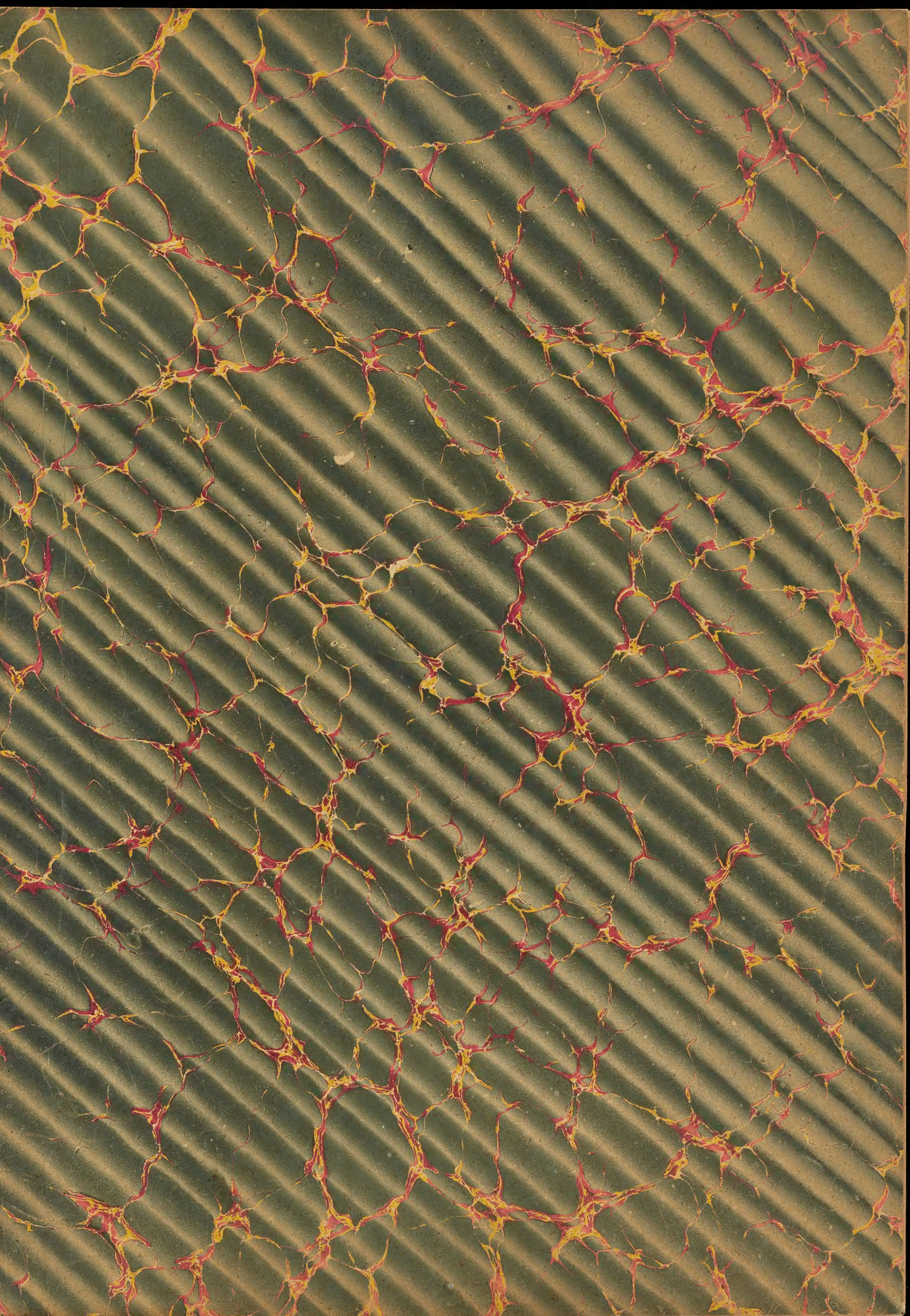






LA TERRE SAINTE

SON HISTOIRE

SES SOUVENIRS SES SITES SES MONUMENTS



Koubbet es Sakhra, vue prise du côté sud

PARIS _ E. PLON & Cie ÉDITEURS.

Imp. Chardon

LA

TERRE SAINTE

SON HISTOIRE

SES SOUVENIRS — SES SITES — SES MONUMENTS

PAR

VICTOR GUÉRIN

AGRÉGÉ ET DOCTEUR ÈS LETTRES, CHARGÉ DE MISSIONS EN ORIENT

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE (PRIX MONTYON)

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1884

ENCRES TYPOGRAPHIQUES DE LA MAISON CH. LORILLEUX ET Cie.

AVIS DES ÉDITEURS

Jérusalem, la cité auguste et vénérable entre toutes; la Palestine, cette terre antique et privilégiée où se pressent tous les souvenirs de l'Ancien et du Nouveau Testament! Aucun sujet, il nous semble, ne pouvait mieux se prêter à une grande publication illustrée.

Est-il, en effet, une partie du monde qui, pour ne parler que de l'intérêt historique, présente une telle série de saisissants tableaux et où, avec plus de force et plus de grandeur, aient été agitées les destinées de l'humanité tout entière? Terre des Patriarches, berceau de la religion mosaïque, la plus pure et la plus élevée que les hommes eussent encore connue, la Palestine devait également être un jour le berceau de la religion chrétienne.

Toutes les nations sont donc intéressées à la bien connaître, et plus que toute autre, la France, investie du protectorat des Lieux saints depuis le jour où Haroun ar-Raschid a envoyé les clefs du saint Sépulcre à Charlemagne.

Pour conduire le lecteur avec sûreté dans ce pays où chaque pierre a son histoire et sa tradition, où l'on ne peut faire un pas sans fouler quelque vestige sacré, et où, nécessairement, à la suite des innombrables pèlerins de toute croyance et de toute nation qui depuis tant de siècles ne cessent de le visiter, des légendes apocryphes ont pu çà et là prendre racine au milieu des traditions les plus fondées et les plus authentiques, nous avons eu recours à la plume d'un écrivain dont la haute compétence en cette matière est partout reconnue et appréciée.

M. Victor Guérin, chargé déjà de différentes missions scientifiques en Grèce, dans les îles de l'Archipel, en Egypte, en Nubie et dans la régence de Tunis [1], a rempli ensuite plusieurs missions analogues dans la Palestine, qu'il a longtemps explorée, ville par ville, village par village, avec une méthode éclairée et avec le soin le plus consciencieux. Les savantes publications [2] qui ont suivi ses missions en Terre sainte et qui ont paru sous les auspices de l'État, sont remplies des documents les plus précieux pour les érudits et pour tous ceux qui ont à cœur l'étude des Livres sacrés.

[1] Nous avons nous-mêmes édité autrefois un important ouvrage, résultant de cette dernière mission et intitulé : *Voyage archéologique dans la régence de Tunis,* 2 vol. grand in-8°, avec une carte détaillée; c'est encore l'ouvrage le plus complet que l'on puisse lire sur cette contrée célèbre, que l'auteur a parcourue presque tout entière.

[2] *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine,* par M. Victor Guérin. 7 vol. grand in-8°. Paris, Challamel et Leroux.

Nous avons demandé à M. Victor Guérin de s'adresser cette fois à la généralité des lecteurs. Alliant à un amour profond de son sujet une respectueuse indépendance d'esprit qui ne se laisse aveugler ni par une foi peu éclairée, ni par un scepticisme dédaigneux, l'auteur s'est appliqué à décrire fidèlement pour tous Jérusalem et la Terre sainte, et il a su réunir dans une œuvre toute nouvelle, dont nous présentons aujourd'hui la première partie, les notions les plus importantes et les plus dignes d'intérêt sur ces régions immortelles.

Dans cet ouvrage, l'illustration, qui parle aux yeux, complète le texte, qui parle à l'esprit; tour à tour l'un se commente et s'explique par l'autre. Des artistes de talent, des peintres ont tout exprès été envoyés en Orient; ils en ont rapporté un nombre considérable de dessins, d'aquarelles, de peintures à l'huile, œuvres originales, toutes prises sur les lieux, avec ces détails pittoresques de l'indigène saisi sur le vif, gardant son allure orientale et son caractère propre. En effet, Arabes, Druses, Maronites, Bédouins, Arméniens, Turcs, toutes ces races nombreuses et distinctes sont là elles aussi; elles se meuvent ou dorment au milieu des vestiges de l'antiquité mosaïque et de l'antiquité chrétienne.

L'œuvre pourra donc, nous l'espérons, plaire à tout le monde, parce qu'elle réunit tous les éléments d'intérêt dans le sujet le plus capable d'impressionner, d'émouvoir et d'attacher.

E. PLON, NOURRIT ET Cie.



Porte de Jaffa,
Entrée de Jérusalem vers l'ouest.

JÉRUSALEM

PREMIER COUP D'OEIL SUR JÉRUSALEM.

S'il est une ville dans le monde dont le nom seul éveille dans l'âme des sentiments intimes et profonds, c'est assurément Jérusalem. Dès notre plus tendre enfance, nous avons tous été bercés avec les immortels souvenirs qu'elle rappelle. Loin de s'affaiblir en traversant les siècles, ces souvenirs semblent, au contraire, devenir plus sacrés et plus augustes en s'enfonçant dans le lointain mystérieux des âges. Ni les grandes ombres de Memphis et de Thèbes aux cent portes, ces vieilles capitales des Pharaons, ni celles de Ninive et de Babylone, ni Athènes avec son Parthénon et le cortége imcomparable de toutes ses gloires, ni Rome elle-même, cette dominatrice du monde antique par la puissance de ses institutions et de ses armes, et du monde moderne par la majesté tant de fois séculaire de son trône pontifical, aucune autre cité, en un mot, n'a le privilége d'exercer sur l'imagination un empire semblable à celui de Jérusalem. A quoi attribuer ce prestige singulier? Serait-ce à la beauté et à la grandeur de cette ville? Mais non; sauf la magnificence de ses palais royaux et surtout de son temple

réputé l'une des merveilles du monde, elle n'offrait rien qui méritât d'une manière particulière l'admiration des peuples. Son étendue ne dépassait pas celle d'une foule d'autres villes. Sa population fixe, à l'époque de son plus grand développement, devait à peine atteindre le chiffre de cent vingt mille habitants. Quant à son histoire, elle se confond, il est vrai, avec celle de la nation juive elle-même; mais cette histoire, à part certaines périodes de splendeur et de prospérité, n'est guère qu'un tissu d'humiliations et de revers, punition de fautes et de crimes que la vengeance divine atteint et frappe dès cette vie par des châtiments éclatants. D'où vient donc l'intérêt si vif et si universel qui s'attache à Jérusalem, cette cité bénie et maudite en même temps entre toutes? Cet intérêt vient précisément de l'intervention incessante et palpable de la Providence dans tous les événements, heureux ou malheureux, qui composent la trame de ses destinées. On voit que cette ville, par un dessein tout spécial du Très-Haut, a été choisie pour être, au sein de l'idolâtrie générale qui avait envahi l'univers, le port et le refuge de la croyance à l'unité de Dieu, croyance qui avait pour symbole l'unité de son temple, et qui souvent, sur le point d'être submergée et de périr par suite d'un irrésistible penchant de la nation au polythéisme, surnage et survit toujours au milieu de prévarications et aussi de châtiments continuels. On voit, en outre, que tout, dans l'histoire de la Cité sainte, prépare et figure par anticipation l'avénement du Messie. Enfin, quand ce Messie, si longtemps attendu, apparaît à la terre, c'est à Bethléhem, dans le voisinage de Jérusalem, qu'il naît mystérieusement d'une Vierge; c'est à Jérusalem que, pour accomplir le salut du genre humain, il subit sa Passion, expire en croix sur le Golgotha et consent, tout Dieu qu'il est, à être renfermé trois jours dans un tombeau. Ce Golgotha et ce tombeau, imprégnés tous deux du sang du Christ, ont depuis bientôt dix-neuf siècles imprimé à la ville, témoin et théâtre de pareils événements, un cachet que nulle autre cité au monde ne peut lui disputer. Après avoir été le berceau de la religion mosaïque, la plus parfaite de l'Ancien Testament, elle est devenue ensuite celui de la religion chrétienne, dont la première n'était que le prélude, et à laquelle son divin fondateur a prédit un avenir sans limites. Désormais le temple de Jéhovah, ce centre religieux de la foi et de la nationalité judaïques, a accompli sa mission, et, condamné à être détruit, il ne pourra plus jamais se relever de ses ruines; mais, jusqu'à la fin des temps, le Golgotha et le tombeau du Christ seront le rendez-vous sacré des peuples chrétiens. Pour vénérer ces augustes sanctuaires, d'innombrables pèlerins n'ont pas cessé, depuis l'avénement du Christianisme, d'accourir à Jérusalem, afin d'y raviver leur piété et leurs croyances. Pour les reconquérir sur les infidèles, l'Europe presque tout entière, à l'époque des Croisades, s'est précipitée sur l'Orient, et Jérusalem est devenue pendant près d'un siècle la capitale d'un royaume franc, rameau glorieux de notre patrie. Cette ville, il est vrai, est retombée ensuite sous le joug des musulmans qui en sont encore les maîtres; mais, grâce à ces mêmes sanctuaires, elle a continué d'attirer à elle de fréquentes et pieuses députations de l'univers chrétien. Aujourd'hui même, malgré l'indifférence religieuse de l'Europe, la plupart des grands gouvernements sont loin de se désintéresser, comme on pourrait d'abord le croire, de ce qui concerne Jérusalem. Elle est, au contraire, le point de mire par excellence de la Russie, qui s'y montre la patronne du schisme; de l'Angleterre et de l'Allemagne, qui y représentent l'hérésie; de l'Autriche, de l'Italie, de l'Espagne et surtout de la France, qui y personnifient le Catholicisme. Cette dernière puissance, et c'est là une de ses gloires et de ses prérogatives séculaires, est même la seule qui accomplisse ce rôle, à titre officiel, auprès de l'Empire ottoman, au moyen de ses ambassadeurs à Constantinople et de ses consuls en Palestine.

Sans vouloir étendre davantage ces considérations générales, je prie maintenant le lecteur de franchir avec moi par la pensée la distance qui sépare Jaffa de Jérusalem, route que j'ai décrite

ailleurs en détail (*Description géographique, historique et archéologique de la Palestine*, première partie, *Judée*, t. I, p. 1-73), et de se transporter en présence de la Cité sainte. Lors de mon premier voyage en Palestine, au mois d'août 1852, les abords de cette ville étaient mornes et silencieux. Je me rappelle encore, bien que vingt-huit ans se soient écoulés depuis, l'émotion profonde dont je fus pénétré lorsque, après une marche pénible, à travers monts et vallées, par des sentiers qui n'avaient point encore été transformés en une route carrossable, j'aperçus tout à coup, derrière une ondulation de terrain et en parvenant sur un plateau rocheux parsemé d'oliviers séculaires, les remparts, les tours et les coupoles de Jérusalem. Le muletier arabe qui m'accompagnait s'écria soudain en déchargeant son fusil : *El-Kods, el-Kods!* (La Sainte, la Sainte!) Je descendis aussitôt de cheval, et le front



Mont Scopus. — Cimetière musulman, en avant.

prosterné dans la poussière du chemin, je restai quelques instants immobile, plongé dans une muette contemplation. J'étais donc à quelques centaines de mètres de cette ville que, dès mon enfance, j'aspirais à voir et à connaître. Tout ce que j'avais lu sur cette cité fameuse, tous les principaux événements de l'Ancien et du Nouveau Testament qui s'y étaient accomplis, tous les faits saillants dont elle avait été le théâtre à l'époque des Croisades, se condensaient alors dans ma mémoire, pour ne plus former qu'un seul et imposant faisceau de souvenirs, et quand je me relevai, je promenai longtemps mon regard sur les divers monuments que j'avais devant les yeux. Il me semblait entendre au fond de moi-même une voix intérieure qui me disait : « Oui, c'est bien là cette Jérusalem, telle que la vengeance divine l'a faite. N'y cherche pas la cité de David et de Salomon, lorsque, dans l'éclat de sa puissance et de sa splendeur, elle était la capitale d'un État qui s'étendait des frontières de l'Égypte jusqu'à l'Euphrate; car cette gloire s'est éclipsée pour toujours. Souvent prise et rasée, bouleversée de

fond en comble, renaissant néanmoins chaque fois de ses cendres, elle porte partout la trace de la foudre qui l'a frappée. On sent qu'une malédiction terrible pèse sur cette ville déicide, et depuis qu'elle a immolé son Sauveur, elle semble condamnée à un éternel esclavage. Regarde, en effet, cette coupole que surmonte un croissant : c'est la mosquée d'Omar, qui depuis douze siècles s'élève triomphante sur l'emplacement du fameux temple de Salomon, dont, suivant une prophétie inéluctable, il n'est pas resté pierre sur pierre. Ces deux autres coupoles que tu aperçois plus à l'ouest recouvrent, au contraire, un tombeau qui ne périra pas, et qui jusqu'à la fin des temps sera vénéré et honoré par les peuples, car le prophète Isaïe (Isaïe, ch. xi, ℣ 10) a dit de ce sépulcre : *Sepulcrum ejus erit gloriosum* (son sépulcre sera glorieux). Elles renferment également dans la même enceinte le Golgotha, témoin des souffrances et de la mort de l'Homme-Dieu, et qui, de même que le saint Tombeau, recevra jusqu'à la consommation des siècles les hommages empressés des chrétiens. Que si tu t'avances un peu plus, tu vas fouler l'emplacement où ont tour à tour campé les divers conquérants qui ont attaqué Jérusalem. Au nord, la hauteur qui est devant toi est le Scopus, d'où Alexandre le Grand allait descendre pour s'emparer de la ville, lorsque le grand prêtre Yaddous se rendit processionnellement à sa rencontre, précédant une nombreuse foule de peuple. A la vue de ce cortége solennel et surtout du pontife vénérable coiffé de la tiare où brillait la plaque d'or sur laquelle était gravé le nom de l'Éternel, Alexandre s'approcha seul du grand prêtre, s'inclina profondément devant lui, et pardonna à la ville qu'il voulait d'abord subjuguer et anéantir. Plus tard, c'est sur cette même colline que Titus établit son camp, qu'il rapprocha ensuite en occupant l'emplacement où s'étaient postés autrefois les anciens Assyriens. Instrument inexorable des vengeances divines, ce dernier conquérant devait être sans pitié, car il avait à punir, non plus seulement des idolâtries passagères suivies de repentirs, mais le crime irrémissible de la mort du Christ. Mille ans après Titus, les croisés ont dressé leurs tentes et leurs machines de siége sur le même plateau. Depuis sept siècles bientôt, Jérusalem est retombée sous le joug des musulmans, et elle continue à porter dans l'abaissement et dans la servitude la peine du sang divin qu'elle a répandu. »

Pendant qu'absorbé dans ces réflexions, je contemplais d'un regard ému le panorama qui se déroulait devant mes yeux, tout se taisait autour de moi. Le musulman qui me servait de guide, respectant mon émotion, attendait en silence l'ordre de poursuivre la marche ; une mélancolique solitude m'entourait, et je n'avais d'autres témoins des divers sentiments qui m'agitaient, que ce pauvre muletier et de vieux arbres tout chargés de siècles et de souvenirs. A présent, au contraire, et je le dis avec regret, les abords de la Cité sainte se peuplent et s'embellissent d'année en année. Le désert austère qui la précédait au nord, car de tous les autres côtés elle est environnée d'une ceinture de profondes vallées, disparaît peu à peu, et néanmoins il convenait merveilleusement et servait de vestibule naturel, par sa religieuse et lugubre tristesse, à une ville dont le plus grand intérêt consiste dans un tombeau. Ce qui frappe actuellement avant tout les yeux du pèlerin qui est sur le point d'arriver à Jérusalem par la route de Jaffa, ce sont les immenses constructions des Russes, sorte de citadelle à la fois politique et religieuse, bâtie aux portes de la ville, sur le seul endroit d'où elle a toujours été et d'où elle puisse être attaquée, et qui se dresse comme une menace permanente du schisme et de l'empire moscovite qui aspirent plus que jamais à s'emparer des Lieux saints ; ce sont pareillement des écoles et des hôpitaux fondés récemment par la Prusse et par l'Angleterre, témoignages visibles des efforts tentés aussi par l'hérésie pour disputer au Catholicisme la possession de ce sol sacré. Ce sont, en outre, des maisons de particuliers et de consuls, des jardins et même des cafés. Que sera-ce quand le chemin de fer que l'on projette d'établir entre Jaffa



[illegible]

et Jérusalem aura achevé de bouleverser et de rendre plus bruyants les alentours de Jérusalem, et y amènera des trains entiers de pèlerins ou plutôt de touristes qui, sans avoir eu le temps de méditer sur la ville qui les attire, se trouveront transportés soudain, avec la rapidité de la vapeur, du port où ils auront débarqué, au saint Sépulcre et au Golgotha? N'est-il point à craindre alors qu'on n'entre avec distraction dans la Ville sainte comme si c'était une ville ordinaire, et que les premières impressions, ayant été ainsi émoussées, n'affaiblissent nécessairement toutes celles qui suivront?

Mais hâtons-nous maintenant de pénétrer dans cette cité, après l'avoir saluée de loin. La description qui va suivre sera nécessairement très-sommaire, à cause du cadre étroit dans lequel je dois me renfermer, et je remettrai à une époque et à un ouvrage ultérieurs les développements plus étendus que je compte donner à ce sujet important.

POSITION, CLIMAT ET DIVISIONS NATURELLES DE JÉRUSALEM.

La position singulière de Jérusalem a été remarquée par tout le monde. Située à cinquante-quatre kilomètres de la Méditerranée et à trente-deux du Jourdain, elle occupe un plateau onduleux sillonné par plusieurs ravins et qui forme une sorte de promontoire accessible uniquement vers le nord, seul côté par où ce plateau se prolonge; car partout ailleurs il est resserré entre de profondes vallées, celle du Cédron ou de Josaphat à l'est, et celle de Ben-Hinnom à l'ouest et au sud. Son altitude moyenne au-dessus de la mer est d'environ sept cent soixante-dix mètres. Éloignée de la côte, sans commerce, à la limite du partage des eaux entre la Méditerranée et le Jourdain, isolée et assise sur des hauteurs que dominent d'autres collines plus élevées, Jérusalem est signalée par Ézéchiel (ch. v, ℣ 5) comme étant au centre des nations.

« *Hæc dicit Dominus Deus : Ista est Jerusalem, in medio gentium posui eam, et in circuitu ejus terras.* »

Cette position centrale dans la partie méridionale de la Palestine l'avait fait surnommer l'ombilic de la contrée. Nous lisons, en effet, dans Josèphe (*Guerre des Juifs*, l. III, ch. iii, § 5) : « Au milieu précisément de la Judée se trouve la ville de Jérusalem; voilà pourquoi quelques-uns, non sans raison, l'ont appelée l'ombilic de la région. »

Plus tard, elle fut regardée non-seulement comme l'ombilic de la Judée, mais encore comme celui du monde entier. Tel est le sentiment de saint Jérôme dans son Commentaire sur le verset d'Ézéchiel que je viens de citer; telle est aussi l'opinion de plusieurs anciens rabbins, qui s'est perpétuée à Jérusalem jusqu'à nos jours; car les Grecs montrent encore maintenant dans le chœur de leur chapelle et au milieu même de l'église du Saint-Sépulcre le prétendu centre de la terre, tradition qui semble avoir eu pour point de départ le verset d'Ézéchiel interprété trop à la lettre.

Grâce à son élévation naturelle, Jérusalem, au sein d'un pays où, pendant les trois quarts de l'année, les chaleurs se font vivement sentir dans les plaines, le long de la mer et surtout dans la profonde dépression de la longue vallée du Jourdain, jouit elle-même d'un climat très-tempéré. Pendant l'hiver et à l'époque de la saison des pluies, celles-ci quelquefois se transforment en neige, et alors un blanc linceul enveloppe et recouvre la Cité sainte, tandis qu'à quelques lieues de distance, au même jour et à la même heure, les habitants de Rieha, l'antique Jéricho, ont une température qui égale celle de nos étés et peuvent impunément se baigner dans les eaux de la mer Morte et du Jourdain; mais cette neige à Jérusalem est rare et passagère, et bientôt les rayons du soleil ou les tièdes haleines du midi la dissipent et la résolvent en ruisseaux. Les hivers, en effet, sont généralement cléments à Jérusalem et n'y sont guère marqués que par des pluies torrentielles qui tombent par intervalles, à la grande joie des habitants dont elles remplissent les bassins et les citernes. Le thermomètre descend très-rarement à zéro. Une fois la saison des pluies passée, c'est-à-dire dès le commencement ou le milieu d'avril jusqu'au 15 octobre, le ciel est d'une pureté presque inaltérable, et une belle teinte bleue forme au-dessus de la ville une voûte azurée qu'aucun nuage d'ordinaire ne vient ternir. La chaleur est, sans doute, alors assez forte; mais néanmoins elle est très-supportable, sauf les jours où le vent du sud vient à souffler. Dans ce cas, l'atmosphère est lourde et écrasante, et l'on éprouve une sorte de malaise indéfinissable qui cesse et disparaît avec ce vent embrasé, que les indigènes appellent rhamsin ou simoun. Les soirées sont délicieuses. Du haut des terrasses qui cou-

ronnent les couvents et les maisons, on peut jouir tous les jours, pendant sept à huit mois de l'année, à la fois d'une fraîcheur relative très-agréable, et de toute la magnificence des plus splendides couchers de soleil que l'on puisse concevoir. Si l'on se trouve placé de manière à pouvoir embrasser d'un même coup d'œil la ville entière, les hauteurs de Neby-Samouïl, de Chafath, de la montagne des Oliviers, et plus au delà, vers l'est, la grande chaîne des montagnes transjordanes, le spectacle est réellement



PORTE DE SION, OU PORTE DU PROPHÈTE DAVID.
En avant, en dehors de la porte, un groupe de Bethléhémites et un porteur d'eau.

incomparable. Le soleil, en inclinant à l'occident derrière le massif des monts de Juda pour se plonger dans les eaux de la mer de Jaffa, illumine à l'est de ses rayons mourants les coupoles, les minarets et les tours de la Ville sainte, puis les flancs et les trois sommets du mont des Oliviers; plus loin enfin, à l'orient, au delà de la vallée du Jourdain, le faîte des montagnes d'Ammon et de Moab. Les cimes de cette chaîne, qui borne l'horizon de ce côté, se colorent alors des reflets éblouissants d'une sorte de manteau de pourpre, auprès duquel aurait pâli celui de Salomon, bien que décoré par les plus

riches teintures de Tyr et de Sidon. A mesure que le soleil baisse, des nuances plus douces et d'un rose plus tendre succèdent à ces tons embrasés ; celles-ci, à leur tour, deviennent plus violacées et plus sombres ; enfin la nuit avec ses voiles enveloppe tout de ses ombres ; mais bientôt le firmament se pare et étincelle de millions d'étoiles, et, selon la belle expression de l'Écriture, annonce la gloire de Dieu. Un pareil spectacle à Jérusalem, quoique sans cesse répété pendant la plus grande partie de l'année avec la même pompe, je ne dis pas seulement royale, mais divine, ne lasse jamais, et il faudrait être bien insensible pour n'en pas être profondément ému, surtout lorsque, dans un semblable moment, on évoque devant soi les étonnantes destinées de cette ville célèbre. Quelle religieuse mélancolie s'empare alors de l'âme tout entière, et comme la nature s'associe merveilleusement avec l'histoire pour produire sur l'observateur méditatif un effet puissant !

Pour en revenir à l'espèce de promontoire qui sert d'assiette à la ville, assiette jadis excellente au point de vue de la défense, si l'on songe au peu de portée des armes de trait dans l'antiquité, ce promontoire qui, dans sa partie la plus haute, atteint huit cents et quelques mètres au-dessus de la Méditerranée et près de douze cents au-dessus de la mer Morte, se divise lui-même en cinq collines différentes : au nord-ouest, le mont Gareb ; au nord-est, le mont Bézétha ; à l'ouest et au sud-ouest, le mont Sion ; à l'est, le mont Moriah ; entre ces deux dernières collines, le mont Acra, et au sud du Moriah, la hauteur d'Ophel. La vallée du Tyropœon, ainsi nommée parce que primitivement et à une époque sans doute très-reculée, des pâtres y faisaient paître leurs troupeaux et y fabriquaient des fromages, d'où le nom que lui donne Josèphe de Τυροποιῶν φάραγξ (ravin des fromagers) ; cette vallée, dis-je, traversait dans sa partie à peu près centrale, du nord au sud, le plateau accidenté dont je parle, et commençant un peu au nord de la porte connue aujourd'hui sous le nom de porte de Damas, elle aboutissait vers le sud à la fontaine de Siloé, près de laquelle elle se perdait dans la grande vallée du Cédron. Vers le milieu de son développement, elle envoyait à angle droit vers l'ouest, jusqu'à la porte actuelle de Jaffa, un long rameau qui séparait le pied septentrional du mont Sion du pied méridional des monts Gareb et d'Acra. Ce dernier rameau a été presque entièrement comblé par suite des démolitions réitérées que la ville a subies, lors de ses destructions successives ; les ruines se sont ainsi accumulées sur les ruines, et les maisons actuelles reposent sur les débris amoncelés d'âge en âge de plusieurs couches d'habitations antérieures, tour à tour renversées et rebâties. Aussi, chaque fois que l'on veut élever une construction de quelque importance, est-on contraint d'en creuser les fondations jusqu'à une très-grande profondeur, pour trouver un sol ferme qui résiste aux assises qu'il doit porter. Il en est de même de la branche principale de ce ravin qui courait entre le mont Gareb à l'ouest et le mont Bézétha à l'est, et ensuite entre le mont Sion et le mont Moriah. Pour en trouver le fond primitif, il faut, sur certains points, percer un amas superposé de décombres d'une épaisseur de vingt-cinq mètres.

Un autre ravin, moins considérable que le précédent, séparait le mont Moriah au sud du mont Bézétha au nord ; il courait de l'ouest à l'est-sud-est, et aboutissait de ce côté au torrent du Cédron, comme l'ont démontré les fouilles du capitaine anglais Warren en 1867. Non loin de son origine vers l'ouest, il avait été approfondi par l'homme pour servir de fossé à la tour Antonia et la rendre plus inexpugnable ; plus loin, vers l'est, on y avait, à une époque beaucoup plus reculée, creusé et bâti la grande piscine connue aujourd'hui sous le nom de Birket-Israïl ; enfin, à son extrémité orientale, il avait été remblayé pour y asseoir les fondations de l'angle nord-est de l'enceinte du Temple.

JÉRUSALEM A L'ÉPOQUE CHANANÉENNE.

Lorsque Melchisédech, roi de Salem, eut avec Abraham, deux mille ans avant Jésus-Christ, l'entrevue rapportée dans la Genèse (ch. XIV), c'est dans la vallée de Savé ou vallée du Roi qu'il rencontra ce patriarche, au moment où il revenait de la poursuite des quatre rois qui avaient envahi le territoire de la Pentapole et emmené Loth captif. Ailleurs, dans le onzième livre des Rois (ch. XVIII, ℣ 18), cette même vallée du Roi est signalée comme étant celle où Absalom s'érigea plus tard un cippe funéraire de son vivant. Or, cette vallée est identique avec celle de Josaphat ou du Cédron; tout porte donc à croire que la Salem de Melchisédech n'est autre chose que la ville appelée par la Bible



PORTE DE DAMAS OU BAB EL-AMOUD (PORTE DE LA COLONNE). Entrée de Jérusalem vers le nord

Jébus, à l'époque où les Hébreux, sous la conduite de Josué, s'emparèrent de la Terre promise, et qui ensuite prit le nom de Jérusalem.

L'historien Josèphe s'exprime de la manière la plus formelle en faveur de l'identification de Salem avec Jérusalem; ce qui prouve que c'était une opinion très-répandue parmi les Juifs de son temps, et acceptée par eux sans conteste. « Le roi de Sodome, dit-il, s'avance à la rencontre d'Abraham dans un lieu qu'on appelle la Plaine royale; c'est là que ce patriarche est reçu par Melchisédech, roi de Solyme. Or, ce nom signifie roi juste... Solyme fut ensuite appelée Hiérosolyme. » (*Antiquités judaïques*, l. I, ch. x, § 2.)

Ailleurs, ce même écrivain s'exprime ainsi : « Le premier fondateur de la ville a été un roi chananéen, appelé dans sa langue maternelle Melchisédech (roi juste), et il l'était réellement. Aussi fut-il le premier prêtre de Dieu, et après lui avoir, le premier, élevé un temple, il surnomma la ville Hiérosolyme, de Solyme qu'elle s'appelait auparavant. » (*Guerre des Juifs*, l. VI, ch. x, § 2.)

Une pareille interprétation est sans doute spécieuse; mais, ainsi que le remarque saint Jérôme (*Epistola ad Evangelum præsbyterum*), il n'est pas naturel de dériver à la fois du grec et de l'hébreu le nom de Jérusalem, et un semblable mélange de deux langues différentes est contraire à la logique. Les Grecs, en effet, retrouvant dans ce nom hellénisé, sous la forme Ἱεροσόλυμα, les mots Ἱερός (saint) et Σόλυμα (Solyme), y ont vu sainte Solyme. Josèphe accepte et reproduit cette dérivation et cette interprétation; mais, comme la plupart des critiques le pensent maintenant, conformément à l'opinion de saint Jérôme, il est plus rationnel de tirer ce nom de deux mots hébreux qu'on interprète, soit par *vision de paix*, soit par *héritage de paix*, soit par *fondement de paix*.

Il est vrai que saint Jérôme, dans sa lettre au prêtre Évangélus (§ 7), contredit la tradition générale qui identifie Jérusalem avec Salem; pour lui, il reconnaît cette dernière ville dans une bourgade ainsi nommée dans le voisinage de Scythopolis :

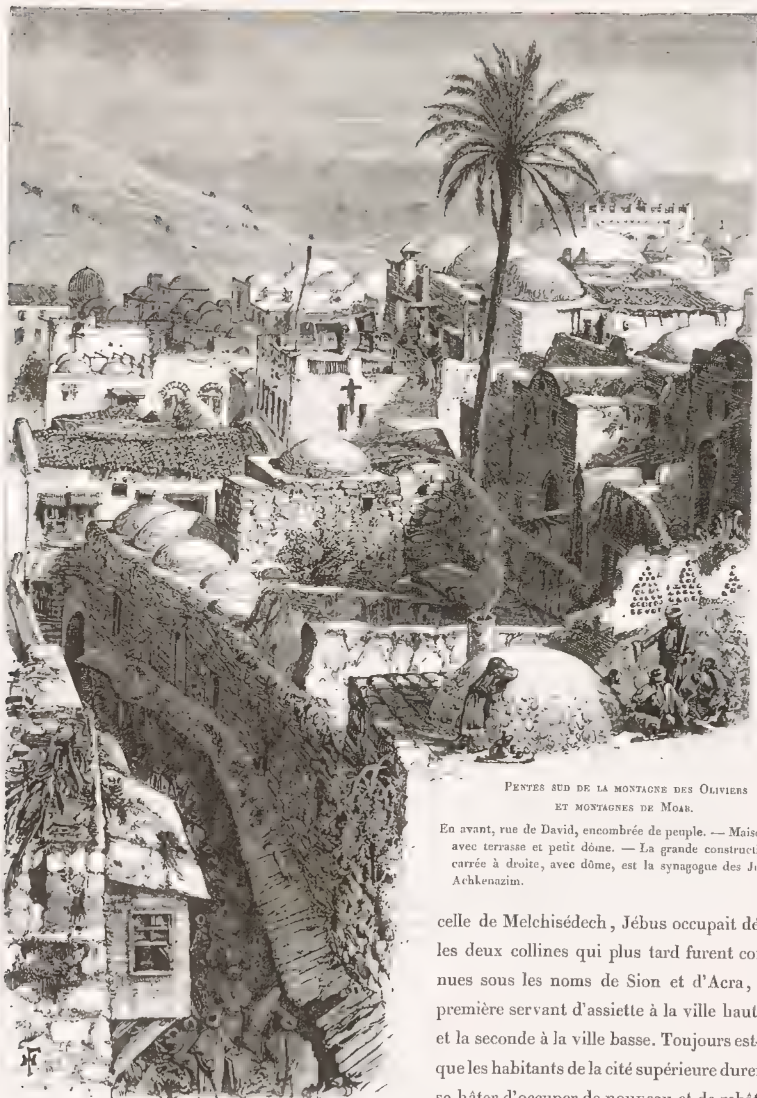
« *Salem autem non, ut Josephus et nostri omnes arbitrantur, est Jerusalem, nomen ex græco hebraicoque compositum, quod absurdum esse peregrinæ linguæ mixtura demonstrat, sed oppidum juxta Scythopolim, quod usque hodie appellatur Salem, et ostenditur ibi palatium Melchisedech, ex magnitudine ruinarum veteris operis ostendens magnitudinem.* » Mais lui-même ailleurs, dans la lettre écrite sous sa dictée à Marcella, par Paule et Eustochie, se range du côté de la tradition commune, qui semble beaucoup plus vraisemblable.

Quoi qu'il en soit, à l'époque où les Hébreux, commandés par Josué, attaquèrent Jébus, que le Livre sacré, probablement par anticipation, appelle déjà Jérusalem, le roi qui y régnait alors était Adonisédech, nom dont la signification (maître de la justice) est la même que celle de Melchisédech (roi de la justice). Ce rapprochement des deux noms, Melchisédech et Adonisédech, semble militer également pour l'identité de Jérusalem avec Salem, résidence du premier de ces rois, et il est permis de voir dans l'un et l'autre de ces deux noms un titre héréditaire que portaient les chefs souverains de cette ville.

Quelques critiques ont pareillement identifié la ville de Cadytis, mentionnée par Hérodote, avec Jérusalem, et ils trouvent une ressemblance frappante entre le nom de Cadytis et celui de El-Kods (la Sainte), que les Arabes donnent encore de nos jours à la ville qui nous occupe en ce moment. J'ai déjà discuté cette question dans ma *Description de la Judée* (t. II, p. 207-209), et, après avoir cité les deux passages d'Hérodote où Cadytis est nommée, j'ai essayé de montrer qu'aucun de ces passages ne pouvait s'appliquer à Jérusalem, et que l'opinion des savants qui identifient Cadytis avec Gaza me paraissait plus vraisemblable.

Adonisédech, roi de Jébus ou Jérusalem, ayant été pris par Josué dans la grotte de Macéda et ensuite mis à mort avec les quatre autres rois qu'il avait soulevés contre les Israélites, ceux-ci ne purent se rendre maîtres alors de la ville des Jébusites. Néanmoins, du vivant même de Josué, elle fut adjugée à la tribu de Benjamin, dont elle formait l'une des limites méridionales. (Josué, ch. xviii, ℣ 16.) Peu de temps après la mort de ce conquérant, elle tomba au pouvoir de la tribu de Juda, qui en fit passer les habitants par le glaive et la livra tout entière à l'incendie. « *Oppugnantes ergo filii Juda Jerusalem ceperunt eam et percusserunt in ore gladii, tradentes cunctam incendio civitatem.* » (*Juges*, ch. i, ℣ 8.)

Josèphe, en nous racontant le même fait, déclare que les Israélites ne purent s'emparer que de la ville basse, la conquête de la ville haute leur offrant trop de difficultés, à cause de sa position naturelle et de la force de ses remparts. (*Antiquités judaïques*, l. V, ch. ii, § 2.) Ce témoignage de Josèphe nous prouve que, dès les temps les plus anciens, Jérusalem était divisée en deux parties, la ville haute et la ville basse. Par conséquent, dès cette époque reculée, et peut-être même dès



Pentes sud de la montagne des Oliviers et montagnes de Moab.

En avant, rue de David, encombrée de peuple. — Maisons avec terrasse et petit dôme. — La grande construction carrée à droite, avec dôme, est la synagogue des Juifs Achkenazim.

celle de Melchisédech, Jébus occupait déjà les deux collines qui plus tard furent connues sous les noms de Sion et d'Acra, la première servant d'assiette à la ville haute, et la seconde à la ville basse. Toujours est-il que les habitants de la cité supérieure durent se hâter d'occuper de nouveau et de rebâtir la cité inférieure incendiée auparavant par la tribu de Juda, car d'un autre verset du livre des Juges il résulte que les Benjamites ne réussirent pas à expulser les Jébusites de Jérusalem, mais qu'ils se contentèrent d'habiter au milieu d'eux. (*Juges,* ch. I, ℣ 21.)

Dans le chapitre XIX du même livre, nous lisons qu'un lévite de la tribu d'Éphraïm, en s'en

retournant de Bethléhem de Juda où il était allé chercher sa femme, et passant auprès de Jébus vers le déclin du jour, ne voulut pas céder aux conseils de son serviteur qui l'engageait à s'arrêter pour la nuit dans cette ville. Il est donc à croire que non-seulement la ville haute, mais encore la ville basse, étaient alors au pouvoir presque exclusif des Jébusites; car autrement ce lévite n'aurait pas craint d'y pénétrer, comme appartenant à une nation étrangère. Les Jébusites restèrent maîtres de Jérusalem pendant tout le temps de la domination des Juges, et pendant le règne entier de Saül; mais, après la mort de ce prince, quand David eut soumis toutes les tribus d'Israël à sa domination, il songea à réduire cette ville demeurée jusque-là indépendante, et à y établir le siége de sa royauté.

JÉRUSALEM A L'ÉPOQUE DE DAVID.

La Bible nous raconte dans les termes suivants la prise de cette place, qui succomba l'an 1048 avant Jésus-Christ :

« 6. Le roi, accompagné de tous ceux qui étaient avec lui, marcha vers Jérusalem contre les Jébusites qui y habitaient. Les assiégés disaient à David : « Vous n'entrerez point ici que vous n'ayez chassé les aveugles et les boiteux », qui disaient eux-mêmes : « David n'entrera point ici. »

« 7. Néanmoins, David prit la forteresse de Sion qui est appelée la ville de David.

« 8. Car David avait proposé une récompense pour celui qui battrait les Jébusites, qui pourrait gagner le haut de la forteresse et qui chasserait les aveugles et les boiteux ennemis de David.

« 9. David prit son logement dans la forteresse, l'appela Cité de David et y bâtit tout autour depuis Mello et au dedans. » (*Rois*, l. II, ch. v, ℣ 6-9.)

Dans ces versets, il n'est question que de la citadelle de Jébus, c'est-à-dire de Sion, et non de la ville basse, qui tomba probablement sans beaucoup de peine au pouvoir de David; facile conquête dont le texte sacré ne fait pas mention.

En relatant le même événement, Josèphe nous apprend au contraire, d'une manière expresse, que David s'empara d'abord de la ville basse, mais qu'il dut ensuite redoubler d'efforts pour se rendre maître de la ville haute.

« Les Jébusites, dit-il, qui habitaient Jérusalem, appartenaient, eux aussi, à la race chananéenne. Ils fermèrent leurs portes, et pour se moquer du roi, ils placèrent sur leurs remparts les aveugles, les boiteux et les mutilés de toutes sortes, disant que les infirmes suffisaient pour l'empêcher d'entrer. Or, ils parlaient ainsi par mépris et se reposant sur la puissance de leurs murs d'enceinte. Enflammé de colère, David commença le siége de la place, et après avoir déployé beaucoup d'ardeur et d'activité, il s'empara de la ville basse. Comme la citadelle tenait encore, il résolut, par la promesse d'honneurs et de récompenses, d'exciter encore davantage le courage de ses soldats, et il annonça qu'il donnerait le commandement de l'armée entière à celui qui parviendrait à travers les vallées et les précipices à monter sur les remparts de la citadelle. Tous alors, à l'envi, rivalisèrent d'ardeur pour monter à l'assaut et ne reculèrent devant aucun obstacle, dans l'espérance de gagner le commandement suprême. Joab, fils de Sarvia, prévint tous les autres, et ayant atteint le sommet de la citadelle, il réclama à grands cris du roi le commandement de l'armée. David, ayant chassé les Jébusites de la citadelle, rebâtit Jérusalem, l'appela ville de David et y résida constamment.

« . . . . . Il enferma dans une enceinte la ville basse, et, y rattachant la citadelle, il n'en fit qu'une même cité, qu'il environna de remparts dont la garde fut confiée à Joab. » (*Antiquités judaïques*, l. VII, ch. iii, § 1 et 2.)

Josèphe ajoute que cinq cent quinze années s'étaient écoulées depuis l'entrée des Hébreux dans la Terre promise, et que pendant tout ce temps les Jébusites s'étaient maintenus affranchis de tout joug étranger à Jérusalem.

David se construisit bientôt un palais avec l'aide d'ouvriers phéniciens :

« Hiram, roi de Tyr, envoya des ambassadeurs à David avec des bois de cèdre, des charpentiers et des tailleurs de pierres, et ils bâtirent la maison de David. » (*Rois*, l. II, ch. v, ℣ 11.)

Tout porte à croire que ce palais occupait la partie du mont Sion où s'élève encore aujourd'hui la cita-





Mont du Scandale, vu de la vallée de Hinnom.

delle. Sur cette même colline il fit préparer un emplacement destiné à renfermer sous un nouveau tabernacle l'arche d'alliance, qui se trouvait alors dans la maison d'Obed-Édom, à quelque distance de Jérusalem. Quant à l'ancien tabernacle, fabriqué par Moïse, il ne revint pas avec l'arche dans la Ville sainte, car l'Écriture nous dit qu'après la mort de David, Salomon son fils alla sacrifier à Gabaon, ce qui permet de supposer que le tabernacle véritable n'avait point encore quitté ce lieu-là.

David conçut ensuite le projet d'élever un temple à Jéhovah, mais il en fut empêché par le prophète Nathan, qui lui annonça, au nom de l'Éternel, que cette gloire était réservée à l'un de ses fils (1044 avant Jésus-Christ).

L'an 1035 avant Jésus-Christ, David était à Jérusalem, pendant que Joab, général de ses armées, poursuivait au delà du Jourdain le long siége de Rabbath, lorsque, ayant jeté un jour du haut des terrasses de son palais un regard criminel sur Bethsabée, femme d'Urie, il se rendit coupable d'abord d'un adultère et ensuite de la mort d'Urie. On sait que le prophète Nathan vint alors, par un célèbre

et touchant apologue, reprocher au roi ce double crime et lui annoncer la mort de l'enfant qui en devait être le fruit.

Deux grands réservoirs à Jérusalem, l'un en dehors de la ville, appelé Birket es-Soulthan, l'autre en dedans des remparts, non loin de la porte de Jaffa, et comblé depuis quelque temps, ont été souvent désignés comme étant l'un ou l'autre celui où Bethsabée se baignait, quand David l'aperçut; mais aucun des deux, à mon avis, ne répond aux exigences de la plus simple probabilité, et tout incline à penser, quand bien même Josèphe ne nous l'aurait pas dit formellement (*Antiquités judaïques*, l. VII, ch. VII, § 1), que la femme d'Urie se baignait, non dans une piscine publique, comme étaient les deux dont je viens de parler, mais dans sa maison particulière.

Quelques années après, David a la douleur de voir l'un de ses fils, Absalom, se révolter contre lui, et le texte sacré nous le représente fuyant sa capitale devant son fils rebelle et gravissant en pleurant, au delà du torrent du Cédron, les pentes de la montagne des Oliviers pour se réfugier dans le désert. Absalom poursuit son père jusque dans le pays de Galaad; une bataille s'engage dans la forêt d'Éphraïm entre les troupes de David et celles de son fils, et celui-ci, malgré les instantes recommandations du vieux roi irrité comme souverain, mais toujours père prêt à pardonner, est tué par Joab et enseveli au milieu de la forêt dans une grande fosse sur laquelle on élève un énorme amas de pierres. Il n'obtint pas même ainsi la triste consolation de reposer, après sa mort, sous le beau cippe funèbre qu'il s'était fait ériger, de son vivant, dans la vallée du Roi, à deux stades de Jérusalem; je parlerai plus bas de ce monument.

L'an 1017 avant Jésus-Christ, David, dans une pensée d'orgueil, forme le funeste dessein de faire opérer le dénombrement de tout son peuple, opération dont il charge Joab, qui cherche vainement à l'en détourner. C'est alors que la peste ravage ses États et dévore un grand nombre de ses sujets depuis Dan jusqu'à Bersabée. Déjà l'Ange exterminateur étend sa main contre Jérusalem pour la frapper, lorsque Dieu l'arrête et a pitié de son peuple. Pour remercier le Seigneur de la cessation du fléau, David achète l'aire d'Areuna près de laquelle le Très-Haut avait retenu le bras de l'Ange, et y ayant dressé un autel, il y offre des holocaustes et des hosties pacifiques. (*Rois*, l. II, ch. XXIV.)

Josèphe nous apprend que l'aire d'Areuna ou d'Oronna, comme il appelle son possesseur, était l'endroit même où Abraham avait été sur le point de sacrifier son fils. (*Antiquités judaïques*, l. VI, ch. XIII, § 9.)

L'an 1015 avant Jésus-Christ, Adonias, l'aîné des fils de David après Absalom qui avait péri sous les coups de Joab, ayant l'intention de se faire proclamer roi du vivant de son père, invite à un grand festin près de la pierre de Zoeleth, non loin de la fontaine de Rogel, tous ses autres frères, à l'exception de Salomon. Le grand prêtre Abiathar et Joab favorisent ses projets et son parti; mais le grand prêtre Sadoc, le prophète Nathan et Banaïas, fils de Joïada, secondent la cause de Salomon. Bethsabée, d'après les conseils de Nathan, va aussitôt trouver David pour l'avertir de ce qui se passe et obtenir de sa bouche le renouvellement de la promesse qu'il lui avait faite de laisser le trône à Salomon son fils. Conformément aux ordres du roi, Sadoc, Nathan et Banaïas descendent dans la vallée de Gihon où ils conduisent Salomon, qui y est sacré roi, oint de l'huile sainte et ramené ensuite dans le palais de David, aux acclamations de la foule. Informé de ce couronnement inattendu, Adonias est saisi de frayeur, et abandonné de ses partisans, il court embrasser la corne de l'autel sur le mont Sion et se hâte de se mettre à l'abri de la vengeance de son frère derrière le tabernacle du Seigneur. Salomon lui pardonne. Dans le passage correspondant de Josèphe

relativement à ce même fait dont je viens d'emprunter les principaux détails au troisième livre des Rois (ch. I), nous lisons ce qui suit :

« Adonias ayant préparé un repas en dehors de la ville, près de la source qui arrose le jardin du Roi, y appela tous ses frères, à l'exception de Salomon. » (*Antiquités judaïques*, l. VII, ch. XIV, § 4.)

Quant à l'endroit où David ordonna de sacrer Salomon pour son héritier à la couronne, Josèphe



Tophet, partie basse de la vallée de Hinnom.
Village de Siloan à droite; angle sud-est de l'enceinte du Haram à gauche.

le désigne ainsi : « David ayant convoqué autour de lui Sadoc le grand prêtre et Banaïas, le chef de ses satellites, il leur commanda de prendre avec eux Nathan le prophète et tous les gardes de sa cour, de faire monter ensuite Salomon, son fils, sur la mule royale et de le conduire en dehors de la ville, vers la source appelée Gihon; là, ils l'oindront de l'huile sainte et le proclameront roi. » (*Antiquités judaïques*, l. VII, ch. XIV, § 5.)

La Bible parle seulement de la vallée de Gihon, et n'y mentionne pas de source. Pour s'y rendre du palais de David sur le mont Sion, il fallait descendre, comme le prouve le verset suivant :

« *Descendit ergo Sadoc sacerdos, et Nathan propheta, et Banaias filius Joiadæ, et Cerethi et*

Phelethi : et imposuerunt Salomonem super mulam regis David, et adduxerunt eum in Gihon. » (*Rois,* l. III, ch. I, ℣ 38.) Enfin, l'année 1014 avant Jésus-Christ, David, sentant que la vie



[illegible]

allait lui échapper, fit appeler Salomon et lui donna ses recommandations suprêmes, puis il s'endormit avec ses pères, et fut enseveli dans la cité de David.

« *Dormivit igitur David cum patribus suis, et sepultus est in civitate David.* » (*Rois,* l. III, ch. II, ℣ 10.)

Josèphe ajoute qu'avant de mourir, David montra à Salomon devant tout le peuple le plan du temple, tel qu'il l'avait fait faire avec toutes ses dépendances et dans ses moindres détails. Il termine la vie de ce prince en nous disant qu'il fut enterré avec beaucoup de pompe à Jérusalem, par son fils Salomon, l'auteur ne spécifiant pas ici d'une manière particulière, ainsi que le fait la Bible, la cité de David, c'est-à-dire Sion, comme étant le lieu de la sépulture de ce monarque. (*Antiquités judaïques,* l. VII, ch. XIV.)

En résumé, d'après les divers passages que je viens de citer ou d'analyser, nous savons, soit par la Bible, soit par Josèphe, que Jérusalem conquise par David était divisée en deux quartiers, la ville haute et la ville basse. Les remparts en furent relevés par ce prince, et les deux villes, d'abord séparées, furent comprises par lui dans la même enceinte. Une partie de la ville basse avait nom Mello. La ville haute, l'ancienne forteresse des Jébusites, s'appelait Sion; elle fut surnommée Cité de David, parce que ce prince la choisit pour sa résidence et s'y bâtit un palais. Là aussi, en un lieu sacré, reposait l'Arche sainte, dans un tabernacle différent de celui qu'avait fait faire Moïse, et qui était resté à Gabaon. C'est sur le mont Sion également que David fut enseveli, dans une nécropole royale où les trésors les plus riches furent accumulés par Salomon et par les rois qui suivirent. En dehors de la ville, nous connaissons une vallée dite de Savé ou du Roi, où Melchisédech avait eu une entrevue avec Abraham, et où, de longs siècles plus tard, Absalom, l'un des fils de David, s'érigea un cippe funéraire. Nous connaissons aussi une aire célèbre, celle du Jébusite Areuna, qui occupait l'emplacement où Abraham allait immoler son fils, quand la voix d'un Ange le retint. Nous connaissons enfin le torrent de Cédron, la montagne des Oliviers, la source de Rogel, la pierre Zoeleth, le jardin du Roi, la source et la vallée de Gihon. Avant de passer outre, il est important d'identifier et de décrire rapidement ces diverses localités, et de se demander s'il ne reste pas à Jérusalem quelques vestiges de cette époque reculée.

Le mont Sion, la ville haute des Jébusites ou la cité de David, est évidemment la colline qui porte encore de nos jours le même nom, comme l'indique l'une des portes de la ville située sur cette colline, et appelée Bab-Sahioun (porte de Sion). Du nord au sud, elle mesure environ six cent cinquante mètres de long sur cinq cent cinquante de l'ouest à l'est. Sa plus grande élévation au-dessus de la Méditerranée est de sept cent quatre-vingt-neuf mètres. Bornée au nord par une branche peu profonde de la vallée du Tyropœon, à l'est par le ravin principal et plus profond de cette même vallée, au sud et à l'ouest par la vallée encore plus considérable de Ben-Hinnom, elle était à peu près imprenable de trois côtés, c'est-à-dire à l'est, au sud et à l'ouest. Sa partie la plus accessible étant vers le nord-ouest, là où la branche secondaire du Tyropœon n'avait guère que quinze mètres de profondeur, comme l'ont prouvé les fouilles exécutées de nos jours, c'est de ce côté naturellement et à cet angle que les anciens Jébusites avaient dû construire leur citadelle, rebâtie ensuite par David. La citadelle actuelle, après les différentes démolitions et restaurations qu'elle a subies, est telle à peu près maintenant que l'ont laissée les derniers travaux entrepris par Soliman, l'an 1534 de notre ère. Située un peu au sud de la porte de Jaffa, que les musulmans désignaient autrefois par le nom de Bab el-Mihrab Daoud (porte du mihrab ou de l'oratoire de David), et qu'ils appellent d'ordinaire aujourd'hui Bab el-Khalil (porte d'Hébron), elle forme un carré irrégulier de cent trente mètres de long du nord au sud, sur cent dix de l'ouest à l'est dans sa plus grande largeur. Entourée d'un fossé, elle est flanquée de cinq tours rectangulaires, dont la

plus importante, appelée tour de David, provoque encore aujourd'hui l'admiration de tous ceux qui l'examinent. Sa partie inférieure consiste en un puissant mur d'escarpe s'élevant en talus du fond du fossé sous un angle de quarante-cinq degrés, et muni à son sommet d'un chemin de ronde que protége un parapet garni de créneaux. Ce mur d'escarpe, sauf dans les endroits où il a été réparé, soit par les croisés, soit par les musulmans, présente aux regards un appareil très-remarquable de belles pierres de taille parfaitement aplanies et très-lisses, afin de rendre l'escalade plus difficile. Au-dessus s'élève verticalement un massif plein, mesurant vingt et un mètres de long sur seize mètres cinquante centimètres de large et neuf mètres de haut. Les blocs qui le composent sont de grandes dimensions et assez grossièrement taillés en bossage; bordés chacun d'une bande lisse qu'entoure une rainure peu profonde, ils sont percés de nombreux trous carrés qui semblent accuser d'anciennes soudures. Ce massif antique est surmonté d'un étage beaucoup plus moderne, renfermant plusieurs salles et une citerne. L'une de ces salles est appelée par les musulmans El-Mihrab Daoud (l'Oratoire de David). C'est de là que, d'après une tradition arabe, entée peut-être sur une autre plus ancienne, ce roi aurait, par une fenêtre, jeté un regard coupable sur Bethsabée. La Bible nous dit, au contraire, qu'il se promenait alors sur la terrasse de son palais. C'est là aussi, selon la même tradition, qu'il aurait composé la plupart de ses psaumes, et notamment celui où il implore avec tant de gémissements le pardon et la miséricorde du Seigneur. De la plate-forme supérieure de cette tour, on jouit d'un merveilleux panorama. La ville tout entière de Jérusalem est sous les yeux de l'observateur, avec sa ceinture de vallées et de collines. Au sud-est, on distingue un petit coin de la mer Morte, et à l'est, la grande chaîne des montagnes de Moab. Au sud, le regard plonge au loin sur la route de Bethléhem; au nord et à l'ouest, l'horizon est également très-étendu. Cette tour de David est probablement la même qui fut reconstruite plus tard par Hérode, et à laquelle il donna le nom de tour Phasaël; mais dans sa fondation première et dans son massif plein et indestructible comme une sorte de base inébranlable, elle peut être regardée comme l'ouvrage de David. Plusieurs savants critiques, néanmoins, se contentent de l'attribuer à Hérode, en se fondant sur le passage suivant de Josèphe :

« La seconde tour, à laquelle Hérode donna le nom de son frère Phasaël, avait quarante coudées de long, de large et de haut, et était intérieurement massive. Au-dessus de cette base pleine régnait un portique haut de dix coudées, que couvrait un parapet à créneaux. Au milieu du portique s'élevait une autre tour contenant des chambres magnifiques et une salle de bain, en sorte que rien ne manquait à cette tour pour paraître une habitation royale..... Sa hauteur totale était de quatre-vingt-dix coudées. Elle ressemblait assez à celle de Pharos qui, à Alexandrie, éclaire les navigateurs, mais elle était beaucoup plus grande. » (*Guerre des Juifs*, l. V, ch. IV, § 3.)

Le même auteur ajoute, quelques lignes plus bas :

« Les dimensions des pierres employées à la construction de ces tours (Hippicus, Phasaël et Mariamne) n'étaient pas des matériaux vulgaires, ni des blocs que l'homme peut remuer facilement, mais bien des blocs de marbre blanc, longs chacun de vingt coudées, larges de dix, et hauts de cinq. Ils étaient si parfaitement reliés entre eux, que chaque tour semblait un rocher naturel que la main de l'homme aurait ensuite taillé pour y façonner des faces et des angles, tant il était difficile d'apercevoir nulle part les joints au moyen desquels ils s'agençaient entre eux. »

Si l'on compare cette description de la tour de Phasaël, faite par Josèphe, avec la tour actuelle dite de David, on reconnaît que celle-ci, et par la position qu'elle occupe, et par les dimensions du massif qui lui sert en quelque sorte de noyau, répond à celle de Phasaël, dont le massif plein avait quarante coudées de côté et de hauteur. Si nous prenons la coudée hébraïque de cinq cent vingt-cinq

millimètres, nous avons, pour la partie pleine de Phasaël, vingt et un mètres de côté et de hauteur. Or, la tour actuelle de David est identique dans sa dimension la plus grande, qui est de vingt et un



Tour de David.

mètres, avec celle de Phasaël. Il est vrai qu'en largeur elle ne mesure que seize mètres cinquante; mais il ne faut pas demander à Josèphe une précision mathématique.

D'un autre côté, l'historien juif affirme que les pierres avec lesquelles les trois tours avaient été bâties mesuraient vingt coudées de long ($10^m,50$), dix de large ($5^m,25$) et cinq de haut ($6^m,62$); or, l'un des plus grands blocs de la tour de David mesure seulement $3^m,25$ de long, $1^m,25$ de haut et $1^m,25$ d'épaisseur, mesures, comme on le voit, bien inférieures à celles dont parle Josèphe. En outre, cet écrivain prétend que les joints étaient invisibles, tant les pierres colossales qu'il signale étaient merveilleusement adaptées entre elles. La description de Josèphe sous ces deux rapports est donc peu applicable à la base de la tour de David, dont les assises, bien que de grand appareil, sont très-loin de présenter à l'œil des blocs ayant vingt coudées de long. Ces blocs, en second lieu, n'offrent nullement l'apparence d'un bloc unique, car l'assemblage en est rendu distinct par des refends et des ciselures qui encadrent chacun d'eux, et rompant ainsi l'uniformité des parois, accusent les joints, au lieu de les dissimuler.

Pour trancher cette difficulté, on a supposé, et peut-être avec raison, que le massif que nous avons sous les yeux est le noyau primitif de la tour, tel que David l'avait construit, et qu'ensuite Hérode l'aura revêtu d'un placage de marbre, ce qui expliquerait les perforations que j'ai signalées dans beaucoup de blocs. Ce placage, dans tous les cas, s'il a été jadis appliqué par Hérode, a complétement disparu.

A la Jérusalem primitive, soit jébuséenne, soit seulement davidique, appartient aussi, en dehors de la ville actuelle, sur la partie du mont Sion qui n'a point été enclavée par Hadrien dans l'enceinte d'Aelia Capitolina, un assez long fragment inférieur de la muraille antique, près de l'endroit où, vers le sud-ouest, la colline de Sion surplombe la vallée de Ben-Hinnom. C'est le roc lui-même qui a été taillé verticalement, de manière à former une courtine flanquée de deux tours.

Il est permis également d'assigner à cette époque reculée un certain nombre d'excavations sépulcrales, utilisées sans doute plus tard pour beaucoup d'autres générations successives, sur les berges occidentales et méridionales de la vallée de Ben-Hinnom, et une foule de citernes creusées dans le roc vif pour subvenir aux besoins de la ville, qui, avant la création de l'aqueduc d'Étham dû à Salomon, ne pouvait être alimentée d'eau que par des sources naturelles tout à fait insuffisantes.

La vallée de Savé ou la vallée du Roi, témoin de l'entrevue de Melchisédech et d'Abraham, est identique elle-même avec la vallée du Cédron ou de Josaphat qui s'interpose à l'est entre la ville et la montagne des Oliviers. C'est dans cette vallée qu'Absalom, de son vivant, s'était érigé un cippe; car, disait-il, « je n'ai point de fils, et ce sera là un monument de mon nom », et il appela ce cippe de son nom, et l'on continue jusqu'à ce jour à l'appeler Main d'Absalom (ouvrage ou monument d'Absalom).

« *Porro Absalom erexerat sibi, cum adhuc viveret, titulum qui est in valle Regis : dixerat enim : Non habeo filium, et hoc erit monumentum nominis mei. Vocavitque titulum nomine suo, et appellatur Manus Absalom, usque ad hanc diem.* » (*Rois*, l. II, ch. XVIII, ỷ 18.)

Josèphe s'exprime ainsi à propos de ce tombeau : « Absalom se dressa dans la vallée Royale une stèle de marbre blanc éloignée de deux stades de Jérusalem, et il l'appela sa propre Main. » (*Antiquités judaïques*, l. VII, ch. X, § 3.)

Le monument qui porte encore aujourd'hui le nom de ce prince dans la vallée de Josaphat, à deux stades environ de la ville, a été souvent décrit par les pèlerins et par les archéologues. Avant de l'élever, on a commencé d'abord par tailler une plate-forme dans les flancs rocheux de la montagne des Oliviers, au bas de cette hauteur, puis dans cette sorte de cour isolée on a façonné

le massif rocheux qui restait debout au centre de la plate-forme en un soubassement singulier où l'on remarque l'alliance de trois ordres différents d'architecture. Cette base quadrangulaire mesure 6^{m},85 de côté. Chacune des faces est ornée de deux colonnes ioniques et de deux demi-colonnes engagées dans deux pilastres d'antes. Au-dessus de cet ordre ionique regne une frise dorique avec patères, triglyphes et gouttes, et qui est elle-même couronnée par une corniche égyptienne. Cette première partie du monument est entièrement monolithe; le reste est construit avec des blocs rap-



ENTRÉE DE LA CITADELLE.

portés et se compose d'un dé carré en retraite que termine une petite corniche servant elle-même de base à un cylindre d'où s'élève un pyramidion qu'orne à son sommet un bouquet de palmes. Sur la façade sud du mausolée, au-dessus de la corniche égyptienne, s'ouvre une petite porte carrée donnant entrée dans une chambre sépulcrale, où l'on descend par quelques marches. Là, sous trois arcades, il y avait place pour trois sarcophages actuellement détruits ou absents.

M. de Saulcy, dont la science déplore si vivement la perte, a donné une description très-détaillée

de ce monument dans son ouvrage intitulé : *Voyage autour de la mer Morte* (t. II, p. 288 et suivantes), et il incline à penser qu'il remonte à l'époque que la tradition lui assigne. La plupart des archéologues, au contraire, voient dans cet édifice hybride, qui présente le mélange bizarre des membres caractéristiques des ordres les plus disparates, un produit de la décadence. Cette question est délicate et exigerait, pour être traitée convenablement, des développements dans lesquels je ne puis entrer ici. Faut-il croire, en effet, que ce monument soit antérieur à l'époque où les Grecs opérèrent le choix des éléments à l'aide desquels ils constituèrent leurs ordres classiques? En un mot, révèle-t-il l'enfance de l'art, ou bien en accuse-t-il le déclin? Sans trancher dès maintenant cette question, je me bornerai à dire en ce moment qu'avec quelques critiques, je me suis souvent demandé si ce mausolée, d'origine fort ancienne sans doute, et probablement contemporain de l'époque de David, du moins dans le noyau principal qui le compose, n'aurait pas été remanié à une époque postérieure, et n'aurait pas ainsi perdu sous des enjolivements ajoutés après coup les formes plus simples et plus austères qu'il pouvait avoir eues primitivement.

Je ne dis rien pour l'instant de l'aire d'Arcuna, dont je parlerai à propos du temple de Salomon.

Quant au torrent du Cédron, il ne roule un peu d'eau au milieu de la vallée qu'il sillonne qu'à l'époque des grandes pluies, et son lit desséché s'est considérablement élevé par suite de l'exhaussement continu de la vallée. Des fouilles récentes ont prouvé qu'afin d'atteindre en beaucoup d'endroits son lit primitif, il fallait creuser à une assez grande profondeur. Ce torrent, qui est cité pour la première fois dans l'Ancien Testament à l'occasion de la fuite de David devant son fils Absalom, est à jamais célèbre pour avoir été plus tard passé et repassé par Notre-Seigneur, lorsque de Jérusalem il se rendait à Béthanie ou seulement à la montagne des Oliviers, et que de là il revenait à Jérusalem. La veille de sa Passion, le Christ le traversa encore à deux reprises, quand du Cénacle il se dirigea avec ses apôtres vers le jardin de Gethsémani et qu'ensuite il fut ramené garrotté dans la ville; enfin, le jour de son Ascension, il le franchit pour la dernière fois, lorsque, accompagné de ses disciples, il gravit de nouveau la montagne des Oliviers, si souvent sanctifiée par sa présence, et que, parvenu sur son sommet central, il s'éleva triomphalement devant eux jusqu'au plus haut des cieux.

Au confluent de la vallée du Cédron et de celle de Ben-Hinnom est un puits profond, appelé Bir Ayoub (puits de Job ou de Joab). C'est très-probablement l'ancienne source de Rogel, mentionnée dans la Bible comme étant située sur la limite de la tribu de Juda et de celle de Benjamin (Josué, ch. xv, ℣ 7; ch. xviii, ℣ 16), et près de laquelle, ainsi que nous l'avons vu, Adonias réunit ses partisans dans un grand banquet. Elle se trouvait dans le jardin du Roi, qui occupait vraisemblablement toute la partie de la vallée qui la sépare de la fontaine de Siloé, et elle avoisinait elle-même la pierre de Zoeleth, comme le témoigne le verset suivant : « Adonias tua des brebis, des bœufs et des bêtes grasses auprès de la pierre de Zoeleth, qui touche à la source Rogel, et il convia tous ses frères... » (*Rois,* l. III, ch. i, ℣ 9.)

Ceux qui reconnaissent la source de Rogel dans la fontaine actuelle de la Vierge, cherchent la pierre Zoeleth sur les flancs inférieurs de la colline où s'élève le village de Siloan, et M. Clermont-Ganneau l'identifie avec un banc rocheux qui, dit-il, porte encore aujourd'hui le nom de Zohhoueleth et est au bas du village. Mais, malgré ce qu'offre de très-spécieux un pareil rapprochement, je m'en tiens, jusqu'à plus ample examen, à l'opinion généralement admise qui place la source Rogel au puits de Job comme étant par sa position une limite plus naturelle que celle de la Vierge entre les deux tribus de Juda et de Benjamin, et dès lors il faut chercher dans le voisinage de

ce puits la pierre Zoeleth. Cette pierre était encore signalée aux pèlerins vers la fin du treizième siècle, non loin du Bir Ayoub, ainsi que cela résulte du témoignage suivant du moine Burchard :

« *In qua valle* (*Gehennom*) *est lapis Zoeleth. Ibidem est etiam fons Rogel, ubi Adonias fecit convivium volens regnare.* » (*Descriptio Terræ sanctæ*, p. 70, édition Laurent.)



Tombeau d'Absalom.

Ce passage est très-net. La source que Burchard appelle *fons Rogel* comme se trouvant dans la vallée dite Gehennom, en hébreu Ge-ben-Hinnom (la vallée du fils d'Hinnom), ne peut être que le puits de Job, situé précisément au confluent de cette vallée et de celle du Cédron ou de Josaphat. Le Bir Ayoub est, à la vérité, un puits, et un puits très-profond, et non une source proprement

dite, coulant à fleur du sol. Mais les Hébreux donnaient quelquefois le nom de *en* (source), comme les Arabes de nos jours celui de *aïn,* qui a la même signification, indifféremment à des sources et à des puits, les puits n'étant que des sources renfermées dans des excavations plus ou moins profondes, soit pratiquées dans le roc, soit maçonnées.

Dans ce cas, la pierre Zoeleth doit être l'un des rochers qui avoisinent, dans les flancs de la vallée, le Bir Ayoub. Ce puits, dont le nom arabe est traduit ordinairement en français par celui de Job, l'est aussi par celui de Joab, du nom du général célèbre ainsi appelé, qui avait trempé dans la conjuration d'Adonias, en assistant en ce lieu au banquet où ce prince avait convoqué tous ses frères, à l'exception de Salomon à qui il voulait enlever la couronne.

Ce même puits est désigné également sous le nom de puits de Néhémie, parce que, d'après une ancienne tradition, ce serait là que les Israélites, avant d'être emmenés captifs à Babylone, auraient, selon l'ordre du prophète Jérémie, caché le feu sacré du temple. Soixante-dix ans plus tard, à leur retour, les petits-fils des prêtres qui l'y avaient enfoui n'auraient trouvé à sa place que de l'eau bourbeuse. Néhémie ayant commandé de puiser de cette eau et d'en faire des aspersions sur les sacrifices, sur les bois et sur ce qu'on avait mis dessus, on lui obéit, et le soleil jusque-là caché derrière un nuage commença à luire et à darder ses rayons. Soudain il s'alluma un grand feu qui remplit d'admiration tous ceux qui étaient présents. (*Macchabées,* l. II, ch. I.)

La profondeur actuelle du puits est d'environ quarante et un mètres. Il est maçonné avec de grosses pierres qui paraissent fort anciennes. L'eau au fond est recueillie dans une sorte de large chambre creusée dans le roc, et provient du drainage des deux vallées du Cédron et de Hinnom et de leurs dépendances. En hiver, et ordinairement au mois de janvier, quand les pluies ont été considérables et ont duré plusieurs jours, l'eau monte souvent jusqu'à l'orifice du puits et déborde même, de manière à former un ruisseau. Comme cette abondance d'eau semble présager aux indigènes une bonne récolte, ils se réunissent alors autour du Bir Ayoub et s'y livrent à toutes les démonstrations de la joie la plus vive. A la profondeur de trente-sept mètres, on rencontre une première chambre, du fond et du milieu de laquelle un nouveau puits conduit à un second réservoir, celui dans lequel l'eau se rassemble actuellement, ce qui indique qu'à une certaine époque le puits commençant à tarir a été approfondi de quelques mètres. Reste à fixer maintenant l'emplacement de la source et de la vallée de Gihon, où Salomon fut sacré roi, pendant que son frère Adonias, auprès de la source de Rogel, célébrait déjà par avance, dans un grand festin, sa propre élévation au trône.

A quatre cents mètres de l'angle sud-est du Haram ech-Cherif, au pied de la colline d'Ophel et sur le flanc occidental de la vallée de Josaphat, coule la source dite de la Vierge, en arabe Aïn Sitti Mariam (source de Madame Marie), et désignée dans le second livre d'Esdras sous le nom de source du Dragon.

« *Et egressus sum per portam vallis nocte et ante fontem Draconis et ad portam Stercoris.* » (Esdras, l. II, ch. II, ℣ 13.)

Comme on ne parvient à cette source qu'après avoir descendu un escalier de trente-deux marches coupées par un palier, les Arabes l'appellent également, à cause de cet escalier, Aïn Oumm ed-Daradj (la Source mère des degrés). Ses eaux sont légèrement saumâtres et intermittentes, et jusqu'à présent le mystère de leur origine n'a été découvert par personne. Sourdent-elles du sol près de l'endroit même où l'on va les puiser? ou, au contraire, proviennent-elles de plus loin et de plus haut? c'est ce que l'on ignore encore. Toujours est-il que cette source, qui primitivement devait se déverser dans le torrent du Cédron, communique, au moyen d'un aqueduc souterrain entièrement creusé



Jérusalem du côté sud
Position du Bir Ayoub (puits de Job) à la jonction de la vallée du Cédron et de celle de Ben-Hinnom.

dans le roc, avec la piscine de Siloé, qui en est éloignée vers le sud-ouest, et à un niveau un peu inférieur, d'une distance d'environ quatre cents mètres; mais le canal souterrain dont je viens de parler, décrivant de nombreux détours, a une longueur d'au moins cinq cents mètres. Il est éclairé par deux regards. A dix-huit mètres de la source, un autre canal se ramifie avec le premier et aboutit à un puits également pratiqué dans le roc, où, en cas de siége, les habitants d'Ophel pouvaient aller puiser par un passage voûté qui les dérobait aux regards de l'ennemi. Ces deux canaux, dont le second a été déblayé en 1867 par le capitaine anglais Warren, sont très-probablement d'une époque postérieure à David; mais ils peuvent être attribués aux rois qui lui succédèrent. Toujours est-il

qu'une piscine est signalée par Josèphe, dans le voisinage de la fontaine de Siloé, sous le nom de piscine de Salomon. Quant à la source que je viens de décrire, elle me paraît devoir être identifiée avec celle de Gihon, et la vallée de ce nom ne pouvait être que la partie de la vallée du Cédron qui avoisinait cette source.

JÉRUSALEM A L'ÉPOQUE DE SALOMON ET DES AUTRES ROIS DE JUDA.

Lorsque David eut rendu le dernier soupir, la Bible dit simplement :

« David s'endormit avec ses pères, et il fut enseveli dans la cité de David. » (*Rois,* l. III, ch. II, ℣ 10.)

Josèphe nous donne à ce sujet quelques détails de plus : « Son fils Salomon l'enterra à Jérusalem magnifiquement, et, en outre de tous les autres honneurs que l'on rendait d'habitude aux rois, lors de leurs funérailles, il ensevelit avec lui des richesses considérables dont on peut conjecturer l'importance extraordinaire par ce que je vais vous dire. Après un intervalle de treize cents ans, le pontife Hyrcan, assiégé par Antiochus surnommé Eusébès, fils de Démétrius, voulant lui donner de l'argent pour qu'il levât le siége et se retirât avec son armée, mais ne sachant comment s'en procurer, ouvrit l'une des cellules du monument de David et en emporta trois mille talents dont il donna une partie à Antiochus, et se délivra ainsi des assiégeants. Après lui, de longues années plus tard, le roi Hérode ouvrit une autre cellule et en tira de grandes richesses; mais aucun d'eux ne parvint aux retraites mystérieuses où reposaient les cendres des rois, car elles étaient cachées sous terre avec un art tel, que rien ne paraissait aux yeux de ceux qui pénétraient dans ce monument. » (*Antiquités judaïques,* l. VII, ch. XV, § 3.)

Ailleurs, le même historien, en nous racontant la violation de ce tombeau par Hérode, ajoute que ce prince perdit deux de ses doryphores, consumés, dit-on, par les flammes, au moment où, après avoir enlevé beaucoup d'ornements d'or et d'objets précieux, il essayait de pénétrer à leur suite jusqu'aux réduits cachés qui renfermaient les corps de David et de Salomon. Épouvanté, il se hâta de sortir, et pour conjurer la colère divine, il fit élever, au-dessus de l'entrée du sépulcre, un monument en pierre blanche qui coûta des sommes considérables. (*Antiquités judaïques,* l. XVI, ch. VII, § 1.)

Où était situé ce mausolée célèbre commencé par Salomon et continué par les rois de Juda ses successeurs, à mesure que de nouveaux sarcophages royaux devaient y être déposés? Sans aucun doute, il faut en chercher l'emplacement dans l'ancienne cité de David, c'est-à-dire, comme la Bible le déclare elle-même de la manière la plus formelle, sur la colline de Sion, que jadis cette cité embrassait tout entière. Un passage de Néhémie est, d'ailleurs, très-explicite sur ce point; le voici :

« 15. Sellum, fils de Cholhoza, chef du quartier de Maspha, bâtit la porte de la Fontaine. Il construisit cette porte, la couvrit, y mit les deux battants, les serrures et les barres, et refit les murailles de la piscine de Siloé, le long du jardin du Roi, jusqu'aux degrés qui descendent de la cité de David.

« 16. Néhémias, fils d'Azboc, chef de la moitié du quartier de Bethzour, bâtit, proche de Sellum, jusque vis-à-vis du sépulcre de David, jusqu'a la piscine, qui avait été construite avec un grand travail, et jusqu'à la maison des Forts. » (NÉHÉMIE, ch. III, ℣ 15 et 16.)

Ces deux versets semblent décisifs. Après avoir parlé de la piscine de Siloé et des degrés qui descendent de la cité de David, Néhémie mentionne ensuite immédiatement le sépulcre de David,

puis une grande piscine, probablement le Birket es-Soulthan, et enfin la maison des Forts, qui doit être la citadelle. Par conséquent, nous sommes toujours ramenés autour de Sion ou sur cette montagne, pour y placer ce monument funèbre.

En outre, dans un passage bien connu, saint Pierre, prêchant pour la première fois devant une grande foule rassemblée au Cénacle après la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, parle en ces termes du tombeau de David :

« Mes frères, qu'il me soit permis de vous dire hardiment du patriarche David, qu'il est mort, qu'il a été enseveli, et que son sépulcre est auprès de nous jusqu'à ce jour. » (*Actes des Apôtres*, ch. II, ℣ 29.)



Bir Ayoub, puits de Job.

Par ces derniers mots, saint Pierre ne paraît-il pas nous dire que le tombeau de ce prince se voyait de son temps à Jérusalem sur la colline de Sion, et près de l'endroit où les disciples étaient alors réunis?

Or, on montre encore, dans ce qu'on appelle le Cénacle, sur la partie méridionale du mont Sion, qui depuis Hadrien est restée en dehors de la ville, un prétendu tombeau qui, aux yeux des musulmans, passe pour être celui de David; d'où le nom de Deir Neby Daoud (couvent du prophète David) donné par eux aux bâtiments qui composent le Cénacle. Ce sarcophage est sans aucun doute apocryphe; mais il n'en prouve pas moins qu'une tradition constante, adoptée aussi bien par les musulmans que par les Juifs et les chrétiens, a toujours placé sur le mont Sion le tombeau du roi-prophète. On le retrouverait peut-être, s'il était permis de faire des fouilles sur l'emplacement ou dans le voisinage du Cénacle. Ceci m'amène à dire un mot des fameux Qobour el-Molouk (tombeaux des Rois), que l'on rencontre à sept cent soixante-dix mètres environ au nord

de la ville, et par conséquent à deux kilomètres au moins de la partie du mont Sion où, d'après le texte de Néhémie, il est naturel de chercher le tombeau de David et ceux de ses successeurs, mais que cependant plusieurs critiques, et entre autres M. de Saulcy, identifient avec la nécropole des rois de Juda.

La magnifique excavation sépulcrale des Qobour el-Molouk a depuis longtemps excité l'admiration de tous les voyageurs; elle efface effectivement en beauté et en étendue toutes celles que l'on connaît autour de la Cité sainte. Beaucoup d'auteurs l'ont décrite, mais la description la plus complète et la plus minutieuse qui en ait été faite est due à l'éminent archéologue que je viens de citer. Témoin moi-même des fouilles que ce savant y a pratiquées en 1863, et sans vouloir entrer dans tous les développements que comporterait un pareil monument, je vais me contenter pour le moment d'en donner une faible idée :

On descend aux Qobour el-Molouk par un escalier de vingt-six marches pratiquées dans le roc vif et coupées par plusieurs paliers. Quand on est parvenu au dernier degré, on franchit une ouverture en plein cintre qui perce une épaisse muraille de rochers le long de laquelle l'escalier a été taillé, et l'on arrive à une sorte de grande cour creusée verticalement dans le roc, et qui a pu être dans le principe une carrière. Cette cour mesure vingt-sept mètres sur chaque face et six mètres de profondeur. Le sol en est inégal, par suite d'une accumulation plus ou moins considérable de décombres. Dans la paroi occidentale de la cour a été pratiqué un large vestibule, aujourd'hui malheureusement très-dégradé par le temps, par les hommes, et aussi par les tremblements de terre, comme le prouve une profonde fissure que l'on y observe. Il était autrefois soutenu par deux colonnes ménagées dans le roc même, et actuellement brisées, à part un fragment du chapiteau de droite, et par deux pilastres faisant corps également avec la paroi du roc. Une jolie guirlande de feuillages et de fruits, sculptée avec beaucoup de soin et de délicatesse, mais très-mutilée, encadre la baie et retombe en festons à droite et à gauche. Au-dessus de l'architrave règne une belle frise ornée de palmes, de couronnes, de patères, de triglyphes, et au centre, d'une grappe de raisin, emblème de la Terre promise. Cette frise, qui a également beaucoup souffert, est elle-même couronnée par une corniche qui atteint à peu près le niveau du plateau environnant.

Après avoir franchi le seuil du vestibule, on aperçoit, au fond de la paroi de gauche, une petite porte très-basse que fermait autrefois un gros disque de pierre qui roulait dans une rigole circulaire et devait se mouvoir à l'aide d'un levier. Cette porte donne entrée dans une antichambre carrée qui était encombrée de terre et de pierraille avant 1863, et où M. de Saulcy, qui la dégagea alors, trouva une foule d'objets de l'époque romaine, de médailles antérieures au siége de Titus, et d'urnes de toutes dimensions, remplies d'ossements incinérés; ce qui a fait supposer à ce savant qu'il avait retrouvé là l'un des charniers dans lesquels des morts romains et juifs auraient pu être déposés pendant le siége. De cette antichambre, on pénètre dans plusieurs chambres sépulcrales par trois petites baies très-basses que fermaient jadis des portes de pierre, actuellement brisées ou absentes, dont les gonds avaient été ménagés dans le bloc lui-même. Sept chambres funéraires composent l'ensemble du monument. Tous les sarcophages qu'elles renfermaient, soit dans des espèces de fours à cercueils, soit sur des banquettes funéraires, surmontées d'arcades cintrées, ont été violés depuis longtemps, en partie brisés ou emportés ailleurs. Le 8 décembre 1863, j'eus la bonne fortune d'assister, avec M. de Saulcy, à la découverte qu'il fit ce jour-là, d'une chambre basse, inexplorée jusque-là. Elle contenait un sarcophage intact, muni de son couvercle, et placé au-dessous d'une arcade, sur une banquette. Sur le devant du sarcophage était une inscription sémitique de deux



lignes. Le couvercle, ayant été enlevé, laissa voir un squelette bien conservé, la tête appuyée sur une sorte de coussinet, mé nagé dans l'épaisseur de l'auge sépulcrale évidée. C'était celui d'une femme, qui s'affaissa et s'évanouit en poussière aussitôt qu'il eut vu le jour. Le sarcophage qui le renfermait est depuis dix-sept ans au Louvre. L'inscription bilingue qui est gravée consiste en deux lignes de huit lettres chacune; la première est en araméen, la seconde en hébreu carré. M. de Saulcy a traduit ainsi la première : *Zodan* ou *Zoran, reine,* et la seconde, *Sadah* ou *Sarah, reine.*

A gauche, Tombeaux des Juges, sur la route de Neby-Samouïl. A droite, Tombeaux des Rois, sur la route de Naplouse.

A quelle époque faut-il faire remonter la tombe en question? Voilà un problème difficile à résoudre. La reine dont elle a contenu les restes était une Araméenne; son nom et son titre ont d'abord été inscrits en caractères araméens sur la cuve du sarcophage; plus tard, une seconde main a transcrit et traduit en hébreu la légende funéraire. Ceci paraît positif; le reste, dit avec raison M. de Saulcy, tombe dans le domaine de l'hypothèse.

Quant à la vaste nécropole des Qobour el-Molouk, à quelle dynastie l'attribuer? En effet, c'est

une nécropole royale; il n'est plus permis d'en douter, puisqu'une reine et non plus seulement une princesse, comme le prouve le surnom hébreu *malketah* (reine), y a été ensevelie, et dans un endroit qui est loin d'être la place d'honneur. M. de Saulcy avait déjà démontré, dans son ouvrage intitulé *Voyage autour de la mer Morte* (t. II, p. 227 et suiv.) et dans son *Dictionnaire des antiquités bibliques* (p. 842 et suiv.), qu'il n'est pas possible de penser aux rois asmonéens, pas plus qu'à la dynastie des Hérodes. Dans son *Voyage en Terre sainte* (t. I, p. 345 et suiv.), il revient sur la même question, et s'efforce de prouver que les Qobour el-Molouk ne sont pas davantage le tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène, et de son fils Izates. Serait-ce, par hasard, celui d'Alexandre Jannée? mais il est impossible d'y songer. Force est donc, ajoute-t-il, de revenir toujours à la dynastie des rois de Juda. Plusieurs objections ont été opposées à l'auteur; elles peuvent se réduire à quatre principales :

1° Le tombeau de David et de sa dynastie était sur le mont Sion, et y est encore en grande vénération parmi les musulmans.

2° Les ornements architectoniques des Qobour el-Molouk sont formés de motifs empruntés à l'architecture grecque.

3° Le livre de Néhémie place le tombeau de David sur le mont Sion.

4° Enfin, ce tombeau a été ouvert fortuitement, il y a quelques siècles, sur le mont Sion, d'après Benjamin de Tudèle, et refermé aussitôt par l'ordre du rabbin de Jérusalem.

De ces diverses objections, la quatrième est très-faible, et M. de Saulcy n'a pas de peine à la détruire, car elle n'est basée que sur une fable dépourvue de toute espèce de vraisemblance; mais les trois premières ont beaucoup plus de valeur; la troisième surtout me semble insurmontable. Ne pouvant dénouer le nœud de cette dernière difficulté, M. de Saulcy n'hésite pas à le trancher hardiment, en prétendant que le passage cité plus haut de Néhémie n'est peut-être qu'une interprétation erronée, dans un livre rempli d'ailleurs d'obscurités impénétrables. Fort de toutes les raisons qu'il a accumulées pour appuyer son hypothèse et renverser celles qui sont contraires à la sienne, il maintient énergiquement son opinion, sans tenir compte de ce petit passage, qui me semble très-net. Mais que faire des Qobour el-Molouk, et comment sortir d'embarras?

J'ai discuté autrefois avec M. de Barrère, alors consul de France à Jérusalem, cette question difficile, et il m'a cité un jour un passage d'Ézéchiel, auquel je n'avais pas d'abord fait assez grande attention, et qui peut mettre sur la voie de la solution de ce problème.

Voici ce passage (ch. XLIII) :

« 7. Fils de l'homme, c'est ici le lieu de mon trône, le lieu où je poserai mes pieds et où je demeurerai pour jamais au milieu des enfants d'Israël; et la maison d'Israël ne profanera plus mon saint nom à l'avenir, ni eux, ni leurs rois, par leur idolâtrie, par les cadavres de leurs rois, ni par les hauts lieux.

« 9. Qu'ils rejettent donc maintenant loin d'eux leur idolâtrie; qu'ils éloignent loin de moi les cadavres de leurs rois, et je demeurerai toujours au milieu d'eux. »

De ces deux versets, ne serait-il pas permis de conclure qu'avant la captivité de Babylone, époque pendant laquelle prophétisait Ézéchiel, les sépulcres des rois de Juda avaient, par leur rapprochement du Temple, situés qu'ils étaient sur le mont Sion, violé les prescriptions de la loi mosaïque, et qu'au retour de la captivité, pour obéir aux injonctions du Seigneur, qui ordonnait par son prophète d'éloigner de son sanctuaire les cadavres des rois, ceux-ci furent transférés alors dans les magnifiques excavations connues aujourd'hui sous le nom de Qobour el-Molouk? De cette manière, on ne peut

plus invoquer contre l'hypothèse de M. de Saulcy aucun texte de la Bible. C'est bien sur le mont Sion, la cité proprement dite de David, qu'aurait été creusée la nécropole primitive des rois de Juda, à l'endroit que Néhémie désigne sous le nom de Tombeau de David, ce prince étant comme la personnification de toute sa dynastie et imposant son nom unique au mausolée multiple et commun où reposaient, dans plusieurs chambres sépulcrales, les corps des rois ses descendants. Plus tard, leurs royales dépouilles, comme on peut le supposer, auront été transportées hors de la ville, dans le mausolée que M. de Saulcy leur attribue et qui dès lors, ayant été creusé et orné à une époque plus récente, pouvait reproduire sur l'entablement de son vestibule quelques-uns des motifs de l'architecture grecque, sans que pour cela on doive en être autrement étonné. J'avouerai néanmoins qu'il semble résulter des deux passages que j'ai cités de l'historien juif, relativement à la violation du tombeau de David par Jean



Birket Mamillah, ou piscine supérieure de Gihon.
Alentour, tombes musulmanes. Derrière, porte de Jaffa, avec la citadelle à droite et l'église anglicane à gauche.

Hyrcan et ensuite par Hérode, que, sous le règne de ce dernier roi, David et Salomon occupaient encore sur le mont Sion, dans des réduits mystérieux, la place où leurs corps avaient été déposés ; on peut tirer également la même conclusion, au moins en ce qui concerne David, du verset que j'ai reproduit des Actes des Apôtres. Mais ceci ne me semble pas une preuve péremptoire contre l'hypothèse précédente. On peut, en effet, admettre qu'il y a eu exception pour David et pour Salomon, et qu'on les a laissés reposer en paix dans leur premier sépulcre, l'un sans doute parce qu'il avait été prophète en même temps que roi, et qu'il avait humblement réparé ses fautes par un pieux repentir ; l'autre, parce qu'il avait été le fondateur du Temple, dont son père n'avait pu que préparer les matériaux. Que si l'hypothèse d'un transfert des cendres royales de la nécropole de Sion à celle des Qobour el-Molouk ne paraît pas suffisamment plausible, j'en propose une autre. Dans la nécropole du mont Sion, les rois seuls de la dynastie de David auraient été enterrés, comme consacrés en quelque sorte par l'onction sainte et par le caractère royal dont ils étaient revêtus ; mais leurs femmes, quoique reines, et les autres princes issus de leur sang et qui n'avaient pas régné, auraient été ensevelis aux Qobour el-Molouk. Si l'ornementation de l'entablement du vestibule semble accuser par les motifs qui le décorent un art plutôt grec que purement judaïque, bien qu'on puisse également soutenir que

les Grecs ont emprunté aux Égyptiens, aux Phéniciens et aux Juifs beaucoup de principes architecturaux qu'ils n'ont fait que perfectionner, au lieu de les inventer, ne pourrait-on pas supposer que les caveaux funéraires des Qobour el-Molouk ont précédé en totalité ou en partie la décoration extérieure du vestibule? Car de prétendre avec un certain nombre de savants critiques que cette excavation monumentale, renfermant sept chambres sépulcrales connues et un si grand nombre de tombes, soit le mausolée d'Hélène, reine d'Adiabène, et de son fils Izates, cela me paraît difficile à soutenir, après toutes les preuves apportées par M. de Saulcy pour réfuter cette opinion. Ce mausolée, en effet, comme nous le savons par Josèphe, était à trois stades seulement de la muraille septentrionale de



Le Cénacle ou Neby Daoud.

Jérusalem, en face de la porte que flanquaient les tours dites des Femmes. Or, trois stades, à cent quatre-vingt-cinq mètres le stade, ne font que cinq cent cinquante-cinq mètres, tandis que les Qobour el-Molouk sont à la distance de sept cent soixante-dix mètres au moins de cette même porte, qui ne peut être que celle qui s'appelle aujourd'hui porte de Damas. En outre, le tombeau des Qobour el-Molouk paraît beaucoup trop considérable pour n'être que la sépulture d'une seule reine et de son fils; il semble être plutôt celle d'une dynastie, comme peut donner d'ailleurs à le penser le nom qu'il porte encore aujourd'hui, celui de Qobour el-Molouk ou de Qobour es-Selathin (tombeaux des Rois, tombeaux des Sultans).

Après avoir rendu à son père les honneurs funèbres qui lui étaient dus, Salomon ne tarda point à élever au Seigneur le temple dont David avait préparé le plan, les matériaux et la somme nécessaire à sa construction. Sans analyser en ce moment tous les passages relatifs à cet incomparable monument, qui se trouvent dans la Bible, dans Josèphe et ailleurs, je vais me contenter d'en résumer ici très-

brièvement les principaux, priant le lecteur, s'il désire approfondir ce sujet, de consulter le savant article que M. de Saulcy a consacré à cet édifice dans son *Dictionnaire des antiquités bibliques*, et le splendide ouvrage que M. le comte de Vogüé a publié ensuite sous le titre de *Temple de Jérusalem.*

Le sanctuaire, c'est-à-dire le *naos*, se composait du vestibule, ou *aoulem*, du Saint, ou *hekal*, et du Saint des saints, ou *debir*. Ses dimensions étaient peu considérables ; car dans œuvre, c'est-à-dire sans tenir compte de l'épaisseur des murs, des planchers et des toits, le Saint et le Saint des saints réunis, ou le Temple proprement dit, avaient seulement soixante coudées de long, vingt de large et trente de haut. Nous lisons, en effet, dans le troisième livre des Rois (ch. VI, ℣ 2) : « *Domus autem, quam ædificabat rex Salomon Domino, habebat sexaginta cubitos in longitudine, et viginti cubitos in latitudine, et triginta cubitos in altitudine.* »



Arche dite de Robinson,
Reste d'un pont qui traversait la vallée du Tyropœon.

Quant au vestibule, *pylône* ou *pronaos*, en hébreu *aoulem*, il avait vingt coudées de long, répondant à la largeur du Temple, et dix coudées de large sur le front du Temple. « *Et porticus erat ante templum viginti cubitorum longitudinis, juxta mensuram latitudinis templi : et habebat decem cubitos latitudinis ante faciem templi.* » (*Rois*, l. III, ch. VI, ℣ 3.)

On voit que le livre des Rois ne marque pas la hauteur du vestibule ; mais elle nous est indiquée par un verset des Paralipomènes comme étant de cent vingt coudées (l. II, ch. III, ℣ 4) : « *Porticum vero ante frontem, quæ tendebatur in longum juxta mensuram latitudinis domus, cubitorum viginti : porro altitudo centum viginti cubitorum erat.* »

M. de Saulcy, et après lui M. de Vogüé, pensent que ce chiffre de cent vingt coudées des Paralipomènes, adopté néanmoins par Josèphe, est erroné et probablement trop fort de moitié, à cause de l'extrême invraisemblance d'un pylône ayant six fois en hauteur la plus grande dimension de sa base

et douze fois la plus petite; ils le réduisent, par conséquent, à soixante coudées. De là, dans tous les cas, résulte, comme l'observent très-justement ces deux savants, un fait très-important : c'est que le temple de Salomon était construit sur le même plan que les temples égyptiens; qu'il avait comme eux un pylône ou *pronaos*, plaqué contre l'entrée du *naos* et d'une hauteur plus grande que celle du *naos* lui-même. Le *pronaos* était ouvert et formait un véritable portique, que précédaient ou soutenaient deux colonnes de bronze, appelées l'une Iakin et l'autre Boaz. Elles rappelaient les obélisques qui, de chaque côté, flanquaient l'entrée des principaux sanctuaires égyptiens. Trois galeries superposées, renfermant chacune trente-trois petites chambres, suivant Ézéchiel, et trente seulement, d'après Josèphe, communiquaient les unes avec les autres et enveloppaient le temple de trois côtés, à l'ouest, au nord et au sud; à l'est, en effet, était la façade d'entrée, l'édifice regardant l'orient. La décoration intérieure du temple surpassait en richesse tout ce que l'on avait vu jusque-là, comme l'attestent la Bible, Josèphe et toute la tradition de l'antiquité. Le Saint, ou *hekal*, contenait l'autel des parfums, en bois de cèdre et couvert de lames d'or; le chandelier à sept branches et la table des pains de proposition, outre un très-grand nombre de candélabres, de vases et d'instruments, le tout en or. Les murs étaient lambrissés de bois de cèdre doré sur lequel on avait sculpté des chérubins, des coloquintes, des branches de palmier et des fleurs épanouies. Dans le Saint des saints, ou *adyton*, inaccessible même aux prêtres, et où le grand prêtre seul pouvait pénétrer une fois par an, le jour des grandes expiations, reposait l'Arche sainte, qu'ombrageaient deux chérubins, en hébreu *keroubim*, aux ailes déployées. Ces chérubins étaient des figures colossales et symboliques de bois plaqué d'or, qui offraient une parenté frappante avec les sphinx de l'Égypte ou avec les taureaux à face humaine de l'Assyrie.

A l'est, devant le portique, s'élevait l'autel d'airain ou des holocaustes; près de là était la mer d'airain, qui servait aux purifications des prêtres, et dix autres bassins secondaires, également d'airain, pour les ablutions, et dans lesquels aussi on lavait les victimes.

Si le temple était petit, parce que le peuple ne devait point y pénétrer, les parvis qui l'entouraient étaient immenses; ils étaient eux-mêmes ornés de magnifiques portiques et divisés en divers compartiments, destinés aux prêtres, aux Israélites, aux femmes et aux gentils. Ce superbe monument avec toutes ses dépendances avait coûté des sommes énormes, et pendant sept ans tout un monde d'ouvriers, dirigés par des architectes tyriens et par un artiste incomparable nommé Hiram, comme le roi de Tyr qui l'avait envoyé, avait rivalisé d'efforts pour le rendre digne du monarque qui en avait conçu le plan, de celui qui l'accomplissait et surtout du grand Dieu auquel il devait être consacré. Les pierres qui avaient servi à le construire affectaient des dimensions très-considérables et avaient été extraites et taillées avec le soin le plus minutieux dans les carrières voisines de la ville, et principalement sans doute dans la vaste caverne souterraine qui s'étend sous le mont Bézétha. De là aussi avaient été tirés les blocs gigantesques avec lesquels furent bâtis les portiques, les murs des parvis, les différents édifices secondaires qui y étaient enclavés et surtout le colossal péribole qui enveloppa dans une prodigieuse enceinte le sommet aplani et agrandi du mont Moriah. Les bancs de calcaire exploités dans ces carrières sont épais, à hautes assises, et de trois qualités différentes, portant chacune un nom particulier. Le banc dit royal, en arabe *maleki*, est le plus beau et le plus estimé. On distingue encore dans la caverne très-étendue que je viens de signaler, le travail fait jadis par l'homme pour pratiquer dans ses flancs rocheux des rainures perpendiculaires et parallèles indiquant la largeur et la longueur des blocs que l'on voulait extraire, et où, suivant une vieille méthode égyptienne, on introduisait des coins de bois sec que l'on

mouillait ensuite, pour que leur gonflement fît détacher ces blocs de leurs parois postérieures.

Ce temple fameux, qui fut achevé par Salomon l'an 1004 avant Jésus-Christ, et qui était regardé comme l'une des plus admirables créations du génie humain, où avec une heureuse harmonie se trouvaient réunies les plus belles combinaisons de l'art égyptien, phénicien et assyrien, fut, comme on le sait, détruit et incendié quatre cents ans plus tard par Nabuzardan, général de Nabuchodonosor, puis relevé, mais avec moins de magnificence, par Zorobabel, au retour de la captivité, enfin reconstruit avec un éclat nouveau par Hérode le Grand, pour être de nouveau et pour toujours anéanti par Titus. Mais, avant d'arriver à cette dernière catastrophe, il est bon de se demander s'il ne subsiste rien, sur le mont Moriah, du premier temple de Salomon. Il subsiste d'abord l'aire primi-



Carrières, près de la porte de Damas, s'étendant sous Bézétha.

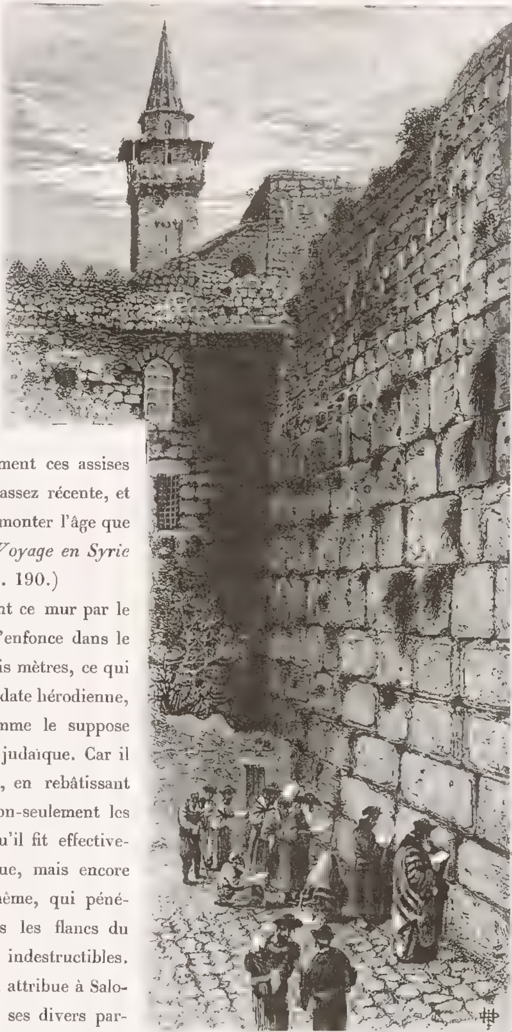
tive du Jébusite Areuna, laquelle n'est autre chose que la roche actuelle d'*Es-Sakhrah,* renfermée depuis longtemps dans la mosquée d'Omar, où elle est tenue par les musulmans en si grande vénération, et qui, suivant une ancienne tradition rabbinique, aurait été comprise dans le Saint des saints pour y porter l'Arche d'alliance, et, suivant une autre tradition, également digne d'être prise en considération, aurait servi de noyau, en quelque sorte, à l'autel des holocaustes. Dans ce cas, le sang des victimes immolées se serait écoulé par le canal connu de nos jours sous le nom de *Bir el-Arouah* (le puits des Ames), situé au-dessous de cette roche, et qui passe pour communiquer par un conduit souterrain avec la vallée du Cédron. Il subsiste également de nombreuses et grandes citernes, destinées à recueillir les eaux pluviales ou les eaux vives d'Étham, qui jadis y étaient amenées par un aqueduc. En troisième lieu, de notables portions de l'antique mur extérieur d'enceinte qui environnait le parvis des Gentils et embrassait toute la plate-forme supérieure du Moriah ont résisté à tous les efforts du temps et des hommes. Ces portions, M. de Saulcy les déclare salomoniennes; M. de Vogüé, au contraire, les croit hérodiennes. Je dois dire ici que les

fouilles entreprises et exécutées en 1867, par le capitaine anglais Warren, autour du Haram ech-Cherif, me paraissent confirmer le système de M. de Saulcy. Il semble, en effet, résulter de ces fouilles que l'esplanade du Haram, telle que nous la voyons maintenant, a été tout entière entourée d'un mur d'enceinte construit avec des blocs très-puissants, à une époque de beaucoup antérieure à Hérode. Ce capitaine commença d'abord par pratiquer de profondes excavations le long de la face occidentale du Haram, sur différents points, et notamment à l'angle sud-ouest, afin de retrouver en ce dernier endroit les traces du pont sur lequel Robinson, le premier, avait attiré l'attention des archéologues, et qui était destiné jadis à établir de ce côté une communication entre la ville haute et le Temple à travers la vallée du Tyropœon. Ce ravin est aujourd'hui, comme je l'ai déjà dit, aux trois quarts comblé par une accumulation énorme de débris. Sept puits creusés successivement permirent à cet officier de découvrir les fondations du pilier sur lequel reposait l'arche du pont dont on voit encore quelques arrachements gigantesques adhérents au mur du Haram. Plusieurs voussoirs de ce pont furent retrouvés sous une énorme couche de terre et de débris de toutes sortes qu'on peut évaluer à une quinzaine de mètres d'épaisseur. Ils gisaient ainsi ensevelis sur un dallage antique qui s'étendait depuis le pilier jusqu'au mur du Haram. Ce dallage reposait sur une autre couche de débris plus anciens, elle-même très-épaisse, et sous laquelle on remarqua d'autres voussoirs provenant d'une arche de beaucoup antérieure, dont la chute avait défoncé la voûte d'un aqueduc creusé dans le roc qui courait parallèlement au mur du Haram.

A cent vingt-cinq mètres environ de cet angle sud-ouest, d'autres fouilles furent entreprises le long de la même face, à l'endroit connu sous le nom de *Place des pleurs des Juifs*. En ce point, la surface naturelle du sol antique fut reconnue à une profondeur de vingt-trois mètres au-dessous du pavé actuel. On sait que tous les vendredis les Juifs de Jérusalem viennent pleurer et gémir en ce lieu sur les calamités qui, depuis tant de siècles, accablent leur malheureuse nation. Là, on les voit inonder de leurs larmes et palper avec amour de leurs mains les antiques assises de l'enceinte extérieure de leur temple, enceinte dont ils ont en ce point un magnifique spécimen dans les blocs inférieurs qui, par leur grandeur, leur régularité et leur parfait agencement, sont réellement incomparables; les assises supérieures, au contraire, sont bien moins remarquables, et attestent des réparations et des dates plus modernes. Autrefois, ils avaient la triste consolation de se lamenter sur le renversement de leur nationalité et de leur temple, au milieu même des ruines de cet édifice sacré, et au-dessus de la roche sacrée, *Es-Sakhrah*, qui, pour eux, représentait le Saint des saints; mais, depuis la construction de la mosquée d'Omar, qui occupe précisément l'emplacement du sanctuaire de Salomon, ils ont été repoussés en dehors de l'enceinte extérieure de leur temple, devenue le *Haram ech-Cherif*, et consacrée désormais à l'islamisme, et ils ont été contraints de se contenter de payer à prix d'argent le droit de renouveler, chaque vendredi, le deuil funèbre de leur indépendance passée, sur la petite place dont je parle en ce moment. Elle mesure seulement trente mètres de long sur quatre de large, et est délimitée : au nord, par le *Mekhemeh* ou tribunal des musulmans; à l'ouest et au sud, par des maisons particulières, et à l'est, par le mur du Haram. Ce vénérable pan de muraille est décrit ainsi par M. de Saulcy :

« En arrivant devant ce mur respectable, je fus frappé d'admiration. Sur une hauteur de plus de douze mètres, la construction primitive est restée intacte; des assises régulières de belles pierres, parfaitement équarries, mais en bossage, c'est-à-dire offrant une bande lisse qui encadre les joints, sont superposées jusqu'à deux ou trois mètres du faîte de la muraille. Il suffit d'un seul coup d'œil pour reconnaître que la tradition juive est indubitablement vraie. Un mur semblable n'a jamais été

construit ni par des Grecs ni par des Romains. C'est évidemment là un échantillon de l'architecture hébraïque. Dans les assises inférieures, les pierres sont assez régulièrement d'une largeur double de leur hauteur..... A mesure que les assises s'élèvent au-dessus du sol, les dimensions des blocs diminuent. Enfin, chaque assise est en retraite de cinq centimètres sur l'assise précédente, et ces retraites successives constituent, on le voit, un fruit considérable pour la muraille salomonienne..... Le mur primitif est couronné, à son sommet, par quelques assises régulières, il est vrai, mais de petites pierres de taille. Certainement ces assises supérieures sont de construction assez récente, et il faut nécessairement n'en faire remonter l'âge que jusqu'à l'époque musulmane. » (*Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, t. II, p. 190.)



PLACE DES PLEURS DES JUIFS,
Ou mur occidental du Haram. Là, tous les vendredis, à quatre heures de l'après-midi, les Juifs et les Juives se rassemblent pour prier et pour pleurer sur la chute de Jérusalem.

Or, les fouilles pratiquées devant ce mur par le capitaine anglais prouvent qu'il s'enfonce dans le sol à une profondeur de vingt-trois mètres, ce qui semble indiquer qu'il n'est pas de date hérodienne, mais peut-être salomonienne, comme le suppose M. de Saulcy, ou tout au moins judaïque. Car il est difficile d'admettre qu'Hérode, en rebâtissant le Temple, ait déraciné du sol non-seulement les fondations de ce sanctuaire, ce qu'il fit effectivement, afin d'en agrandir l'étendue, mais encore celles du péribole extérieur lui-même, qui pénétraient néanmoins si avant dans les flancs du Moriah, que Josèphe les déclare indestructibles. Dans un de ses écrits, cet historien attribue à Salomon tout seul le péribole entier, ses divers parvis, les portiques et les murs qui les entouraient. « Salomon, dit-il, construisit autour du *naos* une enceinte que nous nommons *gision* dans notre langue maternelle, et qui se nomme en grec *thrinkos;* elle était haute de trois coudées, et destinée à interdire au peuple l'entrée dans le *hiéron*, cette entrée étant réservée aux prêtres seuls. Au dehors de cette enceinte, il construisit un autre *hiéron* de forme

quadrangulaire, orné de portiques grands et larges, et muni de portes élevées, dont chacune regardait l'un des quatre vents, et était fermée avec des battants dorés. Tout individu du peuple, pourvu qu'il fût à l'état de pureté et qu'il eût rempli les conditions légales, pouvait pénétrer dans cette seconde enceinte; mais le troisième *hiéron*, ou *hiéron* extérieur, était plus admirable encore, et dépassait tout ce que l'on pourrait dire ou voir. En effet, Salomon, ayant comblé de profonds ravins dont il était difficile de mesurer de l'œil l'énorme profondeur, éleva ce massif à la hauteur de quatre cents coudées, et parvint à lui donner le même niveau qu'avait le sommet de la montagne sur lequel le *naos* avait été construit..... Il environna ce *hiéron* extérieur de portiques doubles, soutenus par des colonnes de pierre du pays qui supportaient un toit lambrissé de cèdre. Toutes les portes de cette enceinte étaient d'argent. » (*Antiquités judaïques*, l. VIII, ch. III, § 9.) Ailleurs, au contraire, le même auteur prétend que l'achèvement complet de l'esplanade du temple fut l'ouvrage de plusieurs siècles :

« Le *hiéron*, dit-il, était bâti sur une forte éminence. Lorsqu'on commença à le construire, il y avait à peine assez de terrain plat au sommet pour le *naos* et pour l'autel; car de tous les côtés la colline était abrupte et inclinée. Mais le roi Salomon, le même qui éleva le *naos*, ayant construit un mur vers l'orient, un seul portique fut bâti sur le massif ainsi obtenu; de tous les autres côtés le *naos* restait découvert. Mais dans les âges suivants, comme le peuple ajoutait toujours quelque chose au massif, la colline, ayant été aplanie, fut agrandie. Abattant aussi le mur septentrional, on comprit tout l'espace qu'embrassa plus tard le péribole du *hiéron* tout entier. On entoura la colline d'une triple enceinte, à partir de sa base, et quand on eut travaillé à cette œuvre plus qu'on ne pouvait l'espérer, œuvre à laquelle furent consacrés de longs âges et tous les trésors provenant des tributs envoyés à Dieu de l'univers entier, les péribôles supérieurs et le *hiéron* inférieur furent enfin terminés. » (*Guerre des Juifs*, l. V, ch. v, § 1.)

De ces deux passages, quel que soit celui que l'on adopte, il résulte que l'enceinte extérieure de l'esplanade complète du Temple est due aux rois de Juda, soit à un seul, soit à plusieurs. Elle a pu sans doute être en partie renversée dans la suite et être percée de nombreuses brèches. Par conséquent, Hérode a dû la relever partiellement et la réparer; mais les puissantes et inébranlables fondations de cette enceinte n'ont jamais dû être remaniées; il en est de même aussi de toutes les portions émergentes de la muraille, dont l'appareil gigantesque est identique avec celui des portions qu'a nécessairement protégées leur profond enfouissement dans le sol.

Mais continuons à nous avancer vers le nord, le long de la face occidentale du Haram. A quelque distance de la place dite des Pleurs des Juifs et à deux cents mètres de l'angle sud-ouest, le capitaine Wilson avait trouvé, en 1865, une seconde arche ayant le même développement que celle qu'avait auparavant signalée Robinson à l'angle précédemment indiqué; cette arche faisait partie d'une grande chaussée qui reliait en ce point le mont Moriah au mont Sion. En 1867, le capitaine Warren découvrit à l'ouest de cette même arche, au moyen d'un puits de mine, une longue galerie souterraine qui avait été probablement exécutée pour permettre à des soldats de passer sans être aperçus de la citadelle du mont Sion au Temple. Tout autorise à supposer que cette galerie est celle par laquelle, après la prise de Jérusalem par Titus, Simon, fils de Gioras, se rendit de la haute ville sur l'emplacement du Temple et tenta de s'échapper en apparaissant soudain, comme une sorte de fantôme, aux yeux des légionnaires romains.

La principale entrée du Haram ech-Cherif est par la rue de David qui passe au-dessus de l'arche découverte par Wilson, et l'on pénètre de ce côté dans l'enceinte sacrée par une magnifique double

porte dont l'ouverture méridionale s'appelle Bab es-Silsileh (porte de la Chaine), et l'ouverture septentrionale Bab es-Salam (porte de la Paix).

En poursuivant notre marche vers le nord, mais sans pouvoir longer de près la muraille antique, à cause des constructions modernes qui y sont accolées, nous rencontrons une autre porte, celle-là antique et aux trois quarts ensevelie sous des amas de décombres; elle a été découverte par le capitaine Warren. Un peu au nord de cette dernière est la porte musulmane, dite *El-Kattanin* (porte des Marchands de coton), parce qu'elle avoisine du côté de l'ouest un bazar où l'on vendait autrefois du coton.

Depuis l'arche trouvée par Wilson jusqu'à la porte du Sérail, le mur du Haram n'est plus visible; mais sous celle-ci le lieutenant anglais Conder a découvert, en 1874, un fragment de la muraille



Grotte de Jérémie.

antique d'un grand intérêt, parce qu'il est orné de pilastres formant saillie sur le nu de la muraille, comme le mur du Haram d'Hébron.

Nous arrivons ainsi, le long de la face occidentale, que nous avons souvent perdue de vue, masquée qu'elle est par des maisons modernes, à l'angle nord-ouest, lequel est séparé de l'angle sud-ouest par une distance de quatre cent quatre-vingts mètres. En cet endroit, le mont Moriah s'élevait comme une sorte de promontoire rocheux qui a été abaissé et aplani, et dont les berges septentrionales et occidentales ont été taillées verticalement pour en rendre l'escalade plus difficile. C'est à cet angle que les rois asmonéens bâtirent une forteresse nommée Baris, qu'Hérode transforma plus tard et appela Antonia, du nom d'Antoine, son protecteur. J'en parlerai plus bas.

La face nord a trois cent vingt-cinq mètres de développement. Comme il est impossible de la suivre maintenant du dehors, parce qu'elle est en grande partie cachée par une caserne turque qui occupe l'emplacement de l'ancienne tour Antonia et par le vaste bassin, à moitié comblé, dit Birket-Israil,

transportons-nous immédiatement à l'angle nord-est. En cet endroit et non loin de la porte actuelle de Saint-Étienne, le capitaine Warren a reconnu par des fouilles très-profondes que la hauteur primitive du mur au-dessus du roc était de quarante-neuf mètres environ. Dans les excavations qu'il a pratiquées sur ce point, il a exhumé plusieurs débris de vases phéniciens. Remarquons, avant de passer à la face orientale, que le mur septentrional de l'enceinte du Temple servait en même temps de rempart à la ville, avant qu'Hérode Agrippa eût agrandi Jérusalem vers le nord, en y comprenant le faubourg de Bézétha et une partie du mont Gareb.

Si nous longeons actuellement du nord au sud la muraille orientale du Haram, nous rencontrons à cent quarante mètres de l'angle nord-est la porte Dorée. Depuis longtemps murée par les musulmans, parce qu'ils s'imaginent que si un jour les chrétiens assiégent de nouveau Jérusalem, ils entreront dans la ville par cette porte, elle a remplacé, à l'époque d'Hérode ou d'Hadrien, une autre porte beaucoup plus ancienne qui donnait accès dans le Temple du côté de l'est. C'est par cette porte que, d'après une vieille tradition chrétienne, Notre-Seigneur aurait, le jour des Rameaux, fait son entrée triomphale à Jérusalem; c'est également par cette porte que, l'an 628 de notre ère, l'empereur Héraclius aurait rapporté la sainte Croix reprise aux Perses. Que les ornements qui décorent la porte actuelle soient d'une époque postérieure à Jésus-Christ, comme le veulent de savants critiques; que le vestibule intérieur en ait été remanié par les Byzantins, peut-être même par les Arabes, peu importe. Cela ne détruit en rien la véracité de la tradition chrétienne, car les jambages monolithes de la porte primitive sont encore debout et suffisent à justifier cette tradition.

Quoi qu'il en soit, le capitaine Warren a trouvé que près de la porte qui nous occupe en ce moment, le mur du Haram s'enfonce sous la surface actuelle du sol à la profondeur d'une dizaine de mètres. En avant de cette porte, il a découvert pareillement, sous un amas de décombres et à la distance de seize mètres, un autre mur massif, composé de très-gros blocs. Ce mur était peut-être celui de la ville proprement dite, le mur du Haram étant celui du Temple; peut-être aussi était-ce là l'un des trois murs que Salomon, au dire de Josèphe, avait construits pour soutenir les terrasses successives du Moriah.

Trois cent dix mètres au sud de la porte Dorée, on atteint l'angle sud-est du Haram. C'est l'un des mieux conservés et des plus remarquables de cette enceinte. Près de cet angle, le capitaine Warren a découvert, à vingt-sept mètres de profondeur, sur plusieurs blocs appartenant à la face orientale de la muraille qui s'enfonce jusque-là dans les flancs de la colline, un certain nombre de caractères sémitiques peints en rouge et gravés, qui semblent phéniciens. La pierre d'angle est encastrée dans le roc. De pareils caractères, joints à une telle profondeur des fondations, paraissent autoriser les assertions de ceux qui prétendent que cette tour d'angle, dont l'altitude actuelle à partir du roc est d'au moins quarante-sept mètres, est l'ouvrage du roi Salomon; car ils ne peuvent guère être considérés que comme des signes placés sur ces blocs par des maçons phéniciens travaillant sous la direction d'architectes phéniciens. Or, nous savons que Hiram, roi de Tyr, avait envoyé à Salomon, pour l'aider dans l'accomplissement de ses grands projets, des ouvriers phéniciens habiles à tailler les pierres et qui devaient travailler avec les siens.

La muraille méridionale du Haram, qui mesure deux cent quatre-vingts mètres de développement, est divisée comme en trois parties différentes par la porte Simple, la porte Triple et la porte Double ou la porte Houldah. La première porte, aujourd'hui fermée comme les deux autres et plus moderne que celles-ci, ouvrait autrefois dans les immenses souterrains voûtés connus sous le nom d'Écuries de Salomon. Ces souterrains occupent, sous la partie sud-est de la plate-forme du Haram, un vaste

espace, long de quatre-vingts mètres de l'ouest à l'est, et large de cinquante mètres au moins du nord



KHAN EZ-ZEIT, DANS LE GRAND BAZAR DES MARCHANDS D'HUILE.

au sud. Il est impossible d'y pénétrer, surtout pour la première fois, sans être aussitôt saisi d'une vive admiration. Le but dans lequel ils ont été construits était d'agrandir vers le sud-est l'enceinte de

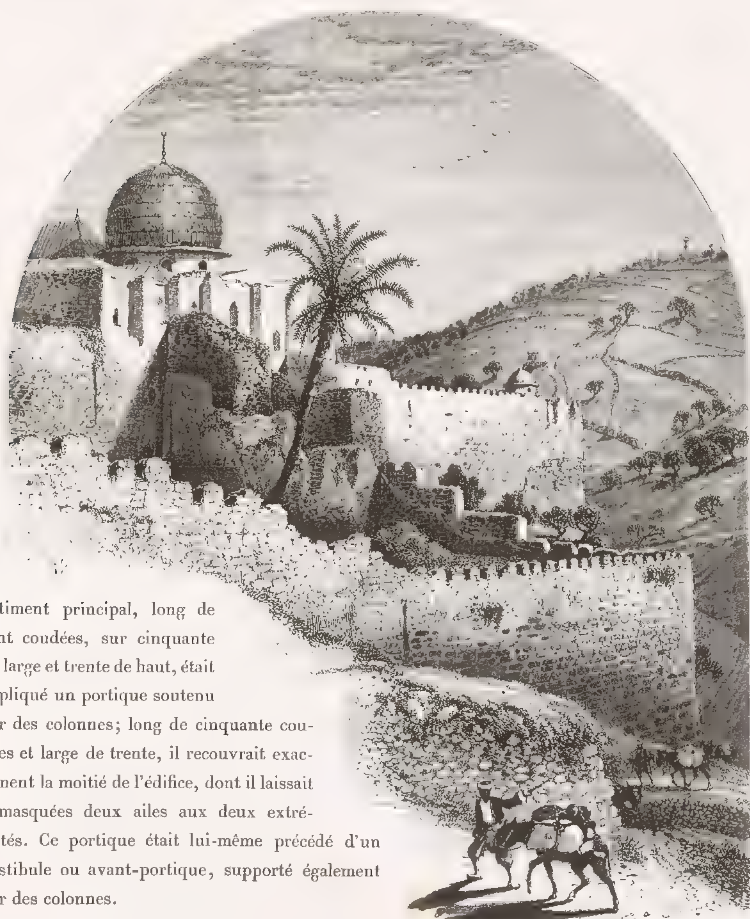
l'esplanade du Temple, en reculant cette enceinte au delà des bords supérieurs de la montagne et en soutenant cette portion ajoutée de la plate-forme au moyen de voûtes gigantesques reposant sur de nombreuses rangées de piliers carrés. Ces gros et gigantesques piliers, dont les quatre faces sont à bossage, supportent des voûtes en plein cintre qui ont pu être plusieurs fois remaniées, mais qui dans leur fondation première me paraissent bien antérieures à Justinien, ainsi qu'on l'a quelquefois prétendu, en s'appuyant sur un passage de Procope, relatif à la construction par cet empereur à Jérusalem d'une basilique en l'honneur de sainte Marie; car près de la porte Simple, le capitaine Warren a trouvé, à six mètres au-dessous du sol de ces galeries souterraines et à dix-neuf mètres au-dessous de celui du Haram, l'un des anciens canaux par où le sang des victimes et les eaux qui avaient servi à laver le Temple devaient s'écouler dans le Cédron. Ce qui me semble prouver péremptoirement que ces souterrains sont bien antérieurs à Justinien et même à Hérode, c'est que les deux angles sud-est et sud-ouest de la muraille méridionale du Haram sont, ainsi que l'attestent les fouilles du capitaine Warren, bien antérieurs eux-mêmes à Hérode et datent, selon toute apparence, soit de l'époque de Salomon, soit de celle des rois qui l'ont suivi. Or, de l'antiquité de ces deux angles résulte celle du mur dont ils forment les deux extrémités et dont les assises inférieures, plongeant dans le sol à une profondeur plus ou moins considérable, selon la nature du terrain, n'ont jamais pu être ébranlées ni par le temps, ni par les hommes; les assises supérieures seules ont pu être renversées et relevées ou remplacées par d'autres, d'appareil très-différent. Si ces souterrains n'ont pas été comblés avec des terres rapportées, c'est qu'on voulait les utiliser, et je ne serais point étonné qu'ils eussent primitivement servi d'écuries pour les nombreux chevaux de Salomon, comme le veut la tradition. Dans tous les cas, nous savons qu'à l'époque des Croisades, lorsque les Templiers occupaient la mosquée d'El-Aksa et ses dépendances, ils avaient dans ces souterrains leurs écuries. Beaucoup des piliers, qui y forment un nombre si considérable de travées, sont encore munis d'anneaux qui ont évidemment servi à passer le licou d'un cheval ou d'une autre bête de somme.

Les deux autres portes, également fermées aujourd'hui, qui ouvraient sur cette même face de muraille, sont appelées d'ordinaire, l'une la porte Triple, la plus voisine de la précédente, l'autre la porte Double; la première parce qu'elle avait trois baies, et la seconde deux seulement, donnant chacune dans une galerie souterraine distincte qui aboutissait par une rampe douce à la surface supérieure de l'esplanade du Temple. Cette dernière porte est désignée aussi sous le nom de Houldah, nom qui était celui d'une prophétesse célèbre de Jérusalem à l'époque du roi Josias. Sans entrer ici dans la discussion raisonnée des divers problèmes archéologiques auxquels ces deux portes ont donné lieu de la part des savants, je me bornerai à dire qu'elles me paraissent dans leur forme première, sinon dans leur remaniement ultérieur et dans leur décoration appliquée après coup, contemporaines de la face de la muraille dont je m'occupe maintenant, et par conséquent antérieures à Hérode.

En résumé, l'enceinte du Haram est telle dans ses fondations que l'ont laissée Salomon et les autres rois de Juda, ses successeurs. Ses dimensions sont, à la vérité, plus grandes que celles que Josèphe a assignées à l'esplanade du Temple; mais les chiffres de cet écrivain sont souvent fautifs, soit en trop, soit en moins. Ainsi, d'un côté, il porte la hauteur des murs de cette enceinte jusqu'à quatre cents coudées, ce qui est absurde; de l'autre, il réduit le pourtour extérieur de l'esplanade, y compris la tour Antonia, à six stades, c'est-à-dire à mille trente mètres, à raison de cent quatre-vingt-cinq mètres le stade, tandis que le pourtour du Haram est de mille cinq cent soixante-dix mètres environ.

Après avoir achevé la construction du temple qu'il élevait à l'Éternel, Salomon songea à se bâtir un palais pour lui-même. On peut lire dans la Bible et dans Josèphe la description de ce beau palais,

autre édifice qui demanda treize ans de travail et qui s'appelait la *Maison de la forêt du Liban,* parce que les colonnes qui l'ornaient, ainsi que les lambris et les poutres, étaient de cèdre. Contre le bâtiment principal, long de cent coudées, sur cinquante de large et trente de haut, était appliqué un portique soutenu sur des colonnes; long de cinquante coudées et large de trente, il recouvrait exactement la moitié de l'édifice, dont il laissait démasquées deux ailes aux deux extrémités. Ce portique était lui-même précédé d'un vestibule ou avant-portique, supporté également par des colonnes.



MUR MÉRIDIONAL DU HARAM ECH-CHERIF.
Dôme de la mosquée El-Aksa et mont des Oliviers.

Un autre portique s'appelait le *Portique du Trône* ou du *Jugement,* parce que Salomon y rendait la justice sur un admirable trône d'ivoire revêtu d'or, dont les six gradins et les deux bras du siége étaient bordés à droite et à gauche de lions habilement sculptés.

Tout ce palais avait été construit avec de superbes pierres de taille; celles principalement qui avaient été employées dans les fondations étaient colossales. Quant aux appartements intérieurs, ils étalaient une magnificence inouïe. L'or, l'argent, l'ivoire, s'y montraient partout. Les arts de la peinture et de la sculpture les avaient, en outre, décorés à l'envi. De nombreux boucliers d'or étaient

suspendus aux murs. Indépendamment de ce palais, Salomon en construisit un second pour la fille de Pharaon, son épouse. Il acheva aussi la nouvelle enceinte de Jérusalem, commencée par son père, et exécuta de très-grands travaux dans le quartier de Mello, dont il combla le profond ravin. C'est pour les accomplir qu'il imposa au peuple de lourdes charges, qui augmentèrent le mécontentement de la multitude et servirent plus tard de prétexte à la séparation des dix tribus, sous Roboam, son fils.

Les deux palais bâtis par Salomon ont été complétement détruits, et il est même difficile d'en assigner la place certaine; nous savons seulement par un passage de Josèphe qu'ils étaient contigus l'un à l'autre. (*Antiquités judaïques,* l. VIII, ch. v, § I.) La Bible nous apprend également qu'ils avoisinaient le Temple et la porte dite des Chevaux; car nous y lisons, à l'occasion du couronnement de Joas dans le Temple, qu'au bruit des cris du peuple qui saluait le nouveau roi, Athalie accourut du palais royal dans l'enceinte sacrée. Là, voyant Joas sur un trône et une foule nombreuse qui l'acclamait, au son retentissant des trompettes, elle déchira ses vêtements en s'écriant : Trahison! trahison! Aussitôt le grand prêtre Joïada commanda à des centurions de l'emmener de force hors de l'enceinte du Temple et de la mettre à mort. Ceux-ci l'entraînèrent par la porte des Chevaux, près du palais, et la tuèrent en cet endroit : « *Imposueruntque ei manus, et impegerunt eam per viam introïtus equorum, juxta palatium, et interfecta est ibi.* » (*Rois,* l. IV, ch. xi, ℣ 16.)

Ce verset nous montre que le palais du roi était peu distant de la porte dite des Chevaux, laquelle était l'une de celles de l'enceinte sacrée, et avait très-vraisemblablement été ainsi nommée parce qu'elle servait à l'introduction des chevaux dans les vastes souterrains que j'ai signalés, sous l'angle sud-est de l'esplanade du Haram; ce qui, à mon avis, justifie pleinement la tradition qni regarde ces galeries souterraines comme étant les anciennes écuries de Salomon.

Il est permis d'attribuer à ce même monarque un petit monument encore debout en dehors de Jérusalem, sur les flancs inférieurs de la montagne du *Scandale*. M. de Saulcy a eu le mérite de le signaler l'un des premiers à l'attention des archéologues, et il le considère comme un sanctuaire égyptien élevé par Salomon en l'honneur de l'un des dieux de la fille de Pharaon, sa première épouse. Ce monument se trouve au milieu du village de Siloan, dont les huttes reposent sur une plate-forme rocheuse ou sont adossées à une muraille de rochers qui portent partout la trace, soit d'anciennes excavations funéraires, soit d'autres petits édifices presque entièrement rasés. Un seul est resté à peu près intact. C'est un bloc monolithe détaché de la masse sur trois côtés; long de six mètres sur cinq de large, il a son entrée à l'ouest. Sa forme est celle d'une espèce de dé que couronne une corniche égyptienne. Il renferme intérieurement une chambre carrée sur les parois de laquelle deux niches cintrées ont été pratiquées, et que précède un étroit vestibule. A cause de la ressemblance frappante qu'offre ce monument avec les édicules monolithes de l'Égypte, M. de Saulcy a émis la conjecture que c'est là un sanctuaire érigé par Salomon pour plaire à la fille de Pharaon. Nous lisons, en effet, dans le troisième livre des Rois, que Salomon, à la fin de son règne, se laissa corrompre et séduire par des femmes étrangères, et que, pour condescendre à leurs désirs, il leur éleva des sanctuaires, consacrés à leurs diverses divinités, sur la montagne qui fait face à Jérusalem.

« 7. En ce même temps, Salomon bâtit un temple à Chamos, idole des Moabites, sur la montagne qui était vis-à-vis de Jérusalem, et à Moloch, l'idole des enfants d'Ammon.

« 8. Et il fit la même chose pour toutes ses femmes étrangères, qui brûlaient de l'encens et sacrifiaient à leurs dieux. » (*Rois,* l. III, ch. xi, ℣ 7 et 8.)

Très-probablement, dit M. de Saulcy après avoir cité ces versets, la princesse égyptienne, qui était

la première épouse de Salomon, dut exiger que le culte dans lequel elle était née ne fût pas le seul dédaigné, et telle serait l'origine du sacellum égyptien monolithe de Siloan.

Ces différents sanctuaires furent plus tard profanés par Josias, ainsi que cela résulte des versets suivants :

« 13. Le roi (Josias) souilla les hauts lieux, qui étaient à main droite de la montagne du Scandale,



PORTE DORÉE, VUE DE L'OUEST. — Mont des Oliviers à distance.

que Salomon, roi d'Israël, avait élevés à Astaroth, idole des Sidoniens ; à Chamos, le scandale de Moab, et à Melchom, l'abomination des enfants d'Ammon.

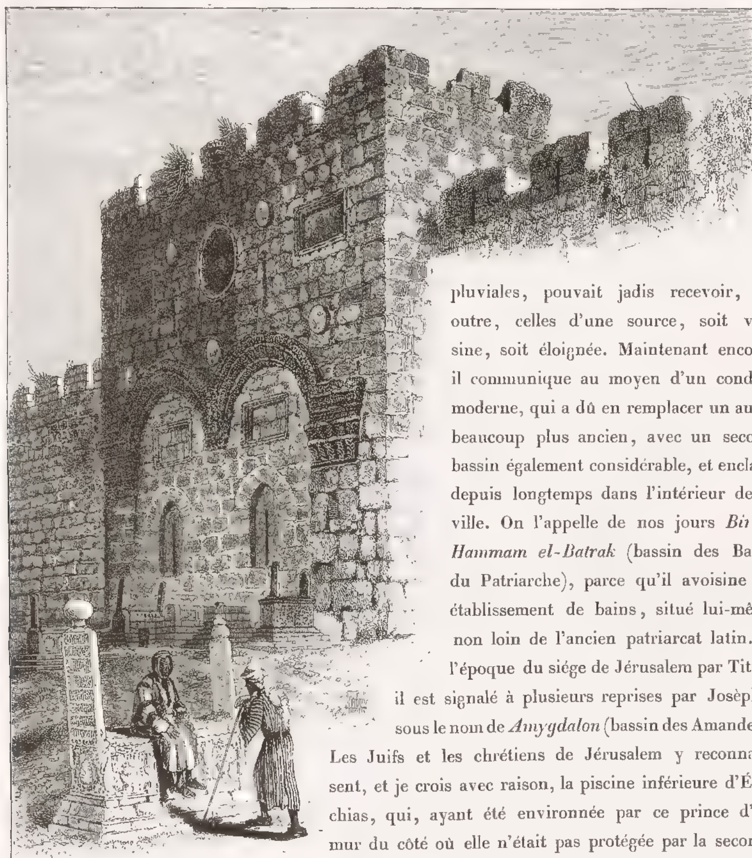
« 14. Il en brisa les statues, il en abattit les bosquets sacrés, et remplit ces lieux-là d'ossements de morts. » (*Rois*, l. IV, ch. XXIII, ℣ 13 et 14.)

Hâtons-nous maintenant d'indiquer en peu de mots les travaux les plus importants qui furent entrepris à Jérusalem par les autres rois de Juda.

Nous lisons dans les Paralipomènes, à propos du règne de Joathan :

« Ce fut lui qui bâtit la haute porte de la maison de l'Éternel, et qui exécuta de grands travaux à la muraille d'Ophel. » (*Paralipomènes*, l. II, ch. XXVII, ℣ 3.) Il est difficile de dire si la haute porte dont il est ici question est l'une de celles que j'ai signalées à propos de l'enceinte extérieure du Temple, ou si, au contraire, elle appartenait soit à l'un des parvis extérieurs, soit même au sanctuaire proprement dit. J'arrive donc à la muraille d'Ophel. Elle embrassait dans le périmètre de la ville, en dehors de l'enceinte primitive qui ne comprenait que la colline de Sion et celle d'Acra, c'est-à-dire la ville haute et la ville basse, la troisième colline d'Ophel qui s'allongeait en forme de triangle au sud du Temple, ayant sa base auprès de la face méridionale du Moriah, et son sommet à la jonction de la vallée du Cédron et de celle du Tyropœon. Elle s'abaisse et se rétrécit progressivement du nord au sud dans une longueur de six cent cinquante mètres environ, et dans une largeur qui, à sa base, atteint à peine trois cents mètres. Son point le plus élevé avoisine la Triple Porte. De là, elle domine de quatre-vingt-quinze mètres la piscine de Siloé. J'ajoute, pour la déterminer encore davantage, qu'étant bornée au nord par le Moriah, dont elle n'est, en réalité, que le prolongement méridional, elle est bordée à l'est par le Cédron, à l'ouest et au sud par le Tyropœon. C'est cette colline qui fut enclavée dans l'enceinte de la ville au moyen d'un mur construit par le roi Joathan, l'an 658 avant Jésus-Christ. Peut-être, néanmoins, ce mur remontait-il pour sa fondation première à une époque antérieure à celle de ce prince, qui, dans ce cas, n'aurait fait que le continuer. Car le texte des Paralipomènes est assez vague à ce sujet, et il nous apprend seulement que Joathan exécuta de grands travaux pour bâtir ce mur : « *In muro Ophel multa construxit.* » Il n'est pas question, comme on le voit, de la fondation de cette muraille. De nos jours, en 1867, le capitaine Warren l'a retrouvée, et a pu la suivre l'espace de deux cent trente mètres, en creusant des puits de mine de distance en distance. Découronnée actuellement de toute sa partie supérieure, et ensevelie sous des amas de terre et de décombres, elle était très-épaisse, flanquée de tours, construite avec de puissants blocs, et aboutissait à l'angle sud-est du Haram. Commencée ou continuée par Joathan, elle fut plus tard achevée et exhaussée par Manassès. (*Paralipomènes*, l. II, ch. XXXIII, ℣ 14.) Quelques années auparavant, à l'approche de Sennachérib, Ézéchias, père de Manassès, s'était préparé à une énergique résistance, en réparant l'enceinte de la ville, en augmentant ses fortifications, en bouchant les sources qui coulaient en dehors de la cité, et en faisant dériver, au moyen d'un aqueduc souterrain, dans une piscine inférieure, située à l'occident de la ville de Juda et enclavée entre deux murs, les eaux d'une piscine supérieure ou piscine vieille, autrement dite encore piscine de Gihon. Tous ces détails, que j'emprunte, soit au quatrième livre des Rois (ch. II, ℣ 20), soit au deuxième livre des Paralipomènes (ch. XXXII, ℣ 2 et suiv.), soit au livre d'Isaïe (ch. XXII, ℣ 9-11), sont faciles à comprendre sur les lieux mêmes, bien qu'on les ait parfois rendus obscurs, surtout les derniers, par des commentaires où l'on confondait ce que la Bible distingue. Ainsi, par exemple, ces sources obstruées, en dehors de la ville, doivent être celle du Dragon, actuellement de la Vierge, celle de Siloé, qui n'est qu'un écoulement de la précédente, et celle de Rogel, ou puits de Néhémie, en arabe Bir Ayoub. Quant à la piscine supérieure ou piscine vieille, si elle portait pareillement le nom de Gihon, il faut bien se garder de la chercher dans la vallée de Gihon, signalée ailleurs dans la Bible à propos du couronnement de David, car il serait impossible de concevoir comment une source coulant dans une vallée située au bas de la cité de David, aurait pu être dérivée à l'occident de cette même cité pour être recueillie dans une piscine inférieure. Il faut nécessairement admettre près de Jérusalem deux endroits appelés Gihon : l'un, dont j'ai parlé précédemment, et qui n'est qu'une partie de la vallée du Cédron, au confluent de cette vallée avec celle du Tyropœon, et l'autre, qui

est identique avec le plateau au milieu duquel a été creusé le grand bassin connu aujourd'hui sous le nom de Birket el-Mamillah, et qui se trouve à cinq cents mètres à l'ouest de l'angle nord-ouest de la ville actuelle. Ce bassin, qui aujourd'hui n'est plus rempli que par les eaux



Extérieur de la porte Dorée.
Tombes musulmanes sur le devant.

pluviales, pouvait jadis recevoir, en outre, celles d'une source, soit voisine, soit éloignée. Maintenant encore, il communique au moyen d'un conduit moderne, qui a dû en remplacer un autre beaucoup plus ancien, avec un second bassin également considérable, et enclavé depuis longtemps dans l'intérieur de la ville. On l'appelle de nos jours *Birket Hammam el-Batrak* (bassin des Bains du Patriarche), parce qu'il avoisine un établissement de bains, situé lui-même non loin de l'ancien patriarcat latin. A l'époque du siége de Jérusalem par Titus, il est signalé à plusieurs reprises par Josèphe, sous le nom de *Amygdalon* (bassin des Amandes). Les Juifs et les chrétiens de Jérusalem y reconnaissent, et je crois avec raison, la piscine inférieure d'Ézéchias, qui, ayant été environnée par ce prince d'un mur du côté où elle n'était pas protégée par la seconde enceinte, en dehors, mais près de laquelle elle avait été bâtie et creusée, justifiait parfaitement ce verset d'Isaïe :

« *Et lacum fecistis inter duos muros ad aquam piscinæ veteris.* » (Isaïe, ch. xxii, ℣ 11.)

« Vous avez créé un réservoir entre deux murs pour recueillir les eaux de la vieille piscine. »

Cependant la ruine de Jérusalem est imminente. Nabuchodonosor est bientôt à ses portes, et, instrument des vengeances divines, il s'empare à trois reprises différentes de la ville. Enfin, l'an 588 avant Jésus-Christ, Nabuzardan, son général, y entre en exterminateur. Il en détruit les remparts, les maisons, le palais royal et le Temple. La cité entière est, par ses ordres, réduite en cendres.

« 8. *Venit Nabuzardan, princeps exercitus, servus regis Babylonis, in Jerusalem.*

« 9. *Et succendit domum Domini, et domum regis : et domus Jerusalem, omnemque domum combussit igni.*

« 10. *Et muros Jerusalem in circuitu destruxit omnis exercitus Chaldæorum.* » (*Rois*, l. IV, ch. XXV, ℣ 8-10.)

Le roi Sédécias, qui avait tenté de s'enfuir, tombe entre les mains du vainqueur. On lui crève les yeux, on égorge ses fils en sa présence, et il est lui-même emmené enchaîné à Babylone avec une foule énorme de malheureux captifs.

Le Temple avait duré quatre cent seize ans, depuis son achèvement par Salomon jusqu'à sa ruine par les Chaldéens. Mais si le sanctuaire proprement dit, avec ses dépendances et les admirables portiques qui l'entouraient, devint la proie des flammes ou fut renversé par la main de l'homme, les gigantesques murailles qui formaient le téménos extérieur durent, à cause de leur masse imposante et de leur profonde pénétration dans le sol, résister inébranlables, au moins dans leurs assises inférieures, à tous les efforts du fer et du feu, et quand, soixante-dix ans plus tard, au retour de la captivité, Zorobabel voulut relever de ses ruines le temple de Salomon, s'il eut à rebâtir complétement le sanctuaire et ses dépendances, ainsi que les portiques des divers parvis, il n'eut, au contraire, très-probablement, qu'à fermer les brèches ou qu'à restaurer les parties endommagées de la grande enceinte extérieure. Les travaux de reconstruction durèrent fort longtemps, entravés qu'ils étaient souvent par la haine des Samaritains, qui, pendant les règnes de Darius et de Xerxès, s'efforçaient sans cesse de noircir les Juifs aux yeux de ce souverain, en les représentant comme des rebelles aspirant à reconquérir leur indépendance. Le Temple enfin fut achevé, à la grande joie des Juifs nés depuis la captivité ; mais les vieillards qui avaient été témoins de la splendeur du premier édifice ne pouvaient s'empêcher de gémir et de se lamenter. Le prophète Aggée, néanmoins, perçant de son regard prophétique les voiles de l'avenir, prédit en ces termes la gloire future du nouveau Temple :

« 8. J'ébranlerai tous les peuples, et le Désiré de toutes les nations viendra, et je remplirai de gloire cette maison, dit le Seigneur des armées.

« 10. La gloire de cette dernière maison sera encore plus grande que celle de la première, dit le Seigneur des armées. » (AGGÉE, ch. II, ℣ 8 et 10.)

Ni la Bible ni Josèphe ne nous donnent aucun renseignement précis sur le temple construit par Zorobabel ; mais tout porte à croire qu'il devait reproduire les principales dispositions du plan primitif ; seulement, à cause du malheur des temps, il n'étalait plus la même magnificence qu'autrefois, comme le déploraient tant les vieillards qui avaient encore présente à l'esprit celle du précédent. Cependant ce temple, ou du moins celui qu'Hérode devait lui substituer, était prédestiné, selon la prophétie d'Aggée, à l'honneur insigne de recevoir un jour la visite du Désiré des nations, et cette gloire devait singulièrement éclipser toute celle dont il avait pu jouir auparavant.

JÉRUSALEM A L'ÉPOQUE D'HÉRODE LE GRAND.

Les cinq siècles qui s'écoulèrent pour Jérusalem depuis le retour de la captivité jusqu'à l'avénement d'Hérode le Grand, sont remplis d'événements très-variés que je n'ai point à résumer ici. Je rappellerai seulement que la ville, dont les murs avaient été rebâtis par Néhémie, l'an 453 avant Jésus-Christ, passa, cent vingt ans plus tard, de la domination des Perses sous celle des Macédoniens, lorsque Alexandre, désarmé par la majesté du grand prêtre Yaddous, y entra en souverain pacifique et

non en conquérant exterminateur. Il y sacrifia dans le Temple, où on lui lut les prophéties de Daniel qui annonçaient la chute de l'empire persan. L'an 169 avant Jésus-Christ, Jérusalem fut, au contraire, dévastée complétement par Antiochus Épiphane. Ce prince syrien y érigea une forteresse dans le quartier d'Acra, pour dominer de là l'enceinte du Temple. Le sanctuaire de Jéhovah fut lui-même pillé et indignement profané, le culte de Jupiter Olympien y remplaça celui de l'Éternel. Cependant, saisi d'une sainte indignation, le généreux vieillard Mathathias lève l'étendard de l'insurrection; il



Fontaine arabe sur l'aqueduc provenant des vasques de Salomon.
La chaussée, à laquelle l'aqueduc forme un parapet vers le nord, traverse la vallée de Hinnom précisément au-dessus du Birket es-Soulthan.

appelle aux armes tous ceux qui veulent affranchir leur pays et conserver leur foi. Judas, l'un de ses plus vaillants fils, remporte, avec une poignée d'hommes, victoire sur victoire. Il délivre Jérusalem, purifie le Temple et le consacre de nouveau au vrai Dieu; mais bientôt accablé par le nombre de ses adversaires, il périt enseveli dans son triomphe. Ses frères, sans se laisser décourager par sa mort, poursuivent la lutte et finissent par arracher la Judée au joug des Syriens et par fonder à Jérusalem le siége d'une dynastie asmonéenne. L'an 141 avant Jésus-Christ, Simon détruit la citadelle d'Acra et rase le sommet de la colline sur laquelle elle s'élevait; puis il établit lui-même sa résidence à l'angle nord-ouest du Temple, à l'endroit où ses successeurs bâtirent la tour Baris, remplacée plus tard par

la tour Antonia. A la suite des troubles politiques et religieux qui agitent la Judée et surtout Jérusalem, sous les princes asmonéens, les Romains interviennent en maîtres. Cette ville tombe au pouvoir de Pompée, l'an 64 avant Jésus-Christ. Protégé par les Romains, l'Iduméen Antipater, de simple ministre d'Hyrcan, parvient peu à peu à attirer à lui toute l'autorité, et son fils Hérode, dévoré par une ambition plus insatiable encore, finit, à force d'habileté, de courage et de crimes, par obtenir du sénat romain, grâce à l'appui d'Octave et d'Antoine, le titre de roi de Judée qu'il convoitait depuis longtemps (39 ans avant Jésus-Christ).

Une fois affermi sur le trône, il voulut rivaliser avec Salomon pour le nombre et la grandeur de ses constructions, et de tous côtés il prodigua d'immenses richesses pour élever des temples, des théâtres, des hippodromes et des portiques; mais la fondation de ces édifices païens ne fit qu'augmenter les murmures des Juifs, déjà irrités contre lui à cause de sa cruauté et de son despotisme. Ce fut pour apaiser ce mécontentement qu'il songea, dans la dix-huitième année de son règne, à rebâtir le temple de Jérusalem, pour lui donner plus d'étendue et de magnificence, espérant que l'exécution de ce grand projet lui ramènerait l'affection de ses sujets et le couvrirait, en outre, d'une gloire immortelle. Laissons parler ici Josèphe (*Antiquités judaïques*, l. XV, ch. XI) :

« Les anciennes fondations du sanctuaire ayant été arrachées, furent remplacées par d'autres, sur lesquelles il éleva le *naos*, qui avait cent coudées de longueur, et en hauteur vingt coudées de plus que l'ancien..... Cet édifice fut construit avec de puissantes pierres blanches, qui avaient vingt-cinq coudées de long, huit de haut et douze de large. De même que le portique royal, il était plus bas sur les deux côtés, et plus haut dans sa partie centrale..... Les portes d'entrée, avec leurs linteaux, égalaient la hauteur du monument, et étaient ornées de superbes tentures de pourpre, sur lesquelles on avait figuré des fleurs et des colonnes. Au-dessus de ces portes, et sous la corniche, courait en festons une vigne d'or, aux grappes pendantes, qui provoquait l'admiration de tous les spectateurs, tant par la somptuosité de la matière que par l'art infini de l'exécution. Hérode environna également le *naos* de vastes portiques, d'une harmonie parfaite, et bien supérieurs aux anciens en richesse et en magnificence. » Dans les lignes qui suivent, Josèphe nous décrit les travaux gigantesques exécutés par Salomon pour aplanir le sommet du Moriah et l'environner d'un péribole immense. Or, il ne nous dit nulle part qu'Hérode ait reconstruit dès la base, comme il l'avait fait pour le sanctuaire, cette enceinte extérieure.

Puis il continue ainsi :

« Vers le côté septentrional de l'enceinte sacrée s'élevait dans un angle la citadelle, ouvrage d'une force singulière. Elle avait été construite par les princes et les grands prêtres asmonéens qui avaient précédé Hérode et l'avaient appelée Baris. C'était là qu'était déposée la robe du grand prêtre qu'il ne doit revêtir qu'au moment de sacrifier... Rendue plus forte encore par Hérode, pour assurer la défense du Hiéron, elle fut surnommée par lui Antonia, par reconnaissance pour Antoine, son ami et empereur des Romains. Dans la face occidentale du péribole avaient été placées quatre portes : l'une conduisait au palais du roi, entre lequel s'interposait une vallée intermédiaire; deux menaient au faubourg, et la quatrième dans le reste de la ville. De nombreux degrés permettaient de descendre au fond de la vallée, et vis-à-vis d'autres degrés ascendants répondaient aux premiers. Le quatrième côté de l'enceinte, c'est-à-dire le côté méridional, avait également des portes percées au milieu de son développement. Sur cette face s'appuyait le portique royal, qui était triple et s'étendait en longueur depuis la vallée orientale jusqu'à la vallée occidentale, ses deux limites extérieures. Cet ouvrage était l'un des plus remarquables qu'il y eût sous le soleil... Quatre ran-

gées parallèles de colonnes régnaient d'un bout à l'autre du portique, la quatrième étant engagée dans un mur de pierres de taille. Le diamètre de chaque colonne était tel qu'il fallait trois hommes pour les embrasser; elles mesuraient vingt-sept pieds de long et étaient au nombre de cent soixante-deux; leurs chapiteaux étaient corinthiens et admirablement sculptés. Disposées sur quatre rangées, elles formaient trois portiques, deux mesurant trente pieds de large, un stade de long et plus de cinquante pieds de haut, et le troisième, entre les deux autres, avait une fois et demie la largeur et deux fois la hauteur de ceux-ci... Tel était le premier péribole. En dedans de cette enceinte, et à faible distance, en était une seconde, où l'on montait par quelques degrés et qu'entourait une balustrade en pierre portant une inscription qui en interdisait l'accès aux étrangers sous peine de mort. Le péribole qui limitait cette deuxième enceinte était percé sur ses deux faces nord et sud de trois portes, espacées les unes des autres, et sur sa face orientale, d'une seule, de grandes dimen-



Vallée de Gihon, vue de l'angle nord-ouest de l'enceinte de la ville.
A droite est l'aqueduc provenant des vasques de Salomon, au-dessus du Birket es-Soulthan.

sions, par laquelle pouvaient passer les Juifs purifiés et les femmes. Plus intérieurement encore était le parvis sacré, où les femmes n'avaient pas le droit de pénétrer. Enfin, la dernière enceinte n'était accessible qu'aux prêtres seuls. Là s'élevait le *naos,* et devant le *naos* l'autel des holocaustes... Le roi eut, en outre, le soin de faire creuser une voie souterraine conduisant de la tour Antonia à la porte orientale du Hiéron extérieur, au-dessus de laquelle il construisit une tour qui devait lui servir de refuge, dans le cas où le peuple s'insurgerait contre son souverain. » Dans son autre écrit intitulé *la Guerre des Juifs,* Josèphe nous donne une seconde description de ce temple, plus détaillée encore que la première, et je prie le lecteur de vouloir bien la lire dans cet ouvrage (l. V, ch. v, §§ 1 et suivants). Je le prie également de consulter le beau et savant travail de M. de Vogüé sur le *Temple de Jérusalem* et de jeter un coup d'œil sur la restauration que cet éminent archéologue a essayé d'en donner dans l'une des planches qui accompagnent son texte.

Sans revenir sur le péribole extérieur, sur les portiques qui l'environnaient et sur les autres parvis signalés plus haut, j'ajouterai seulement ici quelques nouveaux détails, tirés de ce second ouvrage de l'historien juif, sur le Temple proprement dit et sur la tour Antonia.

« Le *naos* même s'élevait au milieu de l'enceinte sacrée. On y montait par douze marches. De front, il avait une hauteur et une largeur égales de cent coudées; mais par derrière il était plus

étroit de quarante coudées; ainsi, par devant, deux espèces d'épaules, longues chacune de vingt coudées, se projetaient de chaque côté de la façade. La première porte, haute de soixante-dix coudées et large de vingt, n'avait pas de battants, figurant le ciel, qui est visible et ouvert de toutes parts. Son fronton était entièrement doré, et par son ouverture on apercevait la première partie de l'édifice, qui était très-grande : les parois qui environnaient la porte intérieure attiraient surtout les regards, tant elles étaient resplendissantes d'or. Comme le *naos* avait intérieurement deux étages, on n'avait devant soi que le premier étage du vestibule, lequel formait une salle haute de quatre-vingt-dix coudées, longue de cinquante et large de vingt. La porte intérieure était, comme je l'ai dit, complétement dorée, de même que le mur qui l'encadrait. Au-dessus courait une vigne d'or d'où pendaient des grappes de raisin de la taille d'un homme... Devant cette porte était suspendu un voile d'égale longueur et d'étoffe babylonienne, éclatant des couleurs de l'hyacinthe, du byssus, du safran et de la pourpre, et d'un tissu merveilleux. Quand on l'avait franchie, on pénétrait dans la partie inférieure du *naos*, dont la hauteur était de soixante coudées, la longueur égale et la largeur de vingt. Ces soixante coudées étaient, à leur tour, divisées en deux compartiments; le premier, qui avait quarante coudées de longueur, renfermait trois objets admirables et célèbres dans le monde entier, le candélabre, la table et l'autel des parfums. Les sept lampes du candélabre figuraient les sept planètes, et les douze pains déposés sur la table, le cercle zodiacal et les douze mois de l'année; l'autel des parfums, par ses treize aromates empruntés à la mer et à la terre habitée ou inhabitée, signifiait que tout était à Dieu et devait lui être consacré. Le dernier compartiment du *naos* avait vingt coudées de longueur, et un voile le séparait de même du précédent. Il ne contenait absolument rien, était inaccessible, invisible et inviolable, et s'appelait le *Saint des saints.* » (*Guerre des Juifs,* l. V, ch. v, §§ 4 et 5.)

On sait que Jérémie avait enlevé du temple de Salomon, avant qu'il fût détruit par Nabuchodonosor, le tabernacle, l'arche d'alliance et l'autel des encensements, et les avait, par l'ordre du Seigneur, transportés sur le mont Nébo, pour les cacher dans une caverne, d'où, d'après ce prophète, ils ne reparaîtront à la lumière que lorsque Dieu rassemblera son peuple. (*Macchabées,* l. V, ch. II, ℣ 4-8.)

Voici maintenant les renseignements plus précis que Josèphe nous fournit sur la tour Antonia :

« Antonia était placée à l'angle où se réunissaient les portiques du nord et de l'ouest du premier *Hiéron*. Elle avait été bâtie sur un rocher haut de cinquante coudées et escarpé de tous côtés. C'était l'ouvrage du roi Hérode où il avait le plus révélé la grandeur naturelle de ses conceptions. D'abord il avait revêtu les parois du rocher, dès la base, de dalles très-polies, dans le double but d'embellir cette construction et d'offrir une surface glissante à quiconque essayerait soit de monter, soit de descendre. En avant de la tour était un mur de trois coudées, et en dedans de ce mur, tout l'espace qu'occupait la tour s'élevait à la hauteur de quarante coudées. Cette tour, intérieurement, avait l'étendue et la distribution d'un palais. Elle renfermait toutes sortes d'appartements pour divers usages, des portiques, des bains, et de vastes cours pour les mouvements des soldats. Munie de toutes les ressources nécessaires à la vie, elle eût pu passer pour une ville; mais sa magnificence en faisait un palais. Construite dans son ensemble en forme de tour, elle était flanquée à ses quatre angles d'autres tours, hautes de cinquante coudées, à l'exception de celle qui défendait l'angle sud-est et qui atteignait une hauteur de soixante-dix coudées; en sorte que, de son sommet, on pouvait dominer du regard le *Hiéron* tout entier. A l'endroit où la tour rejoignait les portiques, deux escaliers permettaient aux soldats de descendre. Or, il y avait toujours une cohorte logée dans son enceinte. Ces soldats, distribués en armes sur divers points des portiques, prévenaient les séditions qui auraient pu, à

l'époque des fêtes, éclater parmi le peuple. En effet, si le *Hiéron* était la citadelle de la ville, à son tour il avait pour défense Antonia. » (*Guerre des Juifs*, l. V, ch. v, § 8.)



Fontaine de la Porte de la Chaine (Bab es-Silsileh).

L'enceinte sacrée du Temple était à peine achevée depuis quinze ans, avec ses immenses parvis, ses superbes portiques, son sanctuaire rival en splendeur de celui de Salomon, sa forteresse Antonia,

belle comme un palais, puissante comme une citadelle, lorsqu'un enfant y fut apporté par ses parents quarante jours après sa naissance pour y être offert au Seigneur. Cet enfant, né à Bethléhem, passait pour le fils d'un pauvre charpentier de Nazareth; mais le saint vieillard Siméon, en le recevant des bras de son auguste Mère dans les siens pour le bénir, reconnut aussitôt en lui le Désiré des nations et le Messie promis à la terre. Anne, la prophétesse, s'empressa aussi de saluer dans sa personne le Rédempteur d'Israël. A l'âge de douze ans, l'Évangile nous le montre enseignant déjà dans le Temple, où il étonne les vieillards et les docteurs de la loi par sa sagesse et par la sublimité de sa doctrine. Plus tard, cette même enceinte le revoit à certains jours anniversaires, quand ses parents l'amènent avec eux de Nazareth à Jérusalem, pour y célébrer les fêtes de Pâques, de la Pentecôte ou des Tabernacles. Enfin, dans les dernières années de sa vie mortelle, le Temple devient l'un des principaux témoins de ses divins enseignements. C'est là qu'il aime à se promener avec ses disciples, sous les portiques sacrés, pour converser avec eux de son royaume céleste. C'est là qu'il pardonne à la femme adultère, là qu'il exalte le denier de la pauvre veuve, là aussi qu'il chasse les marchands et renverse les tables des changeurs. C'est ce même Temple dont ses Apôtres lui faisaient un jour admirer la grandeur et la magnificence en lui disant : « Voyez, Seigneur, quelles pierres et quelles puissantes constructions ! » et dont il prédit la ruine prochaine et définitive. « De tout cela, répond-il, il ne restera pas pierre sur pierre. » Cette prédiction s'est effectivement accomplie à la lettre, et l'an 70 de notre ère, Titus réalisa, sans le savoir, la terrible parole du Christ. Il faut lire dans Josèphe le récit du drame affreux dont Jérusalem, la cité déicide, fut alors le théâtre et la victime. Antonia, la citadelle du Temple, a succombé sous les coups des Romains. Des ruines de cette forteresse conquise et renversée, les légionnaires s'élancent à l'assaut des portiques et du sanctuaire. Vainement Titus leur a-t-il commandé de respecter ce monument incomparable, qui doit être le plus beau trophée de sa victoire; sourds à sa voix et obéissant à une force secrète et irrésistible, ils s'acharnent à tout détruire, à tout brûler. Déjà les portiques qui entourent le dernier parvis commencent à être la proie des flammes; mais le sanctuaire lui-même s'élève debout et encore intact. Alors un soldat, saisissant un tison embrasé et se faisant soulever par l'un de ses camarades, lance le tison fatal à travers une fenêtre dorée ouvrant, du côté du nord, sur l'une des cellules qui étaient adossées aux flancs du Temple. En un instant, l'incendie se communique à toutes les chambres voisines et ensuite au sanctuaire. A cette vue, Titus accourt avec ses généraux. Du geste, de la voix, il cherche à retenir ses soldats et leur ordonne d'éteindre le feu. Lui-même, il se précipite au milieu du foyer de l'incendie et essaye de sauver à tout prix le monument sacré; mais tous ses efforts échouent contre la fureur aveugle de ses légionnaires, qui s'excitent les uns les autres à hâter les progrès de la flamme. Il était écrit, en effet, dans le livre des décrets éternels, que le 10 du mois d'Ab serait le dernier du temple d'Hérode; car il y avait six siècles et demi qu'à pareil jour les Babyloniens avaient réduit en cendres celui de Salomon. Titus, impuissant à maîtriser ses troupes et l'incendie qu'elles propagent, laisse enfin cette tempête de feu se déchaîner librement sur le Temple. En même temps que la flamme petille de toutes parts et que ce superbe édifice, avec ses richesses inouïes, s'abîme dans un immense brasier ardent, les Romains massacrent tout devant eux, hommes, femmes et enfants, et immolent sur l'autel de Jéhovah de nombreuses hécatombes humaines. Pendant qu'ivres de sang et de carnage, ils poussent des cris de victoire et insultent à la chute du Temple et des portiques, qui s'écroulent avec fracas, les Juifs font entendre des hurlements de douleur et expirent par milliers dans la vaste enceinte du Moriah, qu'ils couvrent de leurs cadavres. D'un autre côté, les habitants de la ville, en présence d'une telle calamité, répondent aux cris plaintifs de leurs frères expirants par des gémissements lamentables, auxquels

toutes les collines voisines font écho. Jamais scène d'horreur plus épouvantable que celle-là ne s'était passée à Jérusalem. Jamais aussi cette ville n'avait commis un pareil crime, en répandant le sang de son divin Libérateur, et en demandant que ce sang sacré retombât sur elle à tout jamais. Témoin et historien de cette catastrophe et de la prise de la ville, qui bientôt suivit la chute du Temple, Josèphe



Angle nord-ouest du Haram ech-Cherif.
On y voit le plus haut minaret de l'enceinte sacrée, et l'ancien seraï, servant maintenant de prison d'État.

ne put s'empêcher de remarquer, et Titus avoua lui-même que la vengeance divine avait tout conduit, et qu'il n'était que l'instrument d'un châtiment céleste.

Détruit par les Romains, le Temple des Juifs fut pour jamais enseveli sous les mêmes ruines que la nationalité juive. C'est en vain que, l'an 133 de notre ère, les Juifs, un instant maîtres de Jérusalem sous le commandement du fameux Bar-Kokeba, qui réussit à secouer quelque temps le joug des Romains, essayèrent de relever ce monument, à la fois religieux et national, qui leur rappelait des souvenirs de gloire et d'indépendance ; ils furent bientôt écrasés par Julius Sévérus

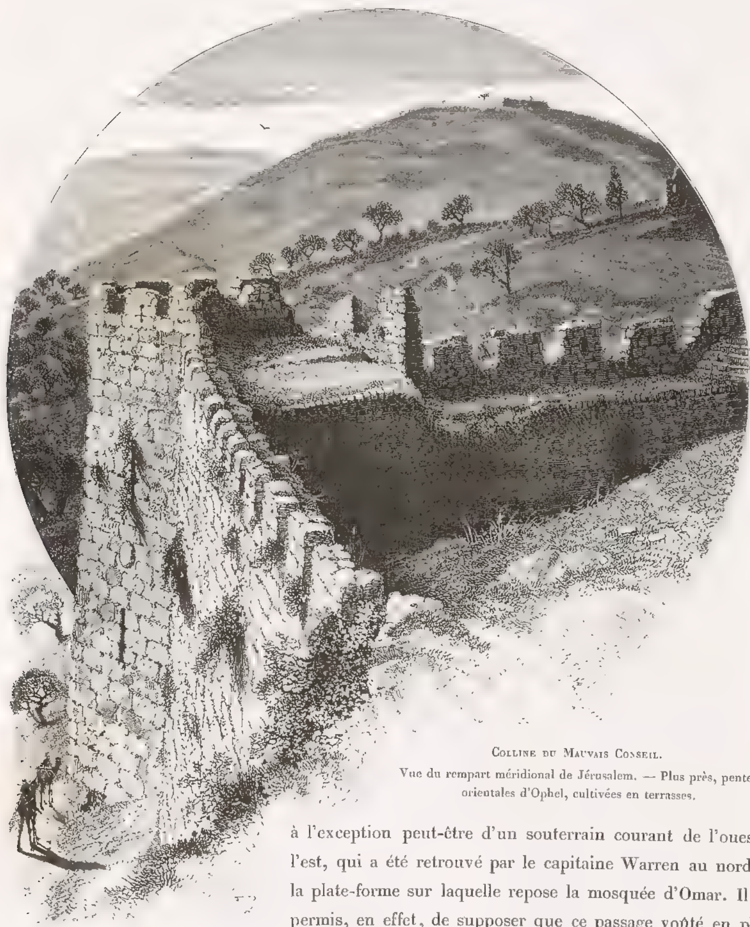
et expulsés complétement de Jérusalem. La ville elle-même, colonisée par des vétérans romains et reconstruite par Hadrien, perdit son nom antique et prit celui d'Ælia Capitolina, du nom de Ælius Hadrien, son nouveau fondateur, auquel fut ajouté celui de Capitolina, quand cet empereur eut érigé sur l'emplacement de l'ancien temple de Jéhovah le sanctuaire de Jupiter Capitolin, qui devint ainsi le patron de la ville païenne. Ce sanctuaire fut sans doute renversé au moment où Constantin fit descendre du trône le paganisme pour y installer avec lui la religion chrétienne. Cependant, même alors, comme nous le savons par le Pèlerin de Bordeaux, deux statues d'Hadrien étaient restées debout près de la roche Sakhrah, roche que les Juifs avaient la permission de venir vénérer une fois par an, comme leur rappelant leur Temple; ils avaient coutume de l'oindre de parfums, en gémissant et se lamentant, et en déchirant, en signe de deuil, leurs vêtements. « *Sunt ibi et statuæ duæ Hadriani, et est non longe de statuis lapis pertusus, ad quem veniunt Judæi singulis annis, et unguent eum et lamentant se cum gemitu, et vestimenta sua scindunt et sic recedunt.* »

En 363, l'empereur Julien, voulant donner un démenti aux Saintes Écritures et à la parole du Christ lui-même, qui avait déclaré qu'il ne resterait pas pierre sur pierre du Temple juif, ordonna de le rebâtir; mais lorsqu'on en posait la première pierre, une violente secousse bouleversa tous les matériaux que l'on avait préparés et coûta la vie à un grand nombre d'ouvriers. De nouvelles tentatives pour asseoir les fondations de l'édifice projeté échouèrent pareillement, et des globes de feu sortant du sol poursuivirent et consumèrent tous ceux qui voulurent persister dans leurs travaux. Ce fait est attesté par divers auteurs contemporains, et Ammien Marcellin, tout païen et ami qu'il était de l'empereur Julien, nous donne là-dessus des renseignements irrécusables.

« Tandis qu'Alypius, dit-il, pressait vivement les travaux, aidé par le gouverneur de la province, de terribles tourbillons de flammes s'élançant des fondements dévorèrent, à plusieurs reprises et par attaques réitérées, les ouvriers, auxquels ils rendirent ce lieu inaccessible. C'est ainsi que, obstinément combattue par cet élément, l'entreprise fut abandonnée. » (Ammien Marcellin, l. XXIII, ch. I.)

Avant de quitter le temple de Jérusalem, je dois répondre à une question qui pourra m'être adressée. Que reste-t-il, me demandera-t-on, des grands et gigantesques travaux exécutés par Hérode sur le mont Moriah? J'ai déjà essayé de montrer plus haut que les fouilles faites par les Anglais, en 1867, autour du Haram ech-Cherif semblent démontrer que ce monarque n'a nullement agrandi l'enceinte extérieure du Temple, identique elle-même avec celle du Haram actuel. Cette enceinte, au moins dans ses puissantes assises inférieures qui s'enfoncent si profondément dans le sol et çà et là dans quelques pans supérieurs encore presque intacts, est aujourd'hui telle que l'ont établie Salomon et les rois qui l'ont suivi. Hérode n'a fait que la réparer après Néhémie, en bouchant toutes les brèches que l'ennemi avait faites. Si cette enceinte n'a point été complétement anéantie par Titus, c'est que, plongeant si avant dans les flancs du Moriah, elle ne pouvait en être, en quelque sorte, déracinée qu'au prix d'efforts incroyables qu'il était d'ailleurs inutile de tenter, puisque de simples brèches, pratiquées de distance en distance, pouvaient suffire pour atteindre le même but. On peut attribuer soit à Hérode, soit à Hadrien, les décorations appliquées sur la porte Dorée et sur celle qui est connue sous le nom de Double Porte. Quant aux magnifiques portiques qu'il avait appuyés sur cette première enceinte et à ceux dont il avait également entouré l'enceinte intérieure qui renfermait le Temple proprement dit, il n'en subsiste plus la moindre trace. J'ai déjà dit aussi que le sanctuaire ou *naos* avec toutes ses dépendances a été rasé de fond en comble, et que l'entreprise impie ordonnée par Julien, pour faire mentir la prophétie du Messie,

n'avait contribué, au contraire, qu'à en rendre l'accomplissement plus complet et plus littéral encore, en achevant de bouleverser davantage et d'une manière définitive les parties des fondations qui jusque-là avaient pu demeurer en place. La forteresse Antonia avec ses quatre tours, ses puissants remparts et ses vastes constructions, a été également comme effacée du sol. Il n'en reste plus rien,



Colline du Mauvais Conseil.
Vue du rempart méridional de Jérusalem. — Plus près, pentes orientales d'Ophel, cultivées en terrasses.

à l'exception peut-être d'un souterrain courant de l'ouest à l'est, qui a été retrouvé par le capitaine Warren au nord de la plate-forme sur laquelle repose la mosquée d'Omar. Il est permis, en effet, de supposer que ce passage voûté en plein cintre, de cinq mètres et demi de large, est celui qu'Hérode avait ordonné de pratiquer pour relier la forteresse Antonia avec la porte orientale de l'enceinte extérieure, c'est-à-dire avec celle que nous nommons ordinairement porte Dorée.

Parmi les autres somptueux édifices qu'Hérode avait élevés à Jérusalem, on distinguait principalement le magnifique palais qu'il s'était construit pour lui-même sur le mont Sion. Tous les arts avaient concouru à l'embellir, et il était orné des marbres les plus précieux. Josèphe, qui, dans plusieurs

passages de ses écrits, nous en vante la beauté, signale dans ce palais deux salles immenses et tellement remarquables, que le Temple lui-même ne pouvait, dit-il, leur être comparé; à l'une, Hérode avait donné le nom de César, et à l'autre, celui d'Agrippa, ses deux protecteurs. (*Guerre des Juifs,* l. I, ch. XXI, § 1.) Ce splendide édifice a complétement disparu. Il faut en dire autant du théâtre fondé également dans la ville par ce prince, et qui était décoré de la manière la plus éclatante. Couvert tout autour d'inscriptions qui rappelaient les principales actions de César, il était orné de trophées d'or et d'argent, en souvenir de toutes les nations qu'il avait vaincues. Ces deux édifices, et d'autres encore, n'échappèrent pas plus que le Temple à la fureur dévastatrice de l'armée de Titus. Tout fut alors incendié ou démoli; le général romain ordonna seulement d'épargner les trois fameuses tours connues sous les noms de Phasaël, Mariamne et Hippicus. Après en avoir admiré les gigantesques proportions, la beauté singulière et la force invincible, il voulut les conserver comme un monument de sa gloire et de sa propre fortune, qui avait combattu avec lui et l'avait aidé à se rendre maître de remparts réputés imprenables.

De ces trois tours, une seule, après les nouveaux siéges et les nouveaux désastres que la ville a subis depuis sa construction par Hadrien, est restée debout, au moins dans sa partie inférieure; c'est celle qui, aujourd'hui encore, porte le nom de tour de David, et dont le soubassement massif semble, comme je l'ai dit, bien antérieur à l'époque d'Hérode. Ce prince se contenta, sans doute, de la réparer, de l'exhausser et de l'orner, pour la transformer en la tour à laquelle il donna le nom de son frère Phasaël. Les deux autres tours, consacrées par lui, l'une à Mariamne, sa femme, l'autre à Hippicus, son ami, ont été détruites, et la dernière a été remplacée par une tour moderne qui défend la porte actuelle de Jaffa.

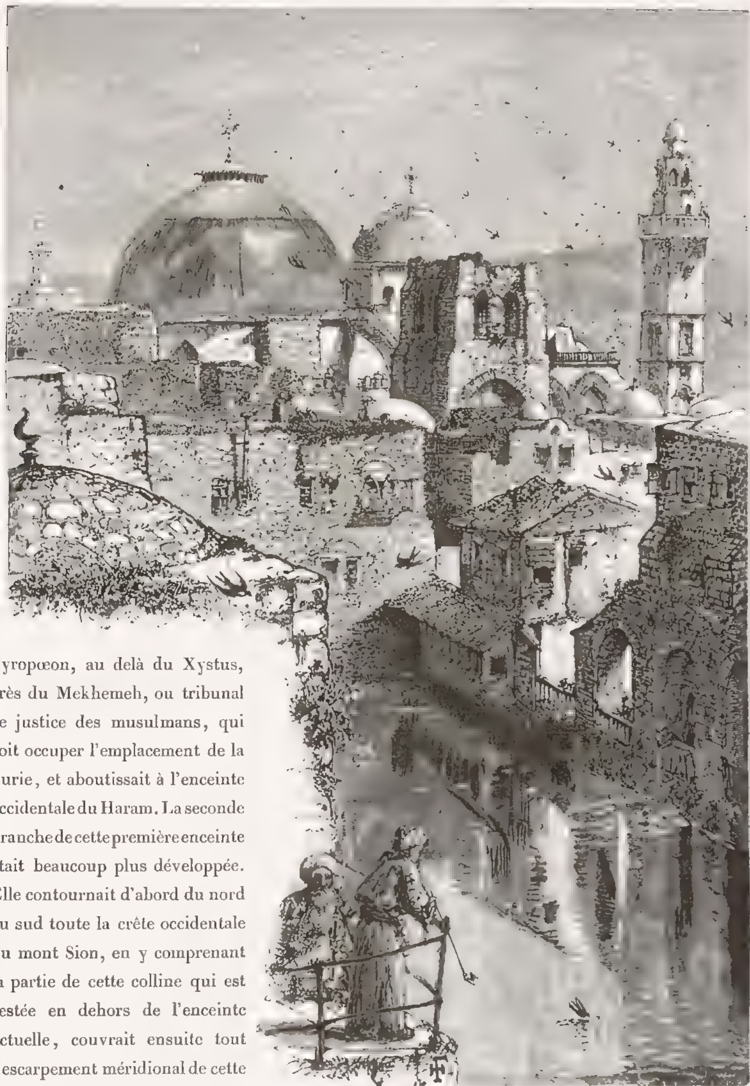
LES TROIS ENCEINTES DE L'ANCIENNE JÉRUSALEM.

Avant de quitter la Jérusalem antique, je ne puis me dispenser de traiter ici, en peu de mots, une question capitale : c'est celle des trois enceintes qui entouraient la ville à l'époque où elle fut assiégée et détruite par Titus, car de la solution de cette question dépend en partie, au point de vue topographique, la démonstration ou la négation de l'authenticité du saint Sépulcre et du Golgotha, c'est-à-dire du plus grand problème que l'on puisse se poser dans la Ville sainte.

Nous lisons à ce sujet dans Josèphe :

« Des trois murailles qui environnaient la ville, la plus ancienne était inexpugnable, à cause des vallées qu'elle surplombait, et de la hauteur de la colline sur laquelle elle était construite; à cause aussi des fortifications que David, Salomon et les rois leurs successeurs avaient, par une louable émulation, ajoutées à la force naturelle du sol. Commençant du côté du nord, à la tour dite Hippicus, elle s'étendait vers l'endroit nommé Xystus, puis rejoignait la Curie, et s'adaptait enfin au portique occidental du Hiéron. De l'autre côté, faisant face vers l'occident, à partir de la même tour, elle se prolongeait, à travers le lieu nommé Bethso, jusqu'à la porte des Esséniens; de là, elle se dirigeait, face au sud, jusqu'au-dessus de la fontaine de Siloam, puis elle faisait un coude à l'est, vers la piscine de Salomon, et s'étendant ensuite jusqu'au quartier appelé Ophla, elle se reliait au portique oriental du Hiéron. » (*Guerre des Juifs,* l. V, ch. IV, § 2.) Nous voyons, par ce passage très-net et très-précis de Josèphe, que la branche septentrionale de cette première enceinte courait presque directement de l'ouest à l'est, à partir de la tour qui avoisine la porte actuelle de Jaffa, tour qui

répond à celle d'Hippicus, en couvrant complétement l'escarpement du mont Sion, traversait la vallée du



Piscine d'Ézéchias, du côté sud

Tyropœon, au delà du Xystus, près du Mekhemeh, ou tribunal de justice des musulmans, qui doit occuper l'emplacement de la Curie, et aboutissait à l'enceinte occidentale du Haram. La seconde branche de cette première enceinte était beaucoup plus développée. Elle contournait d'abord du nord au sud toute la crête occidentale du mont Sion, en y comprenant la partie de cette colline qui est restée en dehors de l'enceinte actuelle, couvrait ensuite tout l'escarpement méridional de cette colline, puis se dirigeait vers le nord, et après avoir franchi le Tyropœon et embrassé la colline d'Ophel (l'Ophla de Josèphe) dans son périmètre, elle se rattachait à l'angle sud-est de l'enceinte du Temple, comme l'ont prouvé péremptoirement les fouilles exécutées

en ce point par le capitaine Warren. Le développement de cette première enceinte peut être évalué à deux mille trois cents mètres, la première branche ayant six cents mètres, et la seconde environ dix-sept cents. Dans cette evaluation n'est pas comprise la partie de la muraille du Hiéron qui bornait la ville au sud et à l'ouest du Moriah. Cette première enceinte était défendue par soixante tours. « La seconde enceinte commençait, poursuit Josèphe, à la porte dite Gennath, qui appartenait à la première muraille, et après avoir entouré le quartier situé au nord, elle aboutissait à la tour Antonia. » La connaissance du tracé véritable de cette deuxième muraille est extrêmement importante pour fixer, sous le rapport topographique, l'authenticité de la tradition chrétienne relative au saint Sépulcre. Nous ignorons, il est vrai, le point de départ exact de cette muraille; mais nous en connaissons un tronçon remarquable, découvert il y a une vingtaine d'années, à l'est de la basilique du saint Sépulcre, dans des terrains où les Russes firent exécuter quelques fouilles par M. Pierrotti, pour y bâtir un consulat, projet qui fut ensuite abandonné, mais qui eut le rare avantage de mettre au jour un morceau de ce mur se dirigeant du sud au nord. Un autre fragment du même mur fut observé dans une échoppe voisine. Ces deux tronçons sont sans doute peu étendus, mais, tels qu'ils sont, ils ont une valeur inappréciable, car ils empêchent d'enclaver dans la ville, à l'époque de Notre-Seigneur, tout le quartier qu'occupe actuellement le saint Sépulcre. Ces deux tronçons, en effet, par la nature et la taille de leurs pierres gigantesques, reproduisent les principaux caractères de l'appareil judaïque pour les enceintes de villes. En outre, à quinze mètres du fragment exhumé par M. Pierrotti en 1859, M. de Vogüé, qui poursuivit en 1862 la même fouille, retrouva les restes d'une porte monumentale qui se composait primitivement d'une grande arcade centrale et de deux petites arcades latérales. Cette porte, qui paraît avoir été remaniée à l'époque chrétienne, est probablement, selon la remarque très-judicieuse de M. de Vogüé, celle dont parle saint Paul dans son épître aux Hébreux :

« *Propter quod et Jesus, ut sanctificaret per suum sanguinem populum, extra portam passus est.* » (Ch. XIII, ℣ 12.) « Voilà pourquoi Jésus, pour sanctifier le peuple de son sang, souffrit hors de la porte. »

Un passage de saint Jean nous apprend également que Notre-Seigneur fut mis en croix près de la ville, ce qui permit à un grand nombre de Juifs de lire l'inscription du titre qui surmontait la croix du Sauveur :

« *Hunc ergo titulum multi Judæorum legerunt, quia prope civitatem erat locus, ubi crucifixus est Jesus. Et erat scriptum hebraice, græce et latine.* (Saint Jean, ch. XIX, ℣ 20.)

Ce qui achève de prouver que ce fragment de muraille appartenait, non à un édifice particulier, mais à un mur de ville, c'est qu'on a trouvé, dans les premiers déblais exécutés pour le dégager, un grand nombre de balles de fronde, indiquant ainsi le caractère antique de la muraille, au dehors et au pied de laquelle on les avait recueillies.

Comme point d'arrivée de cette deuxième enceinte, nous avons l'angle nord-ouest du Haram ech-Cherif, où s'élevait la tour Antonia. Quel que soit le point précis où il faille placer sur la première enceinte la porte Gennath (porte des Jardins), ainsi nommée probablement parce que, avant la construction de la troisième enceinte, postérieure à l'ère chrétienne, elle ouvrait sur des jardins, il n'en est pas moins prouvé d'une manière irréfragable par ces fouilles que le saint Sépulcre et le Golgotha étaient très-près, mais en dehors de cette seconde enceinte. Celle-ci était défendue par quatorze tours. Il est impossible d'en indiquer au juste l'étendue, à cause de l'incertitude où l'on est encore par rapport à la véritable position de la porte Gennath, et au développement de la courbe

qu'elle décrivait vers le nord avant d'aboutir à la tour Antonia; mais c'est là, je le répète, une question d'un intérêt secondaire, que de nouvelles fouilles et de nouvelles découvertes permettront peut-être d'éclaircir complétement plus tard; ce qui est aujourd'hui définitivement démontré et à l'abri de toute réfutation sérieuse, c'est que la seconde enceinte ne renfermait pas dans son périmètre, comme plusieurs critiques l'ont tant de fois et à tort affirmé, l'église du Saint-Sépulcre, et par conséquent l'emplacement du Calvaire et du tombeau de Notre-Seigneur.

Arrivons maintenant au troisième mur d'enceinte.

« La troisième muraille, poursuit Josèphe, commençait à la tour Hippicus, d'où elle s'étendait vers le nord jusqu'à la tour Psephina : de là, elle passait, en se prolongeant, vis-à-vis des monuments d'Hélène, reine d'Adiabène et mère du roi Izates. Elle traversait ensuite les cavernes royales; parvenue non loin du monument dit du Foulon, elle faisait un coude à une tour d'angle, et se



Angle nord-ouest de l'enceinte de Jerusalem

rattachant à l'antique péribole, elle se terminait au ravin du Cédron. Cette muraille est l'ouvrage du roi Agrippa, qui entoura ainsi la partie de la ville, auparavant ouverte, dont s'était agrandie l'ancienne cité. Par suite de l'excès de population, celle-ci, en effet, débordait peu à peu en dehors des enceintes primitives, et le côté septentrional du Hiéron s'étant couvert de maisons sur les pentes de la colline qui l'avoisine, la ville s'accrut beaucoup au delà des anciennes collines, et une quatrième y fut enclavée, que l'on appelle Bézétha. Elle était située en face de la tour Antonia, dont la séparait un fossé profond que l'on avait creusé à dessein, afin que les fondations de la forteresse, n'étant plus adhérentes à la colline, fussent plus élevées et d'un accès plus difficile. Il arriva par là que la hauteur des tours fut considérablement augmentée par la profondeur du fossé. La partie de la ville nouvellement créée, ainsi ajoutée à l'ancienne, fut appelée dans la langue du pays Bézétha, mot qui, traduit en grec, signifie Ville-Neuve. »

Josèphe termine ce paragraphe en nous apprenant que ce mur, commencé par Agrippa Ier, fut plus tard achevé par les Juifs et élevé par eux à la hauteur de vingt-cinq coudées.

Le tracé de cette troisième enceinte, qui, d'après l'historien juif, avait quatre-vingt-dix tours, ce

qui paraît exorbitant, comme l'a fort bien observé M. de Saulcy, est très-facile à reconnaître sur le terrain. Néanmoins, pendant longtemps beaucoup de savants critiques s'étaient trompés étrangement, en reportant au nord, jusqu'aux Qobour el-Molouk, ou tombeaux des Rois, les cavernes royales de Josèphe. Ils y étaient amenés, en apparence légitimement, par les expressions de Josèphe, relatives au tracé du troisième mur d'enceinte : « *Le mur s'étendait à travers les cavernes royales.* » Poussant cette enceinte jusqu'aux Qobour el-Molouk, tombeaux pratiqués dans le roc et considérés par eux comme les cavernes royales de Josèphe, ils étaient alors entraînés comme fatalement et par une pente inévitable à comprendre tout le quartier du saint Sépulcre dans le périmètre de la seconde enceinte; et attendu que cette seconde enceinte existait à l'époque de Notre-Seigneur, la troisième seule, due à Agrippa Ier, lui étant postérieure, il s'ensuivait qu'à leurs yeux le Golgotha actuel et le saint Sépulcre devaient être regardés comme apocryphes, puisqu'ils sont situés au dedans du tracé reculé par eux de la seconde enceinte. Ils se demandaient, en outre, comment il pouvait se faire que le quartier du saint Sépulcre, qui de nos jours semble si intérieur et si bien enclavé dans la ville, eût été en dehors de la cité à l'époque de Jésus-Christ, c'est-à-dire à une époque où ils supposaient que Jérusalem était beaucoup plus considérable en étendue qu'elle ne l'est maintenant. Mais depuis la découverte des véritables cavernes royales, dont l'entrée avoisine la porte actuelle de Damas et qui s'étendent sous le mont Bézétha, cet argument topographique, au premier abord si spécieux, que l'on invoquait pour battre en brèche l'authenticité du saint Sépulcre, a perdu toute sa valeur, et l'on est forcé de reconnaître depuis lors que le troisième mur d'enceinte suivait à peu près exactement, du côté de l'ouest et du nord, le tracé du mur actuel. Cette troisième muraille, commençant à la tour Hippicus, que nous avons déjà identifiée avec celle qui avoisine la porte de Jaffa, montait d'abord vers le nord-ouest jusqu'à la tour Psephina, en faisant face à l'ouest. Cette tour Psephina a été remplacée plus tard par la tour dite de Tancrède, chez les historiens des Croisades, et dont les ruines sont connues aujourd'hui parmi les musulmans sous le nom de Kasr-Djaloud (château de Goliath). A partir du Kasr-Djaloud, la muraille courait vers le nord-est, comme la muraille actuelle, puis vers l'est-nord-est, et au delà du tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène, dont les trois pyramides devaient se voir, sans doute, des remparts; elle traversait les cavernes royales, expression parfaitement juste de la part de Josèphe, appliquée aux immenses carrières dont les unes, au nord, portent le nom de Grotte de Jérémie, parce que l'on croit que ce prophète y a jadis composé ses Lamentations; et les autres, au sud, s'enfoncent sous le mont Bézétha en une vaste galerie souterraine, d'où l'on a extrait une partie des beaux matériaux qui ont servi jadis à bâtir les principaux monuments de la ville. J'ai déjà dit précédemment, en mentionnant ces cavernes, qu'elles renfermaient trois espèces de pierres, dont l'une s'appelle encore *hadjar maleki* (pierre royale), pierre destinée aux constructions royales, d'où le nom de cavernes royales, donné autrefois à ces grandes carrières souterraines, qui d'ailleurs pouvaient appartenir au domaine du roi. La Grotte de Jérémie, qui formait la partie septentrionale et la plus élevée de ces cavernes, en fut séparée lorsque, l'an 43 de notre ère, Hérode Agrippa pratiqua une large coupure à travers ces carrières, pour y faire passer la troisième muraille, d'où l'expression mathématiquement vraie dont se sert Josèphe en cet endroit, lorsqu'il nous dit que *le mur s'étendait à travers les cavernes royales;* expression, au contraire, beaucoup moins juste, si on l'applique aux Qobour el-Molouk, ces tombeaux n'ayant jamais été traversés par une enceinte de ville.

Un peu au delà de la porte de Damas, on remarque que le fossé creusé dans le roc qui couvre la muraille actuelle, présente le long de l'escarpe des avances de rocher qui servent de base aux tours de l'enceinte musulmane, et qui, sans contredit, ont dû jadis porter celles de l'enceinte d'Agrippa.

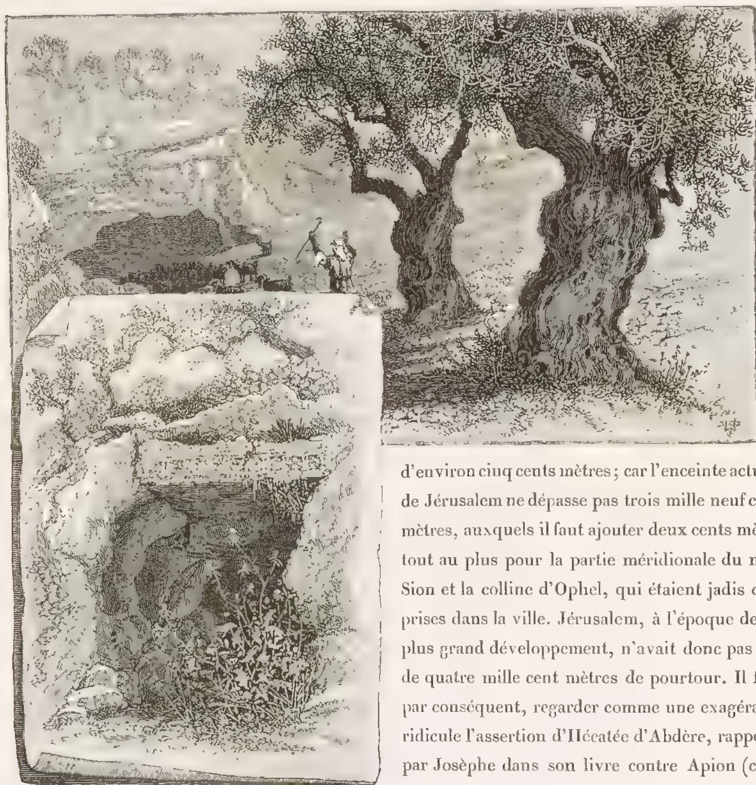
Quelques soubassements mêmes de ces anciennes tours semblent encore, çà et là, reconnaissables. La tour angulaire de l'extrémité orientale de cette branche de la muraille a succédé très-probablement,



La rue de la Porte de Damas.

selon l'observation de M. de Saulcy, à la tour angulaire antique signalée par Josèphe comme avoisinant le monument du Foulon, lequel a été détruit ou est enseveli sous des décombres. Enfin, la

muraille tourne brusquement vers le sud et va se rattacher, le long de la vallée du Cédron, à l'enceinte du Haram ech-Cherif. Josèphe estime le périmètre entier de la ville à trente-trois stades, c'est-à-dire à six mille cent cinq mètres, en évaluant le stade à cent quatre-vingt-cinq mètres, et en se servant, par conséquent, du stade olympique; si, au contraire, nous comptons d'après le stade judaïque de cent quarante mètres, nous n'avons plus que quatre mille six cent vingt mètres, chiffre déjà trop fort



Tombeaux dans la vallée de Hinnom.

d'environ cinq cents mètres; car l'enceinte actuelle de Jérusalem ne dépasse pas trois mille neuf cents mètres, auxquels il faut ajouter deux cents mètres tout au plus pour la partie méridionale du mont Sion et la colline d'Ophel, qui étaient jadis comprises dans la ville. Jérusalem, à l'époque de son plus grand développement, n'avait donc pas plus de quatre mille cent mètres de pourtour. Il faut, par conséquent, regarder comme une exagération ridicule l'assertion d'Hécatée d'Abdère, rapportée par Josèphe dans son livre contre Apion (ch. I, § 22), et qui donne à cette ville cinquante stades de circonférence, avec une population de cent vingt mille habitants. Hécatée, en effet, étant contemporain d'Alexandre le Grand, écrivait à une époque où Jérusalem se bornait aux collines de Sion, du Moriah, d'Acra et d'Ophel, et où son périmètre, loin d'égaler cinquante stades, était bien inférieur à celui de trente-trois stades, périmètre déjà un peu exagéré lui-même, et que la ville n'atteignit même pas complétement, lorsqu'elle enclava dans son enceinte une partie du mont Bézétha et du mont Goreb. Cette troisième enceinte, due à Agrippa Ier, semblait réaliser la prophétie de Jérémie, s'exprimant ainsi si longtemps à l'avance :

« 38. Le temps viendra, dit le Seigneur, où l'on bâtira à l'Éternel une ville depuis la tour de Hananéel jusqu'à la tour de l'Angle.



« 39. Et le cordeau à mesurer sera tiré vis-à-vis d'elle sur la colline de Goreb et environnera Goatha. » (Jérémie, ch. xxxi, ℣ 38 et 39.)

Goreb, comme son nom semble l'indiquer (occidental), est la colline située à l'occident du mont Bézétha, compris lui-même avec le Golgotha, peut-être le Goatha de Jérémie, dans l'enceinte de la ville nouvelle. Quant à la population de cent vingt mille habitants, attribuée par Hécatée d'Abdère à Jérusalem, un pareil chiffre me paraît de même trop fort, à l'époque surtout où écrivait cet auteur, et c'est tout au plus si la ville put y parvenir quand elle eut reçu ses derniers accroissements. Au moment du siége de Titus, ce chiffre fut sans doute bien dépassé; mais on était alors à l'époque des fêtes de Pâques, fêtes qui avaient attiré à Jérusalem de toutes les parties de la Palestine une foule énorme, que nous devons distinguer de la population fixe et permanente.

ANCIENNES NÉCROPOLES DE JÉRUSALEM.

J'ai déjà, en parlant de David, attiré l'attention des lecteurs sur les Qobour el-Molouk et sur le tombeau d'Absalom. Je vais maintenant, pour clore l'histoire monumentale et topographique de la Jérusalem antique, passer rapidement en revue les autres principales nécropoles de cette ville célèbre.

A quinze cents mètres au nord-ouest de la porte de Damas, on trouve une magnifique excavation sépulcrale presque égale en beauté à celle des Qobour el-Molouk et qui renferme, à différents niveaux, une série de chambres dont les parois sont percées de fours funéraires, au nombre de soixante, pratiqués en forme de niches oblongues et trop étroites pour avoir pu contenir des sarcophages. Les morts y étaient déposés, enveloppés d'un simple linceul ou de bandelettes. Le vestibule d'entrée de cette vaste catacombe est orné à l'extérieur d'un élégant fronton dont le tympan a pour décoration de gracieux rinceaux de feuillage, de fleurs et de fruits, et est en outre accompagné d'acrotères figurant des palmettes. Le savant Anglais Williams nous a laissé une description détaillée de ce tombeau. (*Holy City*, t. II, p. 151 et suivantes.) Après lui, M. de Saulcy l'a décrit de nouveau avec plus de précision encore, et à propos de ce monument funèbre, auquel est resté attaché le nom de Qobour el-Kodha (tombeau des Juges), il se pose la question suivante : « Quels étaient les juges dont nous trouvons ici la sépulture? Étaient-ce les Nasi ou chefs élus de tribu? Étaient-ce les Élohim (les divins), qui étaient également élus par le peuple? C'est ce que je ne me permettrai pas de discuter. Il me suffira de dire qu'il est pour moi bien démontré que la cave sépulcrale qui a conservé le nom de tombeau des Juges est contemporaine des rois de Juda, et qu'elle a reçu les corps d'une série de magistrats suprêmes dont les fonctions n'étaient pas héréditaires. » (*Voyage autour de la mer Morte*, t. II, p. 336.)

Il ne peut s'agir ici des juges d'Israël, qui presque tous furent enterrés sur le territoire de leur propre tribu. Quant aux membres du Sanhédrin présidés par le Nasi et qui siégeaient au nombre de soixante-douze près du Temple, dans une salle appelée Gazith, rien n'empêche de penser que leurs présidents successifs furent enterrés là. D'un autre côté, si rien dans l'intérieur de la catacombe ne paraît s'opposer à une pareille attribution, le fronton du vestibule extérieur, par le caractère de son ornementation, paraît à quelques savants d'une époque moins reculée que celle que M. de Saulcy lui assigne. En admettant même, ce qui n'est pas parfaitement démontré, que les ornements et les moulures de ce fronton n'aient pu être l'œuvre d'artistes juifs de l'époque des rois de Juda, et que le ciseau grec ou romain s'y fasse visiblement sentir, on peut supposer que cette ornementation extérieure a été appliquée après coup au monument. Ne lisons-nous pas, en effet, que les Juifs, à l'époque

de Notre-Seigneur, embellissaient les tombeaux des justes et construisaient les sépulcres des prophètes?

« *Væ vobis, scribæ et pharisæi hypocritæ, qui ædificatis sepulcra prophetarum, et ornatis monumenta justorum!* » (Saint Matthieu, ch. xxiii, ℣ 29.)

Ce verset nous montre que, du temps de Jésus-Christ, on édifiait à Jérusalem des sépulcres neufs aux prophètes immolés injustement, sans doute pour conjurer la vengeance divine que leur sang répandu appelait sur ceux qui l'avaient versé, et qu'on embellissait également les tombeaux des justes. Pourquoi aussi, à cette même époque, n'aurait-on pas appliqué une ornementation plus moderne à d'autres tombeaux anciens, par exemple à ceux qui nous occupent en ce moment et qui, par leur étendue et l'agencement bien ordonné et singulièrement coûteux de leurs chambres sépulcrales, attestent qu'ils étaient destinés à une classe de personnages importants?

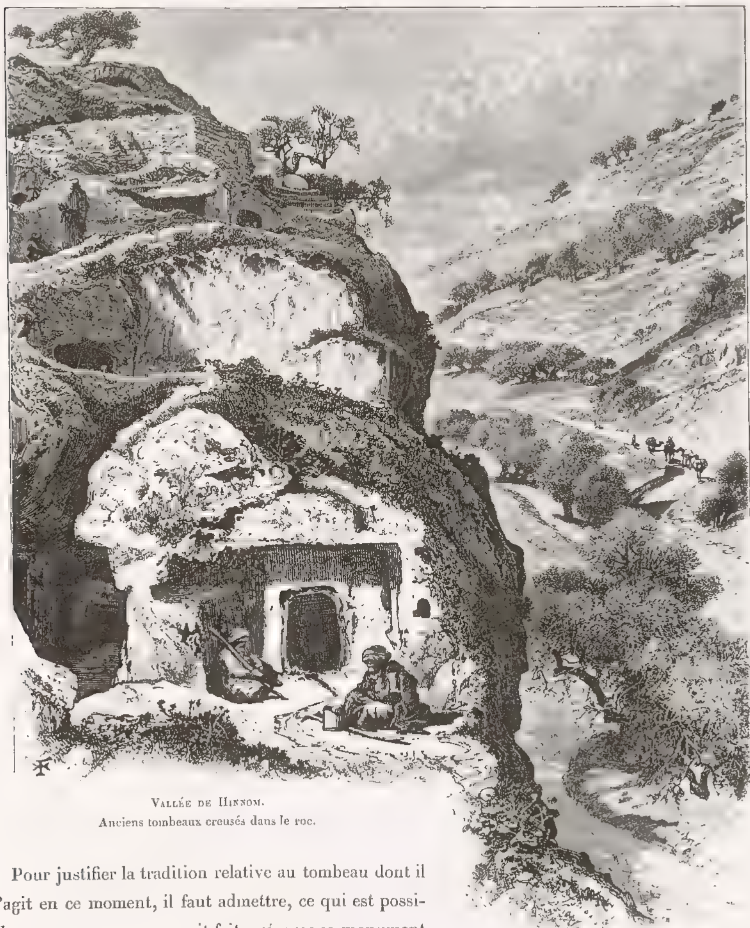
Une autre catacombe également très-digne d'intérêt est connue sous le nom de Qobour el-Anbia (tombeaux des prophètes). Elle est située sur les flancs occidentaux et à mi-côte de la montagne des Oliviers. On descend dans cette crypte au moyen d'une rampe assez abrupte qui conduit au fond d'une rotonde dont la voûte est percée d'une ouverture circulaire destinée à l'éclairer. De cette chambre, trois passages très-étroits conduisent à deux galeries demi-circulaires et concentriques dont les parois sont percées de fours funéraires, et à quelques petites cellules sépulcrales où il est difficile de pénétrer. M. Clermont-Ganneau, après un examen attentif de cette crypte, y a découvert une douzaine d'inscriptions grecques d'époque chrétienne, ce qui prouve que depuis l'avénement du christianisme un certain nombre de chrétiens y ont été enterrés; mais auparavant elle avait dû recevoir la dépouille mortelle de personnages juifs ayant un caractère sacré, comme semble l'indiquer le nom de Qobour el-Anbia qu'elle a gardé parmi les indigènes. M. de Saulcy pense, et, je crois, avec beaucoup de raison, que cette catacombe est désignée par un passage tiré de la *Guerre des Juifs* (l. V, ch. xii, § 2), et dans lequel Josèphe, parlant des lignes de circonvallation de Titus, nous apprend qu'après avoir traversé le Cédron, elles gagnaient la montagne des Oliviers qu'elles enveloppaient vers le midi jusqu'au rocher appelé *Péristereon*. Or ce mot grec, qui répond à celui de *columbarium* en latin, devait, sans contredit, son origine aux nombreuses loges funéraires dont la roche en question était percée, comme une sorte de colombier.

La vallée de Josaphat est maintenant presque tout entière envahie et comme pavée par d'innombrables pierres sépulcrales, les unes anciennes, les autres toutes récentes, sous lesquelles reposent les Juifs qui, de temps immémorial, affluent à Jérusalem de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, pour y dormir leur dernier sommeil et y mêler leurs cendres à celles de leurs aïeux. Mais on y remarque particulièrement quatre mausolées principaux, appelés tombeaux d'Absalom, de Josaphat, de saint Jacques et de Zacharie. Ces quatre mausolées ont depuis longtemps exercé la critique des archéologues, qui les ont regardés, soit comme fort anciens et d'origine purement hébraïque, soit comme étant d'époque beaucoup plus récente. L'écrivain qui en a donné la description la plus minutieuse est M. de Saulcy, et le lecteur ne pourra mieux faire que de consulter cet auteur sur ce point. (*Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, t. II, p. 295 et suivantes.)

Le tombeau d'Absalom ayant déjà été décrit par moi plus haut, à propos des monuments de l'époque de David, je n'y reviendrai pas de nouveau, et je passe immédiatement à celui de Josaphat.

A quelques pas au nord-est du tombeau d'Absalom, on aperçoit un monument en partie enseveli sous des amas de terre et que les Juifs et les chrétiens de Jérusalem appellent tombeau de Josaphat. La porte d'entrée en est tournée vers l'ouest et est surmontée d'un fronton que décorent d'élégants rinceaux et que terminent des acrotères. Il renferme intérieurement trois chambres sépulcrales.

Nous savons par la Bible que le roi Josaphat s'endormit avec ses pères et fut enseveli avec eux dans la Cité de David : « *Dormivitque Josaphat cum patribus suis, et sepultus est cum eis in civitate David patris sui.* » (*Rois,* l. III, ch. XXII, ℣ 51.)



VALLÉE DE HINNOM.
Anciens tombeaux creusés dans le roc.

Pour justifier la tradition relative au tombeau dont il s'agit en ce moment, il faut admettre, ce qui est possible, que ce monarque avait fait préparer ce monument funèbre pour sa famille dans la vallée qui depuis aura porté son nom, tandis que lui-même, comme souverain, aura été déposé, après sa mort, dans la nécropole royale du mont Sion. Que si l'on objecte contre l'attribution de ce tombeau à Josaphat ou plutôt à sa famille, la décoration du fronton qui semble accuser l'art de la Grèce ou de Rome et devoir faire descendre ce monument jusqu'à l'époque des Asmonéens et peut-être même jusqu'à la dynastie des Hérodes, je répondrai, comme pour d'autres monuments analogues, que, purement judaïque dans le principe et dans sa forme primordiale, il a pu ultérieurement subir une restauration dans le style grec ou romain.

A quatre-vingt-cinq pas environ au sud de ce mausolée, on en rencontre un troisième que les chrétiens vénèrent sous le nom de tombeau de saint Jacques et que les musulmans appellent, on ne sait pourquoi, Diouan Faraoun (Divan de Pharaon). Il présente aux regards un vestibule que soutiennent deux colonnes et deux demi-pilastres doriques pris dans la masse du roc évidé et que couronne un entablement également dorique avec triglyphes et gouttes. Sur l'architrave a été gravée une inscription hébraïque, assez difficile à déchiffrer actuellement, que M. de Vogüé a eu le mérite d'interpréter le premier. Elle indique que ce mausolée est celui de huit membres appartenant à la famille sacerdotale des Beni-Hezir. La plate-forme du vestibule s'élève en retraite sur une base rocheuse haute de deux mètres; il a lui-même six mètres de long sur trois de profondeur, et donne accès dans trois chambres funéraires qui pouvaient chacune contenir plusieurs cadavres. M. de Vogüé regarde ce monument, à cause des motifs architecturaux de sa façade et de la forme des caractères de l'inscription hébraïque, comme étant contemporain de l'époque asmonéenne ou hérodienne. Quant au nom de saint Jacques, donné par les chrétiens à ce même tombeau, il provient d'une tradition en vertu de laquelle saint Jacques le Mineur se serait réfugié dans ce caveau, lorsque le Sauveur, trahi par Judas, tomba entre les mains de ses ennemis, près du jardin de Gethsémani. Plus tard, nommé évêque de Jérusalem et précipité du haut des murailles du Temple, à l'instigation du grand prêtre Ananus, il aurait été lapidé, puis achevé par la masse d'un foulon, et enseveli ensuite dans un des fours funéraires du mausolée auquel son nom est resté attaché.

A quelques pas au sud du tombeau précédent est celui de Zacharie; il est, du moins, désigné ainsi par les chrétiens et par les Juifs; les musulmans l'appellent Kabr Zoudjet Faraoun (tombeau de la femme de Pharaon). Ce mausolée, entièrement monolithe, a été isolé de la masse rocheuse au milieu de laquelle il a été creusé, et forme un carré de cinq mètres cinquante-trois centimètres de côté. Chaque face est ornée de deux colonnes et de deux demi-colonnes ioniques engagées dans deux pilastres d'antes. Au-dessus des chapiteaux règne une architrave, que couronne une corniche égyptienne surmontée elle-même d'une pyramide équilatérale. La porte de ce curieux mausolée est ensevelie sous des pierres tumulaires hébraïques qui environnent tout le monument, les Juifs tenant à honneur de se faire enterrer alentour, et pour y pénétrer maintenant, il faudrait déplacer une partie de ces tombes. Quel est le Zacharie auquel on attribue ce monument? On l'ignore complétement. Quelques-uns pensent qu'il s'agit ici de Zacharie, fils de Barachie, mentionné dans l'Évangile de saint Matthieu, qui met ces paroles dans la bouche de Notre-Seigneur (ch. XXIII, ℣ 34-35) :

« 34. Voici que moi-même je vous envoie des prophètes, des sages et des docteurs; vous tuerez et crucifierez les uns, et vous flagellerez les autres dans vos synagogues, en les poursuivant de ville en ville.

« 35. Afin que retombe sur vous tout le sang innocent qui a été versé sur la terre, depuis le sang du juste Abel, jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le temple et l'autel. »

Si, de la vallée de Josaphat où se trouvent ces remarquables tombeaux, nous nous transportons sur les flancs méridionaux de la vallée de Ben-Hinnom, nous les voyons tout percés de grottes sépulcrales dont la description, même très-superficielle, m'entraînerait trop loin. Qu'il me suffise de dire que ces tombes, dont la plupart remontent sans doute à une haute antiquité, ont dû être tour à tour occupées par les différentes populations qui ont successivement habité Jérusalem. A l'époque chrétienne, et jusqu'au sixième siècle de notre ère, quelques-unes d'entre elles ont même servi de retraite à de pieux anachorètes, comme nous le savons par un passage d'Antonin le Martyr :

« *Inter ipsa sepulchra sunt cellulæ servorum Dei ubi funt multæ virtutes.* » (*Itinerarium*, ch. XXVI.)

Beaucoup de ces grottes sépulcrales étaient encore intactes lors de mon premier voyage en Palestine, en 1852; mais j'ai observé avec regret, dans mes voyages subséquents, que la moitié avaient



AKELDAMA

disparu, ayant été exploitées comme carrières. L'une des plus intéressantes est malheureusement très-dégradée maintenant. L'entrée du vestibule qui la précède est surmontée d'une frise dorique que décorent huit métopes, séparées les unes des autres par des diglyphes, et portant des ornements



SOMMET DE LA COLLINE DU MAUVAIS-CONSEIL.

différents, tels que grappes de raisin, fleurons et rosaces diverses. Le vestibule lui-même et les chambres qui suivent et dont toutes les parois sont percées de fours ou de couchettes funéraires, gardent encore des traces de vieilles peintures byzantines, ce qui prouve que, dans les siècles de la primitive Église, elles ont servi d'asile à des religieux.

Trois traditions sont attachées à ce tombeau. D'après une première, plusieurs apôtres y auraient cherché une retraite, après l'arrestation de leur divin Maître au bas de la montagne des Oliviers. D'après une seconde, le grand prêtre Ananus, devant lequel Notre-Seigneur comparut d'abord, avant d'être mené chez Caïphe et de là chez Pilate, aurait été enseveli dans l'une des loges funéraires de ce monument. Josèphe, en nous décrivant le mur de circonvallation dont Titus environna Jérusalem, le fait passer, au sortir de la vallée de la source, c'est-à-dire de celle où se trouve le Bir-Ayoub, et en gravissant les pentes de Ben-Hinnom, devant le tombeau d'Ananus. (*Guerre des Juifs,* l. V, ch. XII, § 2.) Une troisième tradition veut qu'au troisième siècle de notre ère, saint Onuphre ait habité cette grotte, qui fut plus tard convertie en chapelle, comme l'indiquent les restes de peintures que j'ai signalés. Conformément à cette dernière légende, chaque année, le jour de la fête de ce saint, les Grecs schismatiques de Jérusalem viennent célébrer leurs offices religieux dans l'intérieur de ce tombeau. Ces trois traditions, d'ailleurs, qui rapportent des événements successifs et non contemporains, peuvent très-bien se concilier, et ne sont nullement opposées entre elles; seulement, elles ne reposent que sur des données douteuses. D'autres, en effet, placent le tombeau d'Ananus au Hakeldama, aujourd'hui encore Hak ed-Damm (prix du sang), le Chaudemar de l'époque des croisades, monument sépulcral réparé alors par les Latins, et où les chevaliers de Saint-Jean enterraient les étrangers qui mouraient dans leur hôpital. Le caveau funéraire que recouvre une voûte ogivale percée de huit ouvertures, avait été creusé sur le champ d'un potier, qui fut acquis avec les trente deniers, prix de la trahison de Judas. Dans ce même passage de Josèphe, relatif à la ligne de circonvallation de Titus, il est question du tombeau d'Hérode :

« Cette ligne, dit-il, après s'être dirigée en montant vers le tombeau du grand prêtre Ananus, traversait la colline sur laquelle Pompée avait établi son camp, se retournait ensuite vers le nord, en s'étendant vers le hameau appelé la Maison des Pois, puis enveloppait le monument sépulcral d'Hérode, et revenait, par un retour à l'orient, à son point de départ, c'est-à-dire au camp de Titus. »

Dans un second passage plus explicite encore que celui-ci, Josèphe raconte que Titus, à son arrivée sous les murs de Jérusalem, fit déblayer et aplanir tout le terrain compris depuis le Scopus jusqu'aux monuments d'Hérode, situés près de la piscine des Serpents. (*Guerre des Juifs,* l. V, ch. III, § 2.)

M. de Saulcy a démontré que ce tombeau ou ces tombeaux d'Hérode, Josèphe employant le singulier dans le premier cas et le pluriel dans le deuxième, devaient être situés dans le voisinage immédiat du grand Birket-Mamillah, qu'il identifie très-justement avec la piscine des Serpents de l'historien juif. Or, à quelques mètres au sud de cette vaste piscine, dans laquelle il est permis également de reconnaître la piscine supérieure d'Ézéchias, la piscine inférieure étant le Birket el-Batrak, on observe un amas confus de décombres, recouvrant cinq caveaux funéraires; ce sont là les tristes restes du mausolée élevé en l'honneur, non d'Hérode le Grand, car il avait été enterré à Hérodium, mais d'autres princes de sa dynastie.

Si ce mausolée a presque disparu, sauf ces débris insignifiants, celui d'Hélène, reine d'Adiabène, et de son fils Izates, est encore beaucoup moins reconnaissable. Car si plusieurs savants critiques inclinent à l'identifier avec les Qobour el-Molouk, j'hésite, pour mon compte, ainsi que je l'ai déjà dit à propos de cette magnifique excavation sépulcrale, à y voir le tombeau de cette reine, et M. de Saulcy me paraît avoir prouvé par des arguments péremptoires qu'il était bien plus rapproché de la branche septentrionale des remparts que ne le sont les Qobour el-Molouk.

Dans un passage souvent cité, Josèphe nous apprend que Monobaze, roi d'Adiabène, fils d'Hélène

et successeur d'Izates, ayant envoyé à Jérusalem les restes de sa mère et ceux de son frère, les fit ense-



VILLAGE DE SILOAN, VU DU TOMBEAU DE SAINT JACQUES.
Portion du grand cimetière des Juifs sur les pentes ouest du mont des Oliviers.

velir dans les trois pyramides que sa mère avait fait construire à trois stades de la ville. (*Antiquités judaïques*, l. XX, ch. IV, § 3.) Il s'agit ici, comme on le voit, non d'une catacombe pratiquée dans le

roc et souterraine, à l'instar des Qobour el-Molouk, mais d'un mausolée construit et surmonté de trois pyramides, la première servant sans doute de vestibule aux deux autres, lesquelles renfermaient chacune probablement une chambre sépulcrale, l'une consacrée à Hélène et l'autre à son fils Izates. Ce mausolée se trouvait, en outre, à trois stades de la ville, et, d'après deux autres passages de Josèphe, il était situé devant la branche septentrionale des remparts, non loin de la porte que flanquaient les tours dites des Femmes. Or cette porte est celle-là même dont on distingue encore une arcade aux trois quarts ensevelie et enclavée dans la porte actuelle de Damas. Trois stades, à cent quatre-vingt-cinq mètres le stade, font cinq cent cinquante-cinq mètres; si on les évalue d'après le stade judaïque de cent quarante mètres, cette distance se réduit à quatre cent vingt mètres : il y a loin, par conséquent, de là à l'intervalle qui sépare les Qobour el-Molouk de la porte de Damas et qui, en droite ligne, est de sept cent soixante-dix mètres.

Ce tombeau fut respecté par les Romains lorsque, avant d'attaquer Jérusalem, ils nettoyèrent tous les abords septentrionaux de la place; car nous lisons dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe (l. II, ch. XII) que, de son temps, on voyait encore au dehors et dans les faubourgs d'Ælia (tel est le nom que portait alors Jérusalem) les stèles remarquables d'Hélène. Il s'agit ici des trois pyramides signalées par Josèphe.

Saint Jérôme mentionne aussi dans les termes suivants le tombeau de cette reine :

« *Quid diu moror? ad lævam mausoleo Helenæ derelicto quæ Adiabenorum regina in fame populum frumento juverat, ingressa est Jerosolymam urbem trinominem, Jebus, Salem, Jerusalem, quæ ab Ælio postea Hadriano, de ruinis et cineribus civitatis in Æliam suscitata est.* » (Epitaphium Paulæ.)

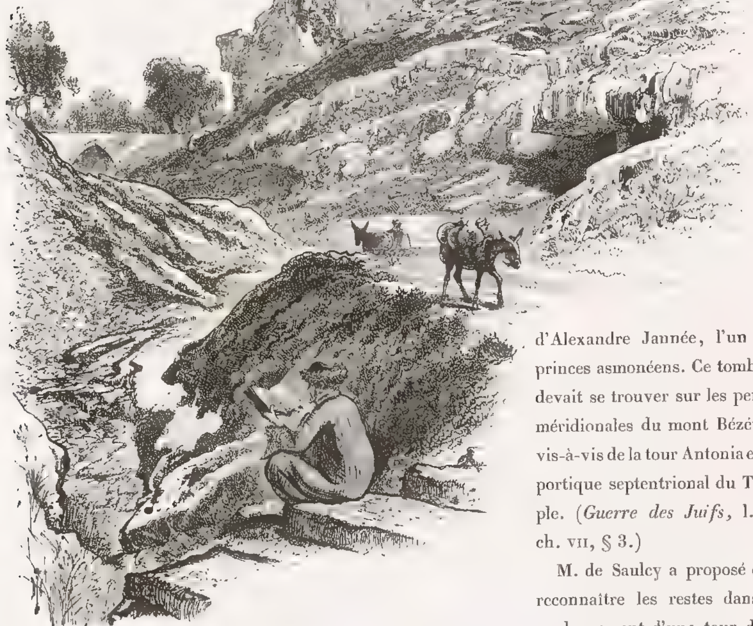
Ce dernier passage nous apprend que la route par laquelle Paula entra à Jérusalem passait à côté du tombeau d'Hélène et laissait ce monument à la gauche du voyageur qui gagnait la porte de la ville sainte.

Maintenant, où le chercher, si nous ne le reconnaissons pas dans les Qobour el-Molouk? M. de Saulcy a proposé de le placer sur le pâté rocheux qui se trouve à deux cent quarante mètres environ au nord, quelques degrés ouest, de la porte de Damas, et dans les flancs duquel est taillée une grotte sépulcrale. C'est là une hypothèse que M. de Barrère a le premier émise et que M. Pierotti a adoptée dans son plan de Jérusalem, en fixant en cet endroit le tombeau d'Hélène. Mais dans ce cas, il faut avouer que nous sommes loin d'atteindre sur ce point les trois stades indiqués par Josèphe et qui, évalués seulement à cent quarante mètres le stade judaïque, font néanmoins quatre cent vingt mètres.

Il me paraît plus naturel d'admettre que ce massif rocheux a servi d'assiette à la basilique bâtie par l'impératrice Eudoxie en l'honneur de saint Étienne et qui, située en dehors de la ville, avoisinait la porte de ce nom. Or, avant et pendant toute l'époque des Croisades, c'est ainsi que l'on appelait la porte actuelle de Damas. Le caveau sépulcral que l'on observe sur cet emplacement est peut-être celui qui renfermait les restes du saint martyr; peut-être aussi contenait-il la dépouille mortelle de l'impératrice, qui avait demandé à être enterrée dans cette basilique.

En résumé, j'incline à penser, jusqu'à nouvel ordre, que le tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène, a été complétement détruit, ou du moins que ses débris n'ont encore été retrouvés réellement par personne, attendu qu'on ne peut le placer ni aux Qobour el-Molouk, bien que ce soit l'opinion de plusieurs archéologues éminents, ni au pâté rocheux dont il vient d'être question, comme le veulent MM. de Barrère, Pierotti et de Saulcy, le premier emplacement dépassant singulièrement les trois stades marqués par Josèphe, et le second étant beaucoup trop en deçà.

Deux autres tombeaux célèbres sont encore signalés par l'historien juif à propos du siége de Jérusalem par Titus : ce sont ceux du grand prêtre Jean et d'Alexandre Jannée; ils avaient été enclavés dans la troisième enceinte, construite ou du moins commencée par Agrippa Ier. Ce grand prêtre Jean était le cinquième pontife des Juifs depuis le retour de la captivité, et le père de Yaddous qui reçut Alexandre le Grand à Jérusalem. Le tombeau qui lui avait été élevé semble, d'après deux passages de Josèphe, avoir été situé entre la tour Psephina et la piscine Amygdalon, le Hammam el-Batrak de nos jours, ou la piscine d'Ézéchias du livre des Rois. La position précise de ce mausolée n'a point été retrouvée. Il en est de même de celui d'Alexandre Jannée, l'un des princes asmonéens. Ce tombeau devait se trouver sur les pentes méridionales du mont Bézétha, vis-à-vis de la tour Antonia et du portique septentrional du Temple. (*Guerre des Juifs*, l. V, ch. VII, § 3.)



CIMETIÈRE DES JUIFS, DANS LA VALLÉE DE JOSAPHAT.
Tombeaux de Zacharie et de saint Jacques. Pont sur le torrent.

M. de Saulcy a proposé d'en reconnaître les restes dans le soubassement d'une tour d'apparence assez ancienne qui fait face vers le nord à l'une des entrées du Haram ech-Cherif, et dont la partie inférieure est, à ses yeux, la base même de ce monument funéraire; mais cette hypothèse me paraît sujette à caution, et je ne l'admets jusqu'à présent qu'avec beaucoup de réserve.

JÉRUSALEM A L'ÉPOQUE DE NOTRE-SEIGNEUR, OU DESCRIPTION SOMMAIRE DES PRINCIPAUX ENDROITS CONSACRÉS DANS CETTE VILLE PAR LES DERNIERS ÉVÉNEMENTS DE LA VIE DU SAUVEUR.

L'antique cité de Melchisédech, la Jérusalem de David et de Salomon, celle de Zorobabel, d'Esdras et de Néhémie, celle aussi des princes asmonéens, en un mot, la métropole, pour ainsi dire, de l'Ancien Testament et de la loi de Moïse, avait accompli ses destinées. Le sceptre de Juda avait passé entre des mains étrangères; tous les principaux traits de la vie du Messie avaient été reproduits en figures par avance, et le monde entier attendait depuis de longs siècles un libérateur. Les temps fixés par la Sagesse éternelle et annoncés d'âge en âge par les prophètes étant révolus, le Christ naquit à Bethléhem. Je n'ai point ici à résumer cette vie incomparable qu'une plume inspirée a seule le droit de raconter sous la dictée de l'Esprit-Saint, et je vais me borner à esquisser en peu de mots les principaux lieux qui furent à Jérusalem témoins des enseignements, des miracles, des institutions, de la passion, de la mort, de la résurrection et enfin de l'ascension du Sauveur. Les détails topographiques dans lesquels je vais entrer aideront peut-être à mieux faire comprendre les récits des saints Évangiles, relativement à quelques-uns des derniers événements de la mission terrestre de Notre-Seigneur.

J'ai déjà décrit le Temple relevé par Hérode, où l'Enfant Jésus fut présenté après sa naissance, où, à peine âgé de douze ans, il enseignait les docteurs de la loi et où plus tard il conversa souvent avec ses disciples au milieu d'une foule tantôt enthousiaste et tantôt ennemie, que charmait ou irritait sa parole, et qui passait facilement pour lui de l'amour à la haine. Un jour que cette multitude aveugle et inconstante voulait le lapider, Jésus s'échappa des sacrés parvis et guérit, en sortant du Temple, un aveugle-né, à qui il recommanda d'aller se laver dans la piscine de Siloé. (SAINT JEAN, ch. IX.)

Cette piscine, située près de la jonction méridionale de la vallée du Tyropœon avec celle de Josaphat, existe encore, mais très-délabrée. Elle forme un rectangle de dix-huit mètres de long sur cinq mètres cinquante centimètres de large, et communique par un conduit souterrain dont j'ai déjà parlé avec la source de la Vierge. C'est cet aqueduc qui lui a fait donner le nom qu'elle porte, Siloé signifiant *émission, conduit*. On remarque sur la face orientale de cette piscine six tronçons de colonnes de granit engagés dans une maçonnerie grossière et relativement moderne; la façade occidentale est plus ancienne et mieux construite. A l'époque chrétienne, en souvenir de la guérison miraculeuse de l'aveugle-né, le bassin de Siloé fut environné d'un portique et d'un oratoire, et il était alors divisé intérieurement en deux compartiments séparés par une balustrade et réservés, l'un aux hommes et l'autre aux femmes, qui s'y plongeaient par dévotion.

Nous lisons à ce sujet dans le *Pèlerin de Bordeaux* :

« *Deorsum in valle juxta murum est piscina quæ dicitur Siloa : habet quadriporticum et alia piscina grandis foras.* »

Antonin le Martyr nous fournit des renseignements plus étendus :

« *Ab arcu illo descendentes ad fontem Siloam per gradus multos, vidimus basilicam volubilem, subtus de qua surgit Siloa; quæ habet solia duo ex marmore manu hominis facta; inter solium et solium clausura cancellorum, in uno pro benedictione lavantur viri et in alio mulieres... Ante atrium est piscina grandis manu hominis munita; in qua populus lavatur assidue, nam solis certis horis fons ipse irrigat aquas multas.* » (*Itinerarium*, ch. XXIII.)

La seconde grande piscine signalée par ces deux pèlerins, et où le peuple se baignait à certaines

heures, avoisine vers l'est la piscine précédente. En partie creusée dans le roc et en partie bâtie, elle est actuellement comblée et transformée en verger.



Piscine inférieure de Siloé.

Le vieux mûrier soutenu par des pierres marque l'endroit où, d'après la tradition, le prophète Isaïe aurait été scié en deux en présence du roi Manassé.

A quelques mètres de distance, plus à l'est encore, un troisième bassin beaucoup moins considérable et lui-même pareillement en ruine, reçoit par un conduit les eaux de la première piscine de Siloé et

les déverse dans des jardins qu'elles fertilisent, et qui ont succédé sur le même emplacement aux anciens jardins du Roi. Ces eaux sont intermittentes comme celles de la source d'où elles dérivent, intermittence dont la cause véritable est encore inconnue, et qui, attestée par tous les voyageurs modernes, l'est également depuis longtemps par saint Jérôme, qui s'exprime ainsi dans l'un de ses écrits :

« *Siloë autem fontem esse ad radices montis Sion, qui non jugibus aquis, sed in certis horis diebusque ebulliat et per terrarum concava et antra saxi durissimi cum magno sonitu veniat, dubitare non possumus, nos præsertim, qui in hac habitamus provincia.* » (*Commentaires sur Isaïe*, ch. VIII, ℣ 6.)

« Siloé est une source située au pied du mont Sion, qui ne coule pas toujours, mais seulement à certains jours et à certaines heures, et dont les eaux s'échappent avec un grand bruit à travers des cavités souterraines et des grottes du roc le plus dur. Nous ne pouvons en douter, nous surtout qui habitons ce pays. »

Ces cavités souterraines pratiquées dans le roc, et auxquelles saint Jérôme fait ici allusion, ne peuvent être que le long canal à deux branches entièrement creusé dans la roche vive, et dont j'ai dit quelques mots à propos de la source de la Vierge.

Près de la piscine de Siloé, et sans doute pour la garder en cas de guerre, s'élevait une tour que mentionne saint Luc dans le passage suivant :

« 3. Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même manière,

« 4. Comme les dix-huit sur qui tomba la tour de Siloé, et qu'elle tua. » (Saint Luc, ch. XIII, ℣ 3 et 4.)

Une autre piscine, non moins célèbre que la précédente, rappelle un autre miracle de Notre-Seigneur : celui de la guérison d'un paralytique. Cette piscine avoisine l'angle nord-est du Haram ech-Cherif. Longue de cent quinze mètres sur quarante de large, elle est actuellement aux trois quarts comblée ; car depuis longtemps on y déverse toutes sortes de décombres, de terres et d'immondices ; ce qui fait qu'on ne peut plus en apprécier la profondeur, qui a dû dépasser vingt-cinq mètres. A son extrémité occidentale, on remarque deux longues galeries voûtées et parallèles, en partie obstruées maintenant et qu'on peut suivre une cinquantaine de pas, mais à la condition de se courber beaucoup.

Les Juifs et les musulmans désignent cette piscine sous le nom de Birket-Israïl (bassin d'Israël) ; les chrétiens l'appellent communément piscine Probatique, et lui appliquent le passage suivant de saint Jean :

« 2. Or, il y avait à Jérusalem une piscine dite Probatique, surnommée en hébreu Bethsaïda, qui avait cinq galeries,

« 3. Dans lesquelles étaient couchés un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, d'infirmes aux membres desséchés, qui tous attendaient que l'eau fût remuée.

« 4. Car l'Ange du Seigneur à certains moments descendait dans la piscine et en remuait l'eau, et celui qui entrait le premier dans la piscine, après que l'eau avait été ainsi agitée, était guéri, quelque infirmité qu'il eût.

« 5. Or, il y avait là un homme qui était infirme depuis trente-huit ans.

« 6. Jésus l'ayant vu couché et sachant qu'il était dans cet état depuis fort longtemps, lui dit : Voulez-vous être guéri?

« 7. Le malade lui répondit : Seigneur, je n'ai personne pour me plonger dans la piscine après que l'eau a été troublée, et pendant le temps que je mets à y aller, un autre y descend avant moi.

« 8. Jésus lui dit : Levez-vous, emportez votre lit et marchez.

« 9. Et cet homme fut guéri à l'instant même. » (SAINT JEAN, ch. v, ℣ 2-9.)

Le texte latin du premier verset de ce passage est ainsi conçu :



PISCINE SUPÉRIEURE DE SILOÉ.

« *Est autem Jerosolymis Probatica piscina, quæ cognominatur hebraïce Bethsaïda, quinque porticus habens.* »

Le texte grec du même verset est le suivant :

« Ἔστι δὲ ἐν τοῖς Ἱεροσολύμοις, ἐπὶ τῇ Προβατικῇ, κολυμβήθρα, ἡ ἐπιλεγομενη Ἑβραιστὶ Βηθεσδά, πέντε στοὰς ἔχουσα. »

« Il y a à Jérusalem, auprès de la Probatique, une piscine appelée en hébreu Bethesda, qui a cinq portiques. »

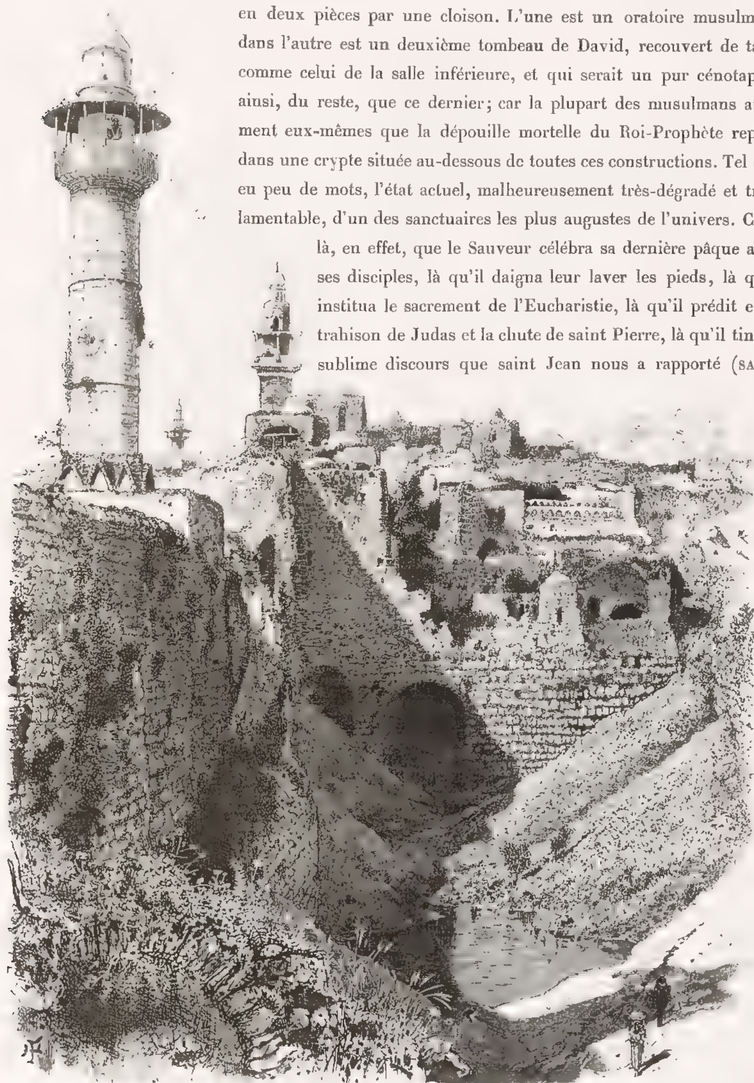
Cette dernière leçon me paraît bien supérieure à celle de la Vulgate; car d'abord le surnom de Bethsaïda (maison de la Pêche) ne peut convenir à un bassin destiné à laver les brebis que l'on introduisait dans le Temple; ensuite, il semble difficile d'admettre que le même bassin servît à la fois et aux malades et aux troupeaux qu'on allait immoler. En troisième lieu, si le Birket-Israïl, qui est à mes yeux la véritable piscine Probatique, est en même temps celle où se plongeaient les malades qui cherchaient leur guérison dans ses eaux, on ne distingue aucune trace des cinq portiques qui l'entouraient. Les deux galeries voûtées que j'ai signalées à l'ouest de cet ancien réservoir n'ont jamais pu servir à y étendre des malades. En quatrième lieu, Eusèbe et saint Jérôme, au mot BETHESDA, dans l'*Onomasticon,* identifient, il est vrai, la piscine ainsi appelée avec celle à laquelle on donnait le nom de Probatique; mais l'un et l'autre parlent de deux bassins jumeaux, λίμναι δίδυμοι (*gemini lacus*). Le Pèlerin de Bordeaux mentionne pareillement en cet endroit deux piscines jumelles, *piscinæ gemellares.* Or, l'une de ces piscines est évidemment le Birket-Israïl; et comme elle touche à l'enceinte du Temple, elle ne peut être que la piscine Probatique où on lavait les brebis destinées aux sacrifices; l'autre, depuis longtemps comblée et séparée de la précédente par la rue dite actuellement de Saint-Étienne, a été retrouvée, il y a peu d'années, dans les restaurations récentes de l'église Sainte-Anne, avec les restes de ses portiques, tout auprès de cette église et dans l'enclos qui l'entoure, par M. Mauss, architecte du gouvernement français. Cette seconde piscine est la véritable piscine Bethesda, voisine de la Probatique, comme l'affirme le texte grec, et non identique avec elle. Le nom de Bethesda, qui signifie en hébreu maison de Miséricorde, lui convenait beaucoup mieux, à cause des nombreux miracles qui s'y accomplissaient, que celui de Bethsaïda (maison de la Pêche), que lui donne la Vulgate.

Décrivons maintenant les divers endroits qui, à Jérusalem, furent témoins des principales scènes de la Passion.

La veille du jour à jamais mémorable où le Christ devait expirer en croix sur le Golgotha pour le salut du monde, il voulut, avant de mourir, perpétuer sa présence parmi les hommes en instituant le sacrement de l'Eucharistie. Le lieu où s'accomplit cet ineffable mystère et où, pour la première fois, il se donna lui-même en nourriture à ses disciples, est le Cénacle.

L'ensemble de constructions connu aujourd'hui sous ce nom parmi les chrétiens, et par les musulmans sous celui de Neby Daoud (le prophète David), dont on y montre le prétendu tombeau, occupe en dehors de la ville actuelle et dans la partie méridionale du mont Sion un emplacement assez considérable. L'étage inférieur, dans lequel on ne pénètre qu'avec beaucoup de difficulté, parce qu'il est habité par la famille d'un santon, renferme deux salles principales, dont la plus grande passe pour occuper l'endroit où Notre-Seigneur lava les pieds à ses disciples; la voûte en est supportée par deux piliers. L'autre, beaucoup plus petite, contient le sarcophage apocryphe de David, dont j'ai parlé ailleurs. A l'étage supérieur est la salle dite du Cénacle, qui mesure quatorze mètres de long sur neuf de large. De style gothique, elle est divisée par deux colonnes en deux nefs parallèles. A ces colonnes répondent des demi-colonnes engagées dans les murs latéraux et qui reçoivent sur leurs chapiteaux, qu'orne une double couronne de feuillage, la retombée des arcs doubleaux et des arcs ogives. De cette

salle, qu'éclairent trois fenêtres, et où les musulmans ont pratiqué un mihrab dans le mur du sud, on passe, près de l'angle sud-est, par un escalier de quelques marches dans une seconde salle partagée en deux pièces par une cloison. L'une est un oratoire musulman; dans l'autre est un deuxième tombeau de David, recouvert de tapis comme celui de la salle inférieure, et qui serait un pur cénotaphe, ainsi, du reste, que ce dernier; car la plupart des musulmans affirment eux-mêmes que la dépouille mortelle du Roi-Prophète repose dans une crypte située au-dessous de toutes ces constructions. Tel est, en peu de mots, l'état actuel, malheureusement très-dégradé et très-lamentable, d'un des sanctuaires les plus augustes de l'univers. C'est là, en effet, que le Sauveur célébra sa dernière pâque avec ses disciples, là qu'il daigna leur laver les pieds, là qu'il institua le sacrement de l'Eucharistie, là qu'il prédit et la trahison de Judas et la chute de saint Pierre, là qu'il tint le sublime discours que saint Jean nous a rapporté (SAINT



BIRKET-ISRAÏL, PISCINE PROBATIQUE.

JEAN, ch. XIII-XVII), et où sa doctrine, dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus divin, est résumée d'une manière si admirable. Ce discours prononcé par le Christ la veille de sa mort est comme le

testament de la nouvelle alliance contractée par le Ciel avec les hommes, testament dont l'apôtre qui avait eu l'insigne privilége de reposer sur le cœur de Jésus devait, plus qu'aucun autre, nous conserver fidèlement les principaux articles, puisqu'il s'agissait d'une religion d'amour et de grâce, opposée à la religion de nature, formulée par la doctrine mosaïque. C'est au Cénacle également que Notre-Seigneur apparut plusieurs fois à ses disciples après sa résurrection ; c'est là enfin que, dix jours après son ascension, il leur envoya le Saint-Esprit. Une maison à laquelle se rattachent de tels souvenirs devint bientôt un lieu saint et sacré, où les apôtres avaient coutume de se rassembler et de réunir les premiers fidèles, pour y célébrer les divins mystères. Comme elle avait un rez-de-chaussée et un premier étage, et qu'elle fut de très-bonne heure transformée en église, on lui conserva religieusement sa disposition primitive, et depuis elle fut toujours divisée en deux étages. Nous apprenons par un passage de saint Épiphane (*Des poids et mesures,* ch. XIV) que cette église, *mère de toutes les églises,* comme elle est appelée souvent dans les chartes du moyen âge et chez les historiens des Croisades, existait encore au temps d'Hadrien, ayant échappé à la destruction de la ville par les Romains. Elle était petite alors, et fut, dit-on, reconstruite par Constantin sur un plan plus considérable. Saint Cyrille, qui la mentionne, fait allusion à ses deux étages, en nous disant que le Saint-Esprit était descendu à Jérusalem sur les disciples réunis dans l'église supérieure des apôtres. (*Catéchèses,* XVI, 4.) Au témoignage de saint Jérôme, l'une des colonnes qui soutenaient le portique de cette basilique passait pour être teinte du sang de Notre-Seigneur, qui y aurait été attaché pendant sa cruelle flagellation.

« *Ostendebatur illi (Paulæ) in monte Sion columna ecclesiæ porticum sustinens, infecta cruore Domini, ad quam vinctus dicitur flagellatus.* » (Épître CVIII, § 9.)

Au moment où les croisés attaquèrent Jérusalem, en 1099, cette église était détruite ; ils la relevèrent de ses ruines, en lui gardant ses deux étages traditionnels et en l'embellissant de peintures relatives aux mémorables événements qui s'étaient accomplis en ce lieu. A gauche de l'église principale était un oratoire dédié à saint Étienne, dont le corps y avait été transporté, en 415, de Caphar-Gamala, où il avait été d'abord enterré. Quelques années plus tard, les reliques de ce martyr furent transférées dans la basilique que l'impératrice Eudoxie, vers 444, érigea en son honneur, un peu au nord de la porte actuelle de Damas. Une communauté de chanoines augustins, dont le couvent attenait à ces deux sanctuaires, les desservait l'un et l'autre, sous le nom de *Sainte-Marie du mont Sion et du Saint-Esprit.* Après l'expulsion des croisés et la chute du royaume latin, ils restèrent encore quelque temps entre les mains de religieux syriens, puis ils furent renversés de nouveau. En 1342, Robert d'Anjou, roi de Sicile, et Sanche, sa femme, rachetèrent des mains des infidèles les ruines du Cénacle, et en confièrent la garde aux Franciscains. Ceux-ci, grâce à leurs royales libéralités et à celles d'une dame de Florence nommée Sophie des Archanges, rebâtirent l'église et le couvent du mont Sion, et fondèrent à côté un hôpital pour les pèlerins. C'est là que, pendant deux siècles, ils offrirent un généreux asile à tous les étrangers qui venaient visiter les Lieux saints. Ni les menaces ni les exactions des musulmans ne les détournèrent jamais de leur pieux ministère. Enfin, en 1551, expulsés eux-mêmes du Cénacle, ils eurent la douleur de voir convertir en mosquée l'église qu'ils avaient reconstruite, et ils furent contraints d'aller se réfugier dans l'intérieur de la ville, où ils achetèrent et agrandirent le couvent actuel de Saint-Sauveur.

Après avoir, le jeudi saint, célébré la dernière Cène et institué le sacrement de l'Eucharistie dans la salle haute de la maison qui devint le Cénacle, Jésus, vers le soir, descendit de la colline de Sion, et, franchissant le Cédron avec ses disciples, il s'arrêta au pied de la montagne des Oliviers, dans la

villa de Gethsémani. Ce nom signifie *pressoir d'huile*. Là sans doute était un pressoir où l'on broyait les olives qui avaient été recueillies soit au pied, soit sur les flancs de la montagne. On remarque en cet endroit, qui depuis peu d'années a été environné d'un mur par les Franciscains,



Le jardin de Gethsémani.

auxquels il appartient, huit vénérables oliviers tombant de vétusté, mais néanmoins produisant encore chaque année quelques fruits; ils sont confiés aux soins d'un bon religieux qui veille sur eux avec une pieuse sollicitude. Ils sont en effet peut-être contemporains de Notre-Seigneur; dans tous les cas, si l'on prend à la lettre l'assertion de Josèphe, qui assure que tous les arbres furent coupés autour de Jérusalem lors du siége de la ville, ces oliviers, qui ont de sept à huit

mètres de circonférence, et accusent une extrême vieillesse par leurs nombreux rejetons, la nature de leur écorce et les vides de leurs troncs, sont tout au moins les descendants probablement immédiats de ceux qui ont assisté à l'agonie de l'Homme-Dieu, et il est dès lors permis de les regarder soit comme les témoins, soit comme issus des premiers témoins du commencement de la Passion. On conçoit donc avec quel amour singulier, avec quel respect profond, le Frère préposé à leur entretien s'acquitte de ses fonctions. On conçoit aussi avec quelle reconnaissance les pèlerins qui visitent ce jardin reçoivent de la main de ce religieux, soit les fleurs qu'il se plaît à y cultiver, soit surtout des feuilles ou des noyaux d'olives provenant de ces arbres sacrés.

A une faible distance au nord du jardin de Gethsémani, se trouve la grotte dite de l'Agonie. Dès les premiers siècles de l'Église, elle a été transformée en oratoire chrétien, comme étant l'endroit traditionnel où Notre-Seigneur aurait prié et aurait eu sa sueur de sang avant son arrestation. Cette grotte reçoit le jour par une ouverture pratiquée dans sa partie supérieure, ce qui donne à penser que c'était primitivement une citerne. De forme irrégulière, elle mesure dix mètres de long sur sept à huit de large. On distingue encore sur sa voûte quelques restes des étoiles peintes qui l'ornaient autrefois. Trois petits autels y ont été dressés; au fond est le principal, où des lampes brûlent nuit et jour, en souvenir des augustes mystères que ce lieu rappelle. Là, le rocher apparaît de toutes parts, et n'a point été revêtu de marbre, comme dans beaucoup d'autres sanctuaires de la Palestine. Nous pouvons donc voir de nos yeux et toucher de nos mains le roc nu et austère qui entendit les gémissements sublimes du divin Agonisant, et le sol qui fut imprégné des gouttes sanglantes de sa sueur sacrée. Ailleurs, nous avons au contraire à regretter que la physionomie primitive des lieux ait été plus ou moins altérée par les premiers chrétiens, qui voulaient, au moyen de marbres précieux, soit les embellir, soit les dérober à l'indiscrète piété des pèlerins. Ici heureusement rien de semblable, et la grotte de l'Agonie, sauf de faibles changements qu'elle a subis, est encore à peu près telle qu'elle était, lorsque Notre-Seigneur y passa plusieurs heures d'angoisses, la veille de sa mort, et y fut consolé par un Ange descendu du ciel, pour y soutenir son humanité près de succomber sous le poids de la tristesse et de la douleur.

Jésus venait de rejoindre pour la troisième fois ses disciples qui dormaient à quelques pas de lui, appesantis qu'ils étaient par le sommeil, quand Judas, à la tête d'une troupe armée, vint, au milieu des ombres de la nuit, à sa rencontre et trahit son maître par un baiser. Traîné par cette foule sacrilége, il est d'abord conduit à la maison d'Anne, l'ancien pontife, puis à celle de Caïphe, gendre d'Anne et alors grand prêtre. Sur l'emplacement traditionnel de ces deux maisons, situées toutes deux sur le mont Sion, l'une dans l'enceinte actuelle de la ville, l'autre en dehors des murailles, ont été construits des couvents.

L'église du premier de ces couvents, qui est habité par des religieuses arméniennes, consiste en deux oratoires séparés, mais communiquant ensemble, et dont l'un est vénéré comme l'endroit où Jésus aurait subi son premier interrogatoire et aurait été souffleté par l'un des gardes. C'est aussi dans cette maison que saint Pierre aurait renié une première fois son divin Maître. En dehors des remparts est le second couvent, qui appartient également à la communauté arménienne; bâti sur l'emplacement présumé de la maison de Caïphe, il renferme une chapelle dans l'intérieur de laquelle on montre, près de l'autel, l'endroit où Jésus aurait été attaché et livré aux outrages et aux coups d'une vile troupe de valets. On l'appelle la *Prison du Christ*. La pierre qui sert de table à l'autel au fond de l'abside est de forme demi-circulaire et est vénérée sous le nom de *Pierre de l'Ange*. On croit que c'est celle-là même qui fermait l'entrée du sépulcre et que l'Ange renversa au moment de la résurrection du Sauveur; un

autre fragment de cette même pierre se trouve dans la chapelle de l'Ange qui précède le saint Tombeau. C'est dans la cour de la maison de Caïphe que saint Pierre, qui avait déjà renié le Christ dans la maison d'Anne, le renia encore une seconde, puis une troisième fois; alors Jésus se retournant regarda Pierre, et Pierre se ressouvint de la parole du Seigneur, lorsqu'il lui avait dit : « Avant que le coq chante, tu me renieras trois fois. » Un regard de son Maître et de son Dieu ayant fait rentrer l'apôtre en lui-même et rougir de sa lâche apostasie, il alla pleurer sa faute dans une grotte que l'on voit encore maintenant à quelques centaines de pas de là, dans un champ cultivé, et qui, jusqu'au douzième siècle, était renfermée dans une église depuis longtemps détruite et alors desservie par des moines grecs; on l'appelait église de Saint-Pierre en Gallicante (*in galli cantu,* au chant du coq).



Voie Douloureuse, arc de l'*Ecce Homo*.

Jésus resta ainsi dans la maison de Caïphe jusqu'à l'aurore du vendredi saint, frappé, insulté, blasphémé. Quand le jour parut, les anciens du peuple, les princes des prêtres et les scribes le firent venir dans leur conseil, en lui disant : « Si tu es le Christ, dis-nous-le. »

De là il fut amené par eux devant Pilate au Prétoire. Le Prétoire était une partie de la forteresse Antonia qui, nous l'avons vu, avait été construite par Hérode le Grand sur l'emplacement de l'ancienne tour Baris, bâtie par Jean Hyrcan (l'an 121 avant Jésus-Christ), à l'angle nord-ouest de l'enceinte du Temple. Là résidait alors le procurateur de Rome. Détruite par Titus, l'an 70 de l'ère chrétienne, cette forteresse ne se releva plus jamais de ses ruines, car saint Cyrille nous apprend que de son temps, c'est-à-dire au quatrième siècle, elle était déserte. (*Catéchèses,* XIII.)

Plus tard, sur la place qu'elle occupait, on érigea différents sanctuaires qui rappelaient les principales phases de la condamnation de Jésus par Pilate.

Au Prétoire a maintenant succédé une caserne turque dans l'intérieur de laquelle on a enclavé une ancienne chapelle chrétienne, dite du *Couronnement d'épines,* aujourd'hui consacrée à la mémoire d'un santon. C'est un petit édifice carré de cinq mètres de côté, que surmonte une coupole à huit pans supportée par un tambour octogone. On remarque également dans cette caserne les débris d'une autre église plus considérable, dédiée jadis à sainte Sophie, c'est-à-dire à la Sagesse éternelle, au Verbe qui avait été jugé et condamné en cet endroit. Il en est déjà question dans Antonin le Martyr, qui voyageait en Palestine vers 570. « *Et oravimus in Prætorio, ubi auditus est Dominus et modo est basilica sanctæ Sophiæ.* »

A cinquante pas environ plus à l'est on rencontre, de l'autre côté de la rue qui longe la caserne turque, la chapelle connue sous le nom de la *Flagellation,* parce que c'est là, en dehors du Prétoire, que Notre-Seigneur aurait été frappé de verges. Érigée de bonne heure par les chrétiens, réparée sans doute à différentes époques, elle fut enlevée, en 1618, aux Révérends Pères Franciscains par Mustapha-Bey, dont le père était alors gouverneur de Jérusalem. En 1838 seulement, Ibrahim-Pacha en restitua les ruines aux Pères de Terre sainte, et ce sont eux qui, à cette époque, grâce à la pieuse libéralité de Maximilien, duc de Bavière, ont restauré ce sanctuaire.

Une vingtaine de pas plus à l'est encore, on montre dans le mur de la caserne l'emplacement de l'escalier que Jésus monta et descendit plusieurs fois, quand il fut introduit dans le Prétoire, conduit devant Hérode et flagellé. Cet escalier, appelé *Scala Santa,* est, comme on le sait, depuis très-longtemps à Rome, où il avait été transporté en 326, pour y être déposé près de la basilique de Saint-Jean de Latran; il a vingt-huit marches, tellement usées par les fidèles qui le montent à genoux qu'on a dû, pour les préserver d'une destruction complète, les revêtir de planches de noyer. Seule la dernière, sur laquelle on distingue quelques taches de sang, est à nu.

Devant le palais de Pilate s'étendait une place où se tenait la foule des Juifs qui ne voulaient pas se souiller la veille de Pâques en pénétrant dans la demeure d'un païen. Une partie de cette place s'appelait en grec Lithostrotos et en hébreu Gabbatha. Le mot Lithostrotos signifie *pavé de dalles,* et le mot hébreu Gabbatha dérive de la racine *gab,* qui a le sens de *surface plate et dallée* et aussi de *hauteur* et de *rondeur :* le premier sens me paraît préférable, comme semble l'indiquer le mot grec qui doit en être une pure traduction. Là s'élevait le tribunal du procurateur, le βῆμα, du haut duquel Pilate rendit sa sentence et condamna Jésus à la mort.

« *Pilatus autem cum audisset hos sermones, adduxit foras Jesum; et sedit pro tribunali, in loco qui dicitur Lithostrotos, hebraice autem Gabbatha.* » (SAINT JEAN, ch. XIX, ℣ 13.)

Une question très-importante se présente naturellement ici, c'est celle de l'authenticité du fameux arc dit de l'*Ecce Homo,* du haut duquel Pilate aurait montré le Christ au peuple, en prononçant ces mots célèbres : *Voici l'homme.*

Lors de son premier voyage en Palestine, M. de Saulcy s'est exprimé ainsi sur ce monument :

« Au verset 14, l'évangéliste saint Jean se sert du mot βῆμα, pour désigner le lieu sur lequel le Christ fut conduit la deuxième fois par Pilate, qui, en le montrant aux Juifs dans l'affreux état où l'avaient mis les tortures qu'il avait déjà endurées, espérait éveiller en eux un mouvement de compassion. Cette tribune se trouvait à l'endroit même nommé Lithostrotos (*le pavé en mosaïque*) et en hébreu Gabbatha (de *gab,* pluriel *gabboth, arc* très-probablement). Il est possible que l'arc en question, qui appartenait au palais de Pilate, eût effectivement servi de tribune dans les occasions où le

gouverneur romain avait à haranguer le peuple. » (*Voyage autour de la mer Morte,* t. I, p. 374.)

Le même écrivain, quelques années plus tard, après un nouvel examen de ce monument, tient un langage tout différent :

« Un peu plus loin, dit-il, je retrouve l'arc dit de l'*Ecce Homo;* les travaux exécutés pour la construction des Dames de Sion ont dégagé une partie très-considérable de ce curieux édifice. C'est



Maisons du mauvais riche et de Lazare.

bien une porte monumentale à triple baie, l'une grande par-dessus la rue, et deux plus petites latérales avec niche interposée. Tout bien considéré, la construction de cette porte est certainement romaine; mais elle est, à mon avis, bien postérieure à l'époque de la Passion de Notre-Seigneur. Je ne puis donc plus y voir un arc du haut duquel le Christ aurait été présenté par Pilate à la populace juive. » (*Voyage en Terre sainte,* t. I, p. 112.)

M. de Vogüé, dans l'un de ses ouvrages, semble ajouter foi à la tradition qui place en cet endroit le lieu d'où Notre-Seigneur aurait été montré au peuple.

« La première station que l'on rencontre, dit-il, après le Prétoire, est l'arc de l'*Ecce Homo.* Les

pieds-droits et le commencement de l'archivolte sont antiques, ainsi que l'a démontré M. de Saulcy. Mais toute la partie supérieure de l'arc et la petite construction qui le domine sont modernes. Pour la première fois, nous le trouvons mentionné dans la *Citez de Jherusalem,* sous le nom de *Portes douloureuses,* ainsi nommées parce que Notre-Seigneur sortit par là pour aller du Prétoire au Calvaire. » (*Les Églises de la Terre sainte,* p. 302.)

Peu d'années après, ce même savant a changé, lui aussi, d'opinion relativement à cet arc; du reste, il n'avait pas été aussi explicite que M. de Saulcy dans son affirmation première :

« Le seul monument antique que renferme Bézétha, lisons-nous dans un autre de ses ouvrages, est l'arc connu sous le nom de : Arc de l'*Ecce Homo*. C'est un arc romain à trois arcades; il offre une assez grande analogie de style avec les monuments nommés *kalybé* et élevés en si grand nombre dans le Haouran pendant les deuxième et troisième siècles après Jésus-Christ. Les caractères de la construction et le profil des moulures appartiennent à une époque assez basse. Parmi les voussoirs se trouvent deux pierres taillées dans les ruines d'un monument antérieur et qui portent des fragments d'inscriptions grecques. La forme des lettres et la présence du mot *Aurelius* indiquent une époque postérieure à la fondation d'*Ælia Capitolina* et abaissent nécessairement l'âge de la construction de l'arc. La tradition qui s'attache à ses ruines est vraie, en ce sens que la tour Antonia étant la demeure du procurateur romain, les scènes de la Flagellation et de l'*Ecce Homo* ont dû se passer à proximité de la tour et probablement aux endroits désignés par la tradition. Mais l'arc en lui-même est bien postérieur à la mort du Christ et n'a pu jouer aucun rôle dans les sanglants épisodes de sa Passion. Aussi la pieuse croyance qui place au sommet de l'arcade centrale la douloureuse exposition du Sauveur est-elle relativement très-moderne; on n'en trouve aucune trace dans les pèlerinages antérieurs au seizième siècle. Au quatorzième et au quinzième, on vénérait deux pierres encastrées à la base de l'arc, et que la tradition rattachait soit à la scène du Jugement de Jésus, soit au Lithostrotos, soit même au Portement de la Croix. » (*Le Temple de Jérusalem,* p. 125.)

M. de Vogüé cite ensuite un passage curieux emprunté à un pèlerin du quinzième siècle, Georges Lengherrand (1485-1486). Le voici :

« Une arcure de pierres qui traverse la rue, laquelle fit faire sainte Hélainne et au haut il y a deux grosses pierres blanches, dont sur l'une estoit Nostre-Seigneur quand il fut jugé à mort et sur l'autre Pilatte qui le jugea. »

« Pour le pieux mayeur de Mons, ajoute M. de Vogüé, l'arc était du quatrième siècle, et il avait peut-être raison. »

Que faut-il penser à ce sujet? Le docteur Sepp voit dans ce monument un ancien arc de triomphe, élevé soit par Titus, pour perpétuer la mémoire de la prise de Jérusalem et du Temple; soit par Hadrien, en souvenir de la dernière extermination, par Sévérus, des Juifs que commandait Barkokéba. (*Jerusalem und das heilige Land,* t. Ier, p. 89.)

Serait-ce, au contraire, comme incline à le croire M. de Vogüé, un monument chrétien érigé par sainte Hélène en l'honneur de la Passion du Sauveur? Enfin, faut-il y reconnaître une plus ancienne porte romaine de date hérodienne? Car c'est bien là une porte monumentale avec une grande baie centrale et deux petites baies collatérales, et non une galerie rattachée au palais de Pilate, comme on pouvait le supposer avant les fouilles exécutées par le R. P. Marie de Ratisbonne. Sur le pavé actuel de la rue sur laquelle l'arc central est à cheval, on a trouvé, à un mètre et demi de profondeur, de larges dalles antiques, s'étendant dans diverses directions et qui devaient appartenir à une place dallée qui ne pouvait être que le Lithostrotos.

Pour mon compte, malgré l'autorité des trois savants dont je viens de citer l'opinion, je continue à me rattacher à la tradition qui fait de l'arc de l'*Ecce Homo* l'un des témoins contemporains de la condamnation de Notre-Seigneur. Je pense, en effet, que cette porte avec ses trois baies servait vers l'ouest d'entrée monumentale à la cour du palais de Pilate, et dès lors elle a pu assister à toutes les



Maison de sainte Véronique, sur la Voie Douloureuse.

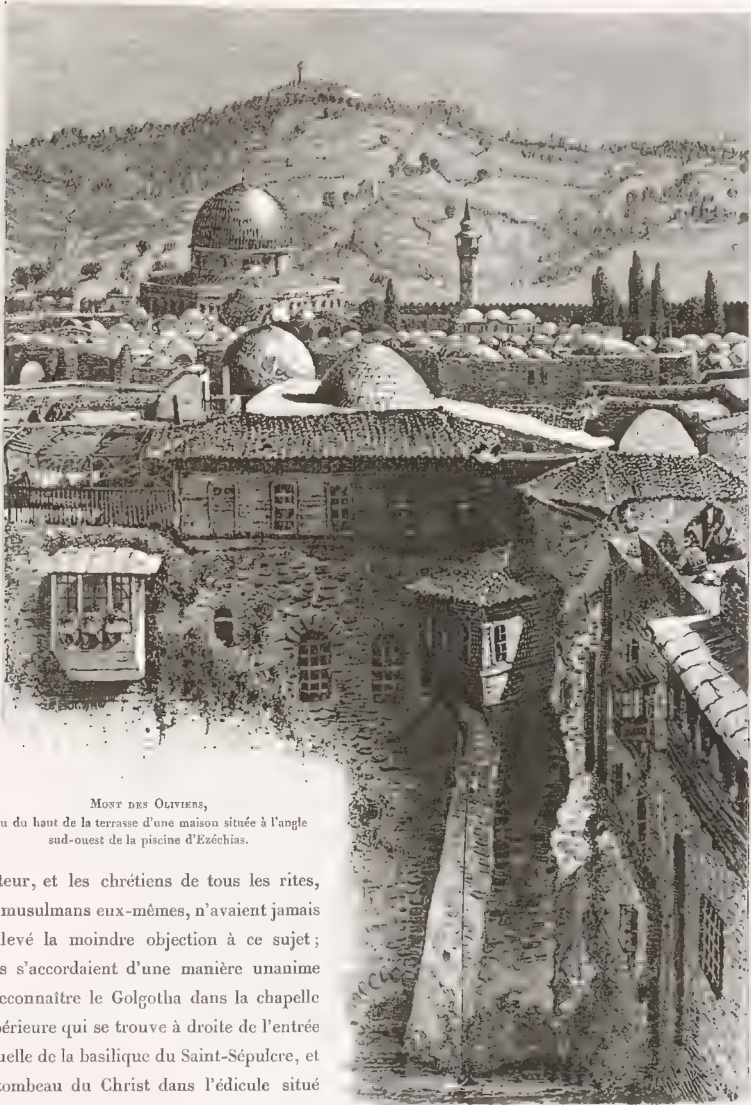
scènes horribles qui se sont accomplies dans cet atrium où tant d'iniquités ont été commises ; elle a pu entendre tout un peuple en délire poussant ces cris effroyables : « Crucifiez-le ! crucifiez-le ! Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » Que si les archéologues trouvent dans les moulures du monument quelques motifs qui leur paraissent postérieurs à l'époque d'Hérode, je leur répondrai que cette porte de l'atrium du Prétoire a pu être en partie détruite lors du siége de Jérusalem par Titus et de la prise de la tour Antonia, et relevée ensuite par Hadrien, quand il reconstruisit *Ælia Capitolina,*

pour être transformée alors par cet empereur en un véritable arc de triomphe. Si l'on aime mieux la faire descendre à une époque plus basse encore, et par exemple à celle de Constantin, car je ne pense pas qu'on puisse l'attribuer à une autre plus récente, ceci ne renverse nullement la tradition et laisse à cette porte sacrée toute la majesté de ses souvenirs; car si elle a été réparée ou même reconstruite par sainte Hélène, c'est qu'à ses ruines se rattachait quelque circonstance mémorable se rapportant à la Passion de Notre-Seigneur; de là le nom de *Portes douloureuses,* qu'elle avait encore au moyen âge, parce que c'est par cet endroit, comme le dit l'auteur anonyme de la *Citez de Jherusalem,* que Notre-Seigneur sortit du Prétoire pour aller au Calvaire. En considérant comme une légende relativement moderne la croyance que le Messie ait été montré au peuple par Pilate du haut de cet arc, et que de là aient été prononcées les fameuses paroles : Voici l'homme, voici votre roi! croyance que je n'ose toutefois attaquer (car, si elle n'est point appuyée sur d'anciens et irrécusables témoignages, elle n'est pas, d'un autre côté, nécessairement fausse), il n'en demeure pas moins prouvé à mes yeux que nous sommes là sur l'emplacement du Lithostrotos, dont les dalles exhumées par le R. P. Marie de Ratisbonne sont des restes authentiques. Je crois et je suis convaincu que sous la baie centrale de l'arc de l'*Ecce Homo,* que cet arc soit l'ouvrage d'Hérode ou qu'il ait été restauré par Hadrien ou par Constantin, l'Homme-Dieu, le Roi des Juifs et du monde a passé, il y a bientôt dix-neuf siècles, le front ensanglanté par une couronne d'épines, le corps déchiré par les verges, la face meurtrie par les soufflets. Une lourde croix pesait sur ses épaules; il s'avançait péniblement, comme une douce et innocente victime, au milieu des cris de fureur d'une multitude aveugle, qui avait arraché sa condamnation à la lâcheté du procurateur romain. Il marchait vers le lieu de son supplice, Lui le Fils du Dieu vivant, Lui le Rédempteur du genre humain, conspué, frappé, blasphémé, comme la plus vile des créatures, comme le plus criminel des hommes. Quel événement et quel souvenir! En faut-il davantage pour imprimer à l'arc de l'*Ecce Homo* un caractère à jamais sacré?

Les quatorze stations qui marquent les différentes phases de la Passion de Notre-Seigneur, depuis sa condamnation au Prétoire jusqu'à sa mort sur le Calvaire et à son ensevelissement dans le tombeau, ont été décrites par tous les pèlerins et font de la Voie Douloureuse à Jérusalem la voie la plus sainte et la plus vénérable de l'univers. Est-ce à dire pour cela qu'en la parcourant après tant de siècles révolus, on ait la consolation de suivre ainsi pas à pas et sur les mêmes traces l'Agneau divin qui allait être immolé en holocauste pour le salut du monde? Non, assurément. La ville a été tant de fois bouleversée depuis la mort de Notre-Seigneur, et son sol a été tellement exhaussé sur beaucoup de points par suite des démolitions et des reconstructions successives qu'elle a subies, que le pavé actuel est loin de représenter le niveau des rues à l'époque de Jésus-Christ; par conséquent, pour être dans l'exacte vérité et pour ne pas donner lieu à des objections justement fondées, il faut tout d'abord reconnaître que, si la direction générale de ces stations est probablement conforme à d'anciennes et permanentes traditions, les indulgences attachées par l'Église à chacune de ces stations se rapportent non pas précisément aux colonnes, aux pavés, aux maisons ou aux sanctuaires qui les marquent, mais à des lieux situés dans des positions à peu près identiques qui se trouvent aujourd'hui un certain nombre de mètres plus ou moins au-dessous du sol actuel. Les stations du Golgotha et du saint Sépulcre sont seules directement visibles; car là le roc affleure, et, bien qu'il soit en grande partie dérobé aux regards par les marbres qui le recouvrent, il est encore assez apparent sur certains points pour que tous nos doutes soient dissipés à cet égard.

AUTHENTICITÉ DU GOLGOTHA ET DU SAINT SÉPULCRE.

Jusqu'à nos jours, l'authenticité du Golgotha et du saint Sépulcre n'avait rencontré aucun contra-



Mont des Oliviers,
Vu du haut de la terrasse d'une maison située à l'angle sud-ouest de la piscine d'Ezéchias.

dicteur, et les chrétiens de tous les rites, les musulmans eux-mêmes, n'avaient jamais soulevé la moindre objection à ce sujet ; tous s'accordaient d'une manière unanime à reconnaître le Golgotha dans la chapelle supérieure qui se trouve à droite de l'entrée actuelle de la basilique du Saint-Sépulcre, et le tombeau du Christ dans l'édicule situé au centre de la grande rotonde de ce monument ; mais depuis une quarantaine d'années, on a cherché à battre en brèche la croyance univer-

selle relative à ces deux sanctuaires. Sans discuter ici les théories plus ou moins spécieuses par lesquelles on a cru devoir remplacer la tradition non interrompue des nombreux siècles qui avaient précédé, je vais me borner, pour le moment, à résumer et à réfuter en peu de mots les principales objections que l'on a formulées sur ce point. Elles se réduisent, en définitive, aux deux suivantes :

1° La tradition, dit-on, ne prouve rien; elle a pu s'altérer depuis Jésus-Christ jusqu'à Constantin, et en admettant même qu'elle se soit conservée intacte jusqu'à cet empereur, elle a pu se corrompre depuis lors, comme le prétend le savant anglais Fergusson.

2° Ces deux sanctuaires sont situés beaucoup trop au cœur de la ville pour que l'on puisse croire qu'à l'époque de Notre-Seigneur, époque où la ville devait être, sans doute, bien plus grande qu'elle ne l'est maintenant, l'endroit où ils s'élèvent fût en dehors des remparts. Or, nous savons que Notre-Seigneur fut crucifié et mis dans le tombeau en dehors et près de l'une des portes de la ville; donc il faut chercher ailleurs et dans une position moins centrale et plus éloignée du Prétoire l'emplacement de ces deux sanctuaires.

Il est facile de répondre à la première objection, et plusieurs doctes critiques l'ont déjà fait avant moi. Après eux et à leur exemple, j'invoquerai les témoignages de l'histoire ecclésiastique. Elle nous apprend qu'après la mort de Jésus-Christ, saint Jacques le Mineur, dit le Juste, fut établi le premier évêque de Jérusalem. C'était lui qu'on appelait le frère du Seigneur; en réalité, il était son cousin. L'église de Sion devint dès lors le lieu de réunion des fidèles, et les traditions toutes récentes encore de la Passion et de la mort du Christ, ainsi que la connaissance exacte et la vénération des lieux où s'étaient accomplis de si grands événements, durent tout d'abord s'enraciner profondément dans les esprits et dans les cœurs. Comment croire en effet que les premiers chrétiens, surtout après la descente du Saint-Esprit et dans toute la ferveur de leur foi naissante, n'aient pas honoré d'un culte particulier et appris de bonne heure à leurs enfants à honorer, à leur tour, les endroits qui avaient été sanctifiés par la présence du Christ et principalement ceux qui, sous leurs propres yeux, avaient été inondés de son sang ou avaient reçu, après sa mort, la dépouille du divin Martyr? Lorsque saint Jacques eut lui-même succombé, victime de la haine des Juifs, il eut pour successeur saint Siméon, qui, à l'approche des armées romaines commandées par Vespasien et par Titus et de la vengeance divine qui s'avançait avec elles, et se rappelant les conseils du Christ qu'il avait connu personnellement (puisqu'il était lui-même fils de Cléophas, frère de Joseph), émigra à Pella avec toute la communauté chrétienne. Notre-Seigneur, en effet, peu de temps avant sa Passion, avait dit à ses disciples :

« 15. Quand vous verrez que l'abomination de la désolation, qui a été prédite par le prophète Daniel, sera dans le lieu saint, que celui qui lit entende bien ce qu'il lit :

« 16. Alors que ceux qui seront dans la Judée s'enfuient sur les montagnes. » (SAINT MATTHIEU, ch. XXIV, ℣ 15 et 16.)

Les chrétiens, emportant avec eux tous leurs souvenirs et toutes leurs traditions, se réfugièrent donc à Pella, afin de laisser passer la colère céleste, qui ne devait ainsi s'appesantir que sur la nation juive, rebelle aux enseignements du Christ et seule responsable de sa mort.

Nous savons par Eusèbe (*Histoire ecclésiastique*, l. III, ch. XXXII) que saint Siméon, le second évêque de Jérusalem, subit le martyre sous le principat de Trajan et fut mis en croix, dénoncé aux Romains par les hérétiques, comme appartenant à la race de David. Il montra un héroïque courage, malgré son âge très-avancé, car il avait plus de cent ans.

Depuis la mort de saint Siméon jusqu'au règne d'Hadrien, treize évêques se succédèrent tour à tour et très-rapidement sur le siége épiscopal de Jérusalem, emportés par la persécution et par le martyre.

Comme c'étaient tous, ainsi que le déclare Eusèbe, des Juifs indigènes convertis au christianisme, il est absolument impossible d'admettre qu'ils aient laissé s'oblitérer dans leur mémoire ou dans celle des fidèles dont les pères ou tout au moins les grands-pères avaient été témoins de la Passion, les lieux où ces scènes mémorables s'étaient accomplies, et notamment le Golgotha et le saint Sépulcre. Ils durent certainement se transmettre religieusement, ainsi qu'au troupeau confié à leurs soins, les traditions relatives à l'emplacement des divers sanctuaires dont ils avaient la garde. Si quelques auteurs ecclésiastiques, comme par exemple Épiphane (*Hérésie des Nazaréens,* ch. VII), semblent nous dire que les chrétiens avec leurs évêques restèrent à Pella jusqu'à la reconstruction de la ville de Jérusalem par Hadrien, en 136, il n'en est pas moins très-



ENTRÉE DE L'HOSPICE SAINT-JEAN ET MINARET D'OMAR.

probable, pour ne pas dire certain, qu'après la prise de Jérusalem qui arriva l'an 70 de notre ère et qui n'est, par conséquent, séparée de la reconstruction de la ville par Hadrien que par un intervalle

de soixante-six ans, et quand les vainqueurs se furent retirés des ruines qu'ils avaient faites, bien des habitants qui avaient échappé à la mort ou à l'esclavage en se réfugiant dans les montagnes ou dans la Pérée au delà du Jourdain avec leur évêque Siméon, durent s'empresser de revenir interroger ces débris fumants encore, et de relever une partie des maisons renversées. Ils durent aussi s'incliner avec plus de respect que jamais sur l'emplacement des lieux sacrés d'où les avaient chassés la guerre et l'approche de l'ennemi, surtout de ceux qu'avaient sanctifiés les souffrances et la mort du Messie, de ce Messie dont la cité coupable venait d'expier le supplice d'une manière si terrible et par un châtiment qui, prédit par lui-même, était une nouvelle preuve de sa divine mission. Ce qui achève de démontrer que les pieux pèlerinages à ces endroits vénérés n'avaient jamais cessé, c'est que, en rebâtissant Jérusalem sous le nom d'*Ælia Capitolina* et pour essayer d'en faire une ville purement païenne, Hadrien voulut anéantir, s'il était possible, et les traditions judaïques et les traditions chrétiennes. Afin d'atteindre son premier but, il éleva un temple en l'honneur de Jupiter Capitolin, sur l'emplacement de celui des Juifs, et dans ce temple il plaça sa propre statue. Pour rompre également la continuité des traditions chrétiennes et pour détourner les adeptes de cette nouvelle religion d'apporter leurs hommages à la roche du Calvaire et au tombeau de leur Dieu crucifié, il érigea une statue à Vénus sur le Golgotha et une autre à Jupiter sur le saint Sépulcre, comme nous le savons par des témoignages irrécusables, et notamment par ceux d'Eusèbe et de saint Jérôme. Voici celui de ce dernier Père de l'Église :

« *Ab Hadriani temporibus usque ad imperium Constantini, per annos circiter centum octoginta, in loco resurrectionis simulacrum Jovis, in crucis rupe statua ex marmore Veneris a gentibus posita colebatur, existimantibus persecutionis auctoribus quod tollerent nobis fidem resurrectionis et crucis, sic hæc loca sancta per idola polluissent.* » (Épître à Paulinus.)

Mais cette mesure et l'érection de ces idoles et des petits sanctuaires qui les renfermaient, loin d'abolir, comme l'espérait cet empereur, le souvenir toujours persistant parmi les fidèles de l'emplacement précis du Golgotha et du saint Tombeau, ne firent, au contraire, que les consacrer par les moyens mêmes employés pour le détruire; car lorsque sainte Hélène entreprit de faire reparaître à la lumière ces deux sanctuaires qu'Hadrien avait ensevelis sous un amas énorme de terre et de débris sur lequel il avait élevé les deux temples de Jupiter et de Vénus, elle n'eut qu'à donner l'ordre de renverser ces monuments du paganisme, d'en arracher les fondations et de déblayer le sol factice qu'ils recouvraient, et sous l'endroit qu'ils occupaient apparurent soudain, aux yeux attendris des assistants, et la roche du Golgotha et celle du saint Sépulcre. On dira peut-être : Mais comment put-on s'assurer que le tombeau que l'on découvrit était bien celui du Christ, attendu qu'à quelques pas à l'ouest se trouvait un autre tombeau également creusé dans le roc et appelé vulgairement tombeau de Joseph d'Arimathie? A cette demande la réponse est aisée. Le tombeau de Notre-Seigneur était un tombeau neuf, comme nous l'apprennent les saints Évangiles.

Nous lisons à ce sujet dans saint Matthieu :

« 59. Joseph, ayant donc pris le corps, l'enveloppa dans un linceul blanc,

« 60. Le mit dans son sépulcre, qui n'avait point encore servi et qu'il avait fait tailler dans le roc; et puis, ayant roulé une grande pierre à l'entrée du sépulcre, il se retira. » (SAINT MATTHIEU, ch. XXVII, ℣ 59 et 60.)

Saint Jean ajoute que ce tombeau, appartenant à Joseph d'Arimathie et dans lequel personne avant Notre-Seigneur n'avait été mis, était dans un jardin.

« Or, il y avait au lieu où Il avait été crucifié un jardin, et dans ce jardin un sépulcre tout neuf, où personne n'avait encore été mis. » (SAINT JEAN, ch. XIX, ℣ 41.)

Ces renseignements sont formels et d'une précision indiscutable. Il en résulte que le Sépulcre de Notre-Seigneur ne contenait qu'une tombe, puisqu'il n'avait encore servi à personne, qu'il avoisinait le Golgotha, qu'il avait été creusé dans un massif rocheux, au milieu d'un jardin, et qu'il avait été très-probablement pratiqué, parce que le tombeau de famille que possédait le propriétaire de ce jardin, riche décurion originaire d'Arimathie, était entièrement rempli. Ce tombeau, effectivement, qui est voisin du précédent et qui avait été pareillement taillé dans le roc, renferme dans ses parois plusieurs fours à cadavres exactement semblables à ceux que l'on voit à Jérusalem dans de nombreuses grottes funéraires. Il se composait, selon toute apparence, comme la plupart des tombeaux juifs, d'un vestibule et d'une chambre sépulcrale; le vestibule a disparu, emporté sans doute par les travaux de nivellement qui furent entrepris à l'époque de sainte Hélène, lorsqu'il s'agit d'isoler le saint Sépulcre au centre d'une rotonde, et la chambre sépulcrale elle-même, qui devait être primitivement carrée avec trois fours funéraires sur chaque face, a été à moitié détruite quand on a jeté les fondations de la



Escalier conduisant a l'église Saint-Jean.

grande coupole. Deux autres fosses avaient été creusées dans le sol rocheux de la chambre, après que les premiers *loculi* avaient reçu chacun un cadavre.

Le tombeau neuf de Joseph d'Arimathie, qui, par une faveur insigne accordée à ce décurion, devint pendant trois jours l'asile mortuaire d'un Dieu, se composait également d'un vestibule taillé dans le roc et ouvrant vers l'orient. De ce vestibule, on passait en s'inclinant par une baie basse et étroite dans une autre chambre réservée à un seul mort et le long des parois septentrionales de laquelle avait été pratiquée, non une niche oblongue ou four à cadavre creusé perpendiculairement dans le roc, mais une espèce d'auge ménagée parallèlement à ces parois dans l'épaisseur de la roche évidée. L'entrée de la chambre se fermait au moyen d'une grosse pierre que l'on roulait au devant.

De même que sous le temple de Jupiter Hélène découvrit sans peine le saint Sépulcre, ainsi sous le temple de Vénus elle retrouva la plate-forme rocheuse du Golgotha, et le doute n'était pas non plus possible à cet égard ; car en déblayant, à l'est de ce monticule, une ancienne citerne abandonnée, on en exhuma les trois croix de Notre-Seigneur et des deux larrons, et plusieurs miracles attestés par de graves témoins contemporains révélèrent quelle était celle sur laquelle le Christ avait été attaché. Il est donc impossible d'admettre que la tradition chrétienne sur le véritable emplacement du Golgotha et du saint Sépulcre ait pu s'altérer avant Constantin. Transmise d'âge en âge, non-seulement par les évêques et par les prêtres de l'Église naissante de Jérusalem, non-seulement par les fidèles, anciens Juifs convertis dont les arrière-grands-pères avaient été témoins de la Passion, mais encore par les Juifs eux-mêmes, qui n'avaient pas voulu reconnaître le Messie et n'avaient pu oublier l'endroit où leurs aïeux l'avaient crucifié, elle était pareillement confirmée par les païens et par les empereurs qui, voyant avec terreur les progrès toujours croissants de la religion nouvelle, cherchaient en vain, par des sanctuaires élevés à leurs idoles, à effacer dans la mémoire des chrétiens les traditions les plus chères; ce qui, en dépit de leurs intentions, tournait au contraire à la glorification de ces souvenirs sacrés, en ajoutant le poids de leur propre témoignage à celui de leurs adversaires. En outre, l'époque de Constantin était trop voisine de la mort du Messie et touchait de trop près à ce mémorable événement, le plus important qui se soit jamais accompli dans le monde, pour que l'on puisse raisonnablement supposer que, l'an 326 de notre ère, quand trois siècles ne s'étaient pas écoulés depuis, quand il suffisait de quelques générations pour remonter aux témoignages formels, indiscutables, émanés de la bouche d'une foule de témoins oculaires, sainte Hélène ait pu être induite en erreur et par les chrétiens, et par les Juifs, et par les monuments païens eux-mêmes, qui proclamaient, à leur manière, la vérité des traditions qu'ils profanaient, et qu'en ordonnant les fouilles dont j'ai parlé, cette pieuse impératrice ne soit arrivée qu'à la découverte d'un Golgotha et d'un tombeau apocryphes. Non, la chose n'est pas possible.

Dira-t-on maintenant que jusqu'à Constantin, il est vrai, la tradition relative à l'emplacement du saint Sépulcre est demeurée intacte, mais qu'elle s'est corrompue ensuite? Telle est, en effet, l'opinion soutenue par M. Fergusson dans son ouvrage intitulé : *An Essay on the topography of Jerusalem.* Ce savant anglais prétend que ce changement dans la tradition aurait eu lieu vers le neuvième siècle, à l'aide de l'ignorance et de la barbarie de ce temps, et qu'auparavant les chrétiens vénéraient le tombeau de Notre-Seigneur dans l'intérieur du monument qui passe pour être la mosquée d'Omar et qui, d'après lui, ne serait que la basilique de Constantin; en un mot, le caveau de la Sakhrah serait, conformément à cette hypothèse, le véritable et authentique tombeau du Christ. Mais, chose étrange, d'un fait aussi important que le transport du saint Sépulcre dans l'église actuelle où on le vénère, il n'est question nulle part. M. Fergusson est le premier et le seul à le signaler, en plein dix-neuvième

siècle. Avant lui, personne n'y avait songé, même de loin, et cette théorie purement imaginaire devrait l'emporter sur une tradition vieille de tant de siècles et qui n'a jamais varié jusqu'à nos jours, comme le prouvent les témoignages successifs et non interrompus d'une foule de pèlerins de toutes races et de toutes nations! La chose n'est pas non plus possible. Que dis-je? De la basilique constantinienne, il subsiste encore quelques fragments notables qui n'offrent absolument aucune ressemblance avec la mosquée d'Omar et qui l'ont précédée. De plus, si les musulmans, qui reconnaissent eux aussi Jésus de Nazareth comme un de leurs prophètes, se fussent un beau jour emparés de l'église de Constantin pour la changer en mosquée, ils n'eussent pas manqué de le dire, et d'affirmer que ce sont eux qui possèdent le véritable et authentique tombeau de ce prophète, tandis que les chrétiens ne montrent à la vénération des fidèles qu'un cénotaphe apocryphe dans la basilique mensongère du Saint-Sépulcre. Or, l'ont-ils fait jamais? Non; car eux-mêmes reconnaissent que le tombeau de Jésus est bien là où les chrétiens le vénèrent encore de nos jours. La première objection par laquelle on essaye de renverser la tradition, comme ayant pu être altérée, soit avant, soit depuis Constantin, est donc de nulle valeur, quand on examine les faits sans parti pris et en ne cherchant que la vérité avec une calme et impartiale raison.

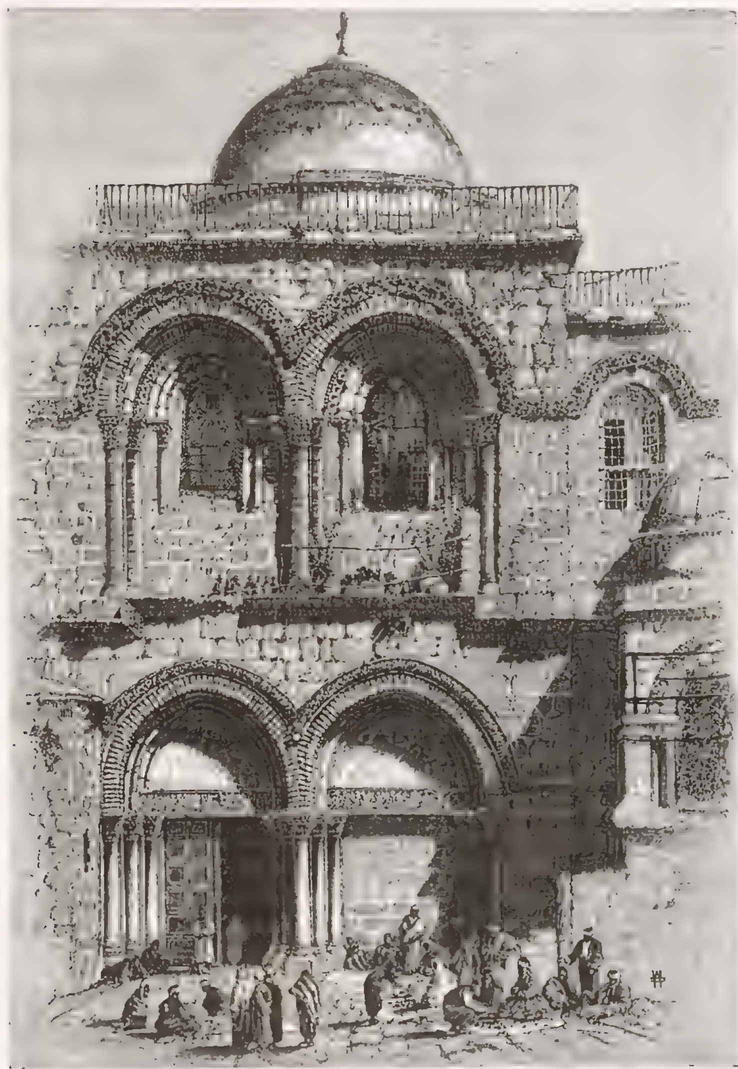
Quant à la seconde objection, elle tombe en quelque sorte d'elle-même, pour peu qu'on étudie avec soin le tracé du second mur d'enceinte. Elle pouvait paraître plausible, au contraire, quand on reculait par erreur si fort au delà des limites de la ville actuelle le tracé de la troisième enceinte. Mais depuis qu'il a été reconnu, d'une manière inattaquable à toute critique, que la troisième enceinte, celle d'Hérode Agrippa, se confondait avec la muraille actuelle, force a été de chercher la seconde enceinte en deçà de la précédente, et les deux tronçons que l'on a retrouvés de nos jours, il y a peu d'années, à l'est de la basilique du Saint-Sépulcre, suffisent, à mon avis, pour démontrer topographiquement l'authenticité du saint Tombeau et du Golgotha qui étaient à la fois en dehors et très-près de la seconde enceinte. La ville de Jérusalem, à l'époque de Notre-Seigneur, et même lorsqu'elle fut assiégée par Titus et que la troisième enceinte construite par Agrippa avait compris dans son périmètre la colline de Bézétha et une partie de celle de Gareb, n'a jamais eu l'étendue immense qu'on lui prête ordinairement, et si, quand elle fut entourée par les armées romaines, une population extraordinaire se pressait alors au dedans de ses remparts, elle y était entassée par suite d'une permission particulière de la Providence, qui, voulant châtier la nation juive tout entière du déicide qu'elle avait commis à la fête de Pâques de l'an 33 de notre ère, fit coïncider les commencements du siége de Titus avec la fête de Pâques de l'année 70, fête qui, selon les habitudes du peuple juif, amena à Jérusalem de tous les points de la Palestine une multitude prodigieuse qui y fut renfermée par l'ennemi, comme une proie destinée aux plus affreuses calamités de la guerre. Il ne faudrait donc pas s'imaginer, ainsi qu'on l'a fait souvent de très-bonne foi, que, pour contenir tant de centaines de mille d'habitants, la ville eût été alors beaucoup plus grande que maintenant; car, partant de cette fausse hypothèse, on est tout naturellement porté à supposer que le troisième mur d'enceinte, du côté du nord, c'est-à-dire du seul côté par où la ville ait pu s'agrandir, débordait bien au delà du mur actuel. Dans ce cas, on semble admettre, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, que le second mur d'enceinte était bien au delà du tracé qu'on doit lui assigner; mais alors on compromet ou, pour mieux dire, on détruit, sans qu'on s'en doute, l'authenticité du saint Sépulcre et du Golgotha, en les enclavant dans cette seconde enceinte, ainsi agrandie témérairement. Heureusement pour ces deux augustes sanctuaires, ils n'ont absolument rien à redouter de l'étude topographique de Jérusalem. Bien au contraire, plus on approfondit cette étude, plus aussi on réconcilie avec les traditions chrétiennes ceux qu'en avaient éloignés

des considérations topographiques trop hâtives et un examen trop superficiel du sol. Que si à Jérusalem il y a trois catégories différentes de sanctuaires, les uns vrais, les autres douteux, les troisièmes évidemment apocryphes, et si cette distinction délicate doit être faite avec une respectueuse indépendance d'esprit qui ne se laisse aveugler ni par les illusions d'une foi peu éclairée ni par le scepticisme d'une raison superbe, cette ville contient dans son sein deux sanctuaires principaux qui, maintenant plus que jamais, par suite de la découverte des véritables cavernes royales qui fixent l'emplacement du troisième mur d'enceinte et de celle des deux tronçons de muraille, situés en deçà du saint Sépulcre, qui déterminent le tracé de la deuxième enceinte, s'élèvent, topographiquement aussi bien que traditionnellement parlant, au-dessus de toute critique, ce sont le Golgotha et le saint Sépulcre. Là tous les esprits impartiaux qui ne cherchent que la vérité doivent se réunir dans une même affirmation; là bientôt, je l'espère, se donneront fraternellement la main la science et la religion.

BASILIQUE DU SAINT-SÉPULCRE.

Lorsque Constantin eut appris de sa pieuse mère qu'elle avait retrouvé sous les temples païens renversés les sanctuaires chrétiens qu'ils recouvraient, il s'empressa d'écrire à Macaire, alors évêque de Jérusalem, pour lui ordonner de bâtir une basilique sur l'emplacement qu'ils occupaient et de ne rien épargner pour en faire l'une des plus belles du monde. La surveillance des travaux fut confiée au préfet du prétoire Drucilianus, et ce fut un prêtre de Constantinople nommé Eustathe qui fut chargé de diriger les ouvriers et de réaliser les grands projets de l'empereur. Une description détaillée de cet édifice nous a été laissée par Eusèbe. (*Vie de Constantin,* l. III, ch. XXXIV et suivants.) Cet écrivain nous en annonce une seconde plus développée encore dans un autre ouvrage qui, malheureusement, n'est pas venu jusqu'à nous. C'est donc cette première description qui a servi de base à tous ceux qui ont essayé de restaurer par la pensée cette basilique depuis longtemps détruite, et parmi lesquels je dois citer particulièrement le professeur anglais Willis, qui a inséré dans le savant ouvrage de Williams, intitulé : *The holy City,* un excellent Mémoire sur l'histoire architecturale de l'église du Saint-Sépulcre, et M. le comte de Vogüé, qui nous a donné sur ce même monument des renseignements si précieux, accompagnés de planches exécutées avec le plus grand soin, dans ses *Églises de la Terre sainte*. La basilique constantinienne, commencée en 326, fut achevée en 335. Elle se composait d'un vaste atrium précédé de propylées et orné de portiques soutenus par des colonnes, et d'une basilique à cinq nefs dont l'entrée était vers l'orient, ce qui était nécessité par les exigences du terrain. L'abside renfermait sous une superbe rotonde le tombeau du Christ; une des nefs latérales du sud contenait le Golgotha; la chapelle souterraine de l'Invention de la Sainte Croix s'étendait sous l'atrium. Conformément à la volonté de l'empereur et aux désirs de sa mère, l'art avait épuisé toutes ses ressources, et les métaux les plus riches avaient été employés avec les marbres les plus rares pour rendre ce monument digne de la majesté des augustes souvenirs qu'il rappelait. Le saint Sépulcre surtout, qui s'élevait au centre de la rotonde et qui était le point capital de l'édifice, avait été décoré avec une magnificence inouïe. Malheureusement, pour en faire un oratoire distinct et le séparer des rochers auxquels il adhérait, il fallut creuser et niveler le sol alentour. On crut aussi, afin de lui donner une forme circulaire ou polygonale, devoir raser la première grotte qui servait de vestibule au Tombeau, comme nous le savons par saint Cyrille, évêque de Jérusalem : « L'entrée du saint Sépulcre, dit-il, était taillée dans le rocher comme celle des tombeaux du pays; elle n'est plus visible, depuis que la première grotte a été détruite

pour les besoins de l'ornementation actuelle. Mais avant que le saint Sépulcre eût été embelli par une munificence royale, il y avait un vestibule devant la porte de pierre. » (*Catéchèses*, XIV.)



Façade du Saint-Sépulcre

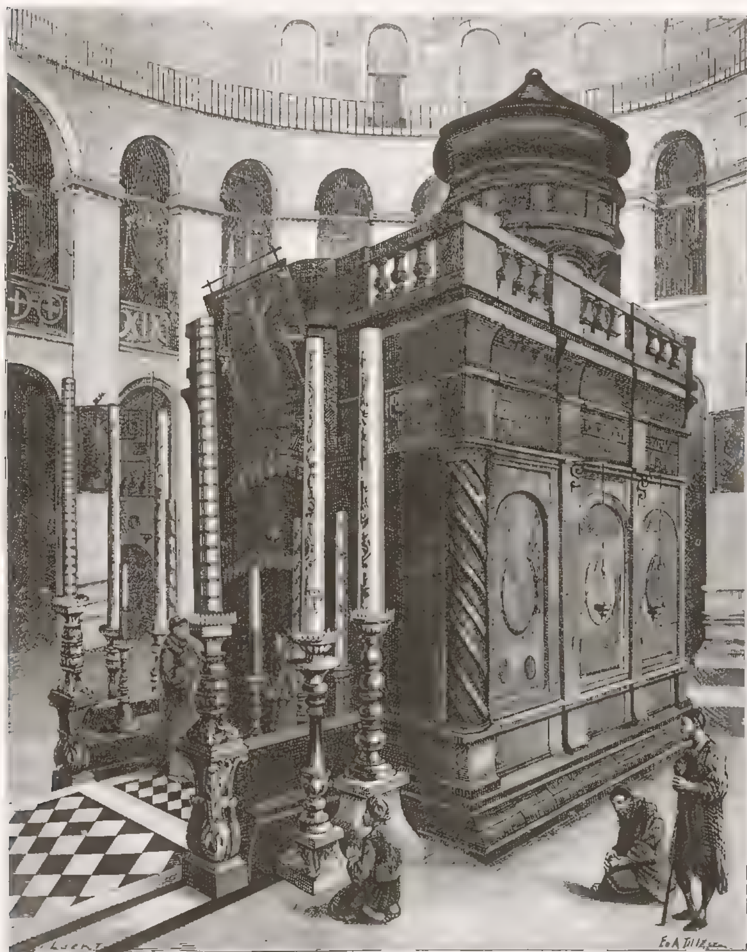
Le roc de la chambre sépulcrale conservée et ainsi isolée disparut lui-même sous un revêtement de marbre et de métaux précieux et fut décoré extérieurement de colonnes. On façonna pareillement le

rocher du Calvaire, et l'on en aplanit les aspérités naturelles, pour en convertir le sommet en une petite plate-forme destinée à supporter une chapelle supérieure, qui fut de même ornée avec un soin infini, tandis que dans ses flancs s'ouvrait une grotte qui devint un autre oratoire. Ah! combien il eût été préférable que l'architecte chargé d'ériger la basilique n'eût en rien altéré la disposition primitive des lieux, et qu'il se fût contenté de comprendre dans une enceinte sacrée à laquelle il aurait donné toute la splendeur qu'il aurait voulu, les roches nues et austères du saint Sépulcre et du Golgotha! Rendues à la lumière du jour, telles qu'elles avaient été exhumées à la suite des déblayements qu'on avait exécutés, et protégées seulement par des grilles ou par des balustrades contre l'indiscrète piété des fidèles ou les outrages des profanateurs, elles nous permettraient encore aujourd'hui, après tant de siècles révolus, de retrouver la physionomie qu'elles offraient, lorsqu'elles furent témoins des dernières scènes de la Passion. Avec quel respect, avec quel saisissement profond les aurions-nous contemplées, montrant encore les traces visibles du sang divin dont elles furent teintes!

L'an 335, on fit la dédicace de la basilique, qui prit le nom de *Martyrion* ou de *Témoignage,* parce qu'elle renfermait les témoins sacrés des suprêmes souffrances et de la mort du Christ. Une foule immense de fidèles, de prêtres et d'évêques assista à cette imposante cérémonie, qui fut célébrée avec une pompe extraordinaire.

Ce superbe monument, l'une des gloires de la chrétienté, avec ses portiques, sa forêt de colonnes, ses marbres et ses métaux de grand prix, ses peintures et ses mosaïques, fut presque totalement détruit, l'an 604 de notre ère. Cette année-là, en effet, Chosroès II, roi des Perses, à la tête d'une armée formidable, grossie de 26,000 Juifs, s'empara de Jérusalem, mit tout à feu et à sang, rasa la basilique du Saint-Sépulcre et emporta avec lui la vraie croix. De retour dans ses États, il succomba bientôt lui-même sous les coups de Siroès, son fils, qui, vaincu à son tour par Héraclius, fut contraint de lui rendre la vraie croix. Ce fut cet empereur, comme on le sait, qui eut l'honneur de rapporter triomphalement à Jérusalem cette précieuse relique et de la replacer, le 14 septembre 629, dans la nouvelle église du Saint-Sépulcre. Celle-ci venait d'être relevée de ses ruines par un simple moine, abbé du couvent de Théodose, qui devint plus tard patriarche de Jérusalem. Modeste, c'était le nom de ce religieux, ne pouvant disposer des richesses et des ressources qu'avait eues Constantin, ne put, comme cet empereur, embrasser dans un seul et immense édifice tous les sanctuaires que la basilique primitive avait abrités; mais obligé de se réduire à un plan moins grandiose, il se contenta de construire quatre petites églises, rapprochées les unes des autres, unies par des murs et attenantes à une cour pavée de marbre. C'étaient : 1° l'église de la Résurrection, ou *Anastasis,* qui renfermait le saint Sépulcre; 2° l'église du Golgotha, bâtie sur le lieu du crucifiement; 3° l'église de l'Invention, qui recouvrait l'endroit où fut trouvée la sainte Croix, et appelée souvent par les pèlerins Martyrion, ou basilique de Constantin, bien qu'elle ne fût qu'une simple chapelle souterraine du grand édifice érigé par cet empereur; 4° l'église dédiée à la Vierge, dont l'emplacement n'est pas déterminé d'une manière certaine, mais qui, d'après l'opinion de M. de Vogüé, contenait la pierre de l'Onction. La basilique constantinienne n'avait pu être arrachée de ses fondations par les hordes barbares de Chosroès, qui avaient passé comme un torrent dévastateur, renversant tout, mais n'ayant pas le temps de tout anéantir. Il devait donc subsister de cette puissante construction des fragments considérables que Modeste ne manqua pas, sans doute, d'utiliser dans sa restauration. Aujourd'hui encore, en effet, après les nouvelles destructions suivies d'autres réédifications que ce monument a subies, on retrouve çà et là, en étudiant l'église actuelle, des portions de murs, notamment dans la partie inférieure de la rotonde, qui paraissent remonter jusqu'à Constantin.

Cependant, en 637, Jérusalem à peine reconquise sur les Perses tombe entre les mains des musulmans, après une vigoureuse résistance. Omar, plus généreux qu'on ne pouvait s'y attendre, respecte en entrant dans la ville les personnes, les propriétés et les églises des chrétiens, et retourne dans



L'Edicule du Saint-Sépulcre.

son désert, après avoir jeté les fondements d'une mosquée sur les ruines du temple de Salomon.

Vers l'an 800, Charlemagne envoie à Jérusalem d'abondantes aumônes pour la réparation des églises et la fondation d'un couvent destiné à héberger les pèlerins latins. Il reçoit, à son tour, en signe d'alliance, d'Haroun ar-Raschid, les clefs du saint Sépulcre. Par la remise de ces clefs, le khalife de Bagdad conférait à l'empereur d'Occident le droit officiel de posséder et de protéger les Lieux saints,

et à partir de ce moment, la France, dans la personne de son tout-puissant souverain, inaugure son glorieux patronage, déjà dix fois séculaire, des sanctuaires chrétiens de la Palestine.

Les quatre églises construites par Modeste sur l'emplacement de la basilique de Constantin sont elles-mêmes démolies, l'an 1010, par l'ordre du féroce et insensé Hakem. Trente-sept ans plus tard, elles sont relevées par l'empereur grec Constantin IX, surnommé Monomaque.

Maîtres de Jérusalem, le 15 juillet 1099, les croisés n'ont d'abord pas le temps, pendant les premières années de leur occupation, absorbés qu'ils sont par des guerres continuelles, de restaurer les quatre églises dont nous parlons; mais ensuite ils réunissent dans un seul monument ces quatre sanctuaires, isolés auparavant, et les reconstruisent eux-mêmes en partie, sauf celui de Sainte-Marie, qui recouvrait, selon toute apparence, la pierre de l'Onction, et qu'ils suppriment. Ils n'ont que peu de changements à faire à l'église de l'Invention de la sainte Croix, qui, grâce à sa position souterraine, avait échappé plus que les autres aux dévastations des âges précédents, et dont toute la partie inférieure, ainsi que les lourdes colonnes byzantines, semblent dater de l'époque de Modeste. Les constructions du onzième siècle se composaient, comme celles du huitième, d'une rotonde renfermant le saint Sépulcre et de trois autres églises séparées et peu considérables.

« Après que, avec l'aide de Dieu, dit Guillaume de Tyr, les croisés eurent pris Jérusalem, les édifices susdits leur parurent trop petits. Ils ajoutèrent à l'église primitive une construction solide et très-élevée, qui, continuant et enserrant les parties anciennes, comprit tous ces sanctuaires dans un même édifice. » (L. VIII, ch. III.)

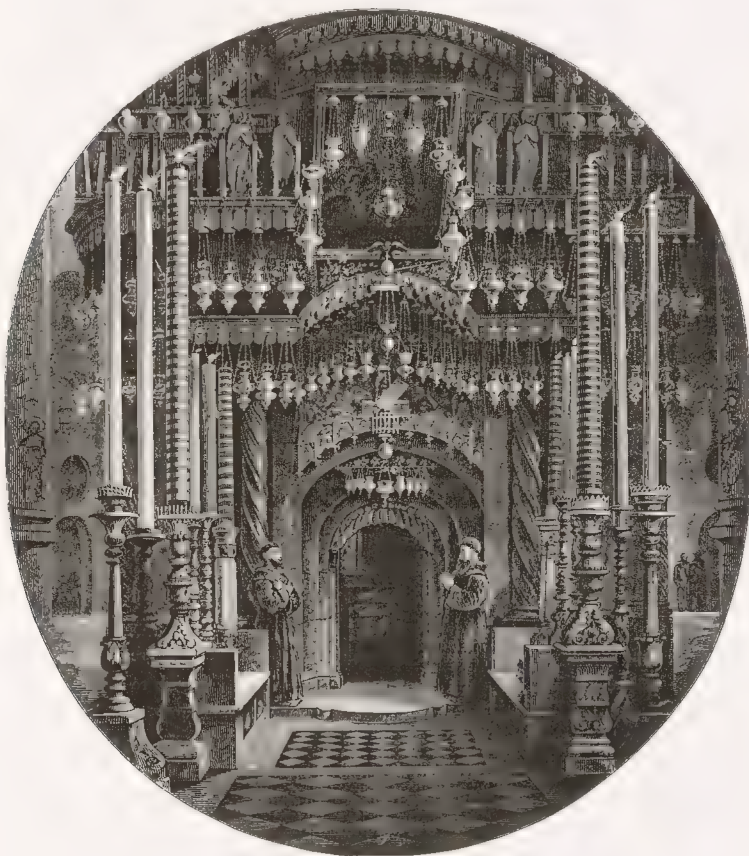
C'est aux croisés qu'il faut attribuer le transept avec sa coupole, le chœur qui forme l'église actuelle des Grecs, la grande façade méridionale avec son élégante corniche, ses fenêtres ogivales, ses deux belles portes jumelles et enfin son clocher, découronné aujourd'hui de ses étages supérieurs. Tous ces travaux de l'époque des Croisades ont été supérieurement analysés par M. le comte de Vogüé dans son ouvrage des *Églises de la Terre sainte,* et je prie le lecteur de vouloir bien le consulter, s'il veut approfondir ce sujet.

Lorsqu'en 1187 Jérusalem, après la funeste bataille de Hattin, retomba sous le joug des musulmans, l'église du Saint-Sépulcre faillit être rasée complétement.

« Quelques zélés musulmans, dit Emad-eddin, avaient conseillé à Saladin de détruire ce monument, prétendant qu'une fois que le tombeau du Messie serait comblé et que la charrue aurait passé sur le sol de l'église, il n'y aurait plus de motif pour les chrétiens d'y venir en pèlerinage; mais d'autres jugèrent plus convenable d'épargner ce monument religieux, parce que ce n'était pas l'église, mais le Calvaire et le Tombeau qui excitaient la dévotion des chrétiens, et que, lors même que la terre eût été jointe au ciel, les nations chrétiennes n'auraient pas cessé d'affluer à Jérusalem. Ils firent observer que, lorsque le khalife Omar, dans le premier siècle de l'islamisme, se rendit maître de la Ville sainte, il permit aux chrétiens d'y demeurer, et respecta l'église du Saint-Sépulcre. » (*Bibliothèque des Croisades,* IVe partie, p. 214.)

Celle-ci fut d'abord desservie par quelques prêtres latins, puis par des prêtres syriens. Concédée en 1230 par le pape Grégoire IX aux Franciscains, elle fut en 1244 ravagée par les Karesmiens. Ces hordes sauvages y passèrent au fil de l'épée tous les malheureux qui y avaient cherché un asile, en commençant par les religieux qui en étaient les gardiens. En 1342, la possession de cette basilique fut de nouveau confirmée aux Franciscains par une bulle de Clément VI. Vers la fin du quinzième siècle, Philippe, duc de Bourgogne, obtint du Sultan la permission d'y faire des restaurations. En 1555, le R. P. Boniface de Raguse, alors gardien du couvent du Mont-Sion, reconstruisit l'édicule sacré avec

les dons de plusieurs souverains catholiques. Dans les premières années du dix-septième siècle, quelques réparations furent exécutées dans l'église elle-même. En 1719, la grande coupole et plusieurs chapelles furent restaurées par les Latins, à la demande du marquis de Bonnac, alors ambassadeur de France à Constantinople, qui leur obtint, à cet effet, un firman très-explicite.



FAÇADE DE L'ÉDICULE DU SAINT-SÉPULCRE.

En 1808, dans la nuit du 12 au 13 octobre, un violent incendie éclata tout à coup dans la chapelle des Arméniens, sur une des galeries supérieures de l'église. Allumé, dit-on, par les Grecs, qui, de leur côté, imputent ce crime aux Arméniens, ou peut-être seulement causé par une simple imprudence, il se propagea bientôt avec une force irrésistible, dévorant la coupole, qui finit par s'écrouler avec un bruit effroyable, en écrasant les colonnes qui la supportaient et le saint édicule qu'elle couronnait. De nombreuses chapelles furent également atteintes et très-dégradées par les flammes. Si les Grecs ne

furent pas les auteurs de cet incendie, du moins ils en profitèrent grandement, car les Franciscains, alors peu soutenus par la France, furent dans l'impossibilité de relever, abandonnés à eux-mêmes, l'église du Saint-Sépulcre, et les Grecs sollicitèrent et obtinrent un firman qui les autorisa à reconstruire ou à réparer toutes les parties qui avaient été détruites ou endommagées. Ces reconstructions et ces réparations furent exécutées à la hâte et assez grossièrement. Alors furent brisés à dessein les tombeaux de Godefroy et des autres rois latins, situés les uns dans la chapelle d'Adam et les autres à côté, le long du chœur des Grecs; alors aussi des inscriptions grecques remplacèrent sur divers points, et notamment dans l'intérieur de l'édicule sacré, les inscriptions latines qui attestaient auparavant les droits séculaires des Latins à la légitime possession de ces sanctuaires.

Dès 1852, la grande coupole, bien que refaite depuis quarante ans à peine, était déjà très-détériorée; dix ans après, elle menaçait ruine. A la suite de longues négociations, on commença à la reconstruire en 1863; ce travail fut achevé en 1868, aux frais communs de la France, de la Russie et de la Turquie, qui envoyèrent chacune un architecte choisi par elles pour mener à bonne fin cette importante entreprise. La coupole que l'on voit maintenant est élégante, savamment conçue, et fait honneur à l'architecte français, M. Mauss, qui en a dressé le plan. Les peintures qui l'ornent intérieurement sont gracieuses et dues à un autre Français, M. Salzmann. Malheureusement, je ne puis m'empêcher de regretter qu'elles n'offrent aucun caractère religieux. Les trois gouvernements qui s'étaient associés pour cette œuvre voulaient sans doute, par cette absence d'emblèmes religieux, imposée aux architectes et aux artistes, neutraliser en quelque sorte la coupole, ainsi que le saint édicule qu'elle recouvrait. Mais, d'un autre côté, il en résulte que la voûte qui surmonte le sanctuaire le plus auguste de la chrétienté a une ornementation tout à fait profane. Pour mon compte, j'aurais préféré une solution différente de cette question, que j'ai suivie autrefois avec un vif intérêt. Je crois qu'après la prise de Sébastopol, la France aurait pu mieux profiter qu'elle ne l'a fait du puissant ascendant qu'elle avait conquis alors, et revendiquer hautement les droits séculaires que les Latins possédaient avant le fatal incendie de 1808. Seule elle pouvait, au nom et avec le secours du monde catholique, qu'elle représentait, reconstruire la coupole du saint Sépulcre et la décorer de tous les emblèmes religieux dont on s'attend naturellement à la voir ornée. Que si, au contraire, par esprit de conciliation, elle voulait admettre à coopérer avec elle à cette entreprise le monde grec, personnifié alors par la Russie, qui néanmoins, jusqu'à la guerre de Crimée, n'avait jamais figuré comme la patronne officielle des intérêts de la religion grecque, dont le patriarche de Constantinople était le véritable représentant, elle devait plutôt, à mon avis, appeler à elle le concours des artistes grecs aussi bien que celui des latins mêlés, afin d'élever de concert, au-dessus du saint Tombeau déclaré neutre, et comme tel appartenant à toutes les communautés chrétiennes, une coupole en quelque sorte triomphale, où les arts de la mosaïque, de la peinture et de la sculpture se seraient tous associés pour célébrer dans tous les rites une espèce d'hymne de reconnaissance, de vénération et d'amour envers le Rédempteur du genre humain.

Tout le monde a entendu parler de la cérémonie du feu sacré, que les Grecs célèbrent chaque année à Jérusalem, le samedi saint, dans la basilique du Saint-Sépulcre. Témoin moi-même deux fois, en 1854 et en 1863, de ce prétendu miracle, qui attire une foule énorme de pèlerins de la Grèce, de l'Asie Mineure, de l'Égypte, de l'Arménie et de la Russie, je pourrais en décrire ici toutes les phases et dire à quels scandales, quelquefois même à quelles luttes acharnées et sanglantes il donne lieu; mais j'aime mieux transporter mon lecteur loin du bruit et du tumulte, et parcourir avec lui, à la suite des Révérends Pères Franciscains, les différentes stations de la procession solennelle qu'ils accomplissent

chaque jour autour de la basilique, ce qui nous permettra d'en connaître les principaux sanctuaires.
La chapelle dite de l'*Apparition*, d'où nous allons partir, appartient aux Latins. Elle est située à



CHAPELLE DE SAINTE-HÉLÈNE.

l'extrémité du transept septentrional. Le maître-autel y marque l'endroit où, d'après une tradition, Notre-Seigneur aurait apparu à sa sainte Mère après sa résurrection. A gauche de l'autel principal, un

petit autel contient un fragment de la colonne de la Flagellation. De là, en nous dirigeant vers l'est, le



Chapelle souterraine de l'Invention de la sainte Croix

long d'une ancienne colonnade dite les Sept Arceaux de la Vierge, nous arrivons à la *Prison de Notre-Seigneur*. C'est probablement une vieille citerne voûtée où l'on croit que le Christ a été retenu quelque

temps, pendant que l'on faisait sur le Calvaire les apprêts de son supplice. Cette chapelle est la propriété des Grecs.

Plus loin, nous passons devant la chapelle consacrée à la mémoire de *saint Longin,* de ce soldat qui perça de sa lance le côté du Sauveur et qui se convertit ensuite, à la vue des miracles qui s'opérèrent à sa mort. Elle appartient également aux Grecs.

A quelques pas de là, vers le sud, la chapelle de la *Division des vêtements,* qui est entre les mains des Arméniens, indique l'endroit où les soldats, après avoir crucifié Jésus, firent quatre parts de ses vêtements et tirèrent sa tunique au sort, parce qu'elle était sans couture et d'un seul tissu.

A une faible distance au sud de cette chapelle, en contournant le chevet de l'église des Grecs, l'ancien chœur des chanoines latins, nous rencontrons un escalier de vingt-six marches qui nous conduit à la chapelle souterraine de *Sainte-Hélène.* Elle peut avoir vingt mètres de long sur treize de large; deux absides la terminent vers l'orient; sa partie centrale est éclairée par une petite coupole qui repose sur quatre lourdes colonnes couronnées de chapiteaux différents et d'apparence byzantine. Cette chapelle, dont la voûte seule est de l'époque des Croisades et qui date elle-même probablement de la restauration entreprise par le moine Modeste, appartient aux Abyssiniens. Elle est dédiée à la pieuse impératrice, qui aurait de là assisté aux fouilles que l'on pratiquait au pied oriental du Golgotha pour y retrouver la croix du Sauveur.

En descendant encore treize autres marches du côté de l'épître, nous parvenons à la chapelle de l'*Invention de la sainte Croix,* oratoire très-irrégulier, long d'environ sept mètres, et que possèdent les Pères Franciscains. C'est une ancienne citerne abandonnée, creusée dans le roc, et où l'on découvrit les trois croix, le titre de celle de Notre-Seigneur, les clous et l'éponge.

Après avoir remonté ces deux escaliers, et en suivant maintenant de l'est à l'ouest la nef collatérale du sud, nous laissons à notre gauche la chapelle des *Impropères* ou des *Outrages,* ainsi appelée parce que l'on y vénère un tronçon de colonne sur lequel on croit que Jésus était assis au Prétoire, lorsqu'il fut couronné d'épines et couvert d'opprobres. Cette chapelle appartient aux Grecs. Nous arrivons ensuite au Calvaire. Si plusieurs des chapelles dont je viens de parler, justement parce qu'elles localisent d'une manière si précise certaines particularités relatives aux dernières scènes de la Passion, peuvent inspirer sous ce rapport quelques doutes à une critique sévère (j'en excepte, bien entendu, la chapelle de l'*Invention de la sainte Croix,* qui paraît réunir en sa faveur des probabilités qui approchent de la certitude), il n'en est plus de même du Calvaire. Ici tout atteste, tout proclame l'authenticité de ce sanctuaire. Et d'abord, que l'on ne s'imagine pas que le Golgotha était une montagne. Saint Matthieu dit simplement :

« *Et venerunt in locum, qui dicitur Golgotha, quod est Calvariæ locus.* » (Saint Matthieu, ch. xxvii, ℣ 33.)

« Et ils vinrent en un lieu appelé Golgotha, c'est-à-dire lieu du Calvaire. »

Les trois autres évangélistes désignent ce même endroit sous le terme de *locus Calvariæ* (lieu du Calvaire), et non de *mons Calvariæ* (montagne du Calvaire). Ce n'est que plus tard que l'on a supposé et répété à tort que Notre-Seigneur avait été mis en croix sur un sommet élevé qui pouvait être aperçu de fort loin. En réalité, le Golgotha ou le Calvaire était un simple petit monticule rocheux qui dominait de quelques mètres seulement le jardin de Nicodème d'Arimathie, situé en contre-bas à l'ouest, et qui avoisinait l'une des portes de la ville appartenant à la seconde enceinte. Ce rocher, à l'époque de Notre-Seigneur, renfermait à sa partie inférieure une grotte qui a été depuis transformée en une chapelle consacrée à Adam, parce qu'une fort ancienne tradition y place la sépulture du premier

homme. Cette tradition, sans doute, est loin de commander de notre part une créance absolue et de s'imposer à notre esprit comme une histoire parfaitement authentique. Néanmoins, plusieurs Pères de l'Église l'ont adoptée.

Nous lisons, par exemple, dans saint Basile :

« On conserve dans l'Église une tradition qui nous apprend que l'ancienne Judée fut habitée par Adam, qui s'y réfugia aussitôt qu'il fut chassé du Paradis terrestre... que ce fut aussi la Judée qui reçut la dépouille mortelle du premier homme... Sa tête fut enterrée en un lieu qu'on appela tout naturellement *Cranion,* ou Calvaire (le lieu du Crâne), parce qu'un tel objet devait nécessairement frapper les hommes de cette époque. Il est bien probable que Noé n'ignorait pas où était le tombeau du chef et du père du genre humain, puisque, aussitôt après le déluge et de la bouche même de Noé, cette tradition se répandit partout, et que ce fut là, sur le lieu du Calvaire, que Notre-Seigneur souffrit pour frapper la mort dans son origine même. » (*Commentaire sur Isaïe,* ch. XV.)

Origène, saint Ambroise, saint Augustin et d'autres encore reproduisent en des termes différents la même opinion. C'est à cause de cette tradition qu'on a coutume de peindre ou de sculpter une tête de mort au pied du crucifix, image touchante de la miséricorde du Christ, dont le sang aurait coulé du Golgotha sur la poussière de l'auteur de notre race, pour le racheter, et en lui l'humanité tout entière. Quoi qu'il en soit, l'absidiole qui passe pour être l'ancien tombeau d'Adam se trouve juste au-dessous de la cavité dans laquelle fut dressée la croix du Sauveur, et le sang de la divine victime aurait pu, par conséquent, distiller par la fissure du rocher entr'ouvert sur la tête du premier homme, si elle avait été déposée en cet endroit.

Un escalier de dix-huit marches conduit à la chapelle supérieure du Calvaire. Celle-ci repose en partie sur le roc et en partie sur des voûtes artificielles. Elle se divise elle-même en deux compartiments parallèles séparés par de vastes piliers : l'un, dit du *Crucifiement,* appartient aux Latins et marque l'endroit où le Christ fut cloué sur la croix, pendant que l'instrument de son supplice était étendu à terre; il avoisine, vers le sud, un petit oratoire dont on est séparé par une grille et appelé la chapelle de *Notre-Dame des Sept-Douleurs.* C'est là, dit-on, où se tenait la Sainte Vierge avec saint Jean, lorsque les bourreaux attachaient Notre-Seigneur à la croix. Cet oratoire attenant au Calvaire et qui autrefois servait à le mettre en communication avec le dehors, est également la propriété des Latins. Les Grecs, au contraire, possèdent le second compartiment de la chapelle du Calvaire, celui où la croix de Notre-Seigneur fut plantée. Non loin du trou où elle fut dressée, on remarque, en soulevant une plaque d'argent, une large fente qui s'est produite dans le rocher, et qui, traversant du haut en bas le Golgotha, va aboutir à l'absidiole de la chapelle inférieure d'Adam, comme je l'ai dit tout à l'heure. Cette fente est celle qu'une tradition constante et invariable attribue à la violente commotion qu'éprouva la nature tout entière, lorsque le Fils de Dieu, son maître et son souverain, exhala son dernier soupir.

Nous lisons à ce sujet dans saint Matthieu :

« 50. Jésus, jetant un grand cri pour la seconde fois, rendit l'esprit.

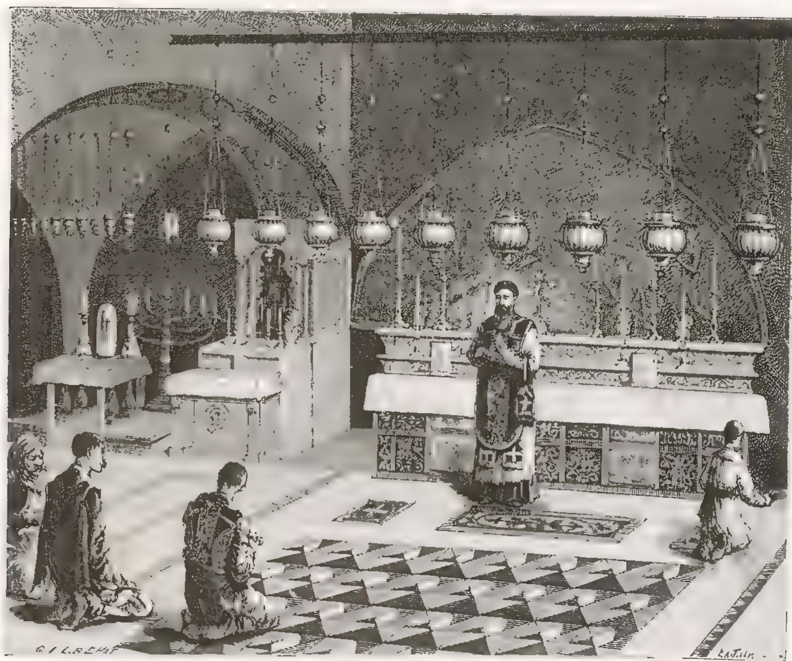
« 51. En même temps, le voile du Temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas; la terre trembla, les rochers se fendirent.

« 52. Les sépulcres s'ouvrirent, et plusieurs corps de saints qui étaient dans le sommeil de la mort ressuscitèrent. » (Saint Matthieu, ch. XXVII, ℣ 50-52.)

Cette fente est-elle artificielle, comme on pourrait d'abord le croire? Non, répondent plusieurs savants naturalistes qui l'ont étudiée. Les deux côtés de la fissure, en effet, tout en s'adaptant parfai-

tement l'un à l'autre, font néanmoins des circuits tellement compliqués, qu'il aurait été impossible à l'art de les contrefaire ni d'y parvenir par le moyen d'aucun instrument. Sans citer ici les témoignages de ces divers savants, je me bornerai à emprunter au célèbre Anglais Addison le fait suivant, déjà rapporté par Mgr Mislin dans son bel ouvrage sur les *Saints Lieux* (t. II, p. 327) :

« Un gentilhomme anglais, homme très-estimable, qui avait voyagé en Palestine, m'a assuré que son compagnon de voyage, déiste plein d'esprit, cherchait, chemin faisant, à tourner en ridicule les récits que les prêtres catholiques leur faisaient sur les lieux sacrés. Ce fut dans ces dispositions qu'il



Chapelle supérieure du Calvaire.

alla visiter les fentes du rocher que l'on montre sur le mont Calvaire, comme l'effet du tremblement de terre arrivé à la mort de Jésus-Christ. Mais lorsqu'il vint à examiner ces ouvertures avec l'exactitude et l'attention d'un naturaliste, il dit à son ami : « Je commence à être chrétien. J'ai fait, continua-t-il, « une longue étude de la physique et des mathématiques, et je suis assuré que les ruptures du rocher « n'ont jamais été produites par un tremblement de terre ordinaire et naturel. Un ébranlement pareil eût, « à la vérité, séparé les divers lits dont la masse est composée; mais c'eût été en suivant les veines qui « les distinguent, et en rompant leur liaison par les endroits les plus faibles. J'ai observé qu'il en est « ainsi dans les rochers que les tremblements de terre ont soulevés, et la raison ne nous apprend rien « qui n'y soit conforme. Ici, c'est tout autre chose : le roc est partagé transversalement, la rupture croise « les veines d'une façon étrange et surnaturelle. Je vois donc clairement et démonstrativement que c'est

« le pur effet d'un miracle, que ni l'art ni la nature ne pouvaient produire. C'est pourquoi je rends « grâces à Dieu de m'avoir conduit ici pour contempler ce monument de son merveilleux pouvoir, monu- « ment qui met dans un si grand jour la divinité de Jésus-Christ. » (*De la religion naturelle,* t. II.)

Ce passage et d'autres encore que je pourrais invoquer, prouvent combien il faut se garder en Palestine de prononcer trop vite, au nom de la science, contre certaines traditions qui tout d'abord étonnent la raison; car si un savoir superficiel les tourne parfois en ridicule, un savoir plus profond les admet et est contraint, en s'inclinant devant elles, de leur rendre un solennel hommage.

En redescendant du Calvaire, la procession s'arrête devant la *Pierre de l'Onction.* C'est une immense dalle rectangulaire en pierre rougeâtre, ornée à chacun des angles d'un pommeau doré, et qui recouvre l'endroit où Joseph d'Arimathie et Nicodème auraient embaumé le corps de Notre-Seigneur, avant de l'ensevelir dans le tombeau. La Pierre de l'Onction appartient en commun aux Latins, aux Grecs, aux Arméniens et aux Coptes. De nombreuses lampes suspendues au-dessus y brûlent continuellement.

Enfin, la procession termine le parcours qu'elle vient de faire de la basilique par une dernière station devant l'édicule du Saint-Sépulcre.

Cet édicule, tel actuellement que l'ont refait les Grecs après l'incendie de 1808, occupe le centre de la grande rotonde. Sa forme est celle d'un oratoire allongé, carré sur le devant à l'orient et pentagone à l'occident; sa longueur est de huit mètres vingt-six centimètres, et sa plus grande largeur de cinq mètres quarante-sept centimètres. Tout entier bâti en marbre, il est orné extérieurement de seize pilastres. Une lourde coupole gréco-russe surmonte la chambre du Sépulcre et a remplacé le gracieux clocheton du seizième siècle, dû aux restaurations du P. Boniface de Raguse. Le vestibule, appelé *Chapelle de l'Ange,* est décoré également de pilastres et de colonnettes à l'intérieur. Long de trois mètres quarante-cinq centimètres, sur une largeur de deux mètres quatre-vingt-dix centimètres, il renferme dans sa partie centrale, et encastrée dans un cadre de marbre blanc, une partie de la grosse pierre qui avait été roulée devant la chambre sépulcrale pour la clore, et sur laquelle les saintes femmes virent un Ange assis, lorsqu'elle eut été renversée et qu'elles vinrent elles-mêmes, le jour de la Résurrection, de grand matin, pour embaumer Jésus. De là, par une baie cintrée, basse et étroite et creusée dans le roc, on pénètre dans la chambre sépulcrale. Celle-ci mesure deux mètres sept centimètres de long, sur un mètre quatre-vingt-treize centimètres de large. Revêtue complétement de marbre blanc, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, elle cache sous cette enveloppe artificielle le roc nu qui la constituait auparavant, roc qui a été probablement bien entamé par suite des démolitions et des reconstructions successives que cet édicule a subies, mais qui néanmoins existe encore en partie, comme cela ressort du témoignage formel du P. Boniface de Raguse, qui répara cet oratoire en 1555, et celui aussi du P. Trifone Lopez, religieux espagnol qui vivait encore en 1852, et que j'ai pu consulter lors de mon premier voyage à Jérusalem. Ce vénérable vieillard, qui avait assisté, en 1808, à l'incendie de la basilique et avait passé un demi-siècle en Palestine, avait vu l'édicule sacré dépouillé de son revêtement de marbre pendant que les Grecs le reconstruisaient, et son affirmation concordait parfaitement avec celle du P. Boniface de Raguse relativement à l'existence d'un noyau considérable de roc sous les plaques de marbre qui le dérobent à nos regards. Le long de la paroi septentrionale de cette petite chambre, s'élève de soixante-dix-sept centimètres au-dessus du sol le tombeau du Christ, sorte d'auge rectangulaire ménagée dans l'épaisseur du roc évidé, et dans laquelle le corps de Notre-Seigneur avait été déposé. Elle mesure, avec le revêtement de marbre blanc qui l'enveloppe et la transforme en une espèce de coffre oblong, deux mètres de long sur quatre-vingt-dix centimètres de large.

On s'imagine souvent que la table de marbre qui recouvre ce tombeau repose, non sur un sarcophage vide, mais sur un banc rocheux, espèce de lit funèbre préparé pour recevoir le corps de Joseph d'Arimathie, et qui, par un dessein particulier de la Providence, aurait eu l'honneur inattendu de servir de support à celui de Notre-Seigneur; mais c'est là une complète erreur. Dans les innombrables nécropoles judaïques que j'ai examinées à travers toute l'étendue de la Palestine, j'ai toujours



Russes achetant des bougies pour le saint Sépulcre.

remarqué que les morts avaient été constamment placés, soit dans des fours à cadavres creusés dans les parois latérales des chambres sépulcrales, soit dans des sarcophages immobiles ou auges funéraires attenantes au roc dans la masse duquel elles avaient été taillées, ce qui est le cas du tombeau de Notre-Seigneur, soit dans des sarcophages mobiles que l'on disposait sur le sol ou bien sur des bancs rocheux plus ou moins élevés. Jamais le corps, en effet, ne devait être à découvert et exposé à tous les regards, étalé sur une sorte de couche funèbre, comme il l'eût été forcément sur un banc. D'ailleurs, l'assertion du R. P. Boniface de Raguse est des plus nettes sur ce point, ainsi qu'il l'a consignée dans une lettre

célèbre qu'a reproduite le R. P. Quaresmius, et dont j'emprunte le passage suivant à ce savant religieux, qui nous a laissé, comme on le sait, un volumineux et très-docte ouvrage en latin sur la Palestine, sous le titre de *Elucidatio Terræ sanctæ :*

« *Cum vero lamina una alabastri ex iis quibus sepulcrum operiebatur et quas Helena sancta ibi collocaverat, ut super iis sacrosanctum missæ mysterium celebraretur, necessitate urgente commovenda esset, apparuit nobis apertus locus ille ineffabilis, in quo triduo Filius hominis requievit, ut plane cœlos apertos videre tunc nobis et illis qui nobiscum aderant omnibus videremur. Erat locus sacrosancto Domini Jesu cruore, unguento illo, quo ad sepulturam unctus fuerat permixto tanquam fulgentibus solis radiis undequaque lucens, quem piis gemitibus et spirituali quadam animi lætitia et lacrymis excipientes, et conspeximus et deosculati sumus..... In medio sacrosancti loci lignum reperimus collocatum ac sudario pretioso involutum, quod cum in manus reverenter suscepissemus deosculatique fuissemus, ubi primum illud aeri expositum est, inter manus nostras sudarium in nihilum abiit, nonnullis aureis filis ex illo solum manentibus.* » (*Elucidatio Terræ sanctæ,* l. V, c. XIII.)

De ce passage il résulte de la manière la plus expresse qu'aussitôt que le R. P. Boniface de Raguse eut enlevé l'une des plaques d'albâtre qui recouvraient le tombeau du Sauveur et que sainte Hélène avait placées dessus pour qu'on pût y célébrer la messe, il vit l'intérieur du lieu ineffable dans lequel (*in quo*) le Fils de l'homme avait reposé pendant trois jours. De tous côtés des traces de sang et de parfums y frappèrent ses regards, et au milieu était un morceau de la vraie croix enveloppé dans un tissu précieux, qui s'anéantit, en quelque sorte, dès qu'il fut soumis à l'air et à la lumière, en ne laissant plus entre les mains du pieux religieux, qui le saisissait avec respect, qu'un petit nombre de fils d'or.

Que dire maintenant des pensées qui se pressent dans l'esprit et des sentiments qui surabondent dans le cœur lorsqu'on évoque en soi-même, en parcourant cette basilique, tous les grands événements qui s'y sont accomplis, surtout si l'on a le bonheur, comme je l'ai eu plusieurs fois, d'y pouvoir passer la nuit! Alors, en effet, le profond silence qui règne dans les nefs désertes et les grandes ombres qui enveloppent le monument et qui ne sont un peu dissipées, de distance en distance, que par les nombreuses lampes qui brûlent, sans jamais s'éteindre, devant chaque oratoire, enlèvent l'âme à elle-même et l'absorbent tout entière dans une muette contemplation, que ne distrait plus, comme pendant le jour, la foule qui assiége l'édifice sacré. Dans de pareils moments, tout contribue à plonger l'imagination dans l'une de ces rêveries méditatives qu'il faut avoir éprouvées pour en comprendre le puissant attrait. Les heures s'écoulent sans laisser de traces ni de fatigue, et le passé, avec ses mystères les plus sublimes et les plus émouvants, semble revivre sous vos yeux. Au Calvaire, on croit assister aux dernières et douloureuses scènes de la Passion; on entend retentir ce cri suprême qui a traversé tous les siècles : *Consummatum est, tout est consommé!* on voit, au pied de la croix, la Vierge Mère et le disciple bien-aimé en pleurs. Si l'on est venu en incrédule, on peut, comme un autre Thomas, mettre sa main dans la fente miraculeuse du rocher, témoin fidèle et irrécusable de la véracité des Évangiles et de la divinité de l'Homme-Dieu expirant sur un gibet. Au-dessus de tout, rayonne l'incomparable figure du Christ qui va mourir, et par sa mort racheter l'humanité coupable.

Que si, descendant du Golgotha, on s'achemine vers le saint Sépulcre, à l'instant où l'on pénètre dans la Chapelle de l'Ange, on s'imagine apercevoir le messager céleste assis sur la pierre renversée qui fermait l'entrée du tombeau; les pieuses femmes accourues dès l'aube du jour pour embaumer de nouveau le Sauveur entrent avec vous. Mais le sépulcre est vide, la mort n'a pu garder longtemps son hôte divin, devenu son vainqueur, et sur ce sépulcre ouvert d'où sont sorties la vie et la rédemption

du monde, dix-neuf siècles ont déjà prié, et tous les siècles futurs prieront encore jusqu'à la fin des



Tour faussement appelée Antonia.

temps. Que de larmes, que de soupirs, que d'invocations ferventes, que d'actes d'adoration dans toutes les langues se sont échappés des yeux et des lèvres des innombrables pèlerins qui sont venus tour à

tour se prosterner devant cette étroite demeure où le Fils de l'homme a dormi trois jours son mystérieux sommeil, avant de se réveiller dans sa gloire et dans sa majesté triomphante! En collant après eux son front et ses lèvres sur le marbre qui recouvre un pareil tombeau, on comprend pourquoi, au moyen âge, la plus grande partie de l'Europe s'est levée en masse pour le reconquérir des mains des infidèles; on comprend aussi pourquoi, depuis qu'il est retombé en leur pouvoir, les nations chrétiennes, et à leur tête la France, n'ont jamais cessé de lui apporter leurs hommages. Ce sépulcre, en effet, à moitié brisé peut-être sous l'enveloppe qui le cache à nos regards, a été tout imprégné d'un sang divin dont une seule goutte, même desséchée, pourrait sauver le monde entier.

AUTRES BASILIQUES ANCIENNES DE JÉRUSALEM.

Parmi les autres basiliques bâties par Constantin à Jérusalem, il faut citer celle qui recouvrait, sur la montagne des Oliviers, l'endroit où Notre-Seigneur était monté au ciel quarante jours après sa résurrection.

La montagne ainsi appelée s'élève à l'est de la Cité sainte, dont la sépare la vallée du Cédron ou de Josaphat. Les pentes en sont encore çà et là parsemées d'oliviers. Le Messie avait souvent l'habitude de les gravir avec ses disciples, pour se retirer le soir à Béthanie, dans la maison de Lazare. Au pied occidental de cette montagne sont le jardin de Gethsémani et la grotte de l'Agonie, témoins de ses mortelles angoisses et de son arrestation. Plus haut, à mi-côte, on montre l'endroit d'où il aurait pleuré, le jour des Rameaux, sur la cité qui l'acclamait avec enthousiasme, et qui bientôt après devait être déicide et appeler sa mort à grands cris. Plus haut encore, on rencontre le lieu où les douze apôtres auraient composé le *Credo*, et non loin de là celui où le Christ leur aurait enseigné à eux-mêmes la prière du *Pater noster*. Ces trois endroits ont été jadis consacrés par des sanctuaires dont les deux derniers ont été relevés de nos jours, comme nous le verrons plus tard, grâce à la munificence de madame la princesse de la Tour d'Auvergne. Enfin, nous parvenons sur le sommet central de la montagne; car elle en a trois principaux : le sommet du *Viri Galilæi,* au nord; le sommet de l'*Ascension*, au milieu, et le sommet du *Scandale*, au sud. Arrêtons-nous un instant sur la cime intermédiaire. Là est un village arabe, peuplé de musulmans et connu sous le nom de Kefr Zitoun (village des Oliviers). Il est dominé par le minaret d'une petite mosquée qui a succédé à l'ancienne basilique de l'Ascension. De la plate-forme supérieure de ce minaret, le panorama est incomparable. A l'ouest, la vue plonge sur Jérusalem, dont on embrasse au delà de la vallée de Josaphat l'enceinte tout entière. Si on la connaît déjà, on en a devant soi comme une sorte de plan en relief, vivant et animé, qui permet de relier et de réunir par un même coup d'œil toutes les parties de la ville que l'on a étudiées séparément et en détail. Si on ne la connaît pas encore, ce premier regard que l'on jette sur elle vous en fait saisir tout de suite la configuration générale; vous distinguez les artères principales qui sillonnent le réseau assez compliqué de ses rues et de ses ruelles, et la position respective de ses divers édifices, soit sacrés, soit profanes. Vers l'est, on aperçoit, au delà de la profonde vallée où serpente le Jourdain, les montagnes d'Ammon et de Moab et un coin de la mer Morte encadré entre d'immenses murailles rocheuses. Au sud, le couvent de Saint-Élie et la hauteur conique d'Hérodium attirent particulièrement l'attention. Au nord enfin, les montagnes de la tribu d'Éphraïm dessinent leurs formes diverses.

Tel est le sommet que Notre-Seigneur a choisi, il y a bientôt dix-neuf siècles, pour y terminer sa

mission terrestre, en remontant de là vers le ciel dans une nuée lumineuse qui le déroba bientôt aux yeux de ses disciples affligés et éblouis tout à la fois. Un passage des Actes des Apôtres fixe, en effet, sur le mont des Oliviers et à la distance d'une mesure sabbatique, c'est-à-dire de deux mille coudées hébraïques ou d'un mille, le lieu d'où les apôtres, après avoir été témoins de l'ascension du Christ, se disposèrent à revenir à Jérusalem.

« *Tunc reversi sunt Jerosolymam a monte qui vocatur Oliveti, qui est juxta Jerusalem, sabbati habens iter.* » (*Actes des Apôtres*, ch. I, ℣ 12.)

Cette indication très-formelle de l'auteur des Actes des Apôtres, c'est-à-dire de saint Luc, nous



Mosquée et église de l'Ascension, sur le mont des Oliviers.

montre que, lorsque ce même écrivain nous dit dans son Évangile (ch. XXIV, ℣ 50-51) que Jésus conduisit ses apôtres jusqu'à Béthanie et qu'ensuite, après les avoir bénis, il s'éleva au ciel devant eux, il faut admettre implicitement, ce que le texte sacré n'exprime point, qu'il les ramena d'abord de Béthanie au sommet du mont des Oliviers, Béthanie étant à deux milles de Jérusalem, et par conséquent à la distance de deux mesures sabbatiques, et non pas seulement d'une, comme le marquent les Actes des Apôtres.

Peut-être aussi est-il permis de supposer que le territoire de Béthanie commençait au sommet même de la montagne des Oliviers, dont ce village possédait sans doute le versant oriental, et ainsi les deux passages de saint Luc relatifs au lieu de l'ascension de Notre-Seigneur s'accorderaient parfaitement entre eux. En nous disant que Notre-Seigneur conduisit ses apôtres jusqu'à Béthanie, saint Luc voudrait dire seulement qu'il les mena jusqu'au territoire dépendant de Béthanie, la pente orientale du mont des Oliviers au bas duquel, vers l'est, était situé ce village, pouvant fort bien être cultivée par les gens de cette bourgade.

Toujours est-il que la tradition unanime des premiers siècles ds l'Église place sur le sommet qui nous occupe en ce moment la scène de l'Ascension, et Constantin, en y élevant une basilique en

l'honneur du Christ monté au ciel, ne faisait que consacrer par un monument la croyance de tous les chrétiens.

Nous lisons à ce sujet dans Eusèbe :

« L'empereur avait choisi particulièrement trois localités illustrées par trois grottes mystiques, et embelli chacune d'elles par la construction de grands et splendides édifices. Dans l'une de ces grottes, il honorait, selon son importance, la première apparition du Christ en ce monde. Dans l'autre, il rappelait la dernière manifestation du Seigneur, son ascension aux cieux du sommet de la montagne. Enfin, dans la troisième, qui tient le milieu entre les deux autres, il célébrait les combats du Seigneur et sa victoire pour le salut du monde. » (*Éloge de Constantin*, ch. IX.)

Il est question de cette basilique dans le *Pèlerin de Bordeaux*, l'an 333 de notre ère.

« *Inde ascendis in montem Oliveti, ubi Dominus ante passionem discipulos docuit. Ibi facta est jussu Constantini basilica miræ pulchritudinis.* »

Nous n'avons aucun détail précis sur la basilique constantinienne du mont des Oliviers; nous savons seulement, d'après les témoignages d'Eusèbe et du *Pèlerin de Bordeaux*, qu'elle était magnifique.

Un passage de saint Jérôme nous apprend qu'elle était de forme ronde, et que l'endroit où se trouvaient les vestiges sacrés que Notre-Seigneur avait laissés imprimés sur le sol avant de s'élever au ciel n'avait jamais pu être fermé par une voûte.

« *Mons Oliveti ad orientem Hierosolymæ, torrente Cedron interfluente, ubi ultima Domini vestigia humo impressa hodieque monstrantur. Cumque terra eadem quotidie a credentibus hauriatur, nihilominus tamen eadem sancta vestigia pristinum statum continuo recipiunt. Denique cum ecclesia, in cujus medio sunt, rotundo schemate et pulcherrimo opere conderetur, summum tantum cacumen, ut perhibent, propter Domini corporis meatum nullo modo contegi et concamerari potuit, sed transitus ejus a terra ad cœlum usque patet apertum.* » (*Liber nominum locorum ex Actis*, au mot *Mons Oliveti*.)

La basilique de Constantin, ayant été détruite en 614 par les Persans, fut relevée de ses ruines au septième siècle par le moine Modeste, auquel on doit également la reconstruction de la basilique du Saint-Sépulcre. Nous avons des renseignements beaucoup plus complets sur cette seconde basilique dans l'*Itinéraire* d'Arculphe, qui voyageait en Palestine vers l'an 670, et M. le comte de Vogüé a essayé, d'après cette description, d'en donner un plan restitué dans ses *Églises de la Terre sainte*.

Cette deuxième basilique, de forme ronde comme la première, ayant elle-même été renversée par l'ordre du féroce Hakem, fut plus tard reconstruite par les croisés, et ce sont les ruines de cette dernière église qui couvrent encore en ce moment la cime centrale du mont des Oliviers. L'édifice, tel que les Latins le rebâtirent, avait la forme d'un octogone régulier, comme l'indiquent les bases des piliers d'angle qui sont encore en place. Il mesurait en dedans trente-quatre mètres de diamètre. Un portique intérieur soutenu sur des colonnes supportait un tambour circulaire, et le sommet du toit avait été laissé ouvert comme dans les deux basiliques précédentes. Un couvent attenant à l'église était desservi par un abbé et des chanoines de l'ordre de Saint-Augustin, qui avaient remplacé, mais longtemps après, sur la même montagne, les religieux bénédictins envoyés par Charlemagne, qui s'étaient d'abord établis sur ce point.

Cette troisième basilique fut, à son tour, démolie par les musulmans, quand ils furent redevenus maîtres de la Cité sainte; néanmoins, ils laissèrent subsister, au centre de l'édifice, l'édicule octogonal qui renfermait les vestiges des pieds de Notre-Seigneur. Cet édicule, qui était primitivement à jour et formait un portique ouvert, fut muré par eux et transformé en un petit oratoire musulman, au milieu

duquel ils ont respecté la pierre qui garde encore les vestiges, aujourd'hui très-dégradés, d'un pied qui passe pour être le pied gauche de Notre-Seigneur; l'empreinte du pied droit a disparu, soit qu'elle ait été détruite, soit qu'elle ait été emportée ailleurs.

Au pied occidental de la montagne des Oliviers, dans la vallée même de Josaphat et non loin de la grotte de l'Agonie, s'élève ou plutôt s'enfonce dans le sol une autre basilique attribuée également à Constantin et appelée basilique de l'Assomption. Si elle n'a point été fondée par cet empereur, à la



Entrée de l'église du tombeau de la Sainte Vierge.

demande de sa sainte mère, elle date du moins d'une époque assez rapprochée de la sienne; car, dès la fin du quatrième siècle ou dès le commencement du cinquième, elle recouvrait déjà le tombeau creusé dans le roc qui avait reçu pendant quelques jours la dépouille mortelle de la Sainte Vierge avant sa glorieuse assomption au ciel. De même que son divin Fils avait été déposé dans un sépulcre neuf qu'aucun corps humain n'avait encore souillé, ainsi elle dut être, elle aussi, après sa mort, placée dans un sépulcre vierge de toute souillure et réservé à elle seule. Cette supposition n'est pas purement gratuite ni imaginaire de ma part, mais je la fonde sur la grande ressemblance qu'offre sa tombe avec celle de Notre-Seigneur. Ce sépulcre, qui se trouve maintenant à une assez grande profondeur au-dessous du niveau actuel de la vallée, parce que le lit naturel de celle-ci s'est fort exhaussé en cet endroit, a dû être jadis taillé dans les flancs d'un massif rocheux et composé de deux compartiments, d'un

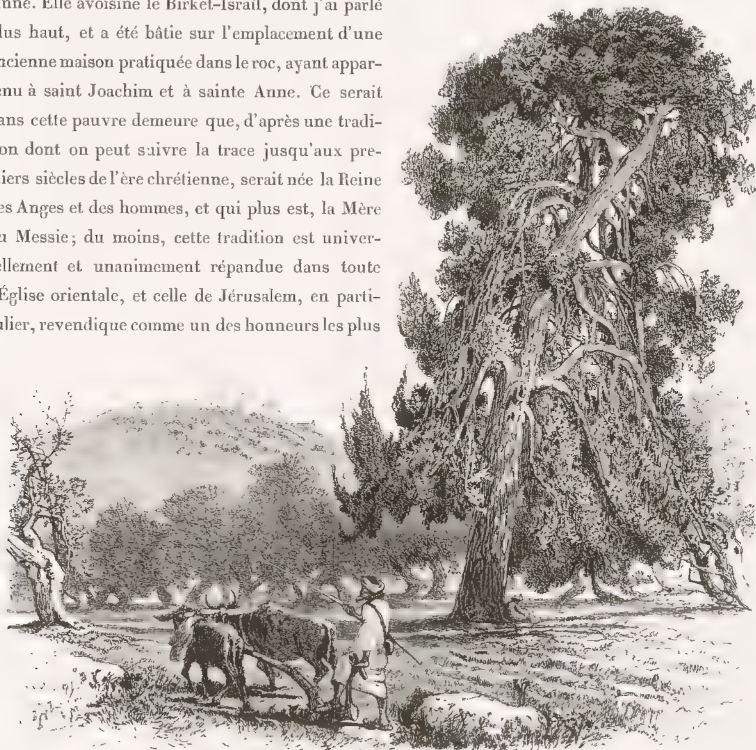
vestibule et d'une chambre sépulcrale. Cette dernière, qui subsiste seule aujourd'hui, renfermait une auge funéraire dans laquelle avait été déposé le corps virginal de Marie, et qui ne garda également que peu de temps, d'après la tradition universelle de l'Église, la dépouille immaculée qui lui avait été confiée. La dissolution et la corruption de la mort ne pouvaient, en effet, atteindre une créature que ni le péché originel, ni aucune faute pendant sa vie, n'avaient effleurée, et qui avait eu en outre l'honneur insigne d'être la Mère du Christ. La raison elle-même se refuse à admettre une pareille pensée, du moment qu'elle s'incline avec une respectueuse adhésion devant le grand mystère de la maternité divine de Marie. Quoi qu'il en soit, ce tombeau fut de bonne heure honoré par les hommages et par la vénération des peuples, et lorsqu'on le renferma dans une basilique, on le sépara par une coupure artificielle du massif rocheux dans lequel il avait été taillé, de manière à l'isoler complétement, comme on avait fait pour le tombeau du Sauveur. Vers la fin du septième siècle, Arculphe décrit cette basilique comme étant de forme ronde, avec un autel à l'orient auprès du saint tombeau; elle constituait la crypte d'une seconde église affectant la même forme que l'église souterraine, et qui lui était superposée, avec quatre autels aux quatre points cardinaux. Lorsque les croisés attaquèrent Jérusalem, cette basilique était complétement en ruine, soit qu'elle eût été déjà rebâtie antérieurement, soit qu'elle n'eût point encore été reconstruite. Godefroy de Bouillon, à peine maître de la Ville sainte, s'empressa de fonder dans la vallée de Josaphat un couvent richement doté, appartenant à l'ordre de Cluny, et l'église que nous voyons maintenant est l'ouvrage des Latins. Elle se compose d'un porche extérieur dont la façade regarde le sud. La porte en est ogivale et ornée de quatre colonnettes en marbre blanc, engagées dans l'angle rentrant des jambages. Après l'avoir franchie, on descend un bel escalier de quarante-huit marches, le long duquel on rencontre dans le mur de droite, à la vingt et unième marche, une chapelle avec deux autels, l'un consacré à saint Joachim et l'autre à sainte Anne, et qui passent pour avoir été élevés sur les tombeaux de ces deux saints personnages. M. de Vogüé suppose que cette même chapelle renfermait les cendres de la reine Mélisende, femme de Foulques Ier, roi de Jérusalem. Le frère Liévin, au contraire, dans son excellent *Guide de la Terre sainte* (p. 239), émet la conjecture que l'ouverture murée qui se trouve plusieurs marches plus haut indique peut-être l'endroit où fut ensevelie cette princesse, qui avait été placée, suivant Guillaume de Tyr, dans une petite crypte construite et fermée par une grille de fer, à droite en descendant au tombeau de la Vierge.

« *Sepulta est autem domina Melisendis... in valle Josaphat, descendentibus ad sepulcrum beatæ et intemeratæ Dei Genitricis et Virginis Mariæ ad dexteram in crypta lapidea januis ferreis præsepta, altare habens vicinum.* » (L. XVIII, c. XXXII.)

Dans le mur de gauche, un peu plus bas, un autre autel est dédié à saint Joseph, et, d'après une tradition, le saint époux de Marie et saint Siméon auraient été pareillement enterrés en cet endroit. Quand on a achevé de descendre cet escalier, qui ne reçoit quelque lumière que par la porte d'entrée, on parvient à la basilique proprement dite, qui forme une croix latine d'environ trente mètres de long de l'ouest à l'est, sur huit de large. Voûtée en berceau et terminée à chacune de ses extrémités par une abside demi-circulaire, elle était jadis éclairée par des fenêtres très-ébrasées en dedans et par lesquelles ne pénètre plus maintenant aucune lumière, à la suite de la grande accumulation de terre et de décombres dans la vallée. Aussi l'obscurité la plus profonde y règne-t-elle actuellement et n'est dissipée çà et là que par des lampes brûlant au-dessus des autels où officient les Grecs, les Arméniens, les Coptes, les Abyssins et les Syriens, car les Latins, qui autrefois étaient les seuls possesseurs de la basilique, en ont été exclus depuis 1759. Les musulmans y ont également un mihrab près duquel ils viennent prier. L'édicule du tombeau, situé dans la partie orientale de l'église, est un petit monument

à peu près carré, que surmonte une humble coupole et que recouvrent d'épaisses tapisseries; il forme intérieurement un oratoire, et un autel y cache le saint tombeau. De nombreuses lampes suspendues à la voûte répandent une vive clarté dans cet ancien asile de la mort où a dormi quelques jours seulement d'un court sommeil Celle qui, ayant donné la vie à un Dieu et étant elle-même plus pure qu'un Ange, ne pouvait que traverser, sans se corrompre, les horreurs du tombeau, avant de monter triomphalement au ciel.

Une quatrième basilique, qui mérite de ma part une mention toute spéciale, est celle de Sainte-Anne. Elle avoisine le Birket-Israïl, dont j'ai parlé plus haut, et a été bâtie sur l'emplacement d'une ancienne maison pratiquée dans le roc, ayant appartenu à saint Joachim et à sainte Anne. Ce serait dans cette pauvre demeure que, d'après une tradition dont on peut suivre la trace jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne, serait née la Reine des Anges et des hommes, et qui plus est, la Mère du Messie; du moins, cette tradition est universellement et unanimement répandue dans toute l'Église orientale, et celle de Jérusalem, en particulier, revendique comme un des honneurs les plus



Kefr et-Tour, village au sommet du mont des Oliviers.

grands de cette ville et en même temps des plus justifiés par d'innombrables témoignages, celui d'avoir été le berceau de la Sainte Vierge. Cette tradition a été mise en pleine lumière au dix-septième siècle par le docte Quaresmius (*Elucidatio Terræ Sanctæ,* t. II, p. 103 et suiv.), et il y a peu d'années par le R. P. Bassi, dans son ouvrage intitulé : *l'Antica Chiesa di Sant-Anna in Gerusalemme*. Plus récemment encore, Mgr Lavigerie, archevêque d'Alger, reprenant le même sujet, l'a supérieurement traité dans une éloquente brochure qui a pour titre : *Sainte-Anne de Jérusalem et Sainte-Anne d'Auray*. Dans ce dernier écrit, cet éminent prélat accumule preuves sur preuves, témoignages sur témoignages, pour réfuter l'opinion de Mgr Mislin, qui, dans son grand ouvrage des *Saints*

Lieux, avait essayé de montrer que la Sainte Vierge, au contraire, était née à Nazareth, dans la maison qui plus tard fut transportée miraculeusement à Lorette. La petite habitation que saint Joachim et sainte Anne possédaient à Jérusalem était, à l'époque de Notre-Seigneur, en dehors de la ville et dans le voisinage de la piscine Probatique, comme le prouvent les divers auteurs cités par Mgr Lavigerie. C'est là que les augustes parents de la Sainte Vierge ont passé les dernières années de leur vie, là qu'ils ont eu le bonheur de mettre au jour l'enfant privilégié qui devait éclipser toutes les autres créatures par sa pureté angélique et par sa divine maternité; c'est de là qu'ils la portèrent au Temple pour la consacrer au Seigneur; c'est là aussi qu'ils rendirent leur dernier soupir. De là enfin, ils furent transportés après leur mort et ensevelis dans la vallée de Josaphat, non loin du tombeau que devait plus tard occuper un instant la Sainte Vierge elle-même.

Quelques critiques objecteront peut-être que la maison de saint Joachim et de sainte Anne dut être détruite, lorsque Titus donna l'assaut au Temple, près duquel elle était située, au pied du mont Bézétha. Mais Mgr Lavigerie répond victorieusement à cette objection en disant que, si les murs extérieurs et si la portion bâtie de la maison de sainte Anne furent alors probablement renversés, les chambres creusées dans le roc ont dû, comme l'enseigne la tradition de Jérusalem, être conservées à la vénération des chrétiens. Il en est de même des deux piscines qui l'avoisinaient : l'une, la piscine Béthesda, et l'autre, la piscine Probatique, et qui ont échappé toutes deux, par leur nature même, à un pareil désastre. La première, en partie cachée sous le sol, a été retrouvée de nos jours par M. Mauss, et l'autre n'est autre chose que le grand Birket-Israïl, signalé depuis longtemps par tous les voyageurs.

Dès les premiers âges de l'Église, les Lieux saints furent vénérés à Jérusalem, non-seulement par les chrétiens indigènes, Juifs convertis à la foi nouvelle, mais encore par une foule de pèlerins accourus de tous les points du monde pour venir prier sur les endroits qu'avait sanctifiés la présence de Notre-Seigneur ou de sa sainte Mère, et ce mouvement de pèlerinage commença dès l'ascension de Jésus-Christ, comme l'affirme saint Jérôme :

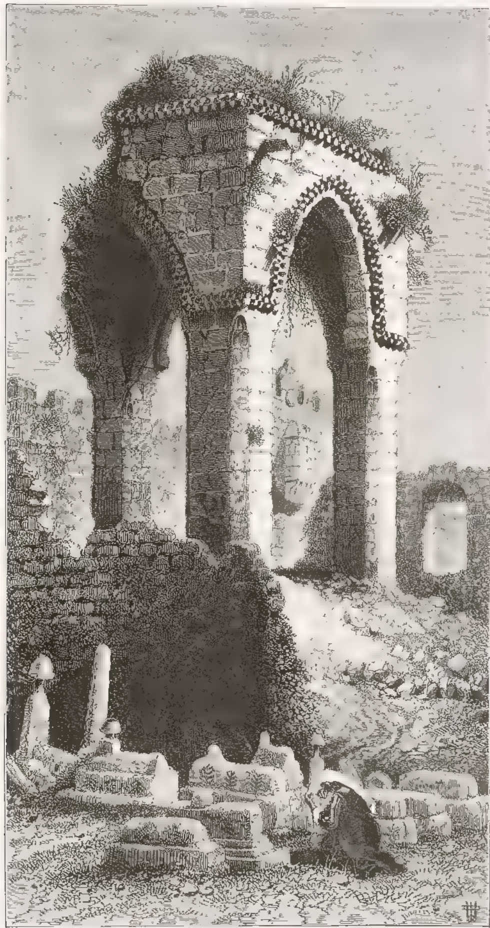
« *Longum est nunc ab ascensu Domini usque ad præsentem diem per singulas ætates currere qui episcoporum, qui martyrum, qui eloquentium in doctrina virorum venerint Jerosolymam, putantes minus se religionis, minus habere scientiæ, nec summam, ut dicitur, manum accepisse virtutum, nisi in illis Christum adorassent locis, de quibus primum Evangelium de patibulo coruscaverat.* » (Lettre XLVI, § 9.)

« Il serait long, en parcourant tous les âges depuis l'ascension du Seigneur jusqu'à nos jours, d'énumérer les évêques, les martyrs, les orateurs éloquents dans la doctrine de l'Église, qui sont venus à Jérusalem dans la pensée qu'il leur manquerait quelque chose en piété, en science et en vertu, s'ils n'avaient point adoré le Christ dans les lieux mêmes d'où la lumière de l'Évangile avait commencé à briller sur le monde du haut de la croix. »

Nul doute que la maison de sainte Anne, ou du moins les chambres pratiquées dans le roc, qui en restaient, n'aient été également entourées dès lors d'une vénération particulière; et quand la paix eut été rendue à l'Église et que sainte Hélène, malgré sa vieillesse avancée, fut elle-même arrivée en Palestine pour y ériger des temples magnifiques sur les lieux qui avaient été témoins des principaux mystères de notre foi, il est permis de supposer que la maison d'Anne, qui avait été la demeure natale de la Sainte Vierge, ne fut point oubliée dans ses pieuses fondations, car on sait que cette princesse, indépendamment des grandes basiliques qui lui sont attribuées nominativement, en fonda encore, ou du moins donna l'ordre d'en bâtir beaucoup d'autres. Nicéphore Calliste en fait monter

le nombre à plus de trente. (*Histoire ecclésiastique*, l. VIII, ch. xxx.) Le pèlerin Theodosius signale le premier, vers l'an 530, une église consacrée à la Sainte Vierge, près de la piscine Probatique :

« *Juxta piscinam Probaticam, ubi se lavabant infirmi et sanabantur, est ecclesia Beatæ Virginis.* »



Cimetière musulman à Jérusalem.

Quarante ans plus tard, vers 570, la même église est mentionnée par Antonin de Plaisance, qui nous dit qu'elle avait été bâtie dans l'un des cinq portiques de la piscine Probatique :

« *Revertentes in civitatem, venimus ad piscinam natatoriam quæ quinque porticus habet, et in una earum est basilica Sanctæ Mariæ, in qua multæ funt virtutes.* »

Or, comme l'observe très-justement Mgr Lavigerie, la basilique dont il est ici question était déjà ancienne à cette époque, car on appela Sainte-Marie la Neuve celle que Justinien fit élever en 529 sur le mont Moriah, à l'endroit où la Sainte Vierge avait été présentée au Temple et offerte au Seigneur, pour la distinguer de Sainte-Marie de la Nativité, qui existait par conséquent avant elle. Quelques débris de cette basilique primitive ont été exhumés par M. Mauss dans les déblayements que cet architecte a exécutés à Sainte-Anne, et parmi ces débris se trouvait un pied de marbre blanc destiné à être suspendu dans le sanctuaire comme une espèce d'ex-voto, avec l'inscription grecque suivante :

ΛΟΥΚΙΑ ΠΟΜΠΗΙΑ ΑΝΕΘΗΚΕΝ

« Lucia Pompilia a consacré... »

Détruite sans doute pendant l'invasion de Chosroès en 614, la basilique de Sainte-Marie de la Nativité, qui devait probablement sa fondation soit à sainte Hélène, soit à l'impératrice Eudoxie, ne tarda pas à être rebâtie, lors des restaurations entreprises par Modeste ; car elle est citée comme debout par saint Sophrone, successeur de ce moine illustre sur le siége patriarcal de Jérusalem. Un couvent de religieuses y est attenant, au moins au commencement du neuvième siècle, comme cela résulte du *Commemo-*

ratorium de Casis Dei, rédigé vers l'an 810, et qui, d'après son contenu, ne peut se rapporter qu'à la distribution des quêtes ordonnées par Charlemagne pour les sanctuaires et les monastères de la Palestine. Nous y lisons : « *In Sancta Maria, ubi nata fuit in Probatica, clerici V, inclusæ Deo sacratæ XXV.* » « A Sainte-Marie, où la Vierge est née dans la Probatique, clercs : cinq; recluses consacrées à Dieu : vingt-cinq. »

Lorsque les croisés, en 1099, s'emparèrent de Jérusalem, ils trouvèrent cette église convertie en mosquée, ce qui l'avait sauvée de la ruine. L'higoumène russe Daniel, qui visita la Ville sainte en 1113, parle en ces termes de ce sanctuaire :

« Une grande église consacrée à la mémoire de Joachim et d'Anne est bâtie en cet endroit. On y voit une petite caverne creusée dans le roc; elle est placée sous l'autel. C'est là que se trouve le sépulcre de saint Joachim et de sainte Anne. » (*Voyage en Terre sainte,* traduction d'Abraham de Norof, p. 30.)

Quand l'église de Sainte-Anne eut été rendue au culte chrétien par les croisés, ceux-ci y établirent des religieuses de Saint-Benoît. Elles étaient d'abord pauvres et en petit nombre; mais, en 1104, le roi Baudouin Ier, ayant répudié son épouse, la reine Arda, la força d'entrer dans ce monastère, qui fut alors enrichi par ses libéralités. Plus tard, en 1130, la princesse Judith, fille de Baudouin II, y prit également le voile et y resta jusqu'à l'achèvement du couvent de Béthanie, qu'avait fondé pour elle la reine Mélisende, sa sœur. C'est à cette époque, sans doute, que l'église de Sainte-Anne fut, non pas rebâtie de fond en comble, mais seulement agrandie, réparée et ornée de peintures par les Latins; le monastère, au contraire, fut, selon toute vraisemblance, complétement reconstruit par eux. L'église actuelle est donc à la fois byzantine et romano-ogivale. On peut en lire la description détaillée dans M. de Vogüé. (*Les Églises de la Terre sainte,* p. 233 et suivantes.) Longue de trente-six mètres sur vingt et un de large, elle forme un carré long, terminé par trois absides rondes à l'intérieur et polygonales à l'extérieur. Elle est divisée en dedans par trois nefs aboutissant à un transept que couronne dans sa partie centrale une coupole byzantine sur pendentifs; celle-ci est supportée par quatre grands arcs égaux qui reposent eux-mêmes sur quatre gros piliers. Sa principale porte d'entrée est située à l'ouest et participe à la fois de l'art arabe et de l'art roman, comme le prouvent les sculptures dont elle est décorée, ainsi que la grande fenêtre qui la surmonte. Dans le tympan de cette porte a été gravée, en 1192, une grande inscription arabe, indiquant que cet édifice fut transformé à cette époque en médreseh, ou école musulmane, par Saladin.

Sans suivre les destinées du même monument de siècle en siècle, je dirai seulement qu'à la fin de la guerre de Crimée, après de longues négociations qui font beaucoup d'honneur à M. de Barrère, alors consul général de France à Jérusalem, il fut accordé à la France par le sultan Abd ul-Medjid. La restauration en fut confiée à un architecte français fort habile, M. Mauss, qui, en lui conservant fidèlement son cachet gréco-latin et ses décorations arabo-chrétiennes, lui a rendu une sorte de jeunesse première et une beauté que les outrages du temps et des hommes lui avaient enlevée. En même temps, il a laissé à la crypte sa forme et ses compartiments traditionnels. Cette crypte, qui est elle-même une véritable relique du passé et qui est comme embaumée des augustes souvenirs de Joachim, d'Anne et de leur incomparable fille, s'étend sous le côté droit du transept de l'église et se compose de trois parties, d'un narthex, d'une chapelle et de deux absidioles. C'est l'ancienne maison de sainte Anne, ou du moins c'est la portion de cette maison qui avait été taillée dans le roc. Une autre crypte creusée pour le tombeau où furent transportés de la vallée de Josaphat, en totalité ou en partie, les précieux restes des parents de la Sainte Vierge, est située directement sous le maître-autel. Tel est le véné-

rable sanctuaire dont la France, en 1878, a confié la garde à la Société des Missionnaires d'Alger. Mgr Lavigerie s'est empressé alors d'envoyer son premier vicaire général, M. l'abbé Gillard, de si regrettable mémoire, pour en prendre possession. Un mois après, il allait lui-même s'y prosterner et y installer trois de ses religieux.



Vieux cyprès sur l'esplanade du Haram ech-Cherif, du côté de l'ouest.

L'impératrice Eudoxie, à laquelle quelques auteurs attribuent la fondation de la basilique de Sainte-Anne, en fonda pareillement une seconde à Jérusalem en l'honneur de saint Étienne. Située à une faible distance au nord de la porte actuelle de Damas, qui pendant longtemps s'appela porte Saint-Étienne, cette dernière basilique fut consacrée en 460; elle renfermait les cendres du saint dont elle portait le nom. L'année suivante, elle reçut également la dépouille mortelle de sa pieuse fondatrice. En 518, un synode s'y réunit. Elle passait pour avoir été bâtie à l'endroit même où le premier martyr de l'Église naissante avait été lapidé. Depuis, la tradition a changé, et l'on montre maintenant sur les pentes orientales du mont Moriah le lieu où le saint aurait subi son supplice. Détruite par les Arabes, la basilique de Saint-Étienne était en ruine quand les croisés s'emparèrent de Jérusalem. Maîtres de la ville, ils relevèrent cette église; mais, en 1187, ils la rasèrent eux-mêmes, ainsi que le couvent des religieux qui la desservaient, dans la crainte que, en raison de sa proximité des remparts, elle ne pût seconder les approches de l'ennemi. Aujourd'hui, elle est comme effacée du sol.

Une autre basilique dédiée à la Sainte Vierge et connue par les anciens pèlerins sous le nom de

16

Sainte-Marie la Neuve, pour ne pas la confondre avec Sainte-Marie l'Ancienne ou Sainte-Marie de la Nativité, nous est longuement décrite par Procope. Cet écrivain, dans son ouvrage sur les *Édifices de Justinien* (l. V, ch. VI), nous parle des prodigieux travaux de soutènement entrepris par les architectes de cet empereur pour asseoir les fondations de cette basilique. Elle était ornée intérieurement de deux ordres de superbes colonnes superposées. Entourée de portiques de tous côtés, excepté vers l'orient, elle était précédée d'un narthex, d'un atrium et de magnifiques propylées. En outre, deux hémicycles s'arrondissaient à droite et à gauche de son entrée; enfin deux beaux hospices s'élevaient l'un vis-à-vis de l'autre, le premier destiné aux pèlerins, et le second réservé aux malades. Tout cet ensemble de constructions, que soutenaient et décoraient d'innombrables colonnes, couvrait la partie de l'esplanade du Haram ech-Cherif où l'on voit actuellement la grande mosquée d'El-Aksa.

JÉRUSALEM APRÈS L'INVASION ARABE.

SANCTUAIRES MUSULMANS DU HARAM ECH-CHERIF.

En 637, après un siége de quatre mois et une vigoureuse résistance, Jérusalem était sur le point de succomber sous l'effort de Khaled et d'Abou-Obéida, généraux du khalife Omar. Le patriarche Sophronius, malgré son courage, malgré aussi la vive douleur qu'il éprouvait à la pensée que le croissant allait bientôt remplacer la croix sur les monuments de la Ville sainte, se vit contraint de capituler; mais il voulut traiter avec le khalife en personne. Omar, arrivé de Médine, se montra généreux, et accorda aux chrétiens le libre exercice de leur culte dans l'intérieur de leurs églises. Puis il se fit conduire sur l'emplacement de l'ancien Temple. Parvenu devant la roche *Es-Sakhrah,* il la trouva couverte d'immondices que les chrétiens y avaient accumulées en haine des Juifs. Omar, ayant étendu son manteau sur la roche, se mit à la nettoyer; tous les musulmans qui l'accompagnaient l'imitèrent. Il alla ensuite prier dans l'église Sainte-Marie, bâtie par Justinien. Par ces deux actes, il indiquait que l'emplacement du Temple de Salomon et l'église Sainte-Marie, ou de la Présentation, devaient être l'un et l'autre dédiés à la religion du Prophète. Cela fait, il retourna dans son désert.

La vaste enceinte du Temple de Salomon prit dès lors le nom de Mesdjed el-Aksa (l'Oratoire éloigné), par opposition à la Mecque ou Mesdjed el-Haram (l'oratoire du Sanctuaire). On l'appela également Haram ech-Cherif (Sanctuaire noble).

Ce fut Abd el-Melik Ibn-Merouan, dixième khalife, qui, l'an 69 de l'hégire (688), se chargea d'exécuter les projets d'Omar. Il releva l'enceinte du Temple, édifia la Koubbet es-Sakhrah (la coupole de la Roche) et transforma en mosquée l'ancienne basilique de Justinien, qui fut appelée Djami el-Aksa (la Mosquée éloignée). Ces grands travaux, commencés en 688, ne furent achevés qu'en 692, et les revenus de l'Égypte tout entière furent affectés pendant plusieurs années à cette vaste entreprise. Le but d'Abd el-Melik, comme nous l'apprennent plusieurs écrivains arabes, était de fonder à Jérusalem un sanctuaire rival de celui de la Mecque et qui pût y faire refluer une partie des nombreux pèlerins qu'attirait dans cette dernière ville le célèbre sanctuaire de la Kaaba. Il voulait ainsi nuire à son adversaire Abdallah Ben-Zobeir, qui s'était fait proclamer khalife par les habitants de la Mecque et de Médine.

A propos de l'enceinte extérieure du Haram, Abdallah-Iakout el-Hamami, écrivain du douzième siècle, s'exprime ainsi :

« Les soubassements extérieurs du Mesdjed el-Aksa sont du temps du roi David (sur qui soit le

salut!); ils sont faits en pierres de dix coudées et moins, bien dressées par dehors et bien appareillées. Abd el-Melik Ibn-Merouan appuya sur ces fondations un mur d'enceinte en pierres plus petites, mais plus grandes néanmoins que celles du Haram de Damas. »

M. de Vogüé, après avoir cité ce passage, ajoute ce qui suit : « On reconnaît parfaitement, dit-il, à cette description les restes du grand appareil hérodien qui servent en effet de base au rempart



Quartier voisin de la mosquée d'Omar.

arabe. Les grandes substructions voûtées qui supportent la plate-forme datent aussi de la même époque. » (*Le Temple de Jérusalem,* p. 76.) Ici, je me permettrai d'être d'un avis contraire à celui du savant académicien, et je crois que les soubassements attribués par erreur à David dans le passage précédent d'Abdallah-Iakout doivent l'être, en réalité, soit à Salomon, soit aux rois juifs ses successeurs, et non pas à Hérode. Je crois aussi que les grandes substructions voûtées qui soutiennent la partie sud-est de la plate-forme ont pu être réparées par Abd el-Melik, mais qu'elles lui sont bien antérieures. Ce que les Romains ont détruit, en effet, c'est bien plutôt l'ouvrage d'Hérode que celui de Salomon ou des rois juifs qui l'ont suivi. Ils ont renversé le *naos* de fond en comble, ses dépendances et ses portiques; mais quant au mur gigantesque qui enfermait le Moriah dans une vaste enceinte, s'ils ont pu, comme je l'ai dit ailleurs, y pratiquer de nombreuses brèches, s'ils l'ont même découronné, en grande partie, de presque toutes ses assises supérieures, ils n'ont jamais dû songer à en arracher les fondements. Hérode, de son côté, s'était très-certainement servi de ces mêmes fondations déclarées inébranlables par Josèphe, et qui, pour être déracinées des flancs de la montagne dans

lesquels elles s'enfonçaient si profondément, auraient nécessité, en pure perte, des travaux et des dépenses énormes. Les Arabes firent de même, et sur les puissantes assises de l'appareil judaïque, ils posèrent des pierres d'un appareil bien moindre.

La Koubbet es-Sakhrah (coupole de la Roche) s'élève au milieu d'une plate-forme artificielle qui domine de plusieurs mètres celle du Haram, et elle occupe l'emplacement de l'ancien sanctuaire des Juifs. On la nomme vulgairement, et par erreur, mosquée d'Omar, bien que ce khalife ne l'ait pas lui-même construite et ait seulement songé à la bâtir. On y monte par différents perrons. Sa forme est celle d'un octogone régulier, qu'ornent et divisent intérieurement deux rangées concentriques de colonnes et de piliers. La rangée centrale supporte le tambour de la coupole, qui a vingt et un mètres soixante centimètres de diamètre. Tous les architectes ont remarqué que le plan de cet édifice est byzantin, ce qui ne doit nullement étonner, comme le fait observer très-judicieusement M. de Vogüé; « car, à Jérusalem, dit-il, en Syrie, en Égypte, pays récemment soumis à leur domination, les Arabes n'avaient que des soldats et des fonctionnaires; pour bâtir les nouveaux monuments de leur culte, ils durent s'adresser aux vaincus, à la population indigène qu'ils avaient convertie de force, mais non changée ni déplacée; souvent même ils firent venir du dehors les artistes que le pays ne pouvait leur fournir ». (*Le Temple de Jérusalem,* p. 82.)

Aux quatre points cardinaux se trouvent quatre portes; elles sont rectangulaires et surmontées d'un arc de décharge; chacune d'elles est précédée d'un porche soutenu par des colonnes. Les fûts de ces colonnes et de celles qui soutiennent l'intérieur de la mosquée sont monolithes, et ont été enlevés à divers monuments anciens; aussi sont-ils de types et de modules différents. Il en est de même des chapiteaux qui les couronnent. En dedans, d'élégantes mosaïques décorent les murs des bas côtés. M. de Vogüé en a reproduit quelques-unes dans les belles planches de son ouvrage sur le *Temple de Jérusalem;* elles sont l'œuvre, sans contredit, d'artistes byzantins, et provoquent l'admiration de tous ceux qui les contemplent, en offrant aux regards le gracieux mélange de joyaux de toutes sortes, de couronnes, de colliers, de ceintures d'or, d'enroulements capricieux de fleurs et de plantes fantastiques, de fruits bizarres, d'arabesques sans nombre, le tout se fondant et s'harmonisant avec un goût exquis, une riche et féconde imagination, et une rare habileté d'exécution. Sur la bordure supérieure de ces mosaïques, large bandeau bleu qui fait tout le tour du monument, ont été gravés en caractères coufiques des versets du Coran. On y lit aussi la date de la fondation de cet édifice. Voici la traduction de cette dernière inscription, telle que la donne M. de Vogüé :

« A construit cette Koubbeh le serviteur de Dieu Abd (Allah el-Imam el-Mamoun), prince des croyants, l'année 72; que Dieu l'ait pour agréable et soit content de lui! *Amen.* »

M. de Vogüé ne manque pas de faire observer que le nom du véritable fondateur a été ici mensongèrement remplacé à une époque postérieure par celui du khalife El-Mamoun, lequel régnait de 198 à 218 de l'hégire (813-833), et a substitué son nom à celui d'Abd el-Melik, supercherie, ajoute ce savant, tout à fait inutile, car il a oublié de changer en même temps le millésime de l'inscription, et, obligé de placer son nom dans un espace trop court, il a dû serrer les lettres. Tous les écrivains arabes, d'ailleurs, donnent à cette construction la même date de 72 de l'hégire (691).

L'an 407 de l'hégire (1016 de l'ère chrétienne), la grande coupole s'étant écroulée à la suite d'une violente secousse de tremblement de terre, fut bientôt après reconstruite, et les mosaïques qui ornent le tambour furent achevées l'an 418 de l'hégire (1027 de notre ère), comme l'indique une autre inscription, relevée également par M. de Vogüé. Ces mosaïques forment deux registres séparés par une corniche; celles du registre supérieur encadrent les fenêtres de la claire-voie, et remplissent tout

l'intervalle qui les divise. Les unes et les autres ont été également exécutées par des artistes byzantins qui, ne pouvant, à cause des exigences du Coran, reproduire des figures d'êtres animés, se sont



Plate-forme du Dôme de la Roche
Arcades servant d'entrée vers le nord — Mont Scopus dans le lointain.

contentés de représenter des rinceaux de toutes sortes, et de jolis vases d'où s'échappent des branches de feuillage, des fleurs, des grappes de raisin, des fruits variés. La calotte extérieure de la coupole est revêtue de plomb et surmontée d'un croissant.

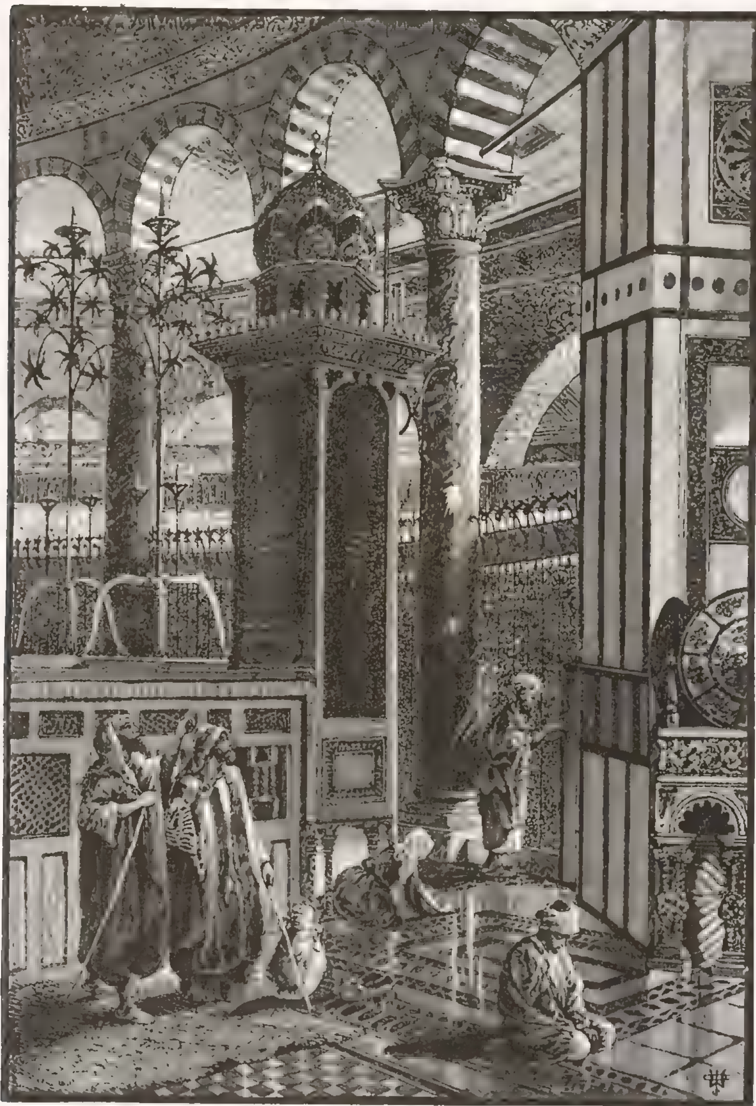
Au milieu de la rotonde s'élève la fameuse roche *Es-Sakhrah,* qu'ombrage un pavillon de soie, et qu'entoure une grille de fer, œuvre des croisés. Ce rocher domine d'un mètre environ le pavé de la mosquée. Sa surface est inégale; il est percé à son centre d'un trou circulaire, qui semble l'orifice d'une citerne, et il recouvre une crypte qui doit avoir été la cavité même de cette citerne. On le regarde généralement comme étant l'aire d'Areuna ou d'Ornan, aire sous laquelle s'étendait une citerne destinée à étancher la soif des hommes et des animaux qui écrasaient le grain. Cette aire, achetée par David, parce que l'Ange exterminateur, d'après l'ordre du Très-Haut, avait arrêté son bras prêt à frapper, à côté de l'emplacement qu'elle occupait, fut par ce prince transformée en autel, sur lequel il immola des holocaustes et des hosties pacifiques. Tout porte donc à croire que, lorsque Salomon bâtit le Temple, dont son père avait projeté et préparé la construction, il fit entrer cette aire comme partie essentielle dans le plan du monument qu'il éleva au Seigneur. Ce qui pourrait incliner à penser qu'elle devint le noyau de l'autel des holocaustes, situé à l'est et en dehors du sanctuaire, c'est que la cavité de la crypte que j'ai signalée est elle-même sonore dans sa partie inférieure, quand on frappe le sol avec le pied, et les musulmans prétendent, non sans raison, qu'elle recouvre un canal souterrain qu'ils appellent *Bir el-Arouah* (puits des Ames), parce que, suivant une de leurs légendes, les âmes des croyants se réunissent chaque semaine deux fois dans ce puits pour y adorer Dieu. Si ce puits existe réellement, il est permis de supposer, comme je l'ai déjà dit ailleurs, que c'est l'un des canaux creusés autrefois sous le Moriah, pour conduire vers le torrent du Cédron les eaux impures ou le sang des victimes immolées sur l'autel. D'autres critiques, au contraire, et ils se fondent en cela sur une tradition rabbinique, prétendent que la roche Sakhrah aurait jadis été renfermée dans le Saint des saints, et que l'Arche d'alliance aurait reposé entre des chérubins sur sa surface revêtue de marbre.

C'est cette roche percée, *lapis pertusus,* que pendant longtemps les Juifs venaient, à prix d'argent, arroser une fois chaque année de leurs larmes et oindre de parfums, en souvenir de leur temple détruit. Nous lisons en effet, à ce sujet, dans le *Pèlerin de Bordeaux :*

« *Sunt ibi et statuæ duæ Hadriani, et est non longe de statuis lapis pertusus, ad quem veniunt Judæi singulis annis, et unguent eum, et lamentant se cum gemitu, et vestimenta sua scindunt et sic recedunt.* »

A l'époque de la prise de Jérusalem par les croisés, la Koubbet es-Sakhrah fut aussitôt convertie en église, et devint pour eux le *Temple du Seigneur, Templum Domini;* un autel fut placé sur le rocher sacré, des peintures chrétiennes décorèrent l'intérieur de l'édifice, et des chanoines augustins y furent chargés des soins du culte. En 1187, ce monument retomba avec Jérusalem sous la domination des musulmans, et le Croissant y succéda de nouveau à la Croix. Saladin s'empressa de faire disparaître les peintures chrétiennes dont les croisés l'avaient décoré, et d'enlever l'autel qui avait été établi sur le Sakhrah. Plus tard, de 1522 à 1528, Soliman II le Magnifique fit recouvrir l'extérieur de la mosquée de faïences coloriées; à l'intérieur, il ordonna également diverses restaurations, et c'est à lui que l'on doit les beaux vitraux des fenêtres, qui ne laissent pénétrer dans le lieu saint, au milieu même de l'éclat le plus éblouissant du jour, qu'une lumière douce et mystérieuse. Récemment enfin, quelques réparations nouvelles ont encore été faites à ce superbe édifice, l'un des plus remarquables de l'islamisme, et des plus vénérés par les musulmans. Aussi, pendant plusieurs siècles, a-t-il été inaccessible aux chrétiens sous peine de mort, ainsi d'ailleurs que toute l'enceinte du Haram ech-Cherif. Depuis la guerre de Crimée seulement, cette interdiction a été levée, et, moyennant une rétribution qui varie suivant le nombre des visiteurs, mais qui est toujours au moins

de cinq francs par personne, il est permis aux chrétiens de visiter ce sanctuaire, qui, pour les musul-

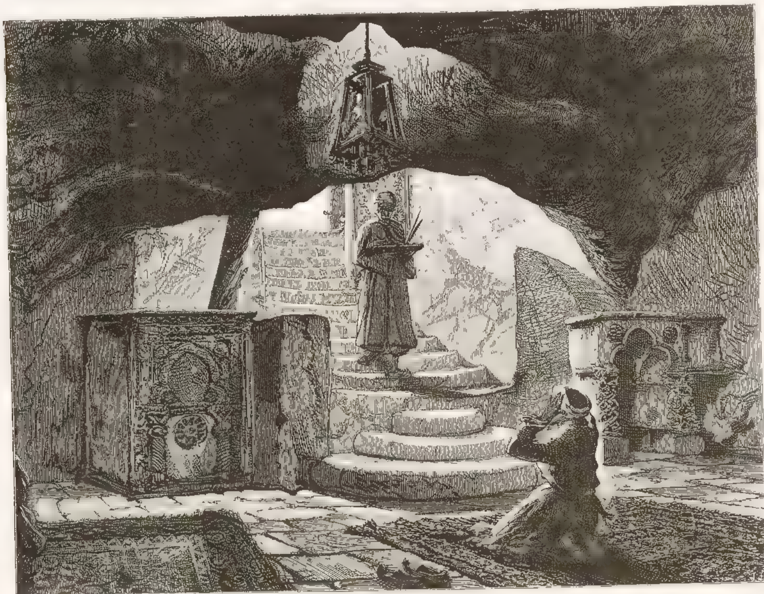


Intérieur du dôme de la Roche.

mans, est presque aussi saint que celui de la Mecque; ils y vénèrent en effet le bouclier de Khaled, l'empreinte de l'un des pieds du Prophète, celle de son turban, son étendard, la marque de l'une des

mains de l'Archange Gabriel, etc., etc. En un mot, ce monument est rempli pour eux de légendes, de souvenirs et d'objets sacrés.

Dans la même enceinte du Haram s'élève vers l'est, en dehors de l'esplanade supérieure qui marque le *Hiéron* intérieur de l'ancien temple, la mosquée dite *Djami el-Aksa,* laquelle a remplacé l'ancienne basilique de Justinien consacrée à la Présentation de la Sainte Vierge, et appelée dans le principe Sainte-Marie la Neuve. C'est pareillement le khalife Abd el-Melik qui, tout en travaillant à la Koubbet es-Sakhrah, appropria au culte musulman la basilique ainsi nommée. Terminée l'an 692, la mosquée El-Aksa fut, à plusieurs reprises, fortement ébranlée et considérablement endommagée par des tremblements de terre. Des restaurations successives durent lui être faites. Le khalife abbasside El-Mahdi



Caveau sous la Roche sacrée.

(775-785) donna l'ordre d'en diminuer la longueur et d'en augmenter la largeur, et c'est alors que le monument revêtit à peu près la forme qu'il a conservée jusqu'à nos jours. Après la prise de Jérusalem par les croisés, ceux-ci transformèrent El-Aksa en résidence royale, et cette mosquée est désignée par eux, tantôt sous le nom de *Palatium Salomonis,* tantôt sous celui de *Templum Salomonis.* En 1118, le roi Baudouin Ier céda une partie des dépendances de ce palais à l'ordre naissant qui, à cause du voisinage du Temple de Salomon, s'appela l'ordre des Chevaliers du Temple. Ces religieux se construisirent une chapelle dans le bras oriental du transept de la mosquée, et installèrent leurs chevaux dans les immenses souterrains connus sous le nom d'*Écuries de Salomon.* De leur couvent, il subsiste encore une belle salle d'armes, avec ses lourds piliers et ses voûtes ogivales. Jérusalem étant retombée au pouvoir des musulmans en 1187, Saladin s'empressa de rendre la mosquée El-Aksa au culte de l'Islam, refit le mihrab qu'il orna de mosaïques et de colonnettes de marbre, décora

également de mosaïques le tambour de la coupole et les arcs qui le supportent, et ordonna de transporter près du mihrab le magnifique *minbar* ou chaire à prêcher qu'on y admire maintenant, et que recouvrent de charmantes arabesques et des incrustations très-finement exécutées en nacre et en ivoire. Cette chaire ornait auparavant l'une des mosquées d'Alep, où elle avait été placée par Noureddin.

En 1236, Melik el-Moazzem Ysa, l'un des neveux de Saladin, construisit le porche voûté extérieur qui précède la façade septentrionale. Il se compose de sept arcades qui correspondent aux sept portes de la mosquée, celle-ci renfermant également sept nefs, par suite des adjonctions successives qui lui ont été faites. Dans sa forme actuelle, elle constitue une sorte de rectangle mesurant quatre-vingt-dix mètres de long sur soixante de large. Les colonnes qui soutiennent les nefs et la coupole sont de modules différents et de marbres variés; enlevées à des monuments plus anciens, elles devaient décorer probablement la basilique et les portiques construits par Justinien. En 1327, la coupole fut restaurée par les ordres du sultan Mohammed Ibn-Kelaôun.

D'autres édifices moins importants sont disséminés sur la vaste étendue du Haram; je signalerai d'abord la *Koubbet es-Silsileh* (la coupole de la Chaîne), ainsi nommée parce que, d'après une légende musulmane, elle se relierait au ciel au moyen d'une chaîne mystérieuse et invisible. Les musulmans l'appellent également *Mekkemeh Daoud* (tribunal de David), parce qu'ils prétendent que ce roi y rendait jadis la justice. C'est un petit édifice polygonal, contemporain de la Koubbet es-Sakhrah, ou antérieur, selon d'autres, à cette mosquée, et que soutiennent deux rangées concentriques de colonnes. Un autre édicule de forme octogone s'appelle *Koubbet el-Miradj* (la coupole de l'Ascension); il est consacré au souvenir de l'ascension nocturne de Mahomet au ciel, et date du commencement du treizième siècle. Trois autres petites coupoles, soutenues pareillement sur des colonnettes de marbre, sont dédiées : la première au souvenir des Tables de la loi, et s'appelle *Koubbet el-Alouah;* la seconde à l'archange Gabriel, d'où le nom qu'elle porte de *Koubbet Djibraïl;* et la troisième à saint Georges, saint vénéré à la fois par les musulmans et par les chrétiens, d'où son nom de *Koubbet el-Khadher*. Tous ces différents petits monuments, ainsi qu'une jolie chaire à prêcher du seizième siècle et appelée *Minbar Omar,* sont disposés sur la plate-forme supérieure de la grande coupole de la Sakhrah. On descend de cette plate-forme par plusieurs escaliers que précèdent des arcades ogivales dont les colonnes ont été enlevées à d'anciens édifices. Au pied de l'un de ces escaliers et sur la plate-forme inférieure du Haram, on admire une gracieuse fontaine entourée d'un bouquet d'arbres et bâtie, en 1445, par le sultan mamelouk Malek el-Achraf Abou en-Naser Kaït-Bey, qui lui a laissé son nom, car on continue à l'appeler *Sebil Kaït-Bey*.

Les musulmans, comme on le sait, vénèrent Jésus-Christ comme l'un de leurs plus grands prophètes. Aussi, nous ne devons pas nous étonner que dans la mosquée d'El-Aksa ils montrent et baisent avec respect, sur une plaque de marbre blanc, l'empreinte d'un pied, qu'ils prétendent être celle d'un des pieds de Notre-Seigneur. Ailleurs, à l'angle sud-est du Haram, ils vénèrent son prétendu berceau, dans un oratoire souterrain.

JÉRUSALEM A L'ÉPOQUE DES CROISADES.

Maîtres de Jérusalem de 1099 à 1187, pendant une période de quatre-vingt-huit ans, les croisés, sous les règnes successifs de Godefroy de Bouillon, de Baudouin Ier, de Baudouin II, de Foulques d'Anjou, de Baudouin III, d'Amaury, de Baudouin IV, de Baudouin V et de Guy de Lusignan, couvri-

rent la Palestine de châteaux forts, d'églises et de couvents qui étaient eux-mêmes de véritables forteresses, et déployèrent, au milieu de luttes continuelles avec les musulmans, une activité prodigieuse, soit pour relever des édifices anciens, soit pour en bâtir de nouveaux. Les ruines de cette époque attestant une origine occidentale sont innombrables d'une extrémité à l'autre de la Terre sainte. A Jérusalem, les Latins, après avoir réparé les brèches des remparts, qui devaient probablement avoir la même étendue que maintenant, préparèrent une résidence pour leurs rois, une autre pour leurs patriarches, établirent plusieurs couvents, restaurèrent, agrandirent ou même fondèrent des églises et des chapelles, créèrent des hospices pour les pèlerins, des hôpitaux pour les malades, et de vastes bâtiments pour les trois ordres religieux qui, sous les noms de chevaliers de Saint-Jean, de Templiers et de chevaliers Teutoniques, concoururent si puissamment à l'affermissement et à l'extension de leur nouvelle conquête, et en furent les derniers soutiens quand ce royaume éphémère, battu en brèche de tous côtés par les musulmans, travaillé quelquefois par des discordes intestines, peu secouru de l'Europe dont il était trop éloigné, commençait à menacer ruine et finit par s'écrouler sur ses héroïques défenseurs. Parmi ces établissements créés par les croisés, quelques-uns ont été détruits de fond en comble; d'autres ont été tellement dénaturés, qu'ils ne sont plus guère reconnaissables. Ainsi en est-il, par exemple, du palais royal et du patriarcat latin. Du couvent des Templiers, il ne subsiste plus qu'une grande salle d'armes, les débris d'une chapelle dans l'un des bras du transept de la mosquée d'El-Aksa, et quelques bâtiments plus ou moins dégradés. Quant au couvent de Saint-Jean, il n'offre actuellement qu'un immense amas de décombres. Les chevaliers de Saint-Jean, qui devinrent ensuite les chevaliers de Rhodes, puis les chevaliers de Malte, avaient succédé sur le même emplacement aux anciens religieux bénédictins envoyés par Charlemagne, au commencement du neuvième siècle, pour fonder près du saint Sépulcre un hospice où devaient être recueillis tous les pèlerins latins qui venaient visiter les Lieux saints. C'est dans cet hospice attenant à une église dédiée à sainte Marie et pourvu d'une riche bibliothèque, grâce à la munificence éclairée de ce puissant empereur, que Bernard le Sage trouva un asile, lors de son voyage à Jérusalem en 870.

Nous lisons, en effet, dans l'*Itinéraire* de ce pèlerin :

« *De Emmaus pervenimus ad sanctam civitatem Jerusalem, et recepti sumus in hospitale gloriosissimi imperatoris Karoli, in quo suscipiuntur omnes qui causa devotionis illum adeunt locum, lingua loquentes Romana. Cui adjacet ecclesia in honore sanctæ Mariæ, nobilissimam habens bibliothecam studio prædicti imperatoris, cum duodecim mansionibus, agris, vineis et hortis in valle Josaphat.* » (BERNARDI MONACHI *Itinerarium*, ch. x.)

Détruit par le khalife Hakem, l'an 1010, cet hospice fut relevé quelques années plus tard par des marchands amalfitains qui trafiquaient avec le Levant, et la chapelle, également reconstruite, prit le nom de Sainte-Marie Latine, parce que les offices y étaient célébrés suivant le rite latin. Non loin de ce couvent, un autre fut fondé sous le titre de Marie-Madeleine; desservi par des religieuses, il offrait l'hospitalité aux femmes latines qui, malgré les dangers que présentait alors un pareil voyage, se rendaient à Jérusalem pour en vénérer les principaux sanctuaires. La chapelle portait le vocable de *Sainte-Marie la Petite*, sans doute à cause de ses proportions inférieures à celles de Sainte-Marie Latine. A ces deux premiers établissements s'adjoignit bientôt un hôpital consacré à saint Jean l'Aumônier. Ces trois couvents étaient sous la juridiction de l'abbé de Sainte-Marie Latine. Lors de la prise de Jérusalem, l'hôpital avait pour directeur un saint homme nommé Gérard, et le couvent de femmes, une noble dame appelée Agnès. Gérard prit quelque temps après l'habit régulier avec ceux qui partageaient son pieux office; Agnès l'imita et fonda l'ordre des Religieuses hospitalières. Les

nouveaux religieux prirent pour patron saint Jean-Baptiste à la place de saint Jean l'Aumônier, et, en 1113, ils se séparèrent de la juridiction de l'abbé de Sainte-Marie Latine. Dans cette même année, le pape Pascal II, approuvant le nouvel ordre, adressa à Gérard une bulle qui le nommait fondateur



Oratoire sur le côté oriental du Haram ech-Cherif.

et chef des Hospitaliers et conférait aux Frères seuls, après sa mort, le droit de lui élire un successeur. En 1118, Raymond du Puy, gentilhomme du Dauphiné, succéda à Gérard par l'élection libre et unanime des Frères hospitaliers. Raymond du Puy était un homme de guerre. Blessé dans un combat, il avait été soigné par les Frères de l'hôpital. Entré ensuite dans leur ordre, il le remplit de son esprit

guerrier, et il proposa aux Frères de joindre à leurs trois premiers vœux, de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, celui de prendre les armes pour la défense de la religion et de la Terre sainte. Cette proposition ayant été accueillie avec empressement, l'ordre fut divisé en trois classes : les prêtres ou aumôniers; les frères servants, destinés à soigner les malades et les infirmes, et les chevaliers, qui ceignirent l'épée sous le froc de religieux. A partir de ce moment, l'ordre prit de rapides accroissements, et une foule de jeunes seigneurs vinrent s'enrôler dans cette milice sacrée; c'est ce qui explique la richesse et l'importance toujours plus grande de cet ordre à la fois hospitalier et guerrier.

Des immenses bâtiments qu'il occupait à Jérusalem au sud de la basilique du Saint-Sépulcre, il ne subsiste plus guère que d'informes débris; néanmoins de belles salles voûtées avec arcades ogivales le long de la rue David passent, et probablement à juste titre, pour avoir appartenu à ce couvent. Autrefois comme maintenant, elles servaient sans doute de magasins ou se louaient comme boutiques à des marchands. En 1187, les Hospitaliers de Saint-Jean, après s'être réfugiés quelque temps à Margat, se retirèrent à Acre, qui prit alors de leur nom celui de Saint-Jean d'Acre; et cette place, pendant un siècle encore, grâce à leur courage et à celui de la milice du Temple et des chevaliers Teutoniques, grâce aussi aux puissants secours de l'Europe, put tenir tête à tous les efforts de l'islamisme conjuré contre elle. Maître de Jérusalem, Saladin résida quelque temps dans une partie des bâtiments de l'hôpital, et permit à dix Frères servants d'y rester pendant un an pour soigner les malades. Une portion de la chapelle Saint-Jean fut transformée en mosquée vers 1216. Pendant les trois siècles qui suivirent, de nombreux pèlerins trouvèrent tour à tour un asile dans quelques-unes des salles de l'hôpital qui avaient été respectées par les musulmans et aussi par le temps; mais au dix-septième siècle, tout était en ruine. Aujourd'hui, la plus grande partie du terrain qu'embrassait ce couvent, jadis fondé par la France, appartient à la Prusse, comme don de la Sublime Porte, et le prince Guillaume en a pris solennellement possession pendant le court séjour qu'il a fait dans la Ville sainte, au mois de novembre 1869. A la Prusse également ont été alors concédées les ruines du couvent voisin, celles de Sainte-Marie la Grande, monastère qui avait remplacé celui de Sainte-Marie-Madeleine, et était destiné à héberger les pèlerines et à soigner les femmes malades. Les restes de ce dernier couvent sont encore très-considérables. Ce qui subsiste de son église a été décrit avec beaucoup de soin par M. de Vogüé. (*Les Églises de la Terre sainte*, p. 255 et suivantes.)

Si depuis longtemps elle a été en grande partie démolie, le plan néanmoins en est facilement reconnaissable. Elle avait trois nefs d'égale longueur terminées à l'est par trois absides contiguës et composées de quatre travées. La quatrième travée, plus large que les autres, comme le fait observer M. de Vogüé, formait un transept voûté en berceau ogival dont la croisée était sans doute surmontée d'une coupole sur pendentifs. Le portail principal, tourné vers le nord, consiste en une grande porte en plein cintre qu'un trumeau sépare en deux baies également cintrées. Il est précédé d'une arcade semblable à un porche, dont le dessous était orné de peintures, aujourd'hui effacées, et dont l'archivolte est encadrée d'un bandeau saillant sur lequel on a sculpté un zodiaque. Les douze mois de l'année y sont figurés par des personnages occupés à des travaux divers, suivant la saison. Ces sculptures sont malheureusement assez dégradées, ainsi que les mots latins qui les surmontent et qui indiquent le nom de chaque mois.

Après la prise de Jérusalem par Saladin, l'église de Sainte-Marie la Grande dut subir des dévastations; toutefois, elle était encore debout dans les premières années du quatorzième siècle, comme nous le savons par des témoignages de cette époque; mais bientôt sa ruine et ses dégradations successives

augmentèrent, quand le monastère dont elle était la chapelle eut été changé en caravansérail musulman.

Le couvent des chevaliers Teutoniques était beaucoup moins considérable que ceux des Templiers et des chevaliers de Saint-Jean. Dans la rue dite des Allemands au moyen âge, et qui allait de la rue du Temple à la porte de la Tannerie, le Bab el-Morharbeh de nos jours, s'élevaient l'église et l'hôpital Sainte-Marie des Allemands, fondés en 1128 pour les pèlerins de langue allemande. Le personnel de cet hôpital, transporté plus tard à Saint-Jean d'Acre, forma le noyau de l'ordre Teutonique. Cet ordre avait dû sa première origine à un Allemand résidant à Jérusalem avec sa femme, et qui conçut la généreuse pensée de fonder un établissement dans cette ville pour y héberger les pèlerins pauvres et infirmes de sa nation. (Jacques de Vitry, ch. LXV.) L'emplacement qu'il occupait est maintenant divisé en plusieurs maisons particulières.

Je ne reviendrai pas ici sur les autres grands travaux exécutés par les croisés à la basilique du Saint-Sépulcre, à Sainte-Anne, à l'église de l'Assomption de la Vierge, à celle de l'Ascension et au Cénacle. J'en ai dit un mot plus haut; il me reste à mentionner, en terminant, deux autres églises qui leur sont attribuées, ou du moins qu'ils réparèrent.



Chaire a prêcher, sur la plate-forme du dôme de la Roche.
Portion d'une arcade vers le sud.

A deux cents mètres au nord-ouest de l'église Sainte-Anne et à cent vingt de la porte appelée aujourd'hui Bab ez-Zahari (porte des Fleurs) ou porte d'Hérode, on remarque les ruines d'une église qui

est devenue la propriété d'un pauvre potier. Les voûtes en sont depuis longtemps écroulées, et les nefs sont obstruées par des décombres et par des broussailles. Précédée à l'occident d'un porche ou narthex intérieur qui est la portion la mieux conservée de cet édifice, elle était divisée en trois nefs au moyen de piliers carrés, puis suivait un transept dont la partie centrale était surmontée d'une coupole avec pendentifs; au delà régnait une nouvelle travée, destinée à agrandir le chœur, et enfin venaient trois absides dont celle du nord est seule actuellement debout; demi-circulaires au dedans, elles étaient polygonales au dehors. D'après une tradition encore vivace à Jérusalem, elle porte le nom de Sainte-Madeleine, et on la considère comme ayant été bâtie sur l'emplacement de la maison de Simon le Pharisien où cette grande pécheresse, purifiée par son repentir et par son céleste amour pour Jésus, avait oint de parfums, baigné de ses larmes et essuyé avec ses cheveux les pieds du Sauveur, pendant qu'il était à table. (SAINT LUC, ch. VII.)

En 1165, le pèlerin J. de Wirtzbourg (ch. VII) signale cette église comme desservie par des moines jacobites qui y montraient à la piété des pèlerins une croix tracée sur le pavé et indiquant l'endroit où se tenait Marie-Madeleine aux pieds de Jésus.

En 1187, cette église fut transformée en médreseh, ou école, et prit le nom de Maïmounieh, qu'elle a gardé jusqu'à nos jours parmi les musulmans.

Nous lisons à ce sujet dans Medjr eddin (p. 123) :

« La médreseh Maïmounieh, auprès de la porte Ez-Zahari. C'était une église construite par les Roumi. Elle eut pour fondateur l'émir Farès eddin Abou Saïd-Maïmoun, trésorier de Saladin (l'an 1197). De nos jours, elle n'a plus d'organisation; elle est même livrée à l'abandon. »

Comme elle appartenait aux Jacobites, ainsi que nous le savons par J. de Wirtzbourg et par un passage du Cartulaire du Saint-Sépulcre (p. 121), il est à croire qu'elle avait été fondée par les Syriens, comme l'affirme d'ailleurs Medjr eddin, antérieurement à l'époque des Croisades; car par le mot de Roumi les Arabes désignent toujours les Grecs byzantins et non les Latins. M. de Vogüé pense néanmoins que ses débris actuels semblent la rattacher aux monuments romans de cette époque. Elle a pu effectivement subir alors des réparations plus ou moins considérables; mais jusqu'à nouvel examen, j'incline à penser qu'à cause de sa coupole et de son narthex intérieur, on est autorisé à attribuer aux Grecs sa forme générale. Dans ce cas, les croisés l'auraient trouvée déjà debout, quand ils s'emparèrent de Jérusalem; seulement, comme elle était très-voisine de l'une des portes et du rempart septentrional de la ville, point où celle-ci fut principalement attaquée, elle a dû souffrir beaucoup du siége, et ses voûtes ont pu être ensuite complétement remaniées par les Francs.

Il en est de même probablement de la petite église de Saint-Pierre, qui avoisine la précédente. Elle a trois nefs, trois travées et trois absides. Consacrée depuis longtemps au culte musulman, elle appartient maintenant à des derviches.

JÉRUSALEM A L'ÉPOQUE ACTUELLE.

L'enceinte qui délimite actuellement la ville de Jérusalem est telle que les croisés l'avaient relevée et réparée, telle que plus tard les musulmans, en 1534 et en 1539, sous le sultan Soliman II, l'ont restaurée pour la dernière fois. Munie de nombreuses tours, elle est en outre protégée, le long d'une partie de sa face septentrionale, seul côté par où l'on puisse facilement attaquer la place, par un fossé creusé dans le roc qui est aujourd'hui à moitié comblé. La forme de la ville ainsi circonscrite est celle

d'un carré irrégulier. Le pourtour entier des murailles peut être évalué à trois mille neuf cents mètres. Cette enceinte est percée de six portes, qui sont :

1° Au nord, la porte de Damas, ou de Naplouse, en arabe Bab ech-Cham ou Bab el-Amoud (porte de



FAÇADE DE LA MOSQUÉE D'EL-AKSA.

la Colonne). C'est la plus belle et la mieux construite; elle a remplacé une porte antique dont il existe encore une arcade aux trois quarts ensevelie sous le sol. Les matériaux avec lesquels elle a été bâtie, surtout dans la partie inférieure, paraissent antiques. Au moyen âge, elle s'appelait porte Saint-Étienne, parce qu'elle avoisinait une basilique dédiée à la mémoire de ce saint et érigée par l'impératrice Eudoxie à une faible distance en avant de cette porte.

2° Du même côté, mais à l'est, la porte d'Hérode, ou Bab ez-Zahari des musulmans. Elle a égale-

ment succédé à une autre porte antique, appelée sans doute autrefois, comme maintenant, porte d'Hérode, parce qu'elle fut établie sur la troisième enceinte, fondée par Hérode Agrippa. Elle est ordinairement fermée.

3° Vers l'est, la porte appelée par les Arabes Bab Sitti-Mariam (porte de madame Marie), parce qu'elle conduit au tombeau de la Sainte Vierge, situé dans la vallée de Josaphat, comme nous l'avons vu plus haut. Aujourd'hui, les chrétiens la désignent sous le nom de porte Saint-Étienne, par suite d'une altération qu'a subie la tradition relativement à l'endroit où ce saint a été lapidé.

4° Au sud, la porte dite en arabe Bab el-Morharbeh (porte des Maugrabins, des Africains occidentaux). C'était l'ancienne porte Sterquiline. Située au centre de la vallée du Tyropœon, elle conduit à la piscine de Siloé.

5° Sur la même face sud, la porte appelée Bab es-Sahioun (porte de Sion) et aussi Bab en-Neby-Daoud (porte du Prophète David) ouvre sur la partie méridionale du mont Sion qui n'a point été enclavée dans l'enceinte moderne, et mène au Cénacle, qui, d'après les musulmans, renferme le tombeau du roi David.

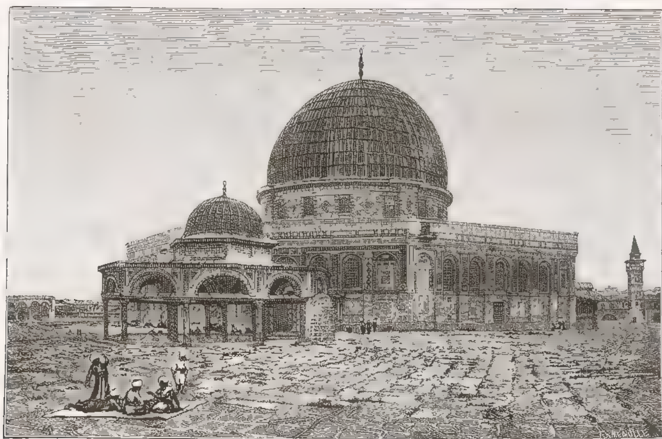
6° A l'ouest enfin, porte de Jaffa, parce que c'est la porte par laquelle entrent tous les pèlerins qui arrivent de Jaffa. On l'appelle pareillement Bab el-Khalil (porte d'Hébron et de l'Ami de Dieu, c'est-à-dire d'Abraham), parce qu'elle conduit à Bethléhem et de là à Hébron, où repose le corps de ce patriarche.

Le long de l'enceinte de la mosquée d'Omar, qui, vers l'est et vers le sud, se confond avec la muraille de la ville, on remarque vers l'est la porte Dorée, dont il a été question précédemment, et au sud les portes dites Simple, Double et Triple, selon qu'elles n'ont qu'une, deux ou trois baies; elles sont depuis longtemps toutes les quatre murées.

Au milieu du dédale de rues et de ruelles irrégulières qui se croisent en tous sens dans l'intérieur de la ville, on distingue trois artères principales qui la traversent de part en part. De la porte de Jaffa part à l'ouest une rue qui aboutit vers l'est à la porte appelée Bab es-Silsileh (porte de la Chaîne), l'une des principales entrées du Ḥaram ech-Cherif. Cette rue, au moyen âge, se nommait rue de David dans sa partie supérieure ou occidentale, et rue du Temple dans sa partie inférieure ou orientale. De la porte de Damas une autre rue sillonne la cité du nord au sud, passe près de l'extrémité orientale de l'église du Saint-Sépulcre, continue à se diriger vers le sud au delà des bazars, et, fléchissant ensuite vers le sud-ouest, se termine à la porte de Neby-Daoud ou de Sion. A l'époque des Croisades, elle portait dans sa partie supérieure le nom de rue Saint-Étienne, et plus bas celui de rue du Mont-Sion. Une troisième rue, ayant son origine à la porte Sitti-Mariam à l'est, longe le Birket-Israïl, suit vers l'ouest, en décrivant un coude, les différentes stations de la Voie Douloureuse et aboutit plus loin, du même côté, au couvent de Saint-Sauveur. Cette rue, dans sa partie inférieure vers l'est, s'appelait, à l'époque des Croisades, rue de Josaphat; plus à l'ouest, Voie Douloureuse, et plus à l'ouest encore, rue du Saint-Sépulcre. La vallée se divise en quatre quartiers différents : au nord-ouest, le quartier des chrétiens, latins et grecs, sur le mont Gareb; au sud-ouest, sur le mont Sion, le quartier arménien; au nord-est, le quartier musulman, sur les monts Bézétha et Acra et dans la vallée supérieure du Tyropœon; au sud-est, le quartier juif, qui occupe à la fois les pentes orientales de Sion et la partie basse du Tyropœon. A l'est enfin, le mont Moriah, dont l'enceinte extérieure environne toute la plate-forme de la montagne, forme un cinquième quartier à part, le quartier sacré par excellence pour les musulmans, ou le Haram ech-Cherif (le Sanctuaire noble).

Les rues sont pour la plupart étroites et fort mal entretenues, et comme plusieurs sont en pente

très-rapide, les pavés désunis ou grossièrement agencés qui les recouvrent sont extrêmement glissants, au moment des grandes pluies d'hiver qui transforment quelquefois ces ruelles inclinées en de véritables ruisseaux. Les maisons qui les bordent n'ont ordinairement, par précaution, qu'une porte basse par où l'on ne peut entrer qu'en se courbant un peu; beaucoup d'entre elles, principalement dans le quartier musulman, ont leurs fenêtres discrètement grillées et sont munies de moucharabiehs ou de balcons à balustrade de bois façonnée en treillis qui permet aux personnes du dedans de voir sans être aperçues elles-mêmes du dehors. La plupart n'ont qu'un rez-de-chaussée et un premier étage; d'autres sont plus élevées; presque toutes sont couronnées par une terrasse, soit plate, soit bombée dans sa



Mosquée d'Omar.

partie centrale, qui reçoit les eaux pluviales, lesquelles sont ensuite amenées par des conduits dans des citernes maçonnées ou creusées dans le roc. Ces terrasses sont elles-mêmes entourées d'une barrière à hauteur d'appui, fermée souvent de petits tuyaux de terre cuite juxtaposés, par l'ouverture desquels l'air circule de toutes parts et par où le regard aussi peut à loisir, comme par l'orifice d'une grande lunette, examiner ce qui se passe dans les environs. Pendant l'été, les habitants y passent le soir de longues heures à jouir de la fraîcheur de l'atmosphère, plongés dans cette espèce de molle indolence contemplative si chère aux Orientaux.

Les bazars sont presque tous voûtés et peu éclairés, ne recevant le jour que par des lucarnes circulaires; plusieurs remontent jusqu'à l'époque des Croisades; quelques-uns même sont, dit-on, plus anciens encore. Le grand marché public, ou *souk*, se compose de trois galeries parallèles qui, d'après Medjr eddin, sont antérieures à l'occupation des Latins. Ces trois galeries, dont les arcatures sont légèrement ogivales, communiquent entre elles par divers passages. Dans la plus fréquentée, celle du centre, qui porte le nom de Souk el-Attarin (marché des Droguistes), on observe de distance en distance, sur la retombée des arcs doubleaux, les inscriptions suivantes, gravées sur la pierre en grands caractères gothiques du douzième siècle :

S. ANNA — SCA ANNA — ANNA.

M. Clermont-Ganneau a fort bien établi que ces inscriptions sont la marque officielle de la concession

faite à l'abbaye de Sainte-Anne par les rois de Jérusalem, d'un droit sur les revenus de ce marché. Ces inscriptions prouvent en même temps que ces longues galeries voûtées sont au moins contemporaines des Croisades, si même elles ne leur sont pas antérieures. Les petites échoppes qui s'y pressent à droite et à gauche sont suffisamment pourvues des denrées ou des étoffes nécessaires à la nourriture et à l'entretien de l'homme. Ailleurs, principalement auprès des couvents ou de la basilique du Saint-Sépulcre, on vend des cierges ou divers objets de piété. Ce dernier commerce est naturellement très-lucratif, à l'époque de Pâques, lorsque les pèlerins chrétiens et surtout les Grecs et les Russes affluent par milliers dans la Cité sainte. La population de la ville double presque alors, et l'agitation la plus vive y règne, notamment dans le quartier chrétien. Il ne faut pas, du reste, s'attendre à trouver dans Jérusalem une belle et agréable ville, bien bâtie, industrieuse et commerçante. Elle ne brille, en effet, par aucun de ces avantages. Son aspect est triste, son industrie très-bornée, et son commerce fort peu étendu. C'est la cité des souvenirs et du passé, c'est comme la nécropole du Judaïsme, c'est par-dessus tout le tombeau du Messie, la ville des pleurs et des lamentations, la ville du Golgotha et de l'immolation de l'Homme-Dieu, c'est-à-dire du plus grand crime que les hommes aient jamais commis; mais comme c'est en même temps la ville de la résurrection du Sauveur et le berceau de la foi nouvelle qui doit désormais régir l'humanité jusqu'à la fin des temps, le monde chrétien tout entier y a toujours été représenté par toutes les différentes Églises particulières qui composent, ou plutôt divisent malheureusement la grande Église du Christ.

Parlons d'abord de l'Église latine :

Jérusalem venait de succomber, en 1187, après la funeste bataille de Hattin. Conformément aux desseins mystérieux de la Providence, cette ville, reconquise par les croisés au prix de tant de sacrifices et de tant de sang répandu, et conservée seulement par eux quatre-vingt-huit ans, était retombée au pouvoir des musulmans, qui depuis, sauf pendant quelques années, l'ont toujours gardée. C'est alors que Dieu suscita, dans la personne de saint François d'Assise, le chef d'une légion pacifique et héroïque tout à la fois d'humbles, mais vaillants religieux, qui entreprirent de fonder en Palestine un royaume plus durable que celui de Godefroy de Bouillon. Douze d'entre eux débarquèrent à Ptolémaïs, en 1219, sous la conduite de leur vénérable fondateur. Peu de temps après, quelques pauvres religieux de leur ordre étaient déjà installés à Jérusalem; en 1244, ils y furent tous massacrés par des hordes de farouches Karesmiens, dans l'église même du Saint-Sépulcre, où s'étaient réfugiés avec eux, comme dans un asile inviolable, une foule de femmes, d'enfants et de vieillards.

En 1291, Saint-Jean d'Acre, le dernier boulevard de la chrétienté en Palestine, tombe à son tour, et les Franciscains y teignent encore de leur sang les églises confiées à leur garde. De nombreux disciples de saint François remplacent bientôt à Jérusalem leurs frères martyrs, mais leur position est toujours précaire. En 1342, Robert, roi de Sicile, et Sanche, sa femme, achètent du sultan d'Égypte le sanctuaire du mont Sion, et le cèdent au Saint-Siége, qui, par une bulle de Clément VI, datée d'Avignon, le 21 novembre de cette même année, en remet la propriété et le soin de la desservir aux Pères Franciscains. Depuis cette époque, ces religieux n'ont pas cessé de rester fidèlement aux différents postes d'honneur où ils avaient été placés. Ils les ont défendus souvent au péril de leur vie, et les sanctuaires qu'ils ont été obligés d'abandonner leur ont été arrachés par la force, sans qu'eux-mêmes aient jamais abdiqué le droit d'en revendiquer un jour la possession. C'est donc à cette pieuse milice que le monde catholique doit l'avantage inappréciable d'avoir conservé jusqu'à nos jours la propriété exclusive ou partagée de quelques-uns des lieux les plus saints et les plus

vénérés de la terre. Chassés en 1561 du Cénacle, les Franciscains achetèrent à grands frais, des Turcs, l'église et le couvent de Saint-Sauveur, alors abandonnés, et qui avaient appartenu aux



Neby Samouil,
Vu du mont des Oliviers.

Géorgiens, et ils s'efforcèrent de maintenir intacts les autres privilèges qui leur avaient été octroyés par les Souverains Pontifes. Je n'ai point ici à raconter leur histoire; ce serait l'histoire même de la Jérusalem catholique jusqu'à notre époque. C'est grâce à eux que les pèlerins latins ont pu, pendant longtemps, venir se prosterner devant le saint Sépulcre et le Golgotha; c'est dans leurs couvents qu'ils trouvaient asile, conseil et protection. Sans eux, la chaîne de ces pieux pèlerinages eût été souvent brisée; sans eux aussi, la France de Charlemagne, de Godefroy de Bouillon et de saint Louis eût vainement cherché à exercer son protectorat séculaire sur des sanctuaires que les pèlerins latins auraient renoncé à visiter, et il n'y aurait plus eu de garde d'honneur entretenue par l'Église catholique autour du tombeau de son divin fondateur. Les Franciscains ont donc rendu, par leur opiniâtre fidélité que rien ne décourageait, un immense service à toutes les nations latines; ils ont, en particulier, bien mérité de

la France, dont ils ont, avec les seules armes d'un dévouement et d'une patience invincibles, secondé en Palestine la généreuse et chrétienne influence.

Au commencement du dix-septième siècle, un décret de la Propagande, daté du 22 février 1627, plaça sous la juridiction spirituelle du Père custode de Terre sainte les villes de Jérusalem, de Bethléhem, de Nazareth, et tous les lieux de la Palestine, de la Syrie et de l'Égypte où les Franciscains avaient des couvents. Vers la fin du même siècle, le Père custode fut également nommé préfet apostolique de toutes ces contrées, y compris l'île de Chypre; mais, en 1829, Grégoire XVI restreignit cette juridiction, en la bornant à la Palestine proprement dite et à l'île de Chypre.

Les principaux dignitaires de la custodie de Terre sainte à Jérusalem sont : 1° le Père custode, qui a le titre de Paternité Révérendissime, et qui est toujours un Italien. Jusqu'au rétablissement du patriarcat, le religieux qui était revêtu de cette haute dignité avait des priviléges et des droits quasi épiscopaux; il officiait pontificalement avec la crosse et la mitre, conférait les ordres mineurs et accordait des dispenses.

2° Le vicaire du Révérendissime; cette dignité, d'après les statuts, doit toujours être donnée à un Français;

3° Le procureur général; chargé de l'administration, il est le caissier de l'ordre en Terre sainte, et doit être Espagnol.

Avant 1847, époque de la restauration du patriarcat latin, les Franciscains avaient à Jérusalem trois couvents. Le plus important était celui de Saint-Sauveur, où résidaient le Révérendissime et tous les dignitaires de l'ordre. Il renfermait trente prêtres et trente-deux frères laïques. Dans l'intérieur de ce vaste bâtiment assez irrégulièrement construit, une chapelle au premier étage servait d'unique paroisse à la population catholique, qui se montait à neuf cent quarante âmes environ. Cette chapelle, du nom de Saint-Sauveur, n'avait absolument rien de remarquable; son architecture était lourde et écrasée; mais les Franciscains, forcés de quitter leur maison du mont Sion, avaient obtenu la faveur, par décision pontificale, d'apporter avec eux et de transférer à l'église de leur nouveau couvent les indulgences et les mêmes priviléges que les Papes avaient accordés autrefois à la chapelle du Cénacle. A ce monastère était attenante une école de garçons, divisée en deux sections et fréquentée par une soixantaine d'enfants.

Non loin de ce grand couvent était un hospice connu de tous les pèlerins sous le nom de Casa Nova, et où les Pères donnaient une cordiale et généreuse hospitalité à tous les étrangers francs qui venaient frapper à leur porte.

Les Franciscains possédaient un deuxième couvent de petites dimensions dans l'intérieur même de la basilique du Saint-Sépulcre, et où une dizaine de prêtres, qui se relayaient de six mois en six mois à cause du peu de salubrité des bâtiments, étaient préposés d'une manière toute particulière avec quelques Frères à la garde du saint Tombeau, à l'entretien des sanctuaires qui appartiennent encore à la catholicité, et à la célébration des processions et des autres services religieux qui s'accomplissent tous les jours dans ce saint lieu.

Un troisième couvent, près du sanctuaire de la Flagellation, servait de succursale à la Casa Nova, quand cet hospice surabondait de pèlerins à l'époque de Pâques.

Tel était l'état des choses, au point de vue religieux, à Jérusalem, lorsque Pie IX, de glorieuse et sainte mémoire, conçut et exécuta le projet de rétablir dans cette ville, après tant de siècles d'interruption, l'ancien patriarcat latin. Le but de ce grand pontife était de relever par cette éminente dignité l'Église latine de Jérusalem, et de lui donner un chef égal en autorité et en prestige à ceux des com-

munions dissidentes. Il voulait aussi, tout en combattant d'une manière plus énergique, au berceau même du catholicisme, l'influence schismatique sans cesse grandissante sous le patronage de la Russie, opposer également une barrière plus forte à l'influence protestante qui commençait à naître, grâce à l'appui de l'Angleterre et de la Prusse. Le choix de Pie IX tomba, le 10 octobre 1847, sur un prêtre du diocèse de Gênes, jeune encore, mais doué d'un esprit très-distingué; possédant parfaitement la plupart des langues de l'Orient, le grec, l'arabe, le turc, le persan, l'arménien, et ayant déjà parcouru comme missionnaire apostolique plusieurs provinces de l'Asie, principalement la Syrie, la Mésopotamie et la Perse. Il avait en outre une physionomie imposante, un grand air de majesté,



UNE ÉCHOPPE DE CORDONNIER A JÉRUSALEM

malgré ses trente-quatre ans, un regard pénétrant et ferme, et dans le caractère une rare énergie dont il avait déjà donné plusieurs preuves dans ses difficiles et périlleuses missions.

Son entrée à Jérusalem, le 18 janvier 1848, fut saluée, comme celle d'un souverain, par les canons de la tour de David, et il fut escorté jusqu'à la modeste maison qui devait lui servir de résidence provisoire non-seulement par la population latine accourue à sa rencontre, mais par une foule considérable de Turcs, d'hétérodoxes et même de Juifs. Il n'entre pas dans mon sujet de raconter ici les vingt-cinq années de son glorieux patriarcat, les nombreuses difficultés qu'il eut à briser et la manière dont il en triompha pour asseoir définitivement son autorité. Je me bornerai à dire qu'il est mort pauvre, le 2 décembre 1872, après avoir fondé beaucoup d'établissements remarquables, et entre autres le beau séminaire de Beit-Djalla, le palais patriarcal et la cathédrale qui l'avoisine. C'est là qu'il repose, dans la chapelle de Saint-Joseph, son patron. Une maladie foudroyante avait soudain abattu ce tempérament robuste et enlevé à l'Église de Jérusalem, à toutes les missions qu'il avait fondées dans la Terre sainte et à toutes les maisons religieuses anciennes ou nouvelles qu'il dirigeait dans la vaste étendue de sa juridiction, le chef vénéré qui en était l'âme et la vie.

Dès la première année de son installation à Jérusalem, il avait appelé dans la Ville sainte les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, qui furent chargées en même temps d'un hôpital français, dit hôpital Saint-Louis, et d'une école de filles. Ces pieuses religieuses, toutes Françaises, mais parlant presque toutes l'arabe, se sont bien vite identifiées, à force de dévouement et de patience, avec la double mission qui leur était confiée. Par les soins empressés qu'elles donnent indistinctement à tous les malades qui viennent réclamer leur secours, elles contribuent singulièrement à faire aimer la France, dont elles sont les dignes enfants et dont elles se plaisent à propager les bienfaits et aussi la langue en instruisant les jeunes filles qui suivent leurs leçons.

En 1855, d'autres religieuses de l'ordre de Nazareth, et dont la maison mère est à Oullins près de Lyon, furent également encouragées par Mgr Valerga à venir fonder une école à Nazareth, puis une seconde à Caïffa, ensuite une troisième à Saint-Jean d'Acre, une quatrième à Chefa-Amar et enfin une cinquième à Beyrouth. En décrivant ces différentes villes dans mon ouvrage sur la Galilée, j'ai été heureux d'avoir eu l'occasion de signaler les grands services rendus pareillement par ces saintes femmes, dont quelques-unes m'ont paru non moins éminentes par l'esprit que par le cœur.

En 1856, un troisième ordre de religieuses, celui des Dames de Sion, arriva à Jérusalem pour y travailler, sous l'habile et active direction du P. Marie de Ratisbonne, à la conversion des Juives. Juif lui-même de naissance, ce prêtre zélé, depuis qu'il a abjuré à Rome les erreurs de sa nation, n'aspire qu'à faire partager ses nouvelles croyances à ses anciens coreligionnaires. Dans ce but, il a, avec l'appui de Mgr Valerga, et inspiré par une généreuse pensée, cherché à acquérir au moyen d'une somme très-considérable un terrain attenant à l'arc de l'*Ecce Homo* sur la Voie Douloureuse, pour y bâtir un monastère de femmes. Son dessein était double : il voulait d'abord, à l'endroit même où le Sauveur avait été condamné à mort et où tout un peuple en délire avait prononcé ces mots exécrables : *Qu'il soit crucifié, qu'il soit crucifié!* et ceux-ci : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants!* établir une sorte de monument expiatoire et un oratoire spécial où des prières ferventes, qui ne cesseraient ni jour ni nuit, appelleraient la miséricorde du Seigneur sur la nation déicide qui avait commis jadis cet horrible attentat. Il voulait aussi, par une éducation sincèrement chrétienne donnée aux jeunes filles juives qui pourraient lui être confiées, contribuer, autant qu'il serait en lui, à amener aux pieds du Messie quelques-unes des nombreuses brebis égarées d'Israël. Afin de réaliser un pareil projet, il avait besoin de beaucoup d'argent et de patience : car les fonds lui manquaient pour acheter le terrain et pour bâtir, et de sérieux obstacles l'attendaient. Enfin, à force de persévérance, de voyages, de négociations et de quêtes, il est parvenu, au bout de plusieurs années, à édifier le beau monastère

qui fait maintenant l'un des ornements de la Cité sainte. Les travaux de déblayement et de construction ont commencé en 1859. Dans les fouilles qu'on a exécutées pour asseoir les fondations de ce couvent, on a trouvé plusieurs grandes citernes, deux tunnels parallèles, parfaitement construits et voûtés en plein cintre, un ancien aqueduc pratiqué dans le roc et se dirigeant vers le Haram ech-Cherif, une



Un café à Jérusalem.

source jusque-là inconnue, de larges dalles appartenant au Lithostrotos, enfin le petit arc septentrional qui accompagne le grand arc central au-dessous duquel passe la Voie Douloureuse. Ce petit arc, ainsi que le pied-droit attenant du grand arc avec la niche qui y avait été ménagée, ont été enclavés par le P. Marie de Ratisbonne dans sa chapelle et laissés heureusement tels qu'il les avait découverts. Ces vénérables reliques du passé parlent ainsi plus éloquemment aux yeux et à l'âme, que si des enjolivements malencontreux en avaient déparé l'austère et grave physionomie. Les travaux commencés en 1859 furent quelquefois interrompus, faute de ressources suffisantes qui n'arrivèrent que plus tard,

et ne furent terminés qu'en 1868. Ce magnifique établissement renferme actuellement un pensionnat, un externat et un dispensaire. Le pensionnat est composé en grande partie d'orphelines, la plupart Maronites; l'externat est spécialement fréquenté par de petites Israélites ou musulmanes. Quant au dispensaire, il est chaque jour assiégé, depuis son ouverture en 1874, par une foule de malades, de blessés ou d'infirmes, les trois quarts Israélites, qui y viennent chercher des remèdes, des pansements ou des consultations gratuites.

Indépendamment de cet établissement, le P. Marie de Ratisbonne en a fondé un autre, également très-important, aux portes de la Ville sainte, à un kilomètre environ de distance et non loin du Birket-Mamillah. Situé dans une position très-salubre, sous le titre d'*Institution Saint-Pierre*, il est appelé à devenir l'un des instruments les plus efficaces de l'influence catholique à Jérusalem. Ses vastes proportions, le nombre considérable de jeunes garçons qu'il pourra contenir quand il sera achevé, le but utile et civilisateur qui y est poursuivi (car il est destiné à devenir une école d'arts et métiers où des centaines d'orphelins, retirés de la misère, apprendront à se suffire à eux-mêmes et à rendre un jour des services à la société), tout cela fait le plus grand honneur au P. Marie de Ratisbonne, qui n'a pas hésité, avec ses dignes collaborateurs, à entreprendre, avec les ressources toujours précaires de la charité, une œuvre réellement colossale qui ferait la gloire d'un gouvernement. Je n'ai pas parlé du troisième établissement qu'il a créé à Saint-Jean in Montana, à deux lieues de Jérusalem, pour servir de succursale au monastère de l'*Ecce Homo*, et qui, comme ce dernier, est actuellement très-florissant, grâce au zèle et à l'intelligence éclairée des Dames de Sion qui les dirigent l'un et l'autre.

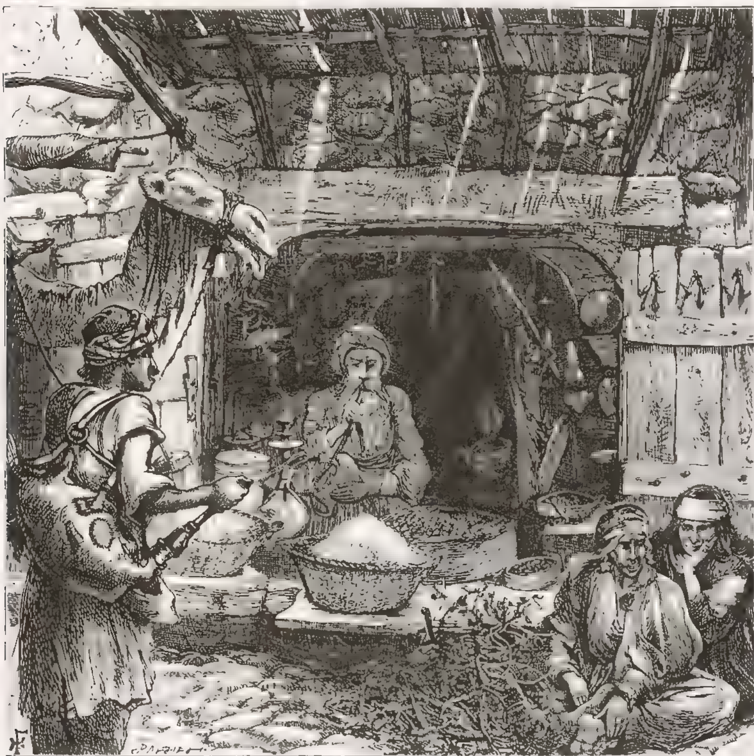
C'est également sous le patriarcat de Mgr Valerga qu'a été fondé à Jérusalem le bel hospice autrichien réservé aux pèlerins de cette nation, et que madame la princesse de la Tour d'Auvergne a relevé sur les flancs occidentaux de la montagne des Oliviers deux anciens oratoires, l'un rappelant l'endroit où Jesus avait enseigné le *Pater noster* à ses disciples, et l'autre celui où ses apôtres avaient composé le *Credo*. Ces deux sanctuaires, voisins et renfermés dans la même enceinte, ont été confiés par elle à de pieuses Carmélites et donnés à la France. On remarque dans le premier un joli cloître de style gothique, dont les murs sont tapissés de grandes plaques de faïence peinte, sur lesquelles l'Oraison dominicale a été gravée en trente-deux langues différentes. Près de là, dans une chambre mortuaire, on admire un beau sarcophage en marbre blanc, où reposera plus tard la fondatrice, après sa mort, et sur lequel, comme sur un lit funèbre, est déjà étendue sa statue, qui, les bras immobiles et les yeux fermés, la représente couchée sur sa tombe.

Telles sont, en résumé, les principales œuvres qu'a créées, suscitées ou encouragées Mgr Valerga. Les vingt-cinq années de son patriarcat ont donc été fécondes en résultats pour l'Église de Jérusalem, et le nombre des catholiques y a presque doublé. En dehors de la Ville sainte, il a fondé successivement les missions de Beit-Djalla, de Djifneh, de Ramallah, de Bir-Zeit, de Beit-Sahour, de Thaybeh, de Naplouse, de Salt et de Iafa. Sous lui, en outre, a été construit à Koubeibeh le monastère dû à la munificence de mademoiselle de Nicolaï, et cette pieuse émule des Paule et des Eustochie y repose en paix à l'ombre du sanctuaire qu'elle avait relevé.

Mgr Valerga a eu pour successeur Mgr Bracco, né à Torrazza en 1835, et qui depuis 1860 habitait la Palestine, où il avait professé la philosophie au séminaire de Beit-Djalla, dont il était devenu bientôt le supérieur. En 1866, nommé évêque de Magida, il était resté attaché au patriarche, en qualité de vicaire général. Très-instruit dans les Saintes Écritures, simple et modeste dans ses goûts, très-conciliant dans les manières, d'une piété exemplaire, étant, en outre, fort au courant, depuis douze ans qu'il était en Palestine, de toutes les questions relatives aux Saints Lieux et de

toutes les œuvres fondées par son glorieux prédécesseur, Mgr Bracco était naturellement désigné au choix de Pie IX, qui s'empressa de le faire monter, malgré son humilité et sa jeunesse, car il avait à peine trente-huit ans, sur le siége patriarcal de Jérusalem.

Élu en 1873, ce vertueux prélat ne démentit pas le choix et les espérances du Saint-Père, et, avec l'aide des divers membres si dévoués de son chapitre, il songea aussitôt non-seulement à continuer les



Une boutique d'épicier a Jérusalem.

œuvres dues à Mgr Valerga, mais encore à en créer de nouvelles. C'est ainsi qu'il fonda en 1874 la mission de Kerak, transférée récemment à Medaba, en 1875 celle de Rememim, en 1877 celles d'El-Fahez et de Reyneh, en 1879 enfin celle de Gaza. C'est depuis son avénement que l'église de Kiriet el-Enab, appelée vulgairement église de Saint-Jérémie, sur la route de Jaffa à Jérusalem, a été concédée à la France et, par conséquent, au catholicisme, grâce à la puissante intervention de M. le comte de Vogüé, alors ambassadeur à Constantinople. C'est lui aussi qui a appelé à Jérusalem les Frères des Écoles chrétiennes, dont l'établissement, voisin du patriarcat, renferme dans son enceinte les ruines du Kasr el-Djaloud, l'ancienne tour Psephina. A peine installés dans ce local, les Frères ont vu immédiatement accourir à leurs classes presque tous les enfants de la ville, à quelque nation et reli-

gion qu'ils appartinssent. Le pacha de Jérusalem vient lui-même de leur envoyer ses deux fils, en même temps qu'il amenait en personne ses deux filles aux Dames de Sion. Le Frère Évagre, directeur de cette maison qui fait beaucoup d'honneur à la religion et à la France, s'est partout concilié l'estime et la sympathie, et la considération très-méritée dont il jouit rejaillit sur notre nation tout entière.

C'est également depuis que Mgr Bracco est assis sur son siége patriarcal, que le sanctuaire de Sainte-Anne a été concédé à Mgr Lavigerie, archevêque d'Alger, qui en 1878 est venu y installer lui-même trois de ses missionnaires de Notre-Dame d'Afrique. Ceux-ci, pleins de zèle et de science, tout en desservant l'auguste sanctuaire, témoin jadis de la nativité de la Sainte Vierge et dont la Papauté et la France leur ont confié la garde, doivent ouvrir, dit-on, prochainement une école spéciale de hautes études orientales, parmi lesquelles l'Écriture sainte naturellement tiendra la première place.

C'est de même sous les auspices et avec le concours de Mgr Bracco que Dom Belloni a singulièrement agrandi à Bethléhem le grand établissement qu'il avait fondé du temps de Mgr Valerga. Cette maison, connue sous le nom de la *Sainte Famille de Bethléhem,* contient maintenant deux cents élèves, dont soixante-dix internes, qui, sous l'infatigable et paternelle direction de ce saint prêtre, apprennent non-seulement les principaux éléments des connaissances humaines, mais encore un état qui leur permettra de gagner un jour honorablement leur vie, une fois qu'ils seront sortis de cet orphelinat. D'autres enfants sont élevés par lui dans une ferme-école, située à Beit-Djemal, où ils se forment aux rudes, mais si utiles travaux de l'agriculture. Je ne dois pas non plus oublier de mentionner quatre autres fondations plus récentes et déjà importantes, bien qu'encore inachevées : celle d'un couvent de Carmélites à Bethléhem, due à la générosité d'une pieuse Française de Pau, mademoiselle de Saint-Criq d'Artigau, et dans la même ville celle d'une maison dite des missionnaires du Sacré-Cœur de Betharam, créée pareillement par cette noble bienfaitrice; enfin deux hôpitaux, qu'élèvent en ce moment, à leurs frais, deux charitables Lyonnais, M. le comte de Piellat à Jérusalem et M. Guinet à Jaffa.

Les Pères Franciscains, de leur côté, ne sont pas restés inactifs. Ils ont achevé leur sanctuaire de Koubeibeh; ils ont restauré la plupart de leurs autres monastères, ils ont construit et fait des fouilles importantes sur le mont Thabor; à Tyr et à Sidon, ils ont fondé de nouveaux couvents; à Jérusalem, ils agrandissent en ce moment leur église de Saint-Sauveur, devenue beaucoup trop petite pour la population latine dont elle est la paroisse.

Au milieu de ce grand mouvement religieux que le rétablissement du patriarcat latin a produit en Palestine, les consuls de France, chargés de patronner les intérêts catholiques en Terre sainte, se sont montrés dignes de leur haute mission. Je citerai particulièrement MM. Botta, de Barrère, Sienkiewitch et Patrimonio. En défendant les droits des Latins, ils ont suivi les conseils d'une politique éminemment nationale et française. Ils ont compris que la France a toujours pour mission providentielle sur cette terre sacrée d'être la fille aînée et la protectrice officielle de l'Église, et que, si elle venait à l'abdiquer, elle abdiquerait en même temps les plus glorieux souvenirs de son passé; elle abdiquerait aussi le reste d'influence et de prestige que ses défaites et ses malheurs lui ont laissé en Orient. En outre, elle cesserait d'avoir pour alliés naturels tous les catholiques de ces contrées, qui tourneraient immédiatement leurs yeux vers une autre puissance occidentale, pour en tirer aide et secours.

En face de la France catholique se dresse en Palestine le colosse de la Russie. La Russie, depuis une vingtaine d'années principalement, s'est solidement installée à Jérusalem. Elle a, aux portes mêmes de la Ville sainte, sur le plateau qui la domine vers le nord et d'où ceux qui l'ont envahie l'ont

tour à tour assiégée, demandé et obtenu de la Sublime Porte un terrain immense qu'elle a environné d'un mur et où elle a construit, au prix de sommes énormes, un palais épiscopal, une cathédrale, un consulat général, de vastes hospices pour les pèlerins, des citernes, des bassins, en un mot une petite ville russe complète qui, à l'époque de Pâques, est assez étendue pour contenir les milliers de pèlerins qui affluent alors de tous les points de la Russie. Ces pèlerins, la plupart fort pauvres, y trouvent un asile assuré. De là ils se répandent par longues bandes dans la ville, pour en visiter les sanctuaires. Leur piété naïve, mais grave, leurs chants harmonieux, les belles et puissantes voix des hommes, qui se marient si bien aux voix plus douces et plus argentines des femmes et des enfants, contrastent avec la piété moins sincère et moins respectueuse et avec les chants nasillards des Grecs. Toutefois leurs dogmes religieux sont les mêmes, et la Russie est la commune patronne de toute l'Église prétendue orthodoxe.



Rue de la Porte de la Chaîne.

Les Grecs de Jérusalem, au nombre de deux mille huit cents environ, sont sous la juridiction d'un patriarche qui a sous sa dépendance dix évêques et un nombre considérable de moines répartis entre dix couvents ayant chacun une ou plusieurs chapelles. Le plus considérable de ces monastères est celui de Saint-Constantin, résidence du patriarche grec et adossé, du côté de l'ouest, à la basilique du Saint-Sépulcre. Il occupe une partie de l'ancien patriarcat latin et renferme une bibliothèque importante. Les Grecs possèdent aussi trois couvents de religieuses grecques, non cloîtrées.

Les Arméniens non unis ne dépassent pas à Jérusalem le chiffre de cinq cents individus; néan-

moins, ils sont fort riches, et ils habitent sur le mont Sion l'un des plus beaux quartiers de la ville. Ils ont également à leur tête un patriarche qu'assistent quatre évêques. Ils possèdent un collége ou séminaire, un grand couvent, dit couvent de Saint-Jacques, plusieurs autres, moins considérables, soit d'hommes, soit de femmes, et un hospice pour les pèlerins de leur rite. Leur cathédrale date, dit-on, du onzième siècle; mais elle a subi des restaurations modernes. Elle est à trois nefs et à coupole. Ornée de peintures, de mosaïques, de marbres divers et de tapis, elle est entretenue avec soin. On y montre



Marchand juif nettoyant du coton et le séparant de ses graines.

dans une chapelle à la vénération des fidèles l'endroit où saint Jacques le Majeur aurait eu la tête tranchée, par ordre d'Hérode Agrippa, après son retour d'Espagne, où il avait été porter la lumière de l'Évangile. Dans le chœur on remarque deux trônes, l'un vide, consacré à la mémoire de ce grand apôtre, l'autre où siége le patriarche. Les Arméniens sont, comme on le sait, monophysites, c'est-à-dire qu'ils n'admettent qu'une nature en Jésus-Christ, la nature divine, doctrine qui a été condamnée, en 451, au concile de Chalcédoine dans la personne d'Eutychès.

Les Jacobites ou Syriens non unis, de la secte également des monophysites, sont seulement au nombre de quinze. La chapelle de leur petit couvent passe pour avoir été bâtie sur l'emplacement de

la maison de Marie mère de Jean, surnommé Marc, dans laquelle saint Pierre se réfugia après avoir été délivré de sa prison par un Ange. (*Actes des Apôtres,* ch. XII, ℣ 12.)

Les Coptes non unis, au nombre de cent trente, logent dans deux couvents, l'un voisin de la basilique du Saint-Sépulcre, l'autre situé près du *Birket Hammam el-Batrak*.

Les Abyssiniens, dont le chiffre atteint à peine celui de soixante-quinze, sont très-pauvres et habi-



Champ des Pasteurs, près de Bethléhem.

tent quelques misérables cellules au milieu des ruines qui entourent la petite coupole de la chapelle de Sainte-Hélène.

A une demi-heure à l'ouest de Jérusalem, le couvent de Sainte-Croix mérite pareillement de ma part une mention particulière. Par ses murs hauts et épais flanqués de contre-forts, il offre, comme presque tous les couvents de la Palestine, l'aspect d'une forteresse plutôt que d'un monastère. Sa forme est celle d'un carré peu régulier, au-dessus duquel s'élève la coupole centrale de l'église. Celle-ci est intéressante à étudier, tant à cause de son ancienneté que des peintures à fresque dont ses murs sont revêtus et des belles mosaïques qui ornent son pavé. Derrière le maître-autel, une ouverture circulaire indique l'endroit où, d'après une tradition, aurait été jadis planté l'arbre qui servit à faire la croix de Notre-Seigneur; de là serait venu le nom du monastère. La bibliothèque de ce couvent est actuellement

l'une des mieux pourvues de la Palestine, depuis qu'il a passé des mains des Géorgiens dans celles des Grecs, qui l'ont transformé en séminaire.

Les protestants, à Jérusalem, comptent trois cents adeptes. Grâce aux ressources intarissables de la Société biblique, la mission protestante, anglicane et prussienne, fondée dans cette ville en 1840, y a créé beaucoup d'établissements : un évêché entretenu aux frais communs de l'Angleterre et de la Prusse, et dont le titulaire doit être alternativement nommé par l'une et par l'autre puissance ; un temple élégant et bien construit, bâti en face de la tour de David sur le mont Sion ; une église pour les indigènes chrétiens convertis au protestantisme, un hôpital pour les Juifs, un autre pour les chrétiens indigènes, deux orphelinats de garçons, un orphelinat de jeunes filles, deux écoles, un hospice de l'ordre des Johannites pour la réception des pèlerins prussiens, enfin une bibliothèque ; et de même que le consul de France seconde officiellement les établissements latins, le consul de Russie ceux des Grecs et spécialement des Russes, ainsi les consuls de Prusse et d'Angleterre rivalisent également de zèle et d'influence pour patronner et propager les efforts de la mission protestante.

Les Juifs, au nombre de dix mille environ, sont entassés dans des maisons très-pressées les unes contre les autres sur les pentes orientales du mont Sion et dans l'ancienne vallée du Tyropœon. Leur quartier est mal tenu et sillonné par des rues très-étroites. Aussi la mortalité est-elle grande parmi eux. Ils sont divisés en plusieurs sectes, dont les principales sont les Sephardim, les Achkenazim et les Caraïtes ; ces derniers ne reconnaissent pas l'autorité du Talmud. Ils ont plusieurs synagogues, des écoles et deux vastes hôpitaux, l'un sur le mont Sion, l'autre en dehors de la ville, sur les pentes occidentales de la vallée de Ben-Hinnom ; ce dernier est dû aux libéralités de MM. de Rothschild et Montefiore.

Les musulmans enfin, dont le nombre peut être évalué à sept mille cinq cents, possèdent à Jérusalem, indépendamment de la mosquée d'Omar et de celle d'El-Aksa, une dizaine d'autres mosquées moins importantes, auxquelles sont attachés plusieurs établissements de bienfaisance et des médresehs ou écoles publiques. Chaque jour, aux heures réglementaires, retentissent du haut des minarets les voix des muezzins chargés d'annoncer la prière. Tous les vendredis, les disciples de Mahomet se réunissent dans la vaste enceinte d'El-Aksa, pour y assister à une prédication et à la prière générale.

En résumé, la population totale de Jérusalem se monte à peine maintenant à vingt-trois mille âmes. Néanmoins, tous les peuples, toutes les langues, toutes les religions monothéistes y sont représentés. Le judaïsme y a ses synagogues, l'islamisme ses mosquées, toutes les principales communautés chrétiennes leurs églises, leurs chapelles, leurs temples et leurs couvents. C'est donc toujours la Ville sainte par excellence, la ville que se disputent toutes les croyances, où la Croix s'élève partout en face du croissant, où les ministres de la vérité coudoient sans cesse ceux de l'erreur. Si depuis longtemps elle continue à gémir sous le joug des musulmans et si la mosquée d'Omar s'y dresse toujours debout, toujours triomphante, sur l'emplacement du temple de Salomon, cela tient à un dessein particulier de la Providence, qui, pour punir et humilier la cité déicide, l'a soumise à une servitude dont l'Europe tout entière n'a pu l'affranchir que temporairement à l'époque des croisades, et dont personne ne peut prévoir la fin ; mais, en même temps que le temple de la loi ancienne y est condamné à une ruine irrévocable, comme figurant un passé à tout jamais évanoui, le sépulcre du Sauveur, d'où est sortie la vie du monde avec le Christ ressuscité, recevra jusqu'à la consommation des siècles les hommages empressés des peuples chrétiens, conformément à la parole du prophète qui a dit : *Sepulcrum ejus erit gloriosum*, son sépulcre sera glorieux.

NORD DE LA JUDÉE



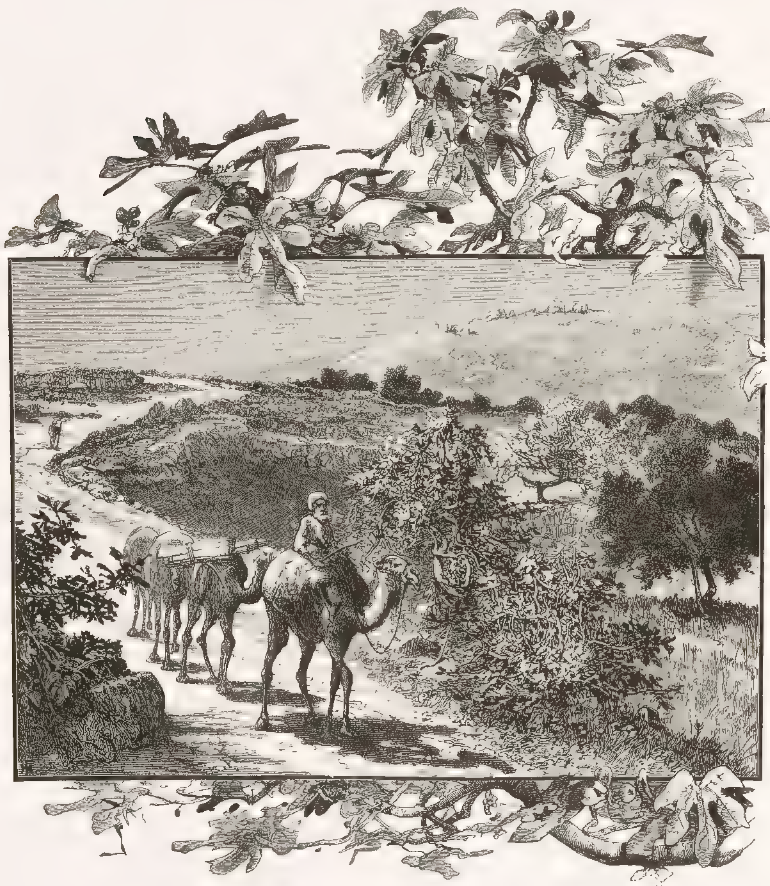

Bois d'oliviers au-dessous du Bir-Avoub

BETHPHAGÉ

A vingt-cinq minutes à l'est de Jérusalem, sur l'espèce de croupe qui sépare la montagne des Oliviers de celle qui domine Béthanie, s'élevait, à l'époque de Notre-Seigneur, une petite bourgade, appelée Bethphagé, nom qui, d'après son étymologie, signifie soit *maison des Figues,* à cause des figuiers sans doute qui pouvaient abonder jadis dans cette localité, soit *maison des Mâchoires,* parce qu'elle appartenait aux prêtres qui desservaient le temple de Jérusalem. Or la portion réservée aux prêtres dans les sacrifices était la mâchoire des victimes qu'ils immolaient. Aussi saint Jérôme, qui adopte ce dernier sens, désigne-t-il Bethphagé dans son *Épitaphe de sainte Paule* sous la dénomination de *villa sacerdotalium maxillarum* (village des mâchoires sacerdotales, c'est-à-dire des mâchoires destinées aux prêtres). Quoi qu'il en soit, cette bourgade n'est mentionnée nulle part dans l'Ancien Testament; mais les Évangélistes l'ont rendue célèbre, comme étant celle où le Sauveur envoya deux

de ses disciples pour prendre l'ânesse et l'ânon sur lequel il monta en venant de Béthanie pour rentrer triomphalement à Jérusalem, le jour des Rameaux. (SAINT MATTHIEU, ch. XXI, ℣ 1; SAINT MARC, ch. XI, ℣ 1; SAINT LUC, ch. XIX, ℣ 29.)

En souvenir de cet événement, les premiers chrétiens avaient renfermé dans un oratoire un rocher



SITE TRADITIONNEL DE BETHPHAGÉ

situé non loin de Bethphagé, où Notre-Seigneur, d'après la tradition, s'était arrêté un instant sur les bords de la route, pendant que ses disciples se rendaient à ce village pour exécuter ses ordres, et qui lui avait ensuite servi de marchepied pour se poser sur son humble monture. Il est question de ce sanctuaire et de ce rocher dans le passage suivant du moine allemand Théodorich, qui voyageait en Palestine vers 1172 :

« *A Bethania ergo in die Palmarum dilectissimus Dominus noster Jesus Christus præcedens et*

Bethphage veniens, qui locus inter Bethaniam et montem Oliveti medius est, ubi etiam honesta capella in ipsius honore est fabricata, binos ad adducendam asinam et pullum misit discipulos, et stans super lapidem grandem, qui in ipsa capella manifeste videtur, et asino insidens per montem Oliveti Hierosolymam properavit. » (THEODORICUS, *Libellus de Locis sanctis*, édit. Tobler, p. 52.) De nos jours, au printemps de l'année 1877, la grande pierre signalée par le pèlerin allemand au milieu de la jolie chapelle consacrée au Sauveur a été retrouvée par un fellah de la montagne des Oliviers qui creusait en cet endroit pour chercher des matériaux propres à bâtir. C'est un cube monolithe, haut d'un mètre environ et un peu irrégulier, adhérant par sa partie inférieure au sol rocheux qui l'environne et dans la masse duquel il a été évidé. Ses quatre faces, ouest, est, sud et nord, sont ornées de peintures à fresque exécutées avec beaucoup de soin à l'époque des croisades, comme l'indiquent des inscriptions latines du douzième siècle, en partie conservées. Ces peintures et ces inscriptions ont été habilement reproduites, peu de temps après l'exhumation de ce bloc précieux, par le capitaine Guillemot, qui depuis plusieurs années habite Jérusalem. Depuis qu'elles ont revu le jour, après avoir été longtemps enfouies sous la terre, elles ont, à ce qu'il paraît, beaucoup souffert et de l'air extérieur et des hommes, et il est fort heureux que cet ancien officier français, excellent dessinateur et architecte distingué, se soit hâté d'en faire une copie exacte. Sur la face sud qui regarde Béthanie, le peintre avait représenté la résurrection de Lazare; sur la face du nord tournée vers Bethphagé, avait été figurée la cession de l'ânesse et de son ânon aux disciples qui étaient venus les demander pour le Seigneur. Sur les faces est et ouest, les sujets peints sont plus difficiles à déterminer; néanmoins le capitaine Guillemot reconnaît dans le premier la bénédiction du sanctuaire restauré, et dans le second l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem.

Autour de cette pierre s'arrondissait un oratoire de forme circulaire dont les quelques débris encore debout ont paru à cet officier révéler une époque antérieure à la décoration du dé monolithe, et par conséquent à l'époque des croisades. Ce sont là les restes de l'élégante chapelle, *honesta capella,* mentionnée par Théodorich.

Quant au village de Bethphagé, il a été complétement détruit depuis longtemps, et il n'en subsiste plus que des citernes, des matériaux épars, de nombreux petits cubes de mosaïque, quelques tronçons mutilés de colonnes et une grande quantité de fragments de poterie juive. Ceux qui voudront avoir, sur cette bourgade et sur l'important sanctuaire qu'on y a découvert, des détails plus étendus, pourront consulter un très-intéressant article que M. Clermont-Ganneau a inséré dans la *Revue archéologique* (décembre 1877) sous le titre de *la Pierre de Bethphagé*. J'ajouterai seulement en terminant que ce bloc inestimable, sanctifié jadis par le divin contact du Messie, est actuellement au pouvoir des Franciscains de Jérusalem, qui l'ont acheté, moyennant une somme considérable, ainsi que les ruines de l'oratoire qui l'entourait.

BÉTHANIE

Si de Bethphagé l'on poursuit sa route vers le sud-est, on rencontre, à un kilomètre à peine de distance, le village de Béthanie. Peu considérable et assez grossièrement bâti, il est habité par des musulmans qui le désignent sous le nom d'El-Azarieh, nom qui dérive évidemment de celui de Lazare qui y fut ressuscité par Notre-Seigneur. Ce fait éclatant, ainsi que l'église et le monastère de Saint-Lazare qui de bonne heure en consacrèrent le souvenir, firent étendre peu à peu à tout le village le

nom de l'ami de Jésus, et la dénomination primitive de Béthanie fut remplacée parmi les chrétiens par celle de Lazarium, qui amena ensuite celle que les Arabes lui donnent aujourd'hui. Ce qui attire tout d'abord l'attention du pèlerin, quand il arrive dans cette localité, c'est la fameuse crypte, appelée *tombeau de Lazare*. Un escalier de vingt-six marches conduit à un vestibule, d'où l'on pénètre, en descendant trois autres marches, dans une chambre dont la longueur est de deux mètres. C'est le tombeau de Lazare vénéré à la fois par les musulmans et par les chrétiens. Notre-Seigneur se trouvait



TOMBEAU DE RACHEL.

probablement dans le vestibule qui est depuis longtemps transformé en une petite chapelle, lorsqu'il ordonna d'ôter la pierre qui couvrait l'entrée du sépulcre et qu'ensuite il s'écria d'une voix forte : « Lazare, sors du tombeau. » Aussitôt le mort en sortit, les pieds et les mains enveloppés de bandelettes, et la tête couverte d'un suaire. Jésus ajouta : « Déliez-le et laissez-le aller. » (SAINT JEAN, ch. XI, ℣ 39-44.)

Le tombeau où s'accomplit ce grand miracle de Notre-Seigneur n'a pas cessé, depuis les premiers siècles de l'Église jusqu'à nos jours, d'être l'objet d'un pieux pèlerinage de la part des fidèles. Le

Pèlerin de Bordeaux le signale, l'an 333, comme une crypte, qui était sans doute renfermée dans un sanctuaire. Toujours est-il que, du temps de saint Jérôme, une église s'élevait au-dessus de ce caveau funèbre.

« *Bethania, villa in secundo ab Aelia milliario, in latere montis Oliveti, ubi Salvator Lazarum suscitavit, cujus et monumentum ecclesia nunc ibidem exstructa demonstrat.* » (*Onomasticon*, au mot *Bethania.*)

Arculphe, dans la dernière partie du sixième siècle, mentionne à Béthanie un grand monastère et une basilique contenant la grotte d'où Jésus avait fait sortir Lazare vivant. Cette basilique, dont parlent également dans les siècles subséquents beaucoup d'autres pèlerins, fut réparée sans doute à l'époque des croisades.

En 1114, le couvent de Saint-Lazare et l'église du même nom appartenaient aux chanoines du Saint-Sépulcre. Plus tard, en 1138, la reine Mélisende, femme du roi Foulques d'Anjou, donna à ces chanoines Thekoa en échange de Béthanie, et transforma l'ancien couvent de Saint-Lazare, agrandi alors et fortifié par elle, en une abbaye de religieuses de l'Ordre de Saint-Benoît. Le pape Célestin II, en 1143, confirma cet échange par une bulle. Pour protéger cette abbaye contre les déprédations des Arabes, la reine Mélisende éleva une puissante tour construite en pierres de taille. La partie inférieure en subsiste encore, et les gros blocs qui la revêtent extérieurement proviennent peut-être d'une plus ancienne construction. A la mort de la première abbesse, Mélisende y plaça comme supérieure sa sœur cadette Yvette, religieuse du même Ordre à l'abbaye de Sainte-Anne à Jérusalem. Après la chute du royaume latin, en 1187, l'abbaye de Béthanie, ainsi que l'église qui en dépendait, fut dévastée par les Sarrasins. Il n'en subsiste plus actuellement que des restes informes. On montre aussi dans cette localité l'emplacement de la maison de sainte Marie-Madeleine et de sainte Marthe, et celui de la chapelle, complétement renversée, qui avait été érigée sur le site de l'habitation de Simon le lépreux.

BETHLÉHEM

Sept kilomètres environ séparent la ville de Jérusalem de celle de Bethléhem. La direction que l'on suit est celle du sud-sud-ouest.

Après avoir, au sortir de la porte de Jaffa, franchi la vallée de Ben-Hinnom et passé au pied du Djebel-deir Abou-Tor, vulgairement connu parmi les chrétiens sous le nom de mont du Mauvais-Conseil, on chemine bientôt dans une plaine fertile appelée dans la Bible vallée des Raphaïm, parce qu'elle était habitée par une fraction de la tribu ainsi nommée, qui était de taille gigantesque et aborigène de la Palestine Transjordane. Dans le deuxième livre des Rois (ch. v), il est dit que les Philistins, ayant appris que David s'était emparé de la citadelle de Sion et avait été sacré roi sur tout Israël, marchèrent contre lui et, l'assiégeant dans sa capitale, allèrent se répandre dans la vallée des Raphaïm. Vaincus par David à Baal-Pharasim, ils envahirent de nouveau la même vallée.

Dans Isaïe (ch. xvii, ℣ 5), la gloire éclipsée d'Israël est comparée à l'humble indigence de celui qui, à l'époque de la moisson, glane des épis dans la vallée des Raphaïm. A trois kilomètres et demi de Jérusalem, on montre, au milieu de la route, un puits ou plutôt une citerne antique; c'est le puits des Trois Rois ou des Mages, autrement dit encore de l'Étoile, ainsi appelé parce que c'est là, d'après la tradition, que l'étoile brilla de nouveau aux yeux des Mages, ces trois rois de l'Orient qui, avertis

par cet astre, étaient accourus en Palestine pour adorer le Messie à sa naissance. Ils s'étaient d'abord rendus à Jérusalem, où l'étoile avait disparu à leurs yeux; mais ils la revirent ensuite, quand ils eurent accompli la moitié du chemin qui les séparait de Bethléhem.

Un peu plus loin, vers le sud, on passe, à côté du couvent grec de Saint-Élie. L'église qu'il renferme est ornée, à son centre, d'un dôme que supportent quatre gros piliers. Renversée, à l'époque de la domination franque, par un violent tremblement de terre qui détruisit tout le couvent, elle fut relevée, en 1160, grâce à la munificence de l'empereur Manuel Comnène. Il serait difficile de concevoir une position plus belle et mieux choisie que celle de ce couvent. A égale distance à peu près de Jérusalem et de Bethléhem, il offre aux religieux grecs qui l'habitent une vue très-nette, du haut de ses terrasses, de chacune de ces deux villes. Quel spectacle plus propre à la prière et à la méditation! D'un côté, le lieu de la naissance du Christ; de l'autre, celui de sa passion, de sa mort et de sa résurrection.





ESCALIER EXTÉRIEUR D'UNE MAISON A BETHLÉHEM.

En face et à quelques pas à l'ouest du monastère, à droite de la route, on vénère encore sous un vieil olivier un rocher sur lequel une ancienne tradition veut que le prophète Élie se soit reposé lorsque, pour échapper à la colère de Jézabel, il s'enfuit dans les déserts de Juda. La même tradition ajoute que ce banc rocheux aurait gardé fort longtemps l'empreinte miraculeuse du corps du prophète, la surface

du roc s'étant amollie comme de la cire pour lui offrir un lit plus doux et en même temps pour garder l'image de sa personne. Il est question de cette légende dans un grand nombre de récits de pèlerinages.



Vue générale de Bethléhem du côté du sud-ouest.

En continuant à s'avancer vers le sud-sud-ouest, on laisse bientôt à sa droite, sur une colline, les restes, aujourd'hui très-effacés, d'une église qui à l'époque de Quaresmius offrait encore des traces de

peintures. Elle était dédiée au prophète Habacuc, qui aurait été de là transporté soudain et miraculeusement par un Ange auprès de Daniel enfermé à Babylone dans la fosse aux lions, pour être ensuite ramené avec la même vitesse à son point de départ.

Un peu plus loin, vers le sud, est le célèbre tombeau de Rachel. Dans sa forme actuelle, c'est un pur oualy musulman, dont la petite coupole, plusieurs fois rebâtie et blanchie souvent à la chaux, recouvre un tombeau évidemment apocryphe, qui a toutes les apparences de ces nombreux sarcophages ou cénotaphes qui contiennent les cendres ou sont seulement dédiés à la mémoire de quelque santon. Cet oualy a été réparé pour la dernière fois en 1841, grâce aux libéralités de sir Moses Montefiore, et il appartient maintenant aux Juifs. Si ce monument, en effet, ressemble extérieurement à tous les oratoires musulmans du même genre, et si le sarcophage qu'on y montre à l'intérieur n'est certainement pas authentique, l'emplacement qu'il occupe n'en répond pas moins parfaitement à celui qu'indique la Bible pour le tombeau de Rachel, et de temps immémorial on a vénéré en ce lieu l'endroit où Jacob a enterré la mère de Benjamin. Pour les Juifs, pour les musulmans et pour les chrétiens, la tradition est unanime sur ce point.

La plupart des voyageurs aiment à inscrire leurs noms sur les monuments les plus remarquables qu'ils visitent; il ne faut donc pas s'étonner que les Juifs surtout se plaisent à graver le leur sur les murs du sanctuaire funèbre de Rachel, car ce tombeau est pour eux un monument véritablement national. Rachel, la femme préférée de Jacob et la mère de Benjamin, père de la tribu à laquelle devait appartenir plus tard Jérusalem elle-même, la capitale de la Palestine, continue à s'associer dans leurs traditions, toute morte qu'elle est, aux souffrances de son peuple. Si Jérémie, lors du premier exil de Babylone, fait sortir de la tombe de Rachel ces cris lamentables et ces gémissements mélancoliques qui ont retenti à travers les siècles; si, au moment du massacre d'Hérode, saint Matthieu l'Évangéliste évoque encore du même sépulcre cette même voix de Rachel inconsolable pleurant sur ses enfants qui ne sont plus, les Juifs dispersés de nouveau au milieu du monde et exilés depuis dix-huit siècles loin de leur patrie, ne manquent jamais, lorsqu'ils abordent en étrangers sur cette terre d'où ils ont été bannis et qui a gardé tout leur amour, d'aller se prosterner devant la tombe vénérée de cette femme qui personnifie leur race et semble sympathiser toujours à leurs calamités. Ils l'arrosent de leurs larmes, ils y gémissent sur leurs malheurs, et, pendant qu'ils les déplorent, ils croient entendre encore retentir à leurs oreilles et s'élever du fond du cercueil ces plaintes et ces sanglots éternels d'une mère infortunée, image de la Palestine elle-même, et dont Jérémie seul pouvait dépeindre la désolation.

Au bout de vingt autres minutes de marche, nous arrivons à Bethléhem.

Si l'aspect général de Jérusalem et les souvenirs que cette ville rappelle éveillent dans l'âme une grave et solennelle émotion, pleine de grandeur, mais en même temps de tristesse, on éprouve des sentiments bien différents à la vue de Bethléhem. Je ne sais quelle sereine et douce gaieté rayonne au-dessus de cette bourgade qui, au lieu d'avoir, comme la Cité sainte, à pleurer sur la mort et sur le tombeau d'un Dieu, renferme et montre encore avec une religieuse allégresse l'emplacement de sa naissance et de son berceau.

Bethléhem (la Maison du pain) occupe d'ailleurs une position fort agréable. Située à huit cents mètres environ au-dessus de la Méditerranée, elle est assise sur deux collines, l'une orientale, l'autre occidentale, que bornent au nord, à l'est et au sud, de gracieuses vallées. Sa population est de cinq mille habitants, dont la moitié est catholique. Le nombre des Grecs est de quinze cents, et celui des Arméniens de quatre cents; les six cents autres habitants sont musulmans. Tous les voyageurs ont remarqué la belle prestance des Bethléhémites. Ils sont effectivement d'assez haute stature et généra-

lement bien proportionnés. Leurs femmes portent toutes un costume uniforme qui doit être probablement très-ancien, car, en Orient, rien ne change dans les habitudes et dans les pratiques de la vie. Ce costume consiste en une longue chemise bleue, une tunique rouge, et sur la tête un voile blanc descendant jusqu'à la ceinture. La pureté de leurs mœurs est proverbiale, et malheur à celles qui failliraient à leur devoir, ou qui même laisseraient planer l'ombre d'un doute sur leur vertu! Elles seraient mises à mort par leurs maris ou leurs parents les plus proches, qui se hâteraient de laver dans leur sang le déshonneur de leur famille.

Les occupations des Bethléhémites sont de plusieurs sortes. Les uns s'adonnent à la vie pastorale et mènent paître leurs troupeaux dans les mêmes vallées ou dans les mêmes montagnes où jadis le jeune David conduisait ceux de son père Isaï. Les autres se livrent à l'agriculture. Les environs de la ville sont naturellement fertiles. Dans la vallée appelée Oued el-Kharoubeh, qui s'étend au nord de Bethléhem, croissent des figuiers, des oliviers et des amandiers. On y remarque également de belles vignes. Sur les pentes des collines voisines et dans les autres vallées d'alentour, les mêmes plantations se retrouvent. De nombreux enclos délimités par de petits murs en pierres sèches renferment presque tous, à leur centre, soit debout, soit renversée, une de ces petites tours dont il est question à plusieurs reprises dans la Bible, et qui servaient autrefois, comme quelques-unes d'entre elles servent encore aujourd'hui, à protéger ces enclos, à l'époque de la récolte, contre les déprédations des voleurs et les dévastations des bêtes fauves, principalement des chacals.

Le vin de cette localité est justement estimé; il est blanc avec une jolie teinte dorée; s'il était mieux préparé et surtout mieux conservé, la qualité en serait encore bien supérieure à celle qu'il a. Les Bethléhémites fabriquent pareillement une anisette assez bonne; le miel qu'ils tirent de leurs nombreuses ruches d'abeilles jouit de même d'une réputation méritée.

Indépendamment de l'agriculture et des soins à donner aux bestiaux et aux abeilles, ils cultivent aussi un genre d'industrie qui est très-répandu parmi eux; il s'agit de la fabrication de ces chapelets, soit en nacre, soit simplement en noyaux d'olives ou de dattes, de ces croix ou crucifix en nacre ou en bois d'olivier, de ces coupes en asphalte de la mer Morte, de ces médaillons en nacre sur lesquels ils gravent divers sujets religieux, en un mot de ces différents objets de piété que les milliers de pèlerins qui chaque année visitent la Palestine, aiment à emporter dans leur patrie, comme un précieux souvenir de leur voyage et un spécimen de la pieuse industrie des chrétiens de Bethléhem.

Au nombre des monuments les plus remarquables de la Palestine, il faut citer en première ligne la basilique de Sainte-Marie de Bethléhem, qui contient l'un de ses plus augustes sanctuaires, celui de la Nativité de Jésus-Christ.

Cet édifice est entouré malheureusement par trois couvents qui masquent en grande partie sa forme et sa grandeur. La façade occidentale est la seule qui soit entièrement apparente; là est l'entrée principale de la basilique. Elle est précédée de ce côté d'une place oblongue, dallée et jadis entourée de portiques, dont il ne subsiste plus aujourd'hui que les bases de trois des colonnes qui les soutenaient. M. le comte de Vogüé reconnaît dans cette place, avec beaucoup de raison, les restes de l'atrium qui, conformément à l'usage romain, précédait la basilique, et, en s'aidant des anciens plans de Bernardino Amico et de Pococke, il a essayé une restauration que l'on peut voir planche 11, figure 2, de son ouvrage sur les *Églises de la Terre sainte*. Au centre de cet atrium étaient trois citernes destinées aux ablutions et aux baptêmes. Ces citernes existent encore et continuent à servir aux besoins des habitants. Quand on a franchi l'ouverture basse et étroite qui a été pratiquée à dessein dans la grande porte de la façade pour défendre plus facilement l'église contre l'invasion des musulmans, on pénètre

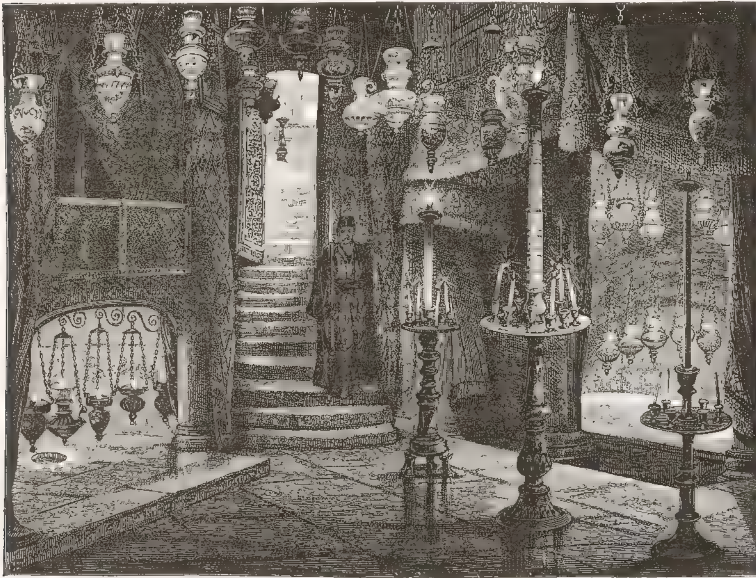
dans un vestibule obscur qui est divisé par des murs en trois chambres, et qui formait l'ancien narthex. Il communique par une seule porte avec les nefs. Celles-ci, au nombre de cinq, sont divisées entre elles par quatre rangs de colonnes. Le transept, actuellement séparé des nefs par un mur de clôture, est terminé à ses deux extrémités, nord et sud, par des absides demi-circulaires, qui font



ARTISANS EN NACRE A BETHLÉHEM.

saillie sur le mur extérieur de la basilique. Au centre s'élèvent quatre piliers rectangulaires, dont chacun est orné de deux demi-colonnes engagées. Une troisième abside demi-circulaire s'arrondit, vers l'est, à l'extrémité du chœur. Les colonnes et les demi-colonnes se composent d'un fût monolithe de calcaire rouge veiné de blanc, que surmonte un chapiteau corinthien et dont la base repose elle-même sur une plinthe carrée. Les architraves qui règnent au-dessus de chaque colonnade supportent dans les bas côtés les solives du plafond, et dans la nef centrale, deux murs hauts d'une dizaine de

mètres, sur lesquels posent les poutres de la charpente. Ces murs étaient jadis décorés de peintures en mosaïque, dont il subsiste encore quelques fragments. Dans leur partie supérieure ils sont percés de fenêtres en plein cintre, onze de chaque côté, qui correspondent à chaque entre-colonnement. Un simple toit de charpente recouvre ce bel édifice. Celui qui existe aujourd'hui ne date que de la fin du dix-septième siècle. Au-dessus de la porte principale, la première mosaïque que l'on aperçoit en entrant et qui occupait à l'intérieur toute la surface du mur occidental, représentait, comme nous le savons par Quaresmius, un grand arbre sur les rameaux duquel étaient figurés divers prophètes avec leurs prophéties relatives au Christ. A droite et à gauche de la grande nef, tout était de même peint depuis



Chapelle de la Nativité, dans la crypte de la basilique de Sainte-Marie, a Bethléhem.
A gauche, l'étoile indique la place de la Nativité. A droite, est l'autel des Mages.

le sol jusqu'au haut des murs, et M. de Vogüé suppose, avec beaucoup de raison probablement, qu'autrefois un plafond en couleur complétait la décoration. Ce vaste ensemble de mosaïques qui existait encore en partie à l'époque de Quaresmius retraçait, pour les yeux comme pour l'esprit du fidèle, un résumé complet de la doctrine chrétienne par rapport à la divinité de Jésus-Christ, et déroulait devant lui, en vives et brillantes images, les plus remarquables figures de l'Ancien et du Nouveau Testament, ainsi que les scènes les plus importantes de l'Évangile ayant trait à la vie du Christ et de sa sainte Mère. Des inscriptions, l'une grecque, l'autre latine, aujourd'hui très-mutilées, indiquaient que ce travail immense avait été dirigé par le Grec Éphrem, peintre et mosaïste, sous le règne de l'empereur Manuel Porphyrogénète Comnène et d'Amaury, roi de Jérusalem.

Cette basilique, qui jadis appartenait aux Latins, leur a été ensuite enlevée par les intrigues et l'or des Grecs, et ils n'ont plus le droit actuellement d'y officier, mais seulement d'y passer. Les

Grecs, d'ailleurs, bien que possesseurs des nefs, n'y officient point eux-mêmes, sans doute parce qu'ils les trouvent trop grandes pour leur usage, et qu'en outre ils pourraient y être troublés dans l'exercice de leur culte par les musulmans. Aussi, déjà du temps de Quaresmius, ils avaient séparé par un mur le chœur du reste de la basilique. On y remarque trois autels. Au centre et presque immédiatement au-dessus de la grotte de la Nativité, s'élève le maître-autel. Dans les deux bras de la croix se trouvent, au sud, l'autel de la Circoncision, et au nord, celui des Trois Rois. L'autel de la Circoncision est ainsi appelé parce que, suivant une tradition, Notre-Seigneur aurait été circoncis en cet endroit, huit jours après sa naissance. L'autel des Mages ou des Trois Rois figurerait le lieu où ces rois de l'Orient seraient descendus de leurs montures pour aller se prosterner devant le divin Enfant. Au bas de l'autel on montre aux pèlerins, sur le pavé, une étoile de marbre; la place qu'elle occupe correspondrait au point du ciel où s'arrêta l'étoile miraculeuse qui conduisit les Mages.

Mais il est temps de descendre maintenant dans un sanctuaire plus auguste encore. Deux escaliers tournants s'ouvrent aux deux côtés du chœur des Grecs, et aboutissent, en convergeant l'un vers l'autre, à la crypte, qui s'étend sous ce chœur; ils sont fermés par de belles portes de bronze. A l'angle sud-ouest de l'église Sainte-Catherine, un troisième escalier, qui appartient au couvent des Franciscains, permet aux Latins de descendre également dans la grotte sacrée sans traverser le chœur des Grecs. Les divisions de cette crypte célèbre ont été souvent décrites par les pèlerins; néanmoins, je ne puis me dispenser d'en dire ici quelques mots.

Le sanctuaire principal, celui de la Nativité, s'étend sous le centre du transept de la basilique. C'est sans contredit l'une des grottes les plus vénérables du monde entier par les souvenirs qu'elle rappelle. Sombre par elle-même, parce qu'elle ne reçoit presque aucun jour des deux escaliers latéraux qui y mènent du chœur des Grecs, elle est éclairée par un grand nombre de lampes d'argent, dons de la France, de l'Autriche, de l'Italie et de l'Espagne, et qui y répandent constamment une douce clarté. A son extrémité orientale, entre les deux escaliers qui y convergent, on voit une niche arrondie dans sa partie supérieure. Une table de marbre y sert d'autel, et au-dessous de cette table brille, encastrée dans le pavé, une étoile d'argent autour de laquelle on lit ces mots :

HIC DE VIRGINE MARIA
JESVS CHRISTVS NATVS EST.

Cette étoile, qui, par son inscription latine, consacre les droits des Latins à la propriété de ce précieux sanctuaire, avait disparu en 1847, dérobée, dit-on, par les Grecs, qui, par cet enlèvement, auraient voulu dépouiller les catholiques d'un titre irrécusable de possession qu'ils invoquaient en leur faveur. Après de longues négociations avec la Sublime Porte, négociations auxquelles les ambassades de la France et de la Russie à Constantinople prirent une part active, l'une pour défendre les droits séculaires des Latins, l'autre pour appuyer les prétentions des Grecs, le sultan Abd ul-Medjid fit replacer sous l'autel de la Nativité une nouvelle étoile, entièrement semblable à la précédente; c'est celle que l'on voit encore aujourd'hui. Toutefois, ce sanctuaire vénéré n'en continue pas moins d'appartenir aux Grecs. Quoi qu'il en soit, cette étoile, par l'inscription qui l'environne, nous apprend que la niche en forme de petite abside et l'autel dont je viens de parler occupent la place où, conformément à une tradition admise par toutes les communions chrétiennes et même par les musulmans, la Vierge Marie a mis au monde le Messie.

A sept pas de là, vers le sud, dans un enfoncement latéral dont l'entrée est soutenue par une colonne en vert antique, est la Crèche. On y descend par trois degrés. C'est un endroit bas et voûté.

Un bloc de marbre blanc, creusé en forme de berceau, a remplacé la crèche de bois où la Sainte Vierge étendit sur la paille son divin Fils et qui fut plus tard transportée à Rome, dans la basilique de Sainte-Marie Majeure. Cette partie de la grotte n'étant pas assez élevée pour qu'on y puisse célébrer la messe, on a dressé en face et très-près de là un autel appelé l'autel des Mages ou des Trois Rois, en souvenir de ces princes de l'Orient qui vinrent avec leurs présents se prosterner, à cette place, devant le Maître du ciel et de la terre, qui leur apparaissait sous les traits d'un faible et pauvre enfant à sa naissance et couché sur la paille d'une crèche, entre un âne et un bœuf. C'est là aussi qu'avant eux les bergers



EXEMPLE D'UNE MAISON DE FELLAH AVEC SA CRÈCHE INTÉRIEURE.

s'étaient inclinés les premiers devant l'Agneau de Dieu dont l'avénement leur avait été annoncé par la voix des Anges. Cet autel et le lieu de la Crèche appartiennent aux Latins.

J'ai longuement, ailleurs, en décrivant avec plus de détails Bethléhem, dans ma *Description de la Judée* (t. Ier, p. 146 et suivantes), réfuté les objections que l'on oppose contre l'authenticité du sanctuaire où nous sommes en ce moment, et je crois inutile d'y revenir de nouveau. Cette authenticité, en effet, est attestée non-seulement, comme celle de plusieurs autres sanctuaires, par une suite non interrompue de témoignages dont il est impossible de retrouver la trace au delà du moyen âge, mais encore par des autorités beaucoup plus anciennes et tellement graves, que d'y refuser son adhesion,

c'est la refuser, en même temps, à ce qui paraît le mieux établi par la tradition et par l'histoire.

Un autre témoin, également très-imposant, en faveur de la grotte de la Nativité, témoin toujours vivant, en quelque sorte, depuis le quatrième siècle, c'est la magnifique basilique, encore debout, construite par sainte Hélène et par Constantin sur cette crypte sacrée, à cause des grands souvenirs qu'elle rappelait. Avant de l'ériger, entre les années 327 et 333 après Jésus-Christ, tous deux avaient dû s'assurer de la légitimité de ces souvenirs, et un édifice si majestueux et si ancien porte lui-même dans sa date reculée et dans sa vieillesse vénérable l'une des preuves les plus éclatantes de la véracité de la tradition. Passons maintenant aux autres grottes qui avoisinent celle-ci et qui font partie de la même crypte, au moyen de corridors souterrains.

La première chapelle que l'on rencontre après celle de la Nativité est celle dite de Saint-Joseph. Suivant une tradition, saint Joseph, voyant que sa sainte et virginale Épouse était sur le point d'enfanter le Sauveur des hommes, se retira quelque temps dans cette grotte. Une autre tradition veut que, pour échapper aux recherches d'Hérode, il se soit réfugié dans cet asile avec la Sainte Vierge et l'Enfant Jésus, et que ce soit là qu'un Ange lui ait apparu en songe, en lui ordonnant de fuir en Égypte.

De la chapelle de Saint-Joseph, on arrive immédiatement à celle des Saints-Innocents. On assigne une double raison à ce nom : la première, c'est qu'en cet endroit furent entassés et ensevelis les restes des innocentes victimes qui furent immolées alors par Hérode ; la seconde, c'est qu'en ce même lieu un certain nombre de ces enfants furent cachés par leurs mères, puis trouvés et massacrés par les satellites du tyran, et enfin réunis, après leur mort, dans un même tombeau. La procession des Révérends Pères Franciscains qui chaque jour, vers les quatre heures du soir, parcourt successivement les divers sanctuaires de cette crypte, en commençant par ceux que j'ai décrits et dans l'ordre même où je les ai mentionnés, s'arrête tour à tour devant chacun des autels qu'ils renferment. Des nuages d'encens, des prières et des chants graves et majestueux renouvellent ainsi sous ces voûtes souterraines le souvenir des mystères qui s'y sont accomplis ou des événements qu'elles rappellent. Les trois premiers sanctuaires sont à la fois les plus saints et les moins contestables, et sauf quelques détails plus ou moins légendaires qui sont venus s'ajouter à la tradition primitive, on doit, si l'on est chrétien, les vénérer avec un respect d'autant plus profond qu'aucun doute sérieux sur leur authenticité ne peut subsister dans un esprit impartial. Les deux autres, celui de Saint-Joseph et des Saints-Innocents, ne sont point entourés de preuves semblables. Néanmoins, quand même les faits dont on y rattache la mémoire ne s'y seraient point réellement passés, quoi de plus convenable toutefois que d'honorer, près du berceau du Christ, saint Joseph, son père nourricier, et les nombreux enfants dont le sang fut versé par Hérode à l'avénement du Messie naissant et devint ainsi la première semence des martyrs? Dans tous les cas, lorsque la procession est parvenue à cette dernière grotte, il est difficile de ne pas se sentir intérieurement ému au moment où, dans un pareil lieu, une troupe de jeunes enfants de chœur bethléhémites entonne cette belle hymne, l'une des plus touchantes parmi les chants de l'Église :

« Salut, fleurs des martyrs que, sur le seuil même de la lumière, le persécuteur du Christ a moissonnées, comme un tourbillon emporte les roses naissantes.

« O vous, premières victimes du Christ, tendre troupeau immolé pour lui, vous vous jouez innocemment, sous l'autel même, avec des palmes et des couronnes. »

Du sanctuaire des Saints-Innocents, la procession se rend, en laissant à droite le tombeau de saint Eusèbe, puis à gauche ceux de sainte Paule, de sainte Eustochie et de saint Jérôme, à l'oratoire de ce

grand docteur. Située à l'extrémité septentrionale de la crypte, cette chapelle est entièrement creusée dans le roc. Un autel y a été érigé vers l'Orient. Au-dessus est un assez bon tableau à l'huile, où est figuré saint Jérôme tenant la Bible entre ses mains. On croit, en effet, d'après la tradition commune, que cet oratoire n'est que l'ancienne cellule où, pendant de longues années, ce Père de l'Église aurait vaqué, durant l'été, à l'oraison, à l'étude des Saintes Écritures et à la traduction de la Bible.

De l'oratoire de saint Jérôme, la procession, en revenant sur ses pas, s'arrête successivement devant quatre tombeaux : le premier est celui de saint Jérôme lui-même. Ce grand homme vécut plus de cinquante ans à Bethléhem, non loin de la crèche du Sauveur, occupé à la fois, dans sa retraite, aux œuvres de la pénitence et de sa propre sanctification, et à l'édification de l'Église entière, qui le regardait comme une de ses lumières et l'un de ses plus fermes soutiens. Consulté de toutes parts, il était,



Champ des Pasteurs, vu de Bethléhem. — Dans le lointain, à l'est, montagnes de Moab.

du fond de sa cellule, l'un des oracles de la chrétienté, soit qu'il fallût confondre les hérétiques, soit qu'on eût recours à sa science profonde pour l'interprétation des Saintes Écritures. C'est là aussi qu'il s'éteignit de vieillesse, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Il voulut être enterré près de la Crèche, et son corps fut déposé dans un caveau pratiqué dans le roc, à quelque distance au sud de l'oratoire qui porte son nom. On sait que ses restes furent ensuite transportés à Rome, où on les vénère encore aujourd'hui dans la basilique de Sainte-Marie Majeure.

Dans la même chapelle sépulcrale, vis-à-vis de l'autel qui remplace le tombeau vide de saint Jérôme, c'est-à-dire vers l'est, cet autel regardant l'ouest, est le tombeau commun de sainte Paule et de sainte Eustochie. Leurs cendres n'y reposent plus maintenant. Sainte Paule était une femme de la première noblesse romaine, qui avait renoncé à l'opulent éclat de sa position et à toutes les splendeurs de la capitale du monde, pour embrasser une vie de sacrifices, d'humilité et d'abnégation près de la crèche du Sauveur. Arrivée en Palestine, elle commença d'abord par vénérer avec respect, accompagnée de sa fille Eustochie, la plupart des lieux qu'avait consacrés jadis la présence du Christ; puis elle se fixa pour toujours à Bethléhem, et y fonda un monastère d'hommes et trois de femmes. A son lit de mort, elle fut entourée d'une foule considérable d'évêques, de prêtres, de lévites, de religieux et de religieuses, venus de tous les points de la Palestine pour être témoins de ses derniers moments et assister à ses funérailles.

Eustochie, imitatrice de ses vertus, vécut encore quinze ans après elle, dirigeant le monastère de femmes que sa mère avait fondé; quand elle mourut elle-même, on la réunit dans le même tom-

beau à celle qu'elle avait si tendrement aimée et dont elle avait été inséparable pendant sa vie.

Après s'être arrêtée devant l'autel et le tombeau de sainte Paule et de sainte Eustochie, la procession, en continuant à revenir sur ses pas, fait une dernière halte devant le tombeau d'Eusèbe de Crémone. L'autel dédié à ce pieux disciple de saint Jérôme ne renferme plus ses reliques. Eusèbe, originaire de Crémone, quitta sa patrie pour venir en Palestine se placer sous la juridiction spirituelle de saint Jérôme; il fit bientôt sous cet éminent docteur de tels progrès dans la science et dans la vertu, que celui-ci le nomma abbé d'un monastère de Bethléhem. Il ne survécut que deux ans à son maître et mourut en odeur de sainteté; on l'enterra non loin de saint Jérôme.

J'ai terminé l'examen succinct de la crypte de la basilique; il me reste, avant de quitter ce beau monument, à dire quelques mots sur l'époque probable de sa fondation.

Suivant plusieurs archéologues, les nefs seules seraient antiques; l'ancien chœur, trouvé insuffisant, aurait été renversé sous Justinien et remplacé par celui qui existe encore aujourd'hui; suivant d'autres, le monument primitif aurait disparu en entier, et la basilique actuelle serait l'œuvre de Justinien, moins, bien entendu, le toit de charpente qui a été refait plusieurs fois, et quelques portions des murs extérieurs qui ont été restaurés, et moins aussi la décoration mosaïcale, dont il ne subsiste plus qu'un certain nombre de débris et qui date seulement de l'époque franque.

Contrairement au premier de ces deux systèmes, M. de Vogüé (*Églises de la Terre sainte*, p. 54) fait remarquer que l'unité de plan et l'harmonie de cette église semblent prouver l'unité de conception et d'exécution, et repousser l'opinion qui voudrait y voir l'œuvre de deux époques différentes, et qu'en outre la présence, sous la plus grande moitié du chœur, de la crypte pour laquelle l'église a été construite, démontre, si l'on admet l'antiquité de la nef, que le chœur primitif ne devait pas beaucoup différer du chœur actuel.

Le second système ne paraît pas plus plausible à ce savant archéologue, parce qu'il trouve de notables différences entre l'Église de Bethléhem et les autres œuvres de Justinien. Il en conclut donc que ce monument, qui semble avoir été bâti d'un seul jet, est tout entier l'ouvrage de Constantin, que nous savons avoir élevé une basilique au-dessus de la grotte de la Nativité.

Pour moi, j'incline volontiers à penser avec M. l'abbé Michon que la basilique primitive n'avait qu'une abside à l'orient, et que par conséquent les deux absides du transept sont une adjonction de Justinien.

Trois couvents sont contigus à ce monument. Le couvent latin longe vers le nord la basilique dans toute l'étendue de son aile septentrionale, et passe pour tenir la place de l'un de ceux qu'avait bâtis sainte Paule. Il est divisé en deux compartiments distincts, l'un réservé aux moines, l'autre affecté aux pèlerins étrangers. Une des salles a été convertie en école pour les jeunes garçons catholiques; elle renferme cent vingt enfants et quelquefois davantage, et est tenue par un maître arabe, sous la direction d'un Père.

En dehors du couvent et dans l'intérieur de la ville, est une école de filles dirigée par des Sœurs françaises de Saint-Joseph; ces religieuses soignent en même temps les malades. Leur dévouement les a rendues chères à la population, et même aux schismatiques et aux musulmans.

L'église qui sert de paroisse catholique est contenue dans le monastère et dédiée à sainte Catherine. On l'agrandit en ce moment. C'est dans le chœur de cette chapelle qu'officient les Franciscains, depuis qu'ils ont été dépossédés de la basilique par les intrigues des Grecs et des Arméniens.

Le couvent grec borde au sud cette même basilique. Les moines qui l'habitent sont en petit nombre et placés sous la juridiction d'un évêque qui est l'un des suffragants du patriarche grec de Jérusalem.

Le couvent arménien fait suite au couvent grec. A Noël et à l'époque de Pâques, tous deux regorgent de pèlerins appartenant à leur rite. A chacun est annexée une école pour les jeunes garçons.

Ce qu'on appelle l'école de Saint-Jérôme est une grande salle voûtée qui dépend du couvent des Arméniens. Cette salle, dont les murs, sinon les voûtes, peuvent effectivement remonter à une époque très-ancienne, a beaucoup souffert du temps, mais principalement des hommes. Étrangement défigurée depuis de longues années, elle a été coupée vers le milieu de sa hauteur par un plancher, de manière à en faire deux salles distinctes, l'une inférieure, l'autre supérieure, et les six belles colonnes qui l'ornaient ont disparu, engagées et cachées qu'elles sont dans de lourds piliers. Appartenait-elle



Grotte du Lait, près de Bethléhem.

à l'un des couvents fondés par sainte Paule autour de la basilique? Renfermait-elle la bibliothèque de saint Jérôme? Était-ce là aussi qu'il recevait les nombreux étrangers qui venaient le consulter? La chose est possible; mais les renseignements que nous avons sont trop vagues, et d'une date relativement trop moderne, pour que l'on puisse rien affirmer de certain à ce sujet.

Indépendamment de l'école latine établie et entretenue depuis longtemps par les Franciscains, le chanoine Belloni, autrefois professeur d'Écriture sainte au séminaire de Beït-Djalla, a créé à Bethléhem un orphelinat digne d'être signalé ici, et appelé la *Sainte-Famille*. Sans autres ressources que son inépuisable dévouement et les dons de la charité privée et publique, il est parvenu à fonder sur des bases solides un établissement modèle, où deux cents élèves, parmi lesquels soixante sont internes, reçoivent chaque jour le double bienfait d'une éducation chrétienne et d'une instruction suffisante pour leur permettre à tous de pourvoir eux-mêmes plus tard à leurs besoins. Je dois mentionner pareillement, dans cette petite ville, deux nouveaux couvents français qui achèvent de s'élever en

ce moment, grâce à la munificence d'une noble chrétienne de Pau, mademoiselle de Saint-Criq d'Artigau; l'un est habité par des Carmélites, l'autre, par des missionnaires du Sacré-Cœur de Bétharam.

A trois cents pas environ à l'est-sud-est de la basilique de la Nativité se trouve, sur une colline, une grotte vulgairement appelée *grotte du Lait*. On y descend par un escalier de treize degrés. Creusée tout entière dans un tuf blanchâtre et friable, elle affecte une forme peu régulière, et mesure en moyenne six pas de long sur quatre de large. Le plafond en est soutenu par sept colonnes ou tronçons de colonnes. Vers le milieu est un autel des plus simples qui regarde l'orient. Toutes les femmes du pays, musulmanes aussi bien que chrétiennes, ont une grande vénération pour ce sanctuaire. Elles y viennent prier quand, étant nourrices, elles s'aperçoivent que le lait commence à leur manquer, et, grattant la roche qui est très-tendre, elles en détachent facilement des parcelles, qu'elles emportent précieusement, afin de les réduire ensuite en poudre et d'en prendre dans leurs aliments. Elles espèrent, par ce moyen, ou rendre leur lait plus abondant, si elles en ont déjà, ou même le recouvrer, si elles l'ont perdu. C'est une croyance généralement répandue parmi elles, et qu'une foule de pèlerins ont depuis longtemps signalée. La vertu singulière attribuée aux parois de cette grotte proviendrait, suivant les uns, de ce que la Sainte Vierge aurait passé une nuit en cet endroit avec l'Enfant Jésus, lors de sa fuite en Égypte. Suivant les autres, le saisissement éprouvé par la Mère du Messie, en apprenant les menaces d'Hérode, aurait tari son lait, et elle l'aurait recouvré en se retirant dans cette grotte, au fond de laquelle elle se croyait plus en sûreté que dans l'étable où elle avait mis au monde son divin Fils. Réfugiée dans cet asile, et désolée de ne plus pouvoir nourrir son enfant, elle aurait imploré le Tout-Puissant, et aussitôt elle aurait senti son lait lui revenir avec une telle abondance, que quelques gouttes seraient tombées à terre. De là, dit-on, la blancheur de la roche; de là, la propriété particulière qu'elle a, réduite en poudre, d'être un remède efficace contre la diminution et même la disparition du lait chez les femmes devenues mères. Je n'insiste pas davantage sur ces traditions. Naïves et poétiques productions de la piété et de l'imagination populaires, elles doivent être appréciées comme telles, sans prétendre s'imposer comme des faits à la croyance publique.

En continuant à s'avancer vers le sud-est, quelques minutes au delà de la grotte du Lait, on rencontre, sur la pente orientale de la même colline, au milieu d'un bouquet d'oliviers, les traces d'une ancienne chapelle presque entièrement détruite et qui aurait été érigée sur une maison possédée jadis en cet endroit par saint Joseph.

Sept minutes à l'ouest-nord-ouest de Bethléhem, à quelques pas de la route qui mène à Jérusalem, trois citernes appelées *Biar Daoud* (les puits de David) passent pour remonter jusqu'à l'époque de ce prince. D'après une ancienne tradition, on croit et l'on répète dans le pays que l'une de ces citernes est celle dont il est question dans le passage suivant du deuxième livre des Rois (ch. XXIII, ℣ 13-17) :

« 13. Auparavant, les trois qui étaient les premiers entre les trente étaient venus trouver David dans la caverne d'Odollam. C'était au temps de la moisson, et les Philistins étaient campés dans la vallée des Géants (ou des Raphaïm).

« 14. David était dans sa forteresse, et un poste de Philistins était à Bethléhem.

« 15. Et David fit ce souhait et dit : « Ah! si quelqu'un me donnait à boire de l'eau de la citerne « qui est à Bethléhem, auprès de la porte! »

« 16. Alors ces trois vaillants hommes passèrent au travers du camp des Philistins, et puisèrent de l'eau dans la citerne de Bethléhem qui est auprès de la porte, et l'apportèrent à David. Mais il n'en voulut pas boire, et il l'offrit au Seigneur.

« 17. En disant : « Dieu me garde de faire une telle chose! Boirais-je le sang de ces hommes, et ce « qu'ils ont acheté au péril de leur vie! »

De ces versets, il résulte que la citerne, dont l'eau était l'objet des désirs de David pressé par la soif, touchait à la porte de Bethléhem. Par conséquent, les citernes dites *Biar Daoud,* auxquelles la tradition rattache le fait précédent, semblent un peu trop distantes pour que l'on puisse dire qu'elles étaient auprès de la porte, *juxta portam Bethlehem.* Dans le texte hébreu, il y a littéralement *à la porte de Bethléhem,* ce que le texte des Paralipomènes rend très-exactement par les mots *in porta Bethlehem,*





Puits de David, près de Bethléhem.

lesquels expriment un rapprochement en quelque sorte immédiat. La ville antique se serait-elle étendue jadis jusqu'aux Biar Daoud? Rien ne le prouve. Aussi Quaresmius et d'autres critiques, à son exemple, ont-ils émis des doutes sur l'authenticité de la tradition relative à ce point, et ils inclinent plutôt à chercher la citerne à laquelle fait allusion le texte sacré, dans l'une de celles qui se trouvent au milieu de l'ancien atrium de la basilique de la Nativité.

A quinze minutes à l'est-sud-est de Bethléhem s'élève, sur une humble colline, le village de Beït-Sahour, d'où étaient originaires les bergers qui vinrent les premiers saluer l'Enfant Jésus à sa nais-

sance. On y compte six cents habitants, quatre cent quatre-vingt-dix schismatiques, cinquante catholiques et soixante musulmans. Plusieurs anciennes cavernes y servent encore aujourd'hui de demeures à quelques familles, ou d'abris pour les troupeaux. La plupart des maisons sont grossièrement construites. Une dizaine de citernes doivent être antiques; l'une d'entre elles porte le nom de *citerne de Marie*, parce que la Sainte Vierge aurait bu de son eau, en passant par ce village. Non loin de Beit-Sahour, s'étend, vers l'est-nord-est, la fertile vallée connue sous le nom d'Oued-Kharoubeh. La tradition y place le champ de Booz, ce qui paraît très-vraisemblable, car c'est la plaine la plus propre à la culture du blé et de l'orge dans les environs les plus rapprochés de Bethléhem, et dès lors on peut croire que Booz, qui était l'un des plus riches habitants de cette ville, possédait des champs dans la vallée en question, et c'est là que se serait passée l'idylle, à la fois si gracieuse et si touchante, que nous raconte le livre de Ruth.

Au milieu de cette même plaine sont les ruines d'un ancien couvent désigné sous le nom de *Deir er-Raouat* (couvent des Pasteurs). Il appartient actuellement aux Grecs. Les bâtiments dont il était composé sont entièrement détruits, ainsi que la chapelle supérieure qu'il renfermait. De celle-ci, qui est complétement rasée, on descend par un escalier à une crypte ou chapelle souterraine, aujourd'hui très-dégradée. D'après une tradition très-répandue, ce serait là la grotte où veillaient les bergers lorsqu'un Ange leur annonça la naissance du Sauveur. Néanmoins, je dois dire ici qu'une autre tradition récente, mais qui réunit en sa faveur de nombreuses vraisemblances, place cette même grotte un kilomètre plus au nord, à l'endroit appelé Seiar er-Rhanem (étables à moutons), où, en 1861, M. Guarmani a signalé, le premier, les ruines d'un autre sanctuaire abandonné depuis de longs siècles, et dont la trace même s'était comme perdue. J'ai mentionné avec détails, dans mon ouvrage sur la Judée, cette découverte précieuse, et montré que M. Guarmani avait probablement trouvé le véritable emplacement : 1° de la tour Ader, ou *tour du Troupeau;* 2° de la grotte où les bergers abritaient leurs troupeaux pendant la nuit, lorsqu'ils entendirent au-dessus de leurs têtes retentir mystérieusement dans les airs le *Gloria in excelsis Deo;* 3° du sanctuaire primitif élevé jadis pour perpétuer le souvenir de cet événement; 4° des trois tombes dont parlent d'anciens pèlerins comme étant celles de ces bergers.

JARDINS DE SALOMON

A trois kilomètres environ au sud-sud-ouest de Bethléhem, s'étendent de beaux jardins dans une vallée oblongue appelée Oued-Ourthas, qu'enferment deux chaînes de collines parallèles, et où s'épanouit, grâce à une irrigation fréquente, une végétation luxuriante. Des orangers, des citronniers, des grenadiers, des amandiers, auxquels se mêlent des figuiers et des poiriers, y marient ensemble leur feuillage, leurs parfums et leurs fruits. Chaque jour une eau murmurante ruisselle autour de leurs troncs, et répand partout la fertilité et la vie. Diverses espèces de légumes, dont quelques-unes importées d'Europe depuis une trentaine d'années, y sont même de la plus belle venue. Rien ne leur manque, en effet, ni la fertilité du sol, ni l'alliance féconde de la chaleur et de l'humidité. Vers l'extrémité sud-ouest de ces gracieux vergers, auxquels l'aridité des hauteurs qui les encadrent ajoute un charme tout particulier, sont recueillies, dans un grand bassin actuellement très-dégradé, les eaux de l'Aïn-Ourthas. Cette source, que les plus grandes sécheresses ne tarissent jamais, dérive probable-

ment de plus haut, et il doit y avoir une correspondance souterraine entre elle et l'Aïn-Athan, qui



Vallée d'Ourthas, anciens jardins de Salomon.

elle-même paraît se relier à des sources supérieures situées dans l'Oued el-Biar. Quant au village d'Ourthas, qui s'élève sur les pentes occidentales de la vallée ainsi appelée, il compte à peine trois

cents habitants. La plupart des maisons sont à moitié renversées ; plusieurs paraissent avoir été construites avec d'anciens matériaux. Quelques grottes taillées dans le roc accusent également une époque antérieure à l'occupation arabe. Ce village est souvent considéré comme occupant l'emplacement de l'ancienne Étham. Peut-être en dépendait-il; mais je croirais plus volontiers que cette ville elle-même se trouvait à une faible distance de là, vers l'ouest-sud-ouest, auprès de l'Aïn-Athan, dont le nom est une réminiscence de celui d'Étham, et qui domine un monticule couvert de ruines, qui semble avoir été l'acropole de cette petite ville fortifiée jadis par Roboam.

Pour en revenir aux jardins d'Ourthas, ils sont regardés généralement comme les successeurs des antiques vergers de Salomon où ce prince aimait à se rendre de Jérusalem, au lever de l'aurore. Nous lisons à ce sujet dans Josèphe :

« Escorté de ses gardes armés et munis d'arcs, le roi, monté sur un char et revêtu d'un manteau blanc, avait coutume, à l'aube naissante, de sortir de Jérusalem. Or, il y avait un endroit éloigné de deux schènes de la ville, et appelé Étham. Grâce à ses jardins et à l'abondance de ses eaux courantes, ce lieu était à la fois plein de charme et de fertilité. C'est là que Salomon se faisait transporter. » (*Antiquités judaïques,* l. VIII, ch. VII, § 3.)

La distance d'un schène étant évaluée à trente stades, deux schènes égalent soixante stades, ou un peu plus de dix kilomètres, intervalle qui est précisément celui qui sépare Jérusalem de la vallée où nous sommes. Celle-ci, à cause de la richesse naturelle de son sol qu'arrosent des eaux intarissables, a dû de tout temps attirer l'attention des souverains de Jérusalem, et devenir pour eux un véritable lieu de plaisance. Rien donc de plus vraisemblable que d'y reconnaître avec la tradition les jardins enchantés, but des promenades matinales de Salomon, ainsi que les Arabes eux-mêmes, et non pas seulement les Juifs et les chrétiens, le répètent encore de nos jours, en appelant ces vergers *Bestan Souleïman* (jardins de Salomon). D'ailleurs, non loin de là coule l'Aïn-Athan, dont le nom, je le répète, est, sauf une légère altération, le même que celui d'Étham. Conformément à la tradition, j'incline donc, avec tous les indigènes de la Palestine et avec la plupart des voyageurs, à voir dans l'Oued-Ourthas l'*Hortus conclusus* (le jardin fermé) qui plaisait tant à Salomon, et auquel il comparait sa bien-aimée dans le Cantique des cantiques :

« *Hortus conclusus, soror mea sponsa, hortus conclusus, fons signatus.* »

Comme le remarque Quaresmius, ce jardin est appelé fermé, non qu'il fût entouré d'un mur, mais parce qu'il avait été environné par la nature elle-même d'une ceinture de collines et de montagnes.

VASQUES DE SALOMON

En quittant vers le sud les jardins de l'Oued-Ourthas pour cheminer dans la direction de l'ouest, on arrive bientôt aux fameuses vasques de Salomon. Elles occupent une vallée assez étroite, resserrée entre des montagnes rocheuses, et qui s'abaisse progressivement et par trois étages distincts successifs de l'ouest à l'est.

La première, c'est-à-dire la vasque supérieure ou la plus occidentale, mesure cent trente-huit pas de long sur une largeur de soixante-dix-huit à l'ouest et de quatre-vingt-deux à l'est. En partie creusée dans le roc et en partie construite, elle est soutenue intérieurement par des contre-forts, afin de mieux résister à la poussée des terres. Un seul escalier permet d'y descendre à l'angle sud-est. Le mur, du

côté de l'est, a un mètre trente centimètres de large dans sa partie supérieure; mais il est bien plus épais dans les assises inférieures que la terre recouvre, et il renferme une chambre intérieurement.

La seconde vasque, ou vasque intermédiaire, est située à soixante pas au-dessous et à l'est de la précédente. Sa longueur est de cent cinquante-huit pas, et sa largeur, de quatre-vingt-cinq à l'ouest sur soixante-deux à l'est. Elle est en grande partie creusée dans le roc, et par différents étages en retraite les uns au-dessus des autres, ce qui oppose à la poussée des terres une résistance beaucoup plus grande que si l'excavation eût été verticale de haut en bas. Aussi ce bassin n'est-il pas soutenu intérieurement par des contre-forts dans le sens de sa longueur, cet appui lui étant inutile. On y observe deux escaliers taillés dans le roc, l'un à l'angle nord-est, l'autre à l'angle nord-ouest. C'est



Vasques de Salomon.

près de ce dernier angle qu'un petit canal, provenant de la *Fontaine scellée,* déverse ses eaux dans le bassin, après avoir longé latéralement la première vasque. Le mur de ce second réservoir, du côté de l'est, est extrêmement épais, et soutenu lui-même par un deuxième mur en talus, qui renferme une chambre intérieurement. Plus à l'est encore et à un niveau inférieur, à la distance de quatre-vingt-cinq pas de la seconde vasque, s'étend la troisième, qui mesure deux cent quatorze pas de long, sur une largeur de cinquante à l'ouest et de soixante-quinze à l'est; elle est en partie creusée dans le roc et en partie construite. Deux escaliers y ont été placés, l'un à l'angle sud-est, l'autre à l'angle nord-est. Beaucoup plus profonde que les deux précédentes, cette vasque est étayée au dedans par de nombreux contre-forts. Dans son flanc méridional, une ouverture laisse passage à un canal qui, pendant l'hiver, lui amène les eaux pluviales découlant d'une montagne voisine. Derrière cet immense réservoir, vers l'est, un énorme mur de soutènement, bâti avec de beaux blocs disposés en gradins, contient dans son épaisseur un corridor qui mène à une chambre voûtée en plein cintre et construite en pierres de taille très-régulièrement agencées entre elles. De cette chambre, l'eau du réservoir inférieur, qui lui-même

recueille celle des deux premiers, lesquels lui servent comme de filtres, s'écoule plus bas par un conduit qui la traverse vers un aqueduc aujourd'hui en partie ruiné, et qui, par de longs détours, en traversant monts et vallées, aboutissait et aboutit encore au mont Moriah, à Jérusalem. La source qui, indépendamment des eaux pluviales, alimente ces trois réservoirs, se trouve dans un champ situé à l'ouest du premier. On descend par un étroit orifice dans les deux chambres souterraines qui la renferment et d'où ensuite un petit tunnel en dirige les eaux vers les vasques. Cette source est appelée par les Arabes tantôt *Ras el-Aïn* (tête de la source), tantôt *Aïn-Saleh* (source bonne, pure, bienfaisante). Les chrétiens la désignent sous le nom de *Fontaine scellée, Fons signatus.* C'est pour eux, d'après une ancienne tradition, celle à laquelle Salomon fait allusion, lorsqu'il compare l'amante des Cantiques à une fontaine scellée. La même tradition attribue également les vasques à ce puissant monarque, et elle paraît très-vraisemblable. Sans doute, quelques parties de ces superbes bassins attestent des restaurations postérieures. Nous savons, en effet, par l'histoire, qu'ils ont été plusieurs fois réparés; mais la structure générale de ces réservoirs, soit taillés dans le roc, soit bâtis avec des blocs de grandes dimensions, principalement dans les assises inférieures, accuse un travail qui paraît judaïque et bien antérieur à l'époque romaine, et surtout à l'époque arabe. Avec la plupart des voyageurs, je m'en tiens donc à la tradition, et je vois là encore presque intact l'un des grands ouvrages dont se glorifiait Salomon lui-même lorsqu'il disait :

« 4. Je me suis fait des choses magnifiques; je me suis bâti des maisons; je me suis planté des vignes.

« 5. Je me suis créé des jardins et des vergers, et je les ai remplis de toutes sortes d'arbres.

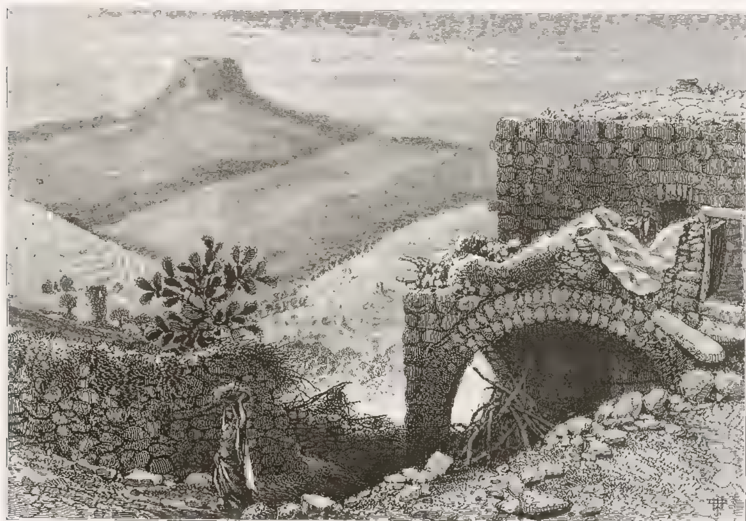
« 6. Je me suis construit des réservoirs d'eau pour l'arrosement de mes bosquets et de mes plantations. » (*Ecclésiaste,* ch. II, ℣ 4-6.)

A côté de ces bassins s'élève un château, appelé *Kalat-el-Bourak* (château des Réservoirs). De construction sarrasine, il offre l'apparence d'un quadrilatère flanqué d'une tour à chaque angle, et il ne remonte guère, dans son état actuel, au delà de la fin du seizième siècle, mais il a pu succéder à un autre plus ancien tombé en ruine.

HÉRODIUM OU MONT DES FRANCS

A six kilomètres environ au sud-est de Bethléhem et à la même distance à l'est de l'Oued-Ourthas, se dresse une colline isolée que l'on aperçoit de fort loin. Sa circonférence, à la base, est approximativement de neuf cents mètres, et sa hauteur au-dessus de la plaine environnante de cent vingt. En gravissant ses pentes escarpées, on parvient à un plateau qui couronne un cône tronqué et qui mesure trois cents mètres de pourtour. Ce plateau, qui a été creusé intérieurement en forme d'amphithéâtre, est circulaire ou plutôt elliptique. On y remarque sur les bords les arasements d'un mur d'enceinte flanqué à l'est d'une tour circulaire entière, et aux trois autres points cardinaux de trois demi-tours pareillement circulaires. Celles-ci sont rasées. Au dedans du mur d'enceinte, dans l'épaisseur du talus de l'espèce d'amphithéâtre factice dont j'ai parlé, avaient été construits des magasins et des logements voûtés dont une faible partie seulement est restée debout, et le reste est, soit détruit, soit bouleversé. Plusieurs escaliers dont il subsiste quelques vestiges permettaient de descendre dans un petit vallon circulaire, sorte d'arène ménagée au centre.

La cité antique, bâtie jadis au pied septentrional de la montagne qui en constituait l'acropole, a été presque entièrement rasée, et l'emplacement qu'elle occupait est aujourd'hui en partie livré à la culture. Il subsiste néanmoins encore de ce côté, sur les dernières pentes du mont, des portions assez



Hérodium ou mont des Francs, vu de Bethléhem.

considérables de plusieurs édifices construits sur trois terrasses successives. Ces édifices et les murs de ces terrasses avaient été bâtis avec des pierres de taille d'un appareil très-régulier, mais bien inférieures en dimension à celles des parties antiques de l'enceinte du Haram ech-Cherif. Vers le nord-est



Vue du sommet du mont des Francs.

court sur les flancs de la montagne elle-même, jusqu'à son point culminant, une assez large muraille ruinée le long de laquelle, très-probablement, s'élevait autrefois le magnifique escalier de marbre dont il est question dans l'historien Josèphe, lorsqu'il décrit Hérodium.

La plupart des critiques, en effet, s'accordent à reconnaître les ruines d'Hérodia dans celles de la ville que je viens de signaler, et les débris de la forteresse d'Hérodium dans ceux qui couvrent le sommet de la montagne.

Josèphe, dans plusieurs passages, nous décrit à la fois et cette ville et cette forteresse, qu'Hérode, dès qu'il fut parvenu définitivement au pouvoir, s'empressa de fonder à l'endroit même où il avait remporté sur les Juifs une victoire décisive. Nous savons également par cet écrivain que ce prince fut plus tard enterré par ses ordres à Hérodium. Son corps y fut porté de Jéricho, où il mourut, avec une pompe extraordinaire, et déposé dans un mausolée, qu'il s'était fait élever sans doute de son vivant. M. de Saulcy et plusieurs autres savants archéologues placent ce tombeau dans un édicule circulaire ruiné, situé au centre d'un grand réservoir à moitié détruit et comblé qui se trouve au bas de la montagne. J'hésite, pour mon compte, à souscrire à cette hypothèse, attendu que dans les deux passages où il est question de la sépulture d'Hérode, Josèphe parle d'Hérodium et nom d'Hérodia, c'est-à-dire du château et non de la ville qui s'étendait à ses pieds, suivant la distinction qu'il a faite lui-même en termes très-nets. J'incline donc à penser qu'Hérode, pour assurer davantage l'inviolabilité de sa tombe, l'avait fait préparer dans l'intérieur de l'acropole d'Hérodium et non au bas, dans la plaine, au milieu d'un réservoir destiné aux besoins de tous et où sa sépulture aurait pu être moins respectée.

Hérodium devint bientôt le chef-lieu d'une toparchie. Après la conquête de Jérusalem par Titus, cette forteresse se rendit sans résistance au légat Lucilius Bassus.

A l'époque des croisades, elle fut peut-être occupée par une garnison latine, d'où vint probablement à la hauteur elle-même le nom de *mont des Francs,* qu'elle conserve toujours parmi les chrétiens indigènes. Quant à la tradition en vertu de laquelle les Latins, après la chute du royaume de Jérusalem, auraient tenu une trentaine d'années encore sur le sommet de cette colline contre tous les efforts des musulmans, elle paraît tout à fait invraisemblable.

RUINES DE KHARITOUN

A deux kilomètres au sud du mont des Francs, on rencontre, à l'entrée d'une âpre et profonde vallée, les ruines aujourd'hui confuses d'un ancien monastère appelé *Deir Kharitoun* (monastère de Saint-Chariton). Il avait été fondé par un saint anachorète nommé Chariton, qui vivait dans le courant du quatrième siècle de notre ère et qui créa plusieurs laures dans les environs de Jérusalem, de Jéricho et de Thekoa. La laure que ce religieux éleva à l'est de Thekoa, à l'endroit qui garde encore maintenant son nom, s'appelait l'*ancienne laure,* pour la distinguer d'un autre monastère peu éloigné, ou la *nouvelle laure,* qui fut établi plus tard au sud de Thekoa par quelques moines sortis de Saint-Saba, dont ils trouvaient la règle trop austère, et qu'avait refusé de recevoir saint Aquilin, qui dirigeait alors l'ancienne laure. Après avoir vécu quelque temps dans ce dernier monastère, fondé par lui, saint Chariton découvrit dans le voisinage une vaste grotte où il se retira, afin de s'y consacrer tout entier au silence, à la prière et à la méditation. Cette grotte, désignée encore aujourd'hui sous le nom de *Merharet Kharitoun* (caverne de Chariton), surplombe vers l'est d'affreux précipices, et l'on n'y pénètre qu'avec difficulté. Elle renferme plusieurs salles plongées dans l'obscurité la plus profonde et où il faut s'aventurer avec prudence, muni d'une torche ou d'une bougie. En certains endroits, on est

obligé de s'avancer en rampant, pour franchir des espèces de corridors extrêmement bas où la chaleur



Vallée et ruines de Kharitoun.

est suffocante; en outre, de nombreuses chauves-souris y caressent désagréablement de leurs ailes hideuses le visage du visiteur importun qui vient troubler leur asile, et éteignent en passant sa lumière

qu'il doit sans cesse rallumer. Au-dessous de ce premier étage de salles, en existe un second; une ouverture béante par laquelle on se laisse glisser y donne accès. Là, d'autres couloirs bas et étroits conduisent à de nouvelles galeries et à des chambres plus ou moins grandes où l'on chemine tantôt debout et tantôt avec les mains et les pieds, en se traînant sur le sol qu'on laboure péniblement de sa poitrine.

On identifie généralement la grotte de Kharitoun avec la caverne d'Adoullam, en latin Odollam, où David chercha jadis un refuge contre la colère de Saül.

« David quitta donc Geth et s'enfuit vers la caverne d'Adoullam. » (*Rois*, l. I, ch. XXII, ℣ 1.)

Il est également question de cette caverne dans le livre deuxième des Rois. David s'y était retranché comme dans un asile inexpugnable, lorsque les Philistins occupaient Bethléhem. (*Rois*, l. II, ch. XXIII, ℣ 13-17.)

Le même fait est rapporté dans les Paralipomènes. (L. Ier, ch. XI, ℣ 15-20.)

Des différents détails renfermés dans ces deux derniers passages, il semblerait résulter que la grotte d'Adoullam, assez vaste pour contenir David et sa suite, n'était pas fort éloignée de Bethléhem, puisque ce prince ayant exprimé le désir de boire des eaux de la citerne située devant la porte de cette ville, trois de ses plus braves guerriers osèrent, au péril de leur vie, traverser le camp des Philistins, et après avoir puisé de l'eau à cette citerne, la lui rapportèrent dans le refuge qu'il avait choisi. Sept kilomètres environ séparent Bethléhem de la caverne de Kharitoun, et si l'on identifie celle-ci avec la caverne d'Adoullam, ces trois vaillants hommes ont pu en trois heures de marche accomplir ce double trajet, en se frayant un chemin audacieux à travers le camp des Philistins. Ces quatorze kilomètres à parcourir dans de pareilles circonstances n'en demandaient pas moins de leur part un courage extraordinaire. Toutefois, la chose était possible dans un pays accidenté dont ils connaissaient parfaitement tous les détours et où, à force d'agilité et de valeur, ils pouvaient déjouer la poursuite de l'ennemi.

Mais une grave difficulté se présente ici : si nous ouvrons le livre de Josué, nous y voyons une ville d'Adoullam signalée parmi celles de la plaine de Juda avec Jerimoth, Socho et Azeca. (JOSUÉ, ch. XV, ℣ 35.)

Le livre II des Paralipomènes, en nous apprenant qu'Adoullam fut fortifié par Roboam, en fait mention entre Socho et Geth. (*Paralipomènes*, l. II, ch. XI, ℣ 7 et 8.)

Si maintenant nous interrogeons l'*Onomasticon* d'Eusèbe, nous y trouvons, au mot Ἀδολάμ, que cette ville, appartenant à la tribu de Juda, était encore de son temps un grand bourg situé à dix milles d'Éleuthéropolis, vers l'orient.

Si cette indication est exacte, il est impossible de fixer aux ruines de Kharitoun l'emplacement d'Adoullam, ni de reconnaître la grotte du même nom dans le Merharet-Kharitoun, qui nous occupe en ce moment. Cette dernière caverne, en effet, et les ruines qui l'avoisinent, sont éloignées d'Éleuthéropolis, aujourd'hui Beit-Djibrin, d'au moins vingt-trois milles à l'est-nord-est, et non de dix seulement. D'ailleurs, nous sommes là au milieu des montagnes, et non plus dans la plaine de Juda, comme le veut le texte sacré. Nonobstant cette difficulté, l'opinion généralement répandue au moyen âge, ainsi que le prouve un passage de Guillaume de Tyr, était que la caverne de Kharitoun passait pour être celle d'Adoullam ou Odollam. Cet historien, en effet, nous raconte (l. XV, ch. VI) que l'année 1138, une bande de Sarrasins ayant fondu tout à coup sur Thécua, les habitants épouvantés se réfugièrent dans la caverne d'Odollam, voisine de leur localité. Or cette caverne d'Odollam, voisine de Thécua, ne peut être que la Merharet-Kharitoun, distante à peine de trente minutes des ruines de cette petite ville, caverne d'ailleurs qui, en tout temps, a servi d'asile aux bergers nomades ou aux

fellahs des environs. Encore aujourd'hui, les Taamereh s'y retranchent, lorsqu'ils sont en guerre avec le pacha de Jérusalem.

Malgré l'autorité de Guillaume de Tyr, malgré aussi la persistance de la tradition qui depuis longtemps reconnaît la grotte d'Adoullam dans celle de Kharitoun, il faut, je crois, à cause des textes que j'ai cités plus haut, la chercher ailleurs, et M. Clermont-Ganneau propose, non sans quelque raison,



Caverne de Kharitoun.

de la voir dans l'une des cavernes qui abondent à Ad el-Mieh, dont le nom lui paraît être une corruption de celui d'Adoullam; en outre, cette localité est à une faible distance au sud de Choueikeh, la Socho de la Vulgate, mentionnée dans le même verset à côté d'Adoullam.

MONASTÈRE DE SAINT-SABA

Sur les bords escarpés du Cédron, à douze kilomètres à l'est de Bethléhem, s'élève un monastère très-célèbre sous le nom de Saint-Saba. Cette espèce de forteresse monastique est flanquée vers l'ouest de deux tours : l'une, celle de droite, en est séparée et est réservée aux femmes qui veulent avoir une

idée du couvent, l'entrée de cet asile sacré leur étant sévèrement interdite; l'autre, celle de gauche, beaucoup plus haute que la précédente, est aussi plus solidement construite. Les murs en sont très-épais, et elle est bâtie extérieurement avec des pierres taillées en bossage. On l'attribue généralement à l'époque de Justinien, ainsi qu'une partie du monastère. De son sommet, le moine qui est de garde peut plonger son regard sur tous les alentours et donner l'alarme aux autres religieux, en cas d'attaque des Bédouins. C'est près et au-dessous de cette tour qu'est l'unique porte par laquelle on puisse entrer dans une première cour intérieure. Cette porte est basse et bardée de fer. Après y avoir frappé, le pèlerin qui demande l'hospitalité au couvent voit, au bout de quelque temps, descendre devant lui un panier attaché à une longue corde; il y place la lettre de recommandation qu'il a eu le soin de demander au patriarche grec de Jérusalem, et le panier remonte ensuite. Cette lettre est remise par le moine de garde qui la reçoit à l'higoumène ou supérieur, et bientôt après la porte lui est ouverte. Ces précautions de la part des moines de Saint-Saba peuvent paraître d'abord exagérées. Néanmoins, dans la solitude profonde qui les entoure et au milieu d'Arabes nomades qui seraient tout prêts à les piller, s'ils en trouvaient l'occasion, on comprend les mesures de prudence qu'ils prennent pour ne laisser pénétrer dans le couvent que les hôtes qui leur sont recommandés d'une manière toute particulière.

Procédons maintenant avec ordre dans la description de ce monastère, et montons d'abord dans la grande tour dont je viens de parler. Selon une tradition qui s'est transmise jusqu'à nos jours, elle aurait été bâtie par la mère même de saint Saba, qui l'aurait habitée. De sa plate-forme supérieure, on domine le lit du Cédron d'environ deux cents mètres, et sur les flancs opposés de ce gigantesque ravin, on distingue un grand nombre de grottes taillées dans le roc, dont quelques-unes sont à peu près inaccessibles et où vivaient, dans les premiers siècles du christianisme, une foule d'anachorètes, qui ne pouvaient y monter ou en descendre qu'en s'aidant de cordes ou d'échelles, ou au moyen d'escaliers pratiqués le long des parois abruptes du ravin. Cette étrange ruche de cellules distinctes, séparées les unes des autres par d'affreux précipices et suspendues toutes au-dessus de l'abîme, est, sans contredit, l'une des plus étonnantes créations de l'austérité ascétique. Là, chaque ermite, penché sur les bords du Cédron, dont l'escarpement naturel établissait entre le monde et lui une scission profonde, pouvait à loisir se livrer à la prière, à la méditation et à tous les exercices de la pénitence. Un peu d'eau et quelques aliments grossiers, dont il renouvelait de temps en temps la provision, suffisaient aux besoins de son corps, et son âme, dégagée ainsi de presque tous les soucis matériels qui travaillent le reste des hommes, devait s'élever d'un essor plus libre vers le ciel. Toutes ces cellules sont actuellement vides et silencieuses; mais les petites murailles en pierres sèches qui en garnissent encore l'entrée prouvent qu'elles ont été jadis peuplées, comme le racontent la tradition et l'histoire.

Pour en revenir à la grande tour de Saint-Saba, elle renferme intérieurement un oratoire dédié à saint Siméon Stylite, l'un des principaux coryphées de la vie ascétique, et une salle de bibliothèque qui contient un assez grand nombre de manuscrits. Une fois descendu de cette tour, on arrive, en suivant plusieurs escaliers coupés par des paliers, à une cour qui recouvre sous ses dalles les corps des moines qui meurent dans le couvent. Au milieu de cette cour est un oratoire surmonté d'une coupole et dédié à saint Saba; on y vénérait autrefois le tombeau de ce saint, dont les reliques ont été ensuite transportées à Venise.

Non loin de ce sanctuaire, vers le nord-ouest, s'élève une petite église sous le vocable de saint Nicolas. Taillée en grande partie dans le roc, elle remonte à la fondation même du couvent, et dans l'une de ses chapelles sont entassés, derrière une grille, un très-grand nombre de crânes humains qui passent pour être ceux d'autant de cénobites martyrs et massacrés à différentes époques, mais princi-

palement sous Chosroès. Un peu plus à l'est, on remarque l'église principale du monastère. De forme



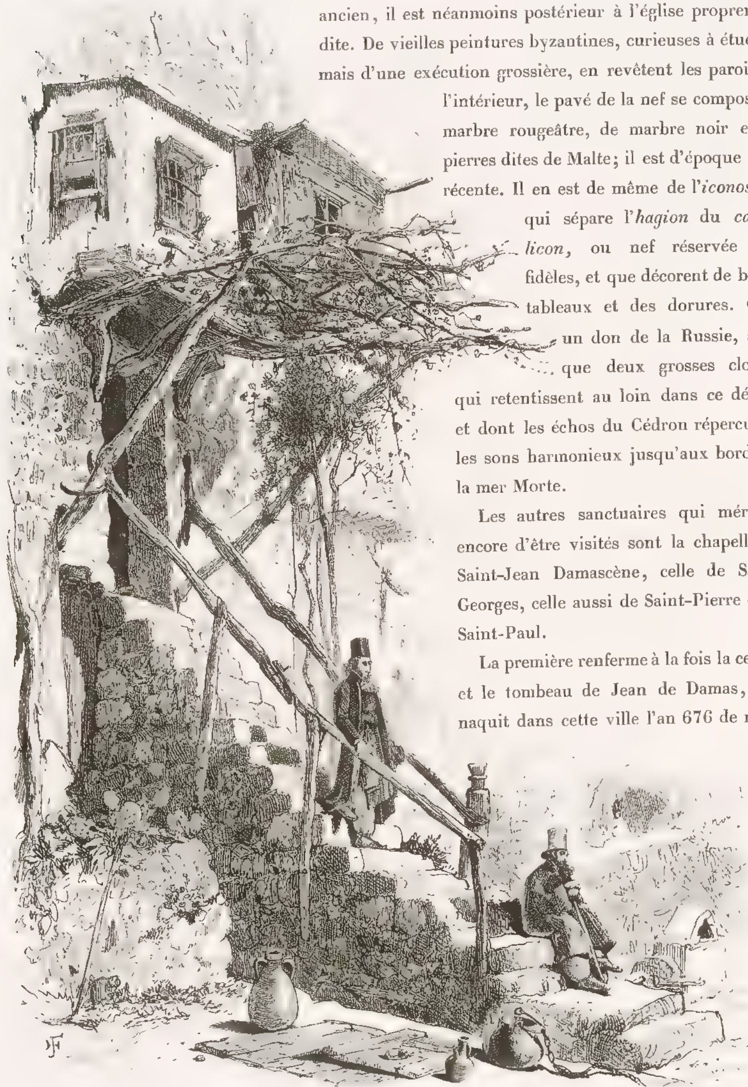
MONASTÈRE DE SAINT-SABA.

rectangulaire, elle est tournée d'ouest en est et mesure quarante-deux pas de long sur quatorze de large. Sauf les contre-forts extérieurs et probablement aussi la coupole qui la couronne, elle est, dit-on,

l'œuvre de Justinien. Le *narthex,* à cause sans doute des exigences de l'emplacement, au lieu de regarder l'ouest, est placé vers le nord. Bien que très-ancien, il est néanmoins postérieur à l'église proprement dite. De vieilles peintures byzantines, curieuses à étudier, mais d'une exécution grossière, en revêtent les parois. A l'intérieur, le pavé de la nef se compose de marbre rougeâtre, de marbre noir et de pierres dites de Malte; il est d'époque très-récente. Il en est de même de l'*iconostasis* qui sépare l'*hagion* du *catholicon,* ou nef réservée aux fidèles, et que décorent de beaux tableaux et des dorures. C'est un don de la Russie, ainsi que deux grosses cloches qui retentissent au loin dans ce désert, et dont les échos du Cédron répercutent les sons harmonieux jusqu'aux bords de la mer Morte.

Les autres sanctuaires qui méritent encore d'être visités sont la chapelle de Saint-Jean Damascène, celle de Saint-Georges, celle aussi de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

La première renferme à la fois la cellule et le tombeau de Jean de Damas, qui naquit dans cette ville l'an 676 de notre



Entrée de la cellule de saint Saba.

ère, et qui dut au lieu de sa naissance le surnom par lequel on le distingue. Après avoir renoncé à sa patrie et aux grands biens qu'il y possédait, il vint s'ensevelir dans le monastère de Saint-Saba.

C'est là qu'il composa les différents ouvrages qui le rendirent célèbre comme l'un des plus savants théologiens de son temps et l'un des plus fermes défenseurs de l'Église, attaquée alors avec fureur par l'hérésie des monophysites et des iconomaques. C'est là également qu'il mourut dans un âge avancé et qu'il fut enterré près de sa chère cellule, où il avait passé de si longues années dans l'étude et dans la méditation.



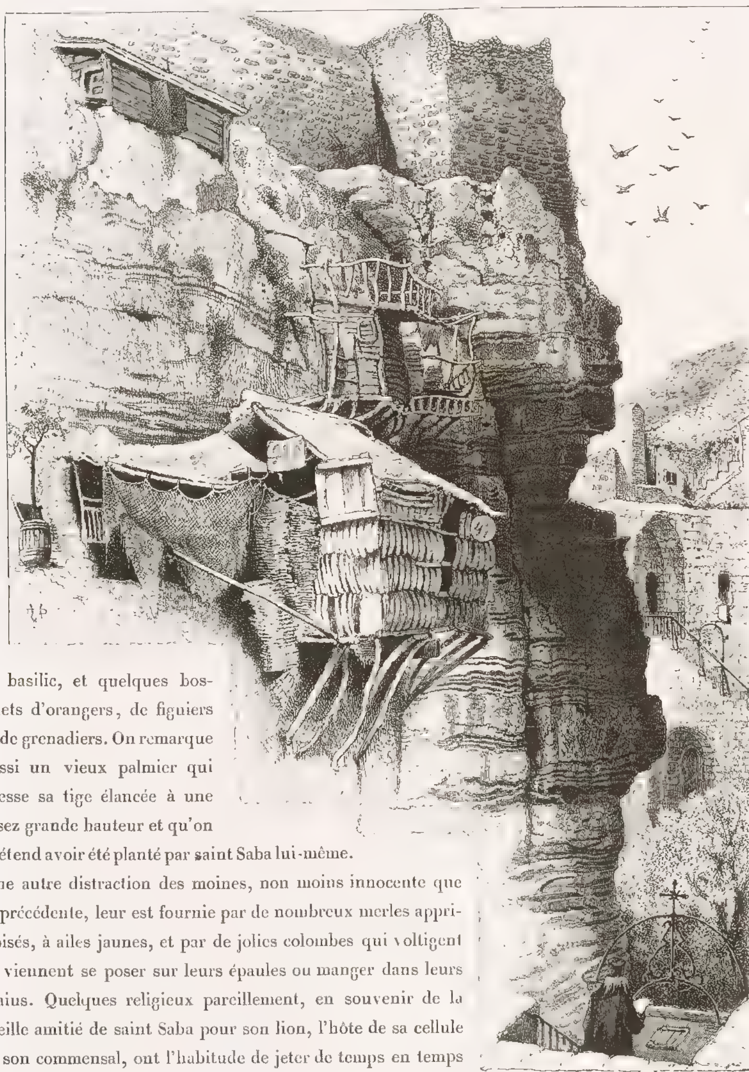
PALMIER DE SAINT SABA.

La chapelle de Saint-Georges n'offre rien qui mérite d'être signalé. Quant à celle de Saint-Pierre et de Saint-Paul, elle était, dit-on, l'oratoire particulier de saint Saba, qui habitait à côté une cellule taillée dans le roc, où il eut quelque temps pour compagnon fidèle un lion que la légende nous représente comme s'étant attaché à lui et ne le quittant jamais.

Les étrangers qui viennent visiter le monastère, et à l'époque de Pâques ils sont fort nombreux, à cause de l'affluence extraordinaire des pèlerins grecs et russes dans la ville sainte, reçoivent l'hospitalité dans un divan assez vaste qui leur est réservé. Ils sont toujours servis en maigre, aucune viande n'entrant dans le couvent.

Astreints à la règle de Saint-Basile, les moines de Saint-Saba sont soumis à un régime très-austère et à des jeûnes fréquents. En dehors des devoirs journaliers que leur impose leur règle et de ceux qu'à certains moments leur occasionne la réception des hôtes qui viennent les visiter, leur principal passe-temps consiste à cultiver de petits jardins dont la terre a été apportée d'ailleurs, car les flancs de la vallée auxquels les constructions du couvent ont été adossées sont entièrement rocheux

et d'une aridité extrême. C'est pour embellir un peu ce désert et faire fleurir en quelque sorte leur solitude, qu'ils entretiennent avec soin des plates-bandes verdoyantes bordées de thym, de sauge et

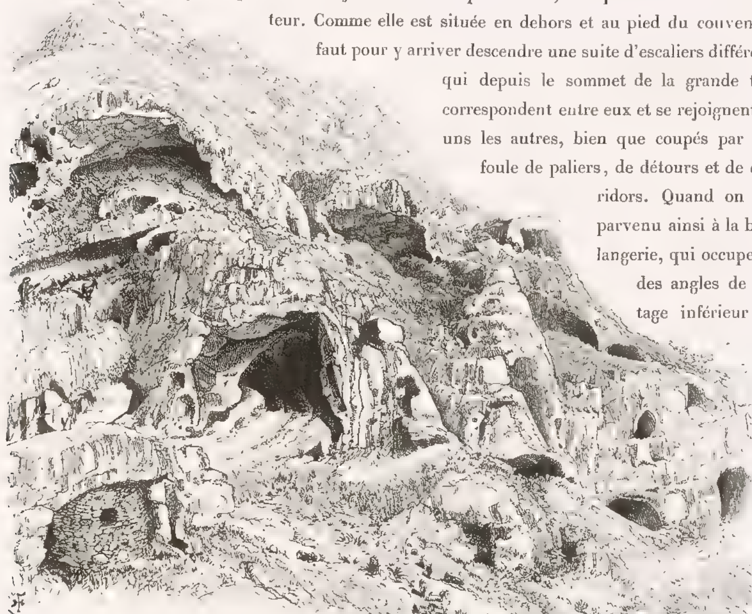


BALCONS DES CELLULES DES MOINES.

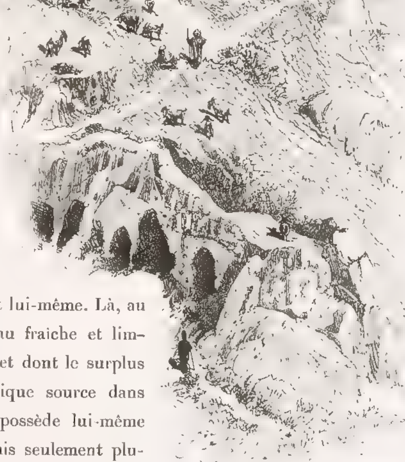
de basilic, et quelques bosquets d'orangers, de figuiers et de grenadiers. On remarque aussi un vieux palmier qui dresse sa tige élancée à une assez grande hauteur et qu'on prétend avoir été planté par saint Saba lui-même.

Une autre distraction des moines, non moins innocente que la précédente, leur est fournie par de nombreux merles apprivoisés, à ailes jaunes, et par de jolies colombes qui voltigent et viennent se poser sur leurs épaules ou manger dans leurs mains. Quelques religieux pareillement, en souvenir de la vieille amitié de saint Saba pour son lion, l'hôte de sa cellule et son commensal, ont l'habitude de jeter de temps en temps dans la vallée du Cédron des morceaux de leur pain, afin que les chacals et les autres animaux féroces qui viennent le soir se désaltérer dans le lit de ce torrent, à la source qui y coule, puissent participer à cette aumône, espèce de lien fraternel établi et perpétué d'âge en âge entre la nature humaine et la nature sauvage.

La source à laquelle je viens de faire allusion s'appelle *Aïn mâr Saba*. Elle est réputée miraculeuse, parce qu'elle aurait jailli tout à coup autrefois, à la prière du saint fondateur. Comme elle est située en dehors et au pied du couvent, il faut pour y arriver descendre une suite d'escaliers différents qui depuis le sommet de la grande tour correspondent entre eux et se rejoignent les uns les autres, bien que coupés par une foule de paliers, de détours et de corridors. Quand on est parvenu ainsi à la boulangerie, qui occupe un des angles de l'étage inférieur du



monastère, l'escalier cesse brusquement, et pour descendre plus bas, il faut appliquer extérieurement une échelle à une fenêtre. Cette échelle, que les moines ne placent qu'à bon escient et lorsque aucun Arabe ne rôde dans les environs, établit ou rompt toute communication entre le monastère et le Cédron. Par ce moyen on retrouve et l'on peut gagner quatre mètres plus bas un autre escalier qui conduit jusqu'au torrent lui-même. Là, au milieu d'une grotte assez basse, sourd une eau fraîche et limpide qui est recueillie dans un petit bassin, et dont le surplus s'écoule dans le lit du Cédron. C'est l'unique source dans le voisinage immédiat du couvent. Il n'en possède lui-même aucune dans l'intérieur de son enceinte, mais seulement plusieurs citernes où se rassemblent les eaux pluviales. Telle est en peu de mots la description sommaire de cette fameuse laure qui s'étage d'une manière si pittoresque sur des pentes rocheuses, où il semble que l'homme n'aurait jamais pu fixer son séjour, ni asseoir les divers bâtiments d'un grand monastère, tant



Grottes d'ermites le long des flancs du Cédron.

elles sont abruptes. Mais c'est l'âpreté même de cette solitude sur les bords et sur les flancs du Cédron, qui a déterminé le choix de saint Saba. Ce saint, dont la vie nous a été racontée par l'un de ses disciples, Cyrille de Scythopolis, naquit dans un village voisin de Césarée en Cappadoce, l'an 439 de l'ère chrétienne. Il entra de bonne heure dans un monastère peu éloigné du lieu de sa naissance; puis à l'âge de dix-huit ans, il demanda à son supérieur la permission de se rendre en Palestine. Après avoir passé un hiver à Jérusalem dans le monastère de Saint-Passarion, il alla ensuite se mettre sous la direction de saint Euthyme, dont les grandes vertus avaient attiré autour de lui sur les bords du Cédron de nombreux disciples. A la mort de ce saint, il se retira dans une grotte solitaire près de ce torrent, et il y vécut dans une retraite profonde, jusqu'à ce qu'il se vît lui-même entouré de plusieurs disciples, dont le nombre augmenta bientôt, et qui le prièrent instamment de les conduire dans la voie de la mortification et de la pénitence. C'est alors qu'il fonda la laure qui porte encore son nom, et il devint peu à peu le chef spirituel non-seulement des cénobites qui habitent ce monastère, mais encore de tous les anachorètes qui peuplaient les innombrables cavernes dont sont percés pendant une grande étendue les flancs du Cédron, appelé en cet endroit par les Arabes Oued er-Rahid (la vallée des Moines). Malgré son amour du silence et du désert, il quitta plusieurs fois sa solitude pour aller défendre l'orthodoxie menacée et soutenir les catholiques persécutés. Sous l'empereur Anastase, protecteur des monophysites, il osa, en 513, bravant les troupes de ce prince, prononcer publiquement l'anathème contre ceux qui propageaient cette hérésie, au mépris des décrets du concile de Chalcédoine.

Vers 530, sous l'empereur Justinien, les Samaritains de Naplouse, s'étant révoltés, avaient massacré un grand nombre de chrétiens et brûlé leur église. L'empereur, pour arrêter et punir leurs cruautés, envoya contre eux une armée qui exerça à son tour à leur égard de terribles représailles. Arsénius, partisan des Samaritains, se rendit alors à Constantinople, afin d'implorer en leur faveur la clémence de Justinien. A l'entendre, les chrétiens étaient eux-mêmes la première cause de ces troubles. Pour détruire l'effet de cette accusation, les chrétiens de Palestine prièrent saint Saba d'aller défendre leur cause auprès de l'empereur. Ce vénérable vieillard, âgé alors de plus de quatre-vingt-dix ans, se mit aussitôt en marche pour Constantinople; sa mission fut couronnée d'un plein succès. L'empereur se jeta à ses pieds avec un pieux respect et lui accorda tout ce qu'il demandait. La mort de saint Saba, qui suivit de près son retour en Palestine, fut un deuil pour tous les chrétiens de cette contrée, et surtout pour les moines de la laure dont il avait été le fondateur.

LA MER MORTE

Sept heures de marche au moins par des chemins difficiles qui serpentent en descendant à travers d'âpres montagnes d'un aspect désolé et sauvage, conduisent de Jérusalem à l'extrémité nord-ouest de la mer Morte.

La plus ancienne dénomination de cette mer célèbre, sur laquelle, dans ma *Description de la Samarie* (tome I, p. 62-97), j'ai donné d'assez longs détails que je ne puis que résumer ici très-brièvement, paraît être en hébreu celle de *Iam-ha-Melah*, « la mer du Sel », et dans la Vulgate *mare Salis* ou *Salsissimum*. On l'appelait également *Iam-ha-Arabah*, en latin *mare Solitudinis* ou *mare Deserti*, le mot hébraïque *arabah* signifiant *plaine, solitude, désert*. Dans plusieurs prophètes, cette mer est men-

tionnée sous le nom de *mer Orientale*, par opposition à la Méditerranée ou *mer Occidentale*. La Vulgate dans un passage l'appelle *mer Morte, mare Mortuum*, nom qui se trouve également employé par beaucoup d'auteurs anciens et qui est celui sous lequel on la désigne le plus habituellement de nos jours. L'appellation de *lac Asphaltite* lui est de même donnée par un grand nombre d'écrivains grecs et latins, et celle de *lac de Sodome* par l'historien Josèphe. Actuellement, les Arabes la nomment le plus souvent *Bahr el-Louth* ou *mer de Loth*.

Ces différentes dénominations et d'autres encore que porte la mer ou plutôt le lac qui nous occupe en ce moment, proviennent des diverses particularités qui la distinguent. Ainsi, l'extrême salure de ses eaux, beaucoup plus forte que celle de l'Océan et de la Méditerranée, lui a fait donner le nom de *mer Salée* ou *mer du Sel*. Tous ses bords sont recouverts au loin d'efflorescences salines. Son fond se compose d'un mélange de vase bleue et de cristaux de sel. A l'extrémité sud-ouest du bassin ovoïde qu'elle forme, s'étend, le long de son rivage, un gîte salin très-considérable, connu sous le nom de *Djebel-Esdoum* (montagne de Sodome). Des bancs de sel gemme surmontés de gypse et d'argile constituent la masse principale de cette petite montagne étroite et allongée, qui a six kilomètres de long sur un de large à la base et une hauteur de cent mètres. La seconde dénomination de *Iam-ha-Arabah* (mer d'Arabah) trouve son explication toute naturelle dans l'existence de la longue vallée ainsi appelée dans le texte hébreu, qui court depuis les pentes méridionales du grand Hermon, au nord, jusqu'au golfe d'Akabah, l'ancien golfe Élanitique de la mer Rouge, au sud, dans une longueur d'au moins 450 kilomètres. Cette vallée, l'une des plus célèbres du monde au point de vue historique, est en même temps la plus étonnante de toutes sous le rapport géologique. En effet, elle descend depuis la hauteur de 563 mètres au-dessus de la Méditerranée, si nous partons de la source du Nahr el-Hasbany, l'une des trois sources principales et la plus élevée du Jourdain, jusqu'à la profondeur de 392 mètres au-dessous de la Méditerranée, à l'embouchure du fleuve dans la mer Morte. La différence de niveau du Jourdain entre la plus haute de ses sources et son embouchure, par conséquent entre le lit de la vallée à son point de départ le plus élevé et celui de cette même vallée à l'endroit où elle aboutit à la mer Morte, est donc de 955 mètres. Or, une semblable dépression est la plus forte qui existe sur le globe, et la surface de la mer Morte est la plus basse de toutes les mers ou lacs connus. Puis, à partir de l'extrémité méridionale de la mer Morte, la vallée se relève insensiblement depuis 392 mètres au-dessous de la Méditerranée jusqu'à 240 mètres au-dessus. De ce point, vers le nord, tous les torrents se rendent dans la mer Morte et, vers le sud, dans le golfe d'Akabah. Cette ligne de partage des eaux est située à 119 kilomètres au sud de la mer Morte et à 71 kilomètres au nord du golfe d'Akabah.

Les Arabes désignent actuellement cette vallée sous deux noms différents; ils appellent *Rhôr* toute la partie qui s'étend entre la source du Jourdain et son embouchure dans la mer Morte, et Arabah celle qui est comprise entre l'extrémité méridionale de la mer Morte et l'extrémité septentrionale du golfe d'Akabah. Cette dénomination d'Arabah conservée par les Arabes à toute la partie méridionale de la vallée, n'est que le nom antique donné autrefois par les Saintes Écritures, dans le texte hébreu, à la vallée tout entière. Celle-ci, comme je viens de le dire, atteint son maximum de dépression à l'embouchure du Jourdain, et là commence le bassin de la mer Morte, qui, dans sa partie centrale, s'enfonce encore de 350 mètres et occupe de la sorte le point le plus profond de la vallée. Cette particularité a dû frapper de tout temps l'attention des anciens, et de là le nom de *Iam-ha-Arabah* donné à cette mer dans le texte hébreu.

J'ai déjà indiqué plus haut la raison de la troisième appellation de *mer Orientale*.

Quant à celle de *mer Morte*, elle est motivée par l'absence de tout être vivant dans ses eaux, qui

tiennent en dissolution une quantité énorme de matières salines. Quelques voyageurs modernes, ayant trouvé sur ses rives des poissons morts et des coquillages, en ont conclu qu'elle renferme des poissons.



Extrémité nord de la mer Morte.

Mais ces poissons avaient dû y être entraînés, soit par le Jourdain, soit par d'autres cours d'eau, et périr aussitôt; ensuite ils auront été rejetés sur ses bords.

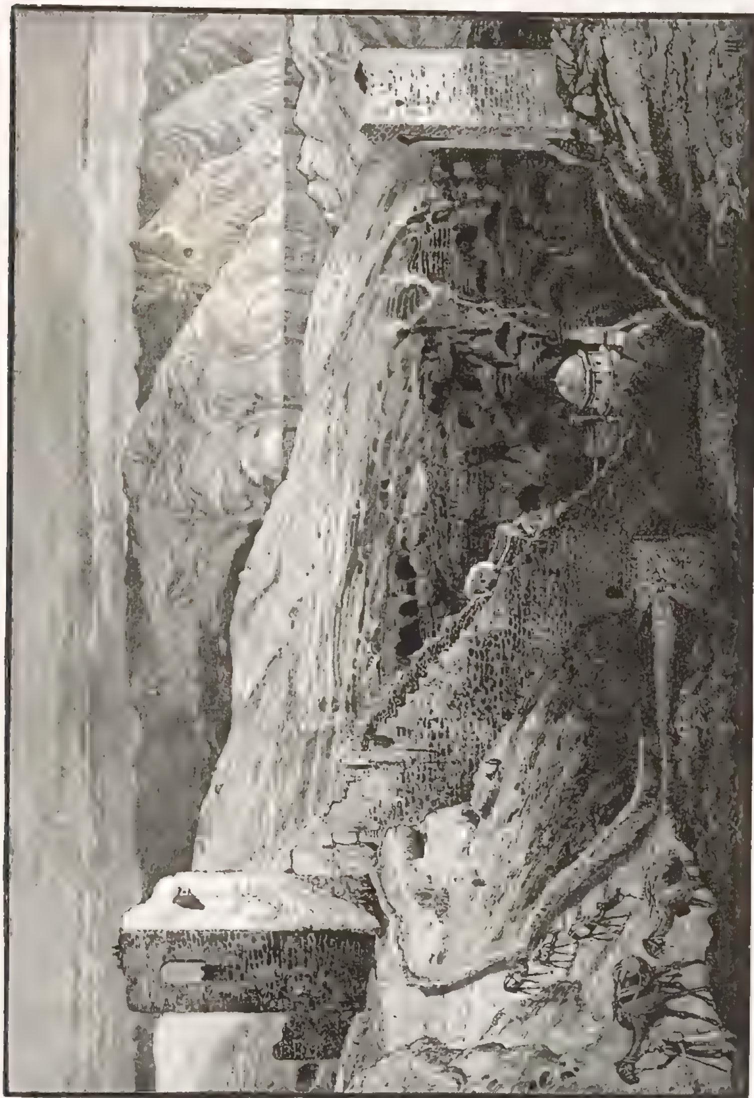
La dénomination de *lac Asphaltite* est pareillement justifiée par l'existence, dans le sein de cette



Kasr-Hadjla, jadis Beth-Hogla.

petite mer, d'une grande quantité d'asphalte. Au dire des Arabes qui habitent alentour, l'apparition de l'asphalte sur la mer Morte serait aujourd'hui toujours précédée de commotions souterraines. Ainsi, en 1834, à la suite d'un violent tremblement de terre, une grande masse d'asphalte échoua vers l'extrémité méridionale de son bassin. De même après le tremblement de terre qui, en 1837,

secoua si fortement cette contrée, on vit de nouveau flotter sur la mer Morte des masses considérables



Mer Morte et montagnes de Moab, vues de Saint-Saba.

d'asphalte, semblables à de petites îles, au dire des Arabes, qui se hâtèrent d'en recueillir de nombreux quintaux et de les vendre à des marchands de Beyrouth et de Jérusalem.

A en croire les indigènes, le bitume découlerait, en outre, sur plusieurs points, des roches du bord oriental de cette mer.

Elle s'étend du nord-nord-est au sud-sud-ouest, dans une longueur de 76 kilomètres; sa plus grande largeur ne dépasse pas 18. D'une forme elliptique très-allongée, elle est encaissée entre deux chaînes de hautes montagnes, celles de l'antique pays d'Ammon et de Moab à l'est, et celles de Juda à l'ouest. Au nord se déroule la large vallée du Jourdain, et au sud-est une grande plaine maréca-geuse remplie de fondrières. Ses eaux sont limpides, mais laissent au toucher une impression hui-leuse et désagréable, et à la longue déterminent l'éruption de pustules. Les différentes teintes qu'elles offrent à leur surface varient suivant les saisons, l'état de l'atmosphère, le reflet des montagnes voisines, la hauteur du soleil et une foule de causes que je ne puis indiquer ici. Leur aspect général est, en somme, à peu près celui de toutes les mers. Les plages sont nues et arides, à part quelques endroits, où coule un peu d'eau, soit douce, soit saumâtre, et où croissent d'épais fourrés de roseaux et des bouquets de palmiers.

Dans le courant de l'année 1835, l'Irlandais Costigan, après avoir descendu le Jourdain sur un canot, osa le premier, avec un seul matelot, affronter la navigation de ce lac redouté, qui depuis tant de siècles n'avait été parcouru par aucun navire. Il le sillonna pendant cinq jours, et il y fit plusieurs sondages; mais exténué de chaleur et de fatigue et manquant de vivres, il ne regagna qu'avec beau-coup de peine l'extrémité septentrionale du rivage. Transporté mourant à Jérusalem, il expira bien-tôt dans la Ville sainte, où son corps repose dans le cimetière latin.

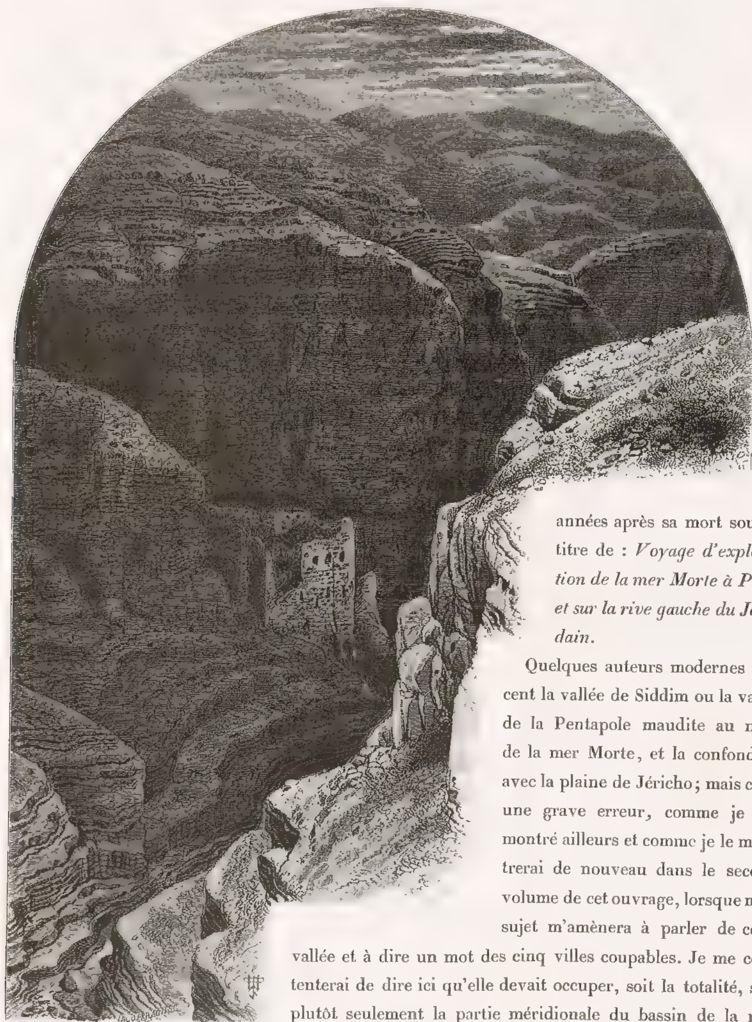
En 1837, deux Anglais, G. H. Moore et William G. Beek, tentèrent une nouvelle exploration de la mer Morte, qu'ils traversèrent en diverses directions du 29 mars au 17 avril. Ils y exécutèrent un certain nombre de sondages et de nivellements trigonométriques. Malheureusement, abandonnés par leurs guides et les gens de leur escorte, ils furent contraints d'interrompre leurs recherches, avant de les avoir terminées.

Dans l'année 1841, par les ordres de l'amirauté anglaise, le lieutenant Symonds entreprit une troisième navigation sur cette même mer; il fixa le niveau de celle-ci à 1,231 pieds parisiens ou 400 mètres au-dessus de la Méditerranée.

Puis vinrent la quatrième expédition exécutée par le lieutenant Molineux en 1847, et enfin les deux dernières et les plus complètes de toutes, accomplies, l'une, en 1848, par le lieutenant Lynch, et l'autre, en 1864, par M. Vignes, alors lieutenant de la marine française, et MM. Lartet et Combes, sous la haute direction de M. le duc de Luynes. M. Vignes a publié, en 1865, un résumé de ses propres recherches. Dans son travail, il estime la dépression de la surface de la mer Morte à 392 mètres au-dessous de la Méditerranée, chiffre inférieur à celui qui avait été indiqué par plusieurs autres voyageurs et que j'ai cru néanmoins devoir adopter, parce qu'il est le résultat d'observations faites avec beaucoup de soin et avec d'excellents instruments. Quant à la profondeur de la mer Morte elle-même, il s'est convaincu par de nombreux sondages de la parfaite exactitude de la plupart de ceux qu'avait exécutés le lieutenant Lynch; néanmoins, sa sonde n'est nulle part descendue plus bas que 350 mètres. Lynch, au contraire, signale une profondeur allant jusqu'à 218 brasses, ce qui équivaut à 399 mètres.

M. Lartet, de son côté, a fait paraître plusieurs savants articles sur la mer Morte dans la collection du *Bulletin de la Société géologique de France,* et un écrit plus étendu, intitulé : *Essai sur la géo-logie de la Palestine et des contrées avoisinantes, telles que l'Égypte et l'Arabie.* Enfin M. le duc de Luynes, le chef de l'expédition, avait composé, de son vivant, sur les résultats géographiques et archéo-

logiques de son voyage, un ouvrage considérable auquel ce Mécène éclairé de la science et des lettres, érudit lui-même si éminent, n'a pu malheureusement mettre la dernière main, et qui a paru quelques années après sa mort sous le titre de : *Voyage d'exploration de la mer Morte à Pétra et sur la rive gauche du Jourdain.*



Ruines d'un Couvent dans l'Oued el-Kelt.

Quelques auteurs modernes placent la vallée de Siddim ou la vallée de la Pentapole maudite au nord de la mer Morte, et la confondent avec la plaine de Jéricho; mais c'est une grave erreur, comme je l'ai montré ailleurs et comme je le montrerai de nouveau dans le second volume de cet ouvrage, lorsque mon sujet m'amènera à parler de cette vallée et à dire un mot des cinq villes coupables. Je me contenterai de dire ici qu'elle devait occuper, soit la totalité, soit plutôt seulement la partie méridionale du bassin de la mer Morte, celle qui n'est plus qu'une simple lagune. Mais éloignons-nous de ce lac désolé qui garde encore l'empreinte des vengeances divines, et allons saluer le Jourdain, ce fleuve béni entre tous, depuis le jour où le Messie reçut le baptême dans ses eaux sacrées.

LE JOURDAIN

Le Jourdain, appelé en hébreu Yarden, et avec l'article Ha-Yarden, tire probablement son nom de l'impétuosité de son cours, due à la pente très-marquée de son lit : il descend de ses trois sources comme un torrent, et jusqu'à la mer Morte, où il s'engloutit, il conserve toujours un courant très-rapide. De là, sans doute, la dénomination qu'il porte, empruntée à la racine hébraïque *iarad,* descendre. Sa source la plus élevée, près d'Hasbeya, est située à 563 mètres au-dessus de la Méditerranée ; sa seconde source de Banias a une altitude de 383 mètres, et enfin celle de Tell el-Kadhy, qui est la plus basse, domine néanmoins encore la Méditerranée de 185 mètres; or, à son embouchure dans la mer Morte, le niveau de ce même fleuve est à 392 mètres au-dessous de la Méditerranée. Ainsi, depuis les trois points d'où il sort jusqu'à celui où il aboutit au grand lac qui absorbe ses eaux, il descend continuellement par une pente souvent très-accentuée.

Malgré leur salure, les eaux du Jourdain sont très-potables, et quand, après les avoir recueillies jaunâtres, on les laisse reposer un peu, elles deviennent claires et limpides. Elles sont poissonneuses ; mais aucun pêcheur n'y jette actuellement ses filets; aucune barque ne les sillonne non plus. Deux voyageurs ont essayé, de nos jours, de descendre ce fleuve, depuis le lac de Tibériade jusqu'à la mer Morte ; ils ont l'un et l'autre, le lieutenant anglais Molineux en 1847, et le lieutenant américain Lynch en 1848, rencontré dans cette navigation de très-grands obstacles; car ils eurent à franchir vingt-sept rapides très-dangereux et plusieurs autres moins considérables. Le Jourdain se replie sans cesse sur lui-même, roulant ses flots troubles tantôt sur un fond vaseux, tantôt sur un lit hérissé de rochers et de gros blocs au milieu desquels il se précipite en bouillonnant et qui forment autant d'écueils plus ou moins redoutables. J'ai côtoyé moi-même sur sa rive droite tous les méandres décrits par ce fleuve, depuis son embouchure jusqu'à sa plus haute source, et j'ai constaté que, dans une grande partie de son cours, ses rives sinueuses sont couvertes de saules, d'acacias, de tamarins, de peupliers et de roseaux. Il coule ainsi, murmurant et impétueux, entre une double bordure verdoyante qui l'encadre d'une manière presque ininterrompue. Au delà de ce fourré, parfois presque impénétrable, et qui sert de refuge à un grand nombre de sangliers et d'asile à une multitude d'oiseaux, règne une zone de terrain généralement étroite et naturellement très-fertile, composée d'un sol limoneux, que le Jourdain baigne lors de ses grandes crues, et qu'enserre une chaîne plus ou moins élevée de mamelons blanchâtres, affectant toute espèce de formes et profondément ravinés. Ces mamelons, hérissés d'arbustes salifères, sont entr'ouverts, de distance en distance, par les lits des nombreux oueds qui, descendant des montagnes latérales, sillonnent transversalement la plaine et viennent aboutir au Jourdain. Au delà de ces mêmes mamelons, la vallée se relève graduellement, quelquefois par plusieurs étages successifs, et se déroule, tantôt plus étroite, tantôt plus large, jusqu'à ce qu'elle atteigne le pied des deux longues chaînes parallèles entre lesquelles elle se développe comme une immense plaine déprimée vers son centre, où serpente le lit tortueux du Jourdain. De la configuration particulière de cette longue et grande vallée résulte le fait suivant : c'est que, à l'exception d'une bande assez étroite de terre que fécondent les eaux du fleuve entre les deux chaînes de collines qui la bordent, elle ne peut être arrosée dans sa partie supérieure que par des irrigations habilement ménagées, au moyen de canaux et de rigoles dérivant de sources diverses qui jaillissent du sein des montagnes au pied

desquelles elle s'étend. Sans ces sources vivifiantes, elle serait condamnée à la stérilité et ne se



VALLÉE DU JOURDAIN.
Vue du couvent de Saint-Jean-Baptiste, aujourd'hui Kasr el-Yehoud.

couvrirait d'herbes et d'arbustes sauvages qu'à l'époque des pluies. Avec ces sources, au contraire, elle est encore très-fertile, là où elle est cultivée et où l'eau continue à circuler. Malheureusement, la plus grande partie des aqueducs, des canaux et des mille ruisseaux artificiels qui autrefois y avaient été créés, n'existent plus maintenant. Toutes ces admirables plantations de baumiers, de palmiers, et plus tard de cannes à sucre, qui en faisaient la richesse et qui devaient prospérer merveilleusement sous ce climat tropical, ont radicalement disparu. Les villes qui y avaient été construites sont presque entièrement anéanties, et, sauf quelques points qui sont ensemencés par des fellahs appartenant à des villages situés sur les montagnes dont elle est bordée, elle est actuellement livrée en proie à des bandes errantes de Bédouins, qui y promènent leurs tentes, leurs troupeaux et leurs rapines.

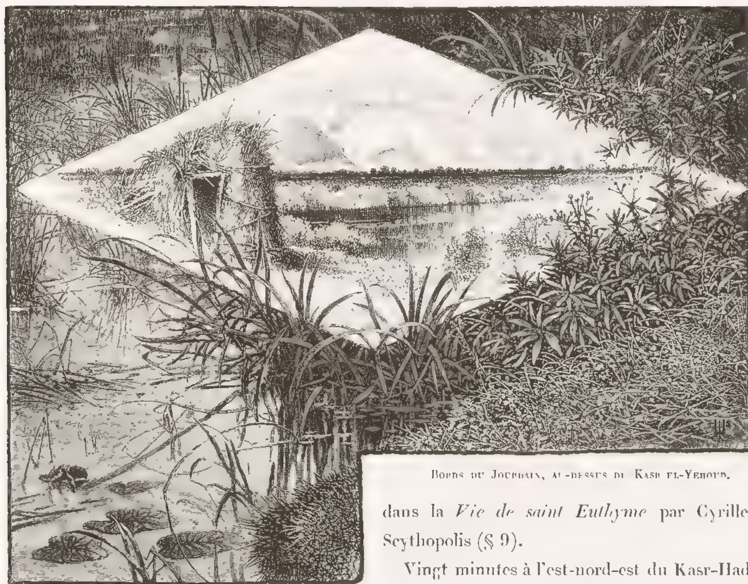
Ligne de démarcation toute naturelle entre la zone orientale et la zone occidentale de la Palestine, le Jourdain les séparait profondément, et ce n'est qu'à de rares intervalles qu'on pouvait et qu'on peut encore passer d'une rive à l'autre en traversant des gués, où l'on ne doit toutefois se hasarder qu'à l'époque des basses eaux. Plusieurs ponts permettaient, en outre, de le franchir plus sûrement. Trois seulement, qui accusent une restauration moderne, sont encore debout : l'un, au nord du lac El-Houleh; l'autre, entre ce lac et celui de Tibériade; le troisième enfin, à onze kilomètres environ au sud de ce lac. Depuis ce pont jusqu'à la mer Morte, c'est-à-dire dans une longueur qui, à vol d'oiseau, atteint cent kilomètres, et que doublent au moins les replis multipliés du fleuve, ce dernier, faute de pont encore subsistant, doit être nécessairement passé à gué, ce qui, à l'époque des hautes eaux, est presque impraticable; et alors il présente une barrière extrêmement difficile à franchir pour ceux qui veulent se rendre d'une rive à l'autre.

Aucun pont n'existant sur le Jourdain, lorsque les Hébreux, sous la conduite de Josué, se disposèrent à le traverser en face de Jéricho, ce passage au moment des hautes eaux, effectué impunément par tout un peuple d'hommes, de femmes et d'enfants, est, humainement parlant, inexplicable; il faut donc ou le nier, ce qui équivaudrait à rejeter les faits les mieux attestés de l'histoire, ou y reconnaître avec la Bible une intervention miraculeuse de la Providence. D'après le récit du Livre sacré (JOSUÉ, ch. IV), ce mémorable événement eut lieu le dixième jour du premier mois de l'année judaïque, qui répond à notre mois d'avril, lorsque le Jourdain coulait à pleins bords. Les prêtres qui portaient l'arche sainte n'eurent pas plutôt commencé à mettre le pied dans le fleuve, que son cours s'arrêta soudain; les eaux venues d'en haut s'amoncelèrent en collines, tandis que celles d'en bas descendirent vers la mer Morte et laissèrent le lit du Jourdain à sec. Les prêtres debout auprès de l'arche au milieu de ce lit virent défiler devant eux tout le peuple; puis ils remontèrent eux-mêmes sur l'autre rive, pour se remettre à la tête des colonnes. Douze pierres, pour représenter chacune des douze tribus, furent placées dans le fleuve à l'endroit qu'avait occupé l'arche sainte, et douze autres furent emportées à Gilgal, aujourd'hui *Tell-Djeldjoul;* elles devaient attester aux générations futures le passage miraculeusement accompli du Jourdain.

Au commencement de l'ère chrétienne, c'est en ce même lieu, en face de Jéricho, que Notre-Seigneur fut baptisé par saint Jean-Baptiste. Des sanctuaires, actuellement détruits, avaient été élevés dès les premiers siècles de l'Église, près de l'endroit présumé de ce baptême. Une croix le désignait à la piété des fidèles; des dalles de marbre couvraient les deux rives du fleuve. Une grande multitude de pèlerins s'y rassemblaient à certaines époques déterminées et se plongeaient avec respect dans les eaux sacrées, chacun étant revêtu du linceul qui devait l'envelopper après sa mort. Les malades, et surtout les lépreux, y affluaient aussi pour y chercher la guérison de leurs maux. Plusieurs monastères avaient été construits à quelque distance du fleuve pour servir d'asiles à ces foules immenses. J'en signalerai deux principaux dont les ruines existent encore. L'un est connu aujourd'hui sous le nom de *Kasr-Hadjlah,* et l'autre sous celui de *Kasr el-Yehoud.*

Le premier, situé dans la plaine de Jéricho, à une petite heure de marche à l'ouest du Jourdain, était autrefois fortifié. L'enceinte flanquée de tours carrées qui l'environnait est encore en partie debout. Elle a été bâtie avec des pierres régulières de moyenne grandeur, dont quelques-unes sont taillées en bossage. Au dedans on remarque les restes d'une église aujourd'hui aux trois quarts renversée. Elle était jadis décorée de peintures murales actuellement très-dégradées et en certains endroits à moitié effacées. Des légendes grecques les accompagnent. Des arcades ogivales encore intactes semblent annoncer un travail de l'époque des Croisades. Quant au couvent, il est renversé

de fond en comble. Remontant peut-être aux premiers siècles de l'Église, il paraît avoir été réparé à une époque postérieure. Beaucoup de pèlerins latins le citent sous le nom de *monastère de Saint-Jérôme,* et, suivant une tradition, il aurait été construit à l'endroit où ce saint docteur de l'Église avait fait pénitence dans le désert; mais cette tradition semble erronée; car des récits mêmes de saint Jérôme, il ressort que la retraite où il s'était réfugié pour s'y livrer à la prière et à la mortification était, non pas le désert du Jourdain, près de Jéricho, mais celui de Chalcis, en Syrie. Il est plus probable que ce monastère avait été fondé et occupé par des moines grecs, comme le témoignent les restes de peintures qu'on y observe encore. Quelques-uns y reconnaissent le couvent de Saint-Gérasime, signalé



Bords du Jourdain, au-dessus du Kasr el-Yehoud.

dans la *Vie de saint Euthyme* par Cyrille de Scythopolis (§ 9).

Vingt minutes à l'est-nord-est du Kasr-Hadjlah coule une fontaine, appelée Aïn-Hadjlah. Elle jaillit au milieu d'un petit bassin de forme circulaire, maçonné et profond d'un mètre et demi, qu'entoure un fourré de broussailles et d'arbustes. L'eau de cette source est claire et abondante, et forme un ruisseau qui autrefois était canalisé et fertilisait la plaine où elle se perd maintenant. L'Aïn-Hadjlah a conservé fidèlement le nom de la cité antique qui la comprenait dans son enceinte et qui, sauf quelques débris insignifiants, et notamment des cubes de mosaïque épars sur le sol, a complétement disparu. Le Kasr-Hadjlah dont je viens de parler a tiré son nom évidemment de la localité à laquelle je fais allusion; celle-ci s'appelait en hébreu *Beth-Hoglah* et en latin *Beth-Hagla,* d'où le nom arabe actuel *Hadjlah.* Elle était sur la limite de la tribu de Juda et de celle de Benjamin. (Josué, ch. xv, ℣ 5 et 6.)

A quatre kilomètres au nord-est de l'Aïn-Hadjlah et à un peu moins d'un kilomètre à l'ouest du Jourdain, on rencontre les ruines du second monastère que j'ai mentionné plus haut sous le nom de Kasr el-Yehoud (château des Juifs). Ces ruines ainsi désignées par les Arabes sont appelées par les chrétiens *couvent de Saint-Jean-Baptiste.* Ce sont, comme les précédentes, celles d'un ancien monas-

tère fortifié qui ne présente plus maintenant qu'un amas confus de voûtes écroulées et de murs renversés. Il subsiste néanmoins encore une chapelle basse à voûtes cintrées, affectant la forme d'une simple salle rectangulaire et terminée à l'est par une abside. Les murs en sont couverts de nombreuses croix, tracées là à la hâte par de pieux pèlerins, et dont quelques-unes sont peut-être fort anciennes. Au-dessus de cette chapelle, qui me paraît remonter à une époque bien antérieure aux Croisades,



Endroit où les pèlerins se baignent dans le Jourdain.

s'élevait une église aujourd'hui presque totalement détruite, à part quelques bases de piliers et plusieurs pans de murs. A droite et à gauche gisent des restes de constructions attenantes.

Autrefois, comme cela résulte de différents témoignages, les pèlerins allaient se baigner dans le Jourdain et y renouveler les promesses de leur baptême à l'est-nord-est de ce monastère, au gué dit Makhadet el-Rhoranieh ; aujourd'hui, au contraire, ils vont d'habitude au sud-sud-est de ce même couvent. Ce gué est probablement le Bethabara (lieu du passage) où Jean baptisait, et c'est sans doute là, soit sur la rive gauche, soit sur la rive droite du fleuve, que Notre-Seigneur reçut lui-même le baptême des mains de son saint précurseur.

Au commencement du quatorzième siècle, le Frère Ricoldus, de l'ordre des Frères prêcheurs, nous apprend que le jour de la fête de l'Épiphanie, il trouva rassemblée près du couvent de Saint-Jean-Baptiste, celui qui nous occupe en ce moment, une foule considérable, composée de dix mille chrétiens

de toute nation, qui furent baptisés dans le Jourdain. Si, de nos jours, les pèlerins latins ne vont plus se baigner ordinairement au Makhadet el-Rhoranieh, c'est que leur itinéraire est, en général, combiné avec une excursion aux bords de la mer Morte, et que, pour ne pas trop allonger leur course, leurs guides les mènent de préférence à un endroit du Jourdain moins éloigné de la mer Morte que ne l'est le gué précédent.



Aïn es-Soulthan, ou fontaine d'Élisée.

En ce point, le fleuve peut avoir vingt-cinq mètres de large au plus. Ses rives noires et limoneuses sont ornées d'une lisière verdoyante de roseaux gigantesques, d'arbustes et d'arbres variés, entre lesquels courent et s'enguirlandent des lianes, et dont les branches servent de demeures aériennes à une foule d'oiseaux qui y gazouillent. Au milieu de ce fourré, il n'est pas rare de rencontrer quelquefois de bons Abyssins qui y vivent comme des ermites dans des cabanes de roseaux, attirés en ce lieu par le souvenir du grand mystère qui s'y accomplit jadis, et recueillant de temps en temps les aumônes des pèlerins que le même souvenir y amène.

JÉRICHO

A onze kilomètres à l'ouest du Jourdain, une source abondante, appelée *Aïn es-Soulthan,* coule dans un bassin ombragé par des *seders* et aujourd'hui en partie détruit. De petits poissons se jouent dans ce réservoir, qui mesure dix pas de long sur cinq de large. L'eau est claire et profonde seulement de cinquante centimètres, parce qu'elle ne peut s'accumuler dans le bassin qui la recueille et qu'elle forme aussitôt un ruisseau considérable bordé de *seders,* qui féconde la plaine dans la direction du village actuel d'Er-Riha. Jadis cette source alimentait plusieurs aqueducs qui partaient de là pour répandre au loin dans la vallée la fertilité et la vie. Les chrétiens la désignent sous le nom de fontaine d'Élisée, parce que ce prophète en rendit salubres les eaux, qui auparavant étaient nuisibles à la terre et aux hommes, comme le témoigne un passage de la Bible. (*Rois,* l. IV, ch. II, ℣ 19-22.)

Josèphe nous donne également des détails précieux au sujet de cette fontaine et de l'assainissement miraculeux de ses eaux par le prophète Élisée. (*Guerre des Juifs,* l. IV, ch. VIII, § 3.) Cet historien nous apprend qu'elle jaillissait du sol près de l'ancienne Jéricho, ce qui prouve que la ville primitive, la cité chananéenne qui tomba au pouvoir de Josué, avoisinait l'*Aïn es-Soulthan,* et que la Jéricho rebâtie par Hérode ou du moins embellie par lui de magnifiques monuments, en d'autres termes, celle que Notre-Seigneur visita et qui existait seule à l'époque de Josèphe, occupait un emplacement différent de la première, sur les rives probablement de l'Oued el-Kelt, à la distance de deux kilomètres au sud de celle-ci.

Plusieurs *tells* s'élèvent au sud, à l'ouest et au nord-ouest de l'Aïn es-Soulthan; leur élévation au-dessus du sol environnant est d'une vingtaine de mètres. Sur les flancs orientaux de celui au pied duquel coule la source, on distingue la trace de gradins en pierre descendant vers le bassin qui la renferme. Sur la plate-forme de ce même tertre artificiel, plusieurs arasements de constructions renversées sont encore visibles. Ces tells ont été fouillés par le capitaine Warren en 1868. Ils sont composés en grande partie d'une argile jaunâtre qui se réduit, quand on la prend dans les mains, en une poussière très-fine. Souvent on n'aperçoit dans cette masse d'argile aucune apparence d'anciennes briques crues agencées par lits superposés; mais, dans d'autres cas aussi, on distingue les linéaments et les formes peu accusées de ces briques, qui se résolvent immédiatement en poudre, lorsqu'on essaye de les détacher. En pratiquant des excavations dans l'un de ces tells, celui qui est au sud de la source, l'officier anglais y a découvert, à la profondeur de deux mètres au-dessous de la surface, plusieurs anciens tombeaux. Tous, à l'exception d'un seul qui est en pierre, avaient été construits avec des briques cuites au soleil. Les ossements des cadavres qu'ils renfermaient paraissaient y avoir été déposés après la décomposition des corps. Tous ces tertres purement artificiels, comme le prouvent les tranchées profondes ouvertes dans leurs flancs par le capitaine Warren, servaient sans doute jadis d'assiette à des constructions puissantes, qui ont depuis longtemps complétement disparu. Remontent-ils à l'époque chananéenne et appartenaient-ils, par conséquent, à la cité primitive, c'est-à-dire à la Jéricho subjuguée par Josué? Tout porte à le croire, car nous savons par Josèphe que cette ville était située près de la source dont les eaux furent purifiées par Élisée. Or, cette source ne peut être autre que l'Aïn es-Soulthan, et partant les tells qui l'avoisinent devaient être compris dans l'enceinte murée de la cité chananéenne, dont ils constituaient probablement l'acropole. L'endroit où s'élevait l'ancienne

Jéricho est maintenant en partie envahi par un fourré d'arbres et d'arbustes, parmi lesquels je distinguerai principalement ceux que les Arabes appellent *seder*, *zakkoum* et *leimoun Louth*. Le *seder* est le *rhamnus nabeca* des botanistes. C'est une espèce d'acacia très-épineux, qui produit une petite baie rougeâtre, d'un goût aigrelet et très-bonne à manger. Le seder abonde en Palestine, notamment dans les parties les plus chaudes de la contrée. On le trouve tantôt à l'état de très-bel arbre, au tronc gigantesque, aux rameaux au loin étendus, tantôt sous forme de simple arbuste. Lorsqu'il ne s'élève pas beaucoup, les Arabes le désignent sous le nom de *nebek*, réservant également parfois cette appellation pour le fruit qu'il donne, le même qui est nommé *doum* par d'autres.



Ruisseau dans la plaine de Jéricho.

Le *zakkoum*, l'*elæagnus angustifolius* de Linné, selon Hasselquist, est regardé par Wilson comme étant le *myrobalsamum* ou le *myrobalanum*. C'est un arbre peu considérable, épineux, avec une écorce plus verte et plus lisse que celle du seder. Il produit un fruit semblable à une olive, dont le noyau broyé dans un mortier et jeté ensuite dans de l'eau bouillante laisse échapper une huile qui surnage à la surface et qui a quelque rapport avec l'huile d'amandes douces. Les Arabes l'emploient comme médicament pour les blessures. Le nom de *zakkoum* donné par eux à cet arbre a fait croire à quelques pèlerins peu éclairés que c'est l'arbre sur lequel était monté Zachée, lorsque Notre-Seigneur entra dans Jéricho; aussi appellent-ils l'huile qu'on en extrait *huile de Zachée*. Mais c'est là une erreur évidente, fondée sur une ressemblance fortuite du mot, puisque l'Évangile nous apprend que Zachée était monté sur un sycomore.

Le zakkoum n'est pas le véritable baumier de Palestine, c'est-à-dire l'*opobalsamum*. Ce dernier

arbre, dont le fruit est si coûteux, croissait autrefois avec abondance dans la plaine de Jéricho; aujourd'hui il en a complétement disparu; mais le myrobalanum ou le myrobalsamum, autrement dit,


Riha, la moderne Jéricho.

le zakkoum, y croît encore en assez grande quantité. On y rencontre aussi çà et là le *leimoun Louth*, ainsi appelé par les Arabes parce que, suivant eux, Loth, à cause des crimes des habitants de Sodome, aurait maudit cet arbuste qui portait auparavant d'excellents fruits. Ceux qu'il produit affectent la forme d'un limon; pleins de graines et de suc à leur maturité, ils se crispent ensuite et laissent échapper, quand on les presse, une poussière noirâtre. Ce sont les fruits trompeurs du *solanum Sodomeum* de Linné.

Lorsque les Hébreux franchirent le Jourdain pour s'emparer de la Terre promise, Jéricho était gouvernée par un roi, ainsi que la plupart des autres villes chananéennes; elle était environnée d'une enceinte murée. La maison de Rahab qui reçut les espions israélites était adossée aux murailles, témoin le verset où nous apprenons que ces espions purent s'échapper de la ville au moyen d'une corde suspendue à l'une des fenêtres de cette habitation.

On sait comment ces murailles tombèrent bientôt miraculeusement, au son de la trompette des prêtres israélites, après que les Hébreux, campés à Gilgal, eurent, pendant sept jours consécutifs, fait processionnellement le tour de la ville assiégée, à la suite de l'arche sainte, conformément aux prescriptions du Seigneur. On sait aussi comment Jéricho fut frappée d'anathème et vouée à une entière destruction, à l'exception de la maison et de la famille de Rahab. Non-seulement cette cité importante et riche fut anéantie, mais encore Josué prononça des malédictions terribles contre celui qui tenterait de la rebâtir. Plus tard, néanmoins, sous le règne d'Achab, roi d'Israël, et d'Asa, roi de Juda, Hiel de Béthel osa la reconstruire; mais il encourut aussitôt la colère divine, et le châtiment annoncé par Josué se réalisa dans sa personne; car il perdit Abiram, son fils aîné, le jour où il jeta les fondements de la ville, et Ségub, le plus jeune de ses fils, quand il en posa les portes.

Lorsque Élie eut été enlevé au ciel sur un char de feu, au delà du Jourdain, devant Jéricho, Élisée, son disciple, demeura quelque temps dans cette ville; il y rendit saines les eaux de la fontaine, qui alors étaient amères.

A l'époque d'Hérode, la Jéricho que ce prince embellit de si magnifiques constructions était située un peu au sud de la précédente, à l'endroit qui porte aujourd'hui le nom de Kharbet-Kakoun, près des bords de l'Oued el-Kelt, et par conséquent en dehors de l'emplacement qui avait été maudit par Josué. Ce monarque y bâtit plusieurs palais, un hippodrome et un amphithéâtre, et au-dessus de la ville, une citadelle appelée Cypros, du nom de sa mère. Ces divers édifices ont été ensuite démolis de fond en comble.

C'est la Jéricho hérodienne que le Christ honora de sa présence, et c'est près de là qu'il accomplit l'un de ses miracles, en guérissant deux aveugles assis le long de la route. Comme cette ville, au dire de Strabon, était remplie de jardins, rien n'était plus facile pour Zachée, qui, à cause de la foule et de la petitesse de sa taille, ne pouvait point apercevoir Notre-Seigneur, que de trouver un arbre où il pût monter pour être plus à même de le voir.

Quand Vespasien s'empara de Jéricho, elle était le chef-lieu de l'une des onze toparchies de la Judée. Il y établit un camp, et y laissa à son départ une garnison. Ce fut dans cette circonstance que la ville fut détruite, comme le témoigne le passage suivant d'Eusèbe dans l'*Onomasticon* :

« Celle-ci (la seconde Jéricho) ayant été renversée à son tour, à l'époque du siége de Jérusalem, en raison de la perfidie de ses habitants, une troisième ville s'éleva plus tard; c'est celle qui existe encore aujourd'hui. »

Cette troisième Jéricho devait occuper l'emplacement actuel du misérable village d'Er-Riha. Elle devint le siége d'un évêché dépendant de l'archevêché de Césarée maritime, et nous retrouvons les noms de plusieurs de ses évêques mêlés aux actes de différents conciles. Pendant toute la durée du royaume latin de Palestine, l'évêque de Jéricho était le suffragant du patriarche de Jérusalem. On y comptait trois monastères, l'un de l'ordre des Carmes, l'autre de l'ordre des Basiliens, et le troisième de celui des Bénédictins. Les revenus des jardins de cette ville furent assignés au Saint-Sépulcre; ensuite, la reine Mélisende, veuve du roi Foulques d'Anjou, les attribua à l'abbaye de Béthanie, qu'elle avait fondée en 1137. Après la chute du royaume latin, la décadence de Jéricho dut aller toujours croissant; toutefois, nous savons par plusieurs pèlerins que, grâce à la fertilité de son sol arrosé par la fontaine d'Élisée, ses jardins gardèrent encore longtemps leur culture, et qu'ils étaient regardés comme une sorte de petit paradis terrestre. Actuellement, les vergers d'Er-Riha sont loin de mériter un semblable éloge. Sans doute, leur fécondité naturelle n'a pas changé; ils sont plantés en figuiers, en grenadiers et en vignes. On y remarque aussi quelques indigotiers, des cotonniers et de

beaux ricins, et comme légumes, des pastèques et des concombres. Mais la forêt de dattiers de différentes espèces, qui avait fait donner à Jéricho le surnom de ville des Palmiers, a complétement disparu; les bois odorants de baumiers et de cyprès sont également anéantis; il en est de même des bosquets de rosiers qui ornaient et parfumaient ce lieu délicieux, ainsi que cela résulte du verset suivant de l'Ecclésiastique (ch. XXIV, ℣ 18) :

« Je me suis élevée, dit la Sagesse, comme les palmiers de Cadès et comme les plantations de roses de Jéricho. »

Quant au village qui, sous le nom d'Er-Riha, est le triste reste de cette antique cité, il consiste en une cinquantaine de grossières habitations en terre, fort peu élevées et quelques-unes ouvertes ou simplement fermées par des branchages. Il est environné d'une haie de broussailles épineuses desséchées qui en défendent l'accès. Près du village s'élève une tour rectangulaire mesurant dix mètres sur chaque face et douze de hauteur; construite avec des pierres antiques qui proviennent probablement des ruines de la troisième Jéricho, elle est aujourd'hui en fort mauvais état, et sert de caserne à un certain nombre de bachi-bouzouks, chargés de surveiller la plaine. Quelques pèlerins ont prétendu que cette tour était l'ancienne maison de Zachée, où ce publicain aurait eu l'honneur de recevoir Notre-Seigneur lorsqu'il vint à Jéricho. D'autres, la faisant remonter à une époque beaucoup plus reculée encore, y voient la maison de Rahab qui, pour avoir sauvé la vie des espions envoyés par Josué, fut seule épargnée par les Hébreux, elle et son habitation, lorsqu'ils saccagèrent de fond en comble Jéricho. Il est inutile, je pense, de combattre longuement ces deux opinions, qui ne reposent sur aucun fondement sérieux et que réfutent d'ailleurs victorieusement les deux faits que voici : l'un, c'est que la primitive Jéricho, qui fut renversée par Josué, avoisinait la source d'Élisée, dont la tour d'Er-Riha est éloignée vers le sud-est de près de trois kilomètres; l'autre, c'est que cette tour n'offre aucun des caractères des constructions chananéennes, ni même romaines, et qu'elle date tout au plus de l'époque des Croisades.

MONTAGNE DE LA QUARANTAINE

Si l'on quitte la source d'Elisée pour se diriger vers le nord-ouest, on rencontre bientôt les ruines d'un aqueduc et de moulins à sucre. Ces constructions, bâties en pierres de moyenne dimension, sont voûtées en ogive; peut-être remontent-elles à une époque antérieure à l'arrivée des croisés en Palestine et sont-elles d'origine musulmane; dans tous les cas, elles ne paraissent pas postérieures à l'époque des Croisades, époque pendant laquelle nous savons que la canne à sucre était très-cultivée dans certaines parties de la Palestine, notamment dans les plaines qui avoisinent le Jourdain. En poursuivant sa route par une montée peu continue, on traverse un canal où coule une eau abondante provenant de l'Aïn ed-Douk, qui autrefois mettait en mouvement les meules des moulins que je viens de mentionner; puis, au bout de vingt-cinq minutes de marche, à partir de la source d'Élisée, on parvient au pied de la montagne de la Quarantaine. Elle est percée, jusqu'à une très-grande hauteur et à différents étages, de nombreuses grottes, habitées jadis par de pieux anachorètes. Il est actuellement très-difficile et souvent dangereux de les atteindre, parce que les degrés pratiqués de distance en distance sur les flancs escarpés de la montagne sont ou brisés ou en très-mauvais état, et le moindre faux pas pourrait exposer celui qui s'aventure à les gravir à tomber dans d'effroyables précipices. Plusieurs de ces grottes ont été autrefois transformées en chapelles, comme le témoignent d'anciennes

peintures, aujourd'hui très-dégradées, qui en couvrent les parois intérieures. L'une de ces cavernes aériennes porte la désignation de sanctuaire de *Sidna Aïssa* ou de Notre-Seigneur Jésus, mot à mot,



Montagne de la Quarantaine.

de *Notre-Seigneur Ésaü*. Tel est, en effet, le nom que les Juifs et, d'après eux, les musulmans, donnent à Jésus-Christ. Un arceau ogival construit vers l'est, du côté qui regarde l'abîme, semble attester un travail de l'époque des Croisades; mais la chapelle elle-même avec ses vieilles peintures

date certainement d'une époque plus ancienne. C'est là que, suivant la tradition, le Sauveur aurait jeûné pendant quarante jours et quarante nuits. Mais continuons à escalader péniblement les pentes de la sainte montagne; dans certains endroits, elles sont tellement roides qu'il faut s'aider des mains non moins que des pieds, en se gardant bien de tourner les yeux derrière soi, dans la crainte d'éprouver quelque vertige. Enfin nous arrivons au sommet, et alors nous sommes dédommagés de notre peine par l'admirable panorama qui se déroule devant nous. A l'est, notre regard erre dans les vastes plaines de Jéricho, suit les contours sinueux du Jourdain et la lisière verdoyante qui le borde, aperçoit l'embouchure de ce fleuve dans la mer Morte, se promène au loin sur ce grand lac, et plus à l'orient distingue la plupart des chaînes montagneuses de l'Auranitide et du pays de Moab. Vers l'ouest, il embrasse tout un ensemble de ravins sauvages et de montagnes nues et austères qui composaient jadis le désert de Jéricho. En outre, les vestiges d'une ancienne forteresse complétement renversée, mais dont les contours ou les arasements demi-circulaires sont encore très-reconnaissables, attirent notre attention. Du côté de l'est, cette enceinte avait pour défense naturelle l'escarpement même de la montagne; ailleurs, là où elle était plus accessible, elle était protégée par un fossé creusé dans le roc. Ne serait-ce pas l'une des deux forteresses que signale Strabon, sous le nom de Threx et de Taurus, comme étant situées près de Jéricho et ayant été renversées par Pompée? (*Géographie,* l. XVI, ch. II, § 40.) J'incline, pour mon compte, à placer l'une d'entre elles sur le haut de la montagne de la Quarantaine, à l'endroit où sont les ruines que je mentionne en ce moment, et l'autre sur les bords de l'Oued el-Kelt, au point culminant du Kharbet-Kakoun. Sur le sommet de cette même montagne, une autre ruine peu considérable, mais d'un très-grand intérêt pour le chrétien, sollicite les regards et la vénération des pèlerins : c'est celle d'un petit oratoire, à moitié démoli et terminé vers l'est par une absidiole. Une quantité de croix, dont quelques-unes paraissent fort anciennes, ont été gravées sur ses murs par de pieux visiteurs. Il passe en effet pour avoir été érigé sur le lieu même d'où le démon, tentant le Christ, lui aurait montré les royaumes de la terre, et les lui aurait offerts, s'il consentait à l'adorer. C'est la tradition, tant de la pénitence à laquelle Notre-Seigneur se soumit sur les flancs de cette montagne, que de sa tentation sur le sommet, qui, dès les premiers siècles du christianisme, comme le prouvent les grottes dont elle est perforée de toutes parts vers l'est et aussi vers le sud, en fait une espèce de grande laure, habitée par une foule d'anachorètes qu'attiraient dans ces lieux ces souvenirs sacrés.

A l'époque des Croisades, ce mont vénéré appartenait aux chanoines du Saint-Sépulcre, et un couvent, auquel étaient affectées pour son entretien et pour celui des pèlerins les dîmes de Jéricho, était occupé par des religieux appelés les Frères de la Quarantaine.

OUED EL-KELT · RAMATHAÏM-SOPHIM

L'Oued el-Kelt, que j'ai déjà mentionné plus haut, est une vallée profonde et abrupte que bordent d'âpres rochers dans une grande partie de son parcours d'ouest en est; à l'endroit où elle débouche dans la plaine de Jéricho pour aller aboutir ensuite au Jourdain, elle voyait jadis s'élever près de ses berges, à deux kilomètres au sud de la fontaine d'Élisée, la Jéricho hérodienne qui avait succédé sur un autre emplacement à la Jéricho chananéenne.

Dans le fond de cette vallée coule un torrent qui tarit rarement. On le franchissait autrefois, en ce

point, sur un pont depuis longtemps détruit et dont il subsiste encore quelques débris. Cet oued est généralement identifié avec le Nahal-Kerith, en latin *torrens Carith*, où Élie, par l'ordre du Seigneur, se retira quelque temps et fut miraculeusement nourri par des corbeaux.

Nous lisons à ce sujet dans le troisième livre des Rois :

« 2. La parole du Seigneur fut adressée à Élie, disant :



ARCHE D'UN AQUEDUC DANS L'OUED EL-KELT.

« 3. Retire-toi d'ici, va vers l'orient, et cache-toi au torrent de Kerith, qui est vis-à-vis du Jourdain.

« 4. Tu boiras du torrent, et j'ai commandé aux corbeaux de t'y nourrir.

« 5. Il partit donc, et fit selon la parole du Seigneur ; il s'en alla et demeura au torrent de Kerith, qui est vis-à-vis du Jourdain.

« 6. Et les corbeaux lui apportaient du pain et de la chair le matin, et de même du pain et de la chair le soir, et il buvait de l'eau du torrent. » (*Rois*, l. III, ch. XVII, ℣ 2-6.)

Il n'est plus ensuite fait mention de ce torrent dans la Bible. Ce qui justifie surtout l'identification du Nahal-Kerith avec l'Oued el-Kelt, c'est la ressemblance assez frappante de ces deux noms ; en effet,

dans la transcription des noms propres de l'hébreu en arabe, le *lamed* hébraïque permute souvent avec le *ra* arabe, et réciproquement, d'où le facile changement de Kerith en Kelith, et ensuite en Kelt.

On s'accorde également à reconnaître dans l'Oued el-Kelt la vallée d'Achor, où, longtemps avant l'événement que je viens de rappeler d'après la Bible, Achan avait été lapidé, par l'ordre de Josué, avec toute sa famille, pour s'être réservé, contrairement aux prescriptions du Seigneur, une part du butin dans le sac de Jéricho. (JOSUÉ, ch. VII, ℣ 24-26.) Cette vallée est indiquée comme formant, vers l'est, l'une des limites septentrionales de la tribu de Juda, au sud de Gilgal. (JOSUÉ, ch. XV, ℣ 7.) Or, l'Oued el-Kelt serpente précisément au sud du tell Djeldjoul, qui marque l'emplacement et a retenu, légèrement altéré, le nom de l'antique Gilgal, où les Hébreux campèrent après avoir franchi le Jourdain.

En remontant la rive méridionale de cet oued pour retourner à Jérusalem, on chemine péniblement sur une voie antique dont les pavés sont disjoints et qui, par intervalles, s'élève en escalier. C'est l'*Ascensus Adommim* de la Vulgate, en hébreu *Maaleh Adoummim* ou la montée d'Adoummim, ainsi appelée parce qu'elle conduisait à un poste militaire de ce nom, situé à moitié chemin à peu près entre Jérusalem et Jéricho, et destiné à protéger les voyageurs sur cette route peu sûre autrefois comme maintenant, témoin la parabole si connue du bon Samaritain faisant soigner dans une hôtellerie un homme blessé et dépouillé par les voleurs, pendant qu'il descendait de Jérusalem à Jéricho. Ce fort, plusieurs fois reconstruit et aujourd'hui tombant en ruine, est désigné par les Arabes sous la dénomination de Kalat ed-Demm (château du Sang), reproduction fidèle de celle de *castrum Adommim* qu'il portait jadis et que saint Jérôme interprète de la manière suivante : « *Castrum Rubentium, propter sanguinem qui illic crebro a latronibus funditur.* » (Fort des Rouges, à cause du sang qui est souvent répandu en cet endroit par les voleurs.)

Longtemps avant d'atteindre les débris de ce fort, et en gravissant une colline qui surplombe vers le sud les flancs escarpés de l'Oued el-Kelt, on aperçoit devant soi, sur les parois septentrionales de l'oued et dans sa partie inférieure, plusieurs grottes artificielles dont les plus considérables sont munies de murs du côté qui regarde le ravin. On observe aussi les restes assez bien conservés d'un pont-aqueduc traversant l'oued. Ces grottes faisaient partie de l'ancienne laure, dite de Chouziba, fondée par un moine nommé Jean, contemporain de saint Sozime. Il est impossible de choisir un site plus sauvage, d'un aspect plus austère et d'un accès plus difficile que celui-là. Toutes ces cellules ont été néanmoins jadis habitées, et de nombreux religieux y ont tour à tour passé leur vie, dans les macérations, dans la prière, dans la contemplation ou dans le chant de pieux cantiques. Elles servent maintenant d'asile à des colombes, à des tourterelles et aussi quelquefois à des oiseaux de proie, principalement à des corbeaux, descendants peut-être de ceux qui nourrirent jadis le prophète Élie dans l'une des cavernes du même torrent.

L'higoumène russe Daniel, qui visita la Palestine en 1115, nous donne des détails très-précis sur l'emplacement de cette laure. Il en est de même du moine Phocas, qui, soixante-dix ans après, parcourut la Terre sainte et qui mentionne également le couvent de Chouziba à l'endroit où j'en signale les ruines.

Dans ma *Description de la Judée*, j'ai décrit toutes les villes ruinées ou encore debout dont est parsemé le grand massif montagneux qui s'étend à l'ouest entre Jérusalem et la plaine de Saron. Sans les signaler ici toutes, je vais dire quelques mots des plus célèbres d'entre elles.

A huit kilomètres environ au nord-ouest de Jérusalem, on remarque une belle montagne isolée qui

de loin attire invinciblement le regard. De nature calcaire, elle s'élève, comme par gradins successifs,



RUINES D'UN PONT-AQUEDUC DANS L'OUED EL-KELT

à la hauteur de huit cent vingt mètres au-dessus de la Méditerranée. Le plateau qui la couronne mesure deux cent cinquante mètres de long sur cent de large. Un faible hameau, qui, comme la

montagne, porte le nom de Neby-Samouïl (le prophète Samuel), le couvre en partie et se borne à quelques misérables habitations où demeurent une vingtaine de musulmans. Plusieurs maisons néanmoins méritent de fixer notre attention. L'une se compose d'une salle creusée tout entière dans le roc, qui mesure vingt pas de long sur neuf de large, et que surmonte une voûte cintrée en petites pierres d'époque plus récente. A côté de cette chambre, vers l'est, en est une seconde également pratiquée dans le roc, mais de dimensions moindres. Vers l'ouest, on pénètre par une porte rectangulaire dans une troisième enceinte plus étendue dont la partie antérieure est divisée en plusieurs compartiments, tous excavés entièrement dans le roc. A quelque distance de là, on observe que le rocher de la plate-forme de la montagne a été taillé de manière à constituer une sorte de soubassement continu destiné à recevoir les assises d'une construction importante, aujourd'hui détruite. Le village est alimenté d'eau par deux sources. L'une est recueillie dans une vaste et profonde citerne creusée dans le roc. L'autre, située plus bas, est renfermée dans une grotte rectangulaire où l'on descend par plusieurs degrés; elle est connue sous le nom de Aïn en-Neby-Samouïl (source du prophète Samuel).

Sur le point culminant de la montagne est une mosquée consacrée à ce même personnage. C'est une ancienne église chrétienne en forme de croix latine, et dont une chapelle obscure fermée par une grille contient un sarcophage en bois recouvert d'un tapis où, d'après la tradition musulmane, reposeraient les restes du saint prophète, tradition évidemment erronée, puisque nous savons par un passage de saint Jérôme que, l'an 406 de notre ère, les ossements de Samuel furent transportés de Judée à Chalcédoine, d'où ensuite, comme nous l'apprend l'historien ecclésiastique Calliste, ils furent envoyés à Constantinople et déposés dans une église auprès du palais de l'Hebdomon.

Au nord de la mosquée, un escalier intérieur permet de monter sur les terrasses qui la couronnent et de là au sommet d'un petit minaret du haut duquel la vue est très-étendue. On a sous les yeux une assez grande partie de la Palestine. A l'ouest, la Méditerranée; à l'est, au delà du Jourdain et de la mer Morte, les montagnes d'Ammon et de Moab; au nord, les principales chaînes des monts d'Éphraïm; au sud, celles des monts de Juda; tel est le vaste cadre du tableau qui se déroule devant le regard, et dans ce cadre, que de points jadis habités ou qui le sont encore! Ce ne sont plus guère, à la vérité, que des ombres de ce qu'ils étaient autrefois et de simples souvenirs, mais ces souvenirs sont impérissables.

Pour ne mentionner ici qu'une seule ville, Jérusalem, vers le sud-est, apparaît distinctement avec ses dômes et ses minarets, ses tours et ses remparts crénelés.

Les pèlerins qui auparavant se rendaient de Jaffa à Jérusalem par la route qui passe au pied de Neby-Samouïl, route aujourd'hui abandonnée par eux, gravissaient d'ordinaire cette montagne pour apercevoir plus tôt et de plus loin le but principal de leur pèlerinage. A la vue de ce but si ardemment appelé de leurs vœux, et pour lequel ils avaient bravé souvent tant de périls, ils versaient des larmes de joie et se livraient à tous les transports d'une pieuse allégresse; de là le nom de *mons Gaudii*, ou Montjoie, donné par eux à cette montagne.

Le même escalier qui conduit aux terrasses de la mosquée et au minaret qui les domine mène aussi à plusieurs salles tombant en ruine, et qui faisaient partie d'une abbaye attenante à cet édifice, et comme lui ouvrage de l'époque des Croisades. Outre ces salles, des voûtes écroulées, des souterrains et des monceaux de décombres attestent l'ancienne importance de cette abbaye. Elle avait été construite par des moines Prémontrés dans le courant du douzième siècle, et avait succédé très-probablement à un couvent antérieur qui contenait, sinon le corps, du moins le tombeau de Samuel. En effet, nous savons par Procope que Justinien avait environné d'un mur le monastère de Saint-Samuel.

En 1187, peu de temps avant la prise de Jérusalem par Saladin, des bandes de l'armée sarrasine saccagèrent cette abbaye, dont les moines s'étaient réfugiés à Saint-Jean d'Acre, et l'église fut alors convertie en mosquée.

Sur les pentes du mont Neby-Samouïl s'étendent, vers l'ouest, des jardins au milieu desquels, à huit minutes de distance du plateau supérieur, on observe des débris de constructions antiques qui paraissent être les vestiges d'une sorte de ville basse, la ville haute occupant le sommet de la montagne. Ces deux quartiers composaient par leur réunion l'ancienne Ramathaïm-Sophim, berceau de Samuel



Neby-Samouïl, l'ancienne Ramathaïm-Sophim.

et ensuite son tombeau. Dans la partie haute de la ville était la maison du prophète, les demeures de ses disciples et un autel élevé au Seigneur. C'est à cette époque probablement qu'il faut rapporter les maisons taillées dans le roc dont j'ai signalé les restes sur le plateau supérieur de la montagne.

GABAON

En descendant des hauteurs de Neby-Samouïl pour s'avancer dans la direction du nord, on traverse une vallée fertile, puis, au bout d'une demi-heure de marche, on gravit les différents gradins, à la fois naturels et artificiels, de la belle colline d'El-Djib, que couronne le village de ce nom. Il renferme cinq cents habitants. Beaucoup de maisons sont à moitié détruites. Plusieurs paraissent fort anciennes; elles sont intérieurement voûtées, très-obscures, et divisées en trois ou quatre compartiments. Quelques citernes, creusées dans le roc, doivent remonter à une époque plus reculée encore. A une faible distance du village, au pied d'un monticule aujourd'hui cultivé, mais qui autrefois était compris dans l'enceinte de la ville antique à laquelle a succédé El-Djib, une source abondante est

renfermée dans une grotte oblongue. A cent mètres de là est un birket de forme rectangulaire et aujourd'hui aux trois quarts comblé.

El-Djib, comme son nom et sa position le prouvent, représente l'ancienne ville de Gabaon, dont les habitants, à la nouvelle de la prise de Jéricho et de Aï par les Hébreux, se rendirent dans leur camp de Gilgal, et, trompant Josué par un subterfuge très-habile, lui firent croire qu'ils venaient d'une contrée très-lointaine. Leurs bagages, leurs vêtements et leurs provisions paraissaient avoir beaucoup souffert du temps et de la longueur de la route. Ils venaient, disaient-ils, envoyés par les anciens du pays, pour conclure une alliance avec les enfants d'Israël. Abusé par les apparences, Josué accueillit favorablement leur proposition, fit la paix avec eux, et jura de ne point les mettre à mort. Les chefs de tribu scellèrent également cette alliance par un serment solennel. La Bible nous apprend que



El-Djib, jadis Gabaon.

Gabaon formait alors avec trois autres villes, dont elle semble avoir été la plus importante, un petit État indépendant. Ces villes étaient Caphira, Beeroth et Cariathiarim. Habitées par des Hévites, elles échappèrent, grâce à cette supercherie, au sort qui les attendait. Huit jours après, les Hébreux reconnurent qu'elles étaient chananéennes et y entrèrent; mais, enchaînés par leur serment, ils ne purent les détruire. Pour apaiser néanmoins les murmures du peuple, qui se plaignait hautement de l'alliance qu'on avait conclue avec ces villes et qui réclamait leur ruine, on les condamna à fournir des coupeurs de bois et des porteurs d'eau pour les divers besoins de la maison du Seigneur. La défection de Gabaon souleva contre elle l'indignation d'Adonisédek, roi de Jérusalem, qui se hâta de faire un appel aux rois d'Hébron, d'Yarmouth, de Lachis et d'Églon, pour les engager à punir cette trahison. Ces cinq rois réunis marchèrent aussitôt contre Gabaon, et, établissant leur camp au pied de ses remparts, ils commencèrent à l'assiéger. Surpris par cette attaque imprévue, les Gabaonites implorèrent l'appui de Josué, qui était retourné à Gilgal. Celui-ci s'avança immédiatement à leur secours et battit les cinq rois. C'est dans cette bataille célèbre qu'il commanda au soleil et à la lune de s'arrêter, pour éclairer plus longtemps le combat. Dans le livre II des Rois (ch. II), il est question de Gabaon et de sa piscine, celle très-probablement dont j'ai mentionné les restes, à propos d'un

combat qu'Abner, fils de Ner, qui soutenait les intérêts d'Isboseth, fils de Saül, et Joab, fils de Sarvia, général des troupes de David, se livrèrent en cet endroit. C'est également à Gabaon que, plus tard, le même Joab tua par trahison Amasa, jaloux de la confiance que David témoignait à ce général. Quand David ramena l'arche d'alliance à Jérusalem, le tabernacle resta à Gabaon. La troisième année de son règne, Salomon vint dans cette ville pour y sacrifier, parce que c'était, avant la fondation du temple, le plus important de tous les hauts lieux, et il offrit mille hosties en holocauste sur l'autel qui s'y trouvait. Ce fut là aussi que le Seigneur lui apparut en songe et lui demanda ce qu'il désirait. Salomon sollicita la sagesse, comme le don le plus précieux, et le Seigneur, en la lui accordant, lui donna en même temps les richesses, la puissance et la gloire, qu'il n'avait point demandées.

BÉTHORON SUPÉRIEURE ET INFÉRIEURE — AÏALON

A neuf kilomètres à l'ouest-nord-ouest de Gabaon s'élève, sur le sommet d'une montagne, un village appelé Beit-Aour el-Fouka; c'est l'ancienne ville de Béthoron supérieure. On y remarque les restes d'un petit château fort qui a dû être plusieurs fois rebâti et qui est aujourd'hui divisé en différentes maisons particulières. Le nombre des habitants se réduit à cent cinquante; ils cultivent autour du village des jardins plantés de figuiers et d'oliviers.

En suivant pendant trois quarts d'heure de marche, dans la même direction de l'ouest-nord-ouest, une route ou plutôt un sentier difficile qui a été taillé dans le roc en plusieurs endroits, on arrive à Beit-Aour et-Thata, ainsi nommé parce que ce village est situé sur une hauteur moins élevée que la précédente. Là était jadis Béthoron inférieure. Les maisons du village actuel, qui compte trois cents âmes, paraissent avoir été en partie construites avec des matériaux antiques; plusieurs citernes creusées dans le roc attestent également une origine ancienne. Autour des habitations s'étendent, sur des pentes plus ou moins inclinées, des jardins fertiles plantés d'oliviers, de figuiers et de grenadiers.

Les deux cités de Béthoron sont très-souvent mentionnées ensemble dans la Bible, à cause de leur rapprochement; quelquefois même elles sont confondues en une seule et même localité.

Lorsque Josué eut défait à Gabaon les cinq rois des Amorites qui étaient venus assiéger cette ville, il les poursuivit tout le long de la montée et de la descente de Béthoron.

Les deux Béthoron, supérieure et inférieure, étaient situées sur la ligne frontière qui séparait la tribu de Benjamin de celle d'Éphraïm. Un verset du livre de Josué nous apprend que Béthoron, sans distinction d'inférieure et de supérieure, était une ville de refuge appartenant à la tribu d'Éphraïm, et qu'elle fut accordée aux lévites descendant de Caath. (Josué, ch. xxi, ℣ 22.)

Les deux Béthoron furent plus tard fortifiées par Salomon.

C'est près de Béthoron que, dans la suite, l'an 166 avant Jésus-Christ, Judas Macchabée vainquit, avec une poignée d'hommes, les forces considérables de l'armée syrienne, que commandait Séron. Il s'agit ici très-probablement de Béthoron inférieure, attendu que les ennemis, après leur défaite, furent poursuivis jusque dans la plaine.

L'an 162 avant Jésus-Christ, Nicanor ayant établi son camp à Béthoron, Judas, qui était à Adarsa, marcha contre lui avec trois mille hommes et écrasa son armée; le général syrien périt lui-même dans le combat.

L'année suivante, le glorieux trépas du héros asmonéen permit à Bacchidès, que le roi Démétrius

avait envoyé en Syrie pour remplacer Nicanor, d'étendre dans cette contrée l'empire du roi son maître, et, entre autres villes dont il releva ou augmenta les fortifications, l'histoire mentionne celle de Béthoron.



Mosquée de Neby-Samouïl, au sommet de la montagne.

Josèphe nous apprend que, l'an 65 de notre ère, le proconsul romain Cestius, après avoir incendié Lydda, se dirigea vers Gabaon par la montée de Béthoron. Sa tentative pour s'emparer de Jérusalem ayant ensuite échoué, il reprit bientôt en fugitif la même route, harcelé continuellement par les Juifs, qui, dans les gorges étroites et difficiles qu'il avait à traverser, le forcèrent à sacrifier tout son bagage et lui firent perdre beaucoup de monde. C'est avec la plus grande peine qu'à la faveur de la nuit il put regagner Béthoron. Afin de tromper les ennemis, qui occupaient toutes les issues par où il pouvait sortir de cette place, il laissa en cet endroit quatre cents de ses plus braves soldats pour garder son camp et faire croire à l'ennemi qu'il y était encore avec toutes ses forces. Quant à lui, profitant des ténèbres, il s'échappa sans bruit avec le reste de son armée. Le lendemain matin, les Juifs, s'étant aperçus de sa fuite, massacrèrent les quatre cents

soldats qu'il avait abandonnés derrière lui et le poursuivirent avec acharnement jusqu'à Antipatris. (*Guerre des Juifs*, l. II, ch. XIX.)

Dans son *Épitaphe de sainte Paule*, saint Jérôme nous montre cette illustre Romaine partant de Nicopolis pour gravir les hauteurs de Béthoron inférieure et de Béthoron supérieure, villes, dit-il, fondées par Salomon, mais plus tard détruites, par suite des calamités et des vicissitudes de la guerre.

« *Atque inde proficiscens ascendit Bethoron inferiorem et superiorem, urbes a Salomone conditas, sed varia postea bellorum tempestate deletas.* »

Il ne faut prendre à la lettre ni l'expression de *conditas*, ni celle de *deletas*. Les deux villes de



BEIT-AOUR EL-FOUKA (BÉTHORON SUPÉRIEURE).

Béthoron, en effet, n'avaient point été fondées par Salomon, mais seulement rebâties et fortifiées par lui, puisqu'elles existaient déjà lors de l'entrée des Hébreux dans la Terre promise; et en second lieu, elles n'étaient point complétement détruites à l'époque du pèlerinage de sainte Paule; car, au témoignage de saint Jérôme lui-même dans son *Commentaire sur le prophète Sophonie*, elles subsistaient encore à l'état de simples villages, comme le prouve le passage suivant :

Rama et Bethoron et reliquæ urbes nobiles a Salomone conditæ parvi viculi demonstrantur.

De nos jours, elles sont demeurées à peu près telles que ce Père de l'Église les décrit.

Deux grandes heures de marche par un sentier très-accidenté séparent Beit-Aour et-Thata ou Béthoron inférieure de Yalò, l'antique Aïalon. Il faut successivement franchir dans la direction du sud-ouest plusieurs montagnes et des ravins plus ou moins profonds, dont les deux plus importants sont l'Oued-Soleiman, puis l'Oued-Mansour. Yalò est situé sur une colline oblongue, d'un kilomètre de pourtour, et dont le plateau était autrefois environné d'un mur d'enceinte. De cette muraille il subsiste encore quelques pans en gros blocs assez bien équarris. Au sommet de la colline, on remarque les débris d'un petit château en belles pierres de taille. Le village actuel renferme cinq cents âmes. Les maisons sont très-grossièrement bâties; elles sont presque toutes précédées d'un

silo creusé dans le tuf et destiné à contenir du blé, de l'orge et de la paille. Près du village s'étendent des jardins fertiles où les figuiers surtout abondent. Les flancs de deux collines voisines ont été excavés, soit pour y pratiquer des cavernes ou des tombeaux, soit pour en extraire des blocs de construction.

Aïalon, dont Yalô a conservé fidèlement à travers les siècles le nom et l'emplacement, était située sur les limites des tribus de Juda, de Benjamin et de Dan, et fut primitivement assignée à cette



VUE DU HAUT DE LA COLLINE DE BETHORON.

dernière. Les Danites ne purent néanmoins d'abord en expulser les Amorrhéens, qui ne furent rendus tributaires que plus tard, quand la maison de Joseph fut devenue plus puissante.

La vallée qui est au nord du village est la célèbre vallée d'Aïalon, immortalisée par cette parole fameuse de Josué, qui, dans la crainte que le jour ne lui manquât pour achever la complète destruction des troupes des cinq rois amorrhéens, s'écria, en les poursuivant à la descente de Béthoron : « Soleil, arrête-toi sur Gabaon ; et toi, lune, sur la vallée d'Aïalon. »

Sous Saül, Aïalon fut témoin d'une défaite des Philistins par ce prince, qui les poursuivit depuis Michmas jusqu'à cette ville. Plus tard, elle fut fortifiée par Roboam, qui l'enferma dans une enceinte murée. Sous le règne d'Achaz, elle tomba au pouvoir des Philistins, et c'est la dernière fois qu'elle est mentionnée dans les Livres saints.



Beit-Aour et Thata (Béthoron inférieure).



Vallée d'Aïalon

Dans l'*Onomasticon*, Eusèbe place Aïalon trois milles à l'orient de Béthel. Saint Jérôme, en reproduisant cette assertion, la corrige comme il suit :

Porro Hebræi affirmant Aialon vicum esse juxta Nicopolim in secundo lapide pergentibus Aeliam. « Néanmoins les Hébreux affirment qu'Aïalon est un bourg voisin de Nicopolis, à deux milles de cette ville, en se dirigeant vers Aelia. » Ce qui est précisément la position et la distance d'Yalô par rapport à Amouas, l'ancienne Nicopolis.

EMMAÜS-NICOPOLIS

Deux kilomètres à peine à l'ouest-sud-ouest d'Yalô, on rencontre un petit village appelé Amouas. Situé partie dans une vallée et partie sur les pentes d'un monticule, il contient tout au plus deux cents habitants. Près du village est un puits antique dont l'eau est abondante et intarissable. Dans les flancs des montagnes voisines ont été creusées plusieurs grottes sépulcrales.

Quelques minutes plus au sud, on voit les restes d'une église byzantine dont les nefs sont entièrement détruites ; les trois absides tournées vers l'orient sont encore debout, du moins en partie, et les assises qui les forment sont en magnifiques blocs, très-régulièrement taillés.

A une faible distance de là, vers le sud-ouest, les ruines de Lathroun, assises sur une colline, sont celles d'une forteresse reconstruite à l'époque des Croisades, et qui doit jadis avoir servi d'acropole à la ville dont Amouas a gardé le nom. Cette forteresse était flanquée de tours. Les murs qui l'environnaient, et dont une partie existent encore, sont bâtis en talus, avec des blocs d'assez bel appareil. Néanmoins, ils ne sont probablement pas antérieurs aux croisés ; les matériaux seuls proviennent de constructions plus anciennes.

Tels sont les débris de l'antique ville d'Emmaüs, appelée plus tard Nicopolis, et qui, depuis la conquête arabe, a repris sa dénomination primitive, à la place du nom grec qui lui avait été imposé.

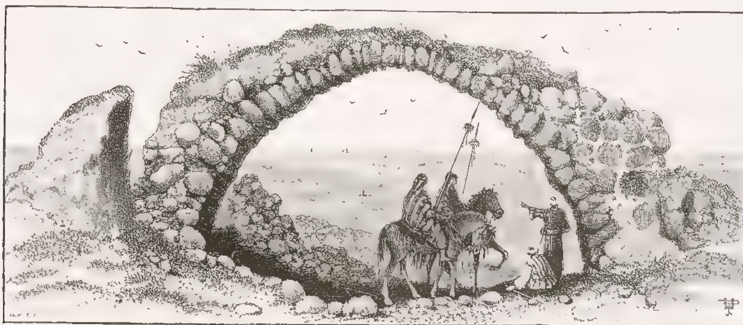
Dans le livre de Josué, parmi les villes de la tribu de Benjamin, il en est mentionné une du nom d'Amosa.

L'an 164 avant Jésus-Christ, Judas Macchabée remporte une éclatante victoire sur les Syriens, au sud de cette ville, que la Bible et Josèphe appellent Emmaüs ou Ammaüs. Sous les Romains, Emmaüs devient le chef-lieu d'une toparchie. Josèphe la mentionne à côté de Lydda. Réduite en servitude par Cassius, elle est ensuite incendiée, l'an 4 après Jésus-Christ, par Quintilius Varus. Au moment de commencer le siége de Jérusalem, Titus donne l'ordre à la cinquième légion, qui était campée à Emmaüs, de le rejoindre à son camp de Gabath-Saül.

L'an 223 après Jésus-Christ, cette ville est rebâtie, et reçoit le nom de Nicopolis. D'autres historiens, au contraire, affirment qu'elle aurait été antérieurement appelée ainsi par les Romains, à la suite de la prise de Jérusalem, et comme témoignage de leur victoire sur les Juifs. Une question importante se présente ici : Emmaüs-Nicopolis est-elle la même localité que l'Emmaüs évangélique, où Notre-Seigneur rompit le pain avec deux de ses disciples, le jour de sa résurrection ?

J'ai déjà traité assez longuement cette question dans mon ouvrage sur la Judée, et j'ai développé, sans parti pris et ne cherchant que la vérité, les raisons qui militent, les unes pour Amouas, les autres pour Koubeibeh. Sans reproduire tous les arguments que j'ai fournis alors, je me bornerai à dire qu'Amouas, l'Emmaüs-Nicopolis des anciens sans aucun doute, est pour Eusèbe, pour Sozomène, pour Théophanes et pour saint Willibald, d'après les divers textes que j'ai cités de ces auteurs, l'Emmaüs de saint Luc, laquelle, dans plusieurs manuscrits grecs de cet évangéliste, et notamment dans le *Codex Cyprius*, le *Codex Vindobonensis* et le *Codex Sinaïticus*, regardé comme le plus ancien de tous, est marquée non pas à soixante, mais à cent soixante stades de Jérusalem, distance qui s'accorde très-bien avec la position d'Amouas, qui est à six heures de marche de la Ville sainte. Une pareille distance, à la vérité, rend plus difficiles l'aller et retour des deux disciples dans la même journée ; néanmoins, elle est loin de les rendre impossibles, et tous les jours des hommes tant soit peu habitués à la marche, comme devaient l'être les

deux disciples qui avaient accompagné Notre-Seigneur dans toutes ses tournées, exécutent des étapes aussi longues que celles-là, pour les intérêts souvent les plus mesquins; à plus forte raison, les deux disciples, témoins de l'apparition du Sauveur, devaient-ils être empressés de retourner à Jérusalem pour annoncer à leurs frères le grand mystère de la résurrection du Christ, et, surexcités par un tel miracle, ils hâtèrent sans aucun doute le pas, et franchirent rapidement les vingt-neuf kilomètres qui les séparaient de la Cité sainte, où ils purent très-aisément arriver à minuit au plus tard, et trouver les disciples encore assemblés au cénacle. D'autre part, Koubeibeh peut invoquer en sa faveur : 1° le texte de la Vulgate et la plupart des manuscrits grecs de saint Luc, où le chiffre de soixante stades remplace celui de cent soixante des manuscrits dont j'ai parlé; 2° une tradition presque non interrompue, remontant au moins à l'époque des Croisades, si même elle n'est pas



RUINES DE LATROUN.

d'une date plus ancienne, et qui fixe à Koubeibeh la scène d'Emmaüs; 3° une facilité beaucoup plus grande pour les deux disciples d'accomplir dans la même journée le voyage de Jérusalem à Emmaüs, et le retour d'Emmaüs à Jérusalem. Dans les deux endroits, du reste, deux églises remarquables peuvent également revendiquer la gloire d'avoir été élevées jadis en souvenir de ce grand événement, et toutes deux heureusement, grâce à la munificence de deux nobles Françaises, sont maintenant arrachées à la destruction complète dont elles étaient menacées. En 1861, mademoiselle de Nicolaï a fondé à Koubeibeh un sanctuaire et un petit monastère, dit d'Emmaüs, qu'elle a concédés aux Pères Franciscains. C'est là que, depuis plusieurs années, elle repose du sommeil des justes, dans la chapelle due à ses dons, et où elle avait si souvent prié. Émule de ses vertus et de ses pieuses fondations, mademoiselle de Saint-Criq d'Artigau a, de son côté, acheté en 1880 les ruines de la basilique d'Amouas, qu'elle se propose de restaurer, en l'enfermant dans un monastère. Ainsi, les deux localités qui se disputent l'honneur d'être l'Emmaüs évangélique auront chacune leur sanctuaire, et les chrétiens seront sûrs, de cette manière, de posséder le véritable, quel que soit le chiffre que l'on doive adopter pour la distance qui séparait Emmaüs de Jérusalem. La tradition qui s'appuie sur la Vulgate et sur le chiffre de soixante stades est représentée par le sanctuaire de Koubeibeh; celle qui s'autorise de la leçon des manuscrits qui marquent cent soixante stades, et vers laquelle j'incline, pour mon compte, parce qu'elle a pour elle les plus anciens témoignages et la persistance du nom même d'Emmaüs dans celui d'Amouas, va être à son tour consacrée par un autre sanctuaire dans cette dernière localité.

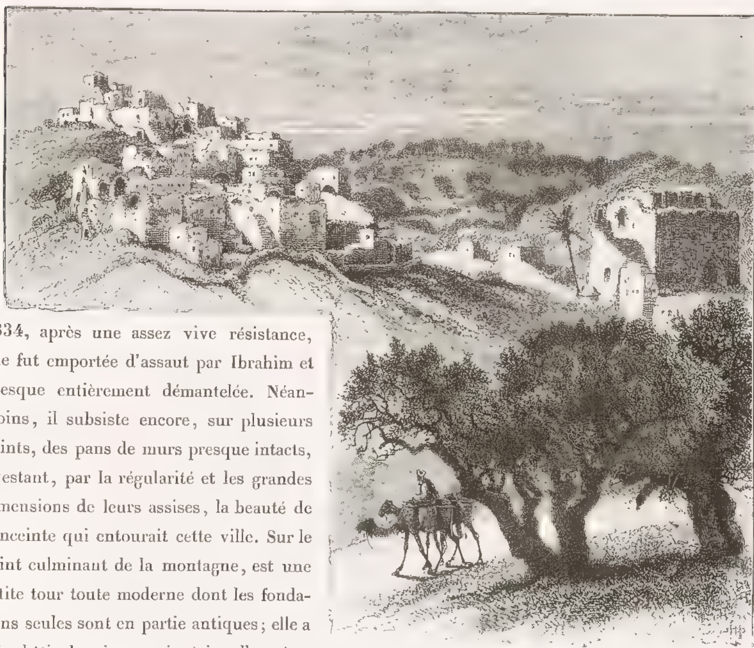
KIRIATH-IEARIM — SOUBA

Lathroun commande le seuil des monts de la Judée, sur l'une des routes de Jaffa à Jérusalem. A partir de ce point, en effet, l'oued qui sillonne la plaine sous le nom d'Oued-Aly se resserre dans une vallée plus étroite, et la montée véritable commence. La route serpente parfois entre deux murs de rochers hérissés d'arbustes et de broussailles, le long du lit du torrent. Après avoir gravi péniblement cette gorge dans la direction de l'est, pendant plus de dix kilomètres, on laisse à sa droite sur une montagne voisine le petit village de Saris, l'antique Saris de la tribu de Juda; puis, trois kilomètres plus loin, dans la même direction, on parvient à Kiriet el-Anab. Ce village, qui s'élève sur les pentes d'une colline, est plus connu sous le nom d'Abou-Goch, parce qu'il est depuis longtemps la résidence de la famille ainsi appelée, jadis l'effroi des voyageurs qu'elle rançonnait au passage. Au bas du village est une ancienne église, dite de Saint-Jérémie. Après avoir, pendant près de quatre siècles, servi d'étable aux musulmans, elle a été concédée à la France, il y a quelques années, à la demande de M. de Vogüé, alors ambassadeur à Constantinople. Cet édifice est en assez bon état de conservation, bien qu'il remonte au douzième siècle et que depuis longtemps il ait été non-seulement privé de tout entretien, mais encore continuellement dégradé par l'usage auquel on l'a fait servir. La crypte, qui était à moitié comblée, est actuellement en partie débarrassée de la terre et des décombres qui la remplissaient. On y remarque, de même que dans l'église supérieure qui a trois nefs et des absides, des restes d'anciennes peintures murales. Les religieux qui vont être appelés à l'honneur d'y faire refleurir le culte catholique devront la réparer, et élever pour eux-mêmes à côté un couvent sur les ruines de l'ancien. Comme le nom de Saint-Jérémie est resté attaché à cette église, on en a conclu souvent qu'elle avait été bâtie sur le lieu de la naissance de ce grand prophète, et que, par conséquent, Kiriet el-Anab devait être identifié avec Anathoth, ce qui est une complète erreur qu'il est inutile de réfuter de nouveau ici. Il faut, selon toute vraisemblance, reconnaître dans le village actuel l'ancienne Kiriath-Iearim, la Cariathiarim de la Vulgate, dont le nom primitif, Baalah ou Kiriath-Baal, faisait allusion sans doute à quelque temple en l'honneur de la principale divinité des Chananéens, qui était adorée en cet endroit.

Nous savons par le livre Ier des Rois que l'arche sainte étant tombée entre les mains des Philistins, ceux-ci, s'étant vus frappés d'un mal affreux par suite du séjour de l'arche au milieu d'eux, se décidèrent à la renvoyer. Ils la placèrent sur un chariot neuf, attelé de deux génisses qui prirent d'elles-mêmes le chemin de Bethsamès, où elles s'arrêtèrent. Les Bethsamites témoignèrent une grande joie à la vue de l'arche et s'empressèrent d'immoler au Seigneur, comme premières victimes, les génisses qui l'avaient amenée; mais s'étant rendus eux-mêmes coupables d'une indiscrétion sacrilége, en portant dans l'intérieur de l'arche un regard profane, ils expièrent aussitôt, par la mort soudaine d'un grand nombre d'entre eux, la faute qu'ils avaient commise. Alors ils envoyèrent des messagers aux habitants de Cariathiarim et les prièrent d'emmener l'arche chez eux. Ceux de Cariathiarim vinrent et emmenèrent l'arche, qu'ils placèrent dans la maison d'Abinadab, sur une hauteur; Éléazar, son fils, en fut constitué le gardien. Vingt ans plus tard, David la fit transporter avec grande pompe dans la maison d'Obed-Edom, où elle demeura trois mois avant d'être introduite à Jérusalem et installée d'abord sur le mont Sion, puis sur le mont Moriah, dans le sanctuaire du Temple.

Le livre de Jérémie (ch. XXVI) nous révèle le nom d'un prophète appelé Urie, fils de Séméi de Cariathiarim, qui, l'an 609 avant Jésus-Christ, prédit la ruine de Jérusalem. Amené dans cette ville par les gens du roi Joachim, il y fut mis à mort et enterré parmi les sépulcres des derniers du peuple.

Trois kilomètres au sud-est de Kiriet el-Anab, s'élève une montagne isolée et de forme conique, appelée Souba. Elle était couronnée à son sommet par une petite ville, réduite maintenant à l'état d'un simple village qui porte le même nom. Avant l'invasion d'Ibrahim-Pacha, c'était une place forte environnée d'anciens remparts parfaitement construits en blocs magnifiques et bien appareillés; mais, en 1834, après une assez vive résistance, elle fut emportée d'assaut par Ibrahim et presque entièrement démantelée. Néanmoins, il subsiste encore, sur plusieurs points, des pans de murs presque intacts, attestant, par la régularité et les grandes dimensions de leurs assises, la beauté de l'enceinte qui entourait cette ville. Sur le point culminant de la montagne, est une petite tour toute moderne dont les fondations seules sont en partie antiques; elle a été rebâtie depuis une vingtaine d'années. En dehors du village actuel, on remarque plusieurs anciens tombeaux pratiqués dans le roc; ce sont des grottes maintenant bouchées et qui servent encore aux habitants de Souba pour y enterrer leurs morts; l'ouverture en est, à cause de cela, fermée avec de grosses pierres, qu'ils enlèvent lorsqu'ils ont à y introduire un nouveau cadavre.



Kiriet el-Anab, jadis Kiriath Iearim.

Au bas de la montagne, vers l'est, un magnifique chêne vert est, depuis plusieurs siècles, le rendez-vous ordinaire des habitants. Ses immenses rameaux forment, en effet, un vaste abri, impénétrable aux rayons du soleil. Alentour gisent des tombeaux musulmans. Plus bas encore s'étendent, dans une vallée, de frais jardins plantés de divers arbres fruitiers, tels que cognassiers, orangers, citronniers et grenadiers. Ces vergers sont arrosés par les eaux provenant d'une fontaine antique où les femmes de Souba descendent sans cesse pour emplir leurs cruches ou leurs outres.

Telle est, en peu de mots, la description de ce village, qui contient aujourd'hui huit cents habi-

tants. La tradition actuelle, adoptée assez généralement par les chrétiens et par les musulmans du pays, veut que ce soit l'antique ville de Modin, l'illustre patrie des Macchabées et le lieu de leur sépulture. Mais cette ville, comme je le montrerai dans le second volume de cet ouvrage, doit se chercher dans le voisinage de Lydda, au Kharbet el-Medieh, où j'ai, en 1870, découvert les débris du tombeau de l'héroïque Mathathias et de ses vaillants fils.



Souba

A l'époque des Croisades, la hauteur de Souba s'appelait Belmont, et les Latins reconstruisaient alors, avec de beaux matériaux, certainement plus anciens, la forteresse dont j'ai parlé.

Robinson voit, par erreur, dans Souba, l'ancienne Ramathaïm-Sophim, la patrie et le tombeau du prophète Samuel; mais c'est à Neby-Samouil qu'il faut placer cette ville, et l'on est contraint d'avouer que, malgré l'importance de la position de Souba, malgré aussi celle des beaux remparts dont elle était entourée, on n'a jusqu'à présent découvert d'une manière indubitable aucune ville ni bourgade antique qui puisse être identifiée, sans conteste, avec cette localité intéressante.

KOULON

A trois kilomètres et demi à l'est de Souba, on rencontre le village de Koulounieh; il renferme cinq cents habitants et est situé sur les pentes d'une montagne rocheuse qui s'élève comme par gradins gigantesques que l'on dirait, en certains endroits, dus au travail de l'homme plutôt qu'à la nature,



Koulounieh, jadis Koulon.

tant ils sont réguliers. Les maisons sont bâties les unes au-dessus des autres par étages successifs. Une petite mosquée passe pour fort ancienne. Quelques cavernes ont été dans le principe des carrières et sont devenues ensuite des tombeaux.

Au bas du village coule une source abondante. Près de la route, on observe les restes d'un édifice mesurant trente-cinq pas de long sur dix-huit de large, et dont les murs d'enceinte sont encore debout

jusqu'à une certaine hauteur. Les assises qui les composent sont formées de magnifiques blocs, les uns complétement aplanis, les autres, particulièrement ceux des angles, relevés en bossage. Près de là se trouvent des voûtes renversées et des citernes à moitié comblées.

A une faible distance vers l'est, on franchit sur un pont l'Oued Beit-Hanina, que les pèlerins désignent d'ordinaire sous le nom de torrent du Térébinthe. Ce pont, dont les piles datent peut-être de l'époque romaine, mais dont les quatre arches, principalement la plus grande, qui est de forme légèrement ogivale, accusent une époque plus moderne, est surmonté d'un tablier qui est pavé de gros blocs aujourd'hui fort inégaux, usés qu'ils sont depuis de longs siècles par toutes les caravanes qui le traversent sans cesse. Sur les bords de l'oued, de frais et verdoyants jardins sont cultivés avec soin. Ils sont plantés d'orangers, de citronniers, de grenadiers, de cognassiers et d'amandiers. La vigne y croît aussi parfaitement.

Dans la version des Septante, au chapitre XV du livre de Josué, un verset qui manque dans le texte hébreu et dans la Vulgate signale une ville appelée Koulon parmi celles de la tribu de Juda. Cette ville, à en juger par les autres localités au milieu desquelles elle est citée, paraît avoir été située précisément dans le district où se trouve aujourd'hui Koulounieh. En outre, les deux noms se rapprochent tellement l'un de l'autre qu'on ne peut guère se tromper en identifiant le village actuel avec l'antique Koulon, dont Koulounieh semble avoir gardé, avec la position, l'appellation hébraïque, ou plutôt peut-être chananéenne.

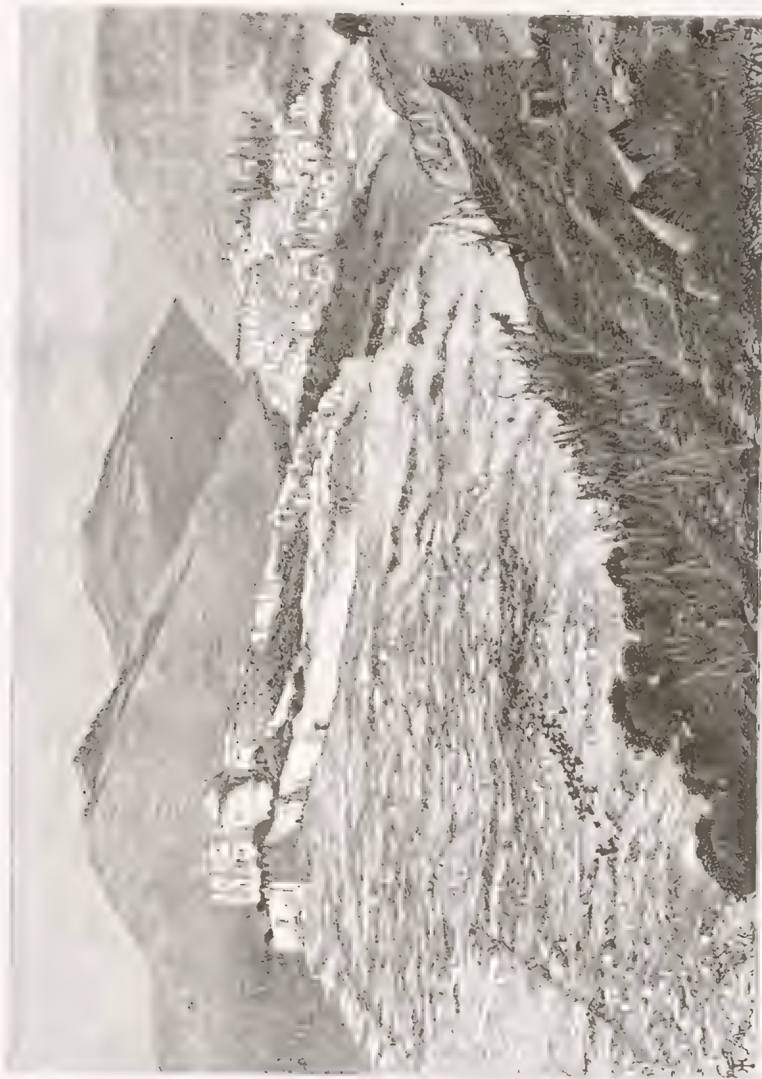
KAREM

Trois quarts d'heure de marche dans la direction du sud conduisent de Koulounieh à Aïn-Karim, appelé par les chrétiens Saint-Jean du Désert, ou Saint-Jean de la Montagne. Ce village, assis sur un petit plateau incliné, au bas d'une montagne et au-dessus d'une riante vallée, peut renfermer un millier d'habitants, parmi lesquels deux cents sont catholiques; les autres sont musulmans. Les ancêtres de ces derniers passent pour Maugrabins, c'est-à-dire pour originaires de l'Occident et principalement de l'Espagne, d'où ils auraient été expulsés sous Ferdinand le Catholique. Leurs maisons, bien que grossièrement construites, offrent toutefois un aspect un peu moins misérable que dans certaines autres localités. Ils sont cultivateurs ou occupés à différents métiers. Leurs femmes vont vendre à Jérusalem le produit de leur travail. Les flancs des montagnes qui leur appartiennent sont parsemés d'oliviers ou plantés de vignes. De nombreuses terrasses soutiennent le sol, qu'entraîneraient autrement les pluies de l'hiver. La fertile vallée dont j'ai parlé et qu'arrosent les eaux d'une fontaine appelée Aïn-Karim, laquelle a donné son nom au village, est riche en légumes de toutes sortes. On y remarque aussi quelques arbres fruitiers. Plusieurs habitants se livrent également à l'éducation des abeilles et recueillent de leurs ruches un miel très-aromatique.

A quelle localité antique répond le village d'Aïn-Karim? Le livre de Josué, au verset 60 du chapitre XVI, mentionne, dans la version des Septante, une ville du nom de Karem, parmi celles de la tribu de Juda. Ce nom signifie en hébreu *vigne,* et est identique avec le mot arabe *kerm,* qui a le même sens et qui veut dire en même temps *être généreux.* Aïn-Karim peut donc se traduire, soit par *source des vignobles,* soit par *source généreuse, abondante.* Dans tous les cas, c'est la dénomination antique de Karem qui a amené la dénomination arabe d'Aïn-Karim. Observons que le village qui nous occupe en ce moment appartient précisément au district montagneux dont il s'agit dans le verset où Karem est citée, et que

les vignobles qu'y cultivent ses habitants sont encore aujourd'hui les plus renommés de la Palestine.

Une ancienne tradition place à Aïn-Karim la naissance de saint Jean-Baptiste, et près de là, la ren-


Aïn Karim ou Karem, ou Saint-Jean de la Montagne.

contre de la Sainte Vierge et de sainte Élisabeth, qui a été consacrée par deux sanctuaires dont je vais dire quelques mots.

A l'est du village, s'élève un couvent dédié au précurseur du Messie. Agrandi de nos jours, il a deux étages que couronnent de vastes terrasses. Une partie des bâtiments est affectée à la réception des étrangers. Comme tous les monastères de la Palestine, celui-ci est solidement construit, avec des murs très-épais et des portes bardées de fer capables de résister aux attaques des Arabes. Il renferme sept moines prêtres et sept Frères, tous Espagnols. Un Père curé est chargé de la paroisse catholique; il administre les sacrements, et, en même temps qu'il est le chef naturel de ses paroissiens dans les affaires spirituelles, il s'efforce, autant qu'il le peut, de leur servir également de patron dans les choses temporelles. Un maître d'école arabe, entretenu par le couvent, fait la classe aux petits garçons.

L'église est à trois nefs; elle mesure trente-sept pas de long sur une vingtaine de large. Surmontée d'un dôme élégant que soutiennent quatre grands piliers, elle est pavée en pierres de différentes couleurs et en marbres divers constituant une sorte de mosaïque. Parmi les tableaux qui la décorent, il en est un qui représente saint Jean-Baptiste dans le désert, et que l'on attribue à Murillo. Le maître-autel est consacrée à Zacharie, père de saint Jean. A droite est une chapelle dédiée à la Visitation de la Sainte Vierge et de sainte Élisabeth. A gauche, on descend dans une chapelle souterraine par sept degrés en marbre. Sous la table en marbre de l'autel, une ouverture ronde indique l'endroit où sainte Élisabeth avait mis au monde celui qui devait être un jour le plus grand des enfants des hommes. Cinq bas-reliefs en marbre blanc, encadrés dans le mur en demi-cercle, et dont l'effet est rehaussé par un fond noir, représentent les principaux événements de la vie de saint Jean-Baptiste : la Visitation de la Sainte Vierge, la Naissance du Saint, sa Prédication dans le désert, le Baptême qu'il donne à Notre-Seigneur, enfin sa Décollation. Ces sculptures sont justement estimées. Six lampes, continuellement allumées, répandent une douce clarté dans cette crypte, qui est désignée sous le nom de sanctuaire de la Nativite de saint Jean-Baptiste. La fondation première de cette église a été attribuée, comme celle de beaucoup d'autres édifices religieux de la Terre sainte, à l'auguste mère de Constantin; mais cette assertion ne repose sur aucun témoignage contemporain ni même voisin de l'époque où vivait sainte Hélène, et l'on ne peut sans témérité y asseoir, comme sur une base certaine, aucune affirmation sérieuse. La date donc de la construction primitive de cette église nous est inconnue. Mentionnée par de nombreux pèlerins du douzième et du treizième siècle, elle fut ensuite abandonnée par les chrétiens, et servit longtemps d'étable et d'écurie aux habitants du village, qui y mettaient leurs troupeaux et leurs bêtes de somme. En 1579, les Franciscains obtinrent la propriété de cette église. Néanmoins, ils n'habitaient point le village et se contentaient de venir annuellement de Jérusalem célébrer la messe dans ce sanctuaire, le jour anniversaire de la fête de saint Jean-Baptiste. Quelques années plus tard, il retomba au pouvoir des indigènes. En 1621, le R. P. Thomas de Novare, alors custode de Terre sainte, parvint, à force de démarches et surtout d'argent, à reconquérir cette même église. Arrachée ensuite encore une fois aux Franciscains par les habitants d'Aïn-Karim, elle redevint une étable. En 1672, le marquis de Nointel, ambassadeur de France auprès de la Sublime Porte, obtint du sultan de Constantinople un firman qui autorisait les Franciscains à rentrer en possession de ce précieux sanctuaire. Ils dépensèrent des sommes considérables pour le réparer; puis ils bâtirent à côté un couvent pour eux-mêmes et un hospice pour les étrangers. Forcés, en 1679, de se retirer, ils durent attendre encore quelques années avant de devenir définitivement maîtres de ce qui leur avait été solennellement octroyé par le firman de 1672. En 1693, ils entreprirent une reconstruction de leur cloître, dont ils augmentèrent les dépendances. Ils embellirent aussi l'église. D'autres réparations et adjonctions ont été exécutées depuis, notamment dans ces dernières années.

A quelques centaines de pas du monastère, sur la route qui conduit au sanctuaire de Sainte-Élisa-

beth ou de la Visitation, est la belle et abondante fontaine d'Aïn-Karim, qui a donné son nom au village ou, du moins, qui porte la même désignation. Les chrétiens la nomment la *Fontaine de la Vierge*, parce que la Sainte Vierge, pendant son séjour de trois mois auprès de sainte Élisabeth, sa cousine, a dû boire de son eau. Au-dessus de la voûte qui la recouvre est un petit sanctuaire musulman, presque entièrement ruiné, mais où les indigènes mahométans vont encore faire leurs prières. L'eau de cette fontaine est excellente; elle forme un ruisseau qui fertilise la vallée dont j'ai déjà fait



Église Saint-Jean, a Aïn-Karim.

mention. Cinq cents pas plus loin, en côtoyant cette vallée vers la droite et des collines vers la gauche, on arrive par une douce montée au sanctuaire de Sainte-Élisabeth. C'était, il y a vingt et un ans, une chapelle à moitié ruinée, où les Franciscains venaient annuellement célébrer la messe le jour de la Visitation. Le 21 février 1860, à la suite d'une pluie torrentielle, elle s'écroula presque complétement. L'année suivante, les Révérends Pères résolurent de relever cet antique oratoire. Après les premiers déblais, on reconnut que le rocher contre lequel il était adossé était creux et rempli seulement par une grande quantité de matériaux. On le dégagea de ces décombres, et l'on découvrit une chapelle qui était formée, partie par le rocher et partie par de fortes murailles, sur les-

quelles reposait une autre chapelle supérieure. Les murs, ainsi que la voûte, étaient décorés autrefois de peintures qui sont maintenant très-effacées. Un enfoncement voûté dans les parois de droite, près de l'entrée, est signalé par la tradition comme étant la cachette où, pendant quelque temps, saint Jean aurait été dérobé, après sa naissance, aux recherches sanguinaires d'Hérode, lorsque celui-ci ordonna le massacre des Innocents. Ces deux sanctuaires superposés et appelés par les indigènes du nom commun de Mâr-Zachariâ (saint Zacharie), passent pour avoir succédé à une maison de campagne appartenant à ce saint personnage, maison divisée en deux étages, dont l'un aurait été témoin de l'entrevue de la Sainte Vierge et de sainte Élisabeth, et l'autre de la circoncision de saint Jean-Baptiste. Dans le premier aurait eu lieu la scène touchante rapportée par saint Luc (ch. I, ℣ 40 et suivants).

En souvenir du sublime cantique du *Magnificat,* sorti en cet endroit, il y a plus de dix-huit siècles, de la bouche et du cœur de la Sainte Vierge, les pèlerins ont coutume de le réciter dans ce sanctuaire, de même qu'au milieu des ruines de la chapelle supérieure ils redisent les belles et prophétiques paroles du prêtre Zacharie, qui commencent par ces mots : *Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple !*

A ces deux chapelles était jadis attenant un couvent dont il reste encore quelques débris. Plusieurs voûtes et les murs d'enceinte en sont encore en partie debout; ils sont d'une extrême épaisseur. Des croisées en forme de meurtrières indiquent que tout dans la construction avait dû être calculé pour la défense. A l'intérieur de ce couvent, une source intarissable, dite de sainte Élisabeth, est recueillie dans une citerne.

A une faible distance de ce double sanctuaire, les Dames de Sion possédaient à Aïn-Karim, il y a une vingtaine d'années, un premier établissement assez modeste, où elles élevaient une trentaine d'orphelines, originaires pour la plupart du Liban. Depuis, le R. P. Marie de Ratisbonne leur a bâti près du village, sur un autre emplacement plus favorable, une vaste et belle maison avec une gracieuse chapelle et des jardins bien cultivés en terrasse. Aussi le nombre de leurs jeunes pensionnaires s'est-il augmenté, et là, comme à Jérusalem, elles secondent, avec un zèle et un dévouement qu'on ne saurait trop louer, les vues élevées et généreuses de leur pieux directeur.

Le village d'Aïn-Karim, à cause de la grande mémoire de saint Jean-Baptiste qui y est attachée, est généralement désigné par les chrétiens du pays sous le nom de Saint-Jean de la Montagne, par allusion à ce verset de saint Luc : « Marie partit en ce même temps et s'en alla en toute hâte vers les montagnes, en une ville de Juda. »

Cette ville de Juda, c'est-à-dire appartenant à la tribu de Juda et non mentionnée d'une manière plus explicite et sous son nom propre, ne serait autre, d'après une tradition très-répandue, que le village même d'Aïn-Karim. Néanmoins plusieurs critiques, à l'exemple du docte Reland, émettent une opinion différente; suivant eux, il ne faudrait pas traduire, comme on le fait ordinairement, les derniers mots du verset de saint Luc par : *en une ville de Juda,* mais : *en la ville de Juda,* et ils reconnaissent cette ville de Juda dans celle de Ioutah du livre de Josué, aujourd'hui Ioutta, au sud d'Hébron. Ce serait donc dans ce dernier village, et non plus à Aïn-Karim, qu'il faudrait chercher la patrie de saint Jean-Baptiste et la ville où résidaient Zacharie et sainte Élisabeth, lorsque la Sainte Vierge vint de Nazareth y visiter sa cousine.

Mais cette conjecture me paraît sujette à plusieurs objections. D'abord, bien que le mot hébreu Ioutah offre une ressemblance qu'on ne peut méconnaître avec le mot grec Ἰούδα, néanmoins, si l'on examine comment ce même mot a été rendu par les Septante, on verra que, les deux fois où il est cité dans la Bible, il est traduit en grec, la première fois par Ἰτάν, et la seconde par Τανύ. En latin, la Vul-

gate le rend dans un cas par Iota, et dans l'autre par Ieta. Dans l'*Onomasticon,* Eusèbe désigne cette même ville par le nom de Ἰεττάν, et saint Jérôme, son traducteur, par celui d'Ietan. En second lieu, si la ville d'Ioutah eût été la patrie de saint Jean-Baptiste et eût servi de théâtre à la rencontre de la Sainte Vierge et de sainte Élisabeth, il est à croire que, soit Eusèbe, soit saint Jérôme, à propos de cette ville, n'eussent pas manqué, dans l'*Onomasticon,* d'ajouter ces deux importantes circonstances au nom de cette localité, ce que ni l'un ni l'autre n'ont fait. Enfin, bien que la tradition qui place à Aïn-Karim la naissance de saint Jean-Baptiste et près de là la rencontre de la Sainte Vierge et de sainte Elisabeth ne puisse pas se suivre au delà du moyen âge, ce n'est pas une preuve pour cela qu'elle soit fausse. Pour l'infirmer, il faudrait des témoignages précis et irréfutables, remontant à une époque antérieure et fixant ailleurs le lieu de ces deux mémorables événements. Or, ces témoignages n'existent pas, que je sache.



FONTAINE D'AÏN-KARIM.

Aïn-Karim est souvent appelé aussi par les chrétiens Saint-Jean du Désert, parce que l'on montre dans le voisinage, à quatre kilomètres de distance vers l'ouest, une grotte célèbre, dite de Saint-Jean. Cette grotte, à laquelle on parvient par quelques degrés, mesure sept mètres vingt-cinq centimètres de long sur trois mètres vingt-cinq centimètres dans sa plus grande largeur; sa hauteur

est de deux mètres soixante centimètres. Au fond, un autel a été construit par les soins de Mgr Valerga. Il consiste en quelques plaques de marbre placées sur le banc rocheux qui, d'après la tradition, servait jadis de lit au Précurseur du Messie. Du côté de l'ouest, on remarque deux ouvertures pratiquées dans les parois du rocher, l'une petite, en forme de meurtrière, l'autre plus grande et carrée, donnant sur une espèce de balcon sans garde-fou qui domine le ravin profond de l'Oued es-Sathaf, ainsi désigné en cet endroit à cause du village de ce nom, qui s'élève sur les pentes de la montagne opposée. Une source, l'Aïn el-Habis, coule près de la grotte. Une construction ruinée, qui a pu être un sanctuaire avec quelques dépendances, l'avoisine. Je signalerai aussi deux ou trois beaux caroubiers qui croissent auprès. On sait que cet arbre est appelé en allemand *Johannisbrodbaum* (arbre du pain de saint Jean), parce que l'on croit que ce saint personnage se nourrissait de ses fruits. Les fruits du caroubier, en effet, servent en Afrique et en Orient à la nourriture des pauvres. Ils en mâchent la pulpe, qui a quelque chose de sucré.



Puits de Zacharie et d'Élisabeth, à Aïn-Karim.

A quelques minutes de là, un petit sanctuaire, nouvellement rebâti, renferme, dit-on, le tombeau de sainte Élisabeth. Or, tout l'espace qui s'étend entre Aïn-Karim et les deux oratoires que je viens de mentionner est désigné vulgairement sous le nom de désert de Saint-Jean. Le fils de Zacharie semble avoir habité deux déserts, l'un, celui qui avoisine Aïn-Karim, où il a vécu d'abord jusqu'à l'époque de sa manifestation; l'autre, sur les bords du Jourdain, où il a prêché la pénitence et baptisé tous ceux qui de Jérusalem, de tous les coins de la Judée et des environs du fleuve, accouraient autour de lui, attirés par sa vie austère et par la puissance de sa parole.

AIN EL-HANIEH

A trois quarts d'heure de marche au sud d'Aïn-Karim, près des bords de l'Oued el-Ouard (la vallée des Roses), coule une fontaine célèbre appelée Aïn el-Hanieh. L'eau tombe en cascade d'un conduit antique que surmonte une petite rotonde demi-circulaire dont la voûte est détruite et qui, dans sa partie antérieure, est ornée de deux pilastres à chapiteaux corinthiens. Au centre de la rotonde, on remarque une niche qui a dû jadis probablement renfermer une statue. Cette simple mais élégante construction a été bâtie en pierres de taille très-régulièrement agencées entre elles, et est certainement antérieure à l'époque arabe, peut-être même à l'époque byzantine. Au lieu de donner l'idée d'un oratoire chrétien, on la prendrait de préférence pour un édifice païen. Elle est adossée à une colline plantée de figuiers et de vignes, et divisée en plusieurs enclos. Dans l'un de ces jardins, on observe deux fûts de colonnes en pierre encore debout et un troisième presque entièrement enseveli. Ces colonnes, ainsi qu'une quatrième dont le fût renversé gît sur les bords de la route, au bas du jardin, appartenaient à une église aujourd'hui totalement détruite, et qui avoisinait la fontaine en la dominant.



Aïn el-Hanieh, dans la vallée des Roses.

L'Aïn el-Hanieh passe parmi les chrétiens du pays pour être celle dont il est question dans les *Actes des Apôtres* (ch. VIII), et où saint Philippe aurait baptisé l'eunuque de la reine d'Ethiopie. Cette tradition, je l'avoue, est comme consacrée par un long usage;

mais, dans ma *Description de la Judée,* j'ai montré à propos de l'Aïn ed-Diroueh que cette dernière source, située sur la route de Gaza, non loin des ruines de Beth-Zour, est celle qu'indiquent très-nettement le Pèlerin de Bordeaux, Eusèbe et saint Jérôme, comme étant la fontaine dont il s'agit dans le passage des *Actes des Apôtres* relatif au baptême de l'eunuque éthiopien, et que par conséquent ces témoignages, émanant d'auteurs beaucoup plus rapprochés de l'origine même des premières traditions chrétiennes de la Palestine, doivent l'emporter dans la balance sur d'autres témoignages, très-nombreux sans doute, mais de date bien plus récente, puisqu'ils ne remontent guère au delà de l'époque des Croisades. En outre, les circonstances mêmes du récit des *Actes des Apôtres* sur ce point semblent s'opposer matériellement à l'hypothèse qui place à l'Aïn el-Hanieh le lieu de ce baptême. Le texte sacré nous dit, en effet, que l'eunuque de la reine d'Éthiopie était sur un char. Or, la route qui passe près de l'Aïn el-Hanieh ne paraît pas avoir jamais été carrossable. Celle, au contraire, à côté de laquelle coule l'Aïn ed-Diroueh, conserve encore çà et là les traces d'un ancien pavage. Que si l'on invoque en faveur de l'authenticité de la tradition concernant l'Aïn el-Hanieh la présence, dans le voisinage de cette fontaine, de quelques colonnes ayant appartenu à une ancienne église, élevée autrefois en l'honneur de saint Philippe pour conserver la mémoire du baptême conféré par cet apôtre à l'eunuque éthiopien, on retrouve de même, au-dessus de l'Aïn ed-Diroueh, les restes encore très-reconnaissables d'une ancienne basilique chrétienne à laquelle, à plus juste titre, on peut rattacher un pareil souvenir.

MIZPAH

Transportons-nous maintenant à quatre kilomètres au nord de Jérusalem et faisons halte un instant à Chafath. Ce village, situé sur un plateau élevé, d'où l'on découvre parfaitement les coupoles et les minarets de Jérusalem, compte cent cinquante habitants. Les maisons sont pour la plupart assez anciennes et intérieurement voûtées. L'une, qui porte encore aujourd'hui le nom d'*El-Keniseh* (l'Église), offre les restes d'un sanctuaire chrétien tourné vers l'orient, dont les fenêtres étaient ogivales et qui, vraisemblablement, date du moyen âge. Près de là gisent les débris d'un bâtiment que les habitants appellent *Deir el-Mahrouk* (le Couvent brûlé). A une faible distance de ces ruines est un *birket* ou bassin, long de douze pas sur six de large. Bien que creusé dans le roc, il avait été revêtu intérieurement d'un ciment épais dont une partie existe encore. L'opinion la plus probable est que le village de Chafath a remplacé et rappelle par son nom la célèbre et antique ville de Mizpah de Benjamin, dans la Vulgate, Maspha, que d'autres voyageurs, mais à tort selon moi, identifient avec Neby-Samouïl, qui me paraît être l'ancienne Ramathaïm-Sophim, patrie du prophète Samuel, voisine, à la vérité, mais néanmoins distincte de Mizpah. Mizpah signifie en hébreu un *lieu d'où l'on voit*, un *observatoire élevé*. Tel est le sens également de Chafath. Il y a donc entre les deux appellations hébraïque et arabe un rapport frappant et incontestable.

La ville de Mizpah est mentionnée pour la première fois dans le livre de Josué, où elle est citée comme appartenant à la tribu de Benjamin. A l'époque de Samuel, c'était l'un des endroits où ce prophète jugeait Israël et où avaient lieu les grandes assemblées du peuple. Ce fut là que, vaincus par les remontrances de Samuel et abjurant le culte de Baal et d'Astaroth, les Israélites firent pénitence devant le Seigneur et accomplirent un jeûne solennel. Ce fut là aussi qu'attaqués par les Philistins, pendant que Samuel offrait un holocauste à l'Éternel, ils remportèrent sur eux une victoire décisive.

Plus tard, l'an 940 avant Jésus-Christ, Mizpah fut fortifié par Asa, roi de Juda. Après la prise et la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor (588 avant Jésus-Christ), Godolias, fils d'Ahicam, fut préposé par ce prince à la tête des malheureux restes du peuple d'Israël. Il se fixa à Mizpah, où le prophète Jérémie vint le rejoindre. Mais bientôt il tomba sous les coups d'Ismaël, fils de Nathanias, envoyé par le roi des Ammonites avec un certain nombre de sicaires pour le surprendre et le massacrer. Avec lui succombèrent tous les Juifs et tous les Chaldéens qui se trouvaient alors à Mizpah. Le surlendemain, Ismaël égorgea sans pitié soixante-dix habitants de Sichem, de Silo et de Samarie, qui



Chafath (Mizpah de Benjamin).

s'avançaient portant dans leurs mains de l'encens et des offrandes, afin de les présenter dans la maison du Seigneur. Quand il les eut tués avec le secours de ses gens, il fit jeter leurs cadavres dans un réservoir construit par le roi Asa. Cette piscine est probablement celle que j'ai signalée à Chafath.

Le livre II d'Esdras nous montre ensuite les habitants de Mizpah concourant, après le retour de la captivité, au rétablissement des murs de Jérusalem.

L'an 165 avant Jésus-Christ, Judas Macchabée, vainqueur d'Apollonius et de Séron, mais bientôt menacé par Gorgias, qui, à la tête d'une autre armée plus redoutable encore, avait établi son camp à Nicopolis, tout prêt à marcher sur Jérusalem, convoqua le peuple à Mizpah. Là, dans cet antique lieu de prière, les Juifs, à l'exemple de Judas, pour se préparer à soutenir dignement la grande lutte qui les attendait, commencèrent à se sanctifier en se couvrant de cilices et en se livrant au jeûne, à l'oraison et à la lecture des saintes Écritures. Depuis cette dernière assemblée solennelle, Mizpah disparaît de l'histoire, et cette localité célèbre tombe dans un oubli si profond, que l'emplacement même qu'elle occupait a été longtemps méconnu.

GIBEAH DE SAÜL — ANATHOTH RAMAH DE BENJAMIN

Quinze cents mètres au nord-est de Chafath, une colline isolée porte aujourd'hui le nom de Tell el-Foul (la colline des Fèves). Elle est cultivée d'étage en étage. Sur la plate-forme supérieure, on remarque les restes d'une ancienne tour rectangulaire. Au nord et au bas de ce monticule, s'étendent le long de la route conduisant de Jérusalem à Naplouse, pendant l'espace de plusieurs centaines de mètres, des ruines assez indistinctes, au milieu desquelles on observe quelques gros blocs et des citernes creusées dans le roc. Elles appartiennent à la même localité antique dont la colline était l'acropole naturelle, que l'art avait ensuite fortifiée. Comment s'appelait jadis cette localité? La dénomination purement arabe qu'elle porte maintenant ne nous met nullement sur la voie de celle qu'elle portait autrefois. Mais Robinson a prouvé par des arguments qui me paraissent décisifs, qu'il faut reconnaître en cet endroit l'ancienne Gibeah de Benjamin.



Tell el-Foul.

Le livre de Josué mentionne pour la première fois cette ville parmi celles de cette dernière tribu. Plus tard, sous les Juges, elle acquit une triste célébrité par l'outrage indigne que plusieurs de ses

habitants firent subir à la femme du lévite d'Éphraïm, crime qui attira l'extermination, non-seulement de la ville où il avait été commis, mais encore de la tribu presque tout entière de Benjamin, à laquelle elle avait été adjugée. Quelques siècles plus tard, Gibeah est citée dans la Bible comme étant la patrie de Saül, qui y avait sa maison et qui l'habita encore après qu'il eut été sacré roi par Samuel. Depuis lors, elle prit le nom de Gibeah de Saül. Sous le règne de David, une famine ayant désolé pendant trois ans la Palestine, ce prince consulta l'oracle du Seigneur, qui lui répondit que cette calamité avait pour cause le crime de Saül et de sa maison sanguinaire, qui avait persécuté et massacré les Gabaonites, malgré la sauvegarde que Josué leur avait accordée. David, ayant convoqué les Gabaonites, leur demanda quelle satisfaction ils réclamaient. Ceux-ci, désireux d'anéantir la maison de leur persécuteur, insistèrent pour qu'on leur livrât sept



Anata (Anathoth).

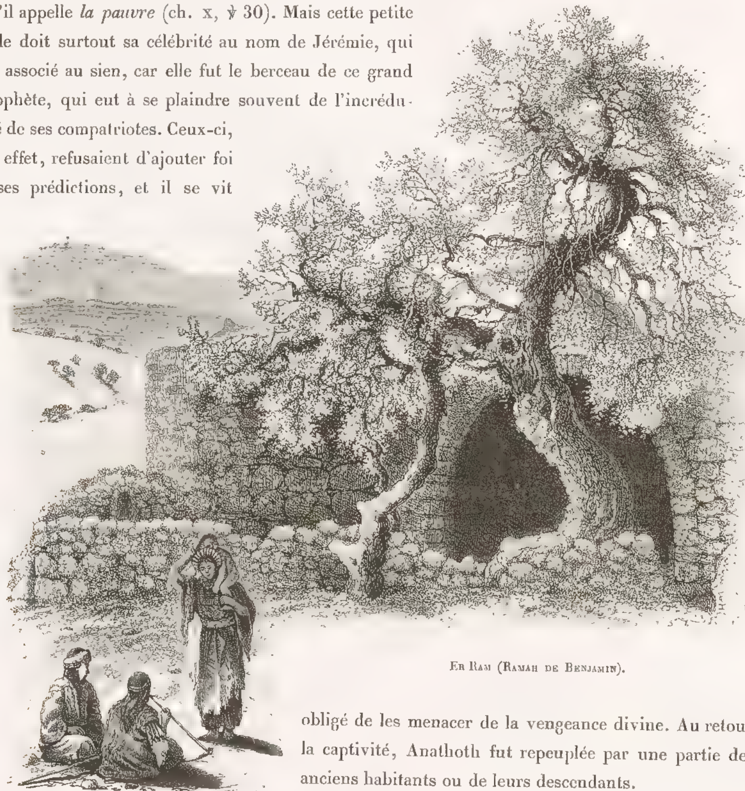
des descendants de Saül, afin de les mettre en croix à Gibeah.

Cette ville existait encore à l'époque du siége de Jérusalem par Titus. C'était alors un simple village, comme nous l'apprenons par Josèphe, qui le place à trente stades de Jérusalem, chiffre suffisamment exact et qui contribue à fixer à Tell el-Foul l'antique Gibeah de Benjamin ou Gibeah de Saül. A l'époque de saint Jérôme, elle était rasée complétement.

Si de Tell el-Foul on se dirige vers l'est-sud-est, on arrive au bout de trente-cinq minutes de marche au village d'Anata. Situé sur une colline, il renferme deux cents habitants. Une dizaine de maisons sont de date assez récente ; d'autres, très-délabrées, ont été bâties avec des matériaux antiques trouvés certainement sur place. Des citernes, des caveaux creusés dans le roc et quelques tronçons de colonnes proviennent également de l'ancienne cité à laquelle Anata a succédé et dont le nom d'Anathoth survit dans la dénomination actuelle. En 1874, des

fouilles pratiquées en cet endroit ont mis à jour les restes d'une vieille église pavée en mosaïque.

Anathoth est mentionnée dans le livre de Josué et dans les Paralipomènes parmi les villes de Juda attribuées aux prêtres. Ce fut la ville natale de Jéhu, l'un des vaillants hommes qui s'attachèrent à la personne de David lorsqu'il fuyait devant Saül, et qui contribuèrent à l'établir roi à Hébron. Salomon, à peine monté sur le trône, pour punir le pontife Abiathar, qui avait favorisé le parti d'Adonias, le priva du sacerdoce et le relégua à Anathoth, sa patrie. Isaïe, dans le passage où il trace la marche de Sennachérib sur Jérusalem, fait mention d'Anathoth, qu'il appelle *la pauvre* (ch. x, ℣ 30). Mais cette petite ville doit surtout sa célébrité au nom de Jérémie, qui est associé au sien, car elle fut le berceau de ce grand prophète, qui eut à se plaindre souvent de l'incrédulité de ses compatriotes. Ceux-ci, en effet, refusaient d'ajouter foi à ses prédictions, et il se vit obligé de les menacer de la vengeance divine. Au retour de la captivité, Anathoth fut repeuplée par une partie de ses anciens habitants ou de leurs descendants.



Er Ram (Ramah de Benjamin).

Au nord de Tell el-Foul, à la distance de trois kilomètres, on atteint le pied de la colline d'Er-Ram. Les flancs rocheux de cette hauteur ont été jadis exploités comme carrière. Sur le point culminant, on observe les débris d'une ancienne tour, actuellement divisée en plusieurs habitations particulières. Un peu plus bas est une mosquée qui remplace une église chrétienne, dont elle occupe le chœur; les habitants y vénèrent la mémoire du cheikh Hasen. En parcourant le village, qui ne compte guère plus de deux cents âmes, on remarque de nombreuses pierres de taille, évidemment antiques, encastrées dans des bâtisses grossières, d'apparence musulmane.

Er-Ram, comme son nom et sa position le démontrent, est l'antique Ramah, et avec l'article défini, Ha-Ramah, qui appartenait à la tribu de Benjamin. Dans l'histoire du lévite d'Éphraïm, Ramah est

citée comme étant au delà de Gibeah, en venant de Jérusalem. Effectivement, telle est la position d'Er-Ram par rapport à Tell el-Foul, jadis Gibeah. Plus tard, sous le règne d'Asa, roi de Juda, Baasa, roi d'Israël, s'empara de Ramah, ville située sur la frontière des deux États, et entreprit de la fortifier, afin de fermer de ce côté les issues du royaume d'Asa. Asa, pour empêcher l'établissement de cette forteresse, acheta par de riches présents l'alliance de Ben-Hadad, roi de Syrie, qui résidait à Damas. Ben-Hadad envahit aussitôt le nord de la Palestine, et força ainsi Baasa de retourner au plus vite sur ses pas pour repousser cette invasion. Asa, débarrassé de son ennemi, s'empara de Ramah, détruisit les fortifications commencées et en employa les matériaux à celles de Gibeah de Benjamin et de Mizpah. Après la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, Ramah devint un dépôt de prisonniers, qui de là étaient transportés à Babylone. Au retour de la captivité, elle fut réhabitée. Eusèbe la signale à six milles au nord de Jérusalem, ce qui est très-exact. A l'époque de saint Jérôme, ce n'était plus qu'un simple village de peu d'importance, comme aujourd'hui.

GEBA

Deux kilomètres et demi séparent Er-Ram au sud de Djeba au nord-est. Ce village, assis sur le haut d'une autre colline, a également une population d'environ deux cents habitants. Beaucoup de maisons sont renversées ; une trentaine seulement sont encore debout. Sur le point culminant du plateau qu'elles occupent, on observe un petit fort dont les assises inférieures sont sinon antiques, du moins composées de pierres de taille qui le sont. Çà et là, des citernes et des caveaux creusés dans le roc datent évidemment de l'antiquité. Il en est de même d'un mur d'enceinte en gros blocs rectangulaires dont quelques vestiges sont encore reconnaissables. Djeba est l'ancienne Geba, en latin Gabaa, Gabae et Gebae, cité de la tribu de Benjamin, qui avait été adjugée aux prêtres avec ses faubourgs.

Le livre Ier des Rois nous apprend que les Philistins, sous le règne de Saül, avaient à Geba un poste que Jonathas, fils de ce prince, repoussa.

Dans le livre IV des Rois, il est dit que Josias détruisit et profana tous les hauts lieux, depuis Geba jusqu'à Bersabée. Ces deux noms de villes indiquent les deux extrémités, l'une septentrionale, l'autre méridionale, du royaume de Juda. L'Oued-Soueinit, qui serpente au nord de Djeba, est, en effet, une ligne de démarcation profonde, très-propre à délimiter de ce côté le royaume de Juda de celui d'Israël. Le passage célèbre d'Isaïe (ch. x) dans lequel la marche de Sennachérib sur Jérusalem est marquée d'avance, étape par étape, à son approche de la Ville sainte, mentionne Geba immédiatement après Mikhmach, comme séparée de cette dernière place par une gorge difficile à traverser, puisque Sennachérib laissa son bagage à Mikhmach. Ce défilé important étant commandé du côté du royaume de Juda par Geba, le roi Asa avait autrefois fortifié cette ville, en se servant des pierres et des bois réunis par Baasa, roi d'Israël, pour élever une forteresse à Ramah.

Geba fut réhabitée au retour de la captivité, ainsi que cela résulte du livre Ier d'Esdras, qui la cite avec Ramah sa voisine :

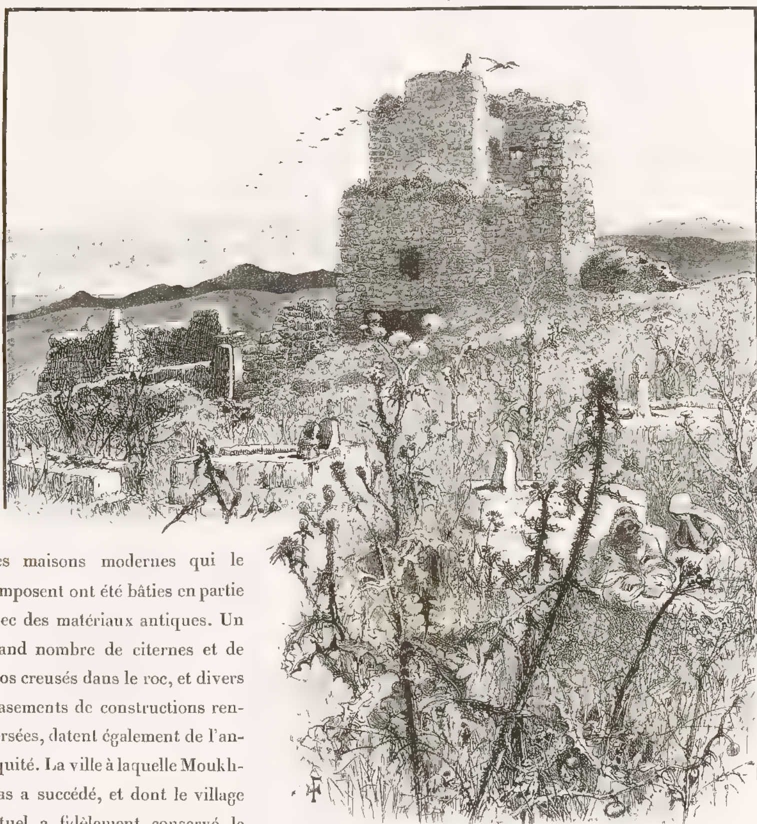
« *Filii Rama et Gabaa, sexcenti viginti unus.* »

« Les fils de Ramah et de Gabaa, au nombre de six cent vingt et un. »

Il faut la distinguer de Gibeah de Saül dont j'ai parlé plus haut, et avec laquelle on l'a souvent confondue.

MIKHMACH

En traversant au nord de Djeba le ravin abrupt et très-encaissé de l'Oued-Soueinit, et en gravissant ensuite vers le nord-est des pentes plus ou moins roides, on parvient bientôt au village de Moukhmas. Il couvre une colline qui s'élève entre ce dernier oued au sud et l'Oued el-Hayeh au nord et à l'est.



DJEBA (GEBA)

Les maisons modernes qui le composent ont été bâties en partie avec des matériaux antiques. Un grand nombre de citernes et de silos creusés dans le roc, et divers arasements de constructions renversées, datent également de l'antiquité. La ville à laquelle Moukhmas a succédé, et dont le village actuel a fidèlement conservé le nom, s'appelait en hébreu Mikhmach, en latin Machmas. Il en est question pour la première fois à l'époque de Saül. Un poste de Philistins s'y était établi, tandis que Saül et Jonathas, son fils, avec le peuple qui s'était rallié à eux, occupaient au sud, au delà d'un ravin considérable, la colline de Geba. La Bible nous raconte alors l'exploit héroïque de Jonathas et de son écuyer, qui, franchissant seuls la gorge profonde qui les séparait des Philistins, escaladèrent hardiment à travers les rochers la hauteur de Mikhmach, fondirent

sur les avant-postes ennemis, tuèrent une vingtaine de Philistins et semèrent partout la fuite et



Défilés de Moukhmas, l'ancienne Mikhmach.

l'épouvante. Il n'est plus fait mention dans les siècles suivants de Mikhmach avant la prédiction d'Isaïe, qui, prophétisant la marche de Sennachérib sur Jérusalem, annonce qu'il laissera son bagage

à Mikhmach. Cette ville fut réhabitee au retour de la captivité, comme le témoignent les deux livres d'Esdras. Plus tard, Jonathas Macchabée la choisit pour sa résidence et pour le siége de son administration. A l'époque d'Eusèbe et de saint Jérôme, c'était encore un bourg important, éloigné de neuf milles de Jérusalem et voisin de Ramah. Au moyen âge, sa position véritable était méconnue, car on identifiait alors Moukhmas avec El-Bireh, l'ancienne Beeroth.

AÏ

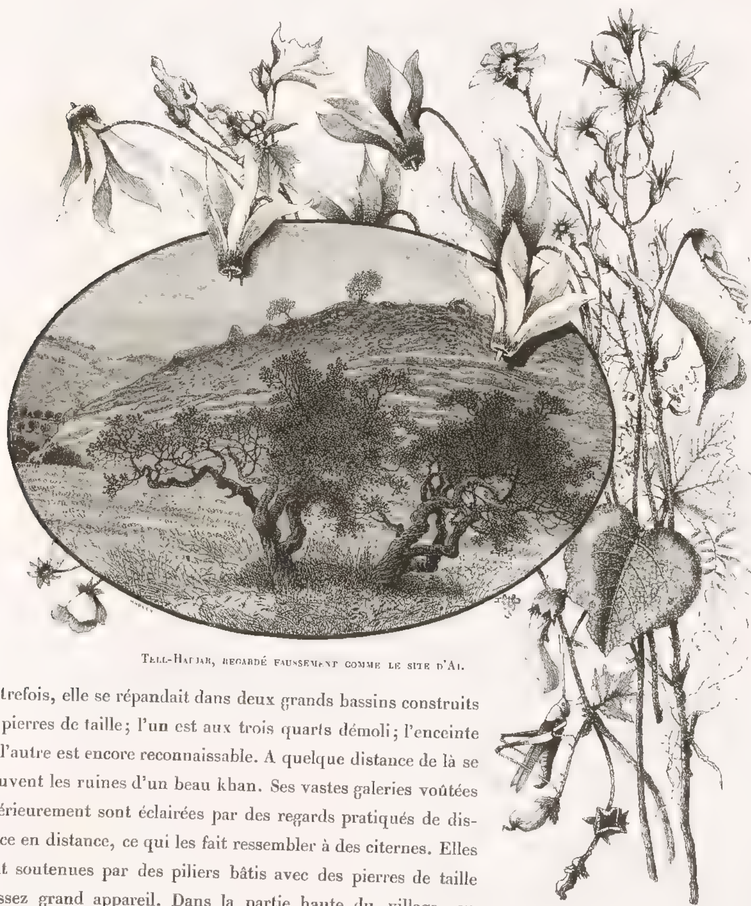
La position d'Aï est controversée. Les uns la placent à Tell el-Hadjar, colline escarpée qui doit son nom à un amas de pierres informes de petites dimensions qui en couronnent le plateau supérieur; ce sont les restes d'habitations détruites de fond en comble; mais cette colline, à mon avis, n'a jamais pu servir d'assiette qu'à un simple village, et non à une ville de l'importance d'Aï. Aussi j'incline beaucoup plutôt vers l'opinion de ceux qui reconnaissent les ruines de cette antique cité dans celles d'El-Koudeireh, situées à deux kilomètres au sud-est de Tell el-Hadjar et à deux kilomètres et demi au nord-ouest de Moukhmas. De nombreuses citernes, plusieurs bassins, des tombeaux creusés dans le roc, les arasements de maisons et d'édifices renversés épars au milieu de grandes plantations de figuiers appartenant au village actuel de Deir-Diouan, tout atteste que là s'élevait jadis une ville assez considérable qui, à cause de sa position, paraît être celle d'Aï.

Après la prise de Jéricho, Josué envoya des explorateurs pour examiner le site et la force d'Aï. Ceux-ci, à leur retour dans le camp de Gilgal, prétendirent que deux ou trois mille hommes suffiraient pour s'emparer de cette place. Trois mille hommes marchèrent donc contre Aï, mais ils lâchèrent pied aussitôt devant les habitants de la ville, qui en tuèrent un certain nombre et poursuivirent les autres jusqu'à Sabarim. A la nouvelle de cette défaite, Josué déchira ses vêtements et se prosterna devant l'arche du Seigneur. Il apprit alors que cet échec était un châtiment céleste, parce que, contrairement à l'ordre de Jéhovah, les Israélites avaient dérobé quelque chose de l'anathème de Jéricho. Quand la colère divine eut été apaisée par le supplice d'Achan et de toute sa famille, Josué entreprit une nouvelle attaque contre Aï. Il plaça plusieurs milliers d'hommes en embuscade à l'occident de la ville. Pour lui, il s'avança contre son enceinte du côté du nord, avec tout le reste de ses forces, afin d'attirer les habitants loin de leurs remparts; il feignit une fuite à la première sortie que firent ces derniers; mais, à un signal donné, le détachement posté en embuscade envahit la ville, désertée par ses défenseurs qui s'étaient précipités à la poursuite des assiégeants, et la livra aux flammes. L'armée des Hébreux cessa en même temps sa fuite simulée, et les malheureux habitants d'Aï, pressés et enveloppés de tous côtés, tant par le gros des Israélites sous la conduite de Josué, que par le détachement qui s'était emparé de leur ville, furent exterminés au nombre de douze mille. La situation d'El-Koudeireh et les ravins qui l'entourent permettent de comprendre parfaitement les différentes circonstances du récit biblique, et notamment de l'embuscade dressée à l'ouest de la ville.

Josué, maître d'Aï, la réduisit en cendres et la condamna, dit la Bible, à être un sépulcre éternel. Néanmoins, elle fut plus tard rebâtie; car le prophète Isaïe, décrivant la marche de Sennachérib sur Jérusalem, signale la ville d'Aiath, qui, d'après les noms des autres places avec lesquelles elle est mentionnée, paraît être identique avec Aï. A l'époque d'Eusèbe et de saint Jérôme, Aï était déserte et ne montrait plus que quelques ruines sur l'emplacement qu'elle avait occupé.

BEEROTH

Le village d'El-Bireh, situé à cinq kilomètres et demi à l'ouest d'El-Koudeireh, renferme huit cents habitants. Les maisons couvrent les pentes d'une colline peu élevée. Au bas de celle-ci est une fontaine très-abondante, dont l'eau est recueillie dans un petit réservoir que surmonte un sanctuaire musulman.

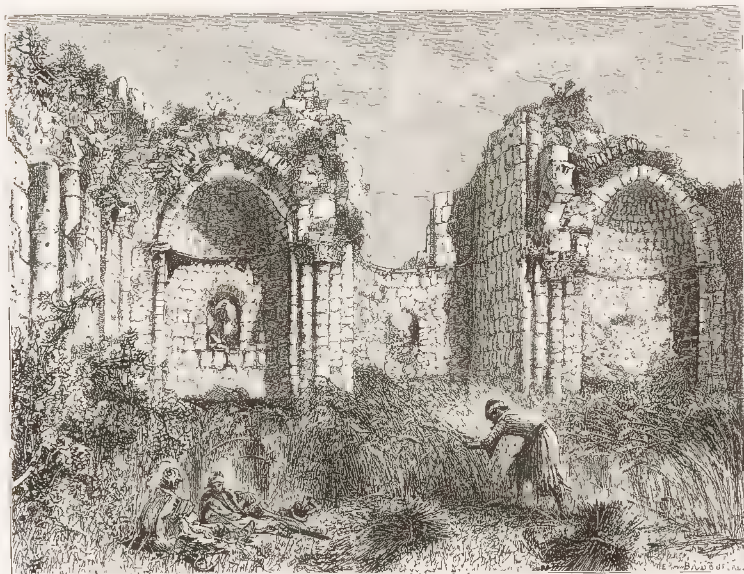


Tell-Hadjar, regardé faussement comme le site d'Aï.

Autrefois, elle se répandait dans deux grands bassins construits en pierres de taille; l'un est aux trois quarts démoli; l'enceinte de l'autre est encore reconnaissable. A quelque distance de là se trouvent les ruines d'un beau khan. Ses vastes galeries voûtées intérieurement sont éclairées par des regards pratiqués de distance en distance, ce qui les fait ressembler à des citernes. Elles sont soutenues par des piliers bâtis avec des pierres de taille d'assez grand appareil. Dans la partie haute du village, on remarque les restes d'une église qui mesure trente-deux mètres de long sur dix-huit de large. Elle forme un rectangle terminé à l'orient par trois absides. Les murs, sauf ceux de la façade, sont encore en partie debout. Elle avait trois nefs et trois absides, dont l'emplacement est actuellement livré à la culture. Ses voûtes, depuis longtemps écroulées, étaient supportées par des arcs en tiers-point. D'après

une très-ancienne tradition, cette église aurait été bâtie à l'endroit même où la Sainte Vierge et saint Joseph, revenant de Jérusalem où ils étaient allés célébrer les fêtes de Pâques, s'aperçurent de la disparition de l'Enfant Jésus, qui était resté dans le Temple au milieu des docteurs de la loi. En mémoire de la douleur que la Sainte Vierge ressentit en ce lieu, quand elle eut constaté l'absence de son divin Fils, sainte Hélène aurait donné l'ordre d'y élever une basilique qu'aurait ensuite remplacée, à l'époque des Croisades, l'église dont je parle.

Ce village est l'antique Beeroth, nom qui signifie *les puits, les citernes,* et qui provenait, sans aucun



Ruines d'une église a El-Bireh (Beeroth).

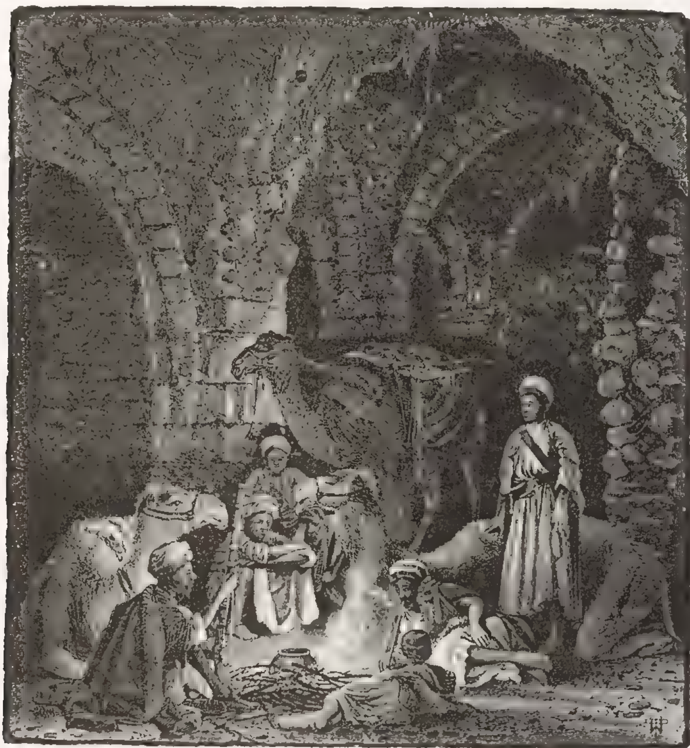
doute, de l'abondance des eaux dans cette localité et de la grandeur des bassins que sa fontaine alimentait. La désignation arabe d'El-Bireh n'est que la reproduction fidèle, avec une terminaison différente, de la dénomination hébraïque ou chananéenne. Lors de l'arrivée des Hébreux dans la Terre promise, Beeroth formait avec Gabaon, Caphira et Cariathiarim, une petite confédération qui, grâce au subterfuge imaginé par les Gabaonites, échappa à l'extermination dont elle était menacée. Cette ville fut ensuite adjugée à la tribu de Benjamin. El-Bireh étant à trois grandes heures de marche sur la route qui conduit de Jérusalem à Nazareth, et sa fontaine intarissable rendant ce lieu, de temps immémorial, la station naturelle de toutes les caravanes qui vont de la Ville sainte dans cette partie de la Galilée, on peut regarder comme très-vraisemblable la tradition qui place en cet endroit le fait rapporté par saint Luc et auquel j'ai déjà fait allusion plus haut. Cet évangéliste, à la vérité, se contente de dire, sans désigner d'une manière précise aucune localité :

« 43. Quand les jours de la fête furent passés, ils (saint Joseph et la Sainte Vierge) s'en retournèrent; mais l'Enfant Jésus demeura à Jérusalem, et ses parents ne s'en aperçurent pas.

« 44. Pensant qu'il était avec quelqu'un de leur compagnie, ils marchèrent durant un jour, et ils le cherchaient parmi leurs proches et leurs connaissances.

« 45. Et ne le trouvant pas, ils revinrent à Jérusalem pour le chercher. » (Saint Luc, ch. ii, ℣ 43-45.)

Mais ici cette expression, *un jour de marche*, indique évidemment, non pas tant le chemin que l'on peut faire en un jour, que la première journée de marche qui avait été accomplie, et attendu que cette



Ruines d'un khan a El-Bireh (Beeroth).

première étape, aujourd'hui encore pour toutes les caravanes tant soit peu nombreuses, composées d'hommes, de femmes et d'enfants, ne dépasse pas d'ordinaire El-Bireh, on est en droit de conclure que c'est bien là que les parents de l'Enfant Jésus le cherchèrent en vain parmi leurs proches et leurs amis, et que, par conséquent, la tradition que j'ai rappelée peut invoquer en sa faveur une probabilité qui approche de la certitude.

A l'époque des Croisades, Beeroth s'appelait Birra ou Mahomeria, quelquefois Mahomeria Major, pour la distinguer d'une Mahomeria Parva, située plus au sud.

BÉTHEL — RIMMON — OPHRAH

A la distance de quatre kilomètres au nord-est d'El-Bireh, on rencontre le village de Beitin, qui renferme à peine quatre cents habitants et s'élève en étages sur les pentes d'une colline. La plupart des maisons sont fort délabrées et à moitié détruites. Sur le point culminant de la colline on remarque les débris d'une tour qui a dû être plusieurs fois renversée et reconstruite, et dont les assises inférieures seules sont antiques. Dans une autre partie du village, une seconde tour de défense, aux trois quarts démolie, présente les mêmes caractères. Plus bas, on observe les restes d'une petite église chrétienne. Enfin, au pied du village, une source excellente est recueillie dans un petit réservoir circulaire situé au milieu d'un immense bassin, aujourd'hui à moitié comblé.

A sept cents mètres au sud-est de Beitin, les ruines d'un couvent fortifié et d'une église couronnent une éminence voisine sous le nom de *Kharbet el-Bordj*.

Beitin est l'ancienne Béthel, si célèbre dans les Saintes Écritures. Abraham, venant de Sichem et se dirigeant vers le sud, s'arrêta sur une montagne située à l'orient de Béthel, et là il dressa sa tente, ayant Béthel à l'occident et Aï à l'orient; il y éleva aussi un autel au Seigneur et y invoqua son nom. Cette montagne est très-probablement celle où se trouvent les ruines dites Kharbet el-Bordj. A son retour d'Égypte, ce même patriarche fit de nouveau halte près de Béthel, à l'endroit où il avait auparavant érigé un autel au Très-Haut. Plus tard, Jacob se reposa pendant une nuit non loin de la même ville et, selon toute apparence, au même endroit que son aïeul Abraham. Ayant pris une des pierres qui étaient là gisantes, il la plaça sous sa tête et s'endormit. C'est alors qu'il eut en songe la vision de cette échelle merveilleuse qui par un bout tenait à la terre, et par l'autre touchait au ciel. Des Anges du Seigneur en montaient et en descendaient les degrés.

« 16. Jacob, en s'éveillant, s'écria : Vraiment Dieu habite cet endroit, et je l'ignorais.

« 17. Et dans son effroi il dit : Que ce lieu est terrible! C'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte des cieux.

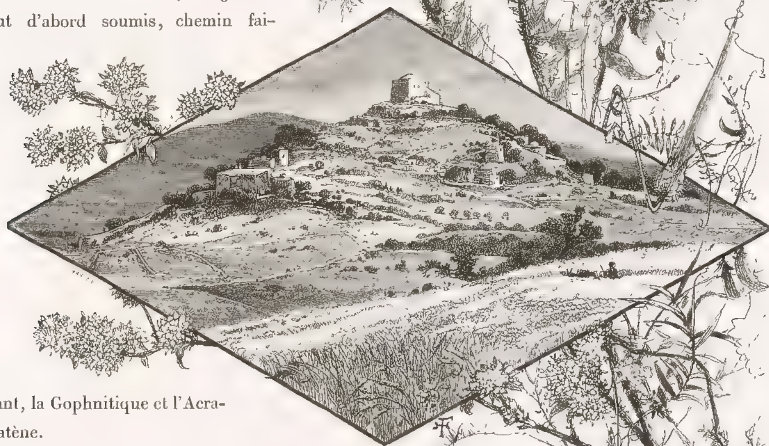
« 18. Jacob se leva donc de bon matin, prit la pierre dont il avait fait son chevet, l'érigea debout comme une stèle et y répandit dessus de l'huile.

« 19. Puis il appela Béthel (maison de Dieu) la ville qui auparavant s'appelait Louza. » (*Genèse*, ch. XXVIII, ℣ 16-19.)

De ce passage il résulte que c'est par une sorte d'anticipation que l'auteur de la Genèse, en parlant des deux stations faites en cet endroit par Abraham, mentionne la ville de Béthel. Cette ville, en effet, s'appelait alors Louza, nom qu'elle tirait probablement des plantations d'amandiers qui l'environnaient, et ce n'est qu'ultérieurement qu'elle reçut de Jacob le nom de Béthel, dans les circonstances que je viens de rapporter.

A l'époque de Samuel, Béthel était l'une des villes où ce prophète avait l'habitude de se rendre dans sa tournée annuelle pour juger Israël. Dans la suite, Jéroboam plaça un veau d'or à Dan et un autre à Béthel, afin d'empêcher ses sujets d'aller sacrifier à Jérusalem dans le Temple. Vers la fin du règne de ce prince, Abia, roi de Juda, s'empara de Béthel et des villages qui en dépendaient. Cette place fut bientôt reconquise sur Asa, roi de Juda, par Baasa, roi d'Israël. Lorsque Élie et Élisée allèrent à Béthel, il y avait dans cette ville un collége de prophètes dont les disciples s'avancèrent à leur

rencontre. Pendant qu'Élisée remontait de Jéricho à Béthel, des enfants sortis de cette ville se moquèrent de ce prophète dont la tête était chauve, en lui disant : « Monte, chauve; monte, chauve. » Élisée les ayant maudits au nom du Seigneur, deux ours sortirent d'une forêt voisine et déchirèrent quarante-deux d'entre eux. Sous le règne de Jéroboam II, Béthel était l'une des résidences royales de ce prince, comme le prouve un passage du livre d'Amos. Ce prophète prédit dans cette ville la chute d'Israël. A la fin de la captivité, Béthel fut repeuplée par des Juifs revenus de Babylone. Sous les Macchabées, elle fut fortifiée par Bacchidès. Plus tard, elle tomba au pouvoir de Vespasien, lorsque, dans sa marche de Césarée sur Jérusalem, ce général eut d'abord soumis, chemin faisant, la Gophnitique et l'Acrabatène.



Beitin (Béthel).

D'un passage d'Eusèbe tiré de l'*Onomasticon,* il résulte que Béthel n'existait de son temps qu'à l'état de simple village, à douze milles d'Aelia, c'est-à-dire de Jérusalem, distance qui est fort exacte.

Dans le même siècle, le Pèlerin de Bordeaux fait mention de cette ville, sous le nom de Bethar, et la place pareillement à douze milles de Jérusalem, à gauche de la route conduisant de Néapolis à la Ville sainte, ce qui s'accorde parfaitement avec la réalité. Saint Jérôme ajoute qu'une église y avait été bâtie à l'endroit où Jacob partant pour la Mésopotamie avait eu pendant son sommeil sa vision prophétique.

En s'avançant de Beitin directement vers l'est, à travers une région très-accidentée, on parvient, au bout d'une heure et demie de marche, au village de Rimmoun. Il compte cinq cents habitants. Les flancs calcaires de la montagne dont il occupe le sommet sont percés de citernes et de nombreuses grottes. Plusieurs de ces cavernes artificielles servent encore aujourd'hui de refuge aux bergers et à leurs troupeaux. Rimmoun, à cause de son nom et de sa position sur une hauteur escarpée qu'entourent

de trois côtés des ravins profonds, a été justement identifié avec la localité appelée dans la Bible *Sela-ha-Rimmon,* en latin *Petra Remmon,* ce qui signifie le rocher du grenadier, sans doute à cause des grenadiers dont les pentes de la montagne, dans leur partie cultivable, étaient plantées. C'est sur ce rocher, comme dans une citadelle naturelle, que les malheureux restes de la tribu de Benjamin, presque entièrement exterminée par les enfants d'Israël, se réfugièrent pendant quatre mois. Là, en effet, il était facile à une poignée d'hommes bien déterminés de se défendre contre un ennemi beaucoup plus nombreux. On leur offrit enfin la paix, et ils purent, par des unions nouvelles, réparer peu à peu les désastres de leur tribu presque totalement anéantie.



RUINES D'UNE ÉGLISE A BEITIN (BÉTHEL).

Deux kilomètres et demi au nord de Rimmoun, le village de Thayebeh couvre les pentes d'une montagne sur le point culminant de laquelle on observe les restes d'une ancienne forteresse, construite en magnifiques blocs, la plupart taillés en bossage. Ce qui en subsiste encore est divisé actuellement en plusieurs habitations particulières. Cette forteresse était elle-même environnée d'une enceinte beaucoup plus étendue, dont une partie est encore debout. Presque toutes les maisons du village sont intérieurement voûtées; quelques-unes paraissent très-anciennes. On rencontre en beaucoup d'endroits des citernes et

des silos creusés dans le roc vif qui datent certainement de l'antiquité. Thayebeh a une population de huit cents âmes qui, sauf une soixantaine de catholiques, est tout entière grecque



Village de Thayebeh, jadis Ophrah,
vu des hauteurs de Rimmoun, l'ancienne Rimmon.

schismatique. L'église grecque a été construite en partie, principalement dans ses assises inférieures, avec des matériaux antiques; l'église catholique est de fondation plus récente et est due à Mgr Valerga. Ce village a succédé à l'antique cité d'Ophrah, mentionnée dans la Bible parmi les villes de la tribu de Benjamin. Elle s'appelait également Éphrata, Éphrem, Éphraïm, Éphraïn et Éphron, toutes formes différentes du même nom, dont le mot arabe Thayebeh, qui signifie *bonne, agréable, fertile,* semble être une pure traduction. Dans le livre II des Paralipomènes, nous apprenons qu'Abia, roi de Juda, ayant défait Jéroboam, roi d'Israël, s'empara sur ce prince des villes de Béthel, de Jesana et d'Éphron. C'est à Éphrem qu'après la résurrection de Lazare, et peu de temps avant sa passion, Notre-Seigneur se retira momentané-

ment avec ses disciples. L'évangéliste saint Jean (ch. XI, ℣ 54) signale cette ville comme étant proche du désert, *prope desertum*. Or, Thayebeh est véritablement, du côté de l'est, sur le seuil du désert qui, de là, mène aux bords du Jourdain. A l'époque de la guerre des Juifs, cette même localité, nommée par Josèphe Éphraïm, tomba au pouvoir de Vespasien, qui y plaça une garnison. Les ruines de la forteresse qui couronnent le sommet de la montagne de Thayebeh prouvent que cet endroit était jadis d'une assez grande importance au point de vue militaire, ce qui a pu motiver le choix de Vespasien, dans sa marche sur Jérusalem, pour y laisser quelques troupes. Depuis lors, il n'est plus question de cette ville dans l'histoire.

GOPHNA — SILO

Huit kilomètres à l'ouest-nord-ouest de Thayebeh, dans la partie la plus large d'une fertile vallée appelée Oued el-Djib, qui court vers le nord entre deux chaînes de montagnes dont les flancs sont parsemés de figuiers, d'oliviers et de vignes, est le village de Djifna. Un certain nombre de maisons sont adossées à une colline. Une source excellente, à laquelle on descend par plusieurs degrés, y coule abondamment. Au-dessus de cette source est un établissement catholique fondé par Mgr Valerga. C'est à la fois un presbytère, une paroisse et une école. A quelque distance de là se trouvent les débris d'une ancienne église byzantine dont il ne subsiste plus qu'une partie de l'abside et deux colonnes encore en place. Elle était dédiée à saint Georges. Au milieu du village on voit les restes d'un vieux château qui ne remonte peut-être pas au delà de l'époque des Croisades, et que plusieurs familles se sont actuellement partagé. La population se réduit à trois cent vingt habitants : deux cent quarante grecs schismatiques et quatre-vingts catholiques latins.

Djifna n'est plus que le triste reste de l'ancienne Gophna, que Josèphe signale comme le chef-lieu d'une toparchie. Déjà avant cette époque, c'était une ville importante, car nous lisons dans les *Antiquités judaïques* que Cassius réduisit en servitude quatre villes dans la Judée, dont les plus puissantes étaient Gophna et Emmaüs, ensuite Lydda et Thamna. Antoine rendit plus tard la liberté aux Gophnites ainsi qu'aux habitants des autres places qui viennent d'être nommées. Titus, dans sa marche de Césarée à Jérusalem à travers la Samarie, s'arrêta une nuit à Gophna, dont son père Vespasien s'était emparé et où il avait laissé une garnison.

Transportons-nous maintenant à Siloun, l'antique Silo. Chemin faisant, nous rencontrons les villages d'Aïn-Sinia, d'Yabroud et de Silouad, dont les plantations de vignes et de figuiers sont bien entretenues; les ruines d'une vaste forteresse du moyen âge, assise sur le sommet d'une colline et appelée Bordj-Berdaouïl, du nom de l'un des Baudouin qui, à l'époque des Croisades, régnèrent sur la Palestine; la source dite Aïn el-Haramieh ou la *source des Voleurs,* qui avoisine les restes d'un grand réservoir et ceux d'une tour qui commandait le passage de l'étroite vallée où elle coule; Sindjel, dont le nom semble être une corruption de celui de saint Gilles que portait également le comte de Toulouse, l'un des principaux chefs de la première croisade; Tourmous-Aya, peut-être la Thormasia du Talmud, et les vestiges d'un ancien village, appelé Rafidieh. Nous parvenons enfin à Siloun, après trois heures de marche dans une région extrêmement accidentée et en suivant comme direction moyenne celle du nord-est. La ville qui s'élevait autrefois en cet endroit maintenant inhabité couvrait le plateau et les pentes d'une colline. Les rues étaient très-étroites. De nombreuses maisons ren-

versées jonchent partout le sol de leurs débris ; elles offrent, pour la plupart, l'apparence d'habitations arabes ; mais des caves et des citernes creusées dans le roc doivent remonter à une époque beaucoup plus reculée. Une mosquée encore debout est ombragée par un magnifique chêne vert. Elle a été bâtie tout entière avec des pierres de taille de différentes grandeurs et provenant d'édifices antérieurs.



Oued el-Dib.

Cinq cents pas à l'est-sud-est de cette mosquée, on observe les restes, beaucoup plus intéressants encore, d'un petit monument que j'incline à considérer comme une ancienne synagogue. Mesurant intérieurement douze pas sur chaque face, et tourné du nord au sud, il a été construit avec de belles pierres de taille reposant sans ciment les unes sur les autres. Au centre de la face septentrionale est une porte rectangulaire dont les pieds-droits sont surmontés d'un superbe linteau monolithe sur lequel ont été sculptés un vase à deux anses, puis, à droite et à gauche, une couronne de fleurs enfer-

mant un disque bombé, et, à chacune des deux extrémités, un autel orné de cornes aux angles supérieurs. L'intérieur de cet édifice était divisé en trois nefs, au moyen de quatre colonnes, deux de chaque côté, dont les fûts monolithes gisent à terre, ainsi que les chapiteaux corinthiens qui les couronnaient. A une époque postérieure, un mur en talus, construit avec des matériaux moins réguliers, avait été appliqué sur ce monument pour le transformer en une sorte de fortin. Ce mur est lui-même en partie renversé, sauf sur la face nord, où il flanque, à droite et à gauche, la porte d'entrée. Indépendamment de celle-ci, une seconde porte avait été pratiquée dans la face occidentale ; mais elle a été plus tard bouchée.

La nécropole de l'antique cité de Silo, dont Siloun a conservé le nom, se trouve dix minutes au nord-est de l'emplacement que celle-ci occupait. De nombreux tombeaux creusés dans le roc y affectent



SILOUN, JADIS SILO.

presque tous la forme suivante : précédés d'un vestibule cintré, ils consistent, pour la plupart, en une chambre sépulcrale, dans laquelle on pénètre par une porte rectangulaire très-basse, et qui renferme soit des fours à cercueils, soit des auges funéraires surmontées d'arceaux cintrés, soit des auges sans arceaux. Un peu plus au nord encore, coule une source abondante, l'Aïn-Siloun, dont les eaux se répandent d'abord dans un bassin carré, puis dans une vallée qu'elles fertilisent. Non loin de cette source on remarque d'énormes quartiers de rocher détachés d'une colline voisine, comme par l'effet d'un tremblement de terre. L'un d'eux renferme encore deux tombeaux à auges, surmontés chacun d'un arceau cintré et séparés l'un de l'autre par un pilastre. De tous côtés, en cet endroit, les flancs rocheux des hauteurs environnantes ont été taillés par la main de l'homme, qui les a exploités comme carrière ou creusés pour y établir une nécropole.

Lors du partage de la Terre promise, les tribus d'Israël se réunirent à Silo et y fixèrent l'arche d'alliance. C'est là qu'en présence de l'arche, le pays conquis fut tiré au sort. Dans cette distribution, Silo échut à la tribu d'Éphraïm. Après la destruction de la plus grande partie de la tribu de Benjamin par les enfants d'Israël, ceux qui avaient échappé au massacre et qui n'étaient point pourvus

de femmes obtinrent la permission d'enlever autant de filles de Silo qu'ils étaient eux-mêmes d'individus, afin de les prendre pour épouses et de ne pas laisser éteindre le nom de leur tribu. Pour cela, ils se cachèrent dans les vignes qui entouraient cette ville, et pendant que, le jour anniversaire de la fête du Seigneur, les jeunes filles de Silo commençaient des chœurs de danse, peut-être auprès de la source que je viens de signaler, ils s'élancèrent sur elles, et chacun d'eux en emmena une à titre





Porte d'une ancienne synagogue à Silo, et ruines d'un couvent fortifié dans l'Oued-Lebben.

d'épouse. C'est à Silo que s'écoula l'enfance de Samuel, près du grand prêtre Héli, dans la maison du Seigneur. Ce sanctuaire, qui contenait l'arche d'alliance, occupait vraisemblablement l'emplacement où s'élève aujourd'hui l'édifice que j'ai indiqué comme une ancienne synagogue, et qui avait pu succéder lui-même à ce temple primitif, prédécesseur du temple de Salomon à Jérusalem. Héli était à Silo lorsqu'il apprit la défaite d'Israël à Ébenhézer, la mort de ses deux fils, Hophni et Phinées, et la prise de l'arche d'alliance par les Philistins. A cette nouvelle, il tomba à la renverse du siége où il était assis et mourut à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans. L'arche d'alliance fut rendue ensuite par les Philistins, dans le pays

desquels elle avait occasionné, par sa présence, beaucoup de calamités. Elle ne fut pas alors ramenée à Silo, mais elle fut transportée à Cariathiarim, dans la maison d'Abinadab. L'importance de Silo dut, dès ce moment, décroître rapidement, et les fêtes solennelles qui s'y célébraient auparavant chaque année n'attirèrent plus dans cette ville le concours des multitudes qui jadis les fréquentaient. Le prophète Ahijah, qui annonça à Jéroboam, encore simple particulier, sa grandeur future et son avénement au trône d'Israël, était originaire de Silo. Devenu roi, et son fils Abijah étant tombé malade, Jéroboam envoya sa femme à Silo pour consulter ce même prophète, alors fort âgé et aveugle, sur le résultat de cette maladie. Ahijah répondit que l'enfant mourrait, parce que Jéroboam s'était montré infidèle et ingrat envers le Seigneur en érigeant des idoles dans Israël. A l'époque de saint Jérôme, Silo était en ruine, et l'on ne distinguait plus que de faibles vestiges de l'autel qui y avait été dressé. La tradition de la vraie position de cette ville s'était perdue du temps des Croisades, car alors on la confondait par erreur avec Neby-Samouïl, l'antique Ramathaïm-Sophim, patrie de Samuel. Au commencement du quatrième siècle, le rabbin Estori Parchi indique, au contraire, l'emplacement réel de Silo à Siloun. Il en est de même du rabbin Ishak Chelo, qui, dans son itinéraire intitulé : *les Chemins de Jérusalem*, s'exprime de la manière suivante (CARMOLY, p. 251) :

« De cette ville (de Geba) on se transporte à Seiloun. Là se trouvent les sépulcres du grand prêtre Héli et de ses deux fils, Hophni et Phinées. C'est un monument sépulcral fort remarquable, où les Juifs et les musulmans entretiennent des lumières perpétuelles. Un vieillard kabbaliste demeure près de ce monument; il est Allemand et vit des copies qu'il fait des livres saints. »

J'ai parlé plus haut de la nécropole de Silo. Le tombeau d'Héli et de ses fils est peut-être l'une des grottes funéraires qui sont pratiquées dans le roc, entre l'Aïn-Siloun au sud et le Kharbet-Siloun au nord. Mais laquelle? C'est ce que je ne saurais dire; car elles sont presque toutes taillées sur le même plan. Il en subsiste encore vingt-trois; mais beaucoup d'autres ont été détruites, notamment celle dont les débris se voient près de l'Aïn-Siloun, et qui paraît avoir été l'une des plus remarquables, à en juger par le pilastre ménagé dans l'épaisseur du roc entre deux arcosolia.

Au seizième siècle, Boniface de Raguse signale de même avec exactitude le site de Silo, témoin le passage que voici :

« *Hinc (ex Elbir) ad quindecim milliaria, descendens in quamdam vallem, ubi magnum diversorium invenies et, extra fores illius, fontem aquæ vivæ præbentem prætereuntibus refrigerium. Ad dexteram haud longe est Silo, ubi Israël olim adorabat, et arca Domini multo tempore stetit. Altare et ecclesia diruta conspiciuntur.* »

L'hôtellerie qu'indique ici Boniface de Raguse à quinze milles au nord d'El-Bireh est le khan Lebban, situé près de l'ancienne Lebona, et à droite de ce khan est précisément Siloun ou Silo. L'église détruite mentionnée par ce religieux est l'ancienne synagogue que j'ai décrite.

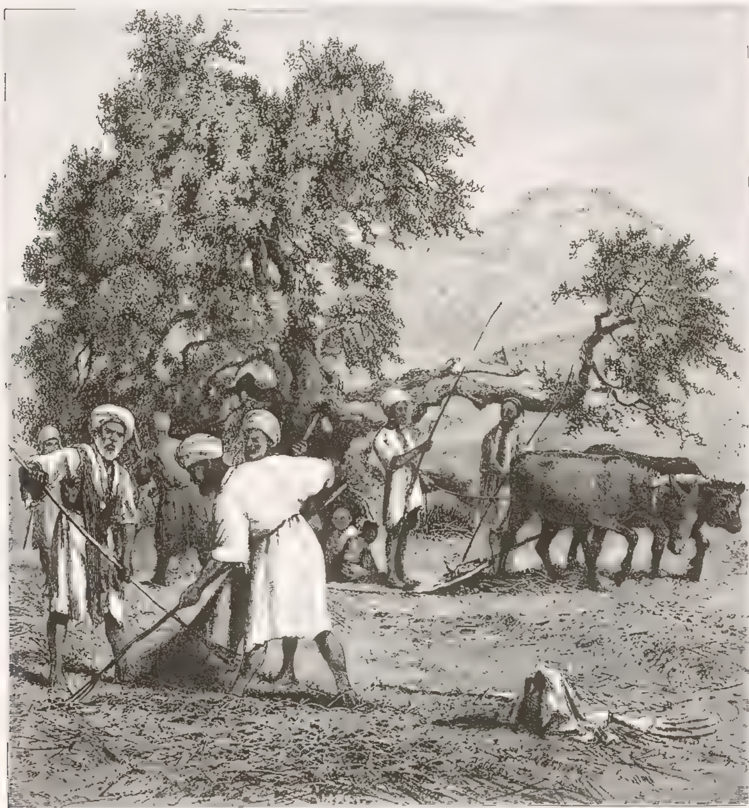
A la fin de ce siècle, Cotovicus replace, à tort, Silo à Neby-Samouïl.

Au dix-septième siècle, Quaresmius, tout en semblant adopter le témoignage de Boniface de Raguse, ne paraît pas néanmoins très-certain de l'emplacement véritable de cette ville. De nos jours enfin, il a été retrouvé de nouveau, et probablement pour ne plus se perdre.

SAMARIE

LEBONAH — AOUARTAH

A deux kilomètres et demi à l'ouest-nord-est de l'Aïn-Siloun, coule dans la profonde vallée de l'Oued-Lebben une autre source très-abondante, près des ruines d'un khan abandonné. Cet oued, qui



Une aire. — Fellahs vannant le grain avec des fourches en bois, et bœufs tirant une sorte de traineau dont la surface inférieure est armée de silex pointus destinés à couper la paille et à la séparer des grains.

court de l'est à l'ouest, servait jadis de limite méridionale à la Samarie et la séparait de la Judée. Quant à la source que je viens de mentionner et qui s'appelle Aïn-Lebben, elle alimente d'eau un village du même nom, situé à une certaine distance plus au nord sur les pentes d'une colline. Il consiste en un amas de petites maisons d'apparence misérable. Néanmoins dans la construction de plusieurs

d'entre elles, notamment aux portes, on observe çà et là de belles pierres régulières, évidemment antiques. Trois tronçons de colonnes, provenant également de quelque ancien édifice, ont été placés dans la cour d'une petite mosquée. Le nombre des habitants est de trois cents. Dans les flancs d'une colline voisine a été jadis creusée une nécropole. Parmi les grottes sépulcrales qu'on y voit encore, les unes ont pour ouverture une large baie arrondie en plein cintre ; les autres, une baie bien moindre et de forme rectangulaire. Quelques-uns de ces tombeaux servent aux habitants de Lebben pour enterrer



Aouartah. (Prétendue tombe de Phinées.)

leurs morts. Ce village a été identifié, non sans raison, avec l'antique Lebonah, ville mentionnée dans le livre des Juges, comme étant dans le voisinage de Silo.

Sans décrire ici les nombreux villages qui bordent à droite ou à gauche la route qui conduit de là à Naplouse à travers les monts de la Samarie, je me bornerai à signaler en ce moment Saouieh et à l'est de ce village Kariout, jadis Coreæ, où campa Vespasien en se rendant de Néapolis à Jéricho ; plus au nord, Yetma, et au delà, vers le nord-nord-ouest, Yasouf, dont la belle fontaine et la grande nécropole pratiquée dans les flancs rocheux d'une vallée attestent l'importance depuis longtemps évanouie ; en continuant à s'avancer vers le nord, Haouara, et plus loin, vers le nord-est, Aouartah.

Ce village s'élève sur les pentes et sur le plateau d'une colline. Sa population est de sept cents habitants. On y vénère dans deux oualys deux tombeaux de proportions gigantesques et souvent blanchis à la chaux, dont l'un est regardé par les Juifs et les Samaritains comme étant le tombeau du grand prêtre Éléazar, et l'autre comme celui de Phinées, de la famille d'Aaron. Cette tradition est mentionnée par plusieurs rabbins cités dans les *Itinéraires de la Terre sainte* par Carmoly; mais, quoique assez ancienne, elle n'en est pas moins erronée; car la Bible nous apprend qu'Éléazar mourut et fut enterré à Gibeath-Pinehas, dans la montagne d'Éphraïm. Or cette Gibeath-Pinehas, dans la Vulgate Gabaath-Phinees, doit être identifiée, comme je l'ai démontré ailleurs, avec un village appelé Djibia, non loin du Kharbet-Tibneh, l'antique Thimnath-Serah, près de laquelle j'ai retrouvé en 1863 le tombeau de Josué, dont je dirai quelques mots dans le second tome de cet ouvrage. Nous lisons



AOUARTAH. (PRÉTENDUE TOMBE D'ÉLÉAZAR

dans l'*Épitaphe de sainte Paule,* par saint Jérôme, que cette illustre Romaine alla vénérer sur la montagne d'Éphraïm les tombeaux de Josué et d'Éléazar, situés en face l'un de l'autre.

« *Sepulcra quoque in monte Ephraïm Jesu filii Nave et Eleazari, filii Aaron, sacerdotis, e regione venerata est, quorum alter conditus est in Thamnath Sare, a septentrionali parte montis Gaas, alter in Gabaa filii sui Phinees.* »

Ce passage de saint Jérôme nous montre que les tombeaux de Josué et du grand prêtre Éléazar se faisaient en quelque sorte vis-à-vis sur deux hauteurs voisines, puisque sainte Paule les vénéra en se tournant d'abord vers l'un, puis vers l'autre, ce qu'impliquent les mots *e regione venerata est.* Or ce Père de l'Église n'aurait pas pu s'exprimer ainsi, si le tombeau d'Éléazar avait été à Aouartah, comme le veulent les rabbins cités par Carmoly et comme le croient encore les Juifs et les Samaritains de Naplouse.

PUITS DE JACOB — TOMBEAU DE JOSEPH
NAPLOUSE OU SICHEM

Cinq kilomètres au nord d'Aouartah, en longeant dans la vallée de la Makna les flancs orientaux du Garizim, on parvient au puits dit de Jacob. Il est renfermé dans une petite crypte voûtée, ancienne chapelle tournée vers l'est et située elle-même à l'extrémité orientale d'une église chrétienne, bâtie en forme de croix, et dont les arasements seuls sont encore visibles maintenant. Quelques tronçons de colonnes en granit gris gisent sur l'emplacement occupé jadis par cette église. Très-étroit à son orifice supérieur, le puits s'élargit ensuite un peu, et sa profondeur actuelle est d'environ vingt-quatre mètres. Elle était autrefois beaucoup plus grande; car presque tous les pèlerins qui le visitent ont l'habitude d'y jeter des pierres pour savoir s'il contient encore de l'eau et juger approximativement de sa profondeur par le temps que mettent les pierres à descendre. Il est ordinairement à sec; la source qui lui fournissait de l'eau, se trouvant probablement plusieurs mètres plus bas, est obstruée par cet amas toujours croissant de petites pierres. Néanmoins, à l'époque des grandes pluies, cette source se fait encore jour à travers, et les voyageurs y ont signalé alors trois ou quatre mètres d'eau. Quoi qu'il en soit, une tradition non interrompue, et admise à la fois par les chrétiens, les Juifs, les Samaritains et les musulmans, fait remonter l'origine de ce puits jusqu'au patriarche dont il a conservé le nom et qui l'aurait creusé dans le champ acheté des fils de Hémor. On l'appelle également *Bir es-Samirieh* (puits de la Samaritaine), parce que c'est sur la margelle qui l'entourait qu'était assis Notre-Seigneur, lorsqu'il eut avec la Samaritaine l'admirable entretien raconté par l'Évangile. A partir de l'ère chrétienne, à cause de cela, il dut être entouré d'une vénération nouvelle; car, au souvenir de Jacob qui s'y rattachait déjà, et qui le rendait cher aux Juifs et aux Samaritains, vint s'adjoindre celui du Messie lui-même, qui le revêtait d'un caractère sacré aux yeux des chrétiens. Aussi ce puits célèbre est-il mentionné par la plupart des pèlerins ou voyageurs qui ont traversé la Samarie depuis les premiers âges de l'Église jusqu'à nos jours.

Non loin du puits de Jacob, vers le nord, est le tombeau de Joseph. Construit en forme de dos d'âne et blanchi à la chaux, il est placé obliquement dans le sens de la diagonale au milieu d'une petite enceinte rectangulaire découverte, qui est orientée du nord au sud, et qui se termine, de ce

côté, par un mihrab, au-dessus duquel on remarque une inscription en caractères hébraïques. Aux deux extrémités du tombeau est une petite colonne tronquée dont la partie supérieure a été creusée, pour que l'on puisse y brûler de l'encens et d'autres parfums. Que faut-il penser de ce sanctuaire, appelé *Oualy Neby-Yousef*? Il a été, sans doute, plusieurs fois rebâti, et dans sa forme actuelle il ne présente aucun caractère antique. Il en est de même du sarcophage qui, dit-on, renferme les cendres du fils de Jacob. Cette tombe ressemble à celles que les musulmans élèvent en l'honneur de leurs santons et n'est certainement pas judaïque. Mais la place qu'elle occupe recouvre peut-être le caveau funéraire où avaient été déposés les ossements de Joseph. Nous lisons, en effet, dans la Bible que



PUITS DE JACOB, AU PIED DU GARIZIM.
L'ouverture du puits se trouve dans une espèce de caveau voûté au-dessous de la surface du sol.

les restes de ce patriarche furent rapportés d'Égypte par les Israélites et ensevelis à Sichem, dans le champ acheté jadis par Jacob et laissé en héritage aux fils de Joseph. Le voisinage du puits de Jacob, dont l'authenticité ne peut guère être révoquée en doute, prouve, je crois, d'une manière très-plausible que l'oualy en question est situé, selon toute apparence, dans le champ même acheté par ce patriarche. La tradition d'une pareille sépulture a dû se conserver fidèlement parmi les Juifs, et par ceux-ci être transmise aux Samaritains, qui, bien que d'origine étrangère, trouvaient souvent utile à leur cause de se faire passer pour descendants de Joseph.

Quelques minutes au delà du puits de Jacob, vers l'ouest-nord-ouest, on rencontre un petit village, appelé Balathah, où coule une source abondante qui fertilise des jardins et qui sort d'un canal antique. Plus à l'ouest, une autre source porte le nom d'Aïn-Dafneh; elle avoisine une caserne turque, et son

nom grec paraît contemporain de celui de Néapolis. En continuant à s'avancer dans la même direction, on laisse bientôt à sa gauche un sanctuaire musulman, appelé *Aouliet el-Amoud,* et qui contient sous plusieurs petites coupoles les tombeaux de différents personnages sur lesquels les traditions varient. Alentour croissent de vieux oliviers sur les dernières pentes septentrionales du Garizim et au bas d'un enfoncement en forme de vaste théâtre que l'on observe ici sur les flancs de ce mont. A cet



TOMBEAU DE JOSEPH.

enfoncement en répond un autre semblable et parallèle vers le nord dans les flancs méridionaux de l'Ebal. Ces deux sortes d'immenses théâtres tournés l'un vers l'autre, et séparés par la vallée qui s'interpose entre les deux montagnes sur les pentes desquelles la nature les a creusés, portent à penser que là est l'emplacement probable de la grande solennité qui fut célébrée par les Hébreux près de Sichem, après le passage du Jourdain et la prise d'Aï, et qui est racontée de la manière suivante dans le livre de Josué :

« 33. Tout le peuple et les anciens, les officiers et les juges étaient debout des deux côtés de l'arche devant les prêtres qui portaient l'arche d'alliance du Seigneur; les étrangers y étant en leur rang comme ceux du peuple. La moitié était près du mont Garizim, et l'autre moitié près du mont Ébal, selon que Moïse, serviteur du Seigneur, l'avait ordonné. Josué bénit premièrement le peuple d'Israël.

« 34. Et ensuite il lut toutes les paroles de bénédiction et de malédiction, et tout ce qui était écrit dans le livre de la loi. » (JOSUÉ, ch. VIII, ℣ 33-34.)

La ville de Naplouse, où l'on pénètre bientôt après, en traversant un vieux bois d'oliviers, s'appelle en arabe Nablous, nom que les voyageurs européens prononcent Naplouse, en rectifiant, conformément à l'étymologie du mot grec Νεάπολις, la prononciation des Arabes, qui manquent de la lettre *p*

dans leur alphabet. Cette ville forme, au pied septentrional du Garizim, dans la belle vallée qui s'étend entre cette ville et l'Ébal, un polygone irrégulier, dont la longueur peut être évaluée à mille deux cents mètres et la plus grande largeur à cinq cents. A son extrémité orientale, elle occupe l'endroit de la vallée où se fait le partage des eaux entre le Jourdain et la Méditerranée, et elle est, par conséquent, située elle-même presque tout entière dans la partie de la vallée qui commence à incliner vers la mer, à une altitude de cinq cent vingt mètres. Une muraille d'enceinte, percée de deux portes principales, l'environne. Elle est sillonnée d'est en ouest par une grande rue bordée d'ateliers et de boutiques, qui est voûtée dans sa partie centrale et forme alors une galerie couverte éclairée de distance en distance par des ouvertures circulaires vitrées qui laissent pénétrer la lumière, mais non la pluie. C'est le *souk* ou le bazar. Les autres rues, sauf deux ou trois, sont sales, étroites et tortueuses. Quelques-unes sont munies de trottoirs dallés, à peine suffisants pour que deux personnes y marchent de front. Quant au milieu de la chaussée, il consiste en un petit sentier poussiéreux ou fangeux, selon la saison, et qui, à l'époque des pluies, se transforme en un véritable ruisseau où l'eau coule à flots. Là cheminent et se heurtent les bêtes de somme avec leurs pesants fardeaux, qui débordent souvent sur les trottoirs, à la grande gêne des passants. Beaucoup de maisons sont à plusieurs étages, deux ordinairement, trois au plus. D'autres se réduisent à un simple rez-de-



SANCTUAIRE MUSULMAN, A L'ENTRÉE DE LA VALLÉE DE SICHEM.

chaussée. Elles sont toutes surmontées d'une terrasse, soit plate, soit légèrement bombée par de petites coupoles surbaissées. Les musulmans, au nombre d'une dizaine de mille, possèdent cinq mosquées. La principale ou *Djama el-Kebir* est une ancienne église chrétienne dont le portail oriental, encore debout, est très-élégant. Il se compose de trois archivoltes ogivales en retraites successives et portant de chaque côté sur de gracieuses petites colonnes corinthiennes en marbre blanc, engagées dans les angles rentrants des jambages. L'archivolte extrême est décorée de sculptures exécutées avec soin. La porte donne entrée dans une sorte de cour découverte où l'on remarque une piscine destinée aux ablutions et plusieurs colonnes en granit sans chapiteaux. Cette cour a été prise, quand on a transformé l'église en mosquée, sur la longueur des nefs. Ces dernières, dans lesquelles on pénètre ensuite, sont basses, très-allongées et au nombre de trois; elles sont soutenues soit par de simples piliers, soit par des piliers cantonnés de colonnes dont les chapiteaux sont différents. Cette église, qui a été remaniée d'une manière barbare par les musulmans, est probablement celle dans laquelle fut tenu par le patriarche de Jérusalem le synode dont parle Guillaume de Tyr. (L. XII, ch. XIII.)

Une autre mosquée, appelée *Djama en-Naser*, est pareillement une ancienne église. Elle est divisée en trois nefs; cinq arcades, reposant sur des colonnes monolithes de granit rosâtre, séparent celle du centre des deux collatérales. Ces colonnes, couronnées de chapiteaux doriques, avaient dû orner préalablement quelque temple païen, dont l'église aura occupé la place, de même qu'elle a été convertie à son tour plus tard en mosquée. Elle est éclairée par des baies étroites et très-ébrasées. Les voûtes sont ogivales.

Un vaste khan, aujourd'hui tombant en ruine, forme, comme tous les bâtiments de ce genre, un grand rectangle entouré intérieurement de galeries voûtées à deux étages, que couronnaient des terrasses actuellement écroulées. Au centre de la cour s'élevait autrefois une koubbeh ornée d'une jolie fontaine.

Indépendamment des dix mille musulmans dont j'ai parlé, Naplouse compte dans son sein un petit nombre de Juifs, cent quarante Samaritains et quatre cent quatre-vingt-dix chrétiens. Une haine profonde, invétérée, subsiste toujours entre les Juifs et les Samaritains. Ceux-ci, réduits à trente-cinq familles, sont l'unique reste des colonies assyriennes venues de différentes provinces de la Chaldée et de la Mésopotamie pour repeupler le royaume d'Iraël, dont les habitants avaient été emmenés en exil par Salmanasar, l'an 700 avant Jésus-Christ. Ces colonies étaient d'abord idolâtres; puis, se voyant infestées par des lions, elles demandèrent, pour conjurer la vengeance divine, à être instruites par des prêtres d'Israël et adoptèrent le culte du vrai Dieu; mais, en même temps, elles continuèrent d'adorer les dieux de leur patrie. Maintenant qu'elles ont été soit détruites, soit fondues avec d'autres races victorieuses, elles ne présentent plus qu'un misérable débris d'elles-mêmes, débris néanmoins bien digne d'attention, puisqu'il a conservé fidèlement, après tant de siècles écoulés et tant de révolutions successives, ses mœurs, sa religion et son Pentateuque. La synagogue actuelle des Samaritains de Naplouse est une simple salle rectangulaire dont les murs sont blanchis à la chaux et dont tout le mobilier consiste en une table peinte en noir et en quelques nattes étendues sur le plancher. Elle n'est éclairée que par la porte et par une ouverture circulaire vitrée qui a été pratiquée dans le plafond. Dans le mur oriental on remarque une sorte de niche carrée, en façon d'armoire, devant laquelle est tendu un rideau de laine verte. Là est renfermé, dans un étui en cuivre ciselé, le précieux livre de la loi, écrit en caractères samaritains. A en croire le grand prêtre actuel, ce fameux Pentateuque aurait été copié à la porte du tabernacle, sur la peau d'un agneau immolé pour un sacrifice pacifique par

Abischoua, fils de Phinéhas, fils d'Éléazar, fils d'Aaron, frère de Moïse, l'an treizième de l'établissement des Israélites dans le pays de Chanaan, et par conséquent il compterait plus de trois mille trois cents ans d'antiquité. M. l'abbé Bargès, dans son savant opuscule intitulé *les Samaritains de Naplouse,* a déjà fait ressortir la ridicule invraisemblance d'une pareille date. A son avis, ce serait même se hasarder beaucoup que de faire remonter ce manuscrit au delà de mille ans. Les Samaritains qui habitent cette ville ne se marient qu'entre eux, afin de ne pas corrompre, par des alliances étrangères, la pureté de leur sang et de leurs doctrines religieuses. Leur grand prêtre porte un turban blanc, et son vêtement de dessus est en soie rouge. Ils craignent tellement de se souiller par le contact des morts, qu'ils n'enterrent pas eux-mêmes leurs propres parents décédés, mais confient ce soin à des musulmans salariés. C'est sur le mont Garizim qu'ils célèbrent, d'après leur rite, les fêtes de la Pâque, de la Pentecôte et des Tabernacles.

La population chrétienne de Naplouse appartient en grande partie au rite grec schismatique. Quatre cent vingt individus professent cette religion; ils sont sous la juridiction spirituelle d'un évêque, qui réside d'ordinaire à Jérusalem et que remplace un simple prêtre. Leur église est à la fois pauvre et petite.

Les catholiques, au nombre de soixante, sont des Grecs récemment convertis ou des Maronites. C'est en 1862 que Mgr Valerga a fondé cette mission.

Le chiffre des protestants ne dépasse pas une dizaine.

Les fontaines abondent à Naplouse. On en compte au moins quinze dans l'intérieur de la ville. D'autres coulent en dehors et arrosent de magnifiques jardins. Cette abondance d'eau et l'heureuse position de cette cité dans une vallée fertile, près de la grande route conduisant de Jérusalem à Damas, ont toujours contribué à la maintenir dans un état de prospérité relative. Rien n'égale la fraîcheur et l'agrément des vergers qui l'entourent et qui lui forment une sorte de ceinture verdoyante entre l'Ébal et le Garizim. On y voit confondus, avec le pêle-mêle ordinaire de la culture orientale, des amandiers, des figuiers, des mûriers, des abricotiers, et même de beaux noyers, arbre assez rare en Palestine. Çà et là, des vignes grimpantes s'enroulent autour de leurs troncs et courent en festons de l'un à l'autre. A leurs pieds croissent diverses espèces de légumes. On remarque pareillement de tous côtés de superbes plants de jasmins et de rosiers. Leurs fleurs servent à fabriquer ces essences odorantes si chères aux Orientaux. Aussi les bazars de Naplouse sont-ils largement pourvus de légumes et de fruits, et les caravanes s'y approvisionnent, à leur passage, des aliments qui leur sont nécessaires. Elles en exportent également une grande quantité de savon, car les savonneries sont très-nombreuses dans la ville.

Naplouse a succédé sur le même emplacement à une autre cité plus ancienne, qui doit remonter au moins jusqu'à l'époque romaine, comme le prouvent plusieurs des fontaines que j'ai signalées, dont quelques-unes, par la nature et la disposition des magnifiques blocs qui forment les canaux où elles coulent et d'où elles jaillissent, accusent une époque antérieure à l'invasion arabe. L'intérieur de la ville est, en outre, rempli de débris de toutes sortes bien antérieurs à cette dernière époque, et notamment de nombreux fûts de colonnes de marbre, de pierre ou de granit, employés à orner des mosquées ou même gisant à terre. Naplouse occupe donc certainement la même assiette que la ville romaine de Flavia Neapolis, dont elle a gardé le nom. Quant à l'antique Sichem, dont la dénomination a été complétement effacée par celle de Neapolis et dont les ruines ont disparu pour être employées à bâtir la nouvelle cité qui la remplaçait, elle paraît avoir été située un peu plus à l'est, et dans le voisinage du puits de Jacob. C'est là une tradition encore subsistante dans le pays et qui s'est perpétuée d'âge en

âge parmi les Juifs, les Samaritains, les chrétiens et les musulmans. Nous la trouvons consignée dans les écrits d'un grand nombre de pèlerins, à commencer par le Pèlerin de Bordeaux, qui distingue nettement trois localités : Neapolis, Sechim (Sichem) et Sechar (la Sichar de l'Évangile).

Eusèbe, au contraire, à peu près à la même époque, ne fait qu'une seule et même localité de Sichem et de Sichar ou Sychar, et la place près du puits de Jacob. On croit généralement que le mot Sichar ou Sychar était une sorte de sobriquet donné par les Juifs à Sichem. Ce surnom semble dérivé de l'hébreu *chekher* (mensonge, fausseté), parce que les Samaritains mêlaient au culte du vrai Dieu celui des



Bois d'oliviers précédant Naplouse, du côté de l'est.

idoles; ou bien encore d'un autre mot hébreu *chikkor* (ivrogne), les habitants de la montagne d'Éphraïm, principalement ceux de Sichem, étant enclins à l'ivrognerie. La première fois que le nom de Sichem, en hébreu *Chekhem,* apparaît dans l'histoire, c'est lors de la migration d'Abraham dans le pays de Chanaan. Il dressa sa tente à l'entrée de la ville, du côté de l'orient, sous les chênes de Môreh, et y éleva un autel au Seigneur. Plus tard, Jacob, de retour de la Mésopotamie, vint avec toute sa famille occuper auprès de Sichem le même campement que son auguste aïeul. Il y acheta, des enfants de Hémor, père de Sichem, qui avait peut-être donné son nom à la ville, à moins qu'il ne l'eût reçu d'elle, la portion du champ où il avait établi ses tentes. Nous savons par l'Évangile de saint Jean, à propos de la rencontre de la Samaritaine avec Notre-Seigneur, que Jacob creusa dans ce champ un puits profond pour les besoins de sa famille et de ses troupeaux. C'est pendant le séjour que fit ce

patriarche sous les bocages de Môreh que Dina, fille de Lia, étant sortie un jour pour aller voir les femmes du pays, fut enlevée par Sichem, fils de Hémor, chef de la contrée. Les enfants de Jacob

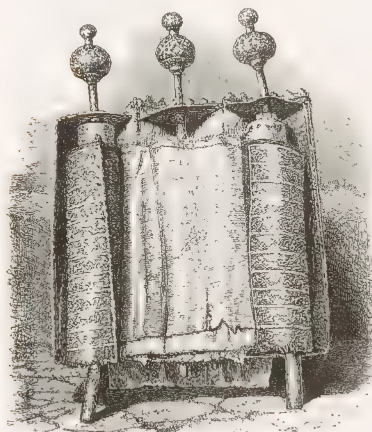


PORTE DE LA GRANDE MOSQUÉE DE NAPLOUSE.

vengèrent cruellement cet attentat, et il se retira alors quelque temps lui-même à Béthel; mais auparavant il enterra sous un chêne, près de Sichem, les dieux étrangers que les siens avaient rapportés de

Mésopotamie. Longtemps après, les ossements de Joseph, recueillis pieusement par Moïse en Égypte, furent ensevelis par Josué, son successeur, dans le champ jadis acheté par Jacob aux fils de Hémor. C'est dans la vallée de Sichem, tout près de ce champ, et sur les premières pentes des monts Garizim et Ébal, comme je l'ai dit plus haut, que ce grand homme disposa les douze tribus, lorsque, pour obéir aux ordres de l'Éternel, il fit proclamer les bénédictions et les malédictions qu'on lit dans le Deutéronome.

Sans continuer à suivre de siècle en siècle la destinée de cette ville que j'ai résumée ailleurs, je me bornerai à dire qu'après la mort de Salomon, Jéroboam y fut élu roi par dix des tribus d'Israël, et Sichem devint sa résidence et la capitale de son royaume. Sous Nadab, son fils, elle perdit ce privilége, qu'elle céda à Thirza et ensuite à Samarie. Quand Salmanasar eut mis fin au royaume d'Israël et emmené les dix tribus en captivité, les colons envoyés par Hasar-Haddon pour repeupler le pays s'établirent principalement autour de Sichem, qu'ils choisirent pour leur centre religieux. Lors de la reconstruction du temple de Jérusalem par Zorobabel, après le retour de la captivité, les Samaritains furent exclus par les Juifs, comme faux Israélites, de toute coopération au rétablissement de ce monument sacré. Cette espèce d'excommunication prononcée contre eux fut la principale cause de la haine profonde qu'ils vouèrent dès ce moment aux Juifs, et ils songèrent à se bâtir un temple sur le Garizim.



Pentateuque samaritain de la synagogue de Naplouse.

A l'époque de Notre-Seigneur, Sichem était désignée sous le nom de Sichar ou Sychar, sobriquet que j'ai expliqué précédemment. Elle eut pendant deux jours l'insigne faveur d'être honorée de la présence du Messie, qui y convertit un grand nombre d'habitants.

Sous Vespasien, elle fut rebâtie presque complétement par cet empereur, à une faible distance à l'ouest de l'emplacement qu'elle occupait auparavant, et elle reçut alors une colonie romaine avec un nouveau nom, celui de Flavia Neapolis, qui finit par prévaloir entièrement sur celui de Sichem, et d'où les Arabes ont fait ensuite Nablous et les voyageurs modernes Naplouse.

MONT GARIZIM

Il faut environ une heure de marche pour atteindre à partir de Naplouse le sommet du Garizim, qui domine cette ville vers le sud de trois cent cinquante mètres, et la Méditerranée de neuf cent trente. On gravit d'abord des pentes assez douces par une route qui serpente entre de frais vergers plantés de figuiers, d'amandiers et d'oliviers, qu'arrosent les eaux d'une belle source, appelée Ras el-Aïn; puis le sentier devient plus roide et les vergers cessent. Les flancs du Garizim se montrent alors cultivés en céréales sur divers points; ailleurs, ils portent la trace d'anciennes cultures abandonnées, et de nombreux petits murs de soutènement, à moitié renversés, paraissent avoir servi d'appui à des terrasses plantées de vignes.

Une fois parvenu sur le plateau de la montagne, on passe bientôt auprès de l'endroit où campent

d'habitude les Samaritains de Naplouse, lorsqu'ils viennent célébrer sur le Garizim les fêtes de la Pâque, de la Pentecôte et des Tabernacles. En continuant ensuite à s'avancer vers l'est, on arrive aux fameux



blocs non taillés connus, sous le nom de *Tenacher-Balathah* (les douze pierres plates). Les Samaritains prétendent que ces blocs, représentant par leur nombre les douze tribus, sont les pierres non taillées

que, conformément à leur Pentateuque, Josué, d'après l'ordre du Seigneur, aurait placées sur le mont Garizim, afin d'en former un autel destiné aux holocaustes. Mais, comme on l'a observé depuis longtemps, les passages de la Bible relatifs à ce sujet portent dans tous les manuscrits hébraïques, au lieu du mot Garizim, le mot Ébal. C'est donc sur cette dernière montagne, et non sur la première, qu'il faut chercher l'autel de pierres brutes construit par Josué, après qu'il eut franchi le Jourdain. Les douze blocs désignés sous le nom de Tenacher-Balathah n'ont, par conséquent, été établis sur le Garizim qu'à une époque bien postérieure à Josué, sans doute par les Samaritains eux-mêmes, désireux de consacrer en quelque sorte par ce monument le texte erroné de leur Pentateuque.

Un peu au delà vers l'est, sur le point culminant du Garizim, s'étend une grande enceinte encore en partie debout. Elle forme un quadrilatère, flanqué aux quatre angles d'avant-corps ou petites tours carrées. Les faces sud et nord ont un développement de soixante-dix-neuf mètres, et les faces est et ouest de soixante-quatre mètres. La face nord est percée d'une porte, la seule qui jadis donnait accès dans l'enceinte. Au milieu de celle-ci s'élevait un édifice octogone, dont les arasements seuls sont visibles. Une coupole le recouvrait sans doute. L'opinion la plus répandue est que les ruines de cet édifice sont celles de l'église Sainte-Marie, fondée par Zénon, et que Justinien, au dire de Procope, avait entourée d'une enceinte fortifiée pour la mettre à l'abri des déprédations des Samaritains, qui en expulsèrent les chrétiens. En effet, l'orientation de ce monument, telle qu'elle résulte de celle de l'abside qu'on y remarque, prouve que nous foulons là les débris d'une ancienne église chrétienne. M. de Saulcy, au contraire, a cru y reconnaître les vestiges du temple samaritain fondé par Sanaballète, sous le règne d'Alexandre le Grand, et dédié plus tard, sous Antiochus Épiphane, à Jupiter Hellénien. Pour accorder ces deux opinions, en apparence contradictoires, je pense avec ce savant académicien que l'enceinte en gros blocs à bossage est bien le téménos du temple samaritain bâti par Sanaballète, téménos qui fut ensuite restauré par Justinien, à qui Procope en attribue la fondation. Par conséquent, l'édifice octogone en question occupe lui-même l'emplacement de l'ancien sanctuaire des Samaritains; mais les vestiges que nous voyons là ne sont pas, évidemment, ceux de ce sanctuaire; car nous savons d'abord qu'il fut rasé par Jean Hyrcan. Nous possédons, en outre, de magnifiques médailles d'Antonin le Pieux, frappées à Neapolis, et qui représentent le mont Garizim avec un temple, celui qui avait été bâti par Adrien en l'honneur de Jupiter Très-Haut. Or, ce temple, qui avait dû succéder à celui de Jupiter Hellénien, identique lui-même avec celui des Samaritains et rasé par Jean Hyrcan, est figuré sur ces médailles avec une forme rectangulaire et deux portiques, surmontés l'un et l'autre d'un fronton triangulaire. Il est à présumer, en outre, que Sanaballète, qui avait voulu fonder sur le Garizim un temple rival de celui de Jérusalem, avait dû imiter la forme de ce dernier, c'est-à-dire celle d'un rectangle, et non point d'un octogone. Les vestiges de l'édifice ainsi construit ne sont donc pas les restes du temple samaritain de Sanaballète, mais ceux de l'église Sainte-Marie, élevée par Zénon sur les ruines du temple de Jupiter Très-Haut, successeur lui-même, vraisemblablement, du temple de Jupiter Hellénien, et par conséquent de celui des Samaritains. Quant à l'enceinte extérieure, on l'appelle encore aujourd'hui El-Kalah (le château), à cause de l'épaisseur des murs qui la délimitent et des tours qui la flanquent. L'une de ces tours a été transformée par les musulmans en un oualy dédié au *cheikh Abou-Rhanem,* qui a donné son nom à la montagne tout entière. Des fenêtres de ce petit sanctuaire, on jouit d'une vue admirable, aussi variée qu'étendue. Comme on est là sur le point le plus élevé du Garizim, l'une des plus hautes montagnes de la Samarie, on embrasse du regard cette ancienne province tout entière, depuis les montagnes qui bordent la vallée du Jourdain à l'est, jusqu'à la Méditerranée à l'ouest. Au sud les monts de la Judée, au nord ceux de la Galilée, ferment et

encadrent l'horizon. A l'extrémité septentrionale de ces derniers, se dressent dans le lointain les cimes neigeuses du Grand-Hermon. Entre ces limites s'étend autour de l'observateur un réseau varié



Ruines au sommet du mont Garizim.

de montagnes, de vallées et de plaines presque toutes naturellement fertiles, et qui justifient très-bien, malgré l'extrême décadence du pays depuis de longs siècles, les éloges qu'on leur donnait autrefois.

En dehors et au nord de la grande enceinte, on en remarque une seconde, bâtie comme la précédente et qui contient une vaste piscine, qu'avoisinent beaucoup de tombes musulmanes, ceux qui y sont enterrés ayant désiré reposer, après leur mort, auprès de l'oualy vénéré du cheikh Abou-Rhanem. Quatre-vingts pas au sud du mur méridional du Kalah, on rencontre une plate-forme rocheuse dont les contours irréguliers sont bordés de pierres; elle est inclinée de l'est à l'ouest et aboutit de ce côté à une large fente qui semble être l'orifice d'une citerne pratiquée dans le roc. Quelques Samaritains prétendent que l'arche d'alliance s'est jadis reposée en cet endroit. Selon d'autres, là aurait été jadis placé l'ancien autel de leurs sacrifices. Un peu plus au sud encore, une sorte d'auge oblongue grossièrement creusée dans le roc est regardée par les Samaritains comme le lieu du sacrifice d'Abraham. C'est là, disent-ils, qu'il avait étendu son fils Isaac pour l'immoler, lorsqu'un Ange arrêta sa main prête à frapper. Pour eux, en effet, le Garizim est le mont Moriah, désigné à Abraham comme la montagne où il devait offrir son sacrifice. Ils se fondent, pour établir cette fausse identification, sur le rapport frappant en apparence, mais erroné au fond, des deux mots Moriah et Moreh.

Indépendamment des ruines que je viens de signaler sur le plateau du Garizim, et qui portent un caractère sacré, on en observe un grand nombre d'autres appartenant à une ancienne ville. Elles s'appellent *Kharbet-Louza*. Cette ville est, du reste, sans histoire; le nom seul qui s'est conservé fidèlement jusqu'à nos jours nous est indiqué par le passage suivant de l'*Onomasticon :*

« Louza, autre ville qui échut en sort aux enfants de Joseph; elle est située près de Sichem, au neuvième mille de Neapolis. »

Saint Jérôme, en traduisant ce passage d'Eusèbe, le corrige ainsi : « *Luza, hæc altera est, quæ cecidit in sortem filiorum Joseph, juxta Sichem, in tertio lapide Neapoleos.* »

MONT ÉBAL

Sur les flancs méridionaux et inférieurs de l'Ébal, qui, de l'autre côté de la vallée de Naplouse, se dresse au devant et au-dessus de cette ville vers le nord, on remarque un certain nombre de tombeaux pratiqués dans le roc, restes, sans aucun doute, d'une des anciennes nécropoles de Sichem.

Un peu plus à l'est, au pied sud-est de la montagne, coule dans un bassin une belle source, appelée Aïn-Asker. Les ruines d'un village l'avoisinent, sous le nom de Kharbet-Asker. Quelques critiques établissent un rapprochement entre le nom de cet ancien village et celui de la ville de Sichar mentionnée dans l'Évangile de saint Jean.

« Jésus vint donc dans une ville de Samarie, appelée Sichar, près du champ que Jacob donna à son fils Joseph. » (Ch. IV, ℣ 5.)

Le Pèlerin de Bordeaux distingue Neapolis, Sichem et Sechar.

« *Civitas Neapoli. Ibi est mons Angazaren* (*Garizim*)... *Inde ad pedem montis ipsius, locus est cui nomen est Sechim* (*Sichem*).

« .....*Inde passus mille, locus est cui nomen Sechar, unde descendit mulier Samaritana ad eumdem locum, ubi Jacob puteum fodit.* »

Cet endroit appelé Sechar par le Pèlerin de Bordeaux, et éloigné de mille pas de Sechim, l'ancienne Sichem, différente elle-même de Neapolis, située un peu plus à l'ouest, répond en effet assez bien à l'emplacement du Kharbet-Asker, dont la dénomination, sauf la première lettre qui est un *aïn*, offre une

grande ressemblance avec celle de Sechar, Sichar ou Sychar. Mais, d'un autre côté, comme je l'ai déjà dit,



MONT ÉBAL, VU DES JARDINS DE NAPLOUSE.

l'opinion qui semble la plus vraisemblable identifie Sichar avec Sichem, Sichar n'ayant été qu'un sobriquet donné à cette ville. En outre, l'évangéliste saint Jean fait de Sichar une ville. Or le Kharbet-Asker n'a jamais été qu'un simple village et nullement une ville de quelque étendue.

En gravissant l'Ébal un peu au delà vers le nord-est, on atteint, après une ascension très-pénible d'une grande heure de marche, le plateau supérieur de la montagne. Chemin faisant, on rencontre vers le bas de la montée les débris d'un autre ancien village, connu sous le nom de Kharbet-Kefr-Kous. A mesure que l'on s'élève, les pentes deviennent plus roides; néanmoins, malgré les rochers qui les hérissent, elles étaient autrefois cultivées par étages, comme l'attestent de vieux murs de soutènement. Sur le plateau se mon-

trent aussi de tous côtés de petits murs d'enclos renversés, ayant servi à délimiter des propriétés; de vieux ceps rampent encore çà et là sur le sol. Sur le point culminant de la montagne, de nombreuses maisons jonchent de leurs débris confus un terrain inégal et rocheux. Une enceinte carrée, mesurant environ trente-deux pas sur chaque face et bâtie avec des blocs plus considérables, est appelée El-Kalah (le château). Était-ce là le téménos d'un petit sanctuaire aujourd'hui rasé? Était-ce un lieu de refuge en cas d'attaque? Je l'ignore.

La Bible nous apprend que Moïse avait recommandé à son peuple, quand il aurait franchi le Jourdain, de dresser de grandes pierres sur le mont Ébal, de les enduire de chaux et d'y graver les paroles de la loi; il devait également y ériger un autel de pierres brutes et non polies, et y offrir des holocaustes au Seigneur. Dans le livre de Josué, nous voyons que les prescriptions adressées au peuple par Moïse furent fidèlement exécutées par son successeur. D'après le Pentateuque samaritain, ces pierres et cet autel auraient été dressés sur le Garizim et non sur l'Ébal. Mais tous les manuscrits hébraïques, ainsi que la version des Septante et celle de la Vulgate, au lieu du mot Garizim, portent dans le passage relatif à ce fait celui d'Ébal, et dès lors c'est sur cette dernière montagne qu'a dû se trouver l'autel primitif érigé par Josué. J'incline à penser pour mon compte qu'il occupait le centre de l'enceinte que je viens de signaler, laquelle a pu être remaniée ensuite pour servir à un but de défense. Elle est située sur le point culminant de l'Ébal, et tout porte à croire que l'autel dressé par Josué a dû être placé pareillement sur le sommet de cette montagne, qui dépasse celui du Garizim d'une cinquantaine de mètres.

SALEM — SÉBASTIEH, JADIS SAMARIE OU SÉBASTE
SANOUR, JADIS BÉTHULIE

A l'est du puits de Jacob, sur une colline voisine plantée de figuiers, d'oliviers et d'amandiers, est le petit village de Salem. Il contient deux cents âmes au plus. Les maisons sont très-délabrées. Une douzaine de citernes antiques, par suite de l'incurie des habitants, sont hors d'usage maintenant, et les femmes du village sont contraintes d'aller chercher de l'eau à un kilomètre de là, à une source qui s'écoule de dessous un rocher par un petit canal d'apparence antique.

Salem, par son nom et sa position, répond parfaitement à l'ancienne Salem, en hébreu Chalem, que traversa Jacob arrivant de Mésopotamie, avant de dresser sa tente près de la ville de Sichem.

« *Transivitque in Salem, urbem Sichimorum, quæ est in terra Chanaan, postquam reversus est de Mesopotamia Syriæ, et habitavit juxta oppidum.* » (*Genèse*, ch. XXXIII, ℣ 18.)

Eusèbe et son traducteur saint Jérôme ont confondu à tort dans l'*Onomasticon* Salem avec Sichem. C'était une localité dépendante et voisine de cette dernière ville, mais non identique avec elle.

Onze kilomètres environ à l'ouest-nord-ouest de Naplouse, s'élève sur les flancs d'une belle montagne isolée le village de Sébastieh, qui n'occupe plus qu'une faible partie des quartiers bas de l'ancienne Sébaste dont il a conservé le nom. La ville haute, en effet, couvrait le sommet de la montagne et les magnifiques rampes qui y conduisent. On remarque près du village les restes d'une église longue de quarante-sept mètres sur vingt-sept de large et divisée en trois nefs que coupe un transsept terminé lui-même à l'orient par trois absides. Les voûtes, en grande partie écroulées, sauf celles du collatéral méridional, étaient ogivales. Les dalles qui servaient de pavé ont depuis longtemps disparu,

et sur le sol de cette enceinte sacrée croissent actuellement de vieux figuiers et de gigantesques cactus. Vers l'extrémité occidentale du monument est un sanctuaire musulman, couronné d'une petite coupole percée d'étroites fenêtres qui laissent tomber un faible jour dans la crypte qu'elle recouvre. On descend dans celle-ci par un escalier d'une vingtaine de marches. De dimensions très-restreintes, du



SALEM.

reste, elle contient une chambre sépulcrale partagée en trois caveaux cintrés et contigus, construits avec de belles pierres de taille. D'après une fort ancienne tradition, l'un de ces compartiments aurait jadis renfermé le corps de saint Jean-Baptiste, et les deux autres, ceux des prophètes Abdias et Élisée. Saint Jérôme, en nous racontant les pèlerinages de sainte Paule, nous apprend que cette pieuse Romaine visita Sébaste, « où, dit-il, sont enterrés les prophètes Élisée et Abdias, ainsi que saint Jean-Baptiste, le plus grand des enfants des hommes ». Ces trois tombeaux étaient-ils déjà placés dans un

sanctuaire au fond de la crypte qui nous occupe maintenant? La chose est très-possible, car cette crypte, à part la coupole musulmane qui la surmonte, est bien certainement antérieure au moyen âge et doit avoir appartenu à la basilique primitive signalée par Antonin de Plaisance et qu'a remplacée plus tard l'église des Croisades.

Au sud de cette église s'étendent de vastes citernes et des bâtiments considérables, aujourd'hui aux trois quarts renversés et qu'environnait un mur très-épais. Ce sont probablement les restes d'un ancien monastère.

Quant au village de Sébastieh, il n'offre plus qu'un amas confus d'habitations mal bâties avec des matériaux de toutes sortes provenant de l'importante ville de Sébaste. De celle-ci il subsiste les vestiges de puissantes murailles en blocs d'un bel appareil, ceux de plusieurs portes monumentales, de temples et de portiques, et surtout les débris d'une majestueuse et longue avenue de colonnes monolithes dont une soixantaine, au moins, sont encore debout et les autres sont couchées à terre près de leurs bases respectives. L'acropole de la ville antique, qui constituait, selon toute apparence, la primitive Samarie, s'élève, comme par étages successifs, avec des rampes doucement ménagées, jusqu'à un plateau supérieur d'où la vue est très-étendue. Ce plateau et les diverses terrasses qui y mènent sont depuis plusieurs siècles livrés à la culture. Les palais, les temples et les maisons qu'on y voyait jadis ont fait place à des champs de blé ou à des plantations de figuiers et d'oliviers. Çà et là seulement quelques restes de constructions ou des pierres, soit amoncelées en tas, soit dispersées, annoncent que cette montagne, sur laquelle la nature semble avoir repris ses droits par la riche végétation dont elle est revêtue, était autrefois couverte d'édifices publics et privés.

Nous lisons dans le livre III des Rois qu'Omri, le sixième des rois d'Israël, après avoir régné six ans à Thirza, acheta la montagne de Chemerôn, pour deux kikars d'argent, de Chemer, à qui elle appartenait, et qu'il y bâtit une ville à laquelle il donna le nom de Chemerôn, du nom du propriétaire de la montagne. Une fois fondée par ce prince, l'an 925 avant Jésus-Christ, Chemerôn, ou, si l'on aime mieux, Samarie, pour me servir de l'appellation que les Septante et la Vulgate ont rendue plus familière, devint aussitôt la capitale des dix tribus, grâce à son heureuse position et à la fertilité de son territoire, et Thirza, qui avait elle-même succédé, comme siége du gouvernement, à Sichem, retomba dans l'obscurité. Achab, fils d'Omri, éleva à Samarie un temple et un autel en l'honneur de Baal, et il entoura ce sanctuaire d'un bois sacré. Dans la suite, ce temple fut détruit par Jéhu.

L'an 721 avant Jésus-Christ, Salmanasar s'empara de Samarie, après un siége de trois ans, et en transporta les habitants dans ses États, avec ceux des autres villes du royaume d'Israël, qui cessa dès lors d'exister. Quelques années plus tard, la contrée dont Samarie était le centre fut repeuplée par Hasar-Haddon.

L'an 110 avant Jésus-Christ, Jean Hyrcan détruisit cette ville de fond en comble; mais elle se releva de ses ruines et fut rebâtie par Gabinius; elle fut ensuite magnifiquement restaurée par Hérode le Grand, qui la fortifia, l'environna d'une superbe muraille de vingt stades de circonférence et y établit six mille colons, auxquels il distribua des terres. Au milieu de la ville, il fit construire, en l'honneur d'Auguste, son patron, un temple très-vaste entouré d'une enceinte sacrée. La cité reçut elle-même alors le nom de Sébaste, traduction grecque du mot latin *Augusta*, par flatterie pour l'empereur.

A l'avénement du christianisme, l'an 33 de notre ère, le diacre Philippe alla prêcher l'Évangile dans cette ville, qui devint de bonne heure le siége d'un évêché. Maîtres de la Palestine, les croisés y établirent également un évêque latin et reconstruisirent la cathédrale de Saint-Jean-Baptiste.

De nos jours, cette ancienne capitale de la Samarie, à laquelle elle avait donné son nom, n'est plus qu'un simple village musulman, sans importance, mais qui par les ruines de ses admirables colon-



Colline de Samarie et village de Sébastieh.

nades et par celles de son église, non moins que par ses souvenirs, mérite encore une attention toute spéciale de la part du voyageur.

Franchissons maintenant dans la direction du nord-est, à travers monts et vallées, l'intervalle de douze kilomètres qui nous sépare de Sanour, et faisons halte un instant dans ce village. Il est situ sur le sommet d'une colline rocheuse, de forme à peu près circulaire. Les pentes en sont roides et percées de nombreuses citernes creusées dans le roc. Cette colline semble avoir été prédestinée, de tout temps, à servir d'assiette à une place forte. Une enceinte murée flanquée de tours en environnait autrefois le plateau supérieur; elle est aujourd'hui en partie renversée.

Une opinion à laquelle je me rallie fait de Sanour l'ancienne Béthulie, si fameuse par le siége qu'elle soutint contre Holopherne et par l'héroïque dévouement de Judith. J'ai montré, en effet, dans mon ouvrage sur la Samarie, qu'aucun autre emplacement ne répondait mieux que celui-là en Palestine aux différentes données des Livres saints relativement à la position de cette ville célèbre. Voisine de Dothaïm, elle commandait les défilés qui de la plaine d'Esdrelon condui-



Tombeau de saint Jean-Baptiste, dans la crypte de l'ancienne église consacrée au saint Précurseur.

saient dans la contrée montagneuse de la Samarie. Or Dothaïm est incontestablement Tell-Douthan, situé à quelques kilomètres au nord de Sanour et à une heure de marche au sud de la plaine d'Esdrelon. L'armée d'Holopherne, après avoir traversé cette plaine, devait nécessairement passer au pied de la haute colline de Sanour, qui, dans l'antiquité comme dans les temps modernes, n'a pas dû manquer d'être fortifiée.



Restes d'une avenue de colonnes à Samarie.

Au moyen âge, on a quelquefois donné le nom de Béthulie à la montagne des Francs, jadis Hérodium; mais cette montagne, située au sud de Jérusalem, ne s'adapte en aucune manière aux diverses circonstances mentionnées dans le livre de Judith et desquelles il résulte que Béthulie était dans le voisinage de Dothaïm et de la plaine d'Esdrelon. Il ne faut pas davantage, comme on l'a fait aussi, reconnaître dans Safed la patrie de l'héroïne juive, Safed étant très-éloigné au nord de la plaine d'Esdrelon, tandis que Béthulie devait être au sud de cette même plaine.

DOTHAÏM

La ville de Dothaïm est signalée pour la première fois dans la Bible à l'occasion de la tournée accomplie par Joseph à la recherche de ses frères, et de la vente qu'ils firent de lui dans cette localité à des marchands ismaélites. Dans le quatrième livre des Rois, nous lisons que le prophète Élisée était à Dothaïm lorsque Ben-Hadad, roi de Syrie, alors en guerre avec le royaume d'Israël, envoya de nuit des troupes pour s'emparer de ce prophète, qui éventait ses desseins les plus secrets.

De deux passages du livre de Judith, il résulte que cette ville était au sud et dans le voisinage de la



Tell-Douthan, jadis Dothaïm.

plaine d'Esdrelon, position qui s'accorde parfaitement avec celle de *Tell-Douthan* ou colline de Douthan, dont le nom d'ailleurs reproduit fidèlement celui de Dothaïm, forme duelle de Dothan, et qui signifie *les deux puits, les deux citernes*. Elle est, du reste, entièrement détruite depuis longtemps, et la charrue a bien souvent passé sur l'emplacement qu'elle occupait. Les pentes et le sommet du monticule où elle s'élevait sont seulement jonchés de matériaux divers et d'innombrables fragments de poterie, uniques vestiges d'anciennes constructions renversées. Çà et là, au milieu de champs de dourah, croissent quelques caroubiers, et un bouquet de térébinthes avoisine un oualy à moitié démoli. Au bas du tell, on observe encore deux puits, dont l'un est antique et dont le second est, il est vrai, moderne, mais a pu succéder à un autre plus ancien, circonstance qui justifie même maintenant le nom que portait jadis cet endroit.

BASSE GALILÉE

EN-GANNIM — PLAINE D'ESDRELON

Djenin est la première ville que l'on rencontre lorsque, débouchant des défilés de Samarie, on commence à entrer dans l'immense plaine d'Esdrelon, qui faisait partie de la Galilée. Cette ville, dont la population est au moins de deux mille habitants, presque tous musulmans, à l'exception d'un petit



Djenin, l'ancienne En Gannim

nombre de grecs schismatiques, couvre les pentes douces d'une colline qui se relie à d'autres un peu plus élevées. Des deux mosquées qu'on y observe, l'une est relativement assez grande et est surmontée d'un minaret; la seconde avoisine une source abondante dont les eaux sont recueillies dans un réservoir. Une quinzaine de petites boutiques forment ce que l'on appelle le *souk* ou marché. Les vestiges d'une puissante construction passent pour être ceux d'un *kalah* ou château. En dehors de la ville sont deux cimetières. Les collines qui se montrent vers l'est sont percées de nombreuses cavernes creusées dans le roc; les unes sont d'anciennes carrières; les autres ont dû servir de tombeaux; plusieurs sont maintenant employées comme étables pour les troupeaux.

Djenin, à cause de son nom, de sa position, de sa source abondante et de ses beaux jardins, est regardée généralement comme l'ancienne En-Gannim (la source des Jardins), en latin Engannim,

mentionnée dans le livre de Josué au nombre des villes de la tribu d'Issachar. Elle fut allouée, comme cité de refuge, aux lévites de la famille de Gerson. C'est la même localité très-probablement qui est citée dans le quatrième livre des Rois (ch. IX), sous le nom de *Beth hag-Gan* (maison du Jardin), en latin *Domus horti*, à propos de la fuite d'Ochozias, roi de Juda, poursuivi par Jéhu.

Josèphe nous parle du bourg de Ginæa comme étant sur les limites de la Samarie et de la Grande-Plaine, c'est-à-dire de la plaine d'Esdrelon. La position de Djenin répond parfaitement à celle de ce bourg, et tout porte à croire qu'il faut également l'identifier avec En-Gannim et Beth hag-Gan.

Dans le Nouveau Testament, En-Gannim n'est mentionnée nulle part; mais il est certain que Notre-Seigneur dut traverser plusieurs fois cet endroit, en allant de Judée en Galilée à travers la Samarie, et réciproquement. D'après une ancienne tradition très-accréditée, ce serait là que le Sauveur aurait guéri les dix lépreux dont il est question dans saint Luc (ch. XVII).

La grande plaine qui s'étend au nord de Djenin est connue aujourd'hui parmi les Arabes sous le



Partie méridionale de la plaine d'Esdrelon, vue de Djenin.

nom de Merdj Ibn-Amir (plaine du fils d'Amir). Jadis elle s'appelait plaine ou vallée de Jézraël, en hébreu Emek-Yzreel, en latin Vallis Jezrael, dénomination qu'elle devait à la ville ainsi désignée et dont il sera bientôt question. Plus tard, elle s'appela Esdrelon et Esdrelom, forme grecque dérivée de la forme hébraïque Izreel. Elle était le lot de la tribu d'Issachar. Théâtre de nombreuses batailles, qui s'y sont livrées à toutes les époques de l'histoire judaïque, elle a été illustrée encore de nos jours par l'immortelle victoire que Kléber, avec une poignée d'hommes, y remporta, le 16 avril 1799, contre une armée infiniment plus considérable que la sienne. De forme triangulaire, et encadrée entre les montagnes de la Samarie et de la Galilée, elle présente à la vue une surface immense boursouflée par de faibles ondulations et parsemée çà et là de petits monticules. Partout où elle est cultivée, des moissons magnifiques s'y épanouissent; là où elle ne l'est pas, de hautes herbes, des fleurs variées et des chardons gigantesques attestent la fécondité native de son sol. A l'époque des fortes chaleurs, la terre s'y crevasse profondément, et d'innombrables fissures béantes y rendent très-difficile la marche en dehors des chemins ou des sentiers battus. Vers le nord-ouest, elle communique par une vallée qui longe les pentes orientales du Carmel, avec la grande plaine de Saint-Jean d'Acre, et aboutit ainsi à la Méditerranée. A l'est, elle se prolonge en trois autres vallées : la première, au nord, comprise entre le mont Thabor et le Petit-Hermon ou Djebel-Dahy; la seconde, qui s'étend entre le Petit-Hermon et le Gelboé, actuellement Djebel-Foukouah; la troisième, située au sud de cette dernière montagne.

Plusieurs ruisseaux la sillonnent; ils sont à sec les deux tiers de l'année, à l'exception de quelques-



Mosquée de Djenin.

uns, dont les deux plus importants sont le Nahr-Djaloud, qui se jette dans le Jourdain, et le Nahr el-Moukattha, le fameux Cison, qui a son embouchure dans la mer, un peu au nord de Kaïfa.

MONT GELBOÉ — JÉZRAEL

En se dirigeant de Djenin vers le nord, à travers la plaine que je viens de mentionner, on longe bientôt à sa droite le *Djebel-Foukouah;* c'est le Gilboa du texte hébreu, le Gelboé de la Vulgate, dont le nom antique s'est conservé, à peine altéré, dans celui de l'un des villages de cette montagne, appelé



Mont Gelboé, vu de Soulem.

Djelboun. Ce massif s'étend de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, dans une longueur d'environ quatorze kilomètres, et dans une largeur qui varie entre cinq et huit. En partie seulement cultivé, il est divisé en plusieurs plateaux et sommets par des vallées plus ou moins profondes et de nombreux ravins. Çà et là on rencontre des pierres basaltiques ; mais le calcaire domine. Le sol est généralement rougeâtre, et sur beaucoup de points il est cultivable. Le blé et l'orge y croissent sur les pentes les

plus douces et sur les plateaux. Des bouquets d'oliviers et de figuiers, des haies de cactus environnant quelques jardins, et là où l'homme ne s'est point emparé du sol, des herbes sauvages et des broussailles; sur certains flancs plus escarpés, la roche nue : tel est l'aspect que présente ce massif, témoin jadis de la défaite de Saül et de Jonathas, et contre lequel, à cause de ce désastre, David prononça cette malédiction célèbre :

« Montagnes de Gelboé, que la rosée et la pluie ne tombent jamais sur vous! Qu'il n'y ait point sur vos coteaux de champs dont on offre les prémices, parce que c'est là qu'a été jeté le bouclier des forts, le bouclier de Saül, comme s'il n'eût point été sacré de l'huile sainte! » (*Rois,* l. II, ch. I, ℣ 21.)

Si l'on poursuit sa marche vers le nord, on arrive, après avoir franchi onze kilomètres à partir de Djenin, au village de Zeraïn, amas confus de misérables habitations construites en pisé ou avec de



Zeraïn, jadis Jézrael.

menus matériaux. Au centre à peu près du village, sur un monticule, s'élève une maison de forme carrée, semblable à une tour, où réside le cheikh. Très-dégradée, comme la plupart des autres maisons, elle paraît d'origine arabe, mais elle a pu succéder à une construction plus ancienne. De sa terrasse, on jouit d'une vue très-étendue sur la plaine, sur les montagnes qui l'environnent, et à l'est au delà du Tell-Beisan, l'ancienne acropole de Bethsan ou Scythopolis, sur les hauteurs de l'antique pays de Galaad.

Zeraïn n'est qu'une forme légèrement altérée de la dénomination hébraïque Izreel; en effet, sauf la première lettre qui a disparu et la terminaison *el,* qui est devenue *in,* comme Béthel a été changée en Beitin, les deux mots sont identiques et renferment les mêmes lettres formatives. Dans la Vulgate, ce nom devient Jézraël.

Cette ville est citée pour la première fois dans le livre de Josué, qui la mentionne parmi celles de la tribu d'Issachar. A l'époque d'Achab, elle acquit une assez grande importance, ce prince l'ayant choisie comme l'une de ses principales résidences. Samarie était bien restée la capitale de son royaume;

mais il paraît avoir affectionné davantage Jézraël. On connaît ses démêlés avec Naboth, l'un des habitants de cette dernière ville, dont il voulait acheter la vigne pour la réunir au jardin de son palais, le refus de celui-ci, sa mort à l'instigation de Jézabel et la manière dont Dieu vengea ce crime sur Achab quelques années après.

L'an 884 avant Jésus-Christ, Joram, roi d'Israël et second successeur d'Achab, marche contre Ramoth de Galaad, pour l'arracher aux mains d'Hazaël, roi de Syrie; mais blessé au siége de cette ville, il se fait ramener à Jézraël. Ochozias, roi de Juda, vient l'y visiter. C'est alors que l'un des



Tour de Zeraïn.

disciples d'Élisée va secrètement sacrer roi d'Israël Jéhu, demeuré à Ramoth-Galaad avec les autres capitaines de l'armée de Joram, et le charge, au nom de Jéhovah, d'exterminer la maison d'Achab. Jéhu se hâte d'exécuter cet ordre, tue Joram dont il fait jeter le corps dans le champ de Naboth, foule aux pieds des chevaux de son char le corps de Jézabel qu'il a commandé de précipiter du haut d'une tour où elle s'était réfugiée, et met à mort tous les descendants d'Achab. A partir de la ruine de cette famille impie, Jézraël cesse d'être une résidence royale, et elle décline rapidement. A l'époque des Croisades, elle est désignée par les auteurs latins sous le nom altéré de Parvum Gerinum; mais les écrivains arabes la mentionnent déjà sous le même nom qu'aujourd'hui.

EN-HAROD OU FONTAINE DE JÉZRAEL

Deux kilomètres et demi à l'est de Zeraïn, coule au pied nord-ouest du mont Gelboé une source très-abondante, appelée Aïn-Djaloud. Elle sort de dessous un gros rocher, creusé intérieurement en forme de petite caverne, et qui surplombe un grand bassin où elle se répand. Ce réservoir demi-circu-



Aïn-Djaloud, l'ancienne En-Harod, fontaine de Jézrael.

laire, où se jouent de nombreux poissons, a été pavé autrefois; les pierres qui en revêtaient le fond sont déplacées actuellement. Au sortir de là, l'eau se partage en deux canaux, en partie maçonnés, qui font presque immédiatement tourner deux moulins et se dirigent vers l'est, pour former ensuite le Nahr-Djaloud.

Cette source est, selon toute vraisemblance, l'En-Harod ou Harad de la Bible, près de laquelle Gédéon campa avec son armée, avant d'attaquer les Madianites. Ce fut là que, selon les prescriptions

du Seigneur, il fit, d'après le mode qu'ils avaient employé pour boire, le choix de ceux qui devaient rester avec lui, les autres ayant la liberté de retourner dans leurs foyers.

L'Aïn-Djaloud est probablement aussi la source à côté de laquelle, plus tard, Saül et ses fils campèrent avant leur défaite par les Philistins sur le mont Gelboé. Celle-ci est appelée dans ce passage par l'écrivain sacré source de Jézraël; en effet, elle avoisine à l'est cette ville. Néanmoins, je dois avouer qu'une autre source, nommée aujourd'hui Aïn el-Maïteh, est plus rapprochée de Zeraïn, l'antique Jézraël; mais, comme elle est beaucoup moins abondante que la précédente, il est permis de penser que Saül choisit de préférence le voisinage de cette dernière pour y asseoir son camp. A l'époque des Croisades, Saladin fit dresser les tentes de son armée près de cette même source que Bohaeddin désigne sous le nom d'*Aïn el-Djalout,* nom, comme on le voit, identique avec celui qu'elle porte encore aujourd'hui parmi les Arabes; les Francs la connaissaient sous la désignation de *fons Tubania.*

A l'approche des chrétiens, Saladin abandonna cette source, et, suivant les ruisseaux qui en dérivent, il se dirigea vers Bethsan.

L'armée chrétienne campa, à son tour, auprès de cette source, et se nourrit pendant plusieurs jours des poissons qui s'y trouvaient.

On ignore pourquoi les croisés l'appelaient *Tubania;* quant au nom de Djalout ou Djaloud que les Arabes, dès cette époque, lui donnaient et lui conservent encore aujourd'hui, c'est le mot par lequel ils traduisent celui de Goliath. Que si l'on s'étonne de retrouver en ce lieu le nom de ce géant des Philistins tué par David dans une tout autre localité et bien loin de là, en Judée, il faut se rappeler le passage suivant du Pèlerin de Bordeaux, où, à propos de Stradela, c'est-à-dire de Jézraël, l'auteur de l'*Itinéraire* ajoute :

« *Ibi sedit Achab rex et Helias prophetavit. Ibi est campus ubi David Goliath occidit.* »

Ainsi, dès le commencement du quatrième siècle de notre ère, la tradition erronée de la défaite et de la mort de Goliath près de Jézraël existait déjà : tradition que les Arabes semblent avoir conservée, toute fausse qu'elle est, en continuant à désigner par le nom de ce géant la source dont il est question en ce moment.

TAANAK

Si de Zeraïn on promène ses regards sur les confins occidentaux de la grande plaine d'Esdrelon, on aperçoit devant soi à l'ouest-sud-ouest, à la distance de douze kilomètres environ, le petit village de Taanak qu'avoisine celui de Roummaneh, et à l'ouest-nord-ouest, les ruines de Ledjoun, dont on est séparé par un intervalle de quatorze kilomètres.

Taanak est aujourd'hui réduit à une dizaine de misérables habitations, sur les pentes d'une colline oblongue. Jadis les flancs méridionaux de cette éminence et son plateau supérieur tout entier étaient occupés par des constructions, comme le prouvent les innombrables fragments de poterie épars sur le sol, et les matériaux de toutes sortes que l'on rencontre à chaque pas; les pierres les plus considérables ont dû être transportées ailleurs. Au bas du village est une petite mosquée qui passe pour avoir été une ancienne église chrétienne; elle est, en effet, orientée de l'ouest à l'est, et les pierres avec lesquelles elle a été bâtie proviennent toutes de constructions antérieures; quelques-unes, comme celles qui forment les pieds-droits de la porte, sont décorées de sculptures. Plus loin, dans la plaine,

plusieurs citernes creusées dans le roc, et un puits, appelé *Bir-Taanak,* datent également de l'antiquité. Les citernes sont actuellement hors d'usage; mais le puits continue toujours à fournir de l'eau aux habitants de ce hameau.

Taanak a conservé sans la moindre altération le nom de la ville dont il n'est plus que le triste reste. Cette ville est mentionnée pour la première fois dans le livre de Josué au nombre des villes chananéennes gouvernées par autant de petits rois distincts, et qui tombèrent au pouvoir des Hébreux.



Taanak, vu de Megiddo.

Lors du partage de la Terre promise, elle fut assignée à la demi-tribu de Manassé et concédée aux lévites de la famille de Caath.

Les descendants de Manassé n'en expulsèrent pas néanmoins les anciens habitants, qui continuèrent à y séjourner, et furent seulement ensuite soumis à un tribut.

Lorsque les Chananéens, sous la conduite de Sisara, se soulevèrent contre les enfants d'Israël, que commandaient Barak et la prophétesse Debborah, la bataille dans laquelle ils furent défaits se livra entre Taanak et Megiddo.

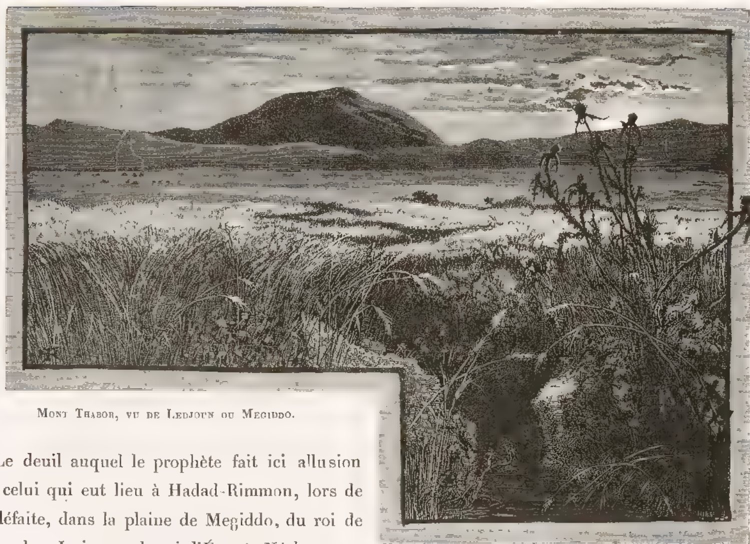
Sous le règne de Salomon, Taanak, avec d'autres villes voisines, avait pour gouverneur Baana, fils d'Ahilud. A l'époque d'Eusèbe et de saint Jérôme, c'était encore un bourg important, à trois milles de Legio, l'antique Megiddo, aujourd'hui Ledjoun.

HADAD-RIMMON — LEDJOUN

Roummaneh est comme Taanak un très-pauvre village qui a succédé à Hadad-Rimmon, dont le nom composé se retrouve, du moins dans sa dernière partie, qui, en arabe de même qu'en hébreu, signifie *grenade,* dans celui de Roummaneh.

Un passage du prophète Zacharie nous apprend que Hadad-Rimmon, dans la Vulgate *Adadremmon,* était voisine de Megiddo.

« *In die illa magnus erit planctus in Jerusalem, sicut planctus Adadremmon in campo Mageddon.* » (Zacharie, ch. xii, ℣. 11.)



Mont Thabor, vu de Ledjoun ou Megiddo.

Le deuil auquel le prophète fait ici allusion est celui qui eut lieu à Hadad-Rimmon, lors de la défaite, dans la plaine de Megiddo, du roi de Jérusalem Josias par le roi d'Égypte Néchao.

Quant au mot composé Hadad-Rimmon, il paraît provenir du culte rendu sans doute dans le lieu ainsi appelé aux deux divinités syriennes Hadad et Rimmon, Hadad représentant le soleil, et Rimmon, autre divinité, ayant peut-être pour symbole une grenade, emblème de la fécondité.

A quelques centaines de mètres au nord-est d'un monticule appelé *Tell-Iskander,* et sur la rive droite de l'Oued-Ledjoun, s'élève une autre colline beaucoup plus considérable que la précédente, le *Tell-Moutsellim,* dont le plateau supérieur et les pentes, aujourd'hui hérissés de ronces ou livrés à la culture, servaient jadis d'assiette à une ville depuis longtemps renversée de fond en comble. Il en subsiste seulement des tas de matériaux confusément épars, une vingtaine de tronçons de colonnes en granit, en pierre ou en marbre, restes d'édifices rasés, et d'innombrables débris de poterie.

L'Oued-Ledjoun est l'un des affluents les plus importants de l'ancien Kison. Le lit de cet oued paraît avoir été canalisé en cet endroit. Même en été, l'eau qui y coule est assez abondante pour faire tourner plusieurs moulins. Au sud et à une faible distance, on voit les vestiges d'un vaste khan, presque entièrement démoli.

Ledjoun est l'ancienne Legio, ville jadis considérable, puisque Eusèbe part d'elle comme d'un point central et bien connu pour nous apprendre la position ou la distance d'un certain nombre d'autres localités. Quant au nom de Legio, il est évidemment de date romaine et atteste sans doute que, à une



Khan Ledjoun, jadis Legio ou Megiddo.

certaine époque, les Romains avaient établi en cet endroit un camp pour une légion. Antérieurement, cette même ville s'appelait Megiddo, comme le prouve la proximité de Taanak, dont le nom dans la Bible est presque toujours associé à celui de Megiddo. Ensuite, nous savons par le livre des Juges que le fameux combat où Sisara fut vaincu par Debborah et Barak eut lieu près de Taanak et des eaux de Megiddo, dans le voisinage aussi du fleuve Kison. Or, ces eaux de Megiddo doivent être celles de l'Oued-Ledjoun, l'un des bras du Kison. Legio et Megiddo sont donc deux noms différents d'une même localité.

Sous le règne de Salomon, Megiddo fut rebâtie et fortifiée (992 avant Jésus-Christ).

Ochozias, roi de Juda, blessé par Jéhu pendant qu'il fuyait sur son char, parvint à entrer dans Megiddo, où il mourut (884 avant Jésus-Christ).

Plus tard, l'an 610 avant Jésus-Christ, Néchao, roi d'Égypte, traversant la Palestine pour aller attaquer le roi d'Assyrie, Josias, roi de Juda, marcha à sa rencontre et fut vaincu et tué à Megiddo. De là son corps fut ramené à Jérusalem.

A l'époque romaine, comme je l'ai dit plus haut, Megiddo échangea son nom primitif contre celui de Legio. Plus tard, elle devint la résidence d'un évêque. Aujourd'hui, sauf quelques débris informes, elle est comme effacée du sol.

SOULEM — NAÏM — EN-DOR

A une faible distance au nord de Zeraïn, le petit village de Soulem a succédé à l'antique Chounem, en latin Sunem et Sunam, l'une des villes assignées à la tribu d'Issachar. Situé au pied sud-ouest du Djebel ed-Dahy ou Petit-Hermon, il renferme quatre cents habitants. Dans une maison, on remarque une chambre voûtée en plein cintre, qui passe pour fort ancienne; elle s'appelle *Beit-Soulamieh* (chambre de la Sulamite). Au milieu du village coule une fontaine qui, au moyen d'un conduit, va arroser des jardins plantés de citronniers, de grenadiers et de figuiers.

La ville de Chounem ou Sunam est mentionnée dans la Bible comme le premier endroit où campèrent les Philistins avant d'engager avec Saül la bataille du mont Gelboé. Un peu plus tard, elle fut la patrie de la belle Abisag, qui fut choisie pour être la servante de David pendant sa vieillesse. Plus tard encore, le prophète Élisée y ressuscita le fils d'une pieuse femme dans la maison de laquelle il avait souvent reçu l'hospitalité. La tradition relative à cette Sulamite ne s'est point encore perdue à Soulem; car la chambre dite Beit-Soulamieh en est un témoignage irrécusable. Je suis loin de prétendre, assurément, que cette chambre remonte à l'époque d'Élisée et de la femme dont il ressuscita le fils; mais bâtie peut-être sur l'emplacement de la maison où s'accomplit ce miracle, elle en perpétue le souvenir. Il est permis de penser, d'après un passage du Cantique des cantiques, que dès l'antiquité les Juifs prononçaient le nom de cette ville tantôt Chounem, tantôt Choulem; car Salomon désigne sous l'appellation de Choulamite, dans la Vulgate Sulamite, l'amante du cantique sacré.

Si l'on poursuit sa route vers le nord, on aperçoit bientôt, sur les flancs hérissés de chardons sauvages et de broussailles d'une colline qui fait partie du massif du Djebel ed-Dahy, une quinzaine de pauvres maisons toutes délabrées dont l'ensemble compose le village de Naïn. Au bas du village, une source, appelée Aïn-Naïn, est recueillie dans une petite chambre voûtée, où l'on descend par quelques degrés. Non loin de là gisent trois sarcophages antiques très-mutilés, placés comme auges le long d'un réservoir en partie détruit. A quelques pas de ce point, on remarque les vestiges d'un petit édifice dont quelques assises inférieures sont encore en place, et qui semble avoir été une ancienne chapelle chrétienne, transformée ensuite par les musulmans en mosquée. Plus haut on distingue, au milieu des ruines d'un grand nombre de maisons démolies, celles d'un second édifice chrétien qui a été pareillement converti en mosquée, ainsi que l'atteste un mihrab encore en partie debout. D'après une tradition très-répandue, cette église aurait été jadis élevée à l'endroit où Notre-Seigneur avait ressuscité le fils unique de la veuve de Naïm. Naïn, en effet, est l'antique Naïm que ce grand miracle

du Sauveur a rendue pour jamais immortelle. De cette petite ville, outre les ruines que j'ai déjà signalées, ruines qui datent d'une époque très-postérieure à Jésus-Christ, il subsiste encore des citernes,



CACTUS ENTOURANT LES JARDINS DE SOULEM, JADIS CHOUNEM OU SUNAM.

des tombeaux, des cavernes et des silos pratiqués dans le roc, qui sont probablement contemporains de Notre-Seigneur.

A quatre kilomètres au nord-est de Naïm, sur les dernières pentes septentrionales d'une petite montagne volcanique dont les deux sommets s'appellent Tell-Adjoul, est le village d'Endour. La moitié des maisons sont écroulées, et celles qui sont encore debout menacent ruine. Beaucoup de cavernes, de silos et de citernes creusés dans le roc attestent l'antique importance de cette localité. On y observe

aussi un certain nombre d'anciens tombeaux renfermant intérieurement des chambres sépulcrales surmontées d'un arcosolium cintré. Une source, appelée Aïn-Endour, coule au fond d'une caverne, d'où elle sort par un petit canal pour aller arroser plusieurs jardins qu'entourent des haies de cactus.

Endour, comme son nom et sa position l'indiquent, est la ville de En-Dor (source de Dor), en latin Endor, signalée pour la première fois dans le livre de Josué comme appartenant à la demi-tribu de Manassé, bien qu'elle fût sur le territoire de la tribu d'Issachar.



Oualy ou sanctuaire musulman de Naïn, jadis Naïm.

Dans l'un de ses psaumes, David associe le nom d'En-Dor à la défaite de Sisara, général de l'armée de Jabin, par Barak, sur les bords du Kison.

Plus tard, ce fut à En-Dor que Saül alla consulter une pythonisse avant d'engager avec les Philistins le funeste combat où il succomba avec son fils Jonathas. On sait que l'ombre de Samuel, apparaissant à la voix de la magicienne, prédit à Saül sa défaite et sa mort. En parcourant, les unes après les autres, les principales cavernes d'Endour, je me suis demandé si l'une d'entre elles n'aurait pas servi jadis de résidence à cette pythonisse et n'aurait pas été, par conséquent, témoin de la scène si éminemment dramatique de cette lugubre apparition.

Après cet événement, le nom de la ville d'En-Dor disparaît de l'histoire.

A l'époque d'Eusèbe, nous la voyons seulement signalée par cet écrivain comme un grand village à quatre milles au sud du Thabor.

NAZARETH

Achevons maintenant de franchir, dans la direction du nord-ouest, les douze kilomètres qui nous séparent encore de Nazareth. Derrière nous, au sud, blanchissent dans la plaine les villages d'Afouleh et Fouleh. C'est entre ces villages que, le 16 avril 1799, était campé le gros de l'armée turque lorsque

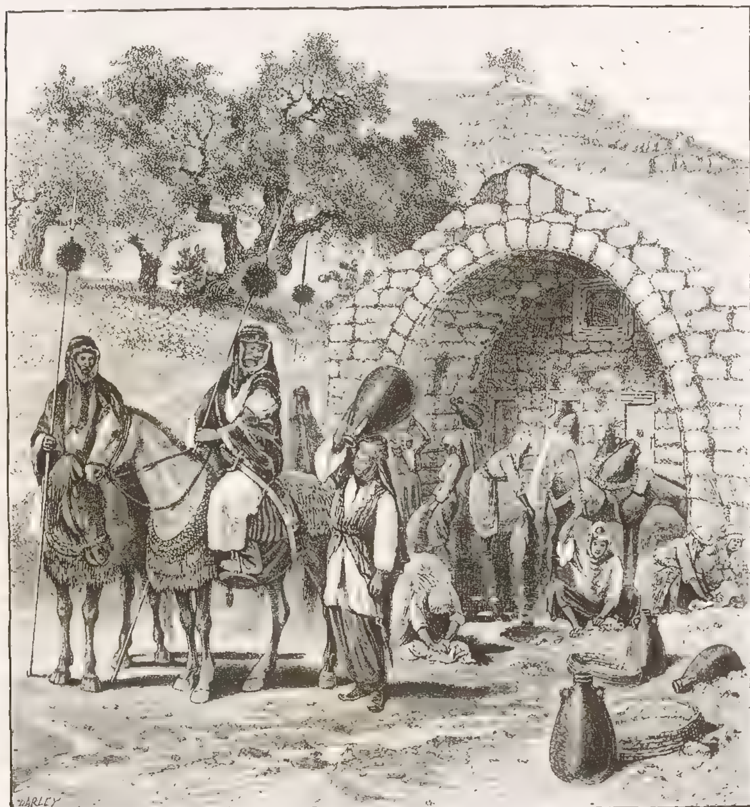


Cavernes d'Endour, l'ancienne En-Dor.

Kléber, avec une poignée d'hommes disposés en carré, osa l'attaquer et, quoique assailli de toutes parts, résista six heures durant, par un feu continu, à toute la furie de ses nombreux adversaires. Bonaparte débouchant enfin dans la plaine avec la division Bon, et formant deux autres carrés avec cette division, manœuvra de manière à envelopper à son tour l'ennemi, en le plaçant entre lui et Kléber. A cette vue, les soldats que commandait ce général redoublèrent d'ardeur et enlevèrent à la baïonnette le village de Fouleh. Bientôt l'ennemi déconcerté s'enfuit dans toutes les directions, et la plaine fut jonchée de cadavres d'hommes et de chevaux. Murat acheva la déroute de cette armée, si fière auparavant de son nombre, en faisant sabrer par ses cavaliers, sur les bords du Jourdain, une

multitude de fugitifs. Telle fut la bataille dite du Mont-Thabor, parce qu'elle fut livrée par Bonaparte et par Kléber dans la grande plaine que commande au nord-est cette montagne célèbre.

Devant nous est le village d'Iksal, que nous atteignons au bout de deux heures de marche. Il occupe une colline peu élevée, et sa population se compose de quatre cents habitants, tous musulmans. C'est



Fontaine de la Vierge, à Nazareth.

l'antique Khesoulloth, qui appartenait à la tribu d'Issachar. De nombreuses citernes et une nécropole très-étendue accusent l'importance de l'ancienne ville qu'a remplacée le village actuel.

Parvenus à l'extrémité septentrionale de la plaine, nous gravissons par une gorge assez étroite les hauteurs de Nazareth, et bientôt nous laissons à notre gauche le village d'Yafa, qui occupe deux monticules adjacents et compte quatre cents habitants, tant latins que grecs schismatiques et musulmans. Mgr Valerga y a fondé, en 1866, une mission catholique. La ville antique dont ce village n'offre plus que des débris peu importants s'appelait jadis en hébreu Yaphia, la Japhie de la Vulgate. Signalée dans le livre de Josué à l'occasion des limites de la tribu de Zabulon, elle fut de longs siècles plus tard



fortifiée par l'historien Josèphe, qui nous apprend que Titus s'en empara, malgré sa double enceinte, et que presque tous ses habitants furent passés au fil de l'épée, à l'exception des femmes et des enfants. On la regarde généralement comme étant la patrie de Zébédée, père des deux apôtres Jacques et Jean.

Enfin, nous arrivons à Nazareth. C'est, sans contredit, l'une des villes de la Palestine dont la vue, en raison des souvenirs qui s'y rattachent, éveille dans l'âme les plus douces et les plus vives émotions. Située sur les dernières pentes d'une haute colline, elle est à une altitude moyenne de trois cent soixante mètres au-dessus de la Méditerranée. Généralement mal bâtie et beaucoup plus mal entretenue encore, elle est très-poussiéreuse en été et très-fangeuse en hiver; mais Notre-Seigneur l'a choisie autrefois pour y passer les trente premières années de sa vie, et de là l'auréole incomparable qui l'entoure aux yeux du chrétien et qui y attire sans cesse tant de pèlerins, heureux d'aller se prosterner dans le sanctuaire de l'Annonciation.

On descend dans cette crypte du milieu de l'église, où elle est renfermée, par un escalier de dix-sept marches en marbre blanc. Au bout des quinze premières marches, on rencontre une chapelle appelée la *Chapelle de l'Ange,* qui forme un rectangle de huit mètres de long sur deux mètres soixante-dix de large. A droite de cette chapelle est un autel dédié à sainte Anne et à saint Joachim, et à gauche, un autre autel sous l'invocation de l'Archange Gabriel. Chacun de ces autels est orné d'une colonne monolithe en granit, provenant de la basilique primitive. Traversant ensuite une arcade ogivale qui s'appuie sur deux colonnes torses en marbre, on descend deux autres degrés et l'on arrive au sanctuaire proprement dit de l'Annonciation. Cette seconde chapelle est entièrement creusée dans le roc, mais elle a été revêtue de marbre, à l'exception de la voûte. Elle est constamment éclairée par des lampes qui, jointes à la faible clarté que donne l'escalier, y répandent une sorte de lumière mystérieuse, favorable à la prière et à la méditation. Suivant une tradition non interrompue depuis de longs siècles, ce serait soit dans cette grotte, soit dans la sainte maison transportée à Lorette, qu'aurait eu lieu la salutation de l'Ange à l'humble Vierge de Nazareth et qu'auraient été prononcées ces paroles que, depuis, l'Église a sans cesse répétées :

Ave, gratia plena, Dominus tecum. Benedicta tu in mulieribus.

Paroles auxquelles Marie, après les explications données par le messager céleste, répondit par ces mots non moins célèbres :

Ecce ancilla Domini; fiat mihi secundum verbum tuum.

L'autel est décoré de quatre colonnes en marbre gris vert; il est lui-même en marbre blanc élégamment sculpté. Sous la table de l'autel et dans la paroi du fond sont gravés ces mots :

Verbum caro hic factum est.

A gauche, on voit une colonne de granit engagée dans la voûte et dont la partie supérieure atteint la surface du chœur des religieux. Cette colonne est mutilée vers le bas à un mètre cinquante du sol et se tient comme suspendue en l'air par la force du ciment et par des barres de fer. Elle représenterait, d'après la tradition, l'endroit où était Marie lorsqu'elle aperçut l'Archange Gabriel. Deux autres colonnes de granit s'élèvent dans un enfoncement voisin. L'une, d'après la même tradition, indiquerait l'endroit d'où l'Ange aurait adressé à Marie les paroles qui lui annonçaient sa mission. Cette pieuse croyance, bien qu'ancienne, n'est reproduite toutefois qu'avec une discrète réserve par les religieux. Ce que l'Église latine regarde comme indubitable, c'est que le grand mystère de cette apparition et de l'incarnation du Verbe s'est accompli dans l'enceinte de la crypte de l'Annonciation, puisqu'il s'est réalisé, soit dans la grotte proprement dite, soit dans la sainte maison de Lorette, laquelle, d'après les témoi-

gnages les plus authentiques, et avant sa translation miraculeuse, occupait le devant de la grotte, à la place où se trouvent maintenant la chapelle de l'Ange et la plus grande partie de l'escalier dont j'ai parlé. Un assez beau tableau représentant l'Annonciation, et enfermé dans un cadre d'argent, se voit au-dessus de l'autel.

A l'extrémité orientale de celui-ci, une porte conduit à un enfoncement voûté en forme d'abside, qui primitivement ne faisait qu'un avec le compartiment qui est devenu le sanctuaire de l'Annonciation, et dont il est séparé par un mur de refend. On y remarque un autel adossé au précédent et dédié à saint Joseph. De là on monte par un escalier d'une dizaine de marches dans une grotte supérieure, dépendance de la grotte principale, et qui autrefois communiquait avec le couvent des Franciscains.

Mais rentrons maintenant dans l'église. Divisée en trois



Mosquée de Nazareth

nefs, elle forme un rectangle long de vingt-deux mètres sur dix-sept de large. Quaresmius nous apprend qu'elle était jadis orientée de même que le sanctuaire souterrain. Celui-ci se trouvait alors

dans le bas côté nord d'une grande basilique tournée de l'ouest à l'est. Il y a quelques années, les Franciscains, en pratiquant des fouilles dans leur jardin, ont retrouvé plusieurs colonnes de granit



et les arasements de gros murs ayant appartenu à cette ancienne basilique. L'église actuelle, beaucoup moins vaste que l'édifice primitif, est tournée, non plus de l'ouest à l'est, mais du sud au nord.

De puissants piliers la partagent en trois nefs. Une partie de la nef centrale est occupée par le chœur et le maître-autel, qui s'élèvent au-dessus de la crypte et dominent les deux nefs latérales. On y monte par deux rampes disposées à droite et à gauche de la crypte.

Le couvent qui touche à l'église est vaste et précédé d'une grande cour. Mais il a été conçu d'après un plan défectueux qui le rend peu commode dans sa distribution intérieure. Il est habité par dix religieux franciscains, prêtres, quelques novices et neuf frères. Une école de petits garçons est dirigée par l'un des frères. Un frère, à la fois pharmacien et médecin, prodigue gratuitement ses soins et ses médicaments à tous ceux qui réclament son secours. Le Père gardien est en même temps le chef de la nation latine à Nazareth.

A quelques pas de distance en dehors est la Casa Nova, ou bâtiment réservé aux étrangers qui, de passage à Nazareth, demandent l'hospitalité aux Pères, et dans lequel on est toujours accueilli avec la plus grande cordialité.

Indépendamment de la petite maison dont la partie construite se trouve depuis longtemps à Lorette et dont la partie creusée dans le roc subsiste encore à Nazareth, au milieu de l'église de l'Annonciation, saint Joseph et sa virginale épouse possédaient dans cette ville une autre maison qui servait d'atelier au père adoptif de Notre-Seigneur. C'est là que le divin Enfant grandit, occupé de travaux manuels, sous la direction de ce vénérable artisan. Sur l'emplacement de cet atelier avait été jadis construite une chapelle tournée de l'ouest à l'est, qui avait trois nefs et trois absides. Il n'en reste plus que de faibles vestiges. Une autre chapelle, de date récente, a succédé à la précédente, dont elle n'occupe qu'une partie. Elle appartient aux Franciscains. Ils possèdent également dans le quartier haut de la ville, vers l'ouest, un troisième sanctuaire nouvellement reconstruit et appelé *Mensa Christi*; il forme un rectangle long de treize pas sur huit de large et couronné par une petite coupole percée de quatre fenêtres. Dans le fond, devant l'autel, on remarque un énorme bloc de pierre dont la surface supérieure est grossièrement aplanie. D'après une tradition fort ancienne, il aurait servi de table à Notre-Seigneur, qui y aurait mangé avec ses disciples après sa résurrection. De là le nom de *Mensa Christi* qu'on lui a donné.

Dans le voisinage est une église desservie par un prêtre maronite et qui sert de paroisse à tous ceux de sa nation qui habitent Nazareth.

L'église des Grecs-unis appartenait autrefois aux Latins, qui la leur ont ensuite concédée. Elle passe pour avoir été bâtie sur l'emplacement de l'ancienne synagogue où Notre-Seigneur lut un passage d'Isaïe qui le concernait et d'où il fut chassé par les habitants, qui cherchèrent, mais en vain, à le mettre à mort, Jésus s'étant échappé de leurs mains. Les Grecs schismatiques ont pareillement une église dédiée à saint Gabriel et surmontée au centre d'une coupole. Les boiseries de l'iconostasis, sur lesquelles on lit la date de 1767, sont assez remarquables. Dans la partie septentrionale de cet édifice se trouve une ancienne chapelle souterraine où l'on descend par plusieurs degrés. Là est une citerne recevant par dérivation les eaux d'une source située un peu plus haut dans la montagne. Suivant la tradition grecque, la Sainte Vierge, puisant un jour de l'eau en cet endroit, y aurait été saluée une première fois par l'Archange Gabriel, et de là elle serait précipitamment rentrée dans sa maison, où elle aurait revu de nouveau le messager céleste. A l'époque de Quaresmius, cette chapelle souterraine était seule debout, et l'église qui la contenait, ainsi que le monastère des religieuses qui y était contigu, avait été démolie; l'église actuelle n'a que cent quatorze ans.

Un canal conduit un peu plus bas les eaux de cette même source à une fontaine publique. Celle-ci, de forme voûtée, est de date récente, car elle a été faite en 1862. A côté est un sarcophage antique,

aujourd'hui très-mutilé; une guirlande sculptée qui serpente alentour forme trois festons sur les longs côtés. Cette fontaine porte le nom de *Fontaine de Marie*. Rien n'empêche, en effet, de supposer qu'à l'époque de Notre-Seigneur elle existait déjà en même temps que celle qui est renfermée actuellement dans l'église de Saint-Gabriel, et dès lors tout incline à penser que la Sainte Vierge, comme les autres femmes de Nazareth, a dû y venir souvent puiser de l'eau.

A une faible distance de la Casa Nova des Franciscains est la maison des Dames de Nazareth, fondée dans cette ville en 1855. Cet établissement a été pour Nazareth, ainsi que pour les autres villes de Palestine et de Syrie où des maisons semblables ont été créées, un bienfait inappréciable. Parfaitement administré, il contient une trentaine d'orphelines pensionnaires; le nombre des externes dépasse le chiffre de quatre-vingts. Les protestants, de leur côté, redoublent d'efforts à Nazareth pour contre-balancer l'influence catholique par la leur propre; Anglais et Prussiens rivalisent ensemble dans ce but. Ils ont construit, il y a quelques années, une école et une jolie église gothique qui domine une grande partie de la ville, et sur un point plus culminant encore ils viennent d'achever de bâtir un vaste orphelinat, qui de loin ressemble à une sorte de citadelle.



Mont dit de la Précipitation, près de Nazareth.

Quant aux musulmans, ils célèbrent les cérémonies de leur culte dans une mosquée que surmonte un haut minaret; ils possèdent en outre plusieurs oualys ou chapelles dédiées à des santons.

La population actuelle de la ville est de quatre mille neuf cent cinquante habitants et se décompose ainsi : sept cent dix Latins, trois cents Grecs catholiques dits unis, deux cent vingt Maronites, six cents catholiques schismatiques, deux cents individus qui flottent entre l'Église catholique et l'Église schismatique : c'est dans cette catégorie naturellement que les protestants cherchent surtout à se faire des prosélytes; enfin quelques familles protestantes, anglaises, américaines et prussiennes.

Parmi les hauteurs qui dominent Nazareth, la plus élevée vers le nord-ouest est couronnée par un oualy connu sous le nom de Neby-Ismaïl; d'autres l'appellent Neby-Saïd. L'altitude de ce point au-dessus de la Méditerranée est de cinq cents mètres. De là on jouit d'une vue magnifique. Vers le nord, on aperçoit au delà de la basse Galilée un tiers au moins de la haute. Derrière les montagnes de Safed apparaît dans le lointain le massif gigantesque du Djebel ech-Cheikh ou Grand-Hermon. A l'est, l'œil plonge dans le bassin du lac de Tibériade. Plus loin, dans la même direction, se montrent les plateaux si accidentés des contrées transjordanes. Au sud, on distingue les cimes du Thabor, du Petit-Hermon et du Gelboé, la grande plaine d'Esdrelon et les monts de la Samarie. A l'ouest, on suit du regard la chaîne entière du Carmel, et la baie de Caïffa semble étinceler sous les rayons du soleil.

La hauteur en question est considérée par quelques critiques comme celle où les habitants de Nazareth conduisirent Notre-Seigneur pour l'en précipiter. Ils se fondent pour appuyer cette conjecture sur le verset suivant de saint Luc :

Et surrexerunt et ejecerunt illum extra civitatem : et duxerunt illum usque ad supercilium montis super quem civitas illorum erat ædificata, ut præcipitarent eum. (Saint Luc, ch. iv, ℣ 29.)

De ce verset il semble ressortir, en effet, que les habitants de Nazareth menèrent le Sauveur, après l'avoir jeté hors de la ville, jusque sur le sommet de la montagne au bas et sur les pentes de laquelle celle-ci était assise. Or, la montagne que couronne l'oualy Neby-Saïd surplombe précisément vers le nord-ouest Nazareth, qui s'étend sur ses flancs inférieurs et à ses pieds; elle offre en outre dans plusieurs endroits des escarpements naturels très-propres à l'accomplissement du genre de supplice que l'on voulait infliger à Notre-Seigneur.

Mais, je dois le dire, la tradition est tout à fait contraire à cette conclusion, que l'on pourrait être tenté d'adopter, et depuis longtemps elle désigne une autre montagne comme étant celle d'où l'on chercha à précipiter le Messie; c'est la montagne que les Arabes eux-mêmes appellent *Djebel el-Kafzeh, mont du saut, du précipice,* ou plutôt *de la précipitation,* si l'on peut employer ce mot dans un sens que l'usage lui a refusé, celui d'*action de précipiter quelqu'un.*

Pour s'y rendre, on commence par descendre vers le sud, au sortir de Nazareth, dans une vallée fertile cultivée en blé; puis on passe bientôt devant une petite colline où, à la suite de fouilles récentes, les Franciscains ont retrouvé quelques vestiges encore reconnaissables de la chapelle d'un ancien couvent de Bénédictines, connu sous le nom de *Santa Maria del Tremore.* Ce nom serait dû à une pieuse tradition en vertu de laquelle la Sainte Vierge se serait tenue en ce lieu, toute tremblante d'effroi, lorsque l'on conduisit son Fils hors de la ville pour le mettre à mort.

En continuant à s'avancer dans la même direction, on suit, sur un sentier âpre et rocheux, les sinuosités d'un torrent qui serpente dans un étroit ravin; puis, gravissant à travers des roches hérissées de lentisques, d'arbousiers et de térébinthes, on arrive, après une marche d'environ trois quarts d'heure, à partir de Nazareth, au lieu dit le *Précipice.* Deux énormes blocs de rochers servent comme de garde-fous sur une petite plate-forme, et séparent le spectateur de l'abîme presque vertical qui s'entr'ouvre devant lui. La hauteur de cette plate-forme est de deux cents mètres au-dessus de la plaine d'Esdrelon, mais la montagne est plus élevée encore.

Nazareth, en arabe Nasarah et Nasirah, n'est nulle part mentionnée, ni dans l'Ancien Testament, ni dans Josèphe. Ce silence prouve qu'elle n'avait pas une grande importance et qu'elle ne doit sa célébrité qu'à l'honneur insigne qui lui fut réservé d'être la ville où Notre-Seigneur fut élevé et passa les trente premières années de sa vie. Elle appartenait à la Galilée et paraît avoir été située dans la tribu de Zabulon, près des limites de celle d'Issachar. C'était une bourgade si misérable et où les habitants jouissaient d'une si mauvaise réputation, que lorsque l'apôtre Philippe parla pour la première fois à Nathanaël de Jésus de Nazareth comme du Messie annoncé par Moïse et par les Prophètes, celui-ci lui répondit : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth? »



Oualy Neby-Ismaïl, sur le sommet de la colline de Nazareth.

Plus tard, le nom de Nazaréens fut donné aux chrétiens, et toujours avec une intention de moquerie. Aujourd'hui encore, les Arabes désignent les chrétiens sous le nom de Nasarah.

Après la prise de Jérusalem par les croisés, Godefroy de Bouillon concéda en fief à Tancrède tout le district de la Galilée, et le siége métropolitain de Scythopolis fut bientôt transféré à Nazareth.

En 1251, saint Louis vint s'incliner pieusement dans la grotte sacrée de l'Annonciation; il gravit aussi comme pèlerin les hauteurs du Thabor.

En 1263, le sultan Bibars Bendokhdar ravagea Nazareth et détruisit l'église de l'Annonciation. Les pèlerins des siècles subséquents ne parlent plus que de la grotte. Quant à l'église, elle ne fut relevée de ses ruines qu'en 1620. A cette époque, en effet, le P. Thomas de Novare, supérieur des Franciscains de Terre sainte, obtint de l'émir Fakhr eddin la restitution du sanctuaire de l'Annonciation, comme le rapporte Quaresmius d'une manière très-détaillée. Le P. Jacques, qui l'avait accompagné dans son voyage auprès de l'émir, fut chargé des premiers travaux de reconstruction de l'église. Après lui, ces travaux furent poursuivis, ainsi que ceux du couvent attenant; mais le plan primitif de l'église fut malheureusement modifié, tandis qu'il eût été peut-être facile de conserver celui de la basilique byzantine.

De 1720 à 1730, le couvent fut agrandi, et l'église, qui avait été ravagée par les Arabes, fut réparée dans cette dernière année au moyen d'ouvriers musulmans venus de Damas; c'est ce qui explique pourquoi sa façade principale, qui date de cette époque, comme le prouve l'inscription qu'on y lit, offre tous les caractères de l'architecture arabe.



Hameau près de Nazareth; de là, vue de Seffourieh, jadis Sepphoris.

En 1799, les Français occupèrent un instant Nazareth, et Bonaparte, de passage dans cette ville, se fit montrer la grotte de l'Annonciation. De nos jours, en 1860, lors des massacres de Damas et du Liban, les chrétiens de Nazareth, qui craignaient pour eux un sort semblable à celui de leurs coreligionnaires dans plusieurs parties de la Palestine et de la Syrie, durent leur salut au chef de Bédouins Akil-Agha, qui osa noblement se déclarer en leur faveur.

SEFFOURIEH (SEPPHORIS)

Le village de Seffourieh, situé à six kilomètres au nord-ouest de Nazareth, rappelle, légèrement altéré, le nom de Sepphoris que cette localité portait autrefois. Le sommet de la haute colline dont il occupe les dernières pentes était couronné jadis par une acropole qu'environnait un mur d'enceinte construit avec de magnifiques blocs rectangulaires; on en distingue encore çà et là quelques traces.



Ruines du chateau de Seffourieh, jadis Sepphoris.

Sur le point culminant s'élève encore aujourd'hui une grande tour carrée qui mesure vingt-deux pas sur chaque face. Ce fortin, qui, vu de loin, offre une apparence antique à cause de la nature et de la beauté des matériaux avec lesquels il a été bâti, est vraisemblablement d'origine arabe, mais il a sans doute succédé à un autre plus ancien. Quant à la vaste plate-forme qui s'étend alentour, elle est actuellement en partie livrée à la culture. Sur les flancs de la colline, de nombreuses citernes et des silos ont été excavés. Enfin plus bas encore s'allonge le village actuel sur l'emplacement de la ville proprement dite. Il renferme au moins deux mille cinq cents habitants, la plupart musulmans et très-

fanatiques. A son extrémité nord-ouest, les pèlerins chrétiens ne manquent pas d'aller vénérer les restes d'une église dédiée autrefois à saint Joachim et à sainte Anne, parents de la Sainte Vierge, qui, d'après une tradition fort ancienne, passent pour avoir habité Sepphoris où ils seraient nés. Tournée de l'ouest à l'est, cette église avait trois nefs répondant à trois absides; celles-ci seules sont encore debout. Les deux rangées de colonnes qui ornaient et divisaient les nefs consistaient en fûts monolithes de granit gris couronnés de chapiteaux corinthiens, comme le prouvent deux de ces fûts encore en place. Ces colonnes doivent avoir appartenu à la basilique primitive qui fut reconstruite à l'époque des Croisades. Dans un autre quartier de Seffourieh, vers l'est, l'emplacement d'un autre monument est encore en partie reconnaissable. Comme il était orienté du sud au nord, il est permis de supposer qu'on a là sous les yeux les vestiges d'une ancienne synagogue. Elle avait été bâtie avec de belles pierres de taille, et des colonnes de granit gris en décoraient et séparaient les nefs.

Sepphoris était, à l'époque de la guerre des Juifs contre les Romains, l'une des principales villes de la Galilée, au centre de laquelle elle se trouvait. Consacrée auparavant à Auguste par Hérode Antipas, elle s'appelait également Diocésarée, nom qui indique qu'elle avait pris à la fois pour patrons Jupiter et l'empereur.

Après la chute de Jérusalem, le grand Sanhédrin se réfugia à Sepphoris, avant d'aller s'établir à Tibériade. Une communauté chrétienne s'y forma ensuite, et un évêché appartenant à la Palestine seconde y fut créé.

Du temps des Croisades, il est souvent question, non pas précisément de cette ville, mais de la source abondante, appelée Aïn-Seffourieh, qui coule à une demi-heure de distance au sud, comme d'un rendez-vous naturel pour les armées latines contre les musulmans.

MONT THABOR

Entre tous les monts de la Palestine, le Thabor est l'un des plus remarquables et des plus renommés. Il s'élève à dix kilomètres à l'est de Nazareth; sa forme est celle d'un cône tronqué, et il affecte l'apparence d'un volcan; toutefois il est de nature calcaire. Sa hauteur au-dessus du lac de Tibériade est d'environ sept cent quatre-vingts mètres, de cinq cent quatre-vingt-quinze au-dessus de la Méditerranée et de quatre cents au-dessus de la plaine d'Esdrelon; ses flancs arrondis et verdoyants sont revêtus de chênes de différentes espèces, de caroubiers, de térébinthes, de lentisques, de mélias, de cistes et d'autres arbres et arbustes. Un sentier un peu roide, mais praticable jusqu'au sommet pour les mulets et pour les chevaux du pays, serpente en zigzags le long de la montagne à travers un fourré plus ou moins épais. Çà et là des degrés ont été ménagés dans le roc. Une heure suffit pour gagner le plateau supérieur. Celui qui gravit ce sentier, réparé il y a peu d'années par les Grecs, ne peut se défendre d'une secrète et vive émotion, en songeant qu'il foule les traces de tant de générations qui l'ont parcouru, et celles du Messie lui-même, qui y a imprimé ses pas divins, il y a dix-huit siècles.

La plate-forme du sommet mesure huit cents mètres de long sur une largeur moyenne de quatre cents. Elle est hérissée en beaucoup d'endroits, et notamment sur ses bords, d'arbres, d'arbustes et de broussailles, où l'on heurte à chaque pas des débris de toutes sortes. Ces débris ont subi un si

grand nombre de transformations successives, qu'il est difficile, au premier abord, de les distinguer nettement. Toutefois, on peut y reconnaître les vestiges de plusieurs époques successives.

A l'époque primitive appartiennent sans doute plusieurs anciennes citernes pratiquées dans le roc et une assez grande quantité de gros blocs taillés en bossage. En effet, dès le temps de Josué, une ville appelée également Thabor existait sur le haut de la montagne. Ces gros blocs ont pu être ensuite



Mont Thabor.

utilisés dans les travaux de fortification exécutés plus tard en cet endroit par Josèphe, lors de la grande insurrection des Juifs contre les Romains. Les croisés et les musulmans ont dû s'en servir également et en tailler peut-être beaucoup d'autres sur le même patron.

A l'époque chrétienne byzantine se rapportent, selon toute apparence, les restes d'une petite église consacrée à Élie, que les Grecs ont relevée de ses ruines depuis quelques années et enclavée dans leur nouveau couvent. Une vaste citerne l'avoisine. Près de là des bâtiments considérables, de date récente, sont affectés à la réception des nombreux pèlerins grecs qui viennent visiter la montagne

sacrée. Une ancienne piscine, en partie comblée, est actuellement transformée en jardin, et des vignes s'y étendent en berceau. Plusieurs carrés de terre sont cultivés en légumes ou plantés d'arbres fruitiers. Le tout est entouré d'un mur d'enceinte.



Entrée du couvent des Franciscains sur le mont Thabor.

La plus grande partie du reste du plateau de la montagne appartient aux Latins, dans la personne des Révérends Pères Franciscains de Nazareth. Ces religieux, après avoir également enclos de murs le terrain dont ils ont la propriété, y ont pratiqué, en 1874, des fouilles d'un très-haut intérêt; car elles ont mis à jour, à mon avis, l'emplacement du véritable sanctuaire de la Transfiguration. Les débris de deux chapelles ont été retrouvés sous une masse énorme de décombres. La première était petite et n'avait qu'une abside vers l'orient; elle était tout entière pavée en mosaïque. En continuant à s'avancer et à fouiller vers l'est, on a bientôt rencontré les vestiges d'une autre chapelle beaucoup plus considérable, qui avait trois nefs et dont la longueur était de trente-six mètres et la largeur de seize. Elle renfermait, sous sa nef centrale, une longue crypte, dans laquelle



on descend par un escalier de douze marches, les unes taillées dans le roc, les autres construites avec de belles pierres. Il en est de même de la crypte; en partie creusée dans le roc, elle a été bâtie là où le roc manque. Au fond est un autel encore à moitié debout. Cette crypte, ensevelie auparavant sous un prodigieux monceau de pierres confusément entassées, est à mes yeux d'un prix inestimable. Je la crois, en effet, contemporaine des premiers siècles de l'Église et appartenant au sanctuaire primitif érigé sur le Thabor sous le titre de Saint-Sauveur. La chapelle qui la contenait et la recouvrait a pu être détruite et relevée plusieurs fois, mais elle-même a dû toujours échapper aux ravages et aux restaurations qui ont nécessairement altéré le caractère de l'édifice sous lequel elle s'étendait. Comme nous sommes là précisément sur le point culminant du Thabor et que cette chapelle, ainsi que l'attestent ses ruines, était certainement la plus importante et de beaucoup la plus remarquable des trois qui avaient été construites sur le sommet de la montagne, que dès lors il est logique d'admettre qu'elle ne peut être que celle de Saint-Sauveur, les deux autres devant être reconnues, la première pour celle d'Élie, la seconde pour celle de Moïse, il s'ensuit que la crypte en question nous révèle d'une manière indubitable l'endroit où, dès les premiers siècles de l'Église, on croyait que s'était accompli le grand mystère de la Transfiguration, et l'autel occupe probablement la place où, d'après la tradition, le Christ aurait posé ses pieds divins, lorsqu'il fit resplendir un rayon de sa gloire aux yeux de ses trois disciples éblouis.

Les deux chapelles qui viennent de reparaître ainsi à la lumière, tant la petite qui semble être celle de Moïse, que la grande, à trois nefs, qui doit être celle de Saint-Sauveur, avaient été renfermées dans l'enceinte d'un vaste couvent fortifié qui, à l'époque des Croisades, appartenait aux Latins, et dont la possession leur a été de nouveau concédée de nos jours. Ce couvent n'offrait plus lui-même depuis longtemps qu'un amas informe de constructions diverses, à moitié démolies ou écroulées. C'est au milieu de ce chaos de débris accumulés que les Pères Franciscains de Nazareth ont rebâti un petit monastère, en mettant à contribution les matériaux tout préparés qu'ils avaient sous la main.

Les autres ruines qui couvrent le Thabor sont celles d'une grande forteresse musulmane postérieure au royaume latin, et qui comprenait le plateau entier de la montagne.

Bien que la hauteur du Thabor au-dessus de la Méditerranée n'atteigne pas tout à fait six cents mètres, néanmoins sa position isolée au nord de la vaste plaine d'Esdrelon permet à celui qui se place sur son sommet, et qui de là, vers les quatre points du ciel, interroge l'horizon, de jouir de l'un des panoramas les plus grandioses et les plus variés que la Palestine puisse lui présenter. Ajoutez à cela que beaucoup de faits éclatants semblent s'être donné rendez-vous autour de cette montagne, et en même temps que l'esprit de l'observateur les évoque, son regard peut apercevoir les diverses localités où ils se sont accomplis.

Le Thabor est mentionné pour la première fois dans le livre de Josué comme formant la limite entre les tribus d'Issachar et de Zabulon. Son plateau portait une ville du même nom, qu'il faut bien se garder d'identifier, comme on pourrait être tenté de le faire, avec le village actuel de Dabourieh. Car cette identification est formellement contredite par un verset du livre Ier des Paralipomènes (ch. VI, ℣ 77), où une ville du nom de Dabereth est signalée parmi celles d'Issachar. Or, cette Dabereth ne peut être que le village de Dabourieh, situé au pied du Thabor, et qui devait jadis, comme toute la plaine d'Esdrelon, appartenir à la tribu d'Issachar, tandis que le Thabor lui-même, avec la ville qui le couronnait, avait été assigné à la tribu de Zabulon. C'est sur le Thabor que Barak rassembla ses troupes avant de combattre Sisara, qu'il défit sur les bords du Cison. Les frères de Gédéon furent massacrés plus tard sur cette montagne par Zebee et Salmana, princes des Madianites, qui expièrent

bientôt ce meurtre par leur propre trépas. Nous savons par Polybe que, l'an 218 avant Jésus-Christ, Antiochus le Grand, roi de Syrie, se rendit maître par surprise en Palestine d'Atabyrion, ville située, dit l'historien (l. V, ch. LXX), sur une hauteur en forme de mamelle. Après avoir fortifié cette place, il se retira. Cette ville est évidemment la même que celle dont parle la Bible sous le nom de Thabor. Elle disparaît ensuite de l'histoire, et il est à présumer qu'à l'époque de Notre-Seigneur elle était complétement renversée. Ceux qui contestent au mont où elle s'élevait la gloire d'avoir été le théâtre de la Transfiguration et qui rejettent une tradition dont l'origine remonte néanmoins aux premiers siècles de l'Église, allèguent comme leur principal argument que le Sauveur n'aurait pu choisir, pour cette mystérieuse manifestation de sa divinité, un lieu habité, puisqu'il recommanda aux trois disciples privilégiés, témoins oculaires de ce prodige, de ne le divulguer qu'après sa mort. Ils invoquent le passage de Polybe dans lequel cet écrivain nous parle de la ville d'Atabyrion, qui tomba au pouvoir d'Antiochus le Grand et que ce monarque fortifia avant de se retirer. Mais, comme je l'ai déjà dit, cette ville paraît avoir été détruite à l'époque de Notre-Seigneur, et le Messie a donc pu se transfigurer sur le Thabor, dans un endroit solitaire, devant les trois disciples qui l'accompagnaient.

Trente-cinq ans après cet événement mémorable, Josèphe environna d'une enceinte fortifiée le sommet du Thabor, et il ressort du silence de cet historien relativement à l'existence d'une ville sur ce plateau, que celle qu'avait mentionnée Polybe était en ruine et déserte.

Dans les premiers siècles de l'Église, des sanctuaires et des couvents s'élevèrent sur le mont Thabor en souvenir des trois tentes dont il est question dans l'Évangile. A l'époque des Croisades, ils furent restaurés et agrandis.

En 1187, les monastères et les fortifications de cette montagne furent renversés par Saladin.

En 1214, le sultan Mélek-Moazzham-Ysa y érigea une forteresse qui fut démantelée quelques années plus tard. En 1263, Bibars-Bendokhdar en acheva la destruction, ainsi que celle des monastères grec et latin de Saint-Élie et de Saint-Sauveur, qui de nos jours seulement ont commencé à sortir de leurs ruines.

GATH HA-HEPHER

Le premier village que l'on rencontre au delà de Nazareth, en prenant la direction du nord-nord-est, s'appelle Reineh. Situé à trente-cinq minutes de marche de cette petite ville, il renferme huit cents habitants, moitié musulmans et moitié grecs schismatiques, et a probablement succédé à l'ancienne Garis, signalée par Josèphe (*Guerre des Juifs*, l. III, ch. VI, § 3).

En continuant à s'avancer vers le nord, on arrive bientôt à El-Mechhed, village situé sur une colline rocheuse, et dont la population est de trois cents âmes au plus. On y vénère dans une petite mosquée un tombeau que recouvre un tapis vert, et qui renferme, dit-on, la dépouille du prophète Jonas. Telle est la tradition accréditée à la fois parmi les musulmans et les chrétiens de la Palestine. Si elle est fondée, El-Mechhed est l'ancienne ville de Gath ha-Hepher (le pressoir du puits, de l'excavation), mentionnée dans le livre de Josué comme étant sur la limite de la tribu de Zabulon, et dans le quatrième livre des Rois comme étant la patrie de Jonas.

Saint Jérôme, dans sa préface du livre de ce prophète, s'exprime ainsi :

Geth, quæ est in Opher, haud grandis est viculus, in secundo Sepphoris milliario, quæ hodie appellatur Diocæsarea, euntibus Tiberiadem, ubi et sepulcrum ejus ostenditur.

Ce témoignage, émané d'une autorité aussi grave, s'accordant avec la tradition actuelle, je crois qu'on ne peut mieux faire que de l'adopter. El-Mechhed, à la vérité, est à trois milles, et non à deux milles seulement de Seffourieh, l'antique Sepphoris; mais cette différence d'un mille ne doit point inspirer de doutes légitimes sur l'identification de El-Mechhed avec Gath ha-Hepher; car aucune autre localité sur la route de Sepphoris à Tibériade ne répond mieux au renseignement fourni ici par ce Père de l'Église, relativement à la patrie et au tombeau de Jonas.



Tombeau du prophète Jonas, à El-Mechhed, l'ancienne Gath ha-Hepher.

Benjamin de Tudèle place le tombeau du prophète Jonas sur une colline près de Sepphoris, Petachia de Ratisbonne à Kefr-Ouza, et l'auteur d'Eleh ha-Messaot à Kefr-Kenna. Plus tard, en 1333, le rabbin Ishak-Chelo, dans son écrit intitulé : *les Chemins de Jérusalem,* avait donné les détails suivants, relatifs à la patrie et au tombeau de Jonas : « De Sepphoris, dit-il, on va à Gath ha-Hepher, aujourd'hui Meschhad. C'est la patrie du prophète Jonas, fils d'Amitaï, ainsi qu'il est dit dans l'Écriture sainte. Selon le Talmud, le prophète Jonas était, du côté de son père, de la tribu de Zabulon, et du côté de sa mère, de la tribu d'Aser. Quant à Gath ha-Hepher, c'est un endroit peu considérable, habité seulement par quelques musulmans pauvres. De là on va à Kefr-Kenna, village qui renferme le tombeau du prophète Jonas. »

De ces divers témoignages, le plus digne d'être pris en sérieuse considération est celui de saint Jérôme, que nous avons cité plus haut.

CANA

D'El-Mechhed à Kefr-Kenna, la distance est à peine de deux kilomètres, vers le nord-est.

Ce dernier village renferme trois cents Grecs schismatiques et autant de musulmans. Il n'occupe qu'une faible partie de l'emplacement que couvrait la bourgade antique à laquelle il a succédé. Celle-ci s'étendait sur les pentes et sur le sommet d'une colline dont les terrasses successives, qui s'étendent



FONTAINE DE KEFR-KENNA, LA CANA ÉVANGÉLIQUE.

jusqu'au village actuel, sont depuis longtemps bouleversées par la charrue et livrées à la culture. On y remarque de nombreuses citernes et des caveaux pratiqués dans le roc. Sur la plate-forme supérieure de la colline, les arasements d'une construction rectangulaire sont probablement ceux d'une ancienne tour de défense, qu'avoisinent plusieurs tombeaux antiques. Au bas de cette éminence, les ruines d'une vieille mosquée méritent une attention particulière; car cet édifice, avant d'être consacré au culte musulman, avait d'abord été une église érigée, dit-on, sur l'emplacement de la maison où Notre-Seigneur avait accompli son premier miracle en Galilée. Il y a quelques années, les Pères Franciscains de Nazareth, ayant obtenu la permission de relever ce sanctuaire, découvrirent, en déblayant le sol,

plusieurs magnifiques blocs et cinq ou six fûts monolithes de colonnes ; mais les musulmans de l'endroit les empêchèrent de poursuivre leurs travaux et enlevèrent même la plupart des pierres de taille et des



Vue générale de Kefr-Kenna, la Cana évangélique.

colonnes qu'ils avaient ainsi exhumées. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un amas confus de débris, mais dignes de nos respects et de notre vénération, à cause des souvenirs que la tradition y rattache. Tous

les chrétiens de Palestine, en effet, tant catholiques que schismatiques, reconnaissent en ce lieu celui où Jésus-Christ convertit l'eau en vin aux noces de Cana, Kefr-Kenna étant pour eux la petite ville ainsi appelée, de préférence à Kana el-Djelil, que plusieurs voyageurs, mais à tort, selon moi, identifient avec la Cana évangélique.

A une trentaine de pas à l'ouest des ruines de cet édifice, on voit celles d'un autre sanctuaire connu sous le nom de *Beit-Semaan* (maison de Simon). Changé plus tard en mosquée et maintenant à moitié renversé, il passe pour avoir été construit sur l'emplacement de la maison de Simon le Cananéen, l'un des douze apôtres. Au dire de Nicéphore Calliste, c'était lui dont on célébrait les noces, le jour où Notre-Seigneur changea l'eau en vin.

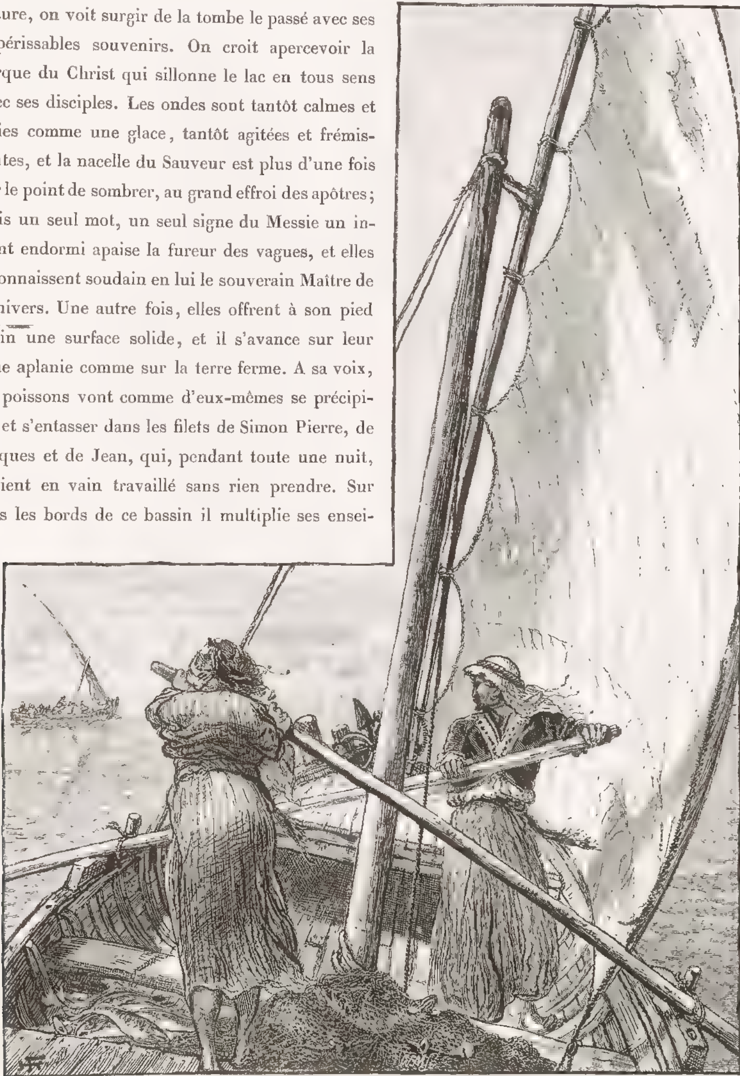
Non loin de là est une petite église appartenant aux Grecs schismatiques et leur servant de paroisse. Elle est certainement postérieure à l'époque des Croisades, et les Grecs eux-mêmes avouent qu'elle n'est pas située sur l'ancienne salle du festin, qu'ils placent, comme les Latins, à l'endroit où sont les restes de la mosquée dont j'ai fait mention. Mais, d'un autre côté, ils montrent dans leur église deux grandes hydries de pierre encastrées grossièrement dans de la maçonnerie, qu'ils affirment être deux des six vases dans lesquels l'eau fut convertie en vin. Ces hydries sont-elles les *lapideæ hydriæ* du miracle? Il serait peut-être téméraire, mais non ridicule, de le prétendre, car elles paraissent antiques.

A cinq cents pas au sud du village actuel de Kefr-Kenna, coule une source abondante dont l'eau, amenée de plus loin au moyen d'un petit canal, est recueillie dans un petit réservoir près duquel on remarque la cuve d'un ancien sarcophage servant d'auge, et qui est ornée extérieurement de guirlandes et de disques. Cette source, en même temps qu'elle sert aux habitants du village, arrose en outre des jardins plantés principalement de grenadiers.

LE LAC DE TIBÉRIADE ET SES ENVIRONS

Pour se rendre de Nazareth au lac de Tibériade, il faut sept heures de marche par un sentier souvent très-accidenté, dans la direction de l'est-nord-est, si l'on veut gagner Thabarieh, l'ancienne Tibériade. Ce beau lac, auquel nul autre ne peut être comparé, à cause des souvenirs qu'il rappelle, s'étend du nord au sud dans une longueur de vingt et un kilomètres; sa plus grande largeur est de douze. Sa forme affecte celle d'un ovale. Bordé de hautes collines à l'est et à l'ouest, il est ainsi profondément encaissé, et la chaleur qui règne dans le bassin qu'il remplit et sur ses rives est encore singulièrement augmentée par la profonde dépression de sa surface au-dessous du niveau de la Méditerranée, dépression qui est estimée à cent quatre-vingt-dix mètres. Le Jourdain le traverse dans toute sa longueur, y entrant vers le milieu de sa courbe septentrionale et en ressortant à la pointe sud-ouest de son extrémité méridionale. Ses eaux, claires et limpides, sont extrêmement poissonneuses et semblent inviter les pêcheurs à y jeter leurs filets. Lorsque leur belle nappe bleue reflète l'azur du ciel et étincelle sous les rayons du soleil, on dirait un miroir éclatant dont les yeux sont éblouis et charmés tout à la fois. Le soir, elles se teignent d'admirables couleurs empourprées, puis violacées, à mesure que l'astre du jour incline davantage à l'horizon et disparaît de plus en plus derrière les montagnes qui enserrent le lac au couchant. La nuit, quand la voûte du firmament se constelle d'étoiles, elles en réfléchissent tous les feux doux ou scintillants. C'est alors qu'enveloppée d'une sorte de voile mystérieux et diaphane, la mer de Galilée apparaît surtout dans sa plus grande majesté, et qu'une reli-

gieuse mélancolie s'empare invinciblement de celui qui la contemple. Alors, en effet, dans le silence de l'esprit et du cœur, dans le silence aussi de la nature, on voit surgir de la tombe le passé avec ses impérissables souvenirs. On croit apercevoir la barque du Christ qui sillonne le lac en tous sens avec ses disciples. Les ondes sont tantôt calmes et unies comme une glace, tantôt agitées et frémissantes, et la nacelle du Sauveur est plus d'une fois sur le point de sombrer, au grand effroi des apôtres; mais un seul mot, un seul signe du Messie un instant endormi apaise la fureur des vagues, et elles reconnaissent soudain en lui le souverain Maître de l'univers. Une autre fois, elles offrent à son pied divin une surface solide, et il s'avance sur leur cime aplanie comme sur la terre ferme. A sa voix, les poissons vont comme d'eux-mêmes se précipiter et s'entasser dans les filets de Simon Pierre, de Jacques et de Jean, qui, pendant toute une nuit, avaient en vain travaillé sans rien prendre. Sur tous les bords de ce bassin il multiplie ses enseignements, ses bienfaits, ses miracles. Quel autre lac sur ce globe pourrait se glorifier des mêmes souvenirs? Pour moi, je n'oublierai jamais les impressions profondes et ineffables que j'ai éprouvées



PÊCHEURS SUR LE LAC DE TIBÉRIADE.

en présence de cette petite mer dont j'ai, à deux reprises différentes, fait le tour complet, et le long des rives de laquelle j'ai plusieurs fois dressé ma tente. Pendant que ma faible escorte se reposait, j'aimais, après les fatigues et les excursions de la journée, à errer seul le soir sur la plage où les vagues venaient doucement mourir. Là, tout en prêtant l'oreille à leur éternel gémissement, tout en savourant la brise nocturne qui venait tempérer si délicieusement la chaleur embrasée de l'atmosphère, je me plongeais dans l'étude du passé, et j'essayais d'en évoquer les faits principaux, relatifs aux lieux où je me trouvais. Le lac de Tibériade, en effet, était jadis entouré d'une ceinture de villes et de bourgades florissantes dont deux seules, Tibériade et Magdala, sont encore debout; les autres, comme les deux Bethsaïda, Capharnaüm, Corozaïn, Emmaüs, Tarichées, Hippos, Gamala et Gérasa, ne sont plus que des amas confus de décombres à peine reconnaissables.

Au moyen de la Bible et de l'historien Josèphe, je m'efforçais de faire revivre dans ma mémoire les phases diverses que présente l'histoire de ces cités anéanties. Mais bien au-dessus de toutes ces ombres de villes, depuis longtemps détruites et désertes, et de celles des principaux personnages qui les avaient autrefois animées, planait toujours devant ma pensée la vivante et céleste figure du Christ qui avait jadis resplendi sur ce lac et sur tous ses contours, et qui semble encore les illuminer d'un immortel rayonnement.

Abordons maintenant l'examen rapide des villes soit encore debout, soit renversées, auxquelles je viens de faire allusion, en commençant par Tibériade, la plus importante de toutes.

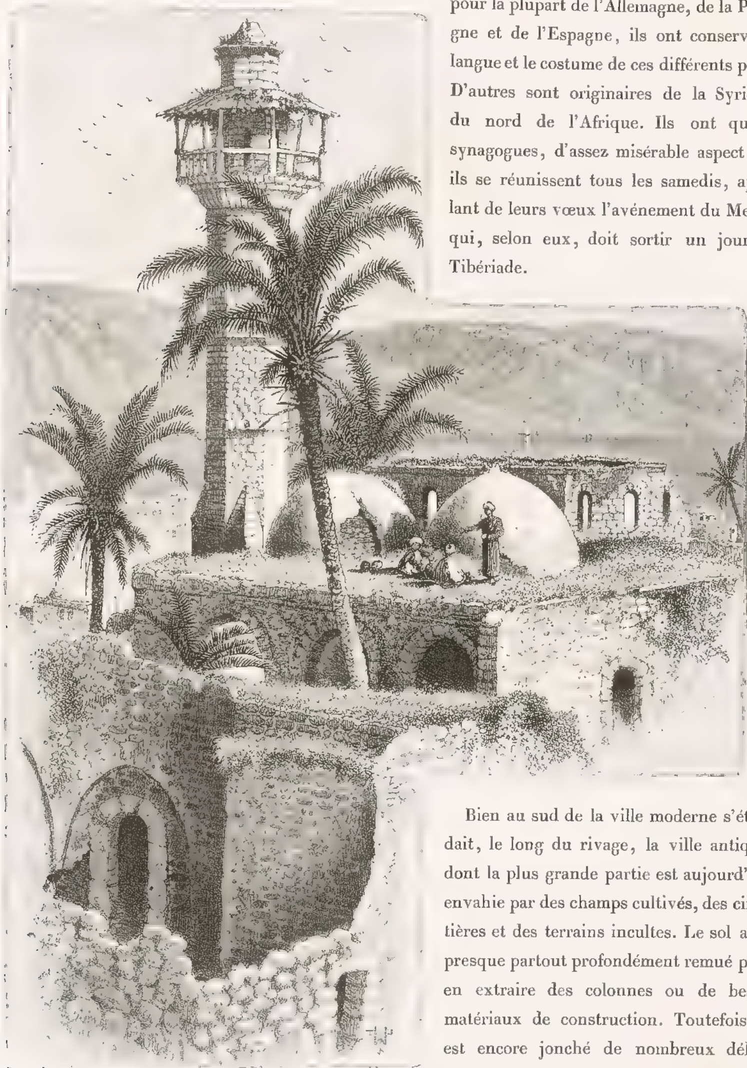
La ville actuelle de Thabarieh n'occupe que la cinquième partie, tout au plus, vers le nord, de l'emplacement qu'enfermait autrefois dans sa vaste enceinte celle de Tibériade, dont elle a gardé fidèlement le nom. Ouverte du côté du lac, elle est environnée au nord, à l'ouest et au sud, d'une muraille construite avec des pierres basaltiques de moyenne dimension et qui a été très-ébranlée, à la suite du fameux tremblement de terre de 1837. Cette muraille, relevée en 1738 sur les ruines sans doute de celle des Croisades, elle-même restaurée déjà au dix-septième siècle, est flanquée de distance en distance de tours, soit rondes, soit carrées. Deux portes donnent accès dans la ville. On peut, en outre, y pénétrer par de nombreuses brèches dues à ce tremblement de terre et agrandies ensuite par la main de l'homme. La citadelle, dont la reconstruction, de même que celle de l'enceinte, est attribuée au cheikh Dhaher el-Amer, forme, dans sa partie principale, un parallélogramme flanqué de quatre tours rondes. Elle s'élève sur un monticule au nord-ouest de Thabarieh; des bâtiments considérables en dépendent. Non loin de là, on remarque une assez jolie mosquée en ruine bâtie avec des pierres régulières et alternativement blanches, rouges et noires. Elle était surmontée de trois petites coupoles, et à son centre, d'une quatrième, de dimension plus considérable. Un élégant minaret l'avoisine, et elle est précédée d'une cour entourée de portiques, au milieu de laquelle s'élancent trois gracieux palmiers.

La population musulmane qui habite maintenant Thabarieh ne dépasse pas sept cent quarante âmes.

Les Pères de Terre sainte y possèdent un petit hospice qui a été récemment agrandi. La chapelle, réparée il y a quelques années, remonte peut-être à une époque antérieure au moyen âge, sauf la façade et le vestibule, qui datent de 1874. Dédiée à saint Pierre, elle figure extérieurement la carène d'un navire, en souvenir de la barque sur laquelle était monté ce pauvre pêcheur, lorsqu'il fut chois par le Sauveur pour devenir le chef des apôtres et prendre part, à leur tête, à la pêche surnaturelle des âmes. Elle n'a qu'une seule nef percée de fenêtres très-étroites, comme des espèces de meurtrières. Les murs ont deux mètres d'épaisseur.

Les Grecs catholiques de Thabarieh, au nombre de trois cents, ont dans cette ville une petite église

avec une école. Quant aux Juifs, ils dépassent le chiffre de deux mille cinq cents individus. Venus pour la plupart de l'Allemagne, de la Pologne et de l'Espagne, ils ont conservé la langue et le costume de ces différents pays. D'autres sont originaires de la Syrie et du nord de l'Afrique. Ils ont quatre synagogues, d'assez misérable aspect, où ils se réunissent tous les samedis, appelant de leurs vœux l'avénement du Messie qui, selon eux, doit sortir un jour de Tibériade.



Mosquée de Tibériade.

Bien au sud de la ville moderne s'étendait, le long du rivage, la ville antique, dont la plus grande partie est aujourd'hui envahie par des champs cultivés, des cimetières et des terrains incultes. Le sol a été presque partout profondément remué pour en extraire des colonnes ou de beaux matériaux de construction. Toutefois, il est encore jonché de nombreux débris appartenant à des maisons ou à des édifices publics renversés. L'un de ces monuments, tourné de l'ouest à l'est, était orné intérieurement de colonnes monolithes en granit gris, dont une quinzaine sont encore gisantes à terre. Sont-ce là les restes du grand temple fondé par Adrien et que plus tard, sous Constantin, le Juif Joseph,

converti au catholicisme, transforma en église chrétienne avec la permission de cet empereur?


Chateau de Tibériade.

Ailleurs, on croit distinguer les traces d'un théâtre et les contours elliptiques d'un stade. Vers l'ouest, une haute colline rocheuse servait d'acropole à la ville. Les deux sommets qui la couronnent sont couverts l'un et l'autre de ruines, restes d'une ancienne forteresse. Ce château fort, auquel est demeuré attaché le nom de *Kasr-Beit el-Melek* (château de la maison du Roi), était peut-être en même temps une résidence royale.

Nous savons par l'historien Josèphe qu'Hérode le Tétrarque, ou Antipas, très-lié avec Tibère, fonda une ville appelée, du nom de cet empereur, Tibériade, auprès du lac de Génézareth, qui dès lors prit la désignation de cette ville. Comme on détruisit pour la construire un grand nombre de tombeaux, ces tombeaux attestent l'existence en cet endroit d'une cité antérieure, probablement renversée à cette époque et dont ils formaient la nécropole. Tibériade devint sous Hérode Antipas, grâce à son étendue, aux embellissements qu'elle reçut et aux priviléges dont elle fut comblée, la capitale de la Galilée. Il y résidait lui-même dans un palais qui fut dans la suite pillé et livré aux flammes.

Après la mort de ce prince, Néron donna Tibériade à Agrippa le Jeune, qui rendit à Sepphoris le rang de capitale de la Judée, dont elle avait joui précédemment.

A l'approche des Romains, Josèphe se hâta de fortifier Tibériade, et il dut déployer beaucoup de courage et d'habileté pour y faire prévaloir son autorité, tant la population de la ville était remuante et inquiète. Plusieurs séditions éclatèrent contre lui, mais il réussit à les réprimer.

Tibériade ouvrit ensuite ses portes à Vespasien, qui, avant d'aller attaquer Tarichées, alla établir son camp à Emmaüs.

Quand Jérusalem eut succombé, le grand Sanhédrin, après un séjour momentané à Jamnia, puis à Sepphoris, se fixa à Tibériade, et cette dernière cité devint également le siége d'une célèbre école talmudique qui fut longtemps florissante et qui subsista longtemps encore après l'introduction du christianisme dans cette ville.

Justinien, au sixième siècle, en releva les remparts. Lorsque les Perses, sous la conduite de Chosroès, s'avancèrent contre Jérusalem, l'an 614 de notre ère, les Juifs de Tibériade et d'autres villes de la Galilée se joignirent à son armée, et c'est à eux principalement que l'on attribue le massacre qui fut fait des chrétiens lors de la prise de la Ville sainte.

Après l'invasion musulmane, Tibériade perdit beaucoup de son importance.

Lors de la conquête de la Palestine par les croisés, Godefroy de Bouillon donna la Galilée en fief à Tancrède, qui soumit immédiatement Tibériade et y érigea de nouveau un siége épiscopal qui était suffragant de l'archevêché de Nazareth.

En 1187, Tibériade, avant la désastreuse bataille de Hattin, tomba au pouvoir de Saladin; la forteresse seule, où s'était réfugiée la femme de Raymond, comte de Tripoli, ne fut pas prise alors; mais elle se rendit elle-même quand l'armée chrétienne eut été anéantie dans la plaine de Hattin.

En longeant le lac de Tibériade au sud de la ville actuelle de Thabarieh, on atteint, au bout de trente minutes de marche, les ruines dites *Kharbet el-Hammam*. Ce sont les ruines d'une petite ville qui faisait immédiatement suite à celle de Tibériade. Un épais mur d'enceinte, dont il subsiste quelques pans encore debout, construits en blocage avec un parement de pierres volcaniques de moyenne dimension, environnait cette localité qui, vers le nord, touchait à Tibériade et n'était séparée de cette grande cité que par une muraille mitoyenne. Les arasements d'une grande tour sur un monticule, ceux d'un édifice tourné de l'ouest à l'est, et qu'ornaient autrefois des colonnes de granit actuellement gisantes sur le sol, les vestiges de nombreuses maisons renversées, plusieurs caveaux funéraires pratiqués dans les flancs des collines de l'ouest, les traces d'un aqueduc, au pied et le long de ces mêmes collines, qui amenait jadis à cette ville et à Tibériade les eaux de l'Oued-Fedjaz, tels sont les principaux restes qui attirent l'attention. Les établissements de bains thermaux qui florissaient en cet endroit ont été détruits, et les trois qu'on y voit maintenant sont modernes. Deux sont fort misérables; le troisième est plus considérable et porte le nom d'Ibrahim-Pacha, qui l'a fait réparer. Quatre sources principales alimentent ces bains. On les dit très-efficaces contre les rhumatismes, le scorbut et la lèpre. La température en est très-élevée. Elles sont sulfureuses et renferment, en outre, de la soude, de la chaux, de la magnésie et du chlore.

Dans l'antiquité, Pline se contente de vanter, en parlant de Tibériade, la vertu de ses eaux, mais sans indiquer par un nom spécial la localité voisine de cette ville où elles se trouvaient. Josèphe, au contraire, la désigne sous la dénomination d'Emmaüs ou Ammaüs, dénomination qu'elle devait à ses eaux thermales. Les talmudistes la mentionnent sous celle de Hamatha, l'Hammath probablement du livre de Josué (ch. XIX, ℣ 35), en latin Emath.

Si nous poursuivons notre route vers le sud, en continuant à côtoyer les rives occidentales du lac, nous laissons bientôt à notre droite, sur le sommet d'une haute colline, les ruines dites *Kharbet-Kedieh*. Cette localité est peut-être l'ancienne Sennabris signalée par Josèphe, et près de laquelle Vespasien, marchant de Scythopolis vers Tibériade, campa avec trois légions à trente stades au sud de cette dernière ville, sur une hauteur où il pouvait être aperçu des séditieux qui cherchaient à soulever contre les Romains Tibériade et Tarichées.

Nous parvenons ensuite à d'autres ruines, dites *Kharbet el-Mellaha* et *Kharbet el-Kerak*.

Les premières couvrent un monticule tout jonché de débris au milieu de chardons et de broussailles, et jadis environné d'un mur d'enceinte. Ce monticule, au pied duquel, vers l'est, s'arrondit une jolie petite baie, bordée d'agnus-castus et de lauriers roses, qui servait autrefois de port à Tarichées, devait faire partie de cette ville à laquelle il touchait. Le nom même attaché par les Arabes aux ruines qui le couronnent semble une pure traduction de celui de Ταριχέαι ou Ταριχαίαι, donné par Josèphe à cette ville. Ce nom, en effet, paraît venir du mot grec τάριχος (poisson salé, salaison); or le mot arabe *mellaha* a précisément une signification analogue, ce qui incline à penser que Tarichées avait ainsi été appelée parce qu'on y salait les poissons pêchés dans le lac.



BAINS D'EMMAÜS.

Au sud de ce monticule et de la baie qui l'avoisine s'étend, le long du lac, un plateau onduleux qui affecte la forme d'un grand triangle dont la base regarde le sud et le sommet le nord. Il est circonscrit par des collines qui sont tellement régulières qu'elles doivent être en partie naturelles et en partie artificielles. Elles étaient surmontées, partout où elles étaient facilement accessibles, d'un mur d'enceinte dont il subsiste encore çà et là quelques pans encore debout; mais il est aux trois quarts rasé presque complétement, ainsi que la ville qu'il enfermait. Cette ville était traversée du nord au sud par une

longue rue basse, semblable à un ravin qui aboutit à l'endroit où le Jourdain débouche du lac à son extrémité sud-ouest. L'emplacement occupé par les maisons et par les édifices publics a été depuis longtemps sillonné par la charrue; la pointe septentrionale seule a servi d'assiette à un village arabe dont les ruines portent le nom de *Kharbet el-Kerak*, dans lequel il est permis de voir une corruption de celui de Tarichées.

Dans la première année de son règne, Néron concéda au roi Agrippa une partie de la Galilée, et notamment Tibériade et Tarichées. Au commencement de la guerre des Juifs contre les Romains, cette



Medjdel (Magdala).

dernière ville fut l'une de celles que Josèphe fortifia. Il y réprima, à force d'énergie, une violente sédition. Vespasien, une fois en possession de Tibériade qui lui avait ouvert ses portes, établit son camp près des thermes d'Emmaüs. Bientôt après, Tarichées tomba en son pouvoir, et il en vendit ou extermina la plus grande partie des habitants.

Revenons maintenant à Thabarieh et, après avoir parcouru vers le sud la côte occidentale du lac, examinons-la à partir de ce même point vers le nord.

Cinq kilomètres au nord-ouest de Thabarieh, le village de Medjdel se compose d'une trentaine de petites maisons surmontées chacune, pendant l'été, d'une cabane en roseaux, où les habitants se réfu-

gient la nuit, à l'époque des grandes chaleurs. Près du rivage, deux vieux pans de mur très-épais semblent les restes d'une ancienne tour.

Medjdel est l'ancienne Magdala, patrie de sainte Marie-Madeleine, et signalée sous ce nom dans un passage de saint Matthieu, version grecque (ch. xv, ℣ 39).

Dans la Vulgate, au lieu de Μαγδαλά, nous lisons Magedan.

Le nom hébraïque était probablement *Migdal* ou *Migdol*, qui signifie *tour*, et que nous voyons appliqué en Palestine à plusieurs villes fortifiées. Le village dont il s'agit en ce moment était sans doute jadis une place forte au sud de la belle plaine de Génésareth, dont elle défendait les approches.

Notre-Seigneur aborda en cet endroit après avoir accompli le miracle de la multiplication des sept pains et des petits poissons, avec lesquels il nourrit quatre mille hommes, indépendamment des femmes et des enfants.

Dans saint Marc, Notre-Seigneur, après ce miracle, se rend en barque non à Magdala ou Magedan, mais sur les confins de Dalmanutha :

« *Et statim ascendens navim cum discipulis suis, venit in partes Dalmanutha.* » (Saint Marc, ch. viii, ℣ 10.)

C'était, soit une localité voisine de Magdala, soit tout simplement le nom du district où était située cette dernière bourgade, sans qu'il y ait eu pour cela un village ou un bourg ainsi désigné. Il en était de même de Bethléhem de Juda, qui appartenait au district d'Éphrata, bien qu'aucune ville de ce nom ne soit mentionnée dans la Bible.

Si Dalmanutha était un village ou un bourg voisin de Magedan ou Magdala, aujourd'hui Medjdel, on peut en fixer l'emplacement à l'entrée de la vallée de Foulieh, au sud du promontoire qui la sépare de Medjdel. Cette vallée, en effet, arrosée par deux sources abondantes et où l'on observe quelques ruines, a pu, dans l'antiquité, avoir contenu un certain groupe d'habitations. Si, au contraire, Dalmanutha était uniquement le nom d'un district, il pouvait comprendre à la fois et



Cavernes de l'Oued el-Hammam, auprès d'Arbel.

la vallée actuelle de Foulieh et le territoire de Medjdel. De la sorte, dire que le Sauveur aborda aux confins de Magdala ou Magedan, ou qu'il débarqua sur le territoire de Dalmanutha, c'est indiquer en d'autres termes le même lieu de débarquement.

Pendant que nous sommes à Medjdel, allons jeter un coup d'œil sur les ruines dites *Kharbet-Arbed,* distantes de quatre kilomètres de ce village, vers l'ouest-sud-ouest. Elles couvrent les pentes d'un plateau élevé. Ce sont celles d'une petite ville renversée de fond en comble. On peut suivre néanmoins encore, çà et là, au milieu des broussailles, les traces d'un mur d'enceinte bâti avec des pierres basaltiques. Au dedans de cette enceinte, aux trois quarts rasée, on heurte à chaque pas les débris confus de maisons écroulées, construites elles aussi jadis, pour la plupart, avec des matériaux basaltiques. Une source abondante fournissait de l'eau aux habitants. Ils avaient, en outre, creusé dans le roc de



KOROUN-HATTIN, OU MONTAGNE DES BÉATITUDES.

nombreuses citernes et deux bassins. Les jours de sabbat, ils se réunissaient dans une synagogue bâtie avec de belles pierres de taille calcaires, et qui a malheureusement subi une dévastation complète. Elle était ornée de colonnes, les unes corinthiennes, les autres ioniques, d'un moindre module, dont plusieurs gisent à terre avec leurs chapiteaux mutilés. Son entrée était vers l'est. Là on admire les débris d'une jolie porte décorée de moulures à crossettes. Les musulmans ont plus tard transformé cet édifice en mosquée, comme l'attestent les ruines d'un mihrab vers le sud.

Le Kharbet-Arbed occupe l'emplacement et conserve avec une légère altération le nom de la ville d'Arbel ou Arbela, signalée plusieurs fois par Josèphe. Il la mentionne comme située en Galilée, non loin du lac de Tibériade et dans le voisinage de nombreuses cavernes. Ce sont celles qui sont percées dans les flancs rocheux et escarpés de l'Oued el-Hammam; j'en parlerai bientôt.

De là nous voyons se dresser devant nous, à quatre autres kilomètres d'intervalle, vers le sud-ouest, la colline célèbre appelée *Koroun-Hattin,* à cause des deux sommets ou cornes qui la surmontent. Cette colline, dans sa partie supérieure, était entourée d'un mur d'enceinte dont il subsiste encore de nombreux vestiges, principalement aux deux cornes.

Une fort ancienne tradition chrétienne place en cet endroit le lieu où Notre-Seigneur avait prêché à ses disciples les huit béatitudes, et, en souvenir de ce sermon à jamais mémorable, les pèlerins qui vont de Tibériade ou de Medjdel visiter cette colline, ont la pieuse habitude d'y réciter les versets qui le reproduisent; ils la vénèrent elle-même sous le nom que les chrétiens du pays lui ont depuis long-

temps donné de *Montagne des Béatitudes*. C'est également sur cette hauteur que Jésus enseigna pour la première fois l'Oraison dominicale, divine prière qu'il devait apprendre de nouveau à ses disciples, plus tard, sur la montagne des Oliviers.

A l'époque des Croisades, le Djebel Koroun-Hattin, le village du même nom et les plaines qui l'avoisinent furent le théâtre de la désastreuse bataille où, le 4 juillet 1187, l'armée des Latins fut anéantie par celle de Saladin, qui, à la suite de cette victoire, se rendit maître de presque toute la Palestine. Un an après cette catastrophe, ces lieux étaient encore jonchés des misérables débris d'une grande armée vaincue. A chaque pas, on foulait des fragments d'armes et de squelettes épars. Aujourd'hui que tant de siècles se sont écoulés depuis, les habitants de Hattin m'ont affirmé qu'en labourant les champs autour de leur village, ils écrasaient fréquemment sous le soc de leur charrue des ossements humains, provenant sans doute de l'effroyable carnage qui ensanglanta alors ces plaines, si néfastes au nom chrétien.

C'est un peu au sud-est du Djebel Koroun-Hattin que la tradition place généralement le miracle de la multiplication des sept pains par Notre-Seigneur.

Descendons actuellement vers le nord par des pentes extrêmement rapides dans l'Oued el-Hammam.

Une source abondante coule dans le lit de cet oued entre des roseaux, des agnus-castus et des lentisques. Le ruisseau qu'elle forme serpente dans une gorge très-profonde que bordent et resserrent deux chaînes parallèles de hautes collines rocheuses, dont les flancs escarpés, semblables sur beaucoup de points à des murailles gigantesques, sont percés à différents étages d'innombrables cavernes creusées jadis par la main de l'homme. Quelques-unes seraient tout à fait inaccessibles, si des degrés n'avaient été ménagés dans le roc. Les plus remarquables sont désignées sous le nom de *Kalat Maan;* elles ont été autrefois fortifiées. Un escalier, pratiqué sur des flancs presque verticaux, conduit à une première série de grottes, où l'on arrive en suivant une sorte de corridor dont la voûte, légèrement triangulaire, est en partie taillée dans le roc et en partie construite avec des pierres de moyenne dimension. De là, d'autres escaliers permettent de monter successivement à d'autres étages supérieurs. Un mur flanqué de tourelles demi-circulaires protége l'entrée de plusieurs de ces grottes; elles sont reliées entre elles au moyen d'étroites galeries voûtées, et beaucoup sont munies de citernes. Depuis longtemps inhabitées, elles servent d'asile à des milliers de colombes qui y ont élu domicile, ce qui a fait donner à la gorge de l'Oued el-Hammam le nom qu'elle porte de *Vallée des Colombes*.

Josèphe signale à plusieurs reprises ces grottes célèbres. Dans ses *Antiquités judaïques* (l. XII, ch. XI, § 1), il nous apprend que le général syrien Bacchidès s'empara, lors de son passage à Arbel, de tous les Juifs qui s'étaient réfugiés en grand nombre dans les cavernes voisines de cette ville, et qui sont précisément celles dont il s'agit en ce moment.

Ailleurs, dans sa *Guerre des Juifs* (l. I, ch. XVI, § 4), il mentionne ces mêmes cavernes comme ayant servi de repaires à des bandes de brigands qui y furent exterminées par Hérode.

Plus tard, lors de l'invasion romaine, il fortifia lui-même ces grottes, ainsi qu'il le raconte dans sa *Vie* (§ 37).

Mais hâtons-nous de nous rapprocher du lac et de traverser vers le nord la belle plaine qui s'étend au delà de l'Oued el-Hammam et de Medjdel. Les Arabes l'appellent aujourd'hui *El-Rhoueïr* (le petit Rhôr, la petite vallée), la grande vallée du Jourdain étant désignée elle-même sous le nom de Rhôr. Cette plaine extraordinairement fertile, et arrosée par plusieurs ruisseaux intarissables qui transforment le sol en un limon d'une fécondité extrême, est celle de Gennésar, qui jouissait, dit Josèphe, d'avantages merveilleux et mesurait sur la côte du lac trente stades de long sur vingt de large. La vigne et

les autres arbres fruitiers qui y croissaient jadis en si grand nombre, comme les noyers, les figuiers,



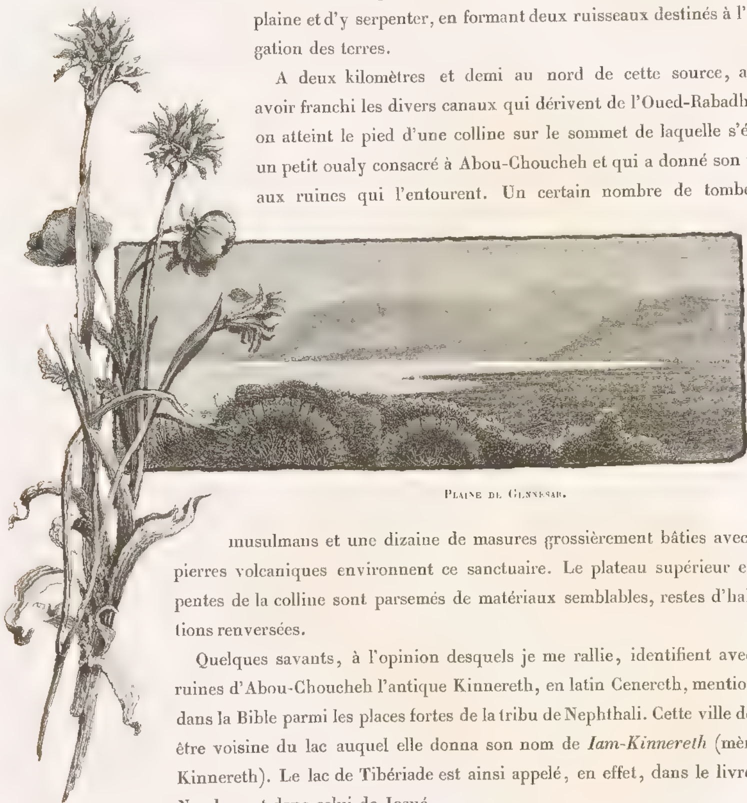
Cavernes et ruisseau de l'Oued el-Hammam.

les palmiers et les oliviers, ont presque tous disparu, et le sol, partout où il est cultivé, est presque exclusivement couvert de cotonniers, de sésame et de doura. Là où l'homme, faute de bras, le laisse

inculte, il se hérisse de broussailles gigantesques qui forment un fourré presque inextricable, et le long des divers ruisseaux qui y promènent leurs eaux murmurantes, on admire de magnifiques bordures d'agnus-castus et de lauriers-roses.

Parmi les sources qui jaillissent dans cette plaine et la fertilisent, il faut citer en première ligne celle qui s'appelle *Aïn el-Medaouarah* (la Source ronde); elle doit ce nom à la forme circulaire du grand bassin dans lequel elle est renfermée. Deux ouvertures, pratiquées l'une vers l'ouest, l'autre vers l'est de ce réservoir, permettent à l'eau d'avoir une double issue dans la plaine et d'y serpenter, en formant deux ruisseaux destinés à l'irrigation des terres.

A deux kilomètres et demi au nord de cette source, après avoir franchi les divers canaux qui dérivent de l'Oued-Rabadhieh, on atteint le pied d'une colline sur le sommet de laquelle s'élève un petit oualy consacré à Abou-Choucheh et qui a donné son nom aux ruines qui l'entourent. Un certain nombre de tombeaux



Plaine de Gennesar.

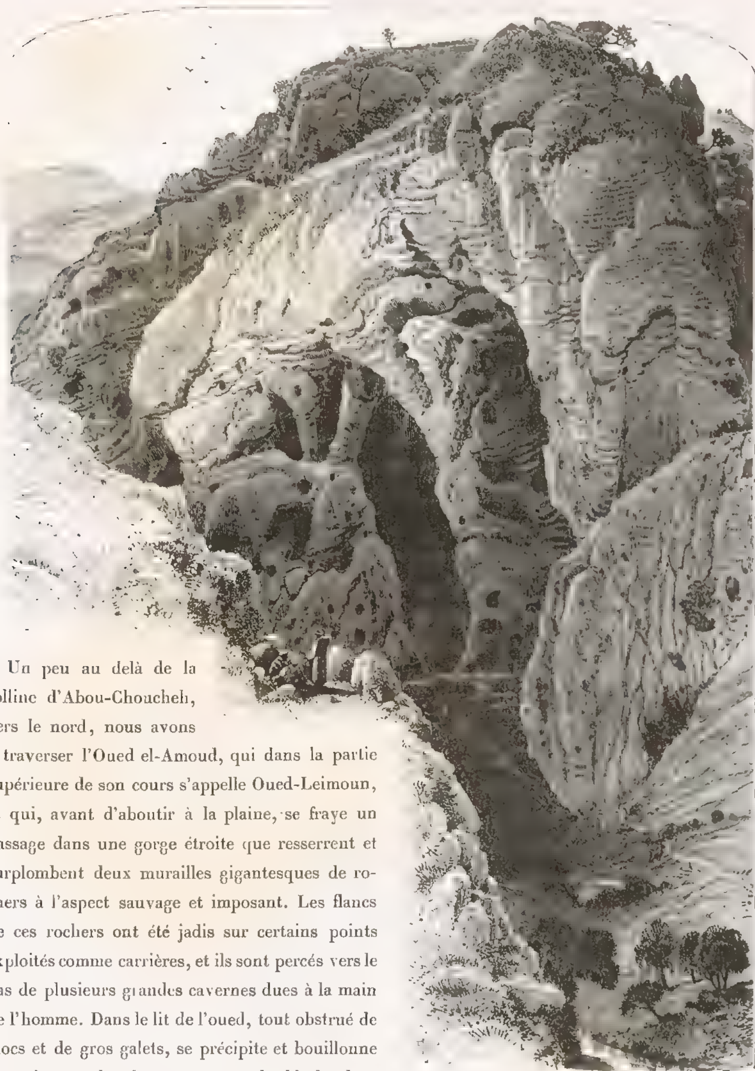
musulmans et une dizaine de masures grossièrement bâties avec des pierres volcaniques environnent ce sanctuaire. Le plateau supérieur et les pentes de la colline sont parsemés de matériaux semblables, restes d'habitations renversées.

Quelques savants, à l'opinion desquels je me rallie, identifient avec les ruines d'Abou-Choucheh l'antique Kinnereth, en latin Cenereth, mentionnée dans la Bible parmi les places fortes de la tribu de Nephthali. Cette ville devait être voisine du lac auquel elle donna son nom de *Iam-Kinnereth* (mère de Kinnereth). Le lac de Tibériade est ainsi appelé, en effet, dans le livre des Nombres et dans celui de Josué.

Ce nom de Kinnereth paraît s'être altéré plus tard en celui de Genesar, Gennesar, Gennesaret et Gennesareth. Les débris qui couvrent la hauteur d'Abou-Choucheh sont sans doute peu considérables actuellement, et le misérable village arabe dont on y trouve les restes ne donne guère l'idée d'une ville forte qui se serait élevée jadis en cet endroit. Mais Kinnereth a été probablement détruite depuis de longs siècles. Combien de villes importantes et autrefois fortifiées n'ont pas laissé d'ailleurs en Palestine des traces plus dignes d'attention que celles qui existent à Abou-Choucheh !

Josèphe, qui décrit la beauté incomparable de la plaine de Gennésar, ne parle pas de la ville de ce nom, ce qui permet de penser que cette dernière était de son temps en pleine décadence, éclipsée et

amoindrie qu'elle était par le voisinage de la grande cité de Tibériade, nouvellement fondée, qui avait attiré dans son sein une nombreuse population et imposé au lac son propre nom.



Cavernes dans l'Oued-Leimoun.

Un peu au delà de la colline d'Abou-Choucheh, vers le nord, nous avons à traverser l'Oued el-Amoud, qui dans la partie supérieure de son cours s'appelle Oued-Leimoun, et qui, avant d'aboutir à la plaine, se fraye un passage dans une gorge étroite que resserrent et surplombent deux murailles gigantesques de rochers à l'aspect sauvage et imposant. Les flancs de ces rochers ont été jadis sur certains points exploités comme carrières, et ils sont percés vers le bas de plusieurs grandes cavernes dues à la main de l'homme. Dans le lit de l'oued, tout obstrué de blocs et de gros galets, se précipite et bouillonne un ruisseau abondant entre une double bordure de lauriers-roses, d'agnus-castus et de roseaux.

Nous passons ensuite, en cheminant vers l'est, auprès d'un khan abandonné appelé Khan el-Minieh, puis nous arrivons à une source considérable, dite *Aïn et-Tin* (source du Figuier). Elle est ainsi

nommée parce qu'elle est ombragée par un vieux figuier qui remplit une partie du petit réservoir où ses eaux sont d'abord recueillies avant de former un large ruisseau et ensuite un marais qui, à cent pas de là, plus à l'est, s'ouvre une issue vers le lac. Ce marais a probablement remplacé un port peu considérable, d'où le nom de *Kharbet el-Minieh* (ruines du petit port) donné aux vestiges d'anciennes constructions qui avoisinent la source. Le mot arabe *minieh* est, en effet, un diminutif de celui de *mina*, qui signifie *port*. Ces ruines, que la charrue a souvent bouleversées et qui ont été d'ailleurs exploitées longtemps comme une carrière de matériaux propres à bâtir, sont actuellement très-peu importantes. On distingue néanmoins encore, au fond de tranchées qui ont été ouvertes il y a quelques années, les arasements d'un édifice qui semble avoir été bâti en partie avec des pierres de taille. Çà et là, quelques faibles monticules, que les broussailles ont envahis, ont été, selon toute apparence, formés avec des amas de décombres. En outre, d'innombrables tessons de poterie jonchent des champs de blé et accusent l'existence en cet endroit d'une bourgade qui a été comme effacée du sol. Enfin, immédiatement au-dessus et au nord de la source, s'élève une colline dont les étages successifs paraissent avoir été régularisés par la main de l'homme, et dont le plateau supérieur, aujourd'hui livré à la culture, était jadis environné d'un mur d'enceinte qui a été presque complétement rasé. Cette même colline, en s'abaissant un peu, se prolonge ensuite vers l'est en une sorte de promontoire rocheux qui avance jusque dans le lac et sert ainsi, vers le nord-est, de limite et de barrière naturelle à la plaine dite *El-Rhoueïr*. Pour franchir ce promontoire, on peut soit le contourner vers l'ouest, soit le gravir directement vers le sud, et alors on suit un étroit sentier creusé dans le roc, et qui n'est autre chose qu'un canal antique destiné jadis à amener dans la plaine de Gennésar, pour l'arroser, les eaux de l'Aïn et-Tabighah dont je parlerai bientôt.

A quelle ville ou quelle bourgade antique les ruines que je viens de signaler appartiennent-elles? Quelques voyageurs placent en cet endroit Capharnaüm; mais d'autres, et, je crois, avec plus de vraisemblance, y voient la Bethsaïda occidentale, patrie des trois apôtres Pierre, Philippe et André.

Les raisons qui militent en faveur de cette dernière opinion sont les suivantes :

D'abord, Bethsaïda était sur les bords occidentaux du lac de Tibériade, dans le district de Gennésar ou Gennésareth, ainsi que cela ressort de deux versets de saint Marc (ch. vi, ℣ 45 et 53).

En second lieu, Khan el-Minieh signifiant *khan* ou *caravansérail du petit port*, cette dénomination indique qu'il y avait jadis en cet endroit un mouillage pour les barques. Effectivement, au sud du promontoire que j'ai mentionné, devait s'arrondir autrefois une petite anse naturelle qui a été ensuite ensablée ou est devenue un marécage, depuis que les eaux de l'Aïn et-Tin ont cessé d'être canalisées. Les ruines qui avoisinent ce promontoire et la baie disparue ont sans doute perdu depuis longtemps le nom de Bethsaïda; mais elles ont conservé celui de Kharbet-Khan el-Minieh, ce qui prouve qu'elles appartiennent à une ville ou à une bourgade pourvue d'un port sur le lac et ayant pu, par conséquent, avoir été habitée par des pêcheurs. Or, le nom de Bethsaïda signifie en hébreu *maison de la pêche*, d'après l'étymologie la plus généralement admise.

En troisième lieu, des raisons que je développerai tout à l'heure, en décrivant les ruines de Tell-Houm, semblent fixer d'une manière incontestable en ce dernier point l'emplacement de Capharnaüm. Par conséquent, si Capharnaüm doit être identifiée avec Tell-Houm, à quelle autre ville qu'à Bethsaïda, qui en était voisine, peut correspondre le site du Kharbet-Khan el-Minieh?

En suivant vers le nord, pendant trois kilomètres, les traces de l'aqueduc dont j'ai déjà parlé et aujourd'hui en grande partie détruit, on arrive à une source remarquable, appelée maintenant par les Arabes *Aïn-Tabigha*. Elle est recueillie dans un vaste bassin de forme octogone, mesurant quatre-

vingts mètres de pourtour et dix de profondeur. Ce réservoir a été construit avec des pierres volcaniques de moyenne dimension. On y descend par un escalier qui mène à une sorte de plate-forme



Aïn et-Tin, sur l'emplacement de Bethsaïda de Galilée.

carrée qui disparaissait sous l'eau quand celle-ci était plus haute. Une foule de petits poissons se jouent dans ce bassin comme dans celui de l'Aïn-Medaouarah. L'eau, qui actuellement n'a que deux

mètres de profondeur, s'échappe vers le bas par plusieurs fissures; autrefois, elle s'élevait beaucoup plus haut jusqu'à une double ouverture supérieure qui lui permettait de s'écouler dans un canal qu'elle n'atteint plus maintenant.

A soixante pas à l'est de ce réservoir, on observe une sorte de petite tour ronde à deux étages, en retraite l'un au-dessus de l'autre. Elle était revêtue extérieurement de pierres de taille qui ont été presque toutes enlevées; le blocage seul est resté. Au dedans de cet édicule bouillonne une autre source extrêmement abondante, dont la température est de trente-deux degrés centigrades et dont la saveur est légèrement sulfureuse. On l'appelle, comme la précédente, *Aïn-Tabigha*. L'eau sort actuellement avec beaucoup de force de la partie inférieure de la tour, et forme trois ruisseaux qui mettaient en mouvement, il y a un certain nombre d'années, plusieurs moulins dont un seul est en activité en ce moment. Du reste, près de ces deux grands ouvrages hydrauliques, on ne distingue les traces d'aucune bourgade antique, et l'on se demande pourquoi Robinson a cru pouvoir fixer en cet endroit la petite ville de Bethsaïda.

Les deux sources dites Aïn-Tabigha me paraissent devoir être identifiées avec la source de Capharnaüm, signalée par Josèphe comme arrosant le district de Gennésar (*Guerre des Juifs*, l. III, ch. x, § 8). Ce district comprend évidemment toute la plaine qui porte de nos jours le nom de Rhoueïr, et, attendu que dans cette plaine même se trouve une source considérable, renfermée dans un bassin d'où elle s'échappe, comme nous l'avons vu, en formant deux ruisseaux destinés à l'irrigation du sol, M. de Saulcy a reconnu dans cette dernière source l'*Aïn el-Medaouarah* des Arabes, celle que Josèphe désigne sous le nom de *Capharnaüm*. Il se fonde principalement, pour établir cette identification, sur le nombre infini de petits poissons qui pullulent dans le bassin de l'Aïn el-Medaouarah, poissons au milieu desquels on remarque plusieurs espèces de coracinus. Or, Josèphe prétend que la source de Capharnaüm produit des poissons semblables au coracinus. D'autres voyageurs, par exemple Robinson, plaçant Capharnaüm au Kharbet-Khan el-Minieh, voient dans l'Aïn et-Tin la source mentionnée par Josèphe. Le ruisseau qui en sort contient également beaucoup de petits poissons qui ressemblent à ceux de l'Aïn-Medaouarah. Le capitaine Wilson enfin, dont le sentiment me semble devoir être adopté, la reconnaît dans l'Aïn-Tabigha. Cette source, en effet, est plus voisine de Tell-Houm, l'ancienne Capharnaüm très-probablement; elle est plus abondante encore que l'Aïn-Medaouarah et que l'Aïn et-Tin, aussi riche d'ailleurs que celles-ci en petits poissons, plus remarquable en outre que les deux précédentes par les grands ouvrages hydrauliques au moyen desquels elle a été jadis soit emmagasinée, soit distribuée. Sans couler comme l'Aïn-Medaouarah au centre de la plaine d'El-Rhoueïr, ou comme l'Aïn et-Tin à l'extrémité nord-est de cette même plaine, elle pouvait néanmoins, à cause de sa position plus élevée, arroser par des canaux une plus grande étendue de ce district.

En marchant pendant quarante minutes dans la direction du nord-est, à partir de l'Aïn et-Tabigha, et en laissant successivement à sa droite plusieurs petites criques, on arrive à *Tell-Houm*. Les ruines appelées de ce nom s'étendent près du rivage, dans un développement qui peut être évalué à huit cents mètres de long sur quatre cents de large. La ville antique, dont elles offrent les débris et qu'enfermait un mur d'enceinte depuis longtemps rasé, était donc fort petite. Elle est presque complétement renversée, et l'emplacement qu'elle occupait est aujourd'hui envahi par une quantité considérable de pierres basaltiques de toutes dimensions, les unes qui paraissent avoir été déposées là à la suite d'éruptions volcaniques, les autres provenant d'habitations ou d'édifices démolis. Çà et là s'élèvent des doums ou acacias jujubiers, au milieu d'un fourré de chardons, de ronces et d'herbes sauvages. Le long du rivage, plusieurs anciennes constructions sont encore à moitié debout.

Mais ce qui attire surtout l'attention, ou plutôt l'admiration très-légitime du voyageur, ce sont les arasements d'une magnifique synagogue, dont le plan est encore actuellement jusqu'à un certain point



Moulins alimentés d'eau par l'Aïn et-Tabigha, l'ancienne source de Capharnaüm.

reconnaissable, malgre les dévastations de toutes sortes que les précieux restes de ce monument ont subies depuis quelques années. Ces débris, qui avaient été exhumés en 1866 par une commission

anglaise que dirigeait le capitaine Wilson, sont maintenant en partie détruits ou transportés ailleurs. Les Bédouins qui campent dans les environs, voyant l'intérêt que les voyageurs portaient à ces ruines remarquables, se sont imaginé qu'elles recélaient des trésors. N'en trouvant pas dans les fondations, ils les ont cherchés dans les fûts de colonnes, dans les chapiteaux, dans les blocs les plus richement sculptés, qu'ils ont brisés et mutilés avec un acharnement aveugle, qu'enflammait une convoitise insensée. D'un autre côté, les habitants de Tibériade sont venus quelquefois extraire de ce même endroit des matériaux de construction, de telle sorte qu'aujourd'hui les plus beaux fragments de cette synagogue ont diminué singulièrement, enlevés ou réduits à l'état de pierres informes; et si un pareil vandalisme ne s'arrête pas bientôt, on cherchera vainement dans un avenir prochain l'emplacement de cet édifice vénérable.

Telle que je l'ai vue en 1870, cette synagogue, tournée du sud au nord, comme presque tous les anciens monuments de ce genre en Palestine, mesurait trente pas de long sur vingt-deux de large. Les murs qui enfermaient ce quadrilatère étaient bâtis avec de belles pierres calcaires, très-régulièrement taillées, et étaient ornés à l'extérieur de pilastres qui en rompaient élégamment la monotonie et la nudité. La façade méridionale, ou façade d'entrée, était percée de trois portes rectangulaires. Elles consistaient en pieds-droits composés de blocs superbes, que couronnait un gigantesque linteau. Parmi les sculptures qui les décoraient, on remarquait principalement des rosaces, des grappes de raisin, d'autres fruits et des guirlandes de fleurs. Au dedans, l'édifice était divisé en cinq nefs, séparées chacune les unes des autres par quatre rangées de sept colonnes calcaires munies de chapiteaux corinthiens. Le capitaine Wilson attribue, et, je crois, avec raison, la fondation de ce monument au centurion qui est mentionné dans les versets suivants de l'Évangile de saint Luc (ch. VII, ℣ 1-5) :

« 1. Après que Jésus eut achevé tout ce discours devant le peuple qui l'écoutait, il entra dans Capharnaüm.

« 2. Il y avait là un centurion dont le serviteur, qui lui était cher, était fort malade et sur le point de mourir.

« 3. Et ayant ouï parler de Jésus, il lui envoya quelques-uns des anciens parmi les Juifs, pour le supplier de venir guérir son serviteur.

« 4. Étant donc venus trouver Jésus, ils l'en conjuraient avec grande instance, en lui disant : C'est un homme qui mérite que vous lui fassiez cette grâce.

« 5. Car il aime notre nation, et c'est lui-même qui a bâti notre synagogue. »

Si Tell-Houm est l'antique Capharnaüm, comme beaucoup de critiques le supposent, opinion que je partage pleinement, la synagogue dont les ruines nous occupent en ce moment peut très-bien être, en effet, celle qui fut bâtie par ce centurion. Dans ce cas, elle a eu l'insigne honneur d'entendre souvent la parole du Messie, pendant qu'il habitait Capharnaüm, et d'être témoin de plusieurs de ses miracles, notamment de la guérison soudaine d'un possédé du démon.

A côté et en dehors de cet édifice, mais attenant à sa façade orientale, on observe les arasements d'un autre monument rectangulaire, qui avait été construit pareillement avec de superbes blocs calcaires parfaitement taillés et très-régulièrement agencés. Ce second édifice avait trois portes sur la face septentrionale et une seule sur sa face orientale; il était, comme la synagogue, avec laquelle il ne communiquait pas, orné extérieurement de pilastres. Sa longueur était de trente pas, et sa largeur de seize. Sont-ce là les vestiges d'une ancienne église chrétienne, adossée, pour ainsi dire, à la synagogue juive? La chose n'est pas impossible, et il est permis de supposer que nous sommes sur l'emplacement de l'église que le Juif converti Joseph obtint de l'empereur Constantin le droit d'élever à Capharnaüm,

Jusque-là, en effet, les Juifs seuls avaient pu habiter cette ville, où les chrétiens ne devaient point séjourner.

Antonin de Plaisance s'exprime ainsi, à la fin du sixième siècle, en parlant de Capharnaüm :

« *Deinde venimus in civitatem Capharnaüm in domum Petri quæ modo est basilica.* »

Ce dernier témoignage prouve que la supposition précédente n'a rien que d'assez vraisemblable. Nous savons par les Évangélistes que, bien que Bethsaïda fût la patrie de Pierre et de son frère André,



Ruines de la synagogue de Capharnaüm, à Tell-Houm.

Pierre néanmoins avait une maison à Capharnaüm, où Notre-Seigneur guérit sa belle-mère et accomplit plusieurs autres miracles. Comme le Sauveur entra immédiatement dans cette maison au sortir de la synagogue, on peut en conclure qu'elle était voisine de cet édifice; c'est ce qui explique peut-être pourquoi la synagogue de Tell-Houm est contiguë à un autre monument, qui est probablement la basilique visitée par Antonin de Plaisance et construite sur l'emplacement de la demeure de saint Pierre.

A cinq minutes de distance, au nord-ouest de cette même synagogue, je signalerai un ancien tombeau qui a dû avoir autrefois une certaine magnificence. Il consiste en un caveau construit en

pierres de taille, qui renferme dans chacun de ses trois compartiments plusieurs fours à cercueil rectangulaires et que surmontait un édicule dont il ne subsiste plus que de faibles vestiges. Quant à la dénomination antique de Tell-Houm, j'ai déjà dit que, selon toute probabilité, c'était celle de Capharnaüm, en hébreu Caphar-Nahoum (village de Nahoum).

D'abord, il y a entre les deux noms de Caphar-Nahoum et de Tell-Houm des rapports faciles à saisir. *Caphar*, signifiant en hébreu *village, bourgade, petite ville,* a été remplacé par le mot arabe *tell,* qui veut dire *colline* et plus particulièrement *colline couverte de ruines.* En ce qui concerne le nom propre *Nahoum,* il a perdu sa première syllabe et n'a plus conservé que sa dernière. Un retranchement analogue se remarque dans le nom antique de la ville de Achzib, située au nord de Saint-Jean d'Acre, nom qui est devenu en arabe Zib.

En second lieu, l'identité du Kharbet Tell-Houm avec Caphar-Nahoum est prouvée par le voisinage du Kharbet-Kerazeh, l'ancienne Corozaïn. Saint Jérôme, en effet, nous apprend que Caphar-Nahoum et Corozaïn étaient séparées l'une de l'autre par un intervalle de deux milles; or, cet intervalle répond à la distance qui existe entre le Kharbet Tell-Houm et le Kharbet-Kerazeh.

Troisièmement, d'un passage de Josèphe tiré de sa *Vie* (§ 72), il ressort clairement que Capharnaüm était la première ville que l'on rencontrait au nord-ouest du lac, le long de ses rives, après avoir franchi le Jourdain, ce qui s'accorde très-bien avec la position de Tell-Houm.

Capharnaüm ou Caphar-Nahoum, *le village de Nahoum* ou *le village de la Consolation,* selon l'interprétation d'Origène, n'est nulle part mentionnée dans l'Ancien Testament. Dans le Nouveau, elle l'est plusieurs fois. Saint Matthieu l'appelle *la propre ville de Notre-Seigneur,* parce que le Sauveur, après avoir quitté Nazareth, pays de ses parents, vint s'y réfugier et en fit quelque temps comme sa seconde patrie. Depuis lors, Capharnaüm s'est acquis parmi les chrétiens une célébrité qui ne peut périr. Elle avait un poste militaire romain, un bureau de perception et une synagogue.

Le centurion qui, à l'époque de Notre-Seigneur, commandait la petite garnison établie dans cette localité obtint, comme nous l'avons vu, du Messie la guérison instantanée de son serviteur, gravement malade, et c'est lui qui avait bâti la synagogue où Jésus fit tant de miracles et développa, les jours de sabbat, les plus augustes mystères de sa doctrine.

Quant au bureau de perception de cette ville, il est indiqué dans le verset suivant :

« Jésus, partant de ce lieu, vit un homme assis au bureau des contributions, nommé Matthieu, auquel il dit : Suivez-moi. Et lui aussitôt se leva et le suivit. » (Saint Matthieu, ch. ix, ℣ 9.)

Les Talmuds mentionnent Kefar-Tanhoum, nom qui n'est sans doute qu'une variante de Caphar-Nahoum. Du mot Tanhoum sera dérivée probablement la dénomination actuelle de Tell-Houm, par une simple permutation du *noun* hébraïque avec le *lam* arabe.

Pour aller de Tell-Houm aux ruines dites *Kharbet-Kerazeh,* il faut, pendant l'espace de trois kilomètres, gravir, dans la direction du nord-nord-ouest, des pentes plus ou moins roides et en partie seulement cultivées. Ce qui au milieu de ces ruines appelle surtout l'attention du voyageur, ce sont les restes d'une ancienne synagogue. Tournée du sud au nord, elle avait été construite avec de beaux blocs basaltiques. Vers le centre de sa face méridionale, un magnifique linteau gisant à terre est orné de moulures à crossettes élégamment exécutées. Il couronnait jadis des pieds-droits monolithes qui ont été complétement brisés. Non loin de ce linteau, on remarque trois superbes blocs creusés en forme de conques marines et couverts de gracieuses sculptures figurant des grappes de raisin, des fleurs et des fruits divers. Ces jolies coquilles décoraient probablement la voûte d'une arcade placée au-dessus de la porte principale d'entrée. Le sol, au dedans de l'enceinte du monument, est jonché de tronçons

mutilés de colonnes, de chapiteaux ioniques et de bases faisant corps avec leurs piédestaux, le tout dans un affreux chaos.

De la bourgade à laquelle appartenait cette synagogue, il subsiste de nombreuses citernes pratiquées dans le roc, des pressoirs et une quarantaine de maisons encore en partie debout, dont quelques-unes paraissent antiques. A quatre minutes de l'emplacement occupé par ces ruines, coule dans un vallon un petit ruisseau qui autrefois devait fertiliser des jardins et servir aux autres besoins des habitants. Ceux-ci étaient ceux de l'ancienne Chorazim, en latin Corozaïn, nom qui s'est fidèlement



Ancien port de Capharnaüm.

conservé dans la dénomination arabe. La terminaison seule, qui dans le nom antique est la désinence du pluriel ou du duel, devient celle du singulier féminin dans le nom actuel.

Corozaïn est mentionnée par saint Jérôme comme étant à deux milles de Capharnaüm et déjà déserte de son temps. Ce Père de l'Église corrige de cette manière un passage de l'*Onomasticon,* dans lequel Eusèbe avait prétendu que la distance qui séparait ces deux villes était de douze milles. En décrivant les ruines de Tell-Houm, j'ai fixé en cet endroit, avec un certain nombre de critiques, le site de Capharnaüm; or, Tell-Houm est à quarante-cinq minutes, et par conséquent à deux milles du Kharbet-Kerazeh. Ces localités, par leur rapprochement l'une de l'autre, rapprochement qui répond à l'intervalle de deux milles, et en même temps en vertu des noms attachés encore à leurs ruines, confirment toutes les deux le témoignage de saint Jérôme, qui, de son côté, prouve qu'on doit les identifier, l'une avec Capharnaüm, l'autre avec Corozain.

Cette dernière ville n'est nulle part citée dans l'Ancien Testament. Dans le Nouveau, elle apparait pour être avec Capharnaüm et Bethsaïda, ses voisines, maudite par Notre-Seigneur, dont les bienfaits et les miracles ne l'avaient pas convertie. Ces malédictions prouvent que, de même que ces deux autres villes, elle avait été souvent honorée de la présence et gratifiée des dons du Sauveur. Sa synagogue, sans doute, avait dû entendre plus d'une fois sa divine parole et être témoin de ses prodiges. Aussi, les restes de cet édifice, non moins que ceux de la synagogue de Tell-Houm, doivent être considérés par tous les chrétiens comme une sorte de relique d'une valeur inappréciable. Il me paraît en effet impossible d'admettre que ces deux monuments soient postérieurs à Jésus-Christ. En ce qui



Montagnes bordant a l'est le lac de Tibériade, vues de l'ancien port de Bethsaïda de Galilée.

concerne Corozaïn, nous savons qu'à l'époque d'Eusèbe, cette ville était abandonnée par ses habitants. La malédiction du Christ l'avait déjà frappée, et elle témoignait par sa synagogue déserte et peut-être tombant dès lors en ruine, de l'abus qu'elle avait fait des grâces du Seigneur et de la vengeance divine qui avait puni son ingratitude.

Indiquons maintenant très-sommairement les principales ruines que l'on observe sur les autres bords du lac, au delà du Jourdain, et d'abord arrêtons-nous un instant au *Kharbet et-Tell,* situé à trois kilomètres et demi au nord-est de l'embouchure du fleuve.

Les ruines ainsi appelées couvrent les pentes et le sommet d'une colline qui a dû servir d'assiette à une localité de quelque importance. En effet, elle domine à l'est et au-dessus du Jourdain toute la plaine d'El-Bathihah, et elle passe aux yeux des indigènes qui cultivent cette plaine pour avoir été jadis couronnée par le chef-lieu de ce district. Actuellement, la ville qui s'y élevait est complétement renversée et a été remplacée par un village de très-pauvre apparence, dont les maisons sont bâties en

pierres sèches et ne sont habitées que pendant l'hiver par des Rhaouarna, qui préfèrent vivre sous la tente ou sous des cabanes de roseaux pendant la belle saison. Ce village, d'ailleurs, n'occupe qu'une partie de la colline, qui est tout entière jonchée de nombreux amas de pierres, restes de maisons ou d'édifices démolis. Des sycomores, des acacias et des caroubiers croissent çà et là au milieu des décombres.

Au bas de la colline, vers l'ouest, coule une source fraîche et abondante, et, en outre, deux ruisseaux canalisés du Jourdain arrosent des jardins mal entretenus, mais d'une fertilité proverbiale.

On identifie généralement les ruines de Et-Tell avec celles de Bethsaïda-Julias. Cette ville était distincte de la Bethsaïda de Galilée dont j'ai parlé plus haut et qui était la patrie de Pierre, d'André et de Philippe. La Bethsaïda qui nous occupe en ce moment est mentionnée par Josèphe dans le passage suivant des *Antiquités judaïques* (l. XVIII, ch. II, § 1) :

« Philippe (le Tétrarque, l'un des fils d'Hérode) bâtit Panéas près des sources du Jourdain et l'appela Césarée. Quant au village de Bethsaïda, situé près du lac de Génézareth, il l'éleva à la dignité de ville en augmentant le nombre de ses habitants et en accroissant ses ressources. A cette ville il donna le nom de Julias, en l'honneur de Julie, fille de l'empereur. » Le même historien cite ailleurs cette ville de Julias comme appartenant à la basse Gaulanitide.

Comme avant d'être rebâtie et agrandie par ce prince, elle s'appelait *Bethsaïda* (maison de la pêche), il est naturel de penser que le village ainsi nommé, qui plus tard devint la ville de Julias, avoisinait davantage les bords du lac et occupait peut-être l'emplacement du *Kharbet el-Aradj*. Ensuite, lorsqu'il fut transformé en ville, tout en gardant sans doute un établissement maritime auprès de la mer de Galilée, il aura reculé, pour chercher un site plus salubre et moins marécageux, jusqu'à la colline de Et-Tell.

C'est sur le territoire de Bethsaïda-Julias qu'eut lieu la multiplication des cinq pains et des deux poissons. Après ce miracle, tandis que les disciples, sur l'ordre du Sauveur, remontaient dans la barque qui les avait amenés de Capharnaüm pour traverser de nouveau le lac, avec l'intention de se transporter vers Bethsaïda de Galilée, il se retira lui-même sur une des montagnes voisines à l'est de la plaine où il venait d'accomplir ce nouveau prodige. Puis, à la quatrième veille de la nuit, pendant que les apôtres luttaient péniblement à force de rames contre les vents et les vagues soulevées par la tempête, il leur apparut soudain marchant sur les flots et aborda avec eux au territoire de Gennésar.

C'est également à Bethsaïda-Julias que Notre-Seigneur rendit la vue à un aveugle.

Vers le milieu à peu près de la rive orientale du lac, des ruines éparses au sein d'épaisses broussailles portent le nom de Kharbet-Kersa. Dans les flancs des montagnes voisines, vers l'est, on distingue quelques cavernes. Un peu au sud, une sorte de promontoire s'avance par une pente continue jusqu'à quelques pas de la plage, et c'est là l'endroit très-probablement d'où s'est précipité dans le lac le troupeau de pourceaux dont il est question dans le passage suivant de saint Matthieu (ch. VIII) :

« 18. Or, Jésus, se voyant environné d'une grande foule de peuple, ordonna à ses disciples de le passer à l'autre bord du lac.

« 28. Jésus étant parvenu à l'autre bord dans le pays des Géraséniens, deux possédés, qui étaient si furieux que personne n'osait passer par ce chemin-là, sortirent des sépulcres et vinrent au-devant de lui.

« 29. Ils se mirent en même temps à crier et à lui dire : Jésus, fils de Dieu, qu'y a-t-il entre vous et nous? Êtes-vous venu ici pour nous tourmenter avant le temps?

« 30. Or il y avait en un lieu peu éloigné d'eux un grand troupeau de pourceaux qui paissaient.

« 31. Et les démons le priaient, en lui disant : Si vous nous chassez d'ici, envoyez-nous dans ce troupeau de pourceaux.

« 32. Il leur répondit : Allez; et, étant sortis, ils entrèrent dans ces pourceaux. En même temps, tout ce troupeau courut avec impétuosité dans la mer, et ils périrent dans les eaux. »

Dans la Vulgate, nous lisons au verset 28 :

« *Et cum venisset trans fretum in regionem Gerasenorum.* »

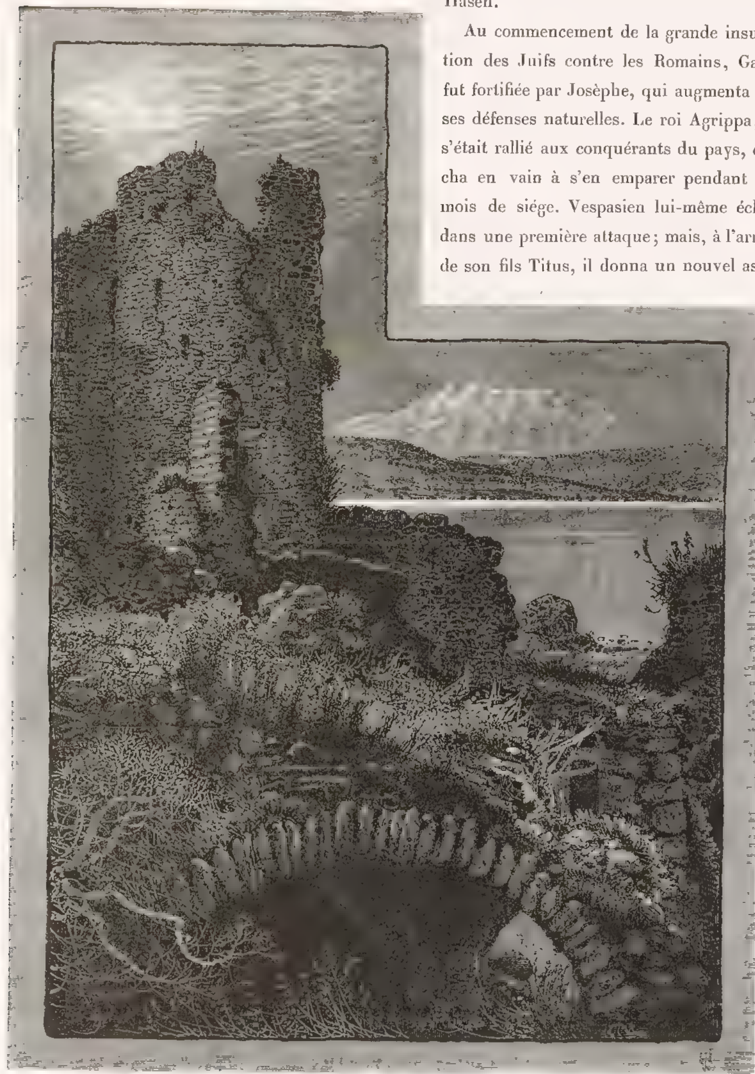
Dans le texte grec, le *pays des Géraséniens* devint celui des *Gergéséniens;* du moins telle est la leçon de plusieurs manuscrits; mais d'autres ont gardé celle de *pays des Géraséniens*, laquelle me semble bien préférable, d'abord parce qu'elle est conforme au texte de la Vulgate, et ensuite parce que le nom de Gerasa se trouve fidèlement reproduit par le nom arabe *Kersa*, que les Bédouins prononcent *Guersa*, d'où à Gérasa il n'y a pas loin.

Je n'ai pas besoin de dire qu'il faut distinguer avec soin cette Gérasa, bourgade peu importante, de la grande ville du même nom, aujourd'hui Djerach, dont il subsiste des débris très-remarquables dans l'ancien pays de Gilead.

Cinq kilomètres au sud du Kharbet-Kersa, des ruines considérables, connues actuellement sous le nom de *Kalat el-Hasen* (le Château fort), méritent une attention particulière. Elles couvrent le sommet inégal d'une montagne presque entièrement isolée et qui n'est facilement accessible que par une étroite chaussée vers l'est. La ville dont elles sont les débris était environnée d'une enceinte fortifiée qui est aux trois quarts détruite. Les murs, bâtis avec des pierres basaltiques, reposaient presque partout sur le roc et avaient pour fossés naturels les ravins profonds de l'Oued el-Fik au nord et de l'Oued el-Kalah au sud, lesquels se réunissent, vers l'ouest, pour ne plus former de ce côté qu'une seule vallée où serpente, avant de se perdre dans le lac, le ruisseau du premier de ces oueds. La ville que cette enceinte délimitait affectait une forme ovale. Des tas énormes de matériaux, restes de maisons et d'édifices écroulés, y jonchent de toutes parts le sol. Au milieu des ruines croissent de hautes herbes, des chardons sauvages et des broussailles que dominent çà et là des caroubiers et des térébinthes. Une rue principale traversait la ville dans toute sa longueur, c'est-à-dire d'est en ouest. Vers sa partie centrale, on observe les restes d'un beau monument construit avec de superbes blocs basaltiques et que précédait une place ornée jadis de colonnes de granit dont les fûts sont couchés à terre. Ailleurs, on foule les vestiges d'autres édifices rasés que décoraient également des colonnes basaltiques, granitiques ou calcaires, surmontées de chapiteaux, soit corinthiens, soit ioniques. Plusieurs monuments païens dispersés sur divers points prouvent que la population de cette ville se composait de gentils aussi bien que de Juifs. A l'avénement du Christianisme, elle dut se convertir, au moins en partie, à la religion nouvelle, car les traces d'une basilique y sont très-reconnaissables. Tout porte à croire que cette cité, aujourd'hui renversée et déserte, n'est autre que la fameuse Gamala qui, avant de succomber sous les efforts de Vespasien, lui opposa une si vive résistance.

Gamala, dit Josèphe (*Guerre des Juifs*, l. IV, ch. I, § 1), était située au-dessus du lac de Tibériade, vis-à-vis de Tarichées, par conséquent sur la rive orientale du lac. Ce même historien nous apprend qu'elle appartenait à la Gaulanitide inférieure et qu'elle couronnait le sommet d'une montagne dont le plateau supérieur se relevait en bosse vers le centre, d'où lui vint le nom de Gamala, ce nom dérivant du mot hébreu *gamal* (chameau). Or, la hauteur du Kalat el-Hasen s'élève au-dessus de la rive orientale du lac, tandis que Tarichées, aujourd'hui Kharbet el-Kerak, s'étendait vers le sud, le long de la rive orientale. En outre, le plateau couronné de ruines dont il s'agit en ce moment se renfle dans sa partie centrale, et on peut le comparer pour la forme au dos d'un chameau. Cet écrivain ajoute que Gamala

était environnée d'effroyables précipices, ce qui s'accorde très-bien avec la position de Kalat el-Hasen.



Au commencement de la grande insurrection des Juifs contre les Romains, Gamala fut fortifiée par Josèphe, qui augmenta ainsi ses défenses naturelles. Le roi Agrippa, qui s'était rallié aux conquérants du pays, chercha en vain à s'en emparer pendant sept mois de siége. Vespasien lui-même échoua dans une première attaque; mais, à l'arrivée de son fils Titus, il donna un nouvel assaut

Extrémité nord de la mer de Galilée, vue de Tibériade. — Colline de Et-Tell, emplacement de Bethsaïda-Julias. — Mont Hermon dans le lointain.

à la place, qui finit par être emportée de force, malgré le courage héroïque de ses défenseurs.

Il me reste à signaler, vers la pointe sud-est du lac, les ruines de Hippos.

Dans le Talmud de Jérusalem, une ville appelée *Sousitha* et habitée par des païens est souvent citée avec Tibériade. Pendant un certain temps, elles étaient ennemies entre elles. Du reste, situées vis-à-vis l'une de l'autre, sur les rives opposées du lac, elles étaient en relations fréquentes. Comme le suppose M. Neubauer, Sousitha est, selon toute vraisemblance, la même ville que Hippos, la dénomination hébraïque qui dérive de *sous* (cheval) étant traduite fidèlement par le nom grec ἵππος. A l'époque romaine, cette ville, en effet, était en grande partie habitée par des Grecs. Comprise au nombre des cités de la Décapole, elle fut enlevée par Pompée aux Juifs, et donnée ensuite par Auguste à Hérode le Grand. A la mort de celui-ci, elle fut réunie à la province de Syrie. Au commencement de leur insurrection contre les Romains, les Juifs la saccagèrent; mais bientôt les habitants de cette ville exercèrent, à leur tour, des représailles sanglantes contre les Juifs. A l'époque chrétienne, elle devint le siége d'un évêché, et nous connaissons les noms de deux de ses évêques, Pierre et Théodore, qui assistèrent, le premier au conciliabule de Séleucie, en 359, ainsi qu'au concile d'Antioche, en 363, et le second au concile de Jérusalem, en 536.

De nos jours, les ruines qui subsistent de Hippos, sous le nom de Kharbet es-Soumra, sont celles d'un grand village arabe, qui avait succédé lui-même à une ville plus ancienne, comme le prouvent les nombreuses pierres basaltiques, d'apparence antique, employées dans la construction de petites maisons plus modernes, aux trois quarts renversées actuellement.

Hippos est signalée par l'historien Josèphe comme se trouvant à trente stades de Tibériade. (*Vie de Josèphe*, § 65.) D'un autre côté, un passage de Pline nous apprend que cette ville était à l'orient du lac de Tibériade.

« *Ergo ubi prima convallium fuit occasio, in lacum se fundit Jordanis, quem plures Genesaram vocant, XVI millia passuum longitudinis, VI millia latitudinis, amœnis circumseptum oppidis, ab oriente Juliade et Hippo.* » (*Histoire naturelle*, l. V, ch. xv.)

« Dès que la vallée qui l'enserre lui en fournit l'occasion, le Jourdain se jette dans le lac que plusieurs appellent lac de Genesara; long de seize mille pas et large de six mille, il est environné de villes fort agréables, parmi lesquelles se trouvent à l'orient Julias et Hippos. »

Cette position de Hippos à l'orient du lac de Tibériade nous est, en outre, confirmée par plusieurs autres témoignages des écrivains anciens, desquels il résulte qu'elle était voisine de Gadara et de Apheka, situées l'une et l'autre à l'est du lac.

Or, l'emplacement du Kharbet es-Soumra est celui qui convient le mieux à ces diverses données.

A la vérité, la distance réelle qui le sépare de Tibériade, en traversant directement le lac, est de quarante stades au lieu de trente; mais au sud-est du lac, où nous devons chercher le site de Hippos, ces ruines sont à la fois les plus étendues et les plus voisines de Tibériade. Par conséquent, le chiffre de trente stades est nécessairement trop faible.

Éloignons-nous maintenant de ce beau lac, des ruines qui l'entourent, et de tous les souvenirs qu'il rappelle, pour monter dans la haute Galilée. Là aussi, d'autres villes et d'autres bourgades, à moitié ou entièrement ruinées, nous attendent et sollicitent de notre part un examen succinct des principales d'entre elles.

HAUTE GALILÉE

SAFED ET SES ENVIRONS

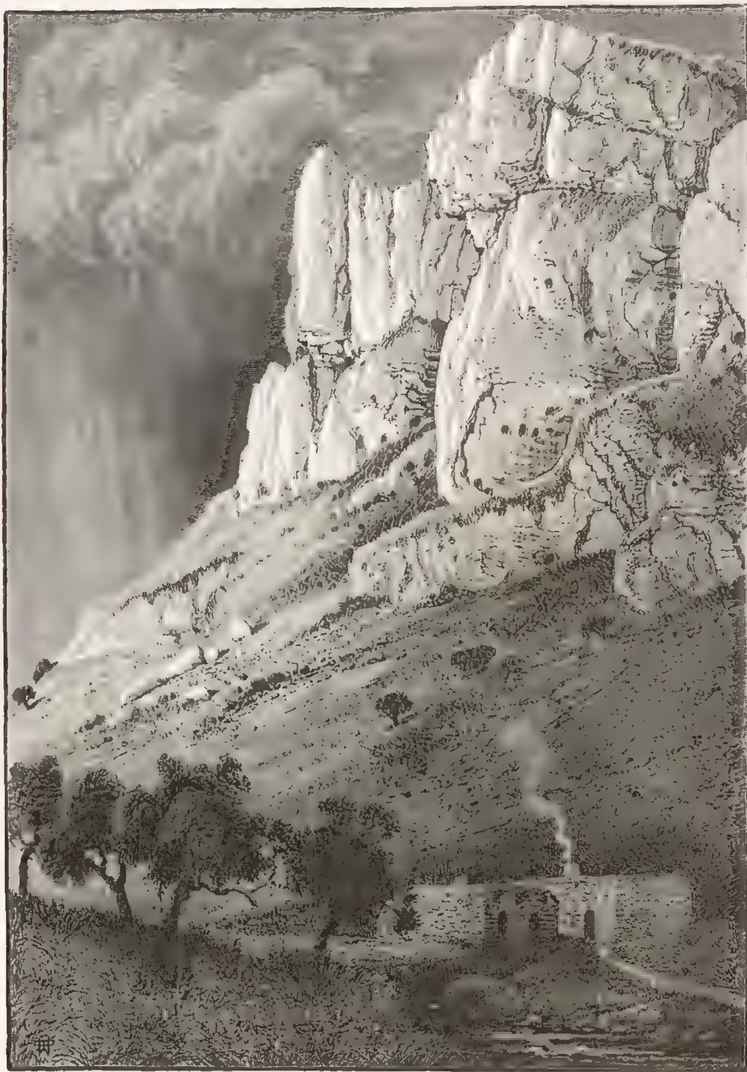
La vallée connue actuellement sous le nom de Medjdel-Keroum et qui court de l'est à l'ouest, formait une limite toute naturelle entre la basse et la haute Galilée. Cette vallée est elle-même à deux cent cinquante mètres, en moyenne, au-dessus de la Méditerranée; les montagnes qui la dominent au



Sanctuaire juif a Meiron, but de pèlerinages pour les Israélites de Safed.

nord sont plus hautes que celles qui la bordent au sud. En gravissant les premières, on pénètre donc dans la Galilée supérieure. Beaucoup moins souvent visitées par les voyageurs que celles de la Galilée inférieure, elles méritent cependant de leur part un examen tout spécial. Il faut quelquefois les escalader péniblement, en écartant les broussailles ou les autres obstacles qui embarrassent la voie; mais aussi, quand on a vaincu ces difficultés et qu'on arrive, épuisé et haletant, sur le sommet tant désiré, on voit surgir la plupart du temps, du sein de fourrés plus ou moins épais, des arasements de murs

d'enceinte, de tours, d'édifices et de maisons, et des ruines d'un grand intérêt ne manquent guère de



Rochers de l'Oued-Leimoun sur la route d'Achaïra

dédommager l'observateur de toute la peine qu'il s'est donnée. Ces ruines appartiennent parfois à toutes les époques et à toutes les civilisations; témoins muets, mais néanmoins pleins d'enseignements

divers pour qui sait les interroger et les comprendre, elles sont là, à moitié ensevelies sous la végétation sauvage qui les recouvre, comme autant de couches superposées et successives des différentes



SAFED.

populations, conquérantes ou conquises, qui ont tour à tour habité le pays.

Dans mon ouvrage sur la Galilée, j'ai décrit avec chacune de ces montagnes les localités, renver-

sées ou encore debout, qu'on y rencontre. Sans les mentionner ici toutes de nouveau, qu'il me suffise d'en signaler quelques-unes.

A onze kilomètres environ au nord-ouest du Kharbet-Kerazeh, l'ancienne Corozaïn, les ruines d'Achabara, aujourd'hui Kharbet-Akbara, sont éparses sur une colline dont les pentes étaient jadis soutenues par plusieurs murs. A l'est et au-dessus de l'Oued-Akbara, est le village du même nom, composé seulement d'une vingtaine de misérables habitations. Il est, à son tour, dominé par une plate-forme sur laquelle on distingue les arasements d'une enceinte rectangulaire, construite avec de belles pierres de taille et qui semble avoir été celle d'une ancienne église. L'oued, vers le sud, est bordé par une sorte de muraille gigantesque de rochers taillés à pic. Ce sont là les restes de la place appelée par Josèphe le *rocher d'Achabara,* et qui fut fortifiée par lui lors de l'insurrection des Juifs contre les Romains.

Une petite heure de marche, dans la direction du nord, conduit de Akbara à Safed.

Cette ville est partagée en plusieurs quartiers, situés tant sur les flancs supérieurs que sur le plateau, lui-même très-accidenté, d'une montagne dont l'altitude au-dessus de la Méditerranée dépasse huit cent dix-huit mètres. Au nord habitent les Juifs, au nombre de sept mille; au sud et à l'est, les musulmans, dont le chiffre est de six mille. Quant aux chrétiens, ils atteignent à peine celui de cent cinquante; ce sont des Grecs-unis.

Les Juifs, venus de différentes contrées, ont plusieurs synagogues. La partie de la ville qu'ils occupent a été presque entièrement détruite lors du tremblement de terre de 1837. Près de six mille habitants, dont quatre mille Juifs, restèrent ensevelis sous les débris de leurs demeures.

Dans le quartier musulman, qui est lui-même subdivisé en trois groupes distincts d'habitations, s'élèvent quatre mosquées, aujourd'hui très-délabrées.

Le sommet de la ville est couronné par les ruines d'une grande enceinte elliptique, qu'entoure un fossé en partie creusé dans le roc vif et aux trois quarts comblé. Cette enceinte était flanquée d'une dizaine de tours qui ont perdu, ainsi qu'elle-même, leur revêtement de pierres de taille. Il n'en subsiste plus que le blocage intérieur. En dedans règne un second fossé; puis, au delà, le château proprement dit n'offre plus qu'une masse confuse de décombres; il était flanqué de tours aux angles et était pourvu de grandes et de profondes citernes. On le détruit de jour en jour davantage, et c'est, comme l'enceinte extérieure, une véritable carrière d'où les habitants extraient continuellement des matériaux tout taillés pour bâtir de nouvelles maisons. Une puissante tour isolée, ou donjon, de forme circulaire, dominait le château, qui lui-même commandait toute la ville.

Les approches de Safed étaient, en outre, défendues au nord-est et au sud-est par deux autres forteresses bien moins considérables, d'époque plus récente, qui tombent également en ruine.

Malgré l'importance de sa position, qui semble l'avoir prédestinée de tout temps à être une place forte, Safed n'est mentionnée qu'une seule fois dans l'Ancien Testament, sous le nom de Sephet. (*Livre de Tobie,* ch. I, ℣ 1.)

Josèphe cite parmi les villes qu'il fortifia dans la haute Galilée celle de Seph. (*Guerre des Juifs,* l. II, ch. XX, § 6.)

Safed, qui, sauf ces deux mentions, a passé inaperçue dans l'antiquité, joua un grand rôle à l'époque des Croisades. Jacques de Vitry nous apprend que les chrétiens, pour protéger leurs frontières contre les musulmans, érigèrent de puissantes forteresses à Mont-Royal et à Kerak, au sud-est, ainsi qu'à Safed et à Belvoir, au nord-est. La fondation de celle de Safed eut lieu probablement sous le roi Foulques, entre 1138 et 1140.

En 1157, le roi Baudouin III, après sa défaite près du lac Houleh, se réfugia au château de Safed. En 1188, Saladin, profitant de la grande victoire qu'il avait remportée à Hattin, assiégea en



Ruines du chateau de Safed.

personne Safed, qui, après cinq semaines, capitula. Les habitants obtinrent la permission de se retirer à Tyr.

En 1220, dans la crainte que la forteresse de Safed ne retombât entre les mains des chrétiens, les musulmans la démolirent.

En 1240, les Templiers reprirent possession de Safed et en relevèrent la forteresse. Celle-ci, en 1266, ne put résister aux attaques de Bibars, sultan d'Égypte, qui y laissa une nombreuse garnison. Il établit aussi dans la ville une colonie venue de Damas, et y bâtit deux mosquées. L'année suivante, il restaura et compléta les fortifications de cette place, et résolut d'en faire le boulevard de toute la Syrie. Dans la première partie du dix-huitième siècle, le cheikh Dhaher el-Amer s'empara de Safed et y jeta les fondements de sa puissance.

En 1759, cette ville fut dévastée par un affreux tremblement de terre qui, comme de nos jours en 1837, détruisit la moitié de sa population sous les ruines des maisons renversées.

En 1799, les Français, lors de l'expédition de Bonaparte en Palestine, établirent momentanément une petite garnison dans la forteresse. Après leur retraite, le quartier juif fut saccagé par les musulmans.

En terminant cette courte notice sur Safed, j'ajouterai qu'au moyen âge et depuis on a quelquefois identifié Safed avec Béthulie, la patrie de Judith; mais c'est évidemment une erreur que contredisent les passages de la Bible où il est question de cette ville célèbre. Celle-ci doit être cherchée, comme je l'ai montré, au sud de la plaine d'Esdrelon, et tout porte à croire qu'il faut la placer à Sanour.

Au bas de la hauteur de Safed, vers le nord-ouest, on remarque sur un monticule le village d'Aïn-Zeitoun. Deux sources y coulent avec abondance; l'une sort d'un petit canal qui paraît antique, à côté d'une mosquée bâtie en partie avec des pierres de taille qui proviennent d'un édifice antérieur; l'autre jaillit non loin de là, et ses eaux arrosent des jardins cultivés par étages successifs. Aïn-Zeitoun est mentionné par plusieurs rabbins juifs du moyen âge sous le nom hébreu d'En-Zetoun (la source de l'Olivier).

A cinq kilomètres à l'ouest de ce village, on arrive à Meiroun par un sentier pratiqué en forme d'escalier. Sur les flancs orientaux de la colline où ce dernier village est situé, plusieurs gros murs, bâtis avec des blocs considérables, soutiennent les terres et constituent différentes terrasses, couvertes les unes de cultures et les autres d'habitations dont on distingue les arasements.

Meiroun paraît avoir été autrefois une ville de quelque importance. Un grand nombre de maisons renversées de fond en comble jonchent partout le sol de leurs débris. Quant au village actuel, il se réduit à une faible population, exclusivement musulmane.

La principale ruine qui attire l'attention est celle d'une ancienne synagogue. Construite sur une plate-forme rocheuse taillée et aplanie par la main de l'homme, elle s'étend du sud au nord; sa largeur est de seize pas, et sa longueur de trente-deux. La façade méridionale, ou façade d'entrée, est percée de trois portes; celle du centre est formée d'un immense bloc horizontal constituant un linteau et reposant, mais de manière à les déborder, sur deux pieds-droits également monolithes et ornés de moulures à crossettes qui répondent à celles du linteau. Cette porte était accompagnée de deux portes latérales, moins larges et plus basses, que décoraient des moulures semblables; celle de droite n'existe plus. Intérieurement s'élevaient des colonnes monolithes, dont les fûts mutilés sont dispersés dans le village. Le mur occidental de la synagogue est formé par les parois de la montagne même, qui a été en cet endroit taillée à pic. Les deux murs septentrionaux et orientaux ont été démolis.

Indépendamment de la ruine que je viens de décrire, de nombreuses excavations sépulcrales, pratiquées dans les flancs rocheux de la colline, méritent d'être visitées. La plus étendue, connue sous le nom de Hillel l'Ancien, ou encore de Merharet el-Arbaïn (caverne des Quarante), parce qu'elle pouvait renfermer quarante cadavres, se compose de deux chambres, dont les auges funéraires sont actuellement vides; néanmoins, la plupart sont encore munies de leurs couvercles taillés en dos d'âne, avec acrotères arrondis aux angles.

Non loin de là, dans une grande enceinte et sous des coupoles, reposent les tombeaux de Rabbi Éléazar et de Rabbi Chemaoun, rabbins vénérés, qui sont encore un but de pèlerinage pour les Israélites de Safed.

Meiroun, dans le Talmud Meiron et Méron, est probablement la place appelée Meroth par Josèphe, et qui fut fortifiée par lui dans la haute Galilée, conjointement avec le rocher d'Achabara, Seph et Iamnith. (*Guerre des Juifs*, l. XI, ch. xx, § 6.)

En quittant Meiroun pour s'avancer dans la direction du nord, on traverse d'abord les ruines de Kaïoumeh, jadis Kioumia; puis on laisse à sa gauche le village de *Safsaf* et à sa droite un grand bassin elliptique, dit *Birket el-Djich*, dont les berges, hautes d'une dizaine de mètres, sont formées d'un



Ruines d'une ancienne synagogue a Meiron.

énorme amas de laves et de blocs basaltiques, et qui paraît être le cratère d'un volcan. Un peu plus loin, au bout de cinq quarts d'heure de marche, on descend dans un ravin planté de figuiers, de grenadiers et de vignes, et au fond duquel coule une belle source, appelée *Aïn el-Djich*. Ce ravin est surplombé, vers l'ouest, par la haute colline d'El-Djich. Au bas de la colline et au-dessus de la source, s'étend une petite plate-forme en partie naturelle et en partie artificielle, comme le prouvent les arasements d'un mur de soutènement en pierres de taille. Sur cette plate-forme gisent les débris d'une ancienne synagogue. Cet édifice était tourné du sud au nord et mesurait vingt-deux pas de long sur treize de large. Trois bases de colonnes sont encore enfoncées dans le sol à l'endroit qu'elles occupaient; plusieurs fûts brisés sont, en

outre, épars çà et là, ainsi que les fragments de deux pieds-droits et d'un linteau de porte que décoraient des moulures à crossettes. Quant à la hauteur d'El-Djich, elle sert d'assiette, sur ses pentes méridionales, au village ainsi nommé, qui est partagé en deux quartiers : celui des musulmans à l'ouest, au nombre de trois cents âmes, et celui des chrétiens à l'est, se composant de deux cents Grecs-unis et de soixante-dix Maronites. Si l'on continue à monter, au moment d'atteindre le plateau supérieur, on distingue les vestiges d'un mur d'enceinte construit en pierres de taille. Il en subsistait encore, en 1863, des restes considérables; mais aujourd'hui il est presque entièrement démoli, les matériaux qui en ont été tirés ayant servi à bâtir une nouvelle église. C'étaient les traces de la muraille qui environnait jadis l'acropole de l'ancienne Gischala, dont El-Djich a conservé le nom. Le plateau qu'elle entourait est à huit cent neuf mètres au-dessus de la mer; il est actuellement planté de vignes, de figuiers et d'oliviers, et divisé en plusieurs enclos. On y voyait, il y a peu d'années, les débris d'une seconde synagogue qui ont disparu depuis.

Les flancs inférieurs de la colline sont en beaucoup d'endroits percés de grottes sépulcrales. Les morts y étaient déposés dans des fours à cadavres, dans des auges funéraires creusées en évidant le roc, ou dans des sarcophages mobiles, dont les cuves et les couvercles ont été dispersés ou brisés.

El-Djich est incontestablement la ville de Gischala mentionnée plusieurs fois par Josèphe. Cet écrivain nous raconte dans sa *Vie* (§ 10) que Gischala, ayant été incendiée et rasée par les peuples voisins, fut relevée de ses ruines par Jean, fils de Lévi, et entourée de remparts, afin d'être mise à l'abri de nouvelles attaques. Le même Jean chercha ensuite à soulever ses compatriotes contre les Romains. Vespasien envoya aussitôt Titus pour s'emparer de cette ville, avec une troupe de mille cavaliers. Jean s'échappa alors de la place pendant la nuit, et prit la route de Jérusalem. Les habitants, pour conjurer leur propre perte, se hâtèrent d'ouvrir leurs portes aux Romains.

Saint Jérôme nous dit quelque part, mais sans attacher une foi entière à la tradition qu'il rapporte, que les parents de saint Paul étaient originaires de Gischala, et qu'ils avaient été ensuite transportés à Tarse, en Cilicie, par les Romains.

El-Djich, ou la Gischala de Josèphe, est la même ville que les rabbins appellent *Gouch-Halab* et qui, suivant eux, était renommée pour l'abondance de ses huiles.

Du village d'El-Djich à celui de Kefr-Beram, la distance est de quatre kilomètres et la direction celle du nord-ouest. Kefr-Beram compte cinq cents Maronites, la plupart très-pauvres. L'église, rebâtie depuis une trentaine d'années, est desservie par trois prêtres, qui sont eux-mêmes de simples cultivateurs, comme leurs paroissiens. Dans la maison de l'un d'entre eux, on m'a fait observer une belle pierre sculptée, imitant une coquille et provenant d'une ancienne synagogue. Celle-ci est précédée d'un vestibule dallé, orné de colonnes doriques. Sa façade principale est tournée vers le sud et percée de trois portes. Les portes latérales sont rectangulaires, avec moulures à crossettes. La porte centrale, plus grande naturellement que les deux autres, est surmontée d'un magnifique linteau qui est décoré de feuilles de vigne et de grappes de raisin élégamment exécutées. Au-dessus règne une corniche, puis s'arrondit un arc cintré. L'intérieur de cet édifice est actuellement occupé par deux familles et divisé en deux habitations particulières. Il avait été construit avec des pierres de taille très-régulièrement agencées entre elles, et on peut le considérer comme datant, soit du premier, soit du second siècle de notre ère.

En dehors et au nord du village, se trouvent les restes d'une deuxième synagogue. Celle-ci, malheureusement, est presque entièrement renversée, à l'exception d'une grande porte avec son architrave, dont la façade antérieure est décorée de rinceaux, de torsades et de crossettes, et au centre d'une

rosace; à la partie inférieure, on remarque sur un listel une inscription hébraïque qui en occupe, en une seule ligne, toute la longueur.

M. Renan, qui l'a étudiée avec soin en 1860, la traduit ainsi :

« *Sit pax in loco hoc et in omnibus locis Israël. Jose levita, filius Levi, fecit superliminare hoc. Veniat benedictio in opera ejus.* »



Ruines d'une ancienne synagogue a Kefr-Beram.

« Que la paix règne en ce lieu et dans tous les lieux d'Israël. José, lévite, fils de Lévi, a fait ce linteau. Que la bénédiction soit sur ses travaux ! »

On remarque près de Kefr-Beram, le Kefar-Baram des anciens itinéraires juifs de Carmoly, plusieurs tombeaux creusés dans le roc qui étaient autrefois le but de pieux pèlerinages de la part des fils d'Israël qui venaient visiter la Palestine. Aujourd'hui ils sont vides, sans honneur et sans nom. Deux d'entre eux avoisinent les débris de cette dernière synagogue. L'un renferme trois caveaux voûtés, sous chacun desquels il y avait place pour deux corps. L'autre a été transformé plus tard en citerne.

KEDECH DE NEPHTHALI

Quinze kilomètres au moins dans la direction du nord-est, à travers monts et vallées et par des sentiers souvent très-pénibles, séparent Kefr-Beram de Kades, où je prie le lecteur de se transporter maintenant avec moi.

Le village de ce nom, qui n'a guère plus de trois cents habitants, tous Métualis, occupe à peine le



Ruines de Kedech de Nephthali

tiers d'une belle colline, jadis tout entière couverte d'habitations et environnée d'un mur d'enceinte construit en pierres de taille, dont quelques arasements seuls sont actuellement çà et là visibles. Les maisons du village renferment presque toutes des fragments antiques provenant d'édifices renversés. Dans l'une, entre autres, on me montre, sur une colonne, une tête sculptée représentant la figure du soleil avec une couronne de rayons. A quelque distance de là, je remarque l'emplacement d'un ancien temple qui avait été bâti en pierres de taille et que décoraient des colonnes monolithes. Ailleurs, les vestiges d'autres monuments analogues attirent également mon attention. Des figuiers, des plantations de tabac, des herbes épineuses et des tombeaux musulmans ont, en plusieurs endroits, envahi l'espace occupé autrefois par des habitations. Cette colline s'abaisse graduellement et par terrasses successives vers le sud-est. Là, après une dépression du terrain, s'allonge, vers le sud, une seconde colline moins

haute que la précédente et où les habitants du village ont placé leurs aires. A l'extrémité septentrionale de cette deuxième colline, on observe les restes d'un édifice et deux magnifiques cuves de sarcophages, dont l'une était bisome et dont les énormes couvercles à acrotères qui les fermaient gisent à côté. Ces deux collines contiguës l'une à l'autre et qui, vers l'est, présentent la forme d'un demi-cercle



Ruines d'un temple à Kedech de Nephthali.

elliptique, servaient autrefois d'assiette à une ville considérable et agréablement située sur les pentes orientales et sur le plateau de cette double hauteur. Les maisons et les édifices publics s'élevaient ainsi par différents étages sur leurs flancs, qu'avait régularisés la main de l'homme en les disposant en terrasses.

Au bas, vers l'est, et à peu près au point de jonction des deux collines, coule une source abondante.

Plus à l'est encore, on rencontre trois sarcophages aux deux tiers enfouis dans le sol, les traces d'un

édifice renversé, et au delà les beaux débris d'un second édifice carré qui mesurait dix mètres sur chaque face. Toute la partie supérieure en est détruite. Il avait été bâti avec de superbes blocs calcaires reposant sans ciment les uns au-dessus des autres. On y pénètre par le sud, au moyen d'une jolie porte ornée de moulures à crossettes, qui occupe le centre de la façade méridionale. Au dedans, cet édifice renfermait, sous quatre arcades cintrées, encore debout, onze grandes niches rectangulaires qui devaient contenir chacune un sarcophage. Ce monument est donc un ancien mausolée ayant appartenu à une riche et puissante famille aujourd'hui oubliée, aucune inscription ne nous en révélant le nom.

Quatre-vingts pas plus à l'est, on voit les restes d'un autre mausolée, très-digne pareillement d'attention, et plus loin encore dans la même direction, ceux d'un temple païen. Il était précédé, vers l'est, d'un portique soutenu sur des colonnes corinthiennes, qui jonchent de ce côté le sol de leurs fûts et de leurs chapiteaux mutilés. Trois portes rectangulaires, ouvertes sur la façade orientale, donnaient entrée dans l'intérieur de la *cella,* qui mesure dix-neuf mètres de long sur seize de large, et au milieu de laquelle plusieurs arbres ont pris racine. Cette façade, encore en partie debout, mais dont beaucoup de blocs sont déplacés, comme s'ils avaient subi le contre-coup d'un violent tremblement de terre, présente aux regards une belle teinte dorée qui provient de ce que, depuis de longs siècles, cette partie du monument est chaque jour frappée et colorée par les feux horizontaux du soleil levant. La porte centrale était formée de deux grands jambages monolithes surmontés d'un linteau également monolithe. L'un de ces jambages est encore debout; il est orné d'élégantes sculptures. L'autre montant manque. Quant à l'architrave qui les couronnait, elle gît à terre, à moitié brisée. L'une de ses faces, ou face antérieure, est ornée de rosaces, de fleurs, de grappes de raisin, et au milieu, d'une biche dont la tête est mutilée. Une autre face, celle qui devait être le soffite, a pour décoration principale deux belles rosaces, placées à droite et à gauche d'un oiseau aux ailes déployées, qui était probablement un aigle.

Les deux portes latérales, beaucoup plus basses que celle-ci, sont presque intactes. Des moulures à crossettes y sont finement exécutées. Sur le linteau de l'une d'entre elles, on observe entre deux rosaces un aigle aux ailes étendues. Les murs latéraux du temple, aux trois quarts renversés aujourd'hui, portaient en retraite sur un soubassement très-gracieux. La façade occidentale est presque entièrement détruite.

Kades est l'ancienne *Kedech,* en latin *Cedes;* on l'appelait *Kedech en Galilée,* en hébreu Kedech ba-Galil, pour la distinguer d'autres villes du même nom situées ailleurs. La Bible la désigne également sous la dénomination de *Kedech-Nephthali*.

Elle est signalée, en effet, dans le livre de Josué, parmi les villes fortes de cette tribu. Son roi fut l'un des princes chananéens qui furent défaits par Josué. Après la conquête du pays de Chanaan par les Hébreux, elle devint l'une des villes de refuge. Kedech fut plus tard la patrie de Barak, qui vainquit, dans la grande plaine située au pied du Thabor, l'un des descendants de Jabin, roi de Hazor. Il rassembla dans cette ville dix mille hommes de la tribu de Nephthali et de celle de Zabulon, avec lesquels il marcha vers le mont Thabor, accompagné de la prophétesse Debbora. C'est dans une vallée voisine de Kedech que la famille de Haber le Cinéen avait planté ses tentes. Sisara, vaincu par Barak, s'étant réfugié sous la tente de Jahel, épouse de Haber, y fut mis à mort par cette femme, qui lui enfonça pendant son sommeil un gros clou dans la tempe.

Sous le règne de Phacée, roi d'Israël, Kedech avec beaucoup d'autres villes tomba au pouvoir de Théglathphalasar, qui en transporta les habitants dans son royaume d'Assyrie.

Lors de la guerre des Juifs contre les Romains, Josèphe signale cette ville comme très-peuplée,

appartenant aux Tyriens et fortifiée. Les grandes ruines que j'y ai mentionnées sont peut-être contemporaines de cette époque.

Dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe, au mot Κεδέσα, nous lisons que la ville ainsi appelée était à vingt milles de Tyr, près de Panéas.



Anciens sarcophages a Kedech de Nephthali.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, le reproduit sans le corriger.

En réalité, cette distance est trop faible d'au moins cinq milles.

Le moine Burchard, l'an 1283 de notre ère, parle des grandes ruines et des magnifiques tombeaux que l'on voyait de son temps à Cedes, ruines et tombeaux qu'on y admire encore de nos jours.

L'an 1333, Rabbi Ishak Chelo ajoute que, parmi ces tombeaux, on remarquait ceux de Barac, fils d'Abinoham, et de Debbora sa femme. Aujourd'hui, la tradition relative à ces monuments funèbres s'est perdue à Kades, et les beaux mausolées que j'ai signalés ne rappellent plus aucun souvenir aux habitants, qui sont tous Métualis.

HAZOR ET LAC SEMECHONITIS

A la distance de cinq kilomètres de Kades, vers le sud-est, s'élève au-dessus du lac El-Houleh une montagne, dite Djebel el-Harraoui, et que couronne un sommet oblong, appelé *Tell el-Harraoui*. Ce tell constitue une plate-forme inégale, longue de cent douze pas et d'une largeur moyenne de quarante. Une puissante enceinte l'environne. Aux trois quarts renversée, elle était flanquée de plusieurs tours carrées, bâties comme la muraille elle-même avec de gros blocs plus ou moins bien équarris et reposant sans ciment les uns au-dessus des autres. Au dedans, et principalement vers le sud-est, on distingue les arasements de plusieurs constructions importantes en blocs polygonaux. Un certain nombre de citernes creusées dans le roc, particulièrement sous les tours, sont ou intactes ou à moitié comblées. Des sycomores et des térébinthes ont pris çà et là racine au milieu des ruines. La ville, dont cette forteresse formait l'acropole, s'étendait au-dessous, vers l'est, sur plusieurs terrasses successives. Bouleversée de fond en comble, elle n'est plus parcourue que par de pauvres bergers qui promènent leurs troupeaux sur ses débris solitaires. Des broussailles, des chardons gigantesques, des caroubiers, des térébinthes et des chênes verts croissent partout sur l'emplacement qu'occupaient jadis des maisons et quelques édifices publics. La ville paraît avoir été détruite dès l'antiquité elle-même, car rien n'y atteste des réédifications modernes.

Ces ruines sont très-probablement celles de l'ancienne Hazor, placée par Robinson au Kharbet el-Khoureibeh et par M. de Saulcy au Kharbet el-Khan.

Hazor, en latin *Asor*, appartenait à la tribu de Nephthali. A l'époque de Josué, elle était la capitale du roi Jabin. Ce roi, avec tous les autres princes qu'il avait convoqués et réunis, fut vaincu près des Eaux-de-Merôm. Après sa défaite, Hazor tomba entre les mains du vainqueur, qui la livra aux flammes (1450 avant Jésus-Christ).

Cent cinquante ans plus tard, un autre roi du nom de Jabin et possédant également une capitale appelée Hazor, identique très-certainement avec la précédente, opprima les Israélites pendant vingt ans; son armée fut anéantie par Barak et la prophétesse Debbora sur les bords du Cison.

Josèphe, en rapportant le même fait, nous apprend que la capitale de ce roi Asor était située au-dessus du lac Semechonitis. (*Antiquités judaïques*, l. V, ch. v, § 1.)

Cette assertion positive nous montre qu'il faut chercher cette ville de Hazor, capitale, tant du premier Jabin vaincu par Josué, que de celui qui fut défait et tué par Barak, au-dessus et auprès du lac Semechonitis, position qui répond parfaitement à celle des ruines d'El-Harraoui au-dessus du lac El-Houleh.

Salomon, dans la suite, rebâtit une ville appelée Heser dans la Vulgate, et Hazor dans le texte hébreu.

Plus tard encore, Hazor est mentionnée comme l'une des villes de la tribu de Nephthali qui tombèrent aux mains de Théglathphalasar, roi d'Assyrie, et dont les habitants furent transportés dans les États de ce conquérant.

Au pied oriental du Djebel el-Harraoui, dont je viens de parler, s'étend le lac El-Houleh. De forme triangulaire, il a son sommet tourné vers le sud et sa base vers le nord; sa largeur la plus grande ne dépasse pas quatre kilomètres et est à peu près égale à sa longueur. Il est traversé du nord au sud par

-e Jourdain. On le dit très-poissonneux; ses eaux sont douces. De nombreux nénufars tapissent sa surface de leurs feuilles et l'émaillent de leurs belles fleurs blanches.

On l'identifie généralement avec les *Eaux-de-Merôm*, en hébreu *Me-Merôm*, dans la Vulgate



Lac Houleh ou Eaux-de-Merôm, vu de Hounin.

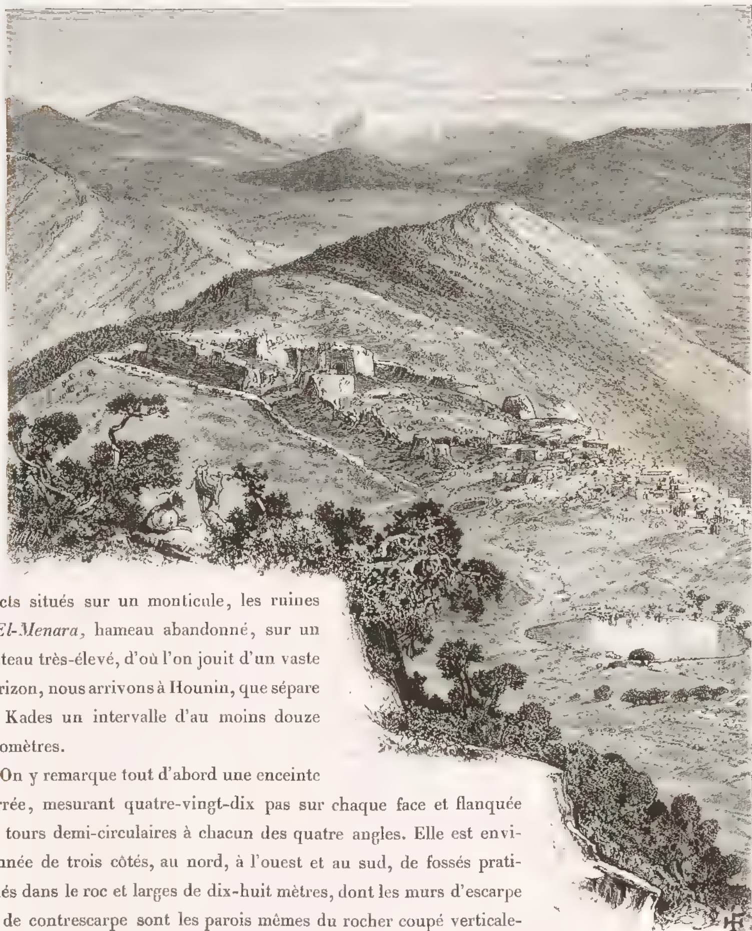
Aquæ Merom, près desquelles Josué défit l'armée de Jabin, roi de Hazor.

Puis, il n'est plus question dans la Bible de ce lac; mais Josèphe le signale plus tard dans divers passages sous le nom de *Semechonitis*. Il lui donne une largeur de trente stades et une longueur de soixante, beaucoup plus grande, par conséquent, que celle que je lui ai assignée. Cette longueur varie en effet beaucoup selon les saisons. J'ai indiqué celle qu'il m'a paru avoir, avant que les pluies abondantes de l'hiver aient doublé et même triplé son étendue, en transformant en un véritable lac une partie des vastes marais qui le précèdent vers le nord.

On a proposé deux étymologies du nom de Semechonitis ou Samachonitis, par lequel Josèphe le désigne. Les uns ont cru qu'il vient de l'arabe *samak* (poisson); dans ce cas, le lac serait appelé ainsi, à cause de l'abondance de ses poissons. D'autres tirent le nom du verbe arabe *samaka* (il a été haut, élevé), et ils le regardent comme une simple traduction de l'hébreu *Me-Merôm* (les eaux de Merôm, c'est-à-dire les eaux supérieures), ce lac étant situé à un niveau beaucoup plus élevé que celui de Tibériade, dont la différence en moins peut être estimée à deux cent soixante-cinq mètres.

YANOUAH ET NAHR EL-HASBANY

Revenons maintenant à Kades, et dirigeons-nous vers le nord. Après avoir traversé successivement le village de *Belida*, assis sur le sommet d'une colline, celui d'*El-Meis*, divisé en deux quartiers dis-



HOUNIN, JADIS YANOUAH.

tincts situés sur un monticule, les ruines d'*El-Menara*, hameau abandonné, sur un plateau très-élevé, d'où l'on jouit d'un vaste horizon, nous arrivons à Hounin, que sépare de Kades un intervalle d'au moins douze kilomètres.

On y remarque tout d'abord une enceinte carrée, mesurant quatre-vingt-dix pas sur chaque face et flanquée de tours demi-circulaires à chacun des quatre angles. Elle est environnée de trois côtés, au nord, à l'ouest et au sud, de fossés pratiqués dans le roc et larges de dix-huit mètres, dont les murs d'escarpe et de contrescarpe sont les parois mêmes du rocher coupé verticalement; là où le roc manque, le fossé est bordé par un mur dont les pierres affectent toutes sortes de grandeurs; des colonnes engagées transversalement dans la construction accusent un travail postérieur à l'époque byzantine. Quant aux fossés taillés dans le roc, ils remontent, selon toute apparence, à une époque plus reculée. De là ont dû être extraits les gros blocs qui, dans le principe, ont servi à bâtir la forteresse primitive. Dans

l'intérieur de ce château règnent de grandes salles à voûtes ogivales et servant actuellement d'étables.



Nahr el-Hasbany, l'un des affluents supérieurs du Jourdain. — Pont dit Djisr el-Rhadjar.

Elles ont été construites avec des matériaux plus ou moins considérables, dont beaucoup sont taillés en bossage et qui paraissent provenir des ruines de la forteresse que celle-ci a remplacée.

Au sud de cette enceinte, et au delà d'un fossé, une seconde a cent quarante pas de long sur quatre-vingt-onze de large. Bâtie avec des pierres d'un appareil moindre, elle est également flanquée de tours demi-circulaires. Au dedans est un beau mur dont il subsiste encore quelques pans debout; construit en pierres de taille, il semble dater de l'antiquité. De nombreux magasins sont en grande partie démolis. Une jolie petite mosquée est à moitié renversée; elle était surmontée d'un minaret octogone que couronnait une lanterne à huit fenêtres.

Non loin de là se trouve le petit village de Hounin, habité par des Métualis, et portant le même nom que le château.

Il faut, je crois, reconnaître en cet endroit l'ancienne ville d'Yanouah, dans la Vulgate Janoe, mentionnée dans la Bible au nombre des places conquises par Théglathphalasar au nord de la Palestine.

De la hauteur de Hounin, on suit au loin du regard, vers l'est, tous les replis du Nahr el-Hasbany, ou bras supérieur du Jourdain, qui, par sa réunion avec le Nahr-Leddan et le Nahr-Banias, forme ce fleuve célèbre.

Dix kilomètres nous séparent du pont, dit *Djisr el-Rhadjar,* sur lequel on franchit le premier de ces cours d'eau. Pour l'atteindre, nous cheminons vers le nord-est, une fois descendu de la montagne que couronnent les ruines dont je viens de parler, à travers une plaine qui, sous les pierres basaltiques qui la parsèment, est naturellement très-fertile. A notre gauche, au nord, se montre sur un monticule le village d'Abel-Kamah, l'ancienne Abel-Beth-Maachah, signalée dans le livre III des Rois comme l'une des villes de la tribu de Nephthali qui tombèrent au pouvoir des généraux de Ben-Hadad, roi de Syrie, et ensuite entre les mains de Théglathphalasar, roi d'Assyrie.

Le pont appelé Djisr el-Rhadjar se compose de trois arches, une cintrée et deux ogivales, et a été bâti avec des pierres, soit calcaires, soit basaltiques. Le lit du fleuve est bordé en cet endroit de platanes et de lauriers-roses, et ses eaux tourbillonnantes et blanches d'écume heurtent avec fracas les piles du pont.

La source principale du Nahr el-Hasbany se trouve vingt-cinq kilomètres plus au nord. Son altitude au-dessus de la mer est de cinq cent soixante-trois mètres; c'est donc, sinon la plus abondante, du moins la première et la plus haute source du Jourdain, dont le Nahr el-Hasbany, je le répète, constitue l'un des bras. Les deux autres sources de ce fleuve, à Tell el-Kadhy et à Banias, sont moins élevées, comme nous le verrons bientôt. Quant à celle dont il s'agit en ce moment, elle jaillit au pied d'un rocher qui se dresse comme un mur vertical. Le ruisseau considérable qu'elle forme est bientôt arrêté dans son cours, vers le sud, par un puissant et épais barrage qui le divise en deux bras : l'un est le Nahr proprement dit, qui coule avec rapidité dans le lit que la nature lui a creusé; l'autre est resserré dans un étroit canal qui court parallèlement au précédent, mais à un niveau supérieur, et arrose des plantations de mûriers et d'autres arbres.

DAN ET DAPHNÉ

Trois kilomètres à l'est du Djisr el-Rhadjar, est le *tell* célèbre dit *Tell el-Kadhy.* Il peut avoir mille trois cents mètres de pourtour, et s'élève d'une vingtaine de mètres tout au plus au-dessus de la plaine. Son bord supérieur avait été jadis environné d'un mur d'enceinte dont la trace est encore visible sur plusieurs points. Les ruines abondent surtout du côté du sud. Là avait été bâti un village musulman, renversé actuellement de fond en comble et composé d'un amas de petites maisons, construites avec de menus matériaux de nature basaltique. De forme circulaire ou plutôt elliptique, cette colline s'abaisse par étages, à la fois naturels et artificiels, vers sa partie centrale, laquelle ressemble à un vaste bassin que l'on pourrait comparer à l'arène d'un immense amphithéâtre et qui paraît être le cratère d'un ancien volcan. Les berges et l'intérieur de ce bassin sont parsemés de chênes. Il renferme dans sa partie occidentale une source très-abondante d'une fraîcheur glaciale et d'une limpidité extrême; celle-ci forme immédiatement un véritable torrent qui précipite ses eaux avec rapidité a travers un épais fourré de figuiers, de platanes, de vignes grimpantes, de roseaux gigantesques, de ronces et de hautes herbes. Ce torrent perce au sud-ouest les flancs de la colline en s'y ouvrant vio-

lemment un passage avant d'aboutir à la plaine; à l'entrée de ce passage on remarque un superbe térébinthe dont le tronc mesure sept mètres de développement, et un vieux chêne vert qui ombrage le tombeau d'un cheikh vénéré sous le nom de *Cheikh-Azreik*.

Au pied occidental du tell, vers le sud-ouest, jaillit une seconde source aussi considérable que la précédente et dont les eaux froides et transparentes se répandent d'abord dans un grand réservoir. Le ruisseau qui en sort va bientôt après rejoindre vers le sud celui que je viens de signaler, pour couler



Site de Tell el-Kadhy (Dan). Vieux chêne vert ombrageant l'une des sources du Jourdain et la tombe vénérée d'un santon.

dans le même lit sous le nom de *Nahr-Leddan*. L'altitude de ces deux sources est estimée à cent quatre-vingt-cinq mètres au-dessus de la Méditerranée. Tell el-Kadhy représente l'emplacement de l'antique ville de *Dan,* dont le nom hébreu, qui signifie *juge,* est reproduit fidèlement dans l'appellation arabe de *Tell el-Kadhy,* qui veut dire *la colline du juge*. Cette ville était située à l'une des extrémités septentrionales de la Palestine; de là vient l'expression si usitée *de Dan jusqu'à Bersabée,* pour dire *d'un bout à l'autre de la contrée, du nord au sud*.

D'après un passage du livre de Josué (ch. XIX, ℣ 47), cette ville s'appelait primitivement *Lesem,* en hébreu *Lechem,* avant d'être prise et détruite par six cents hommes armés, appartenant à la tribu de Dan, et qui, en la rebâtissant, lui donnèrent le nom du père même de la tribu.

Le livre des Juges (ch. XVIII, ℣ 47) nous apprend, d'un autre côté, que cette même ville portait également la désignation de *Laïs,* en hébreu *Laïch*.

L'an 974 avant Jésus-Christ, Jéroboam s'étant fait reconnaître roi par les tribus d'Israël qui s'étaient séparées de Roboam, et voulant détourner ses sujets de se rendre à Jérusalem pour y adorer le vrai Dieu dans son temple, plaça deux veaux d'or, l'un à Béthel, à l'extrémité méridionale de ses États, et l'autre à Dan, à l'extrémité septentrionale. Ces veaux d'or étaient, selon toute vraisemblance, renfermés dans des sanctuaires dont la Bible ne parle pas.



Nahr-Leddan, l'un des affluents du Jourdain.

Trente-quatre ans plus tard, les généraux de Ben-Hadad, roi de Syrie, ravagèrent la ville de Dan avec d'autres cités de la tribu de Nephthali.

Nous avons vu tout à l'heure qu'à Tell el-Kadhy deux sources très-importantes donnent naissance au Nahr-Leddan, l'un des principaux bras du Jourdain. Ce nom de Leddan contient probablement dans sa dernière partie celui de Dan. Quant à l'étymologie donnée par saint Jérôme au mot *Jordanis* comme signifiant *fleuve de Dan,* elle est loin d'être adoptée par tous les orientalistes, dont plusieurs s'accordent plutôt, ainsi que je l'ai dit, à dériver le nom de ce fleuve, en hébreu *Yarden,* de la racine *iarad, descendre,* ce fleuve descendant continuellement par une pente plus ou moins rapide jusqu'à la mer Morte, où il s'engloutit.

Au sud de Tell el-Kadhy, à la distance de deux kilomètres et demi, s'élèvent deux autres tells beaucoup moins considérables et appelés tous deux *Tell-Defna.* Pour s'y rendre, on traverse des champs que sillonnent de nombreux ruisseaux dérivant du Nahr-Leddan et qui communiquent à cette partie de la plaine une fécondité incroyable. Les fellahs qui la cultivent ont le teint très-foncé, et ils vivent sous des huttes construites avec des joncs et des roseaux entrelacés; ils font généralement deux récoltes par an.

Le plus septentrional de ces deux petits *tells* est désigné à la fois sous le nom de *Tell-Defna* et de *Tell Cheikh-Dhouri*, parce qu'un santon ainsi appelé y a son tombeau, au milieu d'un bouquet de vieux chênes. Un peu plus au sud, le même nom de Tell-Defna est attaché à un second monticule. Ce nom est certainement antique, car nous lisons dans Josèphe, à propos du lac Semechonitis :

« Ce lac a trente stades de large et soixante de long. Les marais qui l'avoisinent s'étendent jusqu'à Daphné, endroit délicieux sous beaucoup de rapports et abondant en sources, qui alimentent du tribut de leurs eaux ce qu'on appelle le petit Jourdain, au-dessous du temple de la Génisse d'or, puis aboutissent au grand. » (*Guerre des Juifs*, l. IV, ch. I, § 1.)

La localité du nom de Daphné signalée dans ce passage est bien telle que Josèphe la décrit. Située à quarante minutes de marche au sud de Tell el-Kadhy, antique emplacement du temple de la Génisse d'or, et fertilisée par des ruisseaux intarissables, elle porte encore aujourd'hui la dénomination qu'elle avait autrefois. Une semblable désignation, qui a une apparence grecque, peut dériver soit des lauriers-roses, en grec δάφνη, qui en beaucoup d'endroits bordent les divers bras du Nahr-Leddan et les ruisseaux qui en découlent, soit d'un ancien culte en l'honneur d'Apollon et de la nymphe Daphné, culte qui aurait jadis fleuri dans cette contrée. Peut-être aussi cette appellation est-elle d'origine hébraïque ou même chananéenne.

PANÉAS ET CHATEAU DE SOUBEIBEH

Si de Tell el-Kadhy on s'avance vers l'est l'espace de cinq kilomètres, on arrive à Banias, où se trouve la troisième grande source du Jourdain, déjà mentionnée plus haut. Le village ainsi appelé compte à peine six cents habitants. Il a succédé à une ville importante qui était jadis divisée en deux parties : la cité proprement dite et la forteresse. Celle-ci formait un quadrilatère irrégulier qu'environnait une enceinte flanquée de tours carrées. Cette enceinte était, en outre, protégée par des fossés artificiels ou par les ravins naturels du Nahr-Banias et de l'Oued es-Saar. Datant très-probablement de l'époque gréco-romaine, elle a subi des remaniements plus ou moins considérables de la part des musulmans et des croisés. Aujourd'hui, elle tombe en ruine de tous côtés; plusieurs tours même sont presque complétement détruites et n'offrent plus aux regards qu'un chaos informe de pierres de taille et de menus matériaux ayant servi de blocage intérieur. Un pont jeté sur le Nahr es-Saar est de fabrique musulmane; il est précédé d'une double porte, ouvrage d'un sultan mamelouk Baharite, comme l'indique une inscription arabe, et l'entrée de la forteresse était défendue sur ce point par une puissante tour carrée dont les assises inférieures seules sont encore en place et dont les autres accusent une époque plus récente. Le village actuel de Banias est tout entier renfermé dans le périmètre de cette forteresse, dont il n'occupe qu'une partie, et les habitants y vivent dans de misérables demeures très-grossièrement bâties avec d'anciens matériaux.

Quant à l'emplacement de la cité antique, il est presque partout livré maintenant à la culture et envahi par des plantations de figuiers et de mûriers, parsemées de chênes et de térébinthes. Les murs qui l'environnaient, sauf vers le sud-est, où il en subsiste des vestiges, sont presque entièrement rasés. Il en est de même des monuments et des temples qui l'ornaient et des maisons qui le remplissaient. De belles pierres de taille éparses et de nombreux fûts de colonnes, soit couchés sur le sol, soit encore debout, mais enterrés, attestent à la fois la ruine de cette ville et son ancienne magnificence. Elle était sillonnée par les deux bras d'une rivière appelée *Nahr-Banias*, dont les bords sont plantés

de peupliers, de platanes, de figuiers, de lauriers-roses, de saules et de roseaux gigantesques. Ces deux



L'une des sources du Jourdain à Banias. Sur une hauteur au-dessus, Oualy el-Khadher, ou sanctuaire de Saint-Georges.

bras se réunissent ensuite un peu plus bas dans le lit d'un même ravin profondément encaissé. Une eau limpide et abondante y coule avec impétuosité et fait tourner plusieurs moulins, en formant diffé-

rentes chutes aussi agréables à voir qu'à entendre, à cause de l'éternel et doux murmure qui en résulte.

En remontant le Nahr-Banias, on arrive bientôt à la source qui jaillit de terre par plusieurs endroits à la fois, à une altitude de trois cent quatre-vingt-six mètres au-dessus de la Méditerranée. Cette



Niches sculptées dédiées au dieu Pan, a Césarée de Philippe, sur la face d'un rocher qui avoisine la grotte au bas de laquelle jaillit l'une des sources du Jourdain.

source, extrêmement considérable, avoisine une grotte, autrefois beaucoup plus profonde et très-élevée, et dont toute la partie antérieure s'est écroulée à la suite, sans doute, de quelque violent tremblement de terre. C'est l'antique Panium, ou grotte de Pan. A droite de la grotte, un petit *sacellum*, en forme d'enfoncement à voûte cintrée, a été pratiqué dans les flancs du rocher. Au milieu des parois du fond, on remarque une niche qui a dû renfermer jadis une statuette. Au-dessus de cette espèce d'oratoire, une niche analogue, dont la partie supérieure est élégamment sculptée en coquille, devait

également contenir une autre statuette. Elle est accompagnée d'un cartouche dans lequel on lit une inscription grecque dont voici la traduction :

« Cette déesse a été consacrée à Pan, fils de Jupiter, l'amant d'Écho, par Victor, prêtre, fils de Lysimaque. »

Plus à droite, d'autres petites niches sont, depuis longtemps sans doute, comme les précédentes, vides des statuettes qui y avaient été placées, et les inscriptions grecques qu'on y remarque ont été malheureusement très-mutilées; mais, d'après les fragments qui en subsistent, on voit qu'il s'y agit toujours du dieu Pan, ce qui achève de prouver que la grotte dont je viens de parler est bien celle que Josèphe signale sous le nom de Πάνιον ou Πάνειον, en latin *Panium*. Nous lisons à ce sujet dans les *Antiquités judaïques* (l. XV, ch. x, § 3) :

« Le Panion est dans une montagne une très-belle grotte, sous laquelle la terre s'entr'ouvre à une profondeur indicible, abîme que remplit une eau immobile. Par-dessus s'élève une très-grande montagne. De la grotte jaillissent les sources du Jourdain. »

A propos de la même grotte, Josèphe s'exprime de la sorte dans la *Guerre des Juifs* (l. III, ch. x, § 7) :

« Le Panion paraît être la source du Jourdain. Cette source se rend en cet endroit par un conduit souterrain et invisible d'un lac appelé Phiala... La beauté naturelle du Panion a été relevée, en outre, par la magnificence royale, grâce aux ornements qu'il a reçus de l'opulence d'Agrippa. Le Jourdain commence à partir de cet antre son cours apparent, et sillonne ensuite par le milieu les marais et les terrains fangeux qui avoisinent le lac Semechonitis. »

Dans un autre passage du même ouvrage, cet historien, en mentionnant le temple de marbre construit par Hérode en l'honneur d'Auguste, auprès du Panion, s'exprime en des termes à peu près identiques avec ceux qui précèdent.

Il résulte de ces divers passages que la caverne du Panion, située au bas d'une haute montagne, c'est-à-dire de l'Hermon, renfermait autrefois un abîme très-profond rempli d'eau, et que de là sortait le Jourdain. La nature de ce lieu a depuis bien changé, puisque la grotte dans laquelle j'ai pénétré et que j'ai parcourue tout entière ne contient plus maintenant ni eau ni abîme insondable, et qu'elle sert, au contraire, d'étable. Cet abîme occupait-il seulement la partie antérieure de la caverne qui est obstruée actuellement par d'énormes quartiers de roc détachés de la voûte écroulée? Je l'ignore. Toujours est-il que dans l'état présent des choses, les différentes sources qui forment le Nahr-Banias sourdent de tous côtés au devant de la grotte, et que l'on ne voit plus le gouffre sans fond signalé par Josèphe. Quelque violent tremblement de terre aura probablement modifié ici la nature des lieux ; ou bien, c'est là de la part de l'écrivain juif une description purement fantastique, empruntée peut-être à une tradition locale dépourvue de toute certitude.

A gauche de la caverne de Pan, en suivant un sentier très-roide dans les flancs rocheux de la montagne, on atteint bientôt une ancienne chapelle appelée par les musulmans Oualy el-Khadher, et par les chrétiens Mâr-Djiris (saint Georges). Une petite cour précède cet oratoire. De là on peut contempler le site entier de l'antique Panéas, la source, les deux canaux où s'écoulent ses eaux transparentes, les plantations qui ont succédé aux maisons et aux édifices renversés, les ruines de la forteresse, le village actuel, les ravins qui, sur plusieurs points, servaient de fossés naturels à l'antique cité, les plaines et les montagnes voisines. Il est impossible de trouver pour une cité un emplacement mieux choisi et plus agréable.

La première fois qu'apparaît dans l'histoire Panéas ou Panias, dont le nom s'est conservé avec une

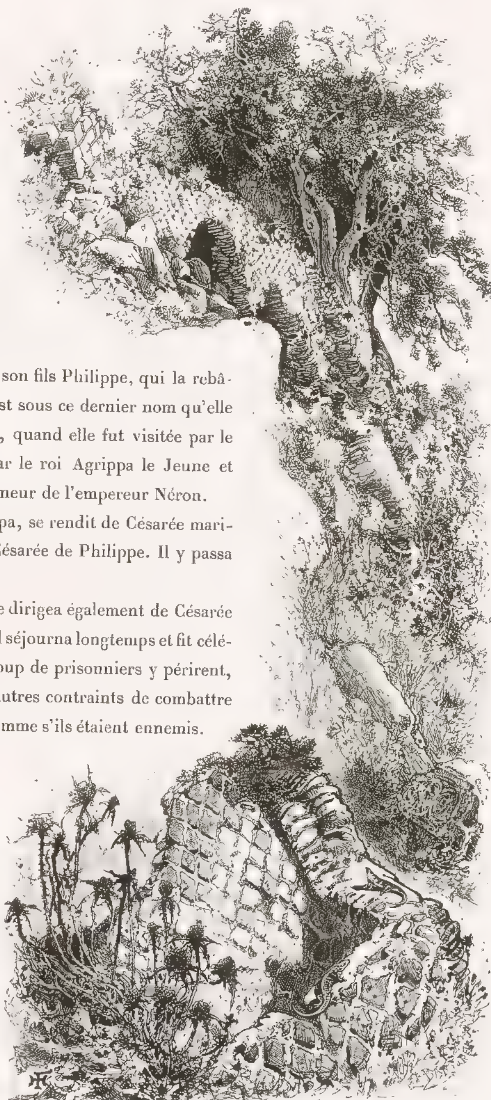
légère altération dans celui de Banias, c'est à l'époque d'Hérode le Grand, l'Ancien Testament n'en faisant aucune mention, du moins sous cette désignation. Nous lisons dans Josèphe qu'Hérode, après avoir accompagné Auguste jusqu'à la mer, lors du départ de cet empereur de la Syrie, érigea, en son honneur, un très-beau temple de marbre blanc, près de l'endroit appelé Panion. Ce temple est aujourd'hui entièrement détruit. La ville tirait son nom de Panias ou Panéas de la grotte dite Panion, ainsi désignée elle-même parce qu'elle était consacrée au dieu Pan.

Avant de mourir, Hérode la légua à son fils Philippe, qui la rebâtit et l'appela Césarée de Philippe. C'est sous ce dernier nom qu'elle est citée dans le Nouveau Testament, quand elle fut visitée par le Messie. Plus tard elle fut agrandie par le roi Agrippa le Jeune et surnommée par lui Néronias, en l'honneur de l'empereur Néron.

Vespasien, sur l'invitation d'Agrippa, se rendit de Césarée maritime, où il avait établi son camp, à Césarée de Philippe. Il y passa vingt jours à faire reposer son armée.

Titus, après la prise de Jérusalem, se dirigea également de Césarée maritime vers Césarée de Philippe, où il séjourna longtemps et fit célébrer des jeux de toutes sortes. Beaucoup de prisonniers y périrent, les uns livrés aux bêtes féroces, les autres contraints de combattre entre eux par troupes considérables, comme s'ils étaient ennemis.

Au quatrième siècle de l'ère chrétienne, elle était devenue le siége d'un évêché de Phénicie, ressortissant du patriarcat d'Antioche. A l'époque des Croisades, l'an 1130, elle tomba au pouvoir des Latins, ainsi que la forteresse dite *Es-Soubeibeh,* située sur une montagne voisine; bientôt après, les musulmans la reprirent pour la perdre de nouveau. En 1167, Noureddin s'en rendit maître. En 1253, les Latins tentèrent une expédition contre Panéas; ils s'emparèrent un instant de la ville, mais ils ne purent réduire le château de Soubeibeh, et après des efforts stériles qui faillirent coûter la vie au sire de Joinville, ils rebroussèrent chemin vers Sidon, où se trouvait alors le roi saint Louis.



RUINES D'UN AQUEDUC ROMAIN, A BANIAS.

De même que Guillaume de Tyr, Joinville désigne Panéas sous le nom de Bélinas, nom qui n'est qu'une corruption de l'arabe Banias, qui lui-même est pour Panéas ou Panias.

Trois kilomètres au nord-est de Banias, on arrive au pied de la hauteur que couronnent les ruines du château de *Soubeibeh*, appelé également aujourd'hui *Kalat-Banias*. Un escalier étroit pratiqué dans le roc conduit à l'entrée de cette forteresse. Elle s'étend sur le sommet rocheux et inégal d'une montagne dont l'altitude au-dessus de la mer est d'environ sept cent cinquante mètres, et sa plus grande



Cabanes de roseaux sur les terrasses des maisons, a Banias; pendant l'été, les habitants y passent la nuit

largeur de cent vingt. Des ravins extrêmement profonds l'environnent au nord et à l'est, et, de ces deux côtés, lui servent de fossés gigantesques. Les murs sont très-épais et flanqués de nombreuses tours; bâtis intérieurement en blocage, ils sont revêtus à l'extérieur de beaux blocs, les uns complétement aplanis, les autres relevés en bossage, mais la plupart de dimension moyenne seulement, sauf vers l'extrémité occidentale, où ils sont beaucoup plus considérables. Courtines et tours s'élèvent sur le roc et sont construites en talus. Les tours sont, les unes demi-circulaires, les autres carrées; les voûtes en sont ogivales.

A l'extrémité occidentale de l'enceinte, on remarque les restes de trois grandes tours carrées, construites avec des blocs énormes et parfaitement taillés. Sur l'un de ces magnifiques blocs, actuellement gisant à terre, on distingue une belle inscription arabe en caractères coufiques, ce qui porte naturellement à penser que l'on a devant les yeux une restauration musulmane faite avec des maté-

riaux antiques de la plus grande beauté, et comme taille et comme dimensions. Il est difficile, en effet, d'admettre qu'une semblable construction avec de pareilles pierres ne date que de l'époque musulmane. L'une de ces tours renferme un grand souterrain, en partie creusé dans le roc et en partie bâti. On y descend par un escalier qui, au bout d'une trentaine de marches, est obstrué par des éboulements.

La partie orientale de l'enceinte formait, sur le point culminant du plateau de la montagne et au-dessus de la forteresse proprement dite, dont la séparait un fossé creusé dans le roc, une seconde forteresse supérieure plus inexpugnable encore que la première. Flanquée elle-même de grosses tours, elle surplombait au nord et à l'est les profondeurs effrayantes de l'Oued-Khachabeh.



Le Jourdain à Banias; il coule dans un lit bordé d'arbres, de roseaux, d'agnus-cactus et de lauriers-roses.

Quelle date faut-il assigner au château de Soubeibeh, qui a dû coûter des sommes et des travaux si considérables? Les inscriptions arabes que l'on aperçoit en plusieurs endroits et dont quelques-unes portent la date de l'année 625 de l'hégire, qui correspond à l'année 1227 de notre ère, semblent autoriser à conclure que l'on est là en présence de constructions purement musulmanes; en outre, les voûtes sont presque ogivales, ce qui paraît accuser un travail postérieur à l'époque byzantine. Mais, d'un autre côté, comment supposer que les anciens, à l'époque de la plus grande splendeur de cette contrée, aient négligé un point militaire aussi important que celui-là, sur la route conduisant de Tyr à Damas? Comment attribuer ensuite aux musulmans la taille de ces

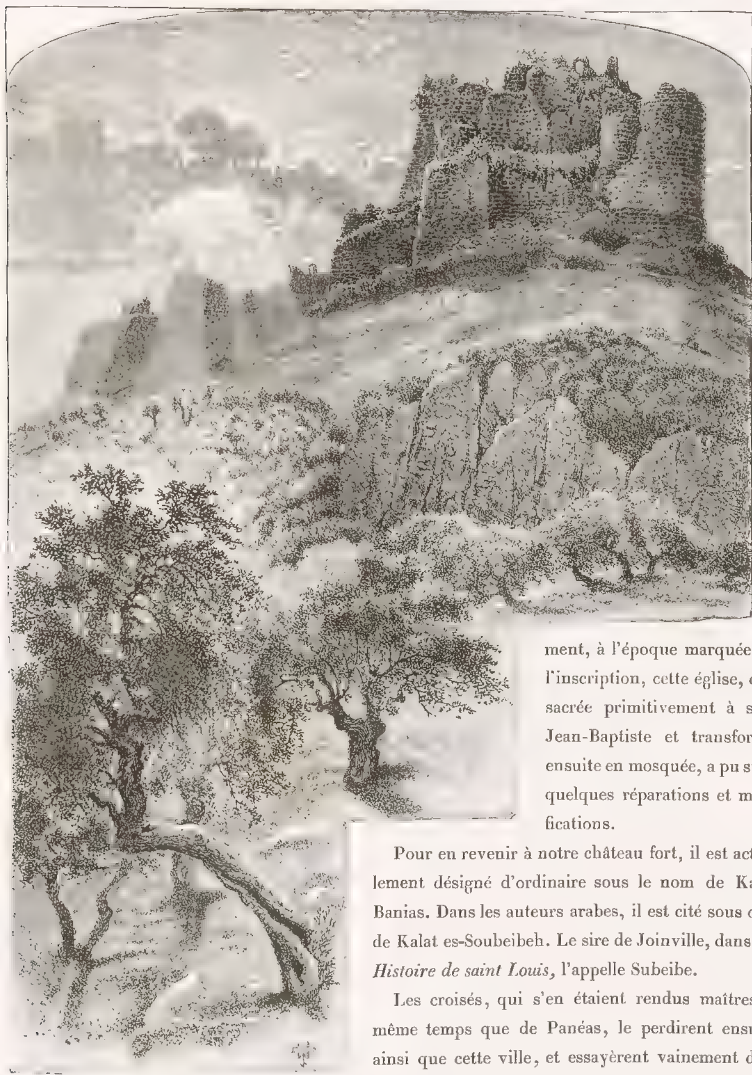
immenses blocs, avec lesquels avaient été bâties quelques parties de cette forteresse et notamment les trois grandes tours carrées de l'ouest? N'est-il pas plus rationnel d'admettre que, lorsqu'ils s'emparèrent de ce château fort, ils profitèrent, pour exécuter leurs nouvelles constructions ou réparer celles qui existaient déjà, des nombreux et beaux matériaux qu'ils trouvaient sur place? Les inscriptions arabes, comme je m'en suis plusieurs fois convaincu en Palestine, sont souvent mensongères, en affirmant que tel sultan ou tel prince a élevé une mosquée, un caravansérail ou une forteresse, qu'il n'a fait que réparer.



Chateau de Soubeibeh,
connu sous le nom de chateau de Banias.

Ainsi, par exemple, comme je l'ai montré ailleurs, la fondation de la grande mosquée de Ramleh est attribuée, d'après une inscription arabe placée au-dessus de la porte d'entrée, au sultan Ketbogha, l'an 697 de l'hégire (1298 de Jésus-Christ). Or, c'est là une allégation contre laquelle protestent la forme même de ce monument et le

caractère de son architecture. On est, en effet, d'une manière incontestable, en présence d'une église chrétienne parfaitement conservée, et non point d'un édifice bâti sur le plan d'une mosquée. Seulement, à l'époque marquée par l'inscription, cette église, consacrée primitivement à saint Jean-Baptiste et transformée ensuite en mosquée, a pu subir quelques réparations et modifications.



CITADELLE DU CHATEAU DE SOUBEIBEH.

Pour en revenir à notre château fort, il est actuellement désigné d'ordinaire sous le nom de Kalat-Banias. Dans les auteurs arabes, il est cité sous celui de Kalat es-Soubeibeh. Le sire de Joinville, dans son *Histoire de saint Louis,* l'appelle Subeibe.

Les croisés, qui s'en étaient rendus maîtres en même temps que de Panéas, le perdirent ensuite, ainsi que cette ville, et essayèrent vainement de le reprendre en 1253. Joinville, qui prit part à cette dernière expédition, y courut les plus grands dangers, comme il le raconte lui-même. Depuis lors, ce château est toujours resté entre les mains des musulmans. Aujourd'hui, il tombe de toutes parts en ruine, et les deux fois que je l'ai visité,

en 1870 et en 1875, je ne l'ai plus trouvé habité que par quelques Druses qui y vivent avec leurs troupeaux.

A les en croire, une sorte de long tunnel aurait relié jadis l'une des tours de cette forteresse avec la citadelle de Banias; mais c'est là une supposition tout à fait invraisemblable, à cause de la distance de quatre kilomètres qui sépare ces deux points. Les Arabes se plaisent souvent à affirmer l'existence d'immenses et mystérieux souterrains qui n'ont d'ordinaire d'autre réalité que dans leur propre imagination.



Paysans druses dans l'intérieur du château de Soubeibeh.

AÏN-HAZOUR — LAC PHIALA

Les ruines connues sous le nom de *Kharbet Aïn-Hazour* avoisinent vers l'est, à la distance de deux kilomètres et demi, le Kalat-Banias ou Soubeibeh. Elles sont aujourd'hui insignifiantes et se bornent à quelques arasements d'habitations et à des amas confus de pierres, sur deux monticules que sépare un petit ravin, dont l'un est depuis longtemps livré à la culture, et l'autre est couvert par un bouquet de vieux chênes verts, au milieu desquels on remarque un oualy consacré au cheikh Othman Hazour, et plusieurs tombeaux musulmans. Près de là coule une source, appelée *Aïn-Hazour*.

Cette localité portait jadis, selon toute apparence, le nom qu'elle a conservé jusqu'à nos jours; mais il n'y a pas moyen de l'identifier, comme on l'a quelquefois proposé, avec la capitale du roi Jabin; car il faut chercher cette ville, ainsi que je l'ai dit ailleurs, au-dessus et dans le voisinage du

lac Mérom ou Samachonitis, et la reconnaître probablement dans les ruines du Tell el-Harraouï.

Faut-il y voir les restes de En-Hazor, en latin *Enhasor,* ville signalée dans la Bible comme différente de Hazor et appartenant également à la tribu de Nephthali? Cette conjecture, appuyée sur l'identité complète des noms, ne manque pas d'une certaine vraisemblance; néanmoins, la tribu de Nephthali s'étendait-elle, vers le nord-est, au delà du Nahr el-Hasbany? La chose n'est pas démontrée, et même le contraire est plus probable.

De là, à quatre kilomètres, vers le sud-est, on rencontre un petit lac appelé par les uns *Birket er-Ran,* et par d'autres *Birket er-Ram.* Ce bassin, de forme elliptique, est assez profondément encaissé



Tombeaux musulmans, ombragés par de vieux chênes verts, a Tell-Hazour.

entre des berges inclinées que parsèment de nombreuses pierres volcaniques et qui peuvent avoir soixante mètres d'altitude au-dessus du niveau du lac. Sa circonférence est de deux kilomètres. La cuvette dont il remplit le fond ressemble au cratère d'un volcan. D'innombrables herbes aquatiques croissent sur ses bords et couvrent même la moitié au moins de ce vaste réservoir, ce qui indique qu'il est peu profond, si ce n'est dans sa partie centrale, où aucune herbe ne se montre et où l'eau est bleue et limpide; il est peuplé par des myriades de sangsues et de grenouilles.

Est-ce là le lac Phiala, mentionné par Josèphe dans le passage suivant (*Guerre des Juifs,* l. III, ch. x, § 7):

« Le Paneion est regardé comme la source du Jourdain, qui est amené en cet endroit par un conduit souterrain du lac appelé Phiala. Ce lac est à cent vingt stades de Césarée, non loin à droite de la route par laquelle on monte de cette ville dans la Trachonitide; et à cause de sa forme circulaire qui imite celle d'une roue, il a été justement appelé Phiala. L'eau affleure toujours jusqu'à ses bords, ne

baissant jamais et ne débordant jamais non plus. Comme on ignorait auparavant que le Jourdain tirait de là son origine, ce fait fut révélé par le moyen qu'employa Philippe, tétrarque de la Trachonitide; il fit jeter de la paille dans le lac Phiala, et cette paille fut retrouvée transportée dans le Paneion, d'où l'on croyait autrefois que naissait le fleuve. »

Il résulte de ce passage que Josèphe place le lac Phiala à cent vingt stades de Césarée de Philippe, un peu à droite de la route qui conduit de cette ville dans la Trachonitide. Le lac dit Birket er-Ran est bien un peu à droite de cette route, à partir de Banias, l'ancienne Césarée de Philippe; mais l'intervalle qui le sépare de cet endroit ne dépasse pas soixante stades. Il faut donc admettre, soit que Josèphe a exagéré de moitié la distance du lac Phiala par rapport à Césarée, soit que le Birket er-Ran ne représente pas ce lac. Néanmoins, comme jusqu'à présent on n'a découvert, dans la direction et à la distance indiquées par Josèphe, aucun autre lac qui réponde mieux que celui du Birket er-Ran aux données de cet historien, la plupart des critiques s'accordent à reconnaître le lac Phiala dans celui qui nous occupe en ce moment.

Quant à la tradition d'une prétendue communication souterraine entre le Birket er-Ran et la source du Banias, elle n'existe pas parmi les habitants actuels de cette localité; mais une tradition analogue et tout aussi invraisemblable, que j'ai trouvée répandue parmi les habitants de Racheya, affirme que le Birket-Aïha, dont je parlerai bientôt, et situé à trois kilomètres au nord de ce village, communique par une voie souterraine avec la source du Nahr el-Hasbany.

En reprenant vers l'ouest le chemin de Banias, on rencontre bientôt un autre bassin circulaire, moins étendu et ordinairement à sec, si ce n'est à l'époque des grandes pluies d'hiver. Il est tout entier jonché de pierres basaltiques, et paraît être également un cratère de volcan. Cette région a dû être souvent secouée par des tremblements de terre plus ou moins violents, dont les traces sont partout reconnaissables.

Après une montée assez roide le long des berges septentrionales de l'Oued es-Saar, suivie d'une descente très-rapide, on arrive à Aïn-Kenia.

Le village de ce nom est situé sur une colline et renferme cinq cents habitants, se composant de trois cents Druses et de deux cents Maronites. Ses maisons sont basses, petites et grossièrement bâties. La source qui alimente cette localité est abondante; une partie de ses eaux était autrefois amenée, au moyen d'un conduit, à l'acropole intérieure de Panéas; de là le nom de Aïn-Kenia (la source du petit canal) donné au village. Les flancs de la colline qu'il couronne sont cultivés en tabac, en vignes, en oliviers et en figuiers.

Il est lui-même séparé de Banias par un intervalle d'au moins quatre kilomètres, et le sentier qui nous ramène à l'ancienne Césarée de Philippe serpente sur un sol onduleux, tantôt vers l'ouest et tantôt vers l'ouest-nord-ouest.

De retour à l'une des villes frontières de la Terre promise vers le nord-est, saluons-en de nouveau les ruines, le site enchanteur et les souvenirs, et après avoir dit adieu à la grotte de Pan et à l'une des principales sources du Jourdain, commençons à gravir les premières pentes du Grand Hermon. Aussi bien, cette montagne célèbre, dont les cimes altières et neigeuses frappent sans cesse les regards du voyageur qui explore la Palestine, semble l'attirer invinciblement, comme une sorte de belvédère gigantesque, d'où il pourra contempler à ses pieds, après l'avoir lui-même parcourue, presque toute la Terre promise, plus heureux que Moïse, qui n'avait pu que l'apercevoir de loin, du sommet du Nébo.

MASSIF DU GRAND HERMON

Le Djebel ech-Cheikh, ou Grand Hermon, qui se dresse devant nous au nord, et au bas duquel nous sommes parvenus, est la plus considérable et la plus haute montagne de la longue chaîne de l'Anti-Liban. Il formait jadis de ce côté l'une des limites de la Palestine. A ses pieds jaillissent les trois principales sources du Jourdain et florissaient autrefois des villes importantes. Plusieurs villages,



Une fabrique de poterie a Racheiat el-Fokhar.

dont quelques-uns sont très-peuplés, sont encore disséminés sur ses flancs. Les Arabes le désignent d'ordinaire maintenant sous le nom de *Djebel ech-Cheikh,* comme étant le roi et le souverain des monts qui l'avoisinent; ils l'appellent aussi *Djebel et-Tedj,* parce qu'il est couvert de neige une grande partie de l'année; ses sommets mêmes, et il en a trois principaux, ne sont presque jamais dépouillés complétement de cette blanche couronne qui étincelle de loin aux rayons du soleil; d'où vient que dans l'antiquité les Sidoniens le nommaient *Sirion* ou *Chirion,* dans la Vulgate *Sarion,* du mot *charah* qui signifie *briller*. Nous lisons, par exemple, dans le Deutéronome (ch. III, ℣ 9), à propos du mont Hermon :

« *Quem Sidonii Sarion vocant et Amorrhæi Sanir.* »

Quant à cette dernière appellation de *Sanir* ou *Senir,* que les Amorrhéens lui donnaient, elle a le

sens de *cuirassé*, appellation due également, sans doute, à l'éclat éblouissant de ses cimes, lorsqu'elles reflètent les feux de l'astre du jour, éclat que l'on peut comparer à celui que projette une cuirasse polie que frappent les rayons du soleil.

Le nom de Hermon, que les Israélites avaient l'habitude d'employer de préférence aux précédents, dérivait de l'altitude et de la masse imposante de ce mont.

Dans un passage du livre des Juges, ch. III, ℣ 3, il est appelé Baal-Hermon :

« *Quinque satrapas Philistinorum, omnemque Chananæum, et Sidonium atque Hevæum, qui habitabat in monte Libano, de monte Baal-Hermon usque ad introitum Emath.* »



RUINES D'UN TEMPLE A HEBBARIEH.

Dans un autre passage des Livres saints (*Paralipomènes*, l. I, ch. V, ℣ 23), l'écrivain sacré s'exprime de la manière suivante, au sujet des limites de la demi-tribu de Manassé, située au delà du Jourdain :

« *Filii quoque dimidiæ tribus Manasse possederunt terram a finibus Basan usque Baal-Hermon, et Sanir, et montem Hermon; ingens quippe numerus erat.* »

Dans ce verset, la Bible semble distinguer Baal-Hermon du Sanir et du mont Hermon.

Un verset du Cantique des cantiques (ch. IV, ℣ 8) paraît également établir une différence entre le Sanir et l'Hermon :



« *Veni de Libano, sponsa mea, veni de Libano, veni : coronaberis de capite Amana, de vertice Sanir et Hermon, de cubilibus leonum, de montibus pardorum.* »

La manière la plus naturelle et la plus simple probablement d'accorder ces divers passages entre eux, c'est d'admettre que le vaste massif du Djebel ech-Cheikh est tantôt désigné dans la Bible sous un nom unique, qui est, soit Sirion, soit Sanir ou Senir, soit Hermon, soit Baal-Hermon, et tantôt sous des noms différents, à cause, sans doute, de ses divers sommets.

Eusèbe, au mot Ἀερμών de l'*Onomasticon*, nous apprend que ce mont, en raison vraisemblablement de la consécration de l'une de ses cimes au dieu Baal, était vénéré comme saint par les païens. C'était pour eux une véritable divinité, et de même que, d'après un passage de Tacite (*Histoires*, l. II, ch. LXXVIII), il y avait le dieu Carmel, identifié par la vénération publique avec la montagne de ce nom, de même il y avait le dieu Hermon, ou Baal-Hermon. En l'adorant, c'était la montagne elle-même à laquelle on rendait un véritable culte, et l'endroit le plus sacré de cette montagne était le cône tronqué que termine l'un de ses principaux sommets et qu'environnent des ruines que je vais décrire. Aussi était-ce vers ce cône qu'étaient orientés les nombreux temples qui avaient été construits sur les flancs inférieurs de ce massif.

Deux sentiers principaux, l'un partant de Hasbeya et l'autre de Racheya, bourgades dont il sera bientôt question, conduisent sur le plateau supérieur de la montagne; c'est le premier que j'ai suivi, le 12 octobre 1875.

Après avoir traversé successivement au delà et au-dessus de Hasbeya les villages de Aïn-Kenia et de Choueia, habités tous deux par des Druses et par des Grecs schismatiques, je franchis dans la direction de l'est une grande et large vallée, appelée Oued-Djenem. Elle était autrefois couverte de beaux chênes qui sont, pour la plupart, tombés sous la hache des bûcherons. Son altitude au-dessus de la Méditerranée est de mille cinq cents mètres. Une source abondante et très-froide y coule. Bien connue des pâtres et des bûcherons, elle est aussi fréquentée quelquefois par des ours et des panthères, hôtes redoutables qui ne sont pas rares dans certaines parties du Liban et de l'Anti-Liban, et notamment dans les fourrés du Djebel ech-Cheikh, qui forme le prolongement méridional de cette dernière grande chaîne de montagnes. L'ascension devient ensuite beaucoup plus laborieuse. Aux arbres, clair-semés jusque-là sur les pentes ou dans les ravins, ont succédé de simples broussailles, des chardons et des herbes sauvages. Il faut monter lentement et avec effort à travers une masse énorme de petites pierres roulantes désagrégées par les neiges, sur lesquelles on pose un pied mal assuré. Enfin, après sept heures d'une marche pénible à partir de Hasbeya, j'atteignis l'un des trois principaux sommets de l'Hermon, en longeant quelque temps une grande traînée de neige. Là, des ruines fort intéressantes sollicitèrent mon attention. Mais, avant de les étudier, je restai d'abord immobile et saisi d'étonnement, à la vue de l'un des plus merveilleux panoramas qu'il soit peut-être donné à l'homme de contempler. De la cime, en effet, où j'étais, dont l'altitude est de deux mille huit cents mètres, j'embrassais du regard une grande partie de la Palestine, tant au delà qu'en deçà du Jourdain. En outre, presque toute la vallée de la Cœlé-Syrie avec les deux grandes chaînes montagneuses qui l'encadrent, celles du Liban et de l'Anti-Liban, l'immense plaine de Damas et la verdoyante ceinture des admirables jardins qui entourent cette vaste cité; toutes ces contrées et d'autres encore se déroulaient au loin devant mes regards émerveillés, comme un incomparable plan en relief aussi étendu que varié, bordé à l'est par le désert et à l'ouest par la Méditerranée. Que dirai-je maintenant des souvenirs et des pensées qui assiégent alors l'esprit en présence d'un tel spectacle? Pour moi, qui, depuis 1852, avais tant sillonné la Palestine, où j'avais visité plus de deux mille localités, j'éprouvais

un plaisir infini à refaire, comme en un instant, par un simple coup d'œil, toutes les longues et fatigantes explorations que j'y avais accomplies à plusieurs reprises. J'apercevais toutes les montagnes que j'avais gravies, toutes les vallées que j'avais parcourues, mais tellement rapprochées par la perspective que les intervalles s'évanouissaient, et qu'elles semblaient comparaître et accourir en quelque sorte devant moi, afin de me permettre de les considérer dans leur ensemble, après que je les avais explorées séparément et étudiées en détail.

Les ruines qui couronnent le sommet où nous sommes consistent en une grande enceinte circulaire dont les arasements seuls sont visibles; elle avait été bâtie en belles pierres de taille, les unes complétement aplanies, les autres légèrement relevées en bossage, et environnait un cône tronqué et rocheux dont les flancs ont été jadis exploités comme carrière, et au centre duquel a été creusée une sorte de chambre à ciel ouvert qui est probablement un sanctuaire païen d'une époque très-reculée. Là, sans doute, était primitivement adoré le dieu Baal, ou peut-être la montagne elle-même, divinisée et confondue avec la divinité, dont le nom était quelquefois accolé au sien, comme le prouve la désignation de Baal-Hermon par laquelle la Bible la signale en deux passages. Cet endroit, en effet, est l'un des points culminants du Djebel ech-Cheikh. A l'angle sud-ouest de ce même cône, gisent sur le sol les débris renversés d'un temple construit avec des blocs d'un bel appareil, et qui doit être celui dont parle saint Jérôme, comme étant encore en honneur de son temps parmi les païens. Ce cône, ce temple et l'enceinte circulaire qui les enferme étaient jadis, comme maintenant, ensevelis sous une épaisse couche de neige pendant les trois quarts au moins de l'année, et c'était là le haut lieu le plus élevé et de l'accès le plus difficile que devaient fréquenter les anciens Chananéens.

Le Druse que j'avais pris pour guide donnait à ces ruines le nom de *Kasr-Antar* (château d'Antar), et y voyait les restes d'un ancien château fort; mais à quoi aurait-il servi pendant neuf ou dix mois de l'année, à cause des neiges qui l'assiégent et le recouvrent alors, et dont il n'est complétement débarrassé qu'à la fin de l'été? Ce n'était donc pas un poste fortifié, mais un édifice religieux auquel on se rendait en pèlerinage de tous les pays d'alentour, lorsque la fonte des neiges laissait libre le plateau supérieur de la montagne et en permettait l'ascension. D'ailleurs, il en est fait mention dans saint Jérôme, qui, au mont Aermon, dans l'*Onomasticon,* s'exprime ainsi :

« *Aermon, mons Amorrhæorum, quem Phœnices vocant Sanior, et Amorrhæus appellavit Sanir; diciturque in vertice ejus insigne templum, quod ab ethnicis cultui habetur e regione Paneadis et Libani.* »

« Aermon, montagne des Amorrhéens; les Phéniciens l'appellent Sanior, et les Amorrhéens Sanir; on dit que sur son sommet est un temple célèbre vénéré par les païens de Panéas et du Liban. »

Enfin, les ruines mêmes qui ont survécu jusqu'à nos jours prouvent la destination de l'édifice dont elles offrent les débris. Les pèlerins, après avoir escaladé péniblement, pendant de longues heures, les flancs de la montagne, devaient, une fois parvenus sur la cime qui nous occupe en ce moment, faire processionnellement le tour de l'enceinte circulaire dont j'ai parlé, puis s'approcher de l'adytum pratiqué au sein du cône tronqué, et enfin présenter leurs vœux et suspendre leurs ex-voto dans le temple qui l'avoisine. Plusieurs petites niches creusées dans le roc sont encore assez bien conservées.

A trois heures de l'après-midi, je quittai les débris de Kasr-Antar, et saluant une dernière fois le vaste et merveilleux horizon qui s'étendait autour de moi, je redescendis vers le sud-sud-ouest, puis

vers l'ouest, par le même sentier que j'avais pris pour monter. Au moment où le soleil commença à se coucher, je jouis d'un magnifique spectacle; car l'astre du jour, avant de disparaître à l'occident, teignit de ses feux mourants les flancs de la montagne et dora les neiges qui en blanchissaient çà et là quelques vallons supérieurs. Il me restait encore une longue route à parcourir à travers



OUED-CHEBA, VU D'HEBBARIEH.
On aperçoit le petit village de Cheba, sur le sommet du second pic; c'est le plus haut point habité sur les flancs du mont Hermon.

des gorges affreuses et hérissées partout d'âpres rochers, au milieu desquels je n'aurais jamais pu m'aventurer par une nuit sombre. La lune heureusement se leva bientôt, éclairant de sa douce et sereine lumière les obstacles qui se dressaient sans cesse devant moi et les ravins que j'avais à franchir.

A huit heures du soir, enfin, j'étais de retour à Hasbeya, après avoir mis sept heures pour monter jusqu'au sommet de Kasr-Antar et cinq seulement pour en redescendre.

RACHEYAT EL-FOKHAR — HEBBARIEH — HASBEYA

Sur les flancs occidentaux du Djebel ech-Cheikh, sont épars à différentes hauteurs un certain nombre de villages, plus ou moins importants, dont je vais signaler ici les principaux.

Racheyat el-Fokhar, composé de sept cents habitants, presque tous Grecs schismatiques, s'élève d'étage en étage sur des pentes plantées d'oliviers, de figuiers et de vignes, et doit son surnom d'*El-Fokhar* (l'argile) à l'industrie de sa population, qui excelle à fabriquer des vases de toutes formes et de toutes grandeurs avec la terre argileuse de cette localité. Une source coule au bas du village.



PORTE D'ENTRÉE A HASBEYA

De là, dans la direction du nord, puis du nord-est, un sentier très-difficile et en partie taillé dans le roc conduit, au delà de l'*Oued-Hebbarieh,* au village de ce nom.

Situé sur des pentes rocheuses, il compte six cent cinquante habitants, tous musulmans. Beaucoup

de maisons y ont été bâties avec des matériaux antiques; elles s'étagent les unes au-dessus des autres, jusqu'à une assez grande élévation. Une mosquée, appelée Djama el-Khadher, y a été également construite avec des pierres antiques, parmi lesquelles quelques-unes sont non-seulement taillées en bossage, mais encore offrent au centre de leur surface extérieure une saillie très-proémi-



Palais de Hasbeya.
La fontaine de Hasbeya forme un ruisseau abondant qui va rejoindre l'Hasbany.

nente et arrondie en forme de boule.

Un monument bien plus remarquable appelle l'attention dans la partie basse du village : c'est un ancien temple qui mesure environ dix-huit mètres de long sur neuf mètres cinquante centimètres de large. Bâti avec de magnifiques blocs, soit complétement aplanis, soit légèrement relevés en bossage, il s'élève en retraite sur un élégant soubassement formé avec des blocs plus considérables encore, et dont plusieurs ont trois mètres de long, sur une hauteur et une largeur proportionnées. A l'est, il est précédé d'un portique ou *pronaos,* soutenu sur deux colonnes et flanqué de deux pilastres ioniques. Au fond de ce vesti-

bule, à droite et à gauche de la porte d'entrée, laquelle est rectangulaire, on observe une grande niche surmontée d'une élégante coquille, et au-dessus de cette niche, une seconde plus petite, de forme rectangulaire. Ces quatre niches, probablement, devaient jadis contenir des statues. Les deux angles de la façade occidentale sont également flanqués chacun d'un pilastre ionique, identique avec les deux précédents. Quant à l'intérieur de la *cella*, il est actuellement encombré d'un amas énorme de terre et de matériaux brisés, sous lequel les colonnes qui l'ornaient gisent ensevelies. Un petit escalier ménagé dans l'épaisseur d'un des murs, à l'extrémité occidentale du monument, permettait de monter sur les terrasses qui le couronnaient.

Rien ne nous révèle ni l'âge, ni le fondateur de ce temple, ni la divinité qui y était adorée. Son architecture seulement indique un travail gréco-romain. Une particularité à signaler en terminant, c'est que les statues renfermées dans les quatre niches du vestibule avaient la face tournée vers le Djebel ech-Cheikh, ou Grand Hermon, qui, ainsi que nous l'avons vu, était vénéré comme une montagne sainte, et même comme une véritable divinité, par les anciens habitants du pays.

Le village d'Aïn-Djerfa est situé à trois kilomètres au nord-ouest d'Hebbarieh, au delà de deux ravins où coulent et se précipitent dans un lit très-profondément encaissé des ruissseaux froids et limpides, qui vont apporter le tribut de leurs eaux au Nahr el-Hasbany. Aïn-Djerfa est habité par des Druses, au nombre de deux cents; il a succédé à un autre village plus ancien, comme le témoignent plusieurs citernes antiques et la régularité des matériaux avec lesquels ont été construites la plupart des maisons et la fontaine publique.

A trois autres kilomètres plus au nord est la bourgade de Hasbeya. Elle s'élève en amphithéâtre au milieu de belles plantations de vignes, de figuiers et d'oliviers, autour et au-dessus de l'ancien palais de ses émirs, vaste demeure actuellement très-délabrée, et qui est encore habitée par quelques membres de la famille Chehab. Les fondations de ce palais ont été jetées dans les premières années du dix-septième siècle, et l'on a employé pour le construire beaucoup de blocs antiques. C'est dans la cour intérieure qu'il renferme qu'au mois de juin de l'année 1860 a eu lieu l'effroyable massacre d'un millier de chrétiens, qui y avaient cherché un refuge comme dans un asile inviolable. Lors de la grande insurrection des Druses, qui éclata cette année-là contre les chrétiens en général, et principalement contre les Maronites, les chrétiens de Hasbeya, se voyant dans l'impossibilité de lutter contre les Druses qui les attaquaient, implorèrent la protection du colonel turc Osman-Bey, qui, avec une garnison de deux cents hommes, occupait le palais. Celui-ci leur en ouvrit les portes, mais à une condition : c'est qu'ils livreraient leurs armes en entrant. Il leur affirmait qu'ils n'auraient absolument rien à craindre dans cet asile, dont les murs épais les mettraient à l'abri de la fureur de leurs ennemis, et il leur jurait en outre, au nom de Mahomet et du sultan, qu'il les défendrait avec ses soldats, si l'on entreprenait de forcer les portes du château. Rassurés par ces belles paroles, les chrétiens, ignorant les perfides desseins du colonel, s'empressèrent, pour leur malheur, d'accepter les conditions qui leur étaient posées, et de se réfugier dans cette enceinte inhospitalière, en remettant leurs armes avant d'entrer. Mais à peine y furent-ils enfermés, qu'Osman-Bey les laissa pendant plusieurs jours épuiser leurs faibles provisions, et, quand ils commencèrent à tomber d'inanition, faute d'eau et de nourriture, il ouvrit les portes du palais et les livra, ainsi désarmés et mourants de soif et de faim, à toute la fureur de leurs barbares ennemis. Ses soldats, loin de les protéger, les poussèrent eux-mêmes au-devant du fer qui allait les frapper, et les Druses, ivres de sang et de carnage, les égorgèrent sans pitié, comme un vil troupeau.

Devant ce château s'étend une place d'armes, à l'un des angles de laquelle est une mosquée accom-

pagnée de son minaret. Une fontaine, ombragée par un gigantesque noyer, l'avoisine. Quant à la bourgade, elle s'étage beaucoup plus haut sur les deux rives d'un oued qui la traverse d'est en ouest, pour aller aboutir au Nahr el-Hasbany. Le quartier chrétien, qui avait été en partie brûlé ou démoli en 1860, est actuellement rebâti. La population totale se monte à trois mille neuf cent quarante habitants, qui se décomposent ainsi : deux mille Druses, mille cinq cents Grecs schismatiques, deux cents musulmans, cent vingt Maronites, quatre-vingts Grecs-unis et quarante protestants. Les Grecs schismatiques y ont une église de date récente et bien construite. Beaucoup de maisons sont entremêlées de jardins. Trois sources fournissent aux habitants l'eau dont ils ont besoin; en outre, un conduit souterrain amène au château celle d'une quatrième source peu éloignée.



El-Kaoueh, pont naturel sur le Litany.

Si l'on descend de Hasbeya vers l'ouest, le long de l'oued de ce nom, on atteint, au bout de quarante-cinq minutes de marche, l'endroit où il se jette dans le Nahr el-Hasbany.

Les berges occidentales de ce dernier fleuve qui, nous l'avons dit, constitue le haut Jourdain, sont bordées de collines blanchâtres et rocheuses. En les gravissant, on arrive bientôt auprès d'anciens puits de bitume, exploités depuis longtemps, mais que j'ai trouvés abandonnés en 1875. J'en ai compté vingt-cinq. D'autres, peut-être, ont échappé à mon attention. Creusés verticalement dans le sol, ils ont une profondeur qui varie entre quinze et vingt mètres, et sont reliés entre eux par des galeries horizontales. Le bitume que l'on en extrait encore quelquefois est dur, très-fin et d'excellente qualité, comme il est permis d'en juger par les nombreux échantillons qui gisent entassés autour de l'orifice de chacun de ces puits.

Quatre kilomètres plus à l'ouest, serpente et tourbillonne entre des rives extraordinairement escarpées le Nahr-Litany. Il précipite avec fracas ses eaux blanchissantes d'écume dans un lit très-profond, hérissé de gros quartiers de roche et que resserrent à droite et à gauche, dans une grande partie de son cours, deux immenses murailles rocheuses qui se dressent souvent à plusieurs centaines de mètres de hauteur. C'est le Léontès de l'antiquité, qui a ses sources dans la Bekaa ou Cœlé-Syrie, et qui, après avoir coulé d'abord très-longtemps dans la direction du sud-sud-ouest, tourne ensuite brusquement à l'ouest au-dessus du château, dit Kalat ech-Chekif, et va aboutir à la mer, entre Tyr et Sidon, sous le nom de *Nahr el-Kasmieh* ou *fleuve de la séparation,* parce qu'il séparait le territoire de ces deux villes. Avant de décrire ce coude, il s'appelle Nahr-Litany.

Aboulfeda le nomme Litheh, et Edrisi, Lanteh. Reland, après avoir cité un passage de ce dernier écrivain où ce fleuve est mentionné, ajoute :

« *Nomen Lanteh videtur ortum ex Leontes.* »

Cette conjecture d'un des plus savants géographes de la Terre sainte a été, depuis, adoptée par la plupart des critiques.

Quant à l'opinion de ceux qui ont cru que le fleuve qui nous occupe en ce moment était l'Eleutheros dont il est question dans Strabon, Pline et Ptolémée, elle a déjà été réfutée plus d'une fois, et bien qu'elle ait été longtemps accréditée, elle n'en est pas moins complétement insoutenable et doit être abandonnée pour toujours; car la situation de l'Eleutheros, aujourd'hui le Nahr el-Kebir, est parfaitement indiquée par ces trois géographes, qui placent son embouchure non loin d'Orthosia.

RACHEYA — BIRKET-AÏHA

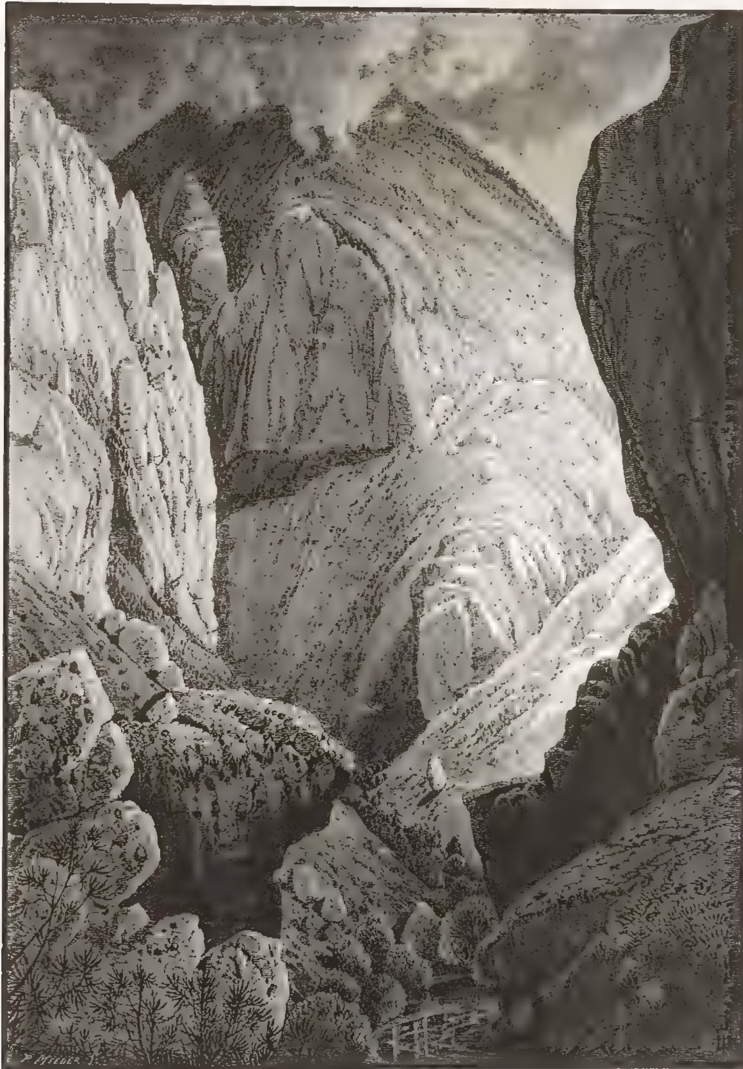
Revenons maintenant vers l'est, pour remonter les rives du Nahr el-Hasbany. Un petit canal latéral suit les contours de ce fleuve, dont le cours se maintient quelque temps presque parallèle à celui du Litany, qui en est séparé sur ce point par un intervalle de six kilomètres. La route où nous cheminons est charmante, ombragée qu'elle est par des platanes, des noyers, des oliviers et des mûriers. Bientôt nous atteignons la source du Nahr el-Hasbany. J'en ai déjà dit quelques mots en parlant des trois sources du Jourdain dont elle est la première et la plus élevée.

A partir de cet endroit, le lit du Nahr el-Hasbany perd son nom pour prendre celui d'Oued et-Teim. En continuant à nous avancer vers le nord-est, nous longeons également cet oued; il est, sur beaucoup de points, profondément encaissé entre des berges rocheuses, et coupé transversalement par d'autres ravins qui, lors des grandes pluies ou de la fonte des neiges du Djebel ech-Cheikh, lui amènent une quantité d'eau assez considérable qui va grossir le volume de celles du Nahr el-Hasbany.

Une ascension assez roide vers l'est-nord-est nous conduit ensuite à Racheya à travers de belles plantations de vignes et de figuiers qui, grâce à une culture intelligente, croissent admirablement sur des pentes très-rapides et au milieu de nombreux rochers qui hérissent partout le sol.

Racheya compte trois mille cinq cents habitants, parmi lesquels mille sont Druses; mille huit cents appartiennent à la religion grecque schismatique, et les sept cents autres sont des Grecs et des Syriens-unis, auxquels il faut joindre aussi quelques protestants. Cette bourgade est divisée en plusieurs quartiers, situés sur différentes collines parsemées de jardins, où la vigne surtout abonde et prospère parfaitement, à une altitude de douze cents mètres au-dessus de la Méditerranée. Le seraïa, ou rési-

dence des anciens émirs de Racheya, est assis sur un plateau rocheux qui s'étend du nord au sud.



Gorges du Litany.

C'était à la fois un palais et une forteresse, renfermant de vastes appartements, une mosquée, des écuries, une caserne, une place d'armes, une prison, des souterrains et de grandes citernes. Bâti

il y a deux cents ans au moins, il tombe de toutes parts en ruine. Le gouverneur actuel en occupe seulement une partie avec quelques soldats. Ce seraïa, en 1860, fut, comme celui de Hasbeya, témoin d'un horrible massacre de la part des Druses. Huit cents chrétiens de Racheya y avaient cherché un refuge, encouragés qu'ils étaient par le moudir turc, qui avait promis de les défendre ; mais il les trahit presque aussitôt, et les laissa tous égorger impunément sous ses yeux par une bande de



Racheya. — Mont Hermon vu de ce village.

Druses ; ses soldats mêmes firent cause commune avec leurs ennemis et augmentèrent le nombre de leurs bourreaux.

Le nom antique de Racheya nous est inconnu ; mais cette localité a dû succéder à une autre plus ancienne ; car, en la parcourant, on remarque beaucoup de belles pierres de taille, parmi lesquelles quelques-unes offrent des restes de sculpture, et qui ont été employées soit dans la construction de quelques parties du seraïa, soit dans celle de simples habitations. En outre, une piscine pratiquée dans le roc, auprès du seraïa, et plus bas un bassin circulaire construit, qui recueille

une source abondante où vont s'approvisionner d'eau la plupart des femmes de la bourgade, semblent dénoter un travail antique.



Chateau de Racheya; fontaine du village.

A trois kilomètres au nord-est de Racheya, s'étend un lac environné de collines, appelé Birket-Aïha, parce qu'il est dominé, au sud, par le village de ce nom; d'autres l'appellent Birket Kefr-Kouk, du nom d'un second village qui l'avoisine vers le nord. Situé à mille mètres au-dessus de la mer, il est alimenté par plusieurs sources, dont la plus considérable est l'Aïn-Tannour. Selon les habitants du pays, ce serait la première et la plus haute source du Jourdain, et non pas celle dont j'ai parlé précédemment et qui n'est qu'à cinq cent soixante-trois mètres au-dessus de la mer. A les entendre, en effet, il y aurait une communication secrète entre ce lac et cette dernière, et ils racontent à ce sujet la fable suivante. « Autrefois, disent-ils, on jeta un sac de paille dans le Birket-Aïha, et on le retrouva ensuite dans le Nahr el-Hasbany. »

Cette fable est tout à fait identique avec celle que Josèphe nous a transmise relativement à la prétendue communication souterraine qui existerait entre le lac Phiala et la grotte de Pan, à Panéas.

RAKHLEH — DEIR EL-ACHAÏR

Deux grandes heures de marche dans la direction de l'est séparent Aïha de Rakhleh. La route va, tantôt descendant, tantôt montant, dans une gorge étroite qui sillonne les flancs septentrionaux du



Ruines d'un temple à Rakhleh.

Djebel ech-Cheikh ; elle suit les sinuosités d'un oued, généralement très-resserré entre deux hauteurs, dont les flancs sont hérissés d'âpres rochers, et parsemés de broussailles et de chênes, restes d'antiques forêts que la main du bûcheron a abattues, pour les transformer d'ordinaire sur place en charbon.

Avant d'arriver à Rakhleh, on laisse à sa droite des ruines appelées Atabet-Rakhleh. Elles consistent en une enceinte construite avec des blocs énormes assez mal équarris et qui paraît avoir été celle d'un ancien temple tourné de l'est à l'ouest. Du premier de ces côtés, en effet, on remarque un linteau gigantesque de quatre mètres quarante centimètres de long sur un mètre cinq centimètres de large, et auprès gisent sur le sol plusieurs fûts monolithes de colonnes doriques, mesurant les unes

soixante centimètres de diamètre, et les autres cinquante seulement. La cella de ce temple a été ensuite divisée en divers compartiments qui en ont altéré la forme primitive.

Au delà de ce monument renversé, on traverse vers le nord-est d'anciennes carrières, puis on pénètre dans une vallée d'aspect sauvage, aux flancs nus, rocheux et escarpés, à l'entrée méridionale



Ruines d'un temple à Deir el-Achaïr.

de laquelle se trouvent plusieurs tombeaux creusés dans le roc, et les restes d'une tour de défense bâtie avec de gros blocs. En continuant à s'avancer vers le nord, on rencontre bientôt les ruines d'un beau temple tourné de l'ouest à l'est; sa longueur était de trente et un mètres, et sa largeur de dix-sept. Les murs et les colonnes en sont aux trois quarts renversés. Il avait été bâti avec de superbes blocs, généralement bien aplanis; quelques-uns seulement avaient été légèrement relevés en bossage. La façade occidentale était percée de trois portes, une grande au centre et deux latérales de dimensions

beaucoup moindres. L'architrave de la première, aujourd'hui brisée, était décorée d'un aigle aux ailes déployées. Cette même façade était, en outre, flanquée à ses deux angles de pilastres, exécutés avec soin et surmontés de chapiteaux ioniques. Des colonnes de cet ordre ornaient aussi l'intérieur de la cella; celle-ci se terminait à l'orient en une sorte d'abside demi-circulaire, à l'instar des basiliques grecques ou romaines, bien que l'édifice ne semble pas avoir été jamais remanié. Derrière cette abside on observe une niche pratiquée dans un magnifique bloc qu'avoisinent d'autres semblables et élégamment sculptés.

Le long du mur méridional du temple, vers l'extrémité sud-est, un immense médaillon attire tout particulièrement l'attention sur l'une des pierres de taille du soubassement. Il représente une figure colossale en relief, haute de quatre-vingt-deux centimètres sur soixante-cinq dans sa plus grande largeur. Elle est environnée de deux cercles concentriques ornés l'un et l'autre de fleurons et d'entrelacs, et dont le premier est en saillie sur le second. Comme toute la partie supérieure de la figure a été brisée, les cheveux ou les rayons qui devaient en entourer le sommet manquent complétement. Était-ce là l'image du dieu Soleil ou du dieu Baal? je l'ignore; dans tous les cas, elle semble regarder l'une des cimes principales et le temple du Djebel ech-Cheikh, point sacré vers lequel les païens qui venaient adorer le dieu Baal devaient sans doute se tourner.

A cinq cents pas au nord-est de ce monument, sur un monticule rocheux, on distingue les vestiges d'un second temple, bouleversé de fond en comble et auquel on montait par plusieurs degrés. De dimensions fort petites, il était précédé vers l'ouest d'un vestibule orné de colonnes et avait été bâti comme le précédent avec des pierres de taille d'un très-grand appareil. Une niche, destinée à contenir une statue, avait été creusée vers l'est dans le soubassement rocheux qui supportait cet édifice. Un troisième temple, au sud-ouest du grand, est presque entièrement détruit. Les débris en sont dispersés çà et là, et l'emplacement qu'il occupait est envahi par des maisons particulières. Le linteau de la porte principale qui gît à terre mesure trois mètres quarante centimètres sur une largeur proportionnée; deux jolies rosaces y accompagnent à droite et à gauche un ornement central qui est actuellement trop mutilé pour pouvoir être indiqué avec précision. A quelque distance de là, le sol est jonché de belles pierres de taille et de plusieurs fûts de colonnes monolithes. Rakhleh, comme le prouvent les restes de ces trois temples, et ceux d'autres monuments dont les arasements sont à peine visibles, était donc jadis une ville importante, dont le nom primitif nous est inconnu. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un misérable village, habité par une soixantaine de Druses, adonnés pour la plupart à la vie pastorale. On y remarque une dizaine de vieux noyers, témoins d'un passé depuis longtemps évanoui, et un grand puits antique qui continue toujours à fournir de l'eau à cette localité, si déchue maintenant de son ancienne splendeur.

Deux autres heures plus au nord, Deir el-Achaïr est situé sur un plateau au milieu des montagnes. Là aussi, les ruines d'un ancien temple méritent l'examen du voyageur. Ce monument repose sur une plate-forme factice, bâtie avec des blocs considérables et qui mesure trente-huit mètres de long sur vingt et un de large, dominant de plusieurs mètres le sol environnant. Il n'a lui-même que vingt-sept mètres de long sur dix de large, et regarde l'est. Les quatre angles de ce petit édifice rectangulaire sont décorés de pilastres ioniques.

D'autres débris sont amoncelés ou dispersés alentour. C'est parmi ce chaos de ruines qu'un petit nombre de familles druses ou grecques schismatiques ont élu domicile, et se sont construit d'humbles demeures qui contrastent par leur aspect chétif avec les admirables blocs et les beaux fûts de colonnes monolithes en partie brisés dont le sol est couvert. L'histoire se tait également sur cette localité, qui a dû avoir néanmoins jadis, grâce à son temple, une certaine célébrité.

DAMAS

Du haut du Djebel ech-Cheikh nous avons déjà pu plonger et promener au loin nos regards dans l'immense plaine de Damas ; il est temps maintenant de descendre dans cette plaine fameuse et d'aller saluer de près la grande ville qui en est depuis tant de siècles la reine incontestée.

Six heures de marche vers l'est, à partir de Deir el-Achaïr, nous séparent de cette cité.

Arrivés à *Meitheloun,* nous rejoignons en cet endroit la belle route carrossable pratiquée et desservie par une compagnie française depuis une quinzaine d'années, et qui, à travers les gorges du



Entrée de Damas vers l'ouest.
A droite, on aperçoit le Tekieh, avec ses nombreuses coupoles et ses deux minarets. C'est un vaste hospice construit pour les pèlerins par Sélim Ier, l'an 1516.

Liban et de l'Anti-Liban, relie deux mondes, l'Occident par Beyrouth où elle commence et où font escale les paquebots français, russes et autrichiens, et l'Orient par Damas où elle aboutit, et qui, malgré toutes les vicissitudes qu'elle a subies, est demeurée l'une des villes les plus importantes de l'Asie.

A Meitheloun coule une source abondante, ombragée par un bouquet de peupliers, et qui forme ruisseau. On remarque dans ce hameau, qui consiste seulement en quelques maisons, un certain nombre de pierres de taille d'apparence antique, et qui sont probablement les restes d'un petit temple élevé sans doute jadis auprès de la source. La vallée que sillonne ce ruisseau est étroite et resserrée entre deux lignes parallèles de rochers qui ont été autrefois exploités comme carrières ; plusieurs cavernes ont été creusées dans leurs flancs.

Nous parvenons ensuite à *Dimas*, village de cinq cents musulmans, situé sur une colline calcaire et blanchâtre, et qui est alimenté d'eau par un canal provenant du Nahr-Meitheloun.

Au delà, à l'est de Dimas, on franchit péniblement, surtout à l'époque des grandes chaleurs, un plateau sec et monotone, bordé de montagnes et où aucun arbre ne projette la moindre ombre, où aucune culture ne réjouit la vue. Il s'appelle Sahara. Seulement, à la différence du grand Sahara africain, le sol, au lieu d'être mou et sablonneux, est dur et caillouteux.

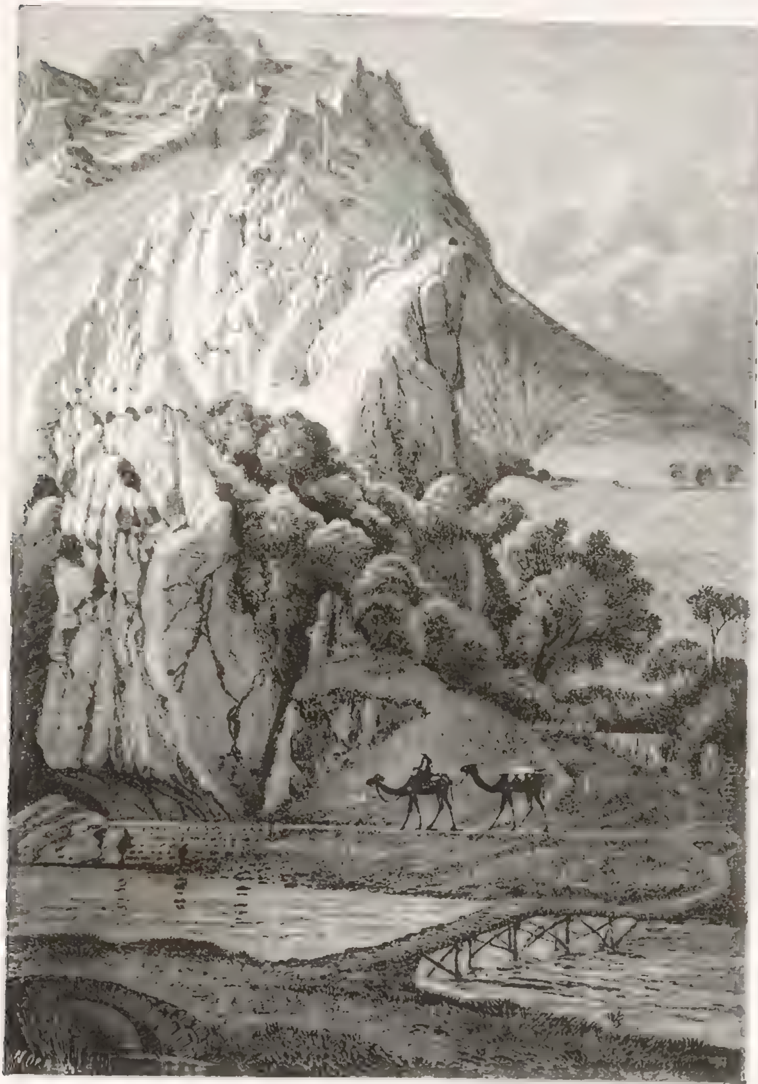
A l'extrémité orientale de ce long plateau, on atteint heureusement le Nahr-Barada. Alors avec l'eau la vie succède immédiatement à la mort, et pendant que, sous l'ombrage des beaux arbres qui jalonnent les bords de cette charmante rivière, on respire une fraîcheur délicieuse, l'oreille est agréablement frappée du bruit cadencé et harmonieux de nombreuses cascades qui recommencent sans cesse leur plainte éternelle.

Bientôt nous passons à *El-Hameh*, village de cent cinquante musulmans, dont les maisons sont bâties en pisé, mais qu'entourent de beaux jardins dans la vallée étroite où serpente le Barada et qu'enserrent deux chaînes de collines calcaires. La blancheur éblouissante de cette double muraille a l'éclat immaculé de la neige, et quand elle répercute, en outre, les rayons du soleil, elle tranche de la manière la plus saisissante avec les tons beaucoup plus doux de la verdoyante oasis qui suit tous les contours de la rivière. Non loin, au sud-est de El-Hameh, est *Dhoummar*, autre village où l'on observe quelques agréables maisons de plaisance qui se cachent discrètement derrière un rideau de gigantesques noyers. Des barrages ont été établis en ce point sur le Barada pour le diviser en plusieurs bras et porter ses eaux, au moyen de canaux artificiels creusés sur les flancs des collines latérales, à des niveaux plus élevés que celui du lit naturel où il coule.

La vallée étroite le long de laquelle on chemine s'ouvre enfin; mais auparavant elle est comme défendue à son extrémité par deux énormes rochers qui se dressent verticalement comme des tours à l'entrée du défilé. Soudain alors on aperçoit devant soi Damas, où conduit une belle avenue de saules et de peupliers, et dont les mosquées et les nombreux minarets apparaissent tout à coup aux regards. Cette grande cité avec ses faubourgs est dominée au nord par des hauteurs d'où on peut l'embrasser tout entière d'une même vue d'ensemble, ainsi que la vaste plaine qui s'étend à l'est, à l'ouest et au sud. Située à sept cents mètres, au moins, au-dessus de la Méditerranée, elle doit à cette élévation, sous la latitude qu'elle occupe, un climat tempéré que ni les grands froids ni les grandes chaleurs n'atteignent. Le plateau où elle est assise se développe au loin dans toutes les directions, excepté vers le nord, comme nous venons de le dire, et incline légèrement vers l'est-sud-est. Il est sillonné par plusieurs rivières et par d'innombrables canaux qui, là où ils sont entretenus, portent avec eux la fertilité. Aussi, en dépit de la mauvaise administration qui pèse depuis longtemps sur ce pays, en dépit également des dévastations fréquentes des Bédouins, les villages ne manquent-ils pas autour de Damas. Une pareille vitalité, au milieu de la décadence et même de la destruction complète de tant d'autres villes en Palestine et en Syrie, est due à l'extrême abondance des eaux qui circulent de toutes parts dans cette plaine privilégiée que les Arabes appellent avec raison le véritable paradis de l'Orient. Au nombre des rivières qui l'arrosent, il faut signaler principalement le *Barada* et l'*Aouadj*.

Le Barada est l'*Abana* ou l'*Amana* de la Bible et le *Chrysorrhoas* des Grecs ou la *rivière aux flots d'or*, non que ses eaux roulent effectivement des paillettes d'or, mais parce qu'en répandant partout la fécondité, elles sèment également partout l'or, c'est-à-dire la richesse sur leur passage. Le Barada prend sa source sur un plateau plus élevé, non loin du village de Zebedany, au pied de l'un des plus hauts sommets de l'Anti-Liban, à une altitude de mille soixante-six mètres au-dessus de la Méditerranée

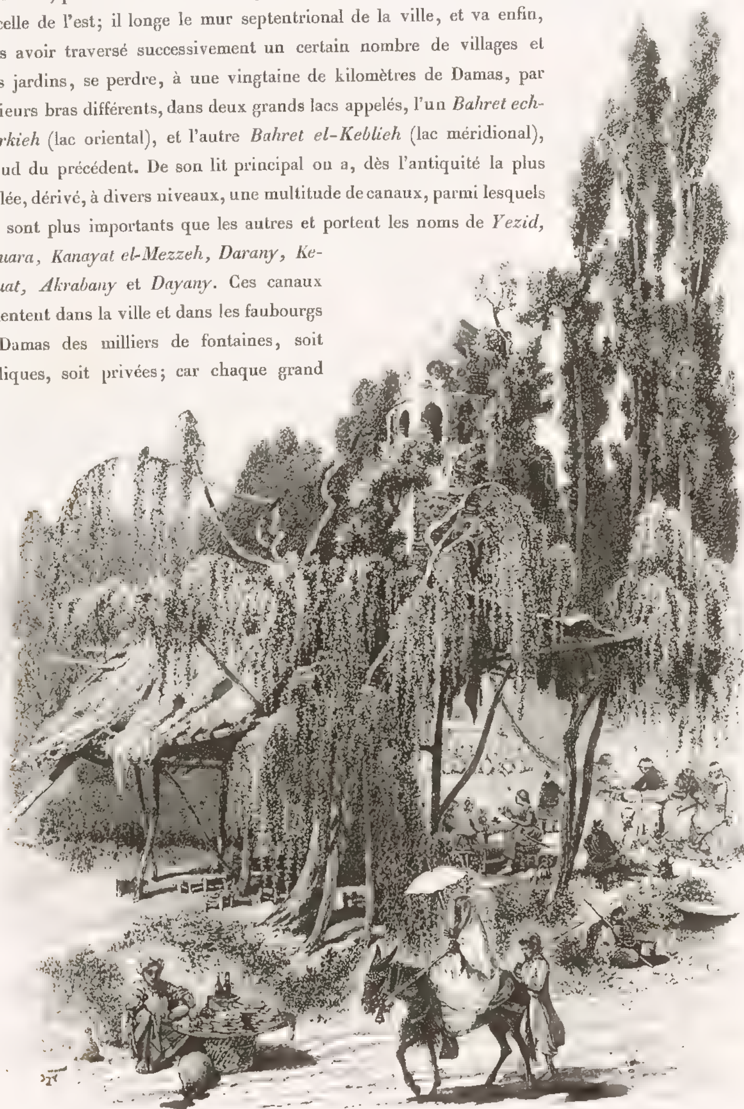
et est appelé d'abord Nahr-Zebedany; sa direction est alors celle du nord au sud; puis, tournant vers



Gorges du Barada, traversées par la nouvelle route de Beyrouth à Damas.

le sud-est, il reçoit les eaux d'une autre source beaucoup plus considérable que la première; c'est l'Aïn-Fedjeh, l'une des plus importantes de la Syrie, et il coule limpide et impétueux dans l'étroite et

verdoyante vallée dont j'ai parlé précédemment; ensuite il débouche dans la plaine de Damas, qui, en cet endroit, porte le nom d'*El-Merdj*. Sa direction, à partir de ce point, est celle de l'est; il longe le mur septentrional de la ville, et va enfin, après avoir traversé successivement un certain nombre de villages et leurs jardins, se perdre, à une vingtaine de kilomètres de Damas, par plusieurs bras différents, dans deux grands lacs appelés, l'un *Bahret ech-Charkieh* (lac oriental), et l'autre *Bahret el-Keblieh* (lac méridional), au sud du précédent. De son lit principal on a, dès l'antiquité la plus reculée, dérivé, à divers niveaux, une multitude de canaux, parmi lesquels sept sont plus importants que les autres et portent les noms de *Yezid, Taouara, Kanayat el-Mezzeh, Darany, Kenaouat, Akrabany* et *Dayany*. Ces canaux alimentent dans la ville et dans les faubourgs de Damas des milliers de fontaines, soit publiques, soit privées; car chaque grand



Café sur les bords de la route, près de Damas.

établissement et même la plupart des maisons particulières ont la leur propre. Ils se subdivisent

eux-mêmes en une foule de canaux secondaires et ensuite de ruisseaux et de rigoles qui serpentent et murmurent à travers toute la banlieue de Damas et permettent d'y faire croître dans ses admirables vergers ces beaux arbres à fruits et ces légumes succulents que tous les voyageurs ont vantés. En un mot, jamais rivière n'a été mieux utilisée que celle-ci, et cela, de tout temps, pour tirer de ses eaux le plus grand parti imaginable. Sans elle, l'existence de Damas et des nombreux villages qui l'environnent serait impossible; avec elle, au contraire, cette ville, depuis quatre mille ans, nonobstant toutes les calamités qui ont fondu sur elle et toutes les révolutions dont elle a été le théâtre, est toujours restée l'une des plus populeuses cités de l'Orient. Cette rivière est, comme je l'ai dit tout à l'heure, l'Abana des Livres saints, désignée pareillement sous le nom d'Amana dans quelques manuscrits.

Nous lisons dans le quatrième livre des Rois que lorsque Naaman, le lépreux, général des armées du roi de Syrie, arrive de Damas dans le pays d'Israël pour se faire guérir de sa lèpre par le prophète Élisée, celui-ci, lui ayant recommandé d'aller se laver sept fois de suite dans les eaux du Jourdain, provoque aussitôt de la part de Naaman, tout infatué de l'abondance et de la bonne qualité des eaux des rivières de son pays, cette réponse de mécontentement et de dédain :

« *Numquid non meliores sunt Abana et Pharphar, fluvii Damasci, omnibus aquis Israël, ut laver in eis et munder?* » (*Rois*, l. IV, ch. v, ℣ 12.)

« Est-ce que l'Abana et le Pharphar, fleuves de Damas, ne sont pas meilleurs que toutes les eaux d'Israël, pour que je m'y lave et que mon corps devienne net? »

Au cinquième siècle de notre ère, Étienne de Byzance appelle la première de ces rivières *Bardine* :

Δαμασκός, πόλις Συρίας μεσόγειος, ὕπερθεν Φοινίκης, περὶ τὸν Βαρδίνην ποταμόν.

« Damas, ville de Syrie dans l'intérieur des terres, au-dessus de la Phénicie, près du fleuve Bardine. »

Ce nom de Bardine indique que la désignation actuelle de Barada ou Barda était déjà en usage parmi le peuple à cette époque.

La seconde rivière de Damas, vantée par Naaman comme l'emportant sur toutes les eaux d'Israël, est le Pharphar, qui ne peut être que l'*Aouadj* de nos jours. Elle coule à treize kilomètres au sud de Damas, dont elle est séparée par une chaîne de collines; mais si elle n'arrose pas les environs immédiats de cette ville, elle n'en fertilise pas moins une vallée dépendant de son plateau.

L'Aouadj, bien qu'inférieur en importance au Barada, est cependant intarissable. Il a ses sources sur les pentes sud-est du Djebel ech-Cheikh, et se forme de la jonction de plusieurs ruisseaux : le Nahr-Djennany, le Nahr-Arny et le Nahr-Barbar, qui, une fois réunis, constituent le Nahr-Aouadj, lequel court en serpentant vers l'est, entre le Djebel el-Asouad au nord et le Djebel-Mania au sud, et disparaît dans le Bahret el-Hidjaneh, autre lac situé au sud-est de la plaine de Damas, et qui doit son nom à un village ainsi appelé qui avoisine ses rives.

Les trois lacs que je viens de mentionner alimentent de poissons les marchés de Damas; ils sont bordés de roseaux gigantesques qui servent de refuge à de nombreux sangliers et à des multitudes d'oiseaux aquatiques. Les deux premiers ne tarissent jamais, même pendant les plus fortes chaleurs de l'été; mais le dernier se dessèche quelquefois et ne forme plus alors qu'un grand marais fangeux, les eaux de l'Aouadj étant elles-mêmes, par intervalles, presque complétement absorbées par le sol qu'elles fertilisent, chemin faisant, avant d'atteindre le lac près du village d'El-Hidjaneh. Au delà de ces trois lacs, vers l'est, s'étend au loin le désert, et à l'horizon se montre une suite de collines, appelées Telloul, qui paraissent affecter pour la plupart une forme conique.

Telle est la contrée merveilleusement arrosée par la nature et que l'industrie de l'homme a, en outre,

sillonnée par un grand nombre de canaux artificiels, où s'élève la ville de Damas. Il faudrait tout un gros volume pour décrire convenablement cette ville célèbre. Ne pouvant ici lui consacrer que quelques pages, je vais d'abord analyser très-rapidement son histoire; j'exposerai ensuite, en peu de mots, son état actuel.

Damas, en hébreu *Dammesek*, en grec Δαμασκός, en latin *Damascus*, est mentionnée par les écrivains arabes sous le nom de *Dimechk;* aujourd'hui, les Arabes l'appellent vulgairement *Ech-Cham*,



Vieux platane, à Damas.

dénomination que porte la Syrie elle-même. C'est ainsi qu'en Égypte, le Caire, en arabe *El-Kahira*, est habituellement désigné sous le nom de *Maser*, nom qu'on donne à l'Égypte tout entière.

L'origine de Damas remonte jusqu'aux temps les plus reculés de l'histoire. Josèphe, dans ses *Antiquités judaïques* (l. I, ch. VI, § 4), prétend que cette ville fut fondée par Uz, fils d'Aram et petit-fils de Sem. La première fois qu'elle apparaît dans les Livres saints, c'est à propos d'Abraham. Nous lisons, en effet, dans la Genèse (ch. XV, ℣ 2) que l'intendant de la maison de ce patriarche, Éliézer, était Damasquin. S'il faut en croire Nicolas de Damas, Abraham, après avoir quitté Harran, en Méso-

potamie, et avant d'entrer dans la Terre promise, aurait séjourné quelque temps dans la ville qui nous occupe en ce moment, et même en aurait été roi. Mais cette tradition, consignée seulement par un écrivain du siècle d'Auguste, semble peu authentique et peu vraisemblable.



Une fontaine, a Damas.

Sous le règne de David, pendant que ce prince attaquait Adarezer, fils de Rohob, roi de Soba, afin d'étendre de là son empire jusqu'à l'Euphrate, les Syriens de Damas accoururent au secours d'Adarezer; mais David tua vingt mille d'entre eux, laissa une garnison dans cette place et soumit toute la Syrie à un tribut. (*Rois*, l. II, ch. VIII.)

A l'époque de Salomon, un certain Rezon, sujet d'Adarezer, roi de Soba, qui s'était échappé de cette

ville quand elle tomba au pouvoir de David, rassembla quelques bandes, parvint à se rendre maître de Damas, où il établit sa propre domination, et, pendant tout le règne de Salomon, se montra le constant adversaire d'Israël. (*Rois*, l. III, ch. XI.)

Plus tard, Asa, roi de Juda, se voyant sur le point de succomber sous les efforts de Baasa, roi d'Israël, envoya de riches présents à Ben-Hadad, roi de Syrie, qui résidait à Damas. Celui-ci



Une boutique de barbier au milieu de la rue, a Damas

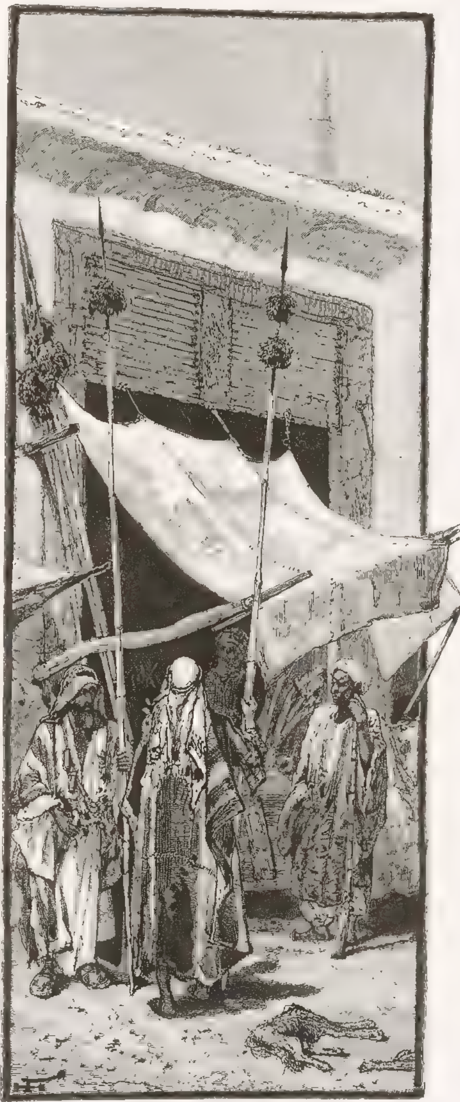
s'empressa d'acquiescer aux désirs d'Asa et fit envahir par les généraux de son armée le nord des États de Baasa, qu'il força ainsi d'y rentrer précipitamment pour les défendre (940 avant Jésus-Christ).

Ce passage du troisième livre des Rois (ch. XV) prouve que l'usurpateur Rezon avait été détrôné ou n'avait pas laissé d'héritier de son nom à Damas, et que la dynastie des Ben-Hadad qui régnait déjà dans cette ville du temps de David, selon Nicolas le Damascène, avait pu y ressaisir le pouvoir qu'elle avait perdu.

L'impie Achab, fils d'Amri, était souverain d'Israël, lorsqu'un autre Ben-Hadad, roi de Syrie et fils

probablement du précédent, se jeta sur les terres d'Israël avec une armée considérable et accompagné de trente-deux rois. Il mit aussitôt le siége devant Samarie, vers 901 avant Jésus-Christ; mais il fut vaincu, fait prisonnier, obligé de rendre à Achab toutes les places dont son père s'était emparé, et dut en outre se soumettre à son tour, par un traité, aux conditions que lui imposa son vainqueur. (*Rois,* l. III, ch. XX.)

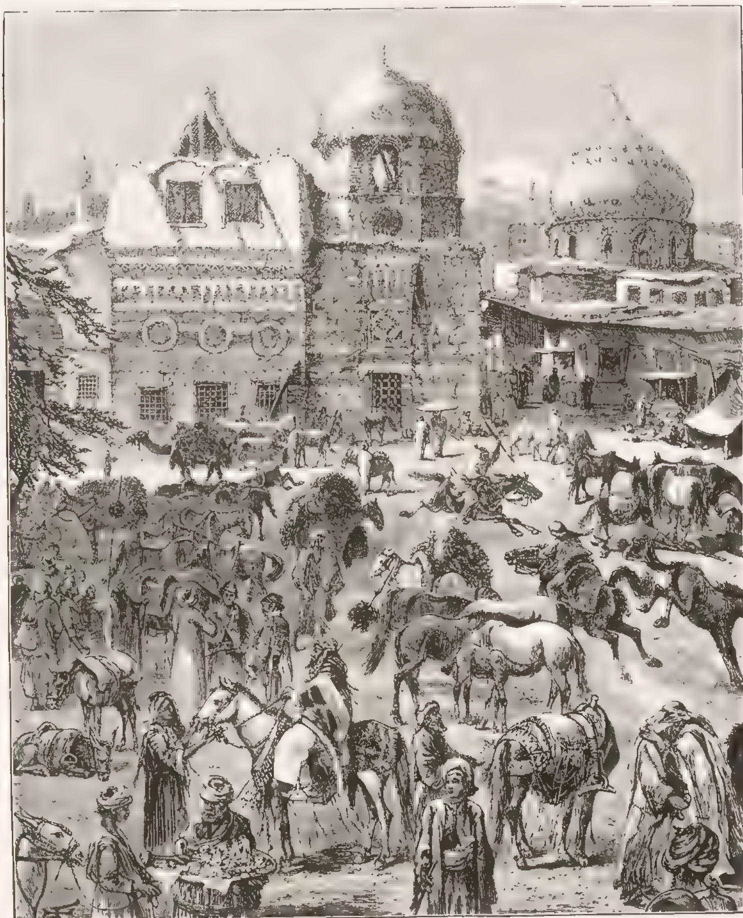
Trois ans après, Achab, rompant cette paix, alla avec Josaphat, roi de Juda, malgré l'avis du prophète Michée, attaquer au delà du Jourdain Ramoth-Galaad, qui appartenait aux Syriens. Ben-Hadad se hâta de marcher au secours de cette place avec une nombreuse armée. Bien qu'Achab se fût déguisé et eût quitté ses habits royaux pour mieux échapper aux traits de l'ennemi, il fut atteint d'une flèche qu'un archer syrien avait lancée au hasard et expira le soir même de la bataille.



Bédouins achetant des lances au Souk es-Sesanieh.

C'est sous le règne de Joram, petit-fils d'Achab et fils lui-même d'Ochozias, que Naaman, chef de la milice du roi de Syrie, vint à Samarie pour se faire guérir de la lèpre dont il était affligé. Sa femme avait à son service une jeune fille d'Israël qui avait été enlevée par des bandes syriennes et qui dit un jour à sa maîtresse : « Plût à Dieu que mon seigneur eût été trouver le prophète qui est à Samarie! Il l'aurait, sans doute, guéri de sa lèpre. » Sur cela, Naaman, muni de riches présents et d'une lettre de recommandation de la part de son souverain pour le roi d'Israel, s'achemina vers Samarie. Il remit au roi d'Israël la lettre du roi de Syrie, qui était conçue en ces termes : « Lorsque vous aurez reçu cette lettre, sachez que je vous ai envoyé Naaman, mon serviteur, pour que vous le guérissiez de la lèpre. » Le roi d'Israël, ayant reçu

cette lettre, déchira ses vêtements et dit : « Suis-je un Dieu pour pouvoir ôter et rendre la vie? Pourquoi m'envoyer ainsi un homme, afin que je le guérisse de sa lèpre? Vous voyez que ce prince ne cherche qu'une occasion pour rompre avec moi. » Élisée, ayant appris que le roi d'Israël avait déchiré ainsi ses



Bazar aux chevaux, a Damas, un jour de marché.

vêtements, lui fit dire : « Pourquoi avez-vous déchiré ainsi vos vêtements? Que cet homme vienne à moi, et qu'il sache qu'il y a un prophète dans Israël. » Naaman vint donc devant la porte de la maison d'Élisée. Le prophète lui envoya dire : « Allez vous laver sept fois dans le Jourdain, et vous serez guéri. » Naaman, tout irrité, commençait à se retirer en disant : « Je croyais qu'il me viendrait trouver, et que se tenant debout, il invoquerait le nom du Seigneur son Dieu, qu'il toucherait de sa main ma lèpre et qu'il me guérirait. N'avons-nous pas à Damas les fleuves d'Abana et de Pharphar, qui sont

meilleurs que toutes les eaux d'Israël, pour m'y aller laver et me rendre le corps net? » On sait comment ensuite, cédant aux conseils de ses serviteurs, il se conforma aux prescriptions d'Élisée et fut guéri. (*Rois*, l. IV, ch. v.)

Peu de temps après, le même roi de Syrie, Ben-Hadad, envahit de nouveau le pays d'Israël; mais les embuscades qu'il tend à son adversaire sont déjouées successivement par l'esprit prophétique d'Élisée, qui révèle d'avance à Joram tous les projets de son ennemi. Il met bientôt le siége devant Samarie. Une famine effroyable dévore cette ville; réduite à la dernière extrémité, elle est miraculeusement délivrée par le secours inopiné du Très-Haut, comme l'avait prédit le prophète. De retour dans ses États, Ben-Hadad est attaqué, à trois reprises différentes, par les Assyriens et perd dans plusieurs engagements un grand nombre de ses soldats. C'est sur ces entrefaites qu'Élisée se rend à Damas. Ben-Hadad était alors malade. Ayant appris l'arrivée du prophète dans sa capitale, il dit à Hazaël, l'un de ses serviteurs : « Prends des présents avec toi et va-t'en au-devant de l'homme de Dieu, et consulte par lui le Seigneur, pour savoir si je relèverai de cette maladie. » Hazaël alla au-devant de l'homme de Dieu avec quarante chameaux chargés de ce qu'il y avait de plus précieux à Damas, et remplit la commission de son maître. Élisée lui répondit : « Va, dis à ton souverain : Certainement vous pouvez guérir. Mais l'Éternel m'a montré qu'il mourra. » Alors le prophète arrêta sa vue sur Hazaël et pleura. Et Hazaël lui dit : « Pourquoi pleurez-vous, mon seigneur? — C'est que je sais, répondit Élisée, combien tu feras de mal aux enfants d'Israël. Tu mettras le feu à leurs villes fortes, tu tueras par le glaive leurs jeunes gens, tu écraseras contre terre leurs petits enfants, tu n'épargneras pas même les femmes enceintes. » Hazaël lui dit : « Qui suis-je, moi votre serviteur, qui ne suis qu'un chien, pour faire de si grandes choses? » Élisée répondit : « L'Éternel m'a montré que tu seras roi de Syrie. » Ainsi, il partit d'auprès d'Élisée, vint vers son maître et lui dit que le prophète avait annoncé qu'il pouvait relever de sa maladie. Mais le lendemain Hazaël prit une couverture, la plongea dans l'eau, l'étendit sur le visage de Ben-Hadad et l'étouffa ainsi, puis il régna à sa place. (*Rois*, l. IV, ch. VIII.)

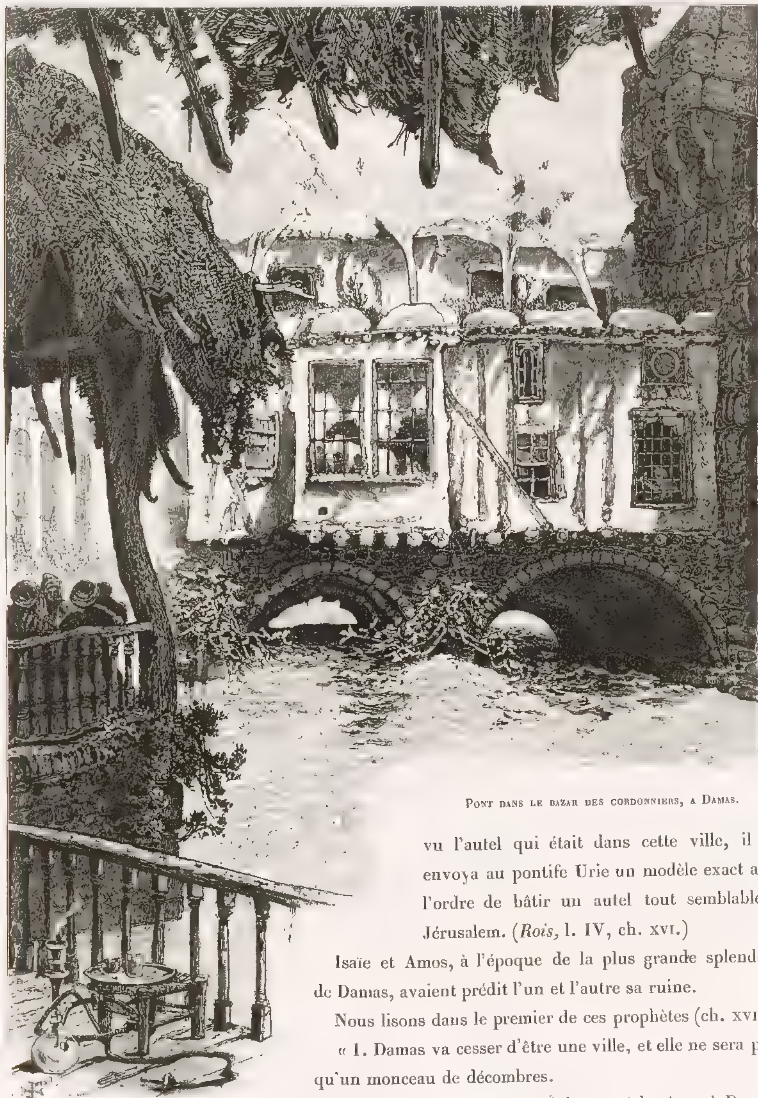
Vaincu par les Assyriens dans la région de l'Anti-Liban, Hazaël repoussa l'attaque faite par Joram, roi d'Israël, et par Ochozias, roi de Juda, contre Ramoth-Galaad (884 avant Jésus-Christ), et ravagea ensuite toutes les contrées de la Palestine situées à l'est du Jourdain. Longtemps après, l'an 839 avant Jésus-Christ, il s'empara de Gath, et il se préparait à marcher contre Jérusalem et à réduire cette ville en son pouvoir, lorsque Joas, fils d'Ochozias, qui régnait alors sur Juda, éloigna ce péril et conjura ce malheur, en épuisant, pour les lui donner, tous les trésors du temple et du palais royal.

Hazaël eut pour successeur son fils, nommé Ben-Hadad, comme le roi qu'il avait détrôné. Ben-Hadad, à l'exemple de son père, accabla d'abord Israël de maux nombreux; mais ensuite Joas, fils de Joachas, roi d'Israël, le vainquit à trois reprises différentes et reprit les places qui lui avaient été enlevées (836 avant Jésus-Christ).

Une vingtaine d'années plus tard, Jéroboam II, roi d'Israël et fils de Joas, s'empara même de Damas et d'Émath.

En 742 avant Jésus-Christ, Rasin, roi de Syrie, nous est signalé par la Bible comme s'étant joint à Phacée, roi d'Israël, pour aller attaquer Jérusalem. Achaz, roi de Juda, se voyant pressé par deux ennemis si puissants, envoya des ambassadeurs à Théglathphalasar, roi des Assyriens, avec tout l'or et tout l'argent qui put se trouver dans la maison du Seigneur et dans le trésor royal, et il conjura ce prince de le sauver des mains des deux rois qui s'étaient ligués contre lui. Théglathphalasar, pour faire une diversion en sa faveur, marcha immédiatement sur Damas, tua Rasin qui était accouru au

secours de sa capitale, ruina la ville et en transféra les habitants à Kir (740 avant Jésus-Christ). Alors Achaz, délivré de son adversaire, alla à Damas au-devant de Théglathphalasar, son libérateur, et ayant



Pont dans le bazar des cordonniers, a Damas.

vu l'autel qui était dans cette ville, il en envoya au pontife Urie un modèle exact avec l'ordre de bâtir un autel tout semblable à Jérusalem. (*Rois*, l. IV, ch. xvi.)

Isaïe et Amos, à l'époque de la plus grande splendeur de Damas, avaient prédit l'un et l'autre sa ruine.

Nous lisons dans le premier de ces prophètes (ch. xvii) :

« 1. Damas va cesser d'être une ville, et elle ne sera plus qu'un monceau de décombres.

« 2. Le soutien sera ôté à Éphraïm et le règne à Damas, et les restes des Syriens périront comme la gloire des enfants d'Israël, dit le Seigneur des armées. »

Amos, de son côté, s'exprime ainsi (ch. i) :

« 3. Ainsi a dit l'Éternel : A cause de trois crimes de Damas, ou plutôt à cause de quatre, je ne révoquerai point ceci, parce qu'elle a écrasé les habitants de Galaad avec des herses de fer.



Une école dans le bazar des cordonniers.

Les enfants assis en rond tiennent chacun une tablette sur laquelle leur leçon est écrite; ils l'apprennent et la répètent en chantant et en se balançant sans interruption.

« 4. Je mettrai le feu à la maison de Hazael, et la flamme dévorera le palais de Ben-Hadad.

« 5. Je briserai les barres de fer de Damas..... et le peuple de Syrie sera transporté à Kir, a dit l'Éternel. »

Plus tard, Jérémie dépeint de la manière suivante les souffrances et la désolation de Damas (ch. XLIX) :

« 24. Damas n'a plus de force; on l'a mise en fuite, la frayeur s'est emparée d'elle; l'angoisse et les douleurs l'ont saisie comme la femme qui enfante.

« 25. Comment ont-ils abandonné cette ville si belle, cette ville de délices? »

Comme Jérémie prophétisait vers l'an 600 avant Jésus-Christ, ce dernier passage nous prouve qu'à cette époque Damas était encore sous le coup des terribles catastrophes qu'elle avait subies. Elle passa



Cimetière musulman près de la porte Bab es-Serhir, à Damas.

successivement sous la domination des Assyriens, des Babyloniens et des Perses. C'était, au dire de Strabon (l. XVI, ch. II), l'une des villes les plus importantes de ce dernier empire. Elle s'était donc peu à peu relevée de son abaissement et de sa ruine, grâce aux avantages singuliers de sa position et à la fertilité de son sol que les eaux de ses rivières et de ses canaux fécondent à l'envi de toutes parts.

Nous savons par Arrien qu'avant la bataille d'Issus, Darius la choisit pour y mettre en dépôt sa famille et ses trésors. Après cette célèbre bataille, qui fut livrée l'an 333 avant Jésus-Christ, elle tomba au pouvoir du vainqueur, et Parménion s'en empara par surprise.

Lors du grand partage qui eut lieu, à la mort d'Alexandre, de ses immenses conquêtes, les Séleucides réunirent Damas à leurs États. Ils résidèrent eux-mêmes à Antioche; mais Damas devint l'une de leurs principales cités.

L'an 3 avant Jésus-Christ, Antiochus Grypus et son beau-frère Antiochus de Cyzique se divisèrent la Syrie. Le dernier reçut en partage la Phénicie et la Cœlé-Syrie, et fit de Damas sa capitale.



Bazar des artisans en objets d'or ou d'argent, a Damas.

Cette ville fut gouvernée ensuite tour à tour par différents princes éphémères qui s'en disputaient la possession et cherchaient à se supplanter les uns les autres; puis les Romains l'absorbèrent dans leur vaste empire. C'est là que, l'an 64 avant Jésus-Christ, Pompée reçut les ambassadeurs et les présents des rois voisins. L'année suivante, toute la Syrie devint une province romaine; les proconsuls résidaient ordinairement à Antioche et rarement à Damas. Hérode, devenu roi de la Palestine, se plut à

faire parade de sa magnificence par les nombreuses et superbes constructions qu'il éleva de tous côtés. A Damas, notamment, il bâtit un théâtre et un gymnase.

L'an 34 de notre ère, cette ville était comprise dans le royaume d'Arétas, prince arabe soumis aux Romains.

Elle vit alors entrer dans ses murs un jeune homme, appelé Saul, originaire de Tarse, et qui jusque-là s'était montré l'ennemi acharné de l'Église naissante du Christ, dont il devait bientôt, sous le nom de Paul, devenir l'un des plus éloquents et des plus intrépides champions.

A Jérusalem, il avait assisté avec une joie farouche au martyre du saint diacre Étienne, et c'était à ses pieds que les faux témoins, chargés d'être les bourreaux de l'innocente victime, avaient déposé leurs vêtements, avant de la lapider. Ne respirant que le meurtre des disciples du Seigneur, il était parti muni de lettres du grand prêtre pour les synagogues de Damas, afin que, s'il trouvait quelques adeptes de cette secte, hommes ou femmes, il les amenât prisonniers à Jérusalem. Mais lorsqu'il était en chemin et qu'il approchait de Damas, il fut tout à coup environné et frappé d'une lumière céleste. Et étant tombé à terre, il entendit une voix qui lui disait : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » Il répondit : « Qui êtes-vous, Seigneur? » Et le Seigneur lui dit : « Je suis Jésus que tu persécutes; il t'est bien dur de regimber contre l'aiguillon. » Alors tout tremblant et effrayé, il dit : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » Le Seigneur lui répondit : « Lève-toi et entre dans la ville; là, tu apprendras ce qu'il faut que tu fasses. » Saul, devenu soudain aveugle, se relève et continue à s'avancer vers Damas, conduit par ceux qui l'accompagnaient. Arrivé dans cette ville, il va habiter la maison d'un certain Jude, dans la rue Droite, et après trois jours de jeûnes et de prières, il reçoit la visite d'Ananie, qui lui impose les mains et lui dit : « Saul, mon frère, le Seigneur Jésus qui vous est apparu dans le chemin par où vous veniez, m'a envoyé afin que vous recouvriez la vue, et que vous soyez rempli de l'Esprit-Saint. » Aussitôt il tomba de ses yeux comme des écailles, et il recouvra la vue et fut baptisé. Rempli d'une ardeur toute céleste et de persécuteur transformé en apôtre, il commença bientôt, au grand étonnement de ceux qui l'écoutaient, à prêcher Jésus dans les synagogues, affirmant qu'il était le Fils de Dieu et confondant tous les Juifs de Damas. Ceux-ci, pour se débarrasser d'un pareil adversaire, résolurent enfin de le faire mourir. Saul fut averti de leur dessein, et, comme ils faisaient bonne garde, jour et nuit, aux portes pour le tuer, ses disciples le descendirent pendant la nuit le long de la muraille dans une corbeille. (*Actes des Apôtres*, ch. IX.)

Le nombre des Juifs résidant alors à Damas devait être très-considérable; car Josèphe, dans un passage de la *Guerre des Juifs* (l. II, ch. XX, § 2), nous apprend que les habitants de cette ville égorgèrent, sous le règne de Néron, dix mille Juifs dans le gymnase. Cet historien ajoute qu'ils exécutèrent cet horrible complot à l'insu de leurs femmes, la plupart d'entre elles ayant embrassé la religion judaïque.

Dans les siècles suivants, la religion chrétienne fit de rapides progrès dans cette grande cité, qui devint le siége d'un évêché, ressortissant au patriarcat d'Antioche. Le métropolitain de Damas était présent au concile de Nicée avec sept de ses suffragants. Environ soixante-dix ans plus tard, le principal temple de cette ville fut converti en une église chrétienne et dédié à saint Jean-Baptiste.

L'an 634 de notre ère, de nouvelles destinées commencent pour Damas. L'islamisme y pénètre en vainqueur, et depuis il n'a jamais pu en être dépossédé.

Khaled et Abou-Obeidah, généraux du khalife Abou-Bekr, premier successeur de Mahomet, triomphent des armées d'Héraclius envoyées en vain au secours de cette place, et repoussent toutes les sorties des habitants, qui, après plusieurs mois de siége, demandent enfin une suspension d'armes. Khaled

la refuse; mais Abou-Obeidah l'accorde. La ville est donc rendue à Abou-Obeidah, qui promet aux habitants la vie sauve, la conservation de sept églises et la tolérance du culte chrétien. Tandis qu'il entre dans la place par une des portes qui lui est ouverte et qu'il s'avance pacifiquement dans les rues, Khaled, de son côté, force une autre porte, à un point opposé de l'enceinte. Il massacre impitoyablement devant lui tous les malheureux qu'il rencontre.

Les deux troupes se rejoignent vers le milieu de la ville, et Abou-Obeidah, plus humain que son compagnon d'armes, parvient, non sans peine, à arrêter le carnage et à mettre un frein à la fureur sanguinaire de Khaled.

L'an 661, Moawiah, le premier khalife de la famille des Ommiades, établit à Damas le siége de son gouvernement. C'est alors que les conquêtes de l'islamisme s'accroissent de plus en plus et menacent d'envahir le monde entier; en Asie, la plupart des plus belles et plus riches contrées de ce continent sont soumises; l'Indus même est franchi et l'Hindoustan subjugué. En Europe, l'Espagne



Bab ech-Cherki, ou porte Orientale, a Damas.

est conquise, et sans l'épée de Charles Martel, la France eût subi également le même joug, avec les autres États qui l'avoisinent. Damas devient ainsi la capitale d'un vaste empire qui s'étend de l'Atlantique, à l'ouest, aux montagnes de l'Himalaya, à l'est. Les Ommiades en même temps se plaisent à l'orner de splendides monuments, parmi lesquels il faut mentionner en première ligne la grande mosquée, qu'ils décorent avec magnificence.

Malheureusement, comme plusieurs écrivains l'ont déjà remarqué, ils empruntent pour leurs palais et leurs édifices religieux des colonnes et des matériaux de toutes sortes à d'autres monuments plus anciens et d'un goût plus pur, et contribuent à détruire la ville grecque, romaine et byzantine, pour la transformer en cité musulmane. A la dynastie des Ommiades succède celle des Abbassides, qui résident à Bagdad et gouvernent Damas par un préfet.

L'an 877, Bagdad et bientôt toute la Syrie tombent entre les mains d'Ahmed, le premier des princes toulounides.

Damas passe ensuite successivement sous la domination des Ikhchidites, puis sous celle des Fatimites d'Égypte, qui, à leur tour, sont repoussés et remplacés par les Seldjoukides, l'an 1075.

Vers le milieu du siècle suivant, l'an 1148, les croisés, sous la conduite de trois souverains, de Conrad III, empereur d'Allemagne, de Baudouin III, roi de Jérusalem, et de Louis VII, roi de France, formèrent le projet de s'emparer de Damas. Ils avaient concerté cette grande entreprise dans une assemblée générale convoquée à Ptolémaïs. La place qu'ils aspiraient à conquérir était alors sous le commandement d'un vizir appelé Moyn eddin-Anar, homme habile et énergique, plein d'astuce à la fois et de courage. Elle était protégée par de hautes murailles du côté de l'orient et du midi; vers l'occident et vers le nord, elle avait, en outre, pour défenses le Barada et de nombreux jardins plantés d'arbres où l'on avait établi de toutes parts des palissades et élevé des tourelles dans lesquelles on pouvait poster des archers. Ainsi retranchés et coupés par une multitude de petits murs en terre crénelés et percés de meurtrières, ces vergers présentaient aux assaillants de sérieux obstacles et des périls multipliés. Il fallait, en effet, briser toutes ces clôtures et s'aventurer à travers un dédale de barricades improvisées; derrière chacune d'elles des hommes bien armés et bien résolus s'apprêtaient à entraver la marche des envahisseurs. Néanmoins, les croisés se déterminèrent à commencer d'abord l'attaque de ce côté, et, malgré les nuées de traits qui partaient du haut des tourelles, du sein des arbres, des haies et des murs, ils parvinrent à s'ouvrir un chemin sanglant jusqu'au Barada. Les Sarrasins réunis en grand nombre sur le bord de cette rivière cherchaient par mille projectiles divers à en écarter les chrétiens, qu'accablaient à la fois la soif, la chaleur et la fatigue. Comme la première ligne des Latins, commandée par Baudouin III, s'efforçait, mais en vain, de percer l'armée ennemie, l'empereur d'Allemagne, accourant à l'avant-garde, pourfendit avec son épée un musulman d'une taille gigantesque qui avait osé le provoquer à un combat singulier. Ce prodige de force et de courage redoubla l'ardeur des chrétiens et épouvanta les infidèles, qui, laissant les croisés maîtres de la rivière, se réfugièrent dans la ville. Ils étaient déjà sur le point de l'abandonner elle-même par les portes du midi, avec leurs trésors, leurs femmes et leurs enfants, lorsque les chefs de l'armée chrétienne, persuadés qu'ils allaient bientôt s'en emparer, briguèrent à l'envi la possession de cette riche cité. Thierry d'Alsace, comte de Flandre, l'obtint du roi de France et de l'empereur d'Allemagne. Cette préférence ralentit aussitôt le zèle de tous ceux qui n'avaient plus à prétendre à une pareille conquête; plusieurs même, par une basse jalousie, cherchèrent à faire échouer une entreprise dont ils ne devaient point profiter. Averti de ces nouvelles dispositions de l'armée latine, le vizir de Damas entama des négociations avec plusieurs des chefs chrétiens, et, à force de promesses, de présents et

de paroles fallacieuses, il travailla à diviser de plus en plus ses adversaires. Les barons de Syrie, gagnés, dit-on, par son or, proposèrent alors de changer le point d'attaque de la place. A les en croire, le voisinage des vergers et de la rivière empêchait qu'on plaçât et qu'on fit jouer les machines d'une manière avantageuse; il était plus facile, ajoutaient-ils, de livrer un assaut du côté du midi et de l'orient. On obtempéra malheureusement à leurs conseils, mais, au lieu de voir les obstacles s'aplanir devant eux, les croisés se trouvèrent en présence de murs et de tours inexpugnables. L'eau leur manquait dans le nouveau poste qu'ils avaient choisi; les vivres commençaient aussi à leur faire défaut. Découragés, en proie à la discorde et criant à la trahison, ils apprirent en même temps que les assiégés venaient de recevoir un renfort de vingt mille Kurdes et Turcomans. Vainement tentèrent-ils néanmoins quelques assauts; ils furent toujours repoussés, et ils se décidèrent enfin à lever le siége.

Damas, après avoir échappé ainsi aux chrétiens, tomba bientôt entre les mains de Noureddin, puis dans celles de Saladin.

En 1260, elle se rendit sans résistance à Houlakou, chef des Mogols; le château seul osa tenir bon et fut emporté.



Rue Droite. — Elle se dirige vers l'ouest, à partir de la porte Orientale, et sépare le quartier chrétien du quartier juif.

Dans les siècles suivants, elle passa tour à tour sous la domination de différentes dynasties musulmanes.

En 1401, subjugée par Tamerlan, chef des Tartares, elle fut mise alors à feu et à sang, et les hordes farouches de ce conquérant la saccagèrent horriblement. Toutefois, elle se releva peu à peu d'une si terrible catastrophe, et grâce aux avantages de sa position et aussi à l'industrie de ceux de ses habitants qui avaient pu échapper au massacre, elle parvint à réparer insensiblement un pareil désastre.

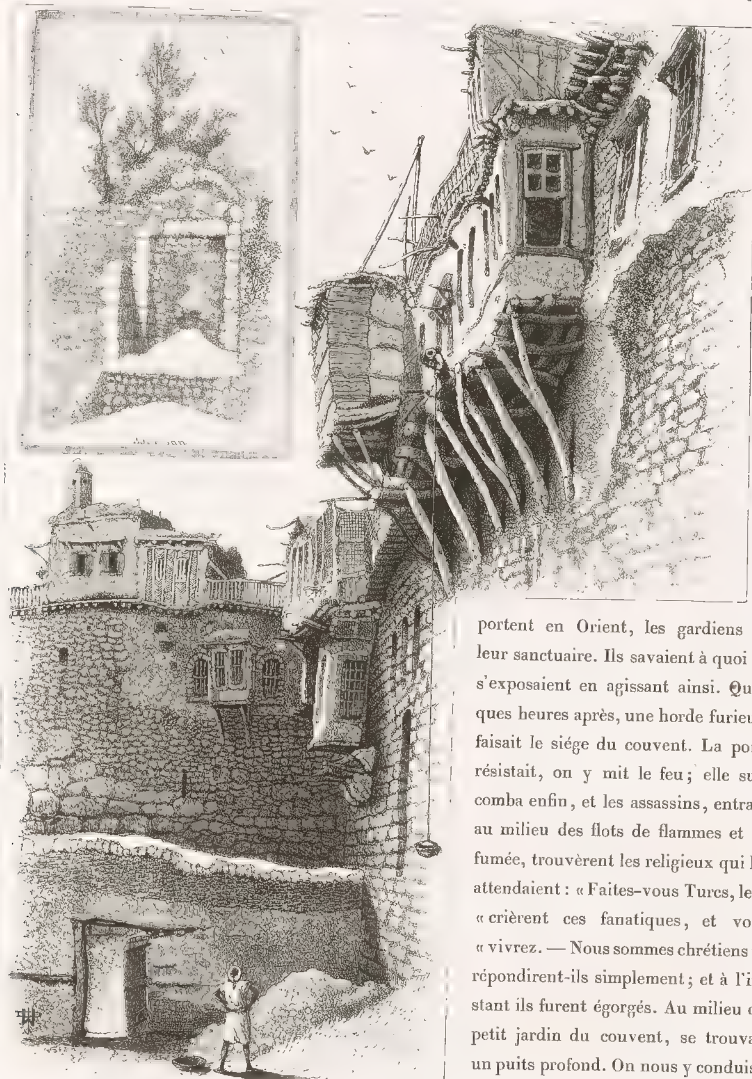
Les Mameluks d'Égypte y dominèrent plus tard. Enfin, en 1516, elle fut réunie aux vastes États de Sélim Ier, sultan des Turcs; depuis lors, elle n'a jamais cessé d'appartenir à l'empire ottoman, en qualité de chef-lieu d'un pachalik important.

De nos jours, en 1860, elle devint le théâtre d'un affreux massacre contre les chrétiens. Plusieurs milliers de ceux-ci y furent égorgés avec la plus grande cruauté, et leur quartier fut entièrement réduit en cendres. D'innombrables femmes et jeunes filles, réservées au plus abominable de tous les esclavages, se virent contraintes d'entrer dans les harems des bourreaux de leurs maris, de leurs fils, de leurs pères et de leurs frères.

M. l'abbé Lavigerie, actuellement archevêque d'Alger, qui visita la Syrie et notamment Damas, peu de temps après ces horribles événements, pour apporter aux malheureux chrétiens qui survivaient à ce désastre les aumônes de l'Europe et principalement celles de la France, s'exprime ainsi dans son éloquent rapport rédigé sur les lieux mêmes :

« Dès que nous pûmes sortir, notre premier soin fut de nous rendre, conduits par l'un de MM. les drogmans du consulat de France, dans le quartier habité autrefois par les chrétiens. Je n'ai vu nulle part un pareil spectacle. La ville chrétienne, on peut l'appeler ainsi, car elle formait un quartier absolument distinct, comptait environ trente mille habitants et deux mille maisons, des églises, des monastères, entre autres ceux des Lazaristes, des Sœurs de la Charité et des Franciscains. Sur ces trente mille chrétiens, huit mille environ avaient péri, massacrés dans la ville même ou égorgés dans leur fuite. Des maisons où ils demeuraient, pas une seule n'était restée debout. Elles étaient toutes détruites, rasées de telle sorte qu'il n'en subsistait plus un seul débris qui fût habitable. Les habitants de Damas avaient commencé, en pillant tous les objets précieux. Ceux des faubourgs sont venus ensuite, puis ceux des villages environnants, et enfin les Bédouins mêmes sont accourus du désert, pour prendre part à cette immense curée. Nous voulûmes monter au sommet d'un minaret bâti, suivant l'usage, au milieu du quartier chrétien, et que les Turcs avaient religieusement épargné; nous pouvions ainsi embrasser d'un seul coup d'œil cet ensemble de désolation. On eût dit qu'un terrible tremblement de terre avait arraché violemment toutes ces maisons de leurs fondements, et les avait lancées les unes contre les autres. Il ne restait nulle part trace de construction régulière. Les unes avaient disparu presque partout sous les décombres; un seul édifice restait debout, comme un vivant reproche à l'ingratitude et au fanatisme des musulmans : c'était celui des Sœurs de la Charité, où ils étaient venus tant de fois recevoir des secours, faire soigner leurs plaies, et qu'ils avaient pillé comme les autres. Ils ne l'avaient point renversé, il est vrai, mais les traces des flammes empreintes au-dessus de toutes les embrasures montraient qu'ils n'avaient même pas su respecter la demeure de leurs bienfaitrices... En descendant du minaret où nous étions montés, nous nous étions dirigés vers le couvent des Franciscains; je veux dire vers ses ruines. Là se trouvaient, au moment de ces massacres, huit religieux espagnols, bien dignes par leur courage de représenter cette catholique nation. Aux premiers cris de mort, les religieux s'étaient enfermés dans leur monastère. Ils entendaient chanter par la populace le chant d'extermination : « Ah! qu'il est doux de verser le sang des chrétiens! qu'il est « doux de le verser! » On vint, au nom d'Abd el-Kader, leur proposer de les conduire dans la cita-

delle, ou dans la maison de l'émir. Ils refusèrent, voulant rester jusqu'à la fin, suivant le titre qu'ils



Maisons bâties sur le mur de la ville, à Damas.
La porte Bab-Kisan, qui n'est pas loin de là, en a remplacé une autre plus ancienne.

portent en Orient, les gardiens de leur sanctuaire. Ils savaient à quoi ils s'exposaient en agissant ainsi. Quelques heures après, une horde furieuse faisait le siége du couvent. La porte résistait, on y mit le feu; elle succomba enfin, et les assassins, entrant au milieu des flots de flammes et de fumée, trouvèrent les religieux qui les attendaient : « Faites-vous Turcs, leur « crièrent ces fanatiques, et vous « vivrez. — Nous sommes chrétiens », répondirent-ils simplement; et à l'instant ils furent égorgés. Au milieu du petit jardin du couvent, se trouvait un puits profond. On nous y conduisit à travers les ruines; et au fond, revêtus encore de leurs vêtements en lambeaux, nous aperçûmes les cadavres des martyrs! »

Dans de si terribles circonstances, il faut le dire à l'honneur d'Abd el-Kader, ce héros se conduisit

admirablement. Avec l'aide de ses Algériens, tous bien armés et dévoués à leur ancien chef, il eut le



Citadelle de Damas.
Elle est environnée d'un fossé et flanquée de douze tours, dont deux sont ici visibles.

noble courage de braver le fanatisme sanguinaire de ses féroces coreligionnaires, et d'arracher à la mort plus de quinze cents chrétiens; parmi eux se trouvaient les Lazaristes, les Sœurs avec leurs orphelines,

au nombre de plus de deux cents, des prêtres grecs, maronites et syriens, et plusieurs consuls.

Après cette courte analyse de l'histoire de Damas, il est temps actuellement de décrire cette ville d'une manière très-sommaire et d'en donner au moins une idée générale.

La cité proprement dite de Damas, telle qu'elle est délimitée par son ancienne enceinte qui existe encore en grande partie, bien que remaniée plusieurs fois, forme un ovale long d'environ mille sept cents mètres sur huit cent cinquante dans sa plus grande largeur. Cette enceinte a été construite avec de belles pierres de taille, bien agencées entre elles, et dont beaucoup d'assises inférieures sont demeurées en place; les assises supérieures, au contraire,



Bab-Touma (porte de Thomas).

accusent presque toutes des restaurations et des époques diverses et d'une date plus récente.

Elle était flanquée de tours carrées, séparées les unes des autres par une distance d'une trentaine

de mètres. Sur les soubassements carrés de ces tours, les Arabes ont ensuite assis des tours demi-circulaires bâties avec des pierres de différentes grandeurs et, en général, d'un bien moindre appareil. Il est à croire que, si l'on pratiquait des fouilles le long et au pied des murs, on arriverait sans peine aux couches de l'enceinte primitive, qui peut-être n'a jamais changé de plan ni d'étendue, Damas ayant eu dès l'origine une grande importance et ayant dû toujours être reconstruite sur les mêmes fondations. Quoi qu'il en soit, cette enceinte, dont le pourtour est de quatre kilomètres, et qui par conséqnent est loin d'être très-considérable, pouvait contenir tout au plus cent mille habitants. La ville devait donc avoir des faubourgs, autrefois comme maintenant; car il est présumable que sa population, à l'époque de sa plus grande splendeur, devait atteindre et même dépasser le chiffre de deux cent mille habitants, puisque aujourd'hui il est encore au moins de cent trente mille.

Neuf portes donnaient accès dans la cité, qui, partout où elle n'était pas protégée par l'Abana, le Barada de nos jours, était défendue, en outre, par un large fossé, à présent aux trois quarts comblé, et par un avant-mur, presque complétement détruit. L'une des plus remarquables de ces portes était probablement celle que l'on désigne actuellement sous le nom de *Bab ech-Cherki* (porte Orientale), parce qu'elle forme vers l'est l'entrée de la ville. Véritable porte triomphale et d'un caractère monumental, elle consiste en une grande arcade centrale et deux arcades latérales de moindres dimensions; la première a neuf mètres de large sur onze mètres cinquante centimètres de haut; les deux autres sont moitié plus petites. L'arcade centrale a été murée, il y a plusieurs siècles, par les musulmans, ainsi que l'arcade méridionale; l'arcade septentrionale seule est restée ouverte. Elle est défendue par une tour arabe dont les créneaux menacent ruine et que surmonte un petit minaret. De cette porte part une longue rue, aujourd'hui étroite, mais jadis large et ornée de deux rangées de colonnes corinthiennes, ce qui constituait trois magnifiques avenues répondant à chacune des trois baies. La longueur de cette double colonnade jusqu'à la porte opposée vers l'ouest, où elle aboutissait, et qui aujourd'hui s'appelle *Bab el-Djabiah,* mesurait au moins mille cinq cent trente mètres sur une largeur de trente. Toutes ces colonnes ont depuis longtemps disparu, ayant été détruites, emportées ou ensevelies sous des décombres. En creusant sur l'alignement qu'elles occupaient pour jeter les fondations de maisons, il n'est pas rare d'en retrouver encore çà et là des débris épars et même des bases encore en place. La rue qu'elles décoraient est à jamais célèbre, comme ayant été la *rue Droite* dont il est question dans les Actes des Apôtres, et où saint Paul, alors Saul, aveuglé à la suite de la vision mystérieuse que j'ai rappelée plus haut, alla loger chez un certain Jude :

« Le Seigneur dit à Ananias : Lève-toi et va-t'en dans la rue qu'on appelle la rue Droite, et cherche dans la maison de Jude un nommé Saul, car il y est en prière. » (*Actes des Apôtres,* ch. IX, ℣ 11.)

Cette rue, à cause des nombreux remaniements qu'elle a subis, est loin d'être droite actuellement; elle est au contraire tortueuse, comme la plupart, du reste, des rues de Damas; en outre, elle est très-resserrée en beaucoup d'endroits, en sorte qu'il est impossible de l'embrasser du regard dans toute son étendue.

En dehors de la porte Bab ech-Cherki, on remarque, à une faible distance vers l'est, des amas de décombres qui ont été fouillés il y a quelques années, et qui ont révélé l'existence en ce point d'anciennes fabriques de tuiles et de faïences vernissées et élégamment peintes, dont se glorifiait autrefois Damas. Non loin de là, une léproserie abandonnée passe pour occuper l'emplacement de la maison de Naaman, qui, en souvenir de sa guérison miraculeuse par le prophète Élisée, aurait transformé sa demeure en un établissement destiné à servir d'hôpital aux malheureux qu'affligeait l'infir-

mité dont il avait souffert lui-même. La bâtisse actuelle est purement musulmane, du moins dans les parties apparentes.



Ancien arc de triomphe à l'ouest de la grande mosquée.

Si, revenant à la même porte, nous prenons la direction du sud, nous observons bientôt près d'un angle les débris d'une puissante tour qui avait été construite avec de gros blocs taillés en bossage; mais elle a été remaniée, car sous plusieurs assises superposées on remarque une belle architrave sculptée, engagée dans la base.

Cheminons actuellement vers l'ouest, le long de la face méridionale de l'enceinte. Au bout de quatre cent cinquante pas, nous rencontrons une seconde porte, appelée *Bab-Kisan*, aujourd'hui murée. Elle doit ce nom à un gouverneur ainsi désigné qui la bâtit vers le septième siècle, à la place sans doute d'une plus ancienne. Une tour l'avoisine qui est également purement arabe, mais elle doit avoir succédé à une autre antérieure. Dans tous les cas, on l'appelle vulgairement *tour Saint-Georges*, parce qu'elle aurait eu pour gardien un soldat de ce nom,

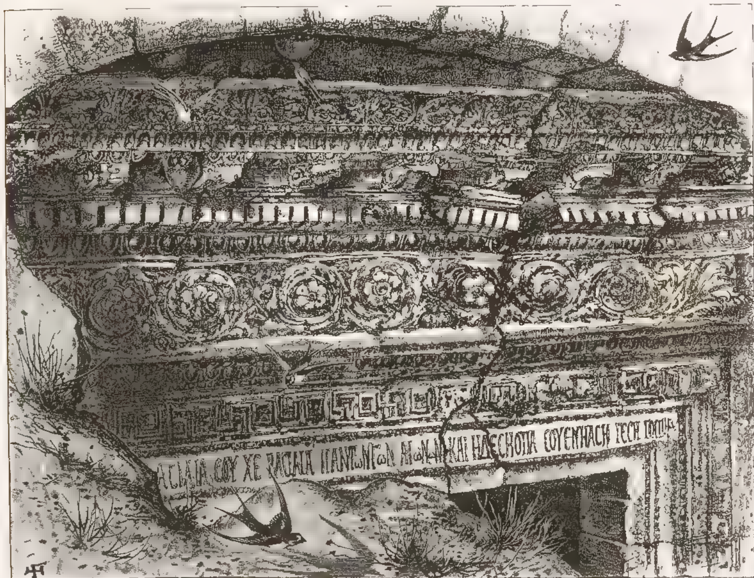
quand saint Paul fut descendu dans une corbeille pour échapper aux Juifs qui voulaient le mettre à mort.

Ce dernier fait est ainsi rapporté dans les Actes des Apôtres (ch. IX) :

« 24. Saul fut averti des embûches que les Juifs lui dressaient; car ils gardaient même les portes jour et nuit pour le tuer.

« 25. Alors ses disciples le prirent et le descendirent durant la nuit par la muraille dans une corbeille. »

Dans sa deuxième Épître aux Corinthiens (ch. XI), saint Paul raconte lui-même en ces termes cet événement de sa vie :



INSCRIPTION GRECQUE BYZANTINE SUR UNE ANCIENNE PORTE DE LA BASILIQUE QU'A REMPLACÉE LA GRANDE MOSQUÉE.

« 32. A Damas, celui qui en était gouverneur pour le roi Arétas faisait faire la garde dans la ville pour se saisir de moi;

« 33. Mais on me descendit de la muraille par une fenêtre, dans une corbeille, et j'échappai ainsi de ses mains. »

Dans ces deux passages, il est vrai, il n'est pas question de tour; mais rien n'empêche néanmoins de croire que le fait se soit passé comme le veut la tradition. Cette fenêtre, par laquelle on descendit saint Paul, pouvait être, en effet, soit celle d'une maison accolée à la muraille et la dominant, comme il y en a encore beaucoup de semblables à Damas, soit celle d'une tour.

De longs siècles auparavant, Rahab avait de même fait échapper de cette manière, à Jéricho, au moyen d'une corde, les espions israélites qui avaient cherché un refuge dans sa demeure, car sa maison, dit la Bible, était adossée à la muraille (JOSUÉ, ch. II) :

« 15. *Dimisit ergo eos per funem de fenestra; domus enim ejus hærebat muro.* »



Sans insister davantage sur ce point, j'ajouterai seulement ici que, non loin et au sud de cette tour, appelée tantôt tour Saint-Georges et tantôt tour Saint-Paul, à cause du souvenir de ces deux saints qu'on y rattache, on observe au milieu d'un jardin un petit oratoire entouré d'une grille et consacré au premier d'entre eux. Ce Georges serait, non pas le saint si célèbre dans tout l'Orient où tant de chapelles lui ont été élevées, mais un soldat du même nom, qui, chargé de la garde de la tour en question, aurait été martyrisé pour avoir favorisé la fuite de saint Paul.

Un peu au sud de cet oratoire est un cimetière chrétien, réservé aux Grecs-unis et aux Latins. Près de ce cimetière, on montre l'endroit où, d'après une tradition, saint Paul, avant d'entrer dans la ville, aurait été ébloui d'une lumière éclatante et terrassé par une force divine, pendant qu'une voix céleste lui disait : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? »

Cette tradition, je dois le dire, bien que maintenant généralement répandue parmi les chrétiens de Damas, est toutefois relativement assez récente, et, d'après une autre version qui est beaucoup plus ancienne, le grand événement rapporté dans les Actes des Apôtres et par saint Paul lui-même dans un de ses discours, se serait passé ailleurs, près du village de Kaukab, à douze kilomètres au sud-ouest de Damas. J'incline, pour mon compte, à adopter cette dernière opinion, car elle date d'abord d'une époque bien plus reculée, et ensuite elle est confirmée par deux témoignages qui me paraissent assez concluants. M'étant transporté, en effet, à Kaukab pour étudier, selon mon habitude, la question sur les lieux mêmes, j'ai remarqué au bas de ce petit village et sur la route la plus ordinaire de Jérusalem à Damas les vestiges d'un édifice tourné de l'ouest à l'est et que les habitants de l'endroit appellent encore *El-Keniseh* (l'église). Il en subsiste encore le seuil d'une porte et deux fragments de colonne. Le reste est enseveli sous des amas de terre et de décombres et sous des tombes musulmanes. Comme saint Paul avait eu la vision miraculeuse qui le convertit, pendant qu'il cheminait sur la route de Jérusalem à Damas et qu'il approchait de cette dernière ville, c'est sur cette route également qu'avait dû être naturellement construit le sanctuaire destiné à perpétuer le souvenir de ce fait mémorable. Or, l'église dont je signale les débris est sur les bords de la route et non dans le village. En second lieu, à quelques minutes de Kaukab, vers le sud, s'élève une petite colline toute couverte de blocs basaltiques. Ni ses flancs ni son sommet ne m'ont offert les traces d'aucune ancienne construction; mais ayant demandé à un métualy qui me servait de guide comment elle s'appelait, il me répondit qu'elle portait de temps immémorial le nom de *Tell Mar Boulos* (colline de saint Paul). Le nom attaché à cette colline et les ruines de l'église que je viens de mentionner témoignent, selon moi, en faveur de la tradition qui place auprès de Kaukab le lieu de la conversion de saint Paul. A la vérité, ce village est encore à deux heures et demie de marche au moins de Damas; mais de là on aperçoit la plupart des monuments de cette ville et les admirables jardins qui l'entourent, et quand on y est parvenu, après avoir accompli les longues étapes qui séparent cet endroit de Jérusalem, on peut dire que l'on touche au terme de son voyage et que l'on approche de Damas, ce qui s'accorde très-bien avec l'expression dont se sert l'écrivain sacré dans les Actes des Apôtres :

« *Contigit ut appropinquaret Damasco et subito circumfulsit eum lux de cœlo.* »

Revenons maintenant à l'examen succinct de l'ancienne enceinte de Damas. Après avoir passé la porte dite Bab-Kîsan, nous distinguons les fondations d'un ancien mur extérieur qui était parallèle au mur intérieur, et dont Ibrahim-Pacha a ordonné la destruction. En continuant à nous avancer le long de la face méridionale de l'enceinte, nous entrons dans un immense faubourg qui s'étend au loin à l'ouest et au sud, et dont le principal quartier est nommé *El-Meidan* (l'hippodrome, le champ de course pour les chevaux). A partir de ce point, l'ancienne muraille intérieure nous est le plus

souvent masquée par des maisons qui ont été bâties au devant de ses courtines et de ses tours; mais, par intervalles, nous pouvons néanmoins l'entrevoir. Nous atteignons ainsi la porte dite *Bab es-Serhir*



Un muezzin chantant la prière du haut de la galerie du minaret de Aïssa (Jésus), l'un des trois minarets de la grande mosquée.

(la petite); les deux anciens murs sont ici encore debout et sont percés en cet endroit de deux portes qui ont été remaniées, il est vrai, par les Arabes, mais dont la fondation est bien antérieure à la con-

quête mahométane. A notre gauche s'étend un vaste cimetière musulman; une forêt de tombes y couvre un sol onduleux. Là, ainsi que dans les autres cimetières analogues qui environnent la ville, les femmes musulmanes, enveloppées dans leurs longs voiles comme de blancs fantômes, ont l'habitude de se réunir tous les vendredis, pour y prier, y pleurer et y converser entre elles. Chacune arrive avec une branche de myrte et un vase d'eau, sorte d'offrande funèbre qu'elle a soin de renouveler chaque semaine en l'honneur des défunts ou des défuntes dont elle déplore la perte.

Nous parvenons de la sorte à la porte occidentale de la cité ou *Bab el-Djabiah*, ainsi appelée parce qu'elle conduisait à un village de ce nom qui l'avoisinait autrefois. Semblable à la porte *Bab ech-Cherki*, elle terminait vers l'ouest la rue Droite dont celle-ci formait vers l'est le commencement. Comme la première, par conséquent, elle se composait de trois arcades, une centrale plus grande et deux latérales de moindre dimension. L'arcade sud est seule visible aujourd'hui; les deux autres sont enclavées dans des constructions plus modernes. Quant à l'arcade encore ouverte, elle a été réparée par Noureddin, comme l'atteste une inscription gravée sur le linteau.

Changeant alors de direction et prenant celle du nord, afin de longer la face occidentale de l'enceinte dont nous sommes le plus souvent séparés par des maisons, nous passons devant *Bab el-Hadid* (la Porte de fer). La muraille sur ce point est double; il y a donc deux portes dont les soubassements sont antiques, mais la partie supérieure a été reconstruite.

A notre gauche se montre le *Seraï* ou palais du gouverneur; de vastes casernes y sont adjointes vers l'est; quelques-unes sont de fondation assez récente, ayant été bâties par Ibrahim-Pacha.

A une faible distance de Bab el-Hadid, vers l'angle nord-ouest de la cité, est le château (*El-Kasr*), qui forme un grand quadrilatère irrégulier, mesurant deux cent cinquante mètres de long de l'est à l'ouest, sur une largeur du nord au sud qui varie entre deux cents et deux cent cinquante mètres, la face orientale étant plus développée que celle de l'ouest. Flanqué de douze puissantes tours carrées avec mâchecoulis, il est bâti avec des pierres de taille dont beaucoup sont relevées en bossage. Antérieur, selon toute apparence, à l'occupation des Romains, au moins dans ses fondations, il a dû être ensuite relevé par eux, puis par les Byzantins. Les musulmans, de leur côté, l'ont remanié à plusieurs reprises et sur un grand nombre de points, car des inscriptions arabes y ont été partout apposées. Le fossé qui l'environne peut recevoir l'eau du Barada, qui l'avoisine vers le nord. On entre dans son enceinte par deux portes, situées l'une à l'est et l'autre à l'ouest. Contemplé du dehors, il impose par la hauteur de ses murs et la grandeur massive de ses tours; mais quand on y pénètre, on est frappé aussitôt de l'état de délabrement ou plutôt de ruine presque complète dont il offre le triste aspect; de tous côtés des décombres affligent les regards. Ce qu'on appelle l'arsenal consiste en un amas confus de vieilles ferrailles parmi lesquelles on remarque quelques arquebuses toutes détraquées, des flèches, des boules de fer, des épées rouillées. Plusieurs magasins souterrains sont vides et depuis longtemps abandonnés.

En cheminant, pour continuer notre examen, le long de la face septentrionale de la muraille, nous rencontrons d'abord la porte dite *Bab el-Faradj*, appelée pareillement *Bab el-Menakhlieh*, puis la porte *Bab el-Faradis*, que d'autres m'ont désignée sous le nom de *Bab-Amara*, ensuite la porte *Bab es-Selam*, toutes portes dont les fondations sont anciennes et dont la restauration est attribuée a Noureddin. De ce côté, le Barada borde l'enceinte, et sur ses rives ombragées sont établis de nombreux cafés où les habitants de Damas aiment à passer de longues heures, plongés dans une douce et indolente rêverie, fumant le narghileh ou le tchibouk, et savourant avec délices, par intervalles, la liqueur parfumée du moka.

La porte *Bab-Touma* (porte de Thomas), qui se présente bientôt après, doit son nom à un célèbre guerrier chrétien ainsi appelé, qui, lors du fameux siége de 634, sut relever par son patriotisme le courage abattu des assiégés. Gendre de l'empereur Héraclius, il contribua à prolonger la résistance de la ville, en faisant, à la tête des plus braves Damasquins, plusieurs sorties audacieuses contre les troupes de Abou-Obeidah et de Khaled. Le linteau de la porte Bab-Touma m'a paru antique; mais on y a plus tard gravé une inscription arabe où on lit le nom du sultan Kelaoun et la date 634 de l'hégire.

Un peu au nord-est de cette porte, on montre, dans un cimetière musulman, la tombe du cheikh Arslan, l'un des poetes arabes les plus célèbres de l'époque de Noureddin; et non loin de là, une ruine et une inscription coufique marquent l'endroit où Khaled, *l'épée d'Allah,* comme on l'appelait d'ordinaire, avait son quartier général.



KOUBBET EL-KHAZNEH (coupole du Trésor).
Elle est située dans la partie ouest de la cour de la grande mosquée.

Parvenus à l'angle nord-est de l'enceinte, nous en longeons enfin la face orientale, en laissant à notre gauche la léproserie de Naaman dont j'ai parlé plus haut, et nous terminons notre examen extérieur de la muraille antique à la porte *Bab ech-Cherki,* par laquelle nous l'avons commencé.

Indépendamment de la cité proprement dite, que délimite l'enceinte dont je viens de parler, de vastes faubourgs, bien plus étendus que la ville elle-même, débordent et se projettent bien au delà en dehors, au nord-ouest et au sud-ouest.

Que dire maintenant de l'intérieur de Damas, où j'ai hâte de pénétrer avec mon lecteur, sinon que, comme la plupart des plus grandes villes musulmanes de l'Orient, elle séduit et captive de loin le regard et exerce une sorte de prestige sur l'imagination, mais qu'elle perd singulièrement à être vue



Tombeau de Saladin.
Il est situé en dehors et à l'angle nord-ouest de la grande mosquée.

de près et à être parcourue en détail? De tous côtés, en effet, l'incurie mahométane éclate à chaque pas; les rues sont généralement étroites, mal bâties, plus mal entretenues encore; elles s'enchevêtrent souvent d'une manière désordonnée les unes dans les autres, et déconcertent sans cesse l'étranger qui s'aventure pour la première fois au milieu de ce dédale inextricable. Les maisons, même les plus riches, sont presque toutes au dehors d'aspect misérable comme celles des pauvres, les murs extérieurs

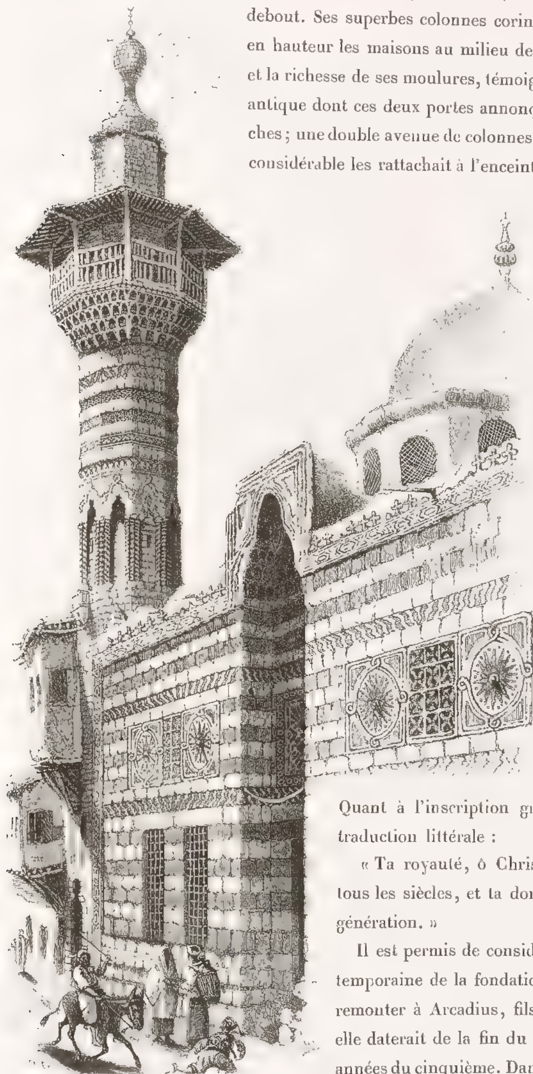
en étant d'ordinaire construits pareillement avec de simples et larges briques cuites seulement au soleil. Mais si l'on obtient des propriétaires la permission de les visiter, ce qui m'a été accordé pour plusieurs d'entre elles, on s'aperçoit aussitôt qu'elles étalent au dedans une opulence et un luxe inouïs. Cour avec fontaine jaillissante et bosquets odorants d'orangers, de citronniers, de roses et de jasmins; salons avec de moelleux et épais tapis; divans avec des coussins de toutes sortes brodés en soie; lambris artistement et finement travaillés; marbres rares et divers; plafonds où les arabesques les plus capricieuses aiment à se jouer du regard; lustres brillants qui, le soir, étincellent de lumières; vases de fleurs; meubles précieux : tout présente dans ces somptueuses demeures, si modestes, pour ne pas dire si sordides en apparence, l'image de la fortune et de la richesse, sinon du bonheur; car les soucis, les chagrins et l'ennui habitent souvent les palais dorés. Un pareil contraste entre le dedans et le dehors de ces maisons n'a rien qui doive étonner dans un pays où l'on craint à chaque instant de provoquer la jalousie, la haine et des avanies, par l'étalage extérieur des biens dont on jouit et dont on réserve discrètement le spectacle pour sa famille, pour soi-même et pour ses amis. Les Arméniens et les Juifs surtout possèdent ainsi plusieurs de ces habitations princières qui, avec une enveloppe à dessein mesquine et grossière, sont en réalité de véritables bijoux et des merveilles dignes des Mille et une Nuits; on dirait que la main des fées a pris plaisir à les parer intérieurement, tandis qu'à l'extérieur, c'est la boue et la misère.

Damas compte un grand nombre de mosquées, mais la plupart très-dégradées ou même tombant en ruine. Leurs sveltes minarets qui s'élancent dans les airs, et du haut desquels la voix des muezzins appelle plusieurs fois par jour les croyants à la prière, produisent de loin un effet des plus saisissants, ainsi que leurs belles coupoles, qui s'arrondissent en courbes harmonieuses. Quelques-unes sont bâties avec des pierres alternativement blanches et noires, les premières calcaires, les secondes basaltiques. Les colonnes qui les ornent ont été empruntées d'ordinaire à des monuments plus anciens; elles sont soit en marbre, soit en pierre du pays, soit même en porphyre, et leurs fûts, presque tous monolithes, sont surmontés de chapiteaux divers, antiques, byzantins ou arabes. Les portes de ces édifices ont souvent pour décoration principale des moulures fines et délicates représentant des espèces de stalactites de l'aspect le plus gracieux.

Parmi ces mosquées, la plus grande et la plus remarquable de beaucoup est celle qu'on appelle *Djama el-Kebir* (la grande mosquée). Autrefois, elle était interdite aux chrétiens sous peine de mort; maintenant, ils peuvent y pénétrer, accompagnés d'un cawas et au moyen d'une gratification qui ne peut guère être moindre de vingt francs par personne. Elle a remplacé une ancienne église consacrée à saint Jean-Baptiste, et les chrétiens indigènes la désignent encore aujourd'hui sous le nom de *Mar-Johanna* (Saint-Jean). Cette basilique, qui était la métropole de la ville, avait elle-même succédé à un temple antique, dédié probablement au dieu ou à la déesse Rimmon, qui paraît avoir été jadis la principale divinité de Damas, comme cela ressort d'un passage de la Bible. (*Rois*, l. IV, ch. v, ℣ 18.)

Quelques critiques pensent que ce nom de *Rimmon*, dans la Vulgate *Remmon*, vient du mot phénicien et hébreu *rimmon*, qui veut dire *grenade*, et comme ce fruit était l'un des emblèmes de Vénus, ils supposent que la divinité appelée Rimmon dans ce verset n'était autre chose que cette dernière déesse. D'autres tirent ce mot de la racine *roum*, *être haut*, et pensent qu'il signifie *le plus élevé*, comme le nom phénicien et hébreu *Elioun* (le Très-Haut). Plus tard, à l'époque gréco-romaine, ce temple fut reconstruit et consacré, dit-on, à Jupiter. Remanié ensuite par les Byzantins, quand le christianisme eut pris racine à Damas, il adopta pour patron saint Jean-Baptiste. Du monument

païen, il subsiste encore les débris de deux grandes portes triomphales qui le précédaient vers l'est et vers l'ouest; la première s'est écroulée il y a quelques années, mais la seconde est encore en partie debout. Ses superbes colonnes corinthiennes, son fronton qui dépasse en hauteur les maisons au milieu desquelles elle est enclavée, la beauté et la richesse de ses moulures, témoignent de la magnificence de l'édifice antique dont ces deux portes annonçaient monumentalement les approches; une double avenue de colonnes corinthiennes d'un diamètre moins considérable les rattachait à l'enceinte extérieure du temple. Le long de la façade sud de la mosquée, en montant sur le toit d'un bazar, on reconnaît également, à la grandeur des assises de pierre et à la forme cintrée des fenêtres, que cette partie du monument est antérieure à l'époque arabe et est un reste de la basilique chrétienne et de l'époque byzantine. A cette même époque il faut pareillement rapporter une belle inscription grecque qui est gravée au-dessus de l'arcade centrale d'une belle porte à triple baie, très-élégamment sculptée et décorée de rosaces, de volutes, de fleurons et d'entrelacs. Cette porte, qui est peut-être de construction romaine, est aujourd'hui à moitié ensevelie dans le sol à l'extrémité du transept. Quant à l'inscription grecque qu'on y lit, en voici la traduction littérale :


Mosquée Sabounieh. — Elle est construite en pierres alternativement blanches et noires.

« Ta royauté, ô Christ, est une royauté qui embrasse tous les siècles, et ta domination s'étend de génération en génération. »

Il est permis de considérer cette inscription comme contemporaine de la fondation de la basilique, qui passe pour remonter à Arcadius, fils de Théodose; et par conséquent elle daterait de la fin du quatrième siècle ou des premières années du cinquième. Dans tous les cas, elle ne peut pas être postérieure à Justinien, qui a restauré, dit-on, cette basilique dans la première moitié du septième siècle.

L'enceinte qui enferme la mosquée, et dont nous n'avons examiné jusqu'à présent que l'extérieur, forme un vaste rectangle, long de cent quarante-neuf mètres de l'est à l'ouest, sur quatre-vingt-

dix-huit du nord au sud. Le côté nord de ce quadrilatère est occupé par une grande cour ou parvis qu'environnent de trois côtés des cloîtres dont les arcades reposent sur des colonnes de granit, de marbre ou de pierre calcaire; beaucoup de ces colonnes ont été, au siècle dernier, encastrées dans des piliers maçonnés, dans la crainte qu'elles ne cédassent au poids qu'elles supportaient. Vers le centre de l'esplanade, qui est pavée avec de larges dalles, s'élève une fontaine surmontée d'une coupole. Dans la partie occidentale du parvis, on remarque une autre petite coupole qui s'appuie sur des colonnes corinthiennes et qu'on appelle *Koubbet el-Khazneh* (la coupole du Trésor). Cet édifice renferme, dit-on, d'anciens livres et quelques reliques musulmanes regardées comme sacrées; je n'ai pu y pénétrer.

Le long du côté sud du même parvis s'étend la mosquée proprement dite, qui mesure cent trente et un mètres de long de l'est à l'ouest, sur trente-huit de large du nord au sud. Le mur qui fait face à la cour est formé par des colonnes dont la plupart ont été enclavées dans des piliers dont les intervalles sont maçonnés. L'intérieur de ce long édifice est divisé en trois nefs par deux rangées de colonnes corinthiennes qui supportent des arcades cintrées. Ces nefs sont elles-mêmes coupées vers le milieu par un transept que couronne à son centre un dôme haut de quarante-cinq mètres et large de quinze, qui repose sur quatre grands piliers dont la partie inférieure est revêtue de marbres divers. Sous la coupole se trouvent le mihrab et la chaire à prêcher, en face de l'entrée. Le mihrab est orné de marbres précieux et de faïences peintes; la chaire est en bois de chêne élégamment sculpté. A gauche du mihrab est un petit monument entouré d'une grille et qui, au dire des gardiens de la mosquée, renferme la tête de saint Jean-Baptiste et le corps de son père Zacharie. Mais les reliques de ces deux saints personnages, que les musulmans ne vénèrent pas moins que les chrétiens, ont dû depuis longtemps, sans doute, disparaître de la basilique chrétienne où elles étaient honorées. Ce que l'on montre consiste, probablement, en un pur cénotaphe que recouvrent plusieurs riches tapis. Au-dessus de la grande porte d'entrée de la mosquée, vers le nord, on distingue des restes d'anciennes mosaïques byzantines. Les poutres qui supportent le toit de l'édifice sont apparentes; au dehors, il est couvert en plomb.

Nous savons par l'écrivain arabe Ibn-Asaker que la principale entrée de la basilique qu'a remplacée la mosquée actuelle était, au contraire, au sud. Là était une triple porte, devant laquelle s'étendait un atrium qu'entourait une double rangée de colonnes. L'emplacement de ce portique est maintenant occupé par un bazar et par des maisons particulières.

Il y a une cinquantaine d'années, on a découvert, près de la porte orientale de la grande cour de la mosquée, une inscription grecque gravée sur une belle pierre, et dont le sens était le suivant : « Cette église de Saint-Jean-Baptiste a été restaurée par Arcadius, fils de Théodose. » Arcadius, comme on le sait, monta sur le trône l'an 395 de notre ère. Ce fut lui qui appropria au culte chrétien, après l'avoir réparé, le temple païen, consacré d'abord à Rimmon, puis à Jupiter, dont il est question en ce moment. Une fois devenu basilique chrétienne, sous le vocable du saint Précurseur, cet édifice demeura pendant plusieurs siècles la cathédrale de Damas. Lors de la prise de la ville par les musulmans, il fut convenu entre les vainqueurs et les vaincus que cette église serait divisée en deux moitiés, dont l'une, la partie occidentale, resterait au pouvoir des chrétiens, qui auraient le droit d'y célébrer les cérémonies de leur culte, et l'autre, la partie orientale, appartiendrait aux musulmans. Cet état de choses ne dura pas longtemps, et bientôt la basilique entière fut réclamée par ces derniers. Les autels et les oratoires que les chrétiens y possédaient encore furent démolis, et il ne subsista plus rien de tout ce qui rappelait la religion du Christ; le sanctuaire seul

de saint Jean-Baptiste et de saint Zacharie fut respecté. Le khalife Oualid Ier, l'an 705, commença



Mosquée de l'hospice du sultan Sélim.

aussitôt de grands travaux de reconstruction et de réparation, et fit décorer l'intérieur de cette mosquée avec une extrême magnificence.

« De quelque côté qu'on regarde cet édifice, dit Ibn Batouta, il ressemble à un aigle ayant ses deux ailes déployées et dont la coupole est la tête; il domine tous les autres monuments de la ville. » Quand il fut achevé, le khalife put dire aux habitants de Damas : « Vous avez déjà quatre merveilles de plus que le reste du monde : l'air, l'eau, vos jardins et vos fruits; moi, je vous en donne une cinquième, cette grande mosquée. »

A ce même khalife Oualid remonte l'un des trois minarets de la mosquée, appelé *Mâdinet el-Arous* (le minaret de la Fiancée). Il s'élève vers le centre de la partie septentrionale de la cour. Les deux autres sont d'époque postérieure : l'un est le *Mâdinet el-Rharbieh* (le minaret de l'Occident), qui en a remplacé un autre plus ancien, brûlé sous Tamerlan; l'autre est le *Mâdinet-Aïssa* (le minaret de Jésus), qui fait face à l'orient au précédent et qui est le plus élevé des trois. Sa hauteur est de soixante-seize mètres. Selon une tradition musulmane, quand Jésus viendra juger le monde, il descendra d'abord vers ce minaret, puis entrant dans la mosquée, il y convoquera les hommes de toutes les religions et de tous les rites. Montons sur ce dernier minaret avec le cawas et le gardien qui nous accompagnent. Du sommet, en effet, de la galerie aérienne d'où le muezzin, à certaines heures déterminées, fait retentir dans les airs, comme une cloche vivante, ses appels à la prière, on embrasse, d'un coup d'œil d'ensemble, la cité tout entière et ses vastes faubourgs avec les coupoles et les minarets de ses mosquées qui resplendissent aux rayons du soleil; on plonge aussi sur d'innombrables terrasses, où, quand la chaleur et le jour baissent, les habitants aiment à aller respirer la fraîcheur du soir. Les jardins qui enserrent la ville de plusieurs côtés lui font une riante ceinture; on y voit circuler et serpenter en tous sens les canaux du Barada qui y entretiennent une végétation luxuriante. Du sein de ces vergers émergent des kiosques, des maisons de plaisance et des villages qui sont comme perdus dans un océan de verdure. Que si l'on porte ses yeux plus avant, pour sortir de cette espèce d'oasis, on aperçoit les flancs dénudés de plusieurs des contre-forts de l'Anti-Liban; à l'ouest se dresse à l'horizon la masse imposante du Djebel ech-Cheikh, avec ses trois cimes que les neiges argentent presque toute l'année; à l'est, on distingue les lacs où va mourir le Barada, qui semble n'abandonner qu'à regret et après mille détours les jardins enchantés auxquels il donne la fécondité et la vie; au sud enfin, le regard se perd dans les contrées, actuellement peu peuplées et mal cultivées, qui composaient jadis la Trachonitide et l'Iturée.

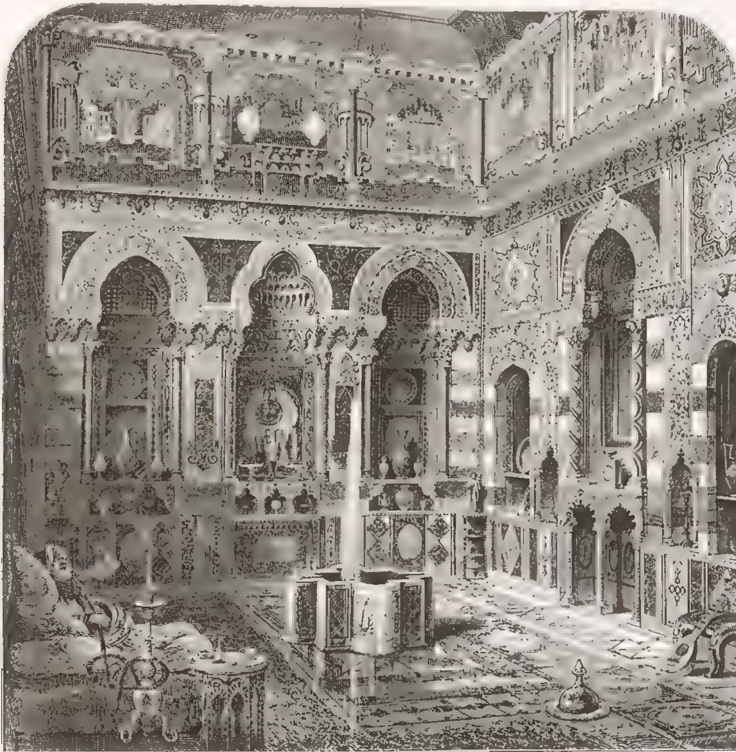
En dehors, mais tout près de la grande mosquée, est le célèbre tombeau de Saladin, qui avoisine celui de Melek ed-Dhaher-Bibars. Ils sont renfermés l'un et l'autre dans des édifices dallés en marbre et ornés de mosaïques, d'inscriptions et d'arabesques.

Parmi les autres mosquées, il faut signaler la mosquée dite Sabounieh et celle qu'on appelle Senanieh, parce qu'elle fut construite par Senan-Pacha, gouverneur de Damas en 1581. L'extérieur de celle-ci est malheureusement masqué en partie par d'ignobles masures, mais au dedans on admire de belles colonnes empruntées à des monuments antiques. Son minaret est décoré de jolies faïences vernissées.

Le *Tekieh* ou hôpital, fondé par Sélim Ier en 1516, et situé à l'entrée de la ville vers l'ouest, mérite également d'être visité, à cause des colonnes qui soutiennent les galeries de sa grande cour ou qui ornent sa mosquée, dont le dôme gracieux est flanqué de deux minarets élancés. Il est inutile d'ajouter que ces colonnes proviennent presque toutes d'édifices plus anciens; les unes sont en marbre, les autres en granit, d'autres aussi en porphyre. Cet hôpital sert ordinairement d'asile aux pèlerins musulmans qui continuent à se réunir chaque année par milliers à Damas, pour de là gagner, en une nombreuse caravane, la cité sainte de la Mecque.

Le passage de tant de pèlerins qui vont retremper leur foi religieuse au berceau même de l'islamisme contribue singulièrement à entretenir parmi les Damasquins le fanatisme qui les distingue.

Les bazars de Damas, si vantés, n'offrent absolument rien de remarquable comme construction, à l'exception du *Khan-Asad*, vaste entrepôt de marchandises dont la belle porte d'entrée est finement sculptée et dont l'intérieur est éclairé par neuf coupoles élégantes, reposant sur de puissants piliers.



Salon de réception dans l'une des riches maisons de Damas.
Au centre, partie plus basse et pavée en marbre, avec une fontaine jaillissante.

Disséminés dans plusieurs quartiers, ces bazars forment une longue suite d'échoppes, et chacun d'eux, comme cela se pratique, du reste, dans presque tout l'Orient, est affecté à un genre particulier de commerce et d'industrie. Ainsi, il y a le bazar des armuriers, des orfèvres, des selliers, des cordonniers, des fabricants de coffres ou autres petits meubles en bois de cyprès incrustés de nacre, des vendeurs de toutes sortes de comestibles. Plusieurs de ces bazars sont curieux à examiner, parce qu'on y saisit sur le fait la méthode souvent primitive des artisans et en même temps l'habileté singulière de beaucoup d'entre eux. En outre, comme une foule confuse et bigarrée s'y presse sans cesse, avec des types, des costumes et des langages bien différents, c'est pour l'observateur attentif

un nouveau sujet d'étude qui ne manque pas d'intérêt. Le marché aux chevaux est surtout très-animé à certains jours, et l'on peut y admirer parfois de superbes bêtes amenées du désert par des Bédouins et qui, par la beauté de leurs formes, la fierté de leur allure et le souffle généreux qui les enflamme, semblent la vivante image du cheval de Job.

En terminant, ajoutons un mot sur le quartier juif et sur le quartier chrétien. Les juifs sont environ au nombre de 6,000 à Damas. Ils occupent, vers le sud-est de la cité, plusieurs rues très-peuplées, où ils ont des synagogues et des écoles. Quelques-uns sont parvenus à une très-grande fortune et sont de riches banquiers, dont les maisons, sous les dehors d'une indigence affectée, surabondent intérieurement de meubles, de tapis, de coussins, de lustres, de parfums et de fleurs, auxquels il faut joindre une ou plusieurs fontaines jaillissantes retombant en pluie légère sur des bouquets d'arbres odorants.

Les chrétiens atteignent le chiffre de 10,000, tant Grecs schismatiques que Grecs-unis, Syriens, Arméniens et Latins. Leur quartier forme presque toute la partie orientale de la ville. Entièrement détruit en 1860, il est actuellement à peu près reconstruit, avec ses différentes églises qui se sont relevées de leurs ruines.

L'hôpital français continue, comme par le passé, à être le refuge de toutes les misères. Chaque jour, il est assiégé par une foule d'habitants de la ville et aussi de tous les villages voisins, Druses, Métualis, Kurdes, Arabes, Bédouins, qui viennent y chercher des soins, des remèdes ou des conseils gratuits. Pendant tout le cours de l'épidémie cholérique qui, en 1875, a sévi si malheureusement à Damas, où plus de dix mille victimes ont succombé au fléau, nos Sœurs de charité, secondées par nos Lazaristes et leur digne directeur, M. l'abbé Najean, ont, nuit et jour, vaillamment fait leur devoir en prodiguant leur dévouement à tous les malades indistinctement. Elles ont ainsi honoré non-seulement le nom chrétien, mais encore celui de la France, en ne se vengeant que par des bienfaits des persécutions et des outrages qu'elles avaient essuyés il y a peu d'années. A leur établissement est adjointe une école de jeunes filles fréquentée par deux cent cinquante enfants de toutes religions. Elles tiennent aussi un ouvroir très-suivi.

Plusieurs écoles de garçons sont dirigées par les Lazaristes, par les Franciscains, par les Grecs, par les Arméniens et par les Syriens.

Les Grecs-unis, à eux seuls, sont au moins 6,000. Ils ont une cathédrale assez élégante et à trois nefs, sous le vocable de sainte Marie. Elle a été rebâtie sur les débris de l'ancienne, qui, pendant les massacres de 1860, avait été le théâtre de scènes de carnage abominables.

J'oubliais de dire que la maison d'Ananie, de ce pieux disciple du Christ qui a instruit et baptisé saint Paul, est encore consacrée maintenant par la vénération publique.

Comme le sol tout alentour s'est exhaussé, par suite de démolitions et de reconstructions successives, elle est aujourd'hui très en contre-bas par rapport au niveau de la rue où elle se trouve, et l'on y descend par un escalier d'une quinzaine de marches. Convertie depuis longtemps en chapelle, elle appartient aux chrétiens. La maison de Jude, au contraire, située dans la rue Droite et en dehors du quartier chrétien, a été transformée en oratoire musulman.

J'achève cette courte description de Damas par la mention de ces deux sanctuaires, auxquels le nom de saint Paul est resté attaché. Aux yeux du chrétien, en effet, la mémoire de ce grand apôtre éclipse toutes les autres dans cette ville, où tant d'hommes célèbres néanmoins ont passé; et de même que, lorsqu'il y arrive, c'est l'un des premiers souvenirs qui se présentent à son esprit, de même, lorsqu'il la quitte, c'est aussi l'un des derniers qu'il aime à saluer en s'en allant.

PALMYRE

Pendant mon court séjour à Damas, un très-vif désir d'aller saluer dans le désert la grande ombre de Palmyre, si belle et si majestueuse encore dans sa tombe et dans sa solitude, me faisait sans cesse tourner les yeux vers la région où elle est ensevelie; mais, comme la Palmyrène n'était pas comprise



Bédouin dans le désert.

dans le cadre des investigations qui m'avait été tracé, j'ai dû m'abstenir d'y porter mes pas, remettant ce voyage à une époque ultérieure. Depuis lors, malheureusement, il m'a été impossible de l'accomplir. Ce que je vais donc dire de la célèbre ville de Zénobie ne sera qu'un très-rapide résumé de ce que d'autres en ont dit avant moi, et par conscience littéraire j'en préviens le lecteur, qui n'a reçu jusqu'à présent de ma part que des renseignements directs et des appréciations personnelles. Il me saura peut-être gré, néanmoins, avant que je le transporte à Baalbek dont j'ai vu les merveilles,

que, dans un ouvrage consacré à rappeler tous les principaux souvenirs de la Bible, je lui donne également quelques détails sur l'une des plus remarquables cités du monde, qui se glorifie d'avoir eu pour fondateur Salomon.

L'excursion de Damas à Palmyre demande une quarantaine d'heures de marche, au pas lent et régulier d'un chameau; par conséquent, la distance qui sépare ces deux villes peut être évaluée à cent soixante ou cent soixante-dix kilomètres, au plus, un chameau chargé ne parcourant guère au delà de quatre kilomètres à l'heure. Avec des chevaux on irait naturellement plus vite; mais des chevaux auraient beaucoup à souffrir pendant la seconde moitié du voyage, où l'eau manque complétement. Comme on a à traverser un pays inhospitalier, il est indispensable de se munir d'une petite escorte, soit de Bédouins, soit de soldats; autrement on s'exposerait à être dévalisé, chemin faisant, par les bandes errantes d'écumeurs du désert que l'on pourrait rencontrer sur sa route. Le plus simple et le plus sûr en même temps est de s'aboucher préalablement avec l'un des cheikhs de la tribu des Anazeh, l'une des plus puissantes parmi celles qui couvrent la vaste contrée qui s'étend des frontières de la Syrie jusqu'aux bords de l'Euphrate, et, moyennant un prix débattu réciproquement, le cheikh avec lequel on signe un traité s'engage à vous conduire à Palmyre et à vous ramener sain et sauf à votre point de départ ou à tel autre que vous lui aurez indiqué : il a intérêt lui-même à ne pas manquer à sa parole; autrement, il découragerait tous les voyageurs futurs et perdrait le bénéfice qu'il attend d'eux.

Au sortir de Damas, on suit d'abord la direction du nord-est à travers des vergers et des plantations d'oliviers; puis, après avoir dépassé les villages d'*Harista* et de *Douma,* en longeant à sa gauche quelques-uns des contre-forts de l'Anti-Liban, on franchit dans une gorge les flancs inférieurs du *Djebel-Tinieh.*

Au delà, une grande plaine bordée au nord par une chaîne de hauteurs grisâtres se déroule devant les regards. Elle est cultivée, au moins en partie.

Au bout de six heures de marche, à partir de Damas, on arrive à *Kouteifeh,* village de quatre cents habitants. Il possède un vaste khan et une mosquée, dus l'un et l'autre à Senan-Pacha et construits, il y a trois siècles, par cet ancien gouverneur de Damas, pour servir à l'usage des caravanes qui se rendent de cette dernière ville à Alep par la route d'Homs, l'antique Emessa, et de Hamah, jadis Epiphania.

Quarante-cinq minutes plus loin, on rencontre *Mouaddamieh,* assez grand village près duquel on observe, de distance en distance, les ouvertures d'un ancien aqueduc souterrain.

Djeroud, qui est le terme de la première étape, est à huit heures trente minutes de Damas. Ce village important a succédé à la ville de *Géroda,* mentionnée dans l'Itinéraire d'Antonin. Chef-lieu d'une petite province, il est administré par un agha qui a sous ses ordres une troupe de cavaliers destinés à tenir en respect les Bédouins qui campent alentour, ou qui quelquefois viennent de fort loin piller les champs et enlever les bestiaux des habitants. Ceux-ci sont actifs et industrieux, et souvent en lutte avec les tribus nomades qui les environnent.

Au delà, et à une heure de Djeroud, est le petit village d'Atny. On commence alors à cheminer dans un morne désert, où aucun arbre, aucune touffe de broussailles même ne repose la vue au milieu d'une longue et large vallée que bordent à droite et à gauche deux chaînes parallèles de collines. On atteint ainsi, après une marche fatigante qui dure au moins dix heures et qui, à l'époque des grandes chaleurs, est très-pénible, la seconde étape de *Kariataïn.*

Près de ce village considérable, habité à la fois par des musulmans et par des chrétiens appartenant à l'Église jacobite, coulent des sources intarissables dont les eaux distribuées de tous côtés par divers

canaux et de nombreux conduits, ont permis à l'homme de créer en cet endroit une véritable oasis.

Kariataïn doit son nom (les deux villes) aux deux quartiers qui le composent. Les maisons en sont grossièrement bâties; mais parmi les matériaux avec lesquels elles ont été construites, on remarque des fragments de belles pierres de taille évidemment antiques. Çà et là aussi, gisent sur le sol des tronçons de colonnes, restes, sans doute, de quelque ancien temple qui, à l'époque chrétienne, aura été transformé en église.



Une rue étroite a Damas. — Les maisons des deux côtés de la rue se touchent presque par leurs balcons supérieurs.

On reconnaît généralement dans Kariataïn la ville épiscopale de *Coradaea,* qui dépendait de la province de Damas. Le docte Porter, remontant à des temps beaucoup plus reculés, propose également, et non sans quelque raison, à cause des sources qui abondent en ce lieu, d'y voir l'antique cité de *Hazar-Enan* (la ville des Sources), signalée dans le Livre des Nombres (ch. xxxiv, ℣ 9 et 10) et dans les Prophéties d'Ézéchiel (ch. xlvii, ℣ 19, et xlviii, ℣ 1), comme étant située sur les frontières du territoire de Damas, vers l'est.

Vingt grandes heures de marche séparent encore le voyageur du but où il tend et qui l'attire. Comme il ne doit plus trouver d'eau le long de sa route, il ne faut pas qu'il manque de s'en pourvoir avant de quitter Kariataïn.

La direction générale qu'il a suivie jusque-là a été celle du nord-est, puis de l'est-nord-est; elle devient maintenant directement celle de l'est. Il continue à s'avancer dans la même vallée dont rien ne rompt la triste monotonie et où le sol, faute d'humidité, est rebelle à toute culture.

A huit heures de Kariataïn, une sorte de tour solitaire, à moitié démolie, l'invite à y passer sa troisième nuit. A quelques centaines de pas de cette ruine, est un bassin circulaire qui, malheureusement, est à sec depuis longtemps, l'aqueduc

qui lui amenait les eaux d'une source située dans les montagnes du sud étant en partie détruit.

Le quatrième jour enfin se lève, jour tant désiré, qui sera sa quatrième et dernière étape. Il lui reste, à la vérité, douze mortelles heures de marche encore à subir dans la même solitude et sous les rayons du même soleil dont aucune ombre ne peut le garantir; mais il sait que, vers le soir, il verra l'astre qui le dévore illuminer et dorer de ses feux mourants les grandes ruines de Palmyre, et qu'il pourra contempler de près les gigantesques débris de cette ville fameuse. Il n'en faut pas davantage pour charmer les ennuis et les fatigues de la route.



Tombes ruinées, en forme de tours, dans l'Oued el-Kobour, à l'entrée de Palmyre.

Le soleil commence à incliner à l'horizon lorsqu'il observe que les montagnes qui bordent la vallée vers le sud se rapprochent tout à coup de celles qui la longent vers le nord et ne laissent entre ces deux chaînes qu'une ouverture assez étroite, à l'entrée de laquelle, à droite et à gauche, il aperçoit des espèces de tours, les unes encore debout, les autres renversées, et qui ne sont autre chose que d'anciens monuments funéraires; puis, sur un pic isolé à sa gauche, se dresse un château arabe, et bientôt après Palmyre tout entière est devant lui avec ses immenses lignes de colonnes s'élevant encore majestueusement dans les airs, ou gisantes à terre, brisées et disloquées, avec ses nombreux édifices, soit sacrés, soit profanes, avec ses arcs de triomphe et ses portiques à moitié ou aux trois quarts écroulés, et surtout avec son

incomparable temple du Soleil, l'une des ruines les plus grandioses que nous ait léguées l'antiquité. Autour de cette accumulation prodigieuse de monuments plus ou moins détruits, mais dont les débris attestent une splendeur et une magnificence inouïes, s'arrondit avec de nombreux redans une enceinte flanquée de tours carrées; une partie de cette muraille émerge encore de plusieurs mètres au-dessus du sol, mais ailleurs, surtout du côté du sud, elle est détruite ou ensevelie sous des décombres. Au delà de cette enceinte, au nord-ouest et au sud-ouest principalement, s'étendent de vastes nécropoles; à l'est, derrière le temple du Soleil, quelques palmiers dans des jardins continuent à justifier le nom de Palmyre donné depuis tant de siècles à cette cité. Comme cadre à ce tableau, de hautes collines, nues et sauvages, ou l'immensité du désert. Quel panorama fait pour dédommager amplement le voyageur de ses peines et de ses fatigues, et pour plonger son âme dans une sorte de ravissement sublime qui l'absorbe et la subjugue tout entière! C'est comme une évocation magique et une apparition soudaine de tout ce que l'art a produit de plus imposant, de plus colossal et aussi de plus orné au milieu d'une solitude désolée. Tous ceux qui ont pu contempler ce spectacle en ont été d'autant plus émerveillés, qu'ils avaient traversé pour en jouir une région que la nature semble avoir traitée en marâtre, en lui refusant l'eau, ce bienfait par excellence des contrées bénies du ciel. De tous côtés autour de Palmyre l'eau manque, et alors c'est la stérilité et la mort; à Palmyre, l'eau reparaît, et grâce à elle, il y a eu jadis surabondance de vie de la part de l'homme dans la manifestation éclatante de sa puissance et de son génie.

Nous allons donner tout à l'heure quelques détails sur plusieurs des plus étonnants spécimens et des débris les plus remarquables de l'architecture palmyrénienne; mais auparavant jetons un regard en arrière et interrogeons l'histoire sur l'origine et sur les destinées de la grande ville qui est là morte sous nos yeux.

La Bible nous apprend que Salomon fonda Palmyre dans le désert (*Rois*, l. III, ch. IX, ℣ 17-18) : « *Et Baalath ædificavit, et Palmiram in terra solitudinis.* »

Dans le texte hébreu, le nom de cette ville est *Thamar*, mot qui signifie *palme* en arabe comme en hébreu.

L'auteur des Paralipomènes, en reproduisant le même fait, s'exprime ainsi (l. II, ch. VIII) :

« 3. *Abiit quoque* (Salomon) *in Emath Suba, et obtinuit eam.*

« 4. *Et ædificavit Palmiram in deserto, et alias civitates munitissimas ædificavit in Emath.* »

Dans le texte hébreu, il y a ici Thadmor (ville des palmes), dénomination qui s'est perpétuée fidèlement dans celle de Thadmour que les Arabes donnent encore aujourd'hui à la même localité.

Nous lisons également à ce sujet dans Josèphe (*Antiquités judaïques*, l. VIII, ch. VI, § 1) :

« Salomon, pénétrant dans le désert situé au-dessus de la Syrie, y fonda une très-grande ville, éloignée de deux jours de marche de la Syrie supérieure, d'un seul de l'Euphrate et de six de la grande Babylone. La raison pour laquelle cette ville fût bâtie si loin de toutes les autres parties habitées de la Syrie, c'est qu'au-dessous d'elle il n'y a point d'eau, et que sur son seul emplacement on a trouvé des sources et des puits. Salomon construisit donc cette cité, l'entoura de puissantes murailles et l'appela Thadamora; tel est le nom qu'elle porte encore parmi les Syriens; les Grecs l'appellent Palmyra. »

On a inféré, et avec raison, de ces passages de la Bible et de Josèphe, que Salomon a été le premier fondateur de cette ville; mais on est en droit également d'en conclure qu'avant d'être agrandie, embellie et entourée de murailles par ce monarque, cette localité avait déjà, à cause de ses deux sources, une certaine importance. Les palmiers, en effet, que Salomon y trouva et qui lui firent dési-

gner la ville qu'il fondait sous le nom de Thamar ou de Thadmor, ne sont d'ordinaire l'arbre que des pays habités, et il est probable qu'avant cette époque, des sources aussi précieuses dans le désert n'avaient pas dû être négligées par les anciens habitants de la contrée; sans doute les caravanes qui, bien avant Salomon, traversaient la Mésopotamie pour se rendre en Syrie, avaient déjà dû établir dans ce lieu un comptoir de commerce, un point tout naturel de halte et de ravitaillement.

Quoi qu'il en soit, la tradition relative à la fondation de Palmyre par Salomon, comme cité de premier ordre et entourée de murailles, et non plus seulement comme simple station de passage, est à la fois consignée dans la Bible et dans Josèphe, et elle s'est transmise jusqu'à nos jours à travers les siècles, parmi les Juifs et les Arabes. Ce prince, en créant cette grande ville, avait eu pour but d'attirer dans ses États les caravanes et les richesses de l'Inde, en mettant la Palestine et la Syrie en communication plus facile avec Babylone, les rives de l'Euphrate et le golfe Persique.

Chose singulière, une obscurité complète qui dure un millier d'années enveloppe ensuite l'histoire de la Thadmor salomonienne, la Palmyra des Grecs et des Romains, et il faut traverser de longs siècles pour voir reparaître dans les écrivains de l'antiquité le nom de cette ville. Nous apprenons ainsi par un passage d'Appien (*Histoire des guerres civiles de la République romaine,* l. V, ch. IX) que Marc-Antoine envoya sa cavalerie pour piller Palmyre, dont les habitants s'étaient réfugiés avec leurs richesses dans une très-forte position sur les bords de l'Euphrate.

A l'époque de Pline l'Ancien, elle avait une grande importance, dit cet auteur (*Histoire naturelle,* l. V, ch. XXI), grâce à sa position isolée, à la fertilité de son sol, aux sources qui arrosaient ses champs, que les sables environnaient de toutes parts, et à l'habileté avec laquelle elle avait su se maintenir indépendante, et conserver une situation mixte et respectée entre deux grands empires rivaux, celui des Parthes et celui des Romains.

Tombée au pouvoir de ces derniers, dans le second siècle de notre ère, elle fut ornée par l'empereur Hadrien, vers l'an 130 après Jésus-Christ, de superbes monuments, et prit le nom d'Hadrianopolis, comme on peut l'inférer d'un passage d'Étienne de Byzance. Elle se gouvernait néanmoins suivant ses propres lois, et les inscriptions gravées sur plusieurs de ses édifices publics prouvent qu'ils avaient été construits à la fois par le sénat et par le peuple.

Au commencement du troisième siècle, elle devint une colonie romaine sous Caracalla. Elle était alors dans toute sa magnificence, et son commerce avec l'Inde, dont elle était l'une des principales voies et l'un des plus grands entrepôts, en avait fait l'une des plus riches et des plus splendides cités du monde ancien. Ses citoyens, actifs et entreprenants, s'efforçaient à l'envi d'accroître sa prospérité; ils étaient, du reste, récompensés dignement de leurs services et de leurs bienfaits par les statues qu'on leur érigeait, et qui frappaient partout les regards sur les places publiques et le long des portiques ornés de colonnes qui sillonnaient la ville.

Lorsque l'empereur Valérien fut pris par les Perses, Odainath, qui était l'un des personnages les plus importants de Palmyre, vengea la majesté de Rome humiliée dans son souverain, marcha contre les Perses, conquit la Mésopotamie et défit Sapor sous les murs de Ctésiphon (260 après Jésus-Christ). En retour d'un pareil service, Odainath fut investi de la dignité royale par un décret du sénat romain; mais il ne jouit pas longtemps de ce nouveau titre et de ce nouvel honneur, ayant été assassiné en 267 à Emessa, avec son fils aîné Hérode, par l'un de ses neveux, nommé Mæonius. Il laissa le trône à Zénobie, sa digne épouse et sa veuve à jamais illustre. Depuis ce moment, les deux noms de Zénobie et de Palmyre s'associent si étroitement dans l'histoire, qu'on ne peut plus les séparer. La vertu, le courage, la clémence et aussi la grande culture intellectuelle de cette femme extraordinaire ont été

rarement égalés. Elle parlait facilement plusieurs langues. Elle avait appelé à sa cour le célèbre Longin, dont elle avait fait son principal conseiller et avec lequel elle aimait à lire Homère et Platon, et à se pénétrer de leur sublime génie. Pendant toute la minorité de son fils Vahballath Athénodore, elle administra ainsi sagement ses États, régente de nom, souveraine de fait; mais bientôt le désir d'agrandir son royaume la poussa à conquérir l'Égypte, qui, en 269, fut envahie et subjuguée



Ruines d'un mausolée, près de l'extrémité nord-ouest de la grande colonnade, à Palmyre.
Dans l'intérieur, beau sarcophage richement décoré.

par l'un de ses généraux, nommé Septimius Zabda. A la mort de Vahballath, en 271, elle continua à régner au nom de Herennianus et de Timolaüs, deux autres de ses fils, alors fort jeunes. Dans cette même année, à l'instigation, dit-on, de Longin, elle conçut des projets plus vastes, et aspirant à devenir la véritable reine de l'Orient, elle osa secouer le joug des Romains et écrivit à l'empereur Aurélien une lettre pleine de fierté, dans laquelle elle se déclarait indépendante. Aurélien s'empressa aussitôt de marcher contre elle, et, pendant que l'un de ses lieutenants lui enlevait l'Égypte par la défaite de Zabda, il s'avançait lui-même avec une puissante armée à travers l'Asie Mineure,

et, pénétrant en Syrie, il remportait coup sur coup deux victoires éclatantes auprès d'Antioche et d'Emessa sur Zenobius et Septimius Zabbaï, autres généraux de Zénobie. Celle-ci, qui avait assisté à ces deux batailles, se réfugia après ce second échec dans sa capitale. Aurélien l'y suivit, per-



Arc de triomphe, a Palmyre.
Situé à trois cent cinquante pas de l'angle nord-ouest du temple du Soleil, il formait la triple entrée de la grande colonnade

pétuellement harcelé par des troupes de Bédouins, et il commença immédiatement le siége de la ville. Zénobie se défendit d'abord avec beaucoup de courage; mais ensuite, à l'arrivée de Probus, le même général qui fut plus tard empereur, et qui, vainqueur de Zabda, accourait d'Égypte avec de puissants renforts, elle résolut d'échapper aux Romains par la fuite, et, montée sur l'un de ses plus légers dromadaires, elle avait déjà atteint les bords de l'Euphrate, lorsque des cavaliers agiles, lancés

à sa poursuite, parvinrent à s'emparer d'elle et la ramenèrent aux pieds de l'empereur. La ville ne tarda pas alors à se rendre et fut traitée avec douceur.

Aurélien se retira bientôt avec sa royale captive, qu'il réservait pour son triomphe, et laissa à Palmyre une garnison de six cents archers. Le retour de l'empereur à Rome fut accompagné d'une pompe extraordinaire. Une foule de captifs appartenant à toutes les nations qu'il avait subjuguées marchaient devant lui; mais parmi eux on remarquait principalement Zénobie. Belle et imposante encore dans son humiliation et dans son malheur, elle attirait et captivait tous les regards par la noblesse de son maintien. Rien n'avait été oublié néanmoins pour insulter davantage à sa splendeur passée et à son infortune présente. Le cou entouré d'une chaîne d'or, elle succombait sous le poids de ses propres joyaux, dont on l'avait accablée, et elle précédait à pied le char triomphal d'Aurélien, que traînaient quatre éléphants.



GRANDE COLONNADE A PALMYRE, VUE DE L'ARC DE TRIOMPHE.

La garnison établie à Palmyre par cet empereur fut bientôt massacrée dans une révolte des habitants. Aurélien, en apprenant cette nouvelle, se hâta de revenir plein de fureur, et noya la ville dans des flots de sang : des milliers même de femmes, de vieillards et d'enfants furent égorgés sans pitié. Tout fut pillé et saccagé. Palmyre ne se releva jamais d'une pareille catastrophe. Cependant Aurélien lui-même, quelque temps après, essaya de réparer les ruines qu'il avait faites et ordonna de restaurer le grand temple du Soleil.

Vingt années plus tard, sous le règne de Dioclétien, les murs de la cité furent rebâtis. Devenue le siége d'un évêché, Palmyre vit alors sans doute convertir en églises chrétiennes plusieurs de ses temples. Justinien, dans la suite, reconstruisit son enceinte, comme nous l'apprend Procope, et il est à présumer qu'il en amoindrit à dessein le circuit, qui paraît avoir été auparavant beaucoup plus con-

sidérable. La ville, en effet, avait à cette époque singulièrement perdu de son importance première, et pour mieux la défendre, il fallait restreindre le périmètre de ses murs.

Une fois tombée au pouvoir des musulmans, elle déclina de plus en plus. Sa population toutefois se maintint encore à un chiffre relativement assez élevé; car, en 1172, Benjamin de Tudèle y trouva une colonie juive qu'il estime à quatre mille âmes, et qui, d'après une tradition, était le reste des anciens colons juifs que Salomon avait, dit-on, transplantés dans cette ville, quand il la fonda. Aujourd'hui cette colonie juive a complétement disparu, et le nombre des habitants d'une cité jadis si florissante et si populeuse se réduit à quelques centaines de pauvres Arabes, vivant dans d'humbles cabanes qu'ils se sont construites le long des portiques du grand temple du Soleil. Héritiers des plus riches commerçants du monde antique, dont les maisons étaient des palais, et dont les monuments publics étalaient une grandeur et un éclat incomparables, ils végètent misérablement au milieu des merveilleux débris qui les entourent, et vivent du produit de quelques jardins qu'ils cultivent près de leur village.

Pendant très-longtemps, les ruines de Palmyre restèrent comme perdues dans la solitude qui les environnait de toutes parts, et aucun voyageur européen ne venait les visiter. A peine même les nations de l'Occident en soupçonnaient-elles l'existence. Les Bédouins seuls de la Syrie et de la Mésopotamie en connaissaient et en vantaient la beauté. Enfin, dans la dernière partie du dix-septième siècle, des négociants anglais d'Alep résolurent de s'assurer par eux-mêmes de la véracité de ces récits étranges qu'ils prenaient d'abord pour des fables enfantées à plaisir par l'imagination arabe. En 1678 donc, ils essayèrent de gagner l'ancienne capitale du désert; mais ils furent dévalisés en route et obligés de revenir sur leurs pas. En 1691, ils recommencèrent leur tentative et furent alors assez heureux pour atteindre leur but. La relation de leur voyage a été publiée, en 1695, par Halifax dans les *Philosophical Transactions of London.*

En 1751, un autre Anglais, Robert Wood, visita et dessina ces mêmes ruines, de concert avec son compagnon de voyage Dawkins, et publia en 1753 ses remarquables dessins dans un splendide ouvrage in-folio, intitulé : *the Ruins of Palmyra.* Il joignit en outre à sa description architecturale la copie de treize inscriptions en langue palmyrénienne. Depuis lors, Palmyre a vu successivement arriver un assez grand nombre de voyageurs de toutes nations, venus, les uns pour admirer les restes de ses monuments en simples touristes, les autres pour les étudier aussi en savants. Parmi ceux-ci, je signalerai surtout M. Waddington et M. le comte de Vogüé. Nous devons au premier le texte et le commentaire très-érudit de plusieurs centaines de textes grecs inédits recueillis par lui dans l'Asie centrale et notamment à Palmyre, et au second la traduction et le commentaire de cent quarante-six inscriptions palmyréniennes du plus haut intérêt, copiées, soit par lui-même en 1853, soit par M. Waddington en 1861, et les principales estampées, en 1864, par M. le lieutenant de vaisseau Vignes, qui a rapporté en même temps de son exploration trente-cinq belles photographies et une série d'observations astronomiques qui changent de près d'un degré la position occupée par Palmyre sur nos cartes.

Dans le grand ouvrage publié par M. de Vogüé, en 1869, sous le titre de *Syrie centrale et Inscriptions sémitiques,* ce docte orientaliste divise en quatre catégories différentes les inscriptions palmyréniennes sur lesquelles il appelle l'attention du monde savant.

1° Inscriptions honorifiques : elles sont gravées sur les colonnes corinthiennes qui forment ces remarquables avenues le long des rues principales, ou qui ornent les cours et les portiques des temples. La plupart de ces colonnes portent, engagées dans leur fût, des consoles saillantes, petits piédestaux sur lesquels

il y avait autrefois des statues ou des bustes ; l'inscription avait pour but d'indiquer le nom et les services du personnage qui avait mérité que son portrait fût ainsi exposé aux regards de ses concitoyens.



PALMYRE, VUE DE LA GRANDE COLONNADE. — À l'extrémité occidentale de cette colonnade est un superbe mausolée dont on aperçoit le portique soutenu sur six colonnes monolithes. Château arabe sur la hauteur.

2° Inscriptions funéraires : elles sont gravées sur les magnifiques tombeaux qui entouraient la ville antique de divers côtés.

3° Inscriptions religieuses gravées, presque sans exception, sur de petits autels votifs que les musulmans ont utilisés pour la décoration de leur cimetière ou pour indiquer la place de leurs tombes.

4° Légendes gravées sur de petites tessères ou autres objets en terre cuite trouvés au milieu des ruines.

La langue de ces inscriptions, comme le fait observer M. de Vogüé, est la langue araméenne, que des nuances séparent seules du syriaque moderne. Quant à l'écriture, elle est spéciale à Palmyre; mais elle appartient, comme la langue, à la famille araméenne, et elle offre la plus grande analogie avec l'écriture hébraïque dite carrée. Ces inscriptions permettent également de constater dans la Palmyrène, à côté de l'alphabet officiel et monumental, l'existence d'un alphabet vulgaire, dont les formes de plus en plus cursives ont préparé, suivant la remarque judicieuse de M. de Vogüé, la formation des alphabets modernes de la Syrie et de l'Arabie. Enfin, comme beaucoup de ces inscriptions sont accompagnées d'une traduction grecque, sans doute contemporaine, les transcriptions de noms propres donnent des renseignements très-précieux sur la prononciation locale.

Il me reste maintenant à décrire sommairement les principales ruines que l'on remarque à Palmyre.

J'ai déjà signalé plus haut l'existence de nombreuses tours funéraires, situées à l'entrée et le long de l'étroite vallée qui, du côté de l'ouest, précède l'emplacement de la ville et qui, à cause de ces mausolées, a reçu le nom de *Oued el-Kobour* (vallée des Tombeaux). C'était l'un des cimetières de la ville antique, qui en comptait plusieurs autres. Quelques-unes de ces tours, de forme carrée, sont encore debout. L'une des plus belles et des plus ornées mesure environ neuf mètres de large sur chaque face et vingt-six de haut. Elle est divisée en quatre étages. La porte d'entrée est surmontée d'un élégant fronton au-dessus duquel on lit sur une plaquette, en palmyrénien et en grec, les noms des fondateurs de ce monument. L'intérieur en est décoré avec une grande richesse. Il renferme à chaque étage une magnifique chambre funéraire contenant beaucoup de niches à cercueils; des bustes, malheureusement dégradés par les Arabes, représentent les traits, et des inscriptions révèlent les noms des différents personnages qui y furent ensevelis, embaumés sans doute, à la manière égyptienne, comme semblent le prouver les restes qu'on y a trouvés. Une centaine, au moins, de tours semblables s'élèvent dans la même vallée. Beaucoup n'offrent plus que des monceaux de décombres.

Le château arabe dont j'ai également parlé comme défendant ce passage est assis sur une haute colline. Peut-être a-t-il succédé à un autre plus ancien. Dans tous les cas, tel qu'il est aujourd'hui, il ne paraît pas remonter au delà du quinzième ou du seizième siècle. Un fossé creusé dans le roc vif l'environne de tous côtés. Un pont-levis, actuellement brisé, y donnait jadis accès. Pour y pénétrer maintenant, il faut se laisser glisser dans le fossé et en gravir ensuite difficilement l'escarpe opposée. C'est un grand bâtiment irrégulier, avec de nombreuses salles, des corridors et des chambres de toutes sortes, qui pourrait servir de caserne à une garnison assez considérable. Les uns l'attribuent à Tamerlan, d'autres à Sélim Ier, d'autres enfin à un prince druse. Il avait été construit pour commander à la fois la ville et ses approches.

En descendant de ce château, vers le sud-est, on rencontre d'abord, après avoir franchi l'enceinte de Palmyre, les débris de deux superbes mausolées qui devaient ressembler à de véritables temples. L'un était précédé d'un portique dont deux colonnes sont encore en place. Il renferme intérieurement un sarcophage richement orné. L'autre est situé à l'extrémité occidentale de la grande colonnade. Les six colonnes monolithes de son portique sont encore debout. Dans l'intérieur de la cella, des places pour les sarcophages avaient été ménagées sur trois des côtés.

Un peu plus à l'ouest, les ruines d'un autre édifice plus considérable appellent l'attention. Était-ce

un temple? était-ce un mausolée? On ne pourrait le dire d'une manière certaine; mais on croit généralement que, de même que les deux que je viens de signaler, il avait une destination funéraire avec l'apparence d'un temple. Sa cella mesure trente mètres de long. Une seule des quatre colonnes de son portique est debout. Deux porches ornés de colonnes le précédaient à droite et à gauche, comme des espèces d'ailes. La richesse de la frise qui le décorait a frappé d'admiration tous les voyageurs. Le nom de Dioclétien gravé sur une architrave brisée semble prouver que ce monument date de cet empereur.



Côté occidental des ruines du temple du Soleil, à Palmyre.

La grande colonnade qui traversait la ville dans les trois quarts de sa longueur était l'une des merveilles de Palmyre et du monde. Elle avait environ mille deux cent cinquante mètres de long et consistait primitivement en quatre rangées de colonnes formant trois vastes avenues, une centrale et deux latérales de moindres dimensions en largeur. On a calculé que, lorsqu'elle était entière, elle comptait plus de mille cinq cents colonnes, dont cent cinquante sont encore en place; les autres sont couchées à terre avec leurs chapiteaux corinthiens brisés. Leur hauteur était de dix-sept mètres. Chacune d'elles avait une sorte de console engagée dans son fût, vers son côté intérieur, console destinée à porter un buste ou une statue. C'étaient les portraits des grands citoyens qui avaient bien mérité de la patrie et dont les images étaient ainsi sans cesse exposées aux regards de tous les passants.

Des inscriptions commémoratives gravées sur des tablettes placées au-dessous des consoles perpétuaient, avec leurs noms, le souvenir de leurs services et celui de la reconnaissance publique. Ces trois immenses avenues étaient coupées, à droite et à gauche, par d'autres avenues semblables, mais beaucoup moins considérables, et elles aboutissaient, vers l'est, à un magnifique arc de triomphe percé de trois baies monumentales répondant à chacun de ces longs et majestueux portiques. Il était orné de belles colonnes monolithes de granit dont le fût de l'une, qui gît sur le sol, mesure plus de neuf mètres de long sur quatre-vingt-quinze centimètres de large. On se demande comment une pareille masse a pu être transportée du fond de la haute Égypte jusque dans le désert de la Palmyrène.

A l'extrémité orientale de la ville s'élevait le grand temple du Soleil. Il effaçait de beaucoup en étendue et en magnificence tous les autres temples de Palmyre, et c'est encore l'une des plus belles et des plus imposantes ruines de la Syrie. Il consiste en une enceinte carrée mesurant deux cent vingt-six mètres sur chaque face et vingt et un mètres de hauteur. Ce mur s'appuie extérieurement sur un soubassement qui fait saillie, et la monotonie en est rachetée par de gracieux pilastres qui soutiennent une frise et une corniche. Il en subsiste encore des restes considérables. On pénétrait dans cette enceinte, vers l'ouest, par trois superbes portes dont les pieds-droits et les linteaux étaient richement sculptés, et qui malheureusement ont été très-dégradés et sont en partie masqués par des constructions sarrasines très-grossières, datant de l'époque où le temple a été converti par les Arabes en une forteresse et environné d'un fossé. Le portique qui précédait cette entrée a été complétement détruit. Intérieurement, autour du mur d'enceinte, régnait une double galerie, supportée par des colonnes corinthiennes dont les fûts étaient également munis de consoles servant de piédestaux à autant de statues ou de bustes. Une centaine de ces colonnes sont encore debout avec leur entablement.

Au centre du parvis s'élevait le temple proprement dit, dont la direction était celle du nord au sud, mais dont la porte d'entrée regardait l'ouest et avait été placée, par conséquent, sur la face occidentale, afin de faire vis-à-vis à l'entrée de l'enceinte. Un péristyle de colonnes entourait la cella, que terminait à chacune de ses deux extrémités une petite chambre, sorte de sanctuaire dont le plafond était richement sculpté. C'est dans cette enceinte, autrefois si merveilleuse, et que tous les arts avaient concouru à embellir, que se sont réfugiés les derniers et tristes restes de l'opulente et nombreuse population de Palmyre. D'ignobles échoppes, des ruelles infectes, des Arabes en haillons, voilà ce qui frappe les yeux du voyageur, lorsqu'il parcourt le chétif village qui s'est établi en cet endroit et qui se glorifie de porter encore le pompeux et magique nom de Thadmour.

Les murs qui environnaient la ville étaient flanqués de tours carrées. Il en subsiste des vestiges considérables vers le nord, vers l'est et vers l'ouest; vers le sud, au contraire, ils sont en grande partie détruits ou ensevelis sous des monticules de sable, de terre et de décombres.

Indépendamment des deux sources qui avaient motivé la fondation d'une si grande cité au milieu d'un pareil désert, et qui y coulent encore en formant un ruisseau abondant, mais dont l'eau est légèrement tiède et sulfureuse, les anciens habitants de Palmyre avaient fait venir pour eux, au prix d'immenses travaux, une eau plus douce et plus fraîche, empruntée à une source lointaine, peut-être à l'une de celles de Kariataïn. On observe encore maintenant dans l'Oued el-Kobour les traces d'un aqueduc souterrain qui amenait cette eau.

Sans mentionner dans cette courte description des débris encore reconnaissables d'autres temples et d'autres portiques, je me hâte de ramener le lecteur à Damas et de le conduire de là à Baalbek, la rivale de Palmyre pour la beauté et la grandeur de ses ruines.

BAALBEK

Soixante-quinze kilomètres environ séparent Damas de Baalbek. Au sortir de la première de ces villes, on suit d'abord jusqu'à *Dhoummar,* dans la direction du nord-ouest, la belle route carrossable qui mène à Beyrouth. On l'abandonne ensuite, pour gravir vers le nord, puis vers le nord-

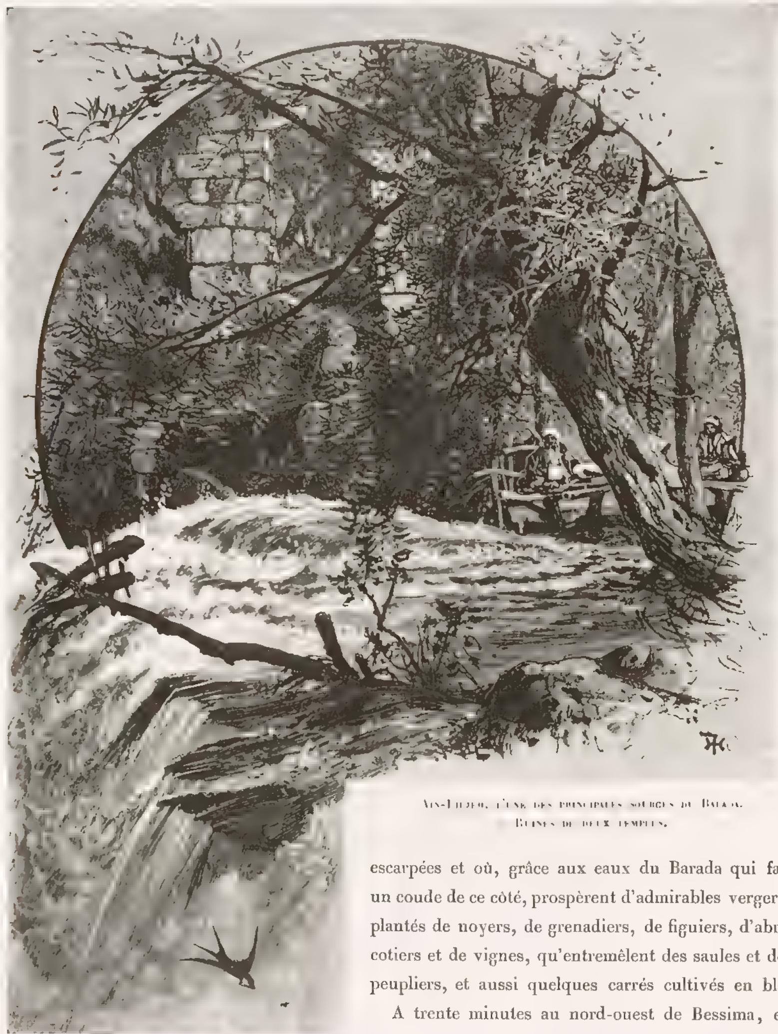


Bouquet de vieux figuiers sur les bords du Barada, près de l'Aïn-Fidjeh.

ouest, plusieurs collines calcaires d'une blancheur éblouissante, dont le regard soutient à peine l'éclat, tandis qu'à gauche serpente, dans une vallée étroite et profonde, le Nahr-Barada aux eaux rapides et murmurantes. Les yeux ne se détachent qu'à regret de cette charmante rivière, que bordent de longues avenues de saules et de peupliers, et çà et là des villages environnés de jardins.

Aux collines que je viens de mentionner succède un plateau caillouteux et sablonneux en même temps, appelé *Sahara;* il est dépourvu de toute végétation. Après l'avoir traversé vers le nord, on

descend vers l'ouest des pentes cultivées en vignes et en figuiers, et, au bout de trois heures quarante-cinq minutes de marche, à partir de Damas, on parvient à *Bessima*. C'est un petit village musulman situé au fond d'une vallée qu'environnent et surplombent des hauteurs rocheuses très-

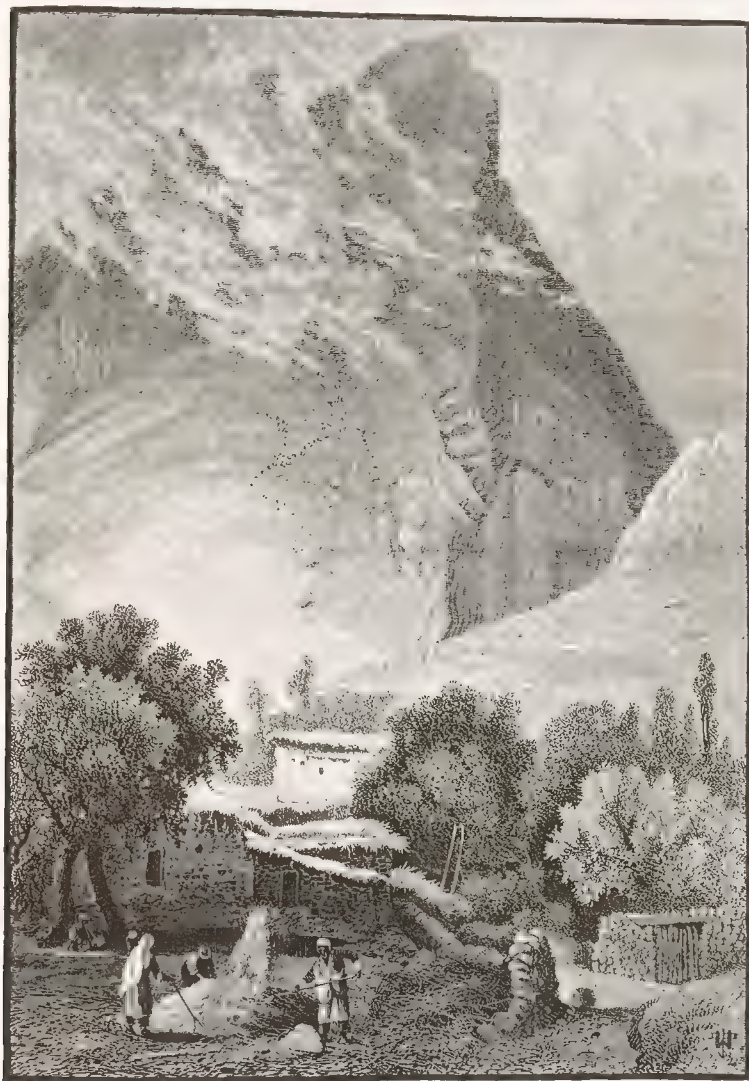


AÏN-FIDJEH, L'UNE DES PRINCIPALES SOURCES DU BARADA.
RUINES DE DEUX TEMPLES.

escarpées et où, grâce aux eaux du Barada qui fait un coude de ce côté, prospèrent d'admirables vergers, plantés de noyers, de grenadiers, de figuiers, d'abricotiers et de vignes, qu'entremêlent des saules et des peupliers, et aussi quelques carrés cultivés en blé.

A trente minutes au nord-ouest de Bessima, en côtoyant les rives sinueuses du Barada, que l'on est toujours heureux de retrouver, on rencontre un autre village, nommé *El-Fidjeh,* assez mal bâti et peuplé de musulmans; il avoisine une source admirable, la plus abondante peut-être de toute la Syrie, et qui égale, si même elle ne surpasse pas, celles du Jourdain à Tell el-Kadhy et à Banias.

Elle jaillit avec une impétuosité et un fracas extraordinaires, comme une cascade écumeuse, d'une sorte de caverne étroite, au-dessus de laquelle on observe les débris d'un ancien temple. Il avait été



BESSIMA, PETIT VILLAGE SITUÉ DANS UN VALLON, QU'ENTOURENT DE HAUTES COLLINES ROCHEUSES, SUR LA RIVE GAUCHE DU BARADA.

construit avec de belles pierres de taille très-régulières, et bien agencées entre elles. Au fond, deux niches devaient renfermer jadis des statues. A côté de ce temple, et à un niveau inférieur, s'en élevait

un second dont les murs, très-solidement bâtis avec des blocs d'un plus grand appareil, sont encore en partie debout. Trois niches destinées à contenir des statues y avaient été ménagées, l'une au fond, et les deux autres à droite et à gauche de la cella. Celle-ci était une sorte de nymphæum, qui recevait



Tombes sur les bords du Barada.

par deux ouvertures une partie des eaux de la source, lesquelles ensuite devaient s'écouler par la porte d'entrée en une belle nappe cristalline.

Dans l'intérieur de ce sanctuaire, consacré sans doute autrefois au dieu Pan et aux nymphes, et depuis longtemps découronné de sa voûte, un vieux noyer a pris racine et le remplit aux trois quarts.

L'Aïn el-Fidjeh est regardée généralement comme étant la source du Barada. Édrisi affirme dans sa *Géographie* (traduction Jaubert, t. I, p. 350) que les eaux qui arrosent le *Ghoutha* (c'est-à-dire la plaine de Damas) viennent d'une source appelée *El-Fidjeh*, qui coule, dit-il, de dessous une montagne avec un bruit que l'on entend de fort loin. Aboulfeda prétend également (*Tabula Syriæ*, édition Köhler, p. 15) que la source de la rivière

de Damas (il désigne par là évidemment le Barada) est sous un temple nommé *El-Fidjeh.* Telle est aussi l'opinion actuelle des habitants de la contrée. Mais, comme plusieurs voyageurs l'ont observé avant moi, si l'Aïn el-Fidjeh est la source de beaucoup la plus considérable et la plus digne d'être visitée parmi celles qui alimentent le Barada, cette rivière en a d'autres, dans la partie supérieure de son cours, dont il sera question ultérieurement.

C'est ainsi, par exemple, que le Jourdain passe pour naître à Tell el-Kadhy et à Banias; mais, en réalité, sa première source est plus loin et plus haut, puisqu'elle avoisine Hasbeya, comme nous l'avons dit à propos du Nahr el-Hasbany, qui n'est autre chose que le Jourdain supérieur.

Quoi qu'il en soit, il est difficile de trouver un endroit plus romantique et plus saisissant que celui où nous sommes en ce moment, et l'on y passerait volontiers de longues heures, plongé dans une contemplation méditative et dans une rêverie sans fin, à l'ombre des divers arbres qui y forment un abri impénétrable aux rayons du soleil. Là, près des ruines de ces temples qui ont vu tant de générations humaines passer et s'écouler devant elles, semblables au torrent qui fuit et mugit à leur pied, on aime à voir bondir, en bouillonnant, du sein de la grotte mystérieuse d'où elle se précipite, une onde qui se renouvelle sans cesse; on se plaît à prêter l'oreille à cette grande voix de la source, qui ne se tait ni jour ni nuit, et qui imite les longs et mélancoliques gémissements de la mer.

Mais il est temps de nous arracher à ce lieu enchanteur, et de poursuivre notre route vers l'ouest. A notre droite se dressent au-dessus de nos têtes d'énormes rochers; on dirait des murailles gigantesques qui défient toute escalade; à notre gauche, le Barada décrit ses méandres tortueux.

Au bout de quinze minutes de marche, la vallée extrêmement étroite où nous cheminons commence à s'élargir, et bientôt nous traversons le village de *Deir-Mekerrin,* dont la population est de quatre cents musulmans, et dont les maisons sont grossièrement bâties avec de grandes briques cuites seulement au soleil; il est situé au-dessus de la rivière. Les jardins qui l'entourent sont principalement cultivés en figuiers.

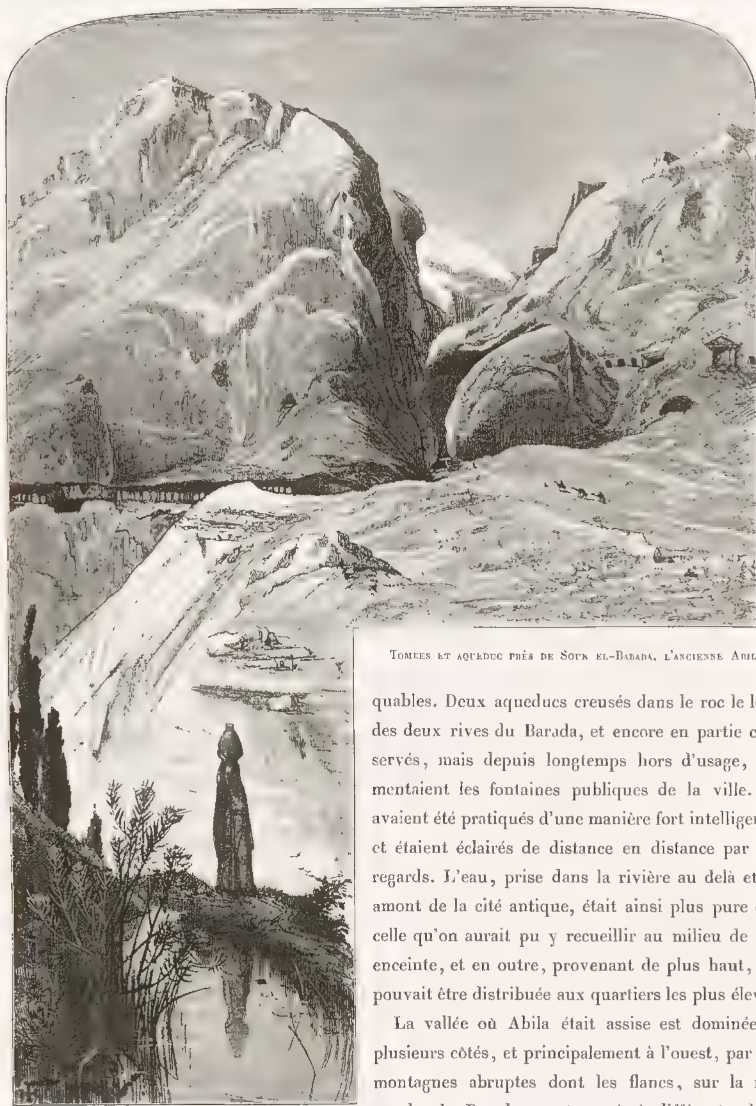
Plus loin, nous rencontrons, en avançant toujours dans la même direction, les villages de *Kefr ez-Zeit* et de *Kefr el-Aouamid.* Ce dernier doit son nom de *village des Colonnes* aux débris d'un ancien temple dont il subsiste encore plusieurs fûts de colonnes, quelques chapiteaux corinthiens, beaucoup de pierres de taille et les fragments d'un fronton richement sculpté.

En cet endroit nous franchissons sur un pont le Nahr-Barada, que nous remontons alors sur sa rive droite, dans la direction du nord-ouest. La vallée se rétrécit de nouveau et ondule entre de hautes montagnes d'un aspect sévère et de difficile accès.

Bientôt nous avons devant nous, au nord, la rive gauche de la rivière, le village de *Berhalieh,* et quelque temps après nous faisons halte à *Souk-Oued el-Barada,* autre village assez considérable, et situé à six petites heures de Damas. C'est là que les voyageurs font d'ordinaire leur première étape, et c'est là que nous la ferons nous-mêmes avec le lecteur, afin de pouvoir signaler à son attention les principaux objets qui méritent de l'arrêter dans cette localité célèbre.

Nous sommes, en effet, sur l'emplacement de l'ancienne *Abila ad Libanum,* ou *Abila de Lysanias,* dont le village actuel de Souk-Oued el-Barada n'occupe qu'une faible partie. Elle s'étendait sur les deux rives de la rivière; le village moderne, au contraire, s'est uniquement concentré sur la rive droite. Les maisons des habitants renferment presque toutes des matériaux antiques de toute nature, enlevés soit à des monuments, soit même à des tombeaux, et encastrés confusément dans des constructions grossières. La mosquée a remplacé une église chrétienne, qui elle-même, sans aucun doute, avait succédé à un temple païen. Il subsiste de ce dernier édifice de nombreuses pierres de taille, des

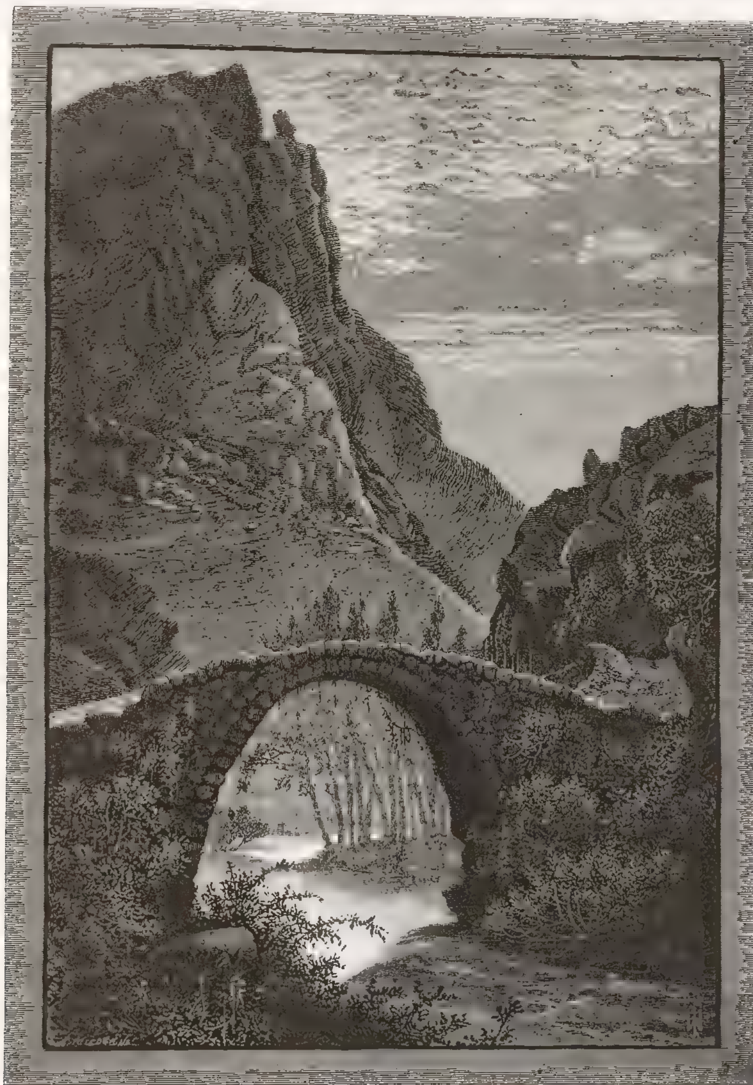
fragments de colonnes et un chapiteau ionique. Dans les jardins, on heurte à chaque pas des décombres, et les paysans qui les cultivent en exhument souvent des débris plus ou moins remarquables. Deux aqueducs creusés dans le roc le long des deux rives du Barada, et encore en partie conservés, mais depuis longtemps hors d'usage, alimentaient les fontaines publiques de la ville. Ils avaient été pratiqués d'une manière fort intelligente, et étaient éclairés de distance en distance par des regards. L'eau, prise dans la rivière au delà et en amont de la cité antique, était ainsi plus pure que celle qu'on aurait pu y recueillir au milieu de son enceinte, et en outre, provenant de plus haut, elle pouvait être distribuée aux quartiers les plus élevés.



Tombes et aqueduc près de Souk el-Barada, l'ancienne Abila.

La vallée où Abila était assise est dominée de plusieurs côtés, et principalement à l'ouest, par des montagnes abruptes dont les flancs, sur la rive gauche du Barada, sont percés à différentes hauteurs par l'un des aqueducs que j'ai signalés, par une grande route taillée dans le roc et par de nombreuses grottes sépulcrales.

Cet aqueduc est tantôt souterrain, en forme de tunnel, et tantôt à jour, et alors recouvert obliquement par de larges dalles. Quant à la route, elle a été pratiquée, l'an 166 ou 167 de notre ère, à une



Pont moderne traversant le Barada, auprès d'Abila.

trentaine de mètres au-dessus d'une voie plus ancienne, que les débordements du Barada avaient coupée. Cette entaille dans le roc vif mesure cent quatre-vingts pas de long sur sept de large. Elle

s'arrête maintenant brusquement à l'une de ses extrémités, et, si elle a jamais été terminée, elle devait franchir un abîme qui s'ouvre béant de ce côté, au moyen d'un pont dont les traces ont entièrement disparu. Sur les parois des rochers ainsi excavés verticalement à droite et à gauche, de manière à former deux murailles parallèles, l'une adossée à la montagne et l'autre surplombant la gorge du Barada, on remarque en un point deux niches superposées, dont l'inférieure contient un cippe portant une inscription latine, que je reproduis ici en complétant les mots :

« *Pro salute imperatorum augustorum Antonini et Veri Marcus Volusius Maximus, centurio legionis XVI Flaviæ Firmæ qui operi institit, voto suscepto* (ou *votum solvit*). »

« Pour le salut des empereurs augustes Antonin et Verus, Marcus Volusius Maximus, centurion de la XVIe légion Flavia Firma qui a dirigé les travaux, par suite d'un vœu (*ou* s'est acquitté de son vœu). »

La niche supérieure devait probablement renfermer une statuette.

A droite de la niche inférieure, un grand cartouche avec queue d'aronde contient cette autre inscription :

« *Imperator Cæsar Marcus Aurelius Antoninus Augustus Armeniacus et imperator Cæsar Lucius Aurelius Verus Augustus Armeniacus viam fluminis vi abruptam interciso monte restituerunt per Julium Verum legatum pro prætore provinciæ Syriæ et amicum suum impendiis Abilenorum.* »

« L'empereur César Marcus Aurelius Antonin Auguste Armeniacus et l'empereur César Lucius Aurelius Verus Auguste Armeniacus ont rétabli la route détruite par la violence de la rivière, en faisant pratiquer une tranchée dans la montagne par Julius Verus, légat et propréteur de la province de Syrie et ami de Verus, aux frais des Abilènes. »

Un peu plus loin, sur les flancs de la même tranchée, on lit les deux mêmes inscriptions, gravées également, la première sur un cippe, et la seconde dans un cartouche.

En descendant de là dans le canal de l'aqueduc que j'ai mentionné tout à l'heure, et en s'en servant comme d'un sentier pour contourner vers le nord des pentes rocheuses très-escarpées, on parvient bientôt à une assez vaste nécropole, composée de grottes sépulcrales étagées à différentes hauteurs, et dont quelques-unes sont précédées d'escaliers taillés dans le roc, qui permettaient de les atteindre plus facilement. L'un des plus grands de ces caveaux renferme intérieurement seize *loculi* ou espèces d'auges sépulcrales ménagées dans l'épaisseur du roc évidé. Le plafond des chambres funéraires est plat, mais il s'arrondit ordinairement vers la partie postérieure et quelquefois aussi sur les côtés, en une arcade cintrée, sous laquelle d'autres cuves analogues ont été creusées. Toutes ces tombes, d'ailleurs, ont été violées, et les couvercles qui les fermaient ont été soit enlevés, soit brisés. Quelques débris d'inscriptions grecques sont encore visibles sur le devant de plusieurs caveaux; mais les surfaces planées sur lesquelles elles avaient été gravées ont été mutilées à dessein ou dégradées par le temps.

L'histoire d'Abila se réduit, du reste, à un petit nombre de faits. Pour distinguer cette cité d'autres villes du même nom, on l'appelait *Abila du Liban,* à cause de sa position au milieu des montagnes de l'Anti-Liban; plus souvent encore, elle était désignée sous le nom de *Abila de Lysanias,* sans doute parce qu'elle fut embellie et agrandie par le tétrarque ainsi appelé. Elle était alors le chef-lieu d'un district particulier nommé l'Abilène, comme le prouve le passage suivant de saint Luc (ch. III) :

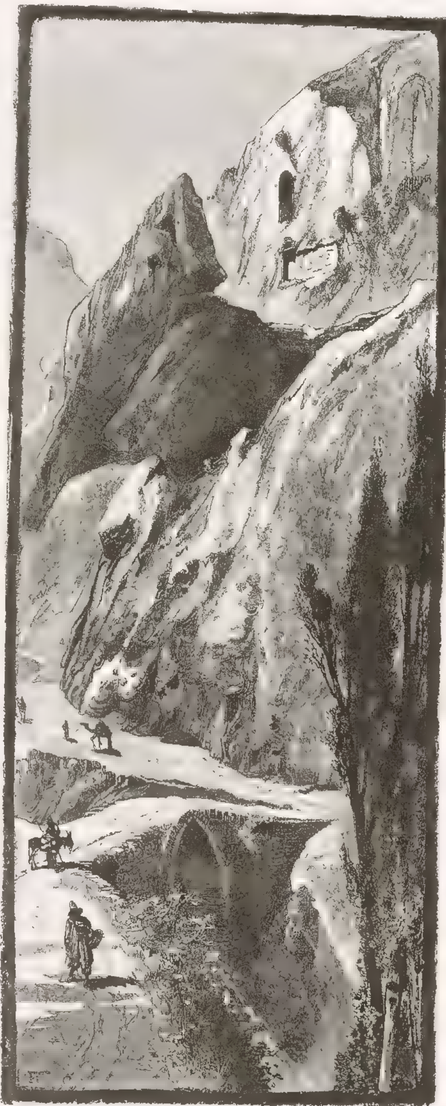
« 1. La quinzième année de l'empire de Tibère César, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode étant tétrarque de la Galilée, Philippe, son frère, tétrarque de l'Iturée et de la province de la Trachonitide, et Lysanias, tétrarque de l'Abilène,

« 2. Anne et Caïphe étant souverains sacrificateurs, la parole de Dieu fut adressée à Jean, fils de Zacharie, dans le désert. »

Dix ans plus tard, l'an 38 de l'ère chrétienne, Caligula, la première année de son règne, donna à Agrippa l'Ancien la tétrarchie de son oncle Philippe, dont il le constitua roi, avec celle de Lysanias ou l'Abilène, et Claude, lors de son avénement à l'empire, lui confirma la possession de ces provinces. A la mort d'Agrippa l'Ancien, l'Abilène passa à son fils Agrippa le Jeune, devant lequel comparut saint Paul.

L'histoire se tait ensuite sur Abila; mais nous savons, par les deux inscriptions latines que j'ai reproduites plus haut, que cette ville était encore florissante sous les empereurs Marcus Aurelius et Lucius Verus, puisque ses habitants purent payer les frais de la route taillée dans le roc dont j'ai parlé, route qui fut exécutée probablement l'an 166 ou 167 de notre ère.

Une fois convertie au christianisme, Abila devint le siége d'un évêché. Un de ses évêques, Jordanus, était présent au concile de Chalcédoine, en 451; un autre, du nom d'Alexandre, est mentionné sous l'empereur Justin, en 518. Le nom d'un troisième, appelé Jean, a été découvert par M. de Saulcy sur une stèle funéraire qui servait, en 1851, de montant à la porte d'une maison du village, et qui depuis a été transportée ailleurs.



Chemin, cippes et cartouches avec inscriptions latines creusées dans le roc, près de Souk el Barada, au nord de la rive gauche de la rivière.

En 634, Abila fut prise et saccagée par les Sarrasins, et comme elle tomba en leur pouvoir à l'époque d'une foire annuelle qui s'y tenait près d'un monastère célèbre qui attirait à la fois et beaucoup de pèlerins et beaucoup de marchands, le nom de *Souk Oued el-Barada* (marché de l'oued Barada) a fini, parmi les Arabes, par effacer complétement celui d'Abila, qui s'est conservé seulement, avec une légère

altération, dans la désignation d'un oualy situé sur le sommet d'une montagne voisine, et où les musulmans vénèrent la prétendue tombe de Neby-Habil. De dimensions gigantesques, elle renfermerait, d'après leurs traditions, la dépouille mortelle du juste Abel, tué par son frère, et dont le cadavre aurait été porté et enterré par Caïn en cet endroit.



Chute du haut Barada, près de Zebedany.

En quittant l'emplacement de l'antique Abila, on traverse sur un pont moderne d'une seule arche le Nahr el-Barada, pour le remonter vers l'ouest sur sa rive gauche. La gorge où l'on chemine est extrêmement étroite, et se resserre de plus en plus entre des hauteurs rocheuses d'aspect sévère dont les flancs inférieurs ont été jadis exploités comme carrière. Le Barada écume dans son cours torrentueux, et forme çà et là plusieurs petites cascades.

Au bout de vingt-cinq minutes de marche, après une montée assez roide par un sentier pratiqué dans le roc, nous arrivons auprès d'une magnifique cascade, beaucoup plus remarquable que les précédentes. La rivière tout entière tombe avec fracas par plusieurs bonds successifs du haut de plusieurs étages de gigantesques rochers, et vers le bas de sa chute fait tourner un moulin.

Notre direction est alors celle de l'ouest-nord-ouest, puis celle du nord; la gorge s'élargit en une belle vallée, bordée à l'est par la chaîne de l'Anti-Liban, et à l'ouest par le Djebel-Zebedany. Le Barada, d'impétueux qu'il était, devient plus tranquille et sillonne paisiblement la plaine qu'il fertilise. Celle-ci est cultivée en blé. La rivière fait ensuite un coude brusque vers l'ouest, et aboutit de ce côté à un petit lac qui renferme la plus haute de ses

sources, à une altitude de mille soixante-six mètres au-dessus de la Méditerranée. Ce bassin mesure environ trois cents pas de long, sur une centaine de large; situé au pied d'une montagne escarpée,



TOMBE PRÉTENDUE DE NOÉ, A KERAK.

il est couvert de roseaux et de nénufars qui au printemps le tapissent de leurs fleurs.

Au Barada, qui a là sa première origine, succède le Zebedany qui le continue en quelque sorte vers le nord, en venant se jeter dans son lit. La plaine qu'il arrose est charmante à voir avec ses champs de blé, ses délicieux jardins, ses divers villages et son encadrement majestueux de hautes montagnes.

Nous laissons bientôt à notre droite Moudhaya et Boukin, villages habités par des musulmans et gracieusement assis l'un et l'autre sur les pentes de jolies collines. Les vergers qui les entourent s'étendent à l'ouest jusqu'au Nahr-Zebedany. Plantés de figuiers, de mûriers, d'abricotiers, de noyers, de pommiers et de vignes, ils sont séparés les uns des autres par des haies vives que des rosiers sauvages embaument de leurs parfums et protégent de leurs épines.

Plus loin s'élève également à notre droite Beloudan, situé d'une manière très-pittoresque sur une hauteur considérable, et dont la population se compose à la fois de musulmans et de Grecs schismatiques. Le charme singulier de son climat pendant l'été et l'agrément de ses jardins, où tous les arbres fruitiers de l'Asie et de l'Europe semblent s'être donné rendez-vous, et où murmurent sans cesse une foule de ruisseaux, y attirent, à l'époque des grandes chaleurs, un certain nombre de riches habitants de Damas, qui viennent y chercher l'air pur et vivifiant de la montagne, de beaux ombrages, le calme et la fraîcheur.

A notre gauche, à l'ouest, s'étend dans la vallée, au milieu d'autres jardins également délicieux, le grand village de Zebedany. Divisé en deux quartiers principaux, il contient, dit-on, une population de trois mille âmes, mêlée de musulmans et de chrétiens. Dans les vergers qu'ils cultivent, et qui



Koubbet-Doubis, ouely musulman formé de huit anciens fûts de colonnes de granit surmontés d'une lourde corniche de travail arabe.

prospèrent de même merveilleusement, grâce à une irrigation intelligente, les feuillages et les fruits les plus divers se confondent et se marient ensemble, avec un désordre qui n'est pas sans charme. Près du village, l'une des sources du Nahr-Zebedany jaillit de dessous un rocher; elle est ombragée par un beau bouquet d'arbres.

Au delà de Zebedany, nous suivons vers le nord-nord-est un sentier assez accidenté, coupé sur différents points par des ruisseaux provenant de l'Aïn-Haour. A notre droite se dressent les plus hautes cimes de l'Anti-Liban, dont l'altitude dépasse deux mille mètres au-dessus de la Méditerranée. La blanche couronne de neige qui les argente dès le commencement de l'hiver ne disparaît guère complétement qu'avec les grandes chaleurs.

En poursuivant notre route dans la même direction, nous passons au pied du hameau d'Aïn-Haour, perché sur une colline; la source ainsi appelée l'avoisine. Limpide et abondante, elle alimente plusieurs ruisseaux qui sont utilisés dans leur cours pour l'arrosement du sol, et vont ensuite se perdre dans le lit du Nahr el-Hasbany.

Le grand village de Sourrhaya, où nous parvenons quatre kilomètres plus au nord, et après une marche d'environ cinq heures, au sortir d'Abila, partage en deux moitiés à peu près égales l'intervalle compris entre cette ville et Baalbek. Nous allons donc y faire halte pour la nuit.

Sourrhaya compte un millier d'habitants, tous musulmans. Ils cultivent des jardins qui occupent presque toute la vallée, à l'ouest de laquelle sont groupées leurs demeures. Cette vallée, qui peut

avoir douze cents mètres de large en cet endroit, est arrosée par trois sources : l'Aïn-Sardi, l'Aïn-Moukod et l'Aïn-Debba. Aux arbres fruitiers de toutes sortes qui y abondent, il faut joindre de belles plantations de vignes. Le raisin en est mangé frais ou desséché au soleil; ou bien encore le jus qui en est exprimé est cuit dans des fours et transformé en un sirop épais et compacte que les Arabes appellent *dibs* et dont les musulmans peuvent faire usage, bien que le Koran leur interdise celui du vin. A l'est et au-dessus du village, plusieurs tombeaux creusés dans le roc, auprès d'un oualy vénéré sous le nom de Neby-Ahmed, appartenaient à la nécropole d'une ancienne bourgade depuis longtemps détruite, et dont l'emplacement sur une colline voisine est très-reconnaissable. L'appellation antique s'en est perdue pour faire place à la désignation très-vague et qui n'apprend rien de *Kharabat* (les Ruines).



GRANDE PIERRE, APPELÉE *HADJAR EL-KIBLAH*, DANS L'UNE DES CARRIÈRES DE BAALBEK.
Elle mesure vingt et un mètres de long et cinq mètres vingt centimètres de large.

La dernière étape qui conduit à Baalbek est également de cinq heures, comme nous venons de le dire tout à l'heure, ce qui fait en tout seize heures de marche, au maximum, à partir de Damas. Il serait donc facile de parcourir à cheval cette distance en deux jours; mais, pour avoir le temps d'étudier un peu la contrée chemin faisant et de jeter un coup d'œil sur les diverses localités que j'ai mentionnées et sur celles dont je vais parler encore, trois jours sont indispensables.

Au delà de Sourrhaya, on suit d'abord vers le nord-nord-ouest une vallée étroite et bien cultivée; puis on traverse un pont romain d'une seule arche de forme cintrée et construit en belles pierres de taille. On l'appelle *Djisr er-Roummaneh* (le puits de la Grenade), sans doute parce qu'autrefois il avoisinait des plantations de grenadiers. Il a été jeté sur le *Nahr-Yahfoufeh,* ruisseau qui descend d'une montagne peu éloignée vers l'est, auprès des ruines d'un petit temple situé à *Maraboun.* Ce nahr serpente dans un lit assez profond et franchit vers l'ouest plusieurs collines à travers une gorge étroite jusqu'à la *Bekaa,* ou vallée de la Cœlé-Syrie. Après avoir sillonné quelque temps cette vallée dans la direction du sud-ouest, il va se jeter dans le *Nahr el-Litany,* un peu à l'est d'*El-Kerak.* Ce dernier village, habité par des Métualis et par quelques familles de Grecs-unis, est célèbre dans la contrée comme renfermant le prétendu tombeau de Noé. De dimensions colossales, ce sarcophage mesure soixante-douze pas de long; il est contenu dans une mosquée qui tombe en ruine et qui a été construite avec de belles pierres de taille, la plupart antiques.

En continuant à cheminer tantôt vers le nord et tantôt vers le nord-ouest, montant et descendant

tour à tour, nous passons à *Khoureibeh,* village autrefois important, maintenant peu considérable, et dont la population est de deux cents Métualis.

En face, à l'ouest, sur une colline distante de trois kilomètres, s'élève le village de *Neby-Chith,* qui se glorifie de posséder la tombe de Seth, le troisième fils d'Adam. Il va sans dire que cette tombe, comme celles d'Abel et de Noé, dont il a été question plus haut, affecte des dimensions énormes, d'après la croyance répandue parmi les musulmans que les premiers patriarches étaient tous des géants d'une taille extraordinaire, auprès desquels le Philistin Goliath lui-même n'eût été qu'un humble pygmée.

Six kilomètres plus au nord, nous franchissons le grand ravin de l'*Oued-Chabat;* à sec pendant l'été, il court de l'ouest à l'est, pour apporter pendant l'hiver le tribut de ses eaux au Nahr el-Litany.

Plus loin, nous rencontrons successivement trois villages : *Bereitan, Thaybeh* et *Aïn-Bourday.* Séparés les uns des autres par une distance de quelques kilomètres, ils sont habités par des Grecs schismatiques et des Grecs-unis.

A l'ouest et à vingt minutes du dernier, est un autre village appelé *Douris,* au nord duquel on observe les restes d'un édifice ruiné, que plusieurs voyageurs ont considéré comme un temple antique; mais, ainsi que M. de Saulcy l'a remarqué très-justement, c'est un simple oratoire musulman abandonné. Huit tronçons de colonnes monolithes empruntés aux monuments d'Héliopolis soutiennent une lourde corniche de travail arabe.

Enfin, nous mettons pied à terre à Baalbek, et aussitôt tout un monde de ruines apparaît à nos regards.

La ville célèbre dont nous allons examiner sommairement les restes les plus remarquables est considérée par Benjamin de Tudèle comme étant l'antique Baalath signalée dans le passage suivant du livre III des Rois (ch. IX) :

« 17. Salomon bâtit Gazer et Béthoron Inférieure,

« 18. Et Baalath et Palmyre dans le désert. »

Mais, comme cette Baalath est mentionnée après Béthoron Inférieure, plusieurs savants critiques pensent qu'il s'agit ici de la ville, ainsi appelée, qui appartenait à la tribu de Dan. (JOSUÉ, ch. XIX, ℣ 44.) Cette conclusion me semble peu rigoureuse; car, si Baalath, dans les versets que je viens de reproduire, est citée après Béthoron Inférieure, elle est signalée aussi avant Palmyre, ce qui permet de la placer bien loin de la tribu de Dan et de Béthoron Inférieure. Il n'est donc point impossible que l'identification proposée par Benjamin de Tudèle ne soit légitime, et qu'il ne faille reconnaître la Baalath fondée par Salomon dans la ville actuelle de Baalbek. Telle est d'ailleurs la tradition encore répandue parmi les Syriens.

D'autres, et peut-être également avec raison, voient dans la plaine de Baalbek la *Bikath-Aven* du prophète Amos (ch. I, ℣ 5). Les Septante, en effet, traduisent ces deux mots du texte hébreu par τὸ πεδίον Ὤν, *la plaine de On,* ou d'Héliopolis, la ville du même nom en Égypte étant désignée en Palestine sous celui de *On* ou de *Aven.*

Si la véritable origine de Baalbek est incertaine, son histoire pendant de longs siècles est enveloppée d'une obscurité presque complète. A l'époque de la conquête romaine, Pompée, en marchant sur Damas, traversa Héliopolis, déjà soumise, ainsi que Chalcis, sa voisine. Jules César l'ayant transformée en colonie, elle portait sous le règne d'Auguste, comme le témoignent les médailles, les titres de *Colonia Julia Augusta Felix Heliopolis.* Plus tard, Aelius Antonin le Pieux y éleva un grand temple en l'honneur de Jupiter, temple qui était l'une des merveilles du monde. Ce fait impor-

tant nous est signalé par Jean d'Antioche, surnommé Malala, écrivain du septième siècle. (JOANNIS MALALÆ *Chronographia,* l. XI.) Peut-être cet empereur ne fit-il que reconstruire le temple dont la fondation lui est attribuée et qui, avant d'être consacré à Jupiter, l'était probablement à Baal-Ou ou Baal-Soleil, auquel la ville était dédiée et dont elle se glorifiait de porter le nom. Des médailles



MOSQUÉE EN RUINE, A BAALBEK.

frappées à l'effigie de Septime Sévère, trente-deux ans après la mort d'Antonin le Pieux, présentent sur le revers l'image d'un temple avec un portique de dix colonnes, et celle d'un second temple avec un péristyle soutenu par de nombreuses colonnes. Ces deux temples, comme on l'a remarqué depuis longtemps, semblent correspondre au petit et au grand temple de l'acropole de Baalbek. La légende qui les accompagne est celle-ci : « *Colonia Heliopolis Jovi Optimo Maximo Heliopolitano.* » Un passage de Macrobe (*Saturnales,* l. I, ch. XXIII) nous apprend qu'on adorait à Héliopolis de Syrie le dieu Soleil sous le nom de Jupiter, et que le culte et le simulacre de cette divinité étaient venus d'Héliopolis d'Égypte. Une statue d'or de ce dieu était, les jours de fête, promenée triomphalement et en procession

à travers les rues de la ville. Vénus, sous le titre de Ἡδονή (la volupté), était aussi à Héliopolis de Syrie l'objet d'un culte particulier, et les cérémonies les plus impures étaient célébrées en son honneur. Constantin y mit un terme, en introduisant le christianisme dans la cité du Soleil et du plaisir, et en y construisant une grande basilique. (Eusèbe, *Vie de Constantin,* l. III, ch. lviii.) Héliopolis devint dès lors le siége d'un évêché. Avec Julien l'Apostat, le paganisme y refleurit de nouveau, et les temples des faux dieux se rouvrirent. Théodose, à son avénement au trône, les ferma une seconde fois. Nous lisons même dans la Chronique paschale (édit. Dindorf, p. 561) qu'il les renversa et convertit en église le grand et fameux sanctuaire de Balanios, le trilithon. Ce nom de *Balanios,* ainsi que plusieurs savants l'ont observé, et entre autres M. de Saulcy, renferme le mot sémitique *baal* et le mot grec *helios* (soleil), réunis et confondus ensemble, après avoir subi une légère altération par le changement, si fréquent parmi les Syriens, de la lettre L en N. Quant au surnom *trilithon* (à trois pierres), il s'applique parfaitement au grand temple d'Héliopolis, dont la plate-forme se compose à l'ouest, dans son soubassement, de trois blocs énormes qui, de tout temps, ont dû attirer l'attention des visiteurs de ce monument célèbre.

Il ne faut pas prendre à la lettre ce passage de la Chronique paschale, car les temples d'Héliopolis ne furent pas tous détruits par Théodose, et cet empereur se contenta sans doute d'en renverser quelques-uns, d'interdire dans tous les pratiques de la religion païenne, et de restaurer la basilique fondée par Constantin. Il subsiste encore des traces très-reconnaissables de ce dernier édifice, dans la vaste cour quadrangulaire qui précède le grand temple de Baalbek.

Dans la première partie du septième siècle, Héliopolis, avec toute la Syrie, tomba au pouvoir des Arabes, et c'est alors qu'elle perdit son nom grec pour prendre celui de Baalbek (ville de Baal), nom dans lequel revivait probablement, plus ou moins altérée, la désignation primitive sous laquelle elle était connue autrefois, et qui avait pu se conserver parmi le peuple. C'est alors aussi que son acropole fut transformée par les musulmans en une puissante forteresse, et que, pour rehausser la vaste plate-forme sur laquelle étaient assis les temples, la flanquer de tours, la créneler et l'environner d'un mur de contrescarpe, et y bâtir une sorte de château pour le commandant de la place, ils bouleversèrent complétement la surface et les contours de cette plate-forme, en se servant, pour leurs constructions nouvelles, des magnifiques matériaux que leur fournissaient les temples et les portiques de l'époque païenne et la basilique chrétienne de Constantin et de Théodose.

Vers le milieu du douzième siècle, le géographe arabe Édrisi décrit Baalbek comme située dans une fertile région, au milieu d'une ceinture de jardins et de vignobles. Il signale les deux temples de son acropole, et rapporte la tradition qui attribuait le plus grand des deux à Salomon. Quelques années plus tard, le rabbin juif Benjamin de Tudèle déclare également que c'est ce prince, assisté des génies, qui a construit les monuments gigantesques de Baalbek, ville, dit-il, fondée par Salomon sous le nom de Baalath, pour la fille d'un des Pharaons d'Égypte, son épouse.

Souvent éprouvée par de violents tremblements de terre, et plus d'une fois ravagée par différents ennemis, Baalbek était encore relativement assez florissante dans le courant du quatorzième siècle. Vers l'an 1400, elle se rendit à Tamerlan, qui avec ses hordes de Tartares s'avançait de Homs contre Damas. Depuis cette époque, elle est rarement mentionnée dans l'histoire.

Dans les temps modernes, les ruines de ses monuments ont été visitées et décrites par de nombreux voyageurs. La publication la plus importante dont elles aient été l'objet est le grand ouvrage de Wood et de Dawkins, qui les étudièrent avec soin en 1751, et en reproduisirent quelques années après le plan et les principaux détails dans de splendides dessins accompagnés de notes développées.

Actuellement, la ville de Baalbek occupe à peine le quart de l'emplacement qu'elle remplissait autrefois. Sa population est d'environ cinq mille habitants, composés de musulmans, de Métualis, de Grecs-unis, de Grecs schismatiques et de Maronites. On y remarque une église grecque-unie, une église grecque schismatique et une église maronite; elles sont toutes construites avec des matériaux



Entrée par une galerie voûtée dans l'acropole de Baalbek

antiques. Il en est de même des mosquées : celles-ci tombent en ruine et sont presque abandonnées. On en distingue deux, entre autres, qui sont très-vastes et entièrement bâties avec de belles pierres de taille arrachées à d'anciens édifices. Précédées de cours, elles sont, tant dans leurs parvis que dans l'intérieur de l'édifice sacré, ornées de superbes colonnes enlevées aux temples de Baalbek. Ces colonnes diffèrent entre elles de diamètre, de matière et de grandeur; les unes sont en granit gris, d'autres en granit rose, celles-ci en pierre calcaire, celles-là en porphyre : presque toutes sont couronnées de chapiteaux corinthiens. Un certain nombre d'entre elles sont couchées à terre avec leurs cha-

piteaux mutilés. L'une de ces mosquées avoisine une source considérable qui fournissait jadis à la ville, et qui fournit encore de nos jours une eau limpide et abondante. Connue sous le nom de *Ras el-Aïn*, cette source jaillit au pied d'une colline qui tient à l'Anti-Liban, à une faible distance à l'est-sud-est de Baalbek. Elle est recueillie dans un grand bassin en pierre, qui renferme, à son extré-



ANGLE SUD DU PORTIQUE DU GRAND TEMPLE, A BAALBEK.

mité méridionale, une plate-forme à laquelle donne accès une chaussée, où s'élevait jadis un petit sanctuaire consacré, selon toute apparence, aux nymphes; la porte seule de cet édicule est restée debout. De l'extrémité septentrionale de ce même bassin, partent, vers l'ouest, trois canaux différents qui vont alimenter la ville et arroser des champs et des jardins.

L'enceinte qui environnait Baalbek est aujourd'hui aux trois quarts détruite. De forme irrégulière, elle s'étendait principalement de l'ouest à l'est, à un kilomètre des contre-forts de l'Anti-Liban et au

milieu de la plaine de la Bekaa, touchant au sud et à l'ouest à des collines peu élevées, qui ont été exploitées autrefois comme carrières, avant d'être transformées ensuite en nécropoles. Sa circonférence totale ne devait pas atteindre quatre kilomètres. Les tronçons plus ou moins étendus qui en subsistent encore montrent que, de trente-cinq en trente-cinq mètres, elle était flanquée de tours carrées; les portes en étaient protégées par des tours jumelles. Bâtie primitivement avec de belles pierres de taille, les unes complétement aplanies, les autres légèrement relevées en bossage, mais remaniée à différentes époques et souvent d'une manière très-hâtive, elle offre aux regards des matériaux de toutes sortes plus ou moins bien agencés ensemble et provenant d'édifices très-divers. Ainsi, à côté de cippes funéraires sur lesquels se lisent encore quelques fragments d'inscriptions, soit grecques, soit latines, on observe des débris d'architraves ou de corniches; des blocs grossiers avoisinent des pierres artistement sculptées. Ailleurs, le parement extérieur de la muraille a complétement disparu, et le blocage intérieur seul est resté. L'espace que cette enceinte circonscri-



Les six colonnes du grand temple, à Baalbek.

vait est maintenant en partie livré à la culture, et des vignes, des champs, des plantations de mûriers ou d'autres arbres fruitiers remplacent les rues, les édifices et les maisons des trois quarts de la cité

antique, par suite de l'extrême réduction qu'a subie la ville moderne. Depuis quelques années, néanmoins, sa population s est augmentée, et de nouvelles habitations ont été construites.

A l'ouest et au sud-ouest de Baalbek, d'immenses carrières ont été creusées dans les flancs rocheux de plusieurs collines voisines, à une époque probablement très-reculée; car les premiers fondateurs de la ville ont dû évidemment mettre à profit le calcaire dur et compacte dont ces collines se composent, et, après tant de siècles révolus, on peut encore saisir là sur le fait la manière usitée alors pour déterminer les dimensions et la forme des blocs qu'on voulait tailler et pour les séparer du gisement auquel ils appartenaient. Un grand nombre de ces blocs, ainsi délimités à coups de pioche et aplanis par le marteau, se dressent comme des piliers gigantesques, ne tenant plus que par leur base au reste du massif rocheux auquel ils adhèrent encore, et dont ils attendent en vain, depuis longtemps, qu'on les détache pour les emporter ailleurs. Des plans inclinés avaient été ménagés pour les amener de la carrière à la ville, en les faisant avancer lentement au moyen de solides rouleaux, de câbles puissants et de milliers de bras. Dans l'une de ces carrières, gît par terre le fameux bloc tant admiré de tous ceux qui l'ont examiné, et qui, à lui seul, mériterait qu'on fît le voyage de Baalbek. Les Arabes le désignent sous le nom de *Hadjar el-Kiblah* (la pierre du Midi, ou la pierre vers laquelle on se tourne en priant), et ils ne le contemplent qu'avec une sorte de respect superstitieux. Ce bloc, en effet, affecte des dimensions réellement extraordinaires, et l'on conçoit, en le voyant, qu'on ait accrédité la légende qui en attribue la taille à des êtres surhumains. Il mesure vingt et un mètres de long, cinq mètres vingt centimètres de large, et quatre mètres trente centimètres de haut. Entièrement détaché, il ne tient plus à la roche que par la partie centrale de sa face inférieure. Tous ses autres côtés ont été taillés à arêtes vives et polis avec soin. M. de Saulcy a calculé qu'il pouvait peser quinze cent mille kilogrammes, et qu'il faudrait pour le mettre en mouvement l'effort simultané de quarante mille hommes. Cet immense bloc tout équarri, dans lequel il serait possible de trouver la matière de deux ou trois obélisques comme celui de Louqsor, avait été destiné sans doute à être placé au-dessus des neuf pierres gigantesques qui forment l'assise supérieure du mur septentrional de l'acropole, afin de répondre aux trois blocs, plus merveilleux encore, de la face ouest. Deux autres blocs, à peu près semblables, devaient également lui être juxtaposés pour parfaire, à eux trois, la longueur totale du mur et égaler celle des neuf énormes pierres qu'ils devaient couronner; mais les architectes, qui avaient déjà épuisé toutes les ressources de leur art et de leur science mécanique, en faisant transporter péniblement jusqu'au pied de l'acropole les trois fameux blocs de la face ouest, et en les élevant ensuite jusqu'à la place qui leur était assignée, reculèrent peut-être devant d'autres efforts aussi prodigieux et abandonnèrent dans la carrière, où il demeurera probablement toujours couché, le bloc plus volumineux encore qu'ils avaient commandé, et qui, par ses proportions colossales, semble un défi jeté par eux à tous les architectes futurs.

Les mêmes collines d'où ont été tirés la plupart des matériaux qui ont servi à bâtir l'antique ville d'Héliopolis et son acropole, ont été percées également de nombreuses grottes sépulcrales. Souvent même les excavations pratiquées par les carriers ont été transformées en chambres funéraires, et la place laissée vide par l'extraction des pierres destinées à construire les maisons ou les édifices publics des vivants a été occupée ensuite par les morts. Un grand nombre de ces tombeaux existent encore, mais tous ont été violés. Les cadavres étaient déposés, soit dans des sarcophages mobiles et plus ou moins ornés, suivant la fortune des défunts, soit dans des espèces d'auges adhérentes au roc et ménagées dans l'épaisseur de la masse évidée. Le plafond, généralement plat, de ces asiles de la mort, s'arrondit souvent en arcade cintrée au fond de la chambre sépulcrale, quelquefois aussi sur les deux côtés

latéraux. Le long des parois, une ou plusieurs petites niches ont été creusées pour recevoir des lampes.

Les musulmans et les Métualis enterrent pareillement leurs morts sur ces collines. Le sommet de



Porte d'entrée du petit temple, a Baalbek.

l'une, principalement, est presque entièrement envahi par leurs tombeaux, qui abondent tous en debris antiques, tels que stèles, dalles, fragments de sarcophages, tronçons de colonnes. On remarque au milieu de ces tombes une élégante koubbeh construite avec des pierres de taille dont la taille irré-

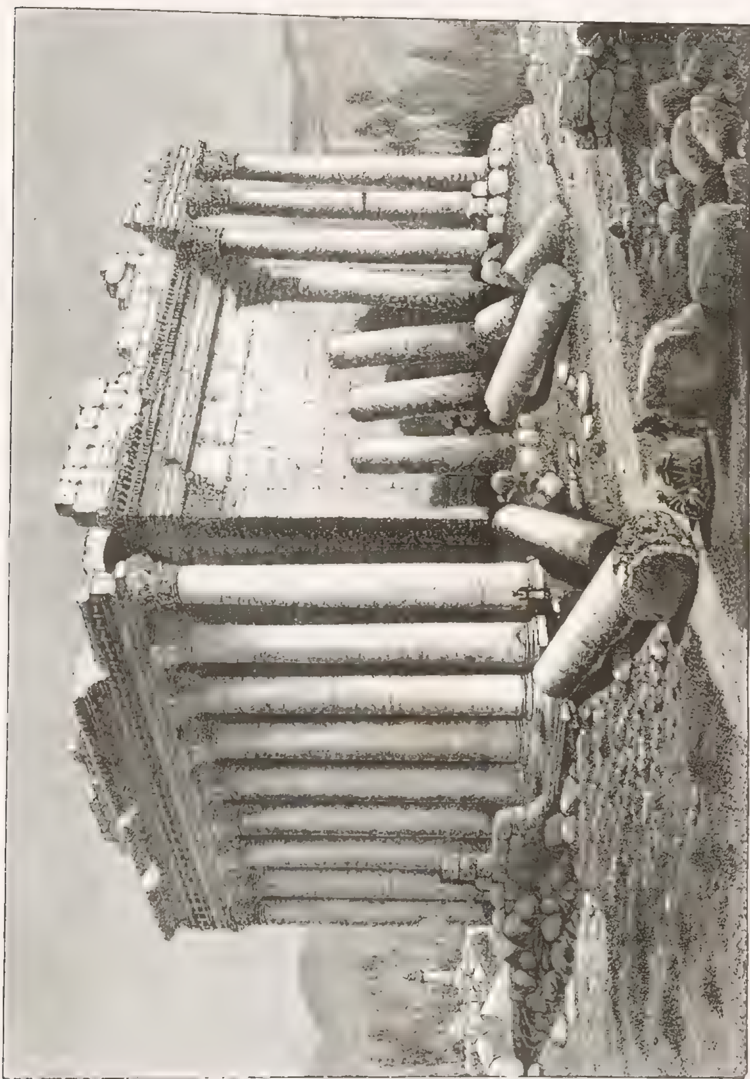
prochable, l'agencement régulier et la belle teinte dorée que le temps leur a communiquée, font croire de loin que l'on est en présence de quelque ancien édifice; mais en s'approchant de plus près, on



Angle sud-est du petit temple, a Baalbek.

reconnaît aussitôt que l'on a sous les yeux un petit sanctuaire musulman, dont tous les matériaux sont antiques.

Dirigeons-nous maintenant vers l'ancienne acropole, et allons saluer les grandes et incomparables ruines qu'elle offre de toutes parts à notre admiration.



Façades nord et ouest du petit temple, a Baalbek.

Les premiers fondateurs des sanctuaires qui la couvraient jadis sont certainement bien antérieurs aux Antonins, auxquels on attribue généralement les deux temples dont je vais parler; ceux-ci avaient pu succéder à d'autres plus anciens. Il n'est pas à croire, en effet, que la Ville du-Soleil n'ait

commencé à honorer le dieu qu'elle avait adopté pour patron, et dont elle portait le nom, qu'à l'époque des empereurs romains. D'ailleurs, les pierres elles-mêmes sont là qui attestent l'existence de monuments ayant précédé par de longs siècles l'âge des Antonins. La vaste plate-forme, par exemple, destinée à soutenir le grand temple, comme une sorte de colline artificielle ou de soubassement gigantesque, semble proclamer, par les dimensions colossales des matériaux employés pour la construire, surtout à la face ouest et à la face nord, que c'est là un travail remontant à la plus haute antiquité. Ces deux faces doivent compter, à coup sûr, parmi les œuvres les plus étonnantes et les plus laborieuses que les hommes aient exécutées, à une époque même où l'on aimait à bâtir avec des pierres immenses, qui nécessitaient le concours et les bras de tout un peuple pour les amener de la carrière, et ensuite pour les placer. A la face ouest, effectivement, on remarque, en retraite au-dessus de huit énormes blocs qui reposent eux-mêmes sur trois assises également gigantesques, les trois blocs tant renommés, dont l'un mesure en longueur dix-neuf mètres cinquante centimètres, le second dix-neuf mètres, et le troisième dix-huit mètres cinquante centimètres. Placés à sept mètres environ au-dessus du sol, et mesurant en hauteur et en largeur à peu près quatre mètres, ils ont dû, à cause de leur volume et de leur poids effrayant, à cause aussi de la position assez élevée qu'ils occupent, coûter des peines et des efforts infinis. Les assises supérieures consistent en un appareil bien moindre et accusent un remaniement arabe, car on observe dans la bâtisse des pierres de toutes dimensions, les unes taillées en bossage, les autres unies, des fragments d'entablement, des tambours de colonnes, le tout pêle-mêle agencé ensemble et couronné par des créneaux.

La face ouest ne compte au-dessus du sol que trois assises, mais la troisième se compose de neuf blocs qui mesurent chacun environ neuf mètres cinquante centimètres de long, quatre mètres de haut et deux mètres quatre-vingts centimètres de large. Cette partie de l'enceinte ne paraît pas avoir jamais été terminée; elle devait être jadis surmontée, selon toute apparence, de blocs plus volumineux encore, dont l'un peut-être est celui que j'ai signalé tout à l'heure dans l'une des carrières de Baalbek comme le plus monstrueux probablement que la main de l'homme ait jamais taillé.

En deçà de ce mur, évidemment phénicien, ainsi que la partie inférieure de la face ouest, s'élève, à quelques mètres de distance, le mur romain, remanié plus tard par les Arabes.

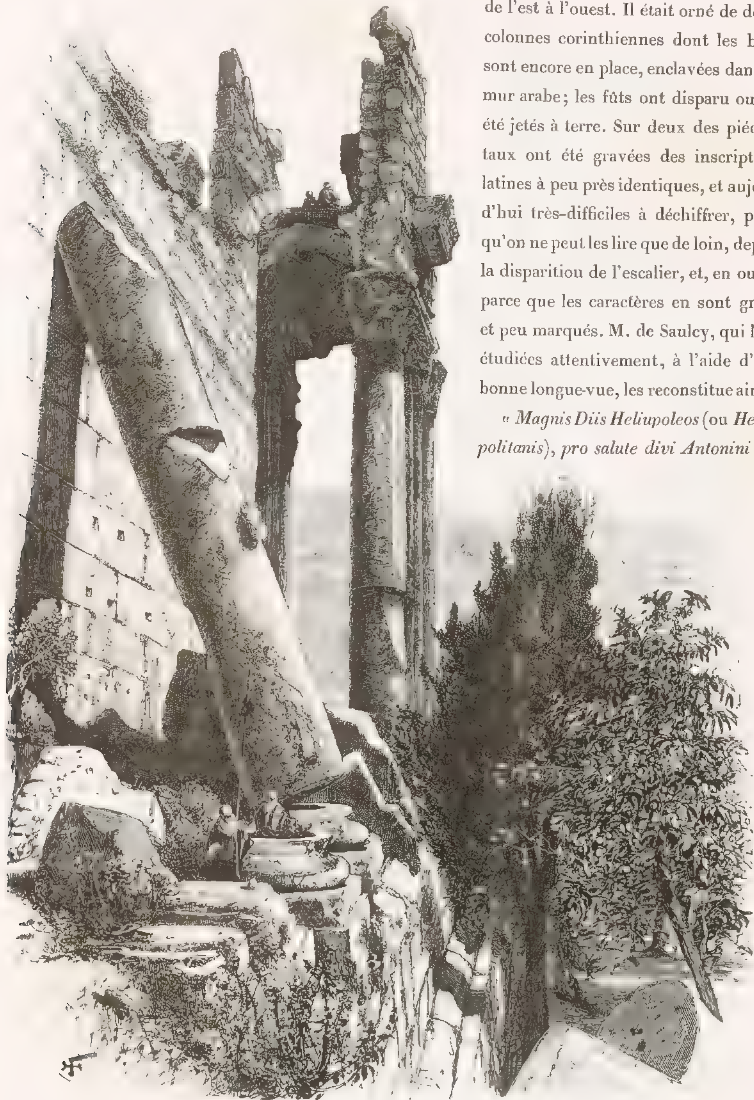
A cette même époque phénicienne j'incline à attribuer, à la suite de M. de Saulcy, une portion notable des deux galeries longitudinales et de la galerie transversale qui règnent sous la vaste cour quadrangulaire du grand temple. « Ces galeries, dit cet éminent archéologue (*Voyage en Syrie et autour de la mer Morte,* t. II, p. 626), sont voûtées en très-bel appareil romain, et l'on y voit, en clefs de voûte, des pierres présentant des bustes ou des inscriptions latines. Ces voûtes sont donc incontestablement romaines; mais ce qui ne l'est pas du tout, c'est la masse de la construction, en blocs beaucoup plus forts, sur laquelle est entée la voûte romaine. Ainsi, les bases des côtés sont de cet appareil gigantesque, et une véritable voûte primitive a précédé la voûte actuelle. Cela est si vrai, que des voussoirs de la partie inférieure de cette voûte primitive sont restés en place, quelquefois sur une assez grande longueur, et qu'ils ont reçu la retombée de la voûte romaine, dont la courbure, d'ailleurs, est toute différente, et beaucoup moins surbaissée que la courbure de la voûte primitive. »

Le grand temple qui s'élevait sur une plate-forme aussi remarquable, à la fois phénicienne et romaine, dont le développement est de deux cent quarante-quatre mètres de long sur cent vingt et un dans sa partie la plus large, se composait d'un portique, d'une première cour hexagone, d'une seconde cour quadrangulaire et d'un magnifique péristyle.

Un superbe escalier, actuellement détruit, donnait vers l'est accès au portique. Celui-ci avait

cinquante mètres quatre-vingt-six centimètres de long, du nord au sud, sur quatorze mètres de large, de l'est à l'ouest. Il était orné de douze colonnes corinthiennes dont les bases sont encore en place, enclavées dans un mur arabe; les fûts ont disparu ou ont été jetés à terre. Sur deux des piédestaux ont été gravées des inscriptions latines à peu près identiques, et aujourd'hui très-difficiles à déchiffrer, parce qu'on ne peut les lire que de loin, depuis la disparition de l'escalier, et, en outre, parce que les caractères en sont grêles et peu marqués. M. de Saulcy, qui les a étudiées attentivement, à l'aide d'une bonne longue-vue, les reconstitue ainsi :

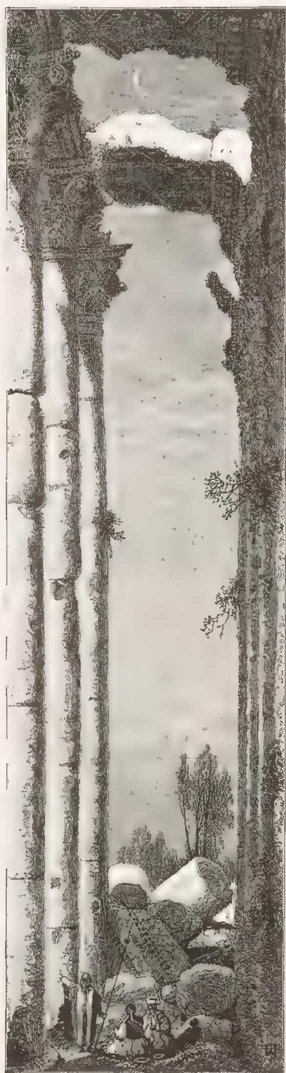
« *Magnis Diis Heliupoleos* (ou *Heliupolitanis*), *pro salute divi Antonini Pii*



Sur la face sud du péristyle du petit temple de Baalbek, quatre colonnes seules sont encore debout, une cinquième est inclinée sur le mur de la cella; d'autres ont roulé au bas de la plate-forme du temple dans un jardin voisin.

Felicis Augusti et Juliæ Augustæ matris domini nostri, castrorum, senatus, patriæ. Capita columnarum duo ærea auro inluminata sua pecunia ex voto. »

« Aux grands Dieux d'Héliopolis, pour le salut du divin Antonin le Pieux, l'Heureux, Auguste, et de Julia Augusta, mère de notre seigneur, des camps, du sénat, de la patrie. (Un sujet dévoué de ces souverains a fait) dorer à ses frais, en vertu d'un vœu, les chapiteaux de deux colonnes qui étaient en bronze. »



Sous le péristyle du petit temple, a Baalbek.
Vue du Liban vers l'ouest.

Il s'agit ici d'Antonin Caracalla, fils de Septime Sévère, et de sa mère Julia Domna. Comme il n'est pas fait mention de Géta, assassiné par l'ordre de son frère Caracalla, l'an 212 de l'ère chrétienne, ces deux inscriptions doivent être postérieures à cette date et être intercalées, par conséquent, entre l'année 212 et l'année 217, qui fut celle de la mort de Caracalla.

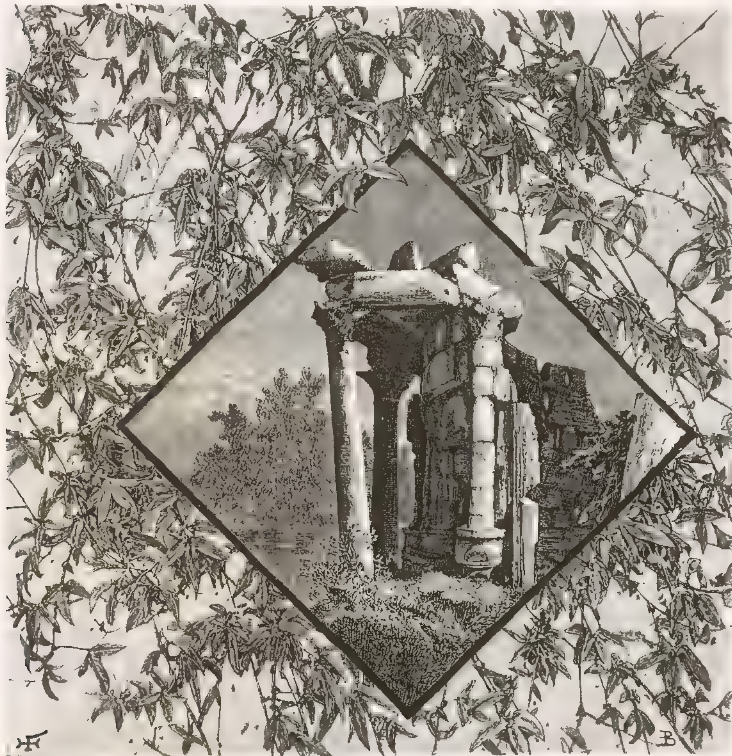
Le portique que soutenaient ces colonnes était flanqué, à droite et à gauche, de deux pavillons carrés, consistant chacun en une salle dont les murs étaient construits avec des blocs d'une grandeur et d'une beauté singulières, et qui était décorée d'une élégante corniche, de pilastres corinthiens engagés et de niches à statues. Ces pavillons ont été ensuite exhaussés par les Arabes et transformés par eux en tours défensives avec créneaux, ce qui en a tout à fait altéré le caractère primitif.

Du portique on entrait par une triple porte dans une première cour hexagone. Les côtés de celle-ci, excepté vers l'ouest, étaient occupés par autant d'exèdres, de forme rectangulaire, qu'ornaient jadis des statues et dont la partie antérieure s'appuyait sur des colonnes.

Sur la face occidentale de l'hexagone, une porte monumentale, accompagnée de deux autres plus petites, ouvrait sur une seconde cour beaucoup plus grande que la précédente, et affectant la forme d'un vaste parallélogramme. Cette cour mesurait cent vingt-deux mètres de long sur cent douze de large, et était tout entière entourée d'hémicycles et d'exèdres rectangulaires, où la sculpture avait prodigué ses plus riches décorations et que peuplaient de nombreuses statues dans des niches arrondies vers le sommet en gracieuses coquilles ou surmontées de frontons triangulaires. Au-dessus de toutes ces chapelles latérales, consacrées sans doute aux différentes divinités de l'Olympe, régnait un entablement continu sur la frise duquel des guirlandes de fleurs et de fruits étaient très-délicatement sculptées, et qui reposait sur des colonnes monolithes de granit rouge.

C'est au milieu d'une pareille cour que l'on s'avançait vers le grand temple, dédié probablement a Baal-Soleil. Il consistait peut-être en un simple mais majestueux péristyle, long de soixante-quatre

mètres et large de quarante-trois. Des cinquante-quatre colonnes dont il se composait, dont dix à chaque extrémité et dix-huit sur chacun des grands côtés, six sont seules debout actuellement; mais les piédestaux de beaucoup d'autres sont encore restés en place. Ce temple a-t-il jamais eu une cella? la chose est fort douteuse; dans tous les cas, la trace d'une enceinte intérieure a complétement disparu. Quant aux six colonnes qui s'élèvent sur le côté sud du péristyle, victorieuses du temps, des hommes et des tremblements de terre qui se sont acharnés à renverser les autres, elles sont



Temple demi-circulaire, a Baalbek, non loin de l'angle sud-ouest de l'acropole.

réellement incomparables et provoquent l'admiration de tous ceux qui les contemplent, par leurs dimensions colossales, la perfection de leur poli, la beauté de leur chapiteau corinthien et la magnificence de leur gigantesque entablement. Comme elles se dressent dans les airs sur une plate-forme, elle-même très-élevée au-dessus du sol environnant, on les aperçoit de fort loin, et soit que le soleil, à son lever, les illumine de l'éclat naissant de ses rayons, soit qu'à son déclin il les empourpre de ses feux mourants, soit que la lune, dans son plein, les argente de sa douce lumière, elles produisent un effet des plus saisissants.

A côté du grand temple et sur une plate-forme voisine vers le sud, mais plus basse que la précé-

dente, le petit temple, ainsi appelé par comparaison, car il est plus vaste que le Parthénon d'Athènes, étale encore aux yeux, malgré toutes les mutilations et tous les ravages qu'il a subis, une partie de son ancienne splendeur. Entouré d'un beau péristyle, il mesure soixante-sept mètres soixante-dix centimètres de long, sur trente-cinq mètres soixante-six centimètres de large. Les colonnes du péristyle étaient au nombre de quarante-deux; dix-neuf sont encore debout, couronnées de leurs chapiteaux corinthiens; les autres gisent sur la plate-forme qu'elles encombrent de leurs tronçons disjoints, ou bien ont roulé dans un fossé planté d'arbres qui borde l'un des côtés du temple. Il en est une aussi qui est demeurée penchée contre la paroi extérieure de l'édifice sacré, toute prête à finir de tomber, au premier tremblement de terre. Entre le temple et la colonnade régnait un admirable plafond à caissons dont il subsiste des portions considérables, présentant aux regards des losanges et des hexagones dans lesquels se détachent en relief des têtes d'empereurs ou de divinités qu'environnent de charmantes guirlandes de fleurs et de fruits. Le pronaos est entièrement détruit, ainsi que l'escalier qui le précédait vers l'est. La grande porte d'entrée est à moitié ensevelie sous les débris. Les montants en sont merveilleusement sculptés; il en est de même du linteau, dont le claveau central, à la suite du fameux tremblement de terre de 1759, est descendu de soixante-dix centimètres au-dessous de sa position première, en écartant violemment les deux claveaux latéraux. Pour empêcher sa chute complète, on a, il y a quelques années, construit un pilier assez grossier destiné à le soutenir, mais qui cache malheureusement le bel aigle sculpté sur le soffite, que tous les voyageurs avaient admiré auparavant.

L'intérieur de la cella répond par la richesse de son ornementation à celle du dehors. Les parois latérales sont décorées d'élégantes niches à voûtes cintrées, surmontées d'autres à frontons triangulaires et séparées par des colonnes et des pilastres corinthiens. Le sanctuaire proprement dit, situé à l'extrémité occidentale de la cella, et à un niveau plus élevé, renfermait l'autel et la statue du dieu auquel le temple était consacré. Sous l'adytum, deux chambres voûtées, où l'on descend par un escalier, servaient probablement de réduit mystérieux aux prêtres, qui rendaient de là des oracles.

A l'époque de Constantin, ce temple, l'un des plus parfaits que l'antiquité nous ait légués en Syrie, dut être, soit fermé, soit converti en église chrétienne. Quant au grand temple, comme il était probablement hypèthre et sans cella, il ne pouvait guère servir au culte nouveau.

De là vient que cet empereur fit construire dans la vaste cour qui le précède une basilique qui fut plus tard terminée par Théodose. D'après les débris qui en subsistent encore, on reconnaît qu'elle avait trois nefs et que ses absides aboutissaient à l'extrémité orientale du péristyle du grand temple.

En redescendant de cette acropole que les anciens avaient faite si imposante et si belle, mais que les Arabes ont ensuite si étrangement défigurée, lorsqu'ils entreprirent de la changer en citadelle, nous rencontrons, à une faible distance vers le sud-est, un troisième temple antique; celui-la est de dimensions très-réduites et de forme circulaire. La cella, bâtie avec des pierres de taille très-régulièrement agencées entre elles, renferme intérieurement six niches à statues, les unes cintrées, les autres avec fronton triangulaire. La voûte qui la couvrait est tombée. Au dehors et alentour rayonnent cinq espèces de petites absides appuyées sur la cella; elles contiennent chacune une niche à statue et sont ornées à droite et à gauche de colonnes corinthiennes qui forment un élégant péristyle surmonté d'un gracieux entablement.

Ce temple, qui passe pour avoir été jadis dédié à Vénus et qui, il y a à peine cent ans, était encore une église chrétienne appartenant aux Grecs et consacrée à sainte Barbe, est devenu la propriété

d'une famille musulmane et commence à menacer ruine. Les jambages monolithes de la porte sont restés debout; mais le beau linteau qui les surmontait gît à terre, brisé, et le vestibule qui précédait cette entrée est en grande partie détruit.

Jusque vers la fin du siècle dernier, près de l'angle sud-ouest de la ville, s'élevait une superbe colonne d'ordre dorique que plusieurs voyageurs ont signalée. Depuis lors, elle a été renversée par un tremblement de terre, et son vaste chapiteau, ainsi que les tambours disloqués de son fût, sont dispersés ou entassés confusément sur le sol. Elle mesurait treize mètres de hauteur, y compris son piédestal, et avait été érigée au-dessus d'un caveau sépulcral qui a été ouvert, dit-on, il y a une quarantaine d'années et qui renferme encore maintenant plusieurs sarcophages remarquables. L'un d'eux est aux trois quarts brisé; mais un autre, à peu près intact, présente deux génies fort élégamment sculptés et soutenant de belles guirlandes de fleurs, au-dessus desquelles des mascarons ont été figurés.

Tels sont les principaux débris de l'antique Héliopolis. Dans les quelques pages qui précèdent, je n'ai pu, malheureusement, donner qu'une bien faible et bien pâle esquisse des magnifiques ruines de cette cité; mais ce court résumé suffira, je l'espère, pour rappeler à ceux qui les ont vues leurs propres impressions et pour suggérer à ceux qui n'ont point eu ce bonheur, le désir d'aller les contempler de près. Elles réunissent, en effet, la grandeur colossale qui étonne et subjugue, à la richesse, à la multiplicité et à la perfection des détails qui charment et séduisent. L'art du sculpteur y a prodigué, peut-être avec trop de profusion, ses plus exquises et ses plus capricieuses merveilles; mais en même temps le génie audacieux des architectes s'y est élevé à des hauteurs que l'on n'a pu atteindre depuis, et l'acropole de Baalbek, avec les blocs prodigieux de sa plate-forme qui semble une œuvre, non d'hommes, mais de géants, et avec la majesté extraordinaire des deux temples et des parvis qui la couronnaient, est probablement sans rivale dans le monde.

TABLE DES MATIÈRES

JÉRUSALEM

NORD DE LA JUDÉE

SAMARIE

BASSE GALILÉE

HAUTE GALILÉE

MASSIF DU GRAND HERMON

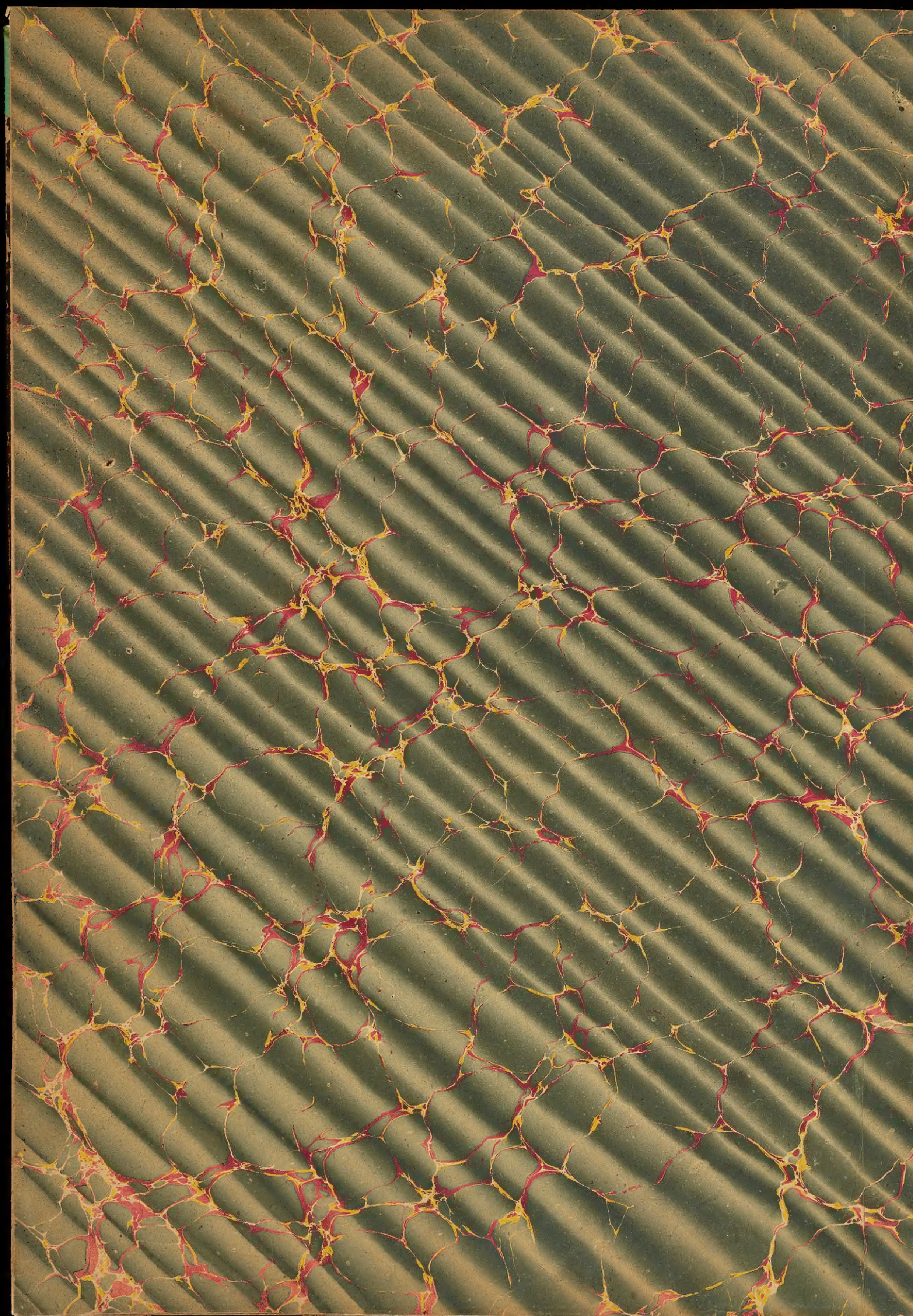
TABLE DES GRAVURES

I. PLANCHES GRAVÉES SUR ACIER

II. GRAVURES SUR BOIS



PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE.




GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00061 4723

